

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

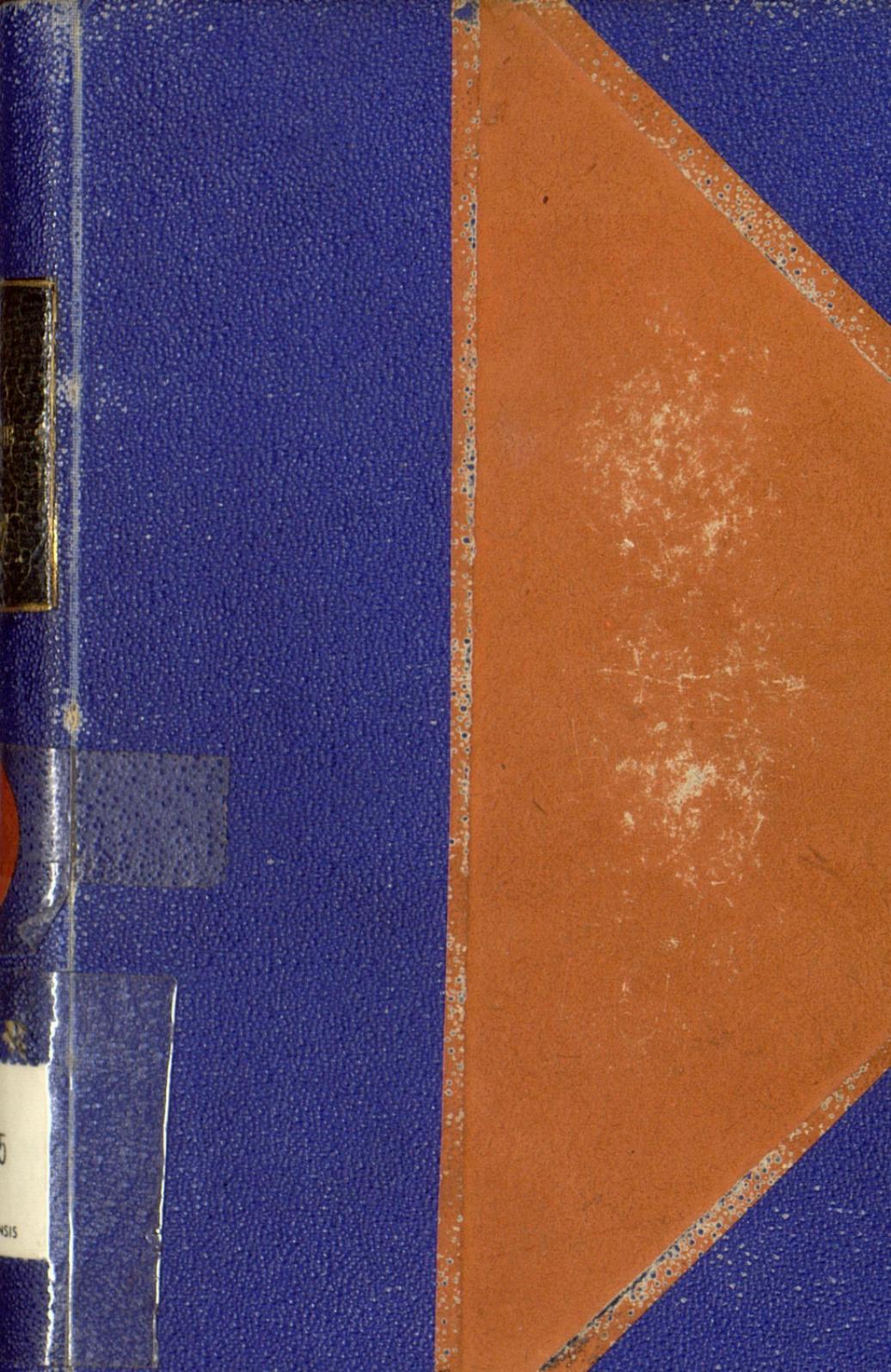
La Wallonie, 2^{ème} année, Liège, 15 janvier 1887 – 20 décembre 1887 (n°1-11).

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : [bibdir\(at\)ulb.ac.be](mailto:bibdir(at)ulb.ac.be))

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>



LA

WALLONIE

QUAND MÊME.

SOMMAIRE :

Camille LEMONNIER . . .	Saint-Trond.
Aug. VIERSSET	Sonnets.
Hector CHAINAYE	Animi mundus.
Octave MAUS	Danse de Gourals.
Fernand SEVERIN	Vers.
Pierre-M. OLIN	L'ironie des rencontres.
Maurice SIVILLE	En Terre ardennaise.
Arnold GOFFIN	Proses lyriques.
Albert MOCKEL	L'Essor du Rêve.
Georges GIRRAN	{ Vers.
	{ Luc Robert (nouvelle).
Aug. HENROTAY	Claire (fin).
Armand HANOTIEAU	Divita.
Ern. MAHAIM, Albert MOCKEL, Maurice SIVILLE,	{ Chronique littéraire.
L. GHELDRE	Chronique musicale.
	Petite chronique.

La livraison ^{1 franc} ~~50 centimes~~.

LA WALLONIE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

ABONNEMENT : 5 fr. par an. Union postale : 6 fr. 50.

Comité de Rédaction { Ernest MAHAIM,
Albert MOCKEL,
Maurice SIVILLE.

Bureaux : rue St-Adalbert, 8, Liège.

Principaux collaborateurs :

G. ANDELBROUCK, Fritz de L'AULNAIE, Jean D'AVRIL, Hector CHAINAYE, Célestin DEMBLON, Jules DESTRÉE, Fritz ELL, R. ELLUM, Jean FONTAINE, Maurice FRISON, G. GIRRAN, Arnold GOFFIN, Aug. JOTTRAND, Camille LEMONNIER, W.-A. MACEDONSKI, Alex.-A. MACEDONSKI, Ch. MAGNETTE, ERN. MAHAIM, Luc MALPER, G. MASSET, Octave MAUS, A. MOCKEL, X. NEUJEAN, P.-M. OLIN, Georges PICARD, Petrus PIRUS, G. RAHLENBECK, F. SEVERIN, Maurice SIVILLE, Aug. VIERSET.

LA WALLONIE s'efforce de grouper autour d'elle les éléments vivants de la jeunesse littéraire de nos provinces wallonnes. Elle rejette rigoureusement la politique de ses colonnes et reste indépendante de toute école et de toute coterie. LA WALLONIE paraît le quinze de chaque mois, en livraisons d'au moins 32 pages.

Voici que se termine la première année de notre jeune revue. Nous n'avons pas épargné nos efforts et le succès ne nous a point fait grise mine. Tout ce qui en notre bon pays de Wallonie a gardé le vivace amour des choses de l'art et des occupations anti-vulgaires, les jeunes gens dont l'indifférence belgeoise n'a pu dissoudre les viriles idées, tous sont avec nous et nous réchauffent de leurs ardentes sympathies. Nos relations se sont étendues et le nombre de nos collaborateurs n'a cessé de s'accroître. L'année qui s'ouvre nous montre donc un visage souriant, et c'est avec une joyeuse confiance que nous marcherons de l'avant, sans crainte comme sans hésitation.

Nous continuerons à faire tout ce que nous pourrons pour ne point démeriter dans l'estime de nos lecteurs, et la bonne volonté ne nous faisant point défaut, nous croyons pouvoir compter sur le concours de tous.

Sans doute des obstacles se dresseront encore, qu'il faudra culbuter....

QUAND MÊME !

QUAND MÊME !

LA

WALLONIE

REVUE MENSUELLE

2^{me} ANNÉE, 1887

Des presses de H. Vaillant-Carmanne, à Liège.

LA WALLONIE

REVUE MENSUELLE

SAINT-TROND (*).

LE train plonge dans la flamme et le vent : nous filons sur Saint-Trond. De nouveau le pays change d'aspect ; après la grande lande solitaire, la campagne généreuse recommence, les champs de blé qui montent dans le ciel, les prés baignés dans une poussière de soleil, les bois qui ouvrent des trous d'ombre sous l'éther en feu, les massifs d'arbres qui emmèlent leurs silhouettes sur l'or des plaines. La terre revêt ici des apparences joyeuses et vivantes ; des vallonnements légers font onduler les horizons ; on se croirait dans un coin de la contrée brabançonne. Alken nous apparaît au passage, puis Cortenbosch, et la végétation, à chaque pas, devient plus dense et plus touffue. Des files d'ormes et de peupliers rayent le paysage ; les champs sont séparés par des haies ventruës ; les hameaux se pressent. A mesure que nous avançons vers le sud, l'impression de force féconde et de bien-être qui se dégage de cette région nourrie de puissants engrais industriels nous fera mieux sentir le labeur forcené de l'homme. Et toujours, par l'ouverture des portières, comme à travers la bordure d'un cadre, les fermes, les cultures, les bouquets d'arbres, les profonds dormoirs remplis de bétail vautre se succèdent. Une chaleur de fournaise tombe là-dessus ; le sol et l'espace nagent dans une lumière éblouissante ; par moments, de lourds chariots chargés de foin passent dans les blés, pareils à des montagnes mouvantes ; et la tête des chevaux seule émerge des houles vermeilles qui se referment sur leur sillage. Puis les emblavures s'espacent ; on est noyé dans le feuillage des vergers ; et

(*) Nous donnons ici sous sa forme première et complète ce chapitre qu'il avait fallu taillader et châtrer pour le faire entrer dans le cadre du *Tour du monde*. Les pages qu'on va lire sont donc presque entièrement inédites.

tout à coup, à gauche, par-dessus leurs grosses touffes métalliques, les tours de Saint-Trond s'élancent dans la perspective.

Nous tombons dans le bruit alangui d'une fin de kermesse. Près de la gare, un carrousel de vélocipèdes mène son branle au ronflement d'un orgue mécanique. Une baraque foraine semble endormie dans le silence des tréteaux vidés de leurs pitres. Tout proche, dans les orties d'un terrain vague, une diseuse de bonne aventure se dérobe derrière la tenture graisseuse d'une maringote. Enfin un comptoir de friture, décoré de cuivres et de glaces, avec un affaïement de marmitons en blanc autour de ses fourneaux fumants, empuantit l'air de ses relents d'oïnt chanci. C'est tout. La gaieté populaire s'accommode de ce pauvre amusement qui du moins rompt pour quelques heures la régularité triste de la vie provinciale. Celle-ci coule d'un flot tari dans la vieille cuve où bouillonnèrent les passions publiques ; à peine la rumeur des raffineries, dont les grêles cheminées dépassent l'horizon des toits, hausse-t-elle d'un degré ce qui reste encore de souffle à ce cadavre décomposé d'une grande cité. Personne ne s'aviserait de retrouver dans la race dégénérée des Saint-Tongrois d'aujourd'hui les descendants des Jordan de Pule et des Walteranime qui, au treizième et au quatorzième siècle, armaient en guerre les riches marchands contre la double autorité des abbés et des évêques. Les Liégeois ne se montraient pas plus ardents dans la revendication de leurs privilèges que ce rude peuple joutant, au fond des forêts qui environnaient la ville, avec les compères pleins d'audace et de ruse dont la crosse s'allumait parmi les pompes de l'antique abbaye de Saint-Trudon. Le temps a passé sur ces gloires ; les vergers et les champs de betteraves ont nivelé l'échevèlement farouche des halliers ; le dernier abbé s'est effondré dans l'émiettement révolutionnaire ; de l'abbaye il ne subsiste plus qu'un pilier de tour, comme la culée d'une estacade balayée par les eaux. Une pierre qu'aucun clairon, parti du fond des nuées, ne lèvera plus, scelle à jamais dans le sépulcre de la royauté épiscopale, à travers les fraternités de la mort, les grands abbés et les grands communiens.

Pourtant, sous cette léthargie des corps, l'effrayant esprit religieux veille toujours ; il semble que certaines villes sont vouées à des prédestinations infrangibles ; le Saint-Trond des âpres prélats a germé, à travers la ruine et la déchéance, dans une graine de prêtres et de moines. De l'arbre catholique qui, pendant des siècles, a étendu ici en tout sens ses rameaux, un surgeon est sorti, enfoncé par les mêmes racines dans l'âme et le sang de cette vieille terre chrétienne. Là où Saint-Trudon creusait ses cryptes et étagéait les autels de ses hautes nefs, un séminaire pierre à pierre a poussé, comme une bastille de la Foi. Une grande ombre s'étend sur ses façades mystérieuses qu'aucune fenêtre n'ajoute et derrière lesquelles on sent les méditations de l'esprit reployé en soi-même ; et cette ombre est celle de la croix où saigne, pardessus la souffrance des hommes, le cadavre immortel de Christ.

Nous eûmes, ce soir-là, après avoir erré longtemps par la ville, sans que notre talon y fit résonner d'autre écho que ce faible bruit du passant qui tout de suite s'efface dans l'agonie des rues, nous eûmes une forte impression. Saint-Martin, avec son mélange de styles, ses colonnes trapues reliées par des archivoltés ogivales, sa voûte décorée de travées et de peintures, son porche italianisé de Renaissance, n'avait éveillé en nous qu'une curiosité superficielle. Une émotion plus vive s'était émanée ensuite de la vaste place où débouche la principale artère de la ville et qui tout à coup évoquait à nos yeux, dans un ensemble d'architectures baroque et séduisant, l'image expirée d'un grand corps social agité des ferments puissants de la vie. Au centre, le coquet beffroi de 1606, renflé d'un campanile bulbeux qui s'effile en flèche, semblait mouvoir à rebours, sur les disques de cuivre de ses cadrans, les aiguilles qui règlent les sonneries du carillon ; tandis que les marteaux frappaient pour les habitants les heures présentes, il nous paraissait que nous étions entraînés en arrière par la rétrocession vers les temps évolués ; nous écoutions chanter, à travers la musique ailée, l'âme des foules bruyantes, des foules d'autrefois. Une église qui, à notre droite, dans un léger recul, découpait ses arc-boutants comme des ancrés dans le ciel, la survivante de cette

grande Notre-Dame dont Albert Dürer vit s'élever la première tour et qui a sombré presque entièrement dans l'incendie et les restaurations, en même temps nous apparaissait pareille au vaisseau insubmersible de la piété : après tant de naufrages et tant de vicissitudes, elle avait l'air d'appareiller pour les pays célestes, portant dans l'air comme un mât sa flèche où se brise la colère des vents du siècle.

Mais c'est à gauche surtout, dans la perspective qui s'approfondit à l'extrémité de la place, que s'opérait pour nous, sous la forme d'une massive substruction et d'un délicat portail, une suggestive et tragique résurrection. La tour austère, fruste, appuyée de lourds contreforts, symbolisait les sévérités de la foi primitive ; celle-ci bientôt s'atténuait en des compromis de conscience qu'exprimaient à leur tour, dans leur langage de pierre, les élégances païennes du petit édicule poussé comme une loge de portier, — le portier du bon Dieu, — à l'entrée de la grande maison sainte. A cette même place, saint Trudon, parent de Chilpéric et de Pépin de Landen, fondait un monastère ; à cette même place s'élevait ensuite la majestueuse basilique romane de l'abbé Adélaré, portée par douze colonnes d'un marbre rose et précieux, — les plus belles de tout le pays, dit un chroniqueur du seizième siècle. Un incendie ayant ravagé le temple de fond en comble, une église nouvelle sortait des décombres de la première, celle-là même qu'après des siècles, la Révolution française envoyait rejoindre dans l'éternité sa sœur aînée. Mais si les églises s'en vont, l'Église ne meurt pas ; elle revit ici doublement : matérielle, avec la chapelle du séminaire ; spirituelle, avec cet autre édifice qui prolonge ses fondements dans l'âme et que cimente la vertu des théologiens.

Ce ne sont pas, d'ailleurs, les seuls souvenirs qui se lèvent en cet endroit des crépuscules de l'histoire : une ombre courroucée et altière, celle du Sanglier des Ardennes, s'y démène aux mains d'une meute humaine ; tout autour, l'orgie épaissit ses ronges haleines. Il ne pensait pas marcher à la mort, le terrible La Marck, quand en ce jour de ripailles et de ruses, cédant à l'appel

de l'évêque, le futé renard, il traversa au pas de sa monture les cours de l'abbaye, rogue, superbe, son œil de faucon tournoyant sous ses sourcils chevelus. Ce fut la Mort pourtant qui, sous le camail et les traits bénins du prélat, l'achemina à son siège, à travers les fumets du vin et des victuailles. L'ogre ne sortit de là que le couteau sur la gorge, conjecturant l'échafaud qui, le lendemain, devait boire son sang à Maestricht. Et d'autres ombres rôdent encore sous les voûtes, inquiètes, tumultueuses, furtives comme la révolte et la vengeance. Tremble, Philippe! le Compromis des Nobles tient à l'abbaye ses assises pour la première fois.

Hantés par ces fantômes, nous avons gagné l'obscurité des boulevards. La ville éteignait ses rumeurs dans la nuit tombée. Au-dessus des vieux jardins touffus, les pignons s'aiguisaient sur les pâleurs du ciel. Et tout à coup une ruelle nous jeta dans un quartier désert à l'entrée duquel un grand Christ étendait les bras. D'immenses et mornes façades sans fenêtres se prolongeaient, étrangeant l'espace au-dessus de nous, ne laissant entre leurs fentes qu'une étroite coulée d'air et d'étoiles, si hautes et si noires qu'on eût dit des murs de prison. C'était, en effet, la prison des âmes; là gémit et s'exalte, au brodequin de la Scolastique, la pauvre raison humaine; comme en une sombre volière, un vol éperdu de jeunes esprits s'y blesse aux barreaux de la Somme et du Dogme. Et une terreur nous prenait devant cette caserne bâtie avec la pierre même de l'Inquisition, murée avec du silence et des ténèbres, défendue contre les idées du siècle par des herses et des remparts plus impénétrables que tout l'appareil féodal. D'autres christs maintenant surgissaient sur d'autres façades; toutes se tenaient ensemble et formaient un bloc de nuit où s'allumait seulement, par places, le tremblement d'un cierge, derrière le grillage fleuri d'un petit autel accroché à la brique.

Après les cachots, la tombe; après les séminaires, les couvents. Un peuple d'hommes et de femmes expie ici, dans la mort du cœur et des sens, l'horreur de vivre; plus rien d'humain ne tressaille en leurs froides entrailles; ils se lèvent au matin dans le linceul

où ils se sont endormis la veille. Et nous allions à travers le froid et la souffrance de cette humanité comme à travers des catacombes, prêtant l'oreille à des bruits illusoires où nous croyions distinguer des voix et des soupirs, quand un cri, un râle aigu et douloureux, déchira l'énorme silence du soir. Devant nous se dressait la maison des fous.

Ici encore, c'était le tombeau, mais un tombeau où Dieu ne descend pas, qui n'est pas visité par les anges et que ferme irrémédiablement sur la bête l'âme repartie. Ainsi, en quelques instants, nous avons franchi les cercles de la mort charnelle et spirituelle, volontaire ou soumise aux fatalités, fille de la Foi ou de la Douleur, l'une trempée dans le sang de Christ, l'autre dans les larmes de la vie. Doucement un vent passa, qui nous apportait le parfum des fleurs, cette prière de la terre; et le carillon là-bas se mit à chanter, jetant à l'éternité les minutes qui ne comptent plus pour les trépassés de la Raison et les terrestres affections.

(A suivre.)

CAMILLE LEMONNIER.

SOIR FANTAISISTE.

LE soir, renouvelant l'incomparable frasque,
 Affuble l'horizon d'un habit zinzolin
 Et laisse pleuvoir l'or sur l'astre à son déclin,
 — Tels des sequins flambants dans un tambour de basque.

Un canot a passé, fuyant sous la bourrasque
 Comme un pigeon traînard rentrant droit au boulin;
 Près des dunes, parmi les hameaux, un moulin
 Ouvre son aile étique au battement fantasque.

Tout à coup, à travers l'obscurité, voici
 La lune pâle offrant dans le ciel éclairci
 Son visage casqué de livides nuées.

Et dans le creux profond et noir des flots ronflants
 Que cravache la brise aux stridentes huées,
 Des serpents lumineux tordent leurs anneaux blancs.

SOLEIL COUCHANT.

DU zénith opalin où son trône s'éroule,
 Vers l'abîme houleux des eaux, l'astre descend;
 Et l'on dirait à voir cet orbe flavescent
 Qu'un chef blême au col rouge au sein de l'éther roule.

D'une large blessure un flot pourpré s'écoule;
 Et la tragique horreur d'un ciel incandescent
 Recouvre le soleil d'une brume de sang
 Où se vautre la mer, insatiable goule.

— Au moment où le Christ agonisant courbait
 Le front, on vit tomber les gardiens du gibet
 Sous l'éclair foudroyant jailli de chaque plaie.

Tel, près de s'enfoncer dans le gouffre, le dieu
 D'un rayon flamboyant comme un glaive, balaie
 La nuit sombre rampant vers l'horizon de feu.

Blankenberghe, Septembre 1886.

AUG. VIERSET.

ANIMI MUNDUS.

« Je perçois les choses extérieures
 directement, sans organes, par un
 agent qui sera à mon service dans la
 vie ultérieure ou inorganique. »

(*Poë, Rével. magn.*)

LA femme est le drame muet. Toute femme est tragique. Elle
 attire fatalement par la magie des désirs et son magnétisme
 divin. Dans l'attraction rayonnant autour d'elle, que de
 drames ! — drames qu'elle sait ou ignore, veut ou ne veut pas.

— Ceux qui étudient seulement par les faits un roman d'amour,

ne l'apprennent. Il faut qu'ils pénètrent fluidiquement les âmes, et puissent voir l'action dans l'immobilité, et puissent entendre dans le silence.

— Au fond de tout drame connu de l'union d'un homme et d'une femme, se cache un drame plus troublant, qui appartient au monde spirituel.

— Dans le subtil parfum des fleurs, le mystère des clartés mourantes, et les appels des sons fuyants, au milieu de la tendresse enveloppante des choses, Blanche sentait la vie lui échapper.

— Et elle n'avait pas aimé.— Aimer !

— Lorsque au fond de son être débilité par la langueur, sonore des dernières vibrations, grandit la volonté calme et forte d'aimer.

— Mais puisqu'elle devait tôt mourir, elle voulait aimer en secret, pour ne point faire le malheur de l'élu ; et pour n'être point tentée d'ouvrir son âme, elle voulait aimer un homme à qui l'amour fût défendu

— La demeure de Blanche était située près d'une église desservie par un vieux curé, aidé d'un jeune vicaire, appelé Benedict. Blanche aima ce jeune homme, qui avait obscurément voué sa vie au culte de Dieu, et des feux du mysticisme brûlait son sang.

— Et Blanche continuait à vivre de sa vie paisible, monotone. Cet amour impossible ne la rendait pas anxieuse, elle parlait encore de sa voix langoureusement chantante, ses yeux brillaient des mêmes feux, elle marchait à pas flottants, touchant à peine le sol ; et son être dégageait la même atmosphère de soirée odorante d'automne : Oh ! la vie trompe, la voix trompe, l'œil même trompe !

— Benedict ignorait l'amour de la jeune fille, mais il pressentait un grand malheur, et d'indéfinissables inquiétudes l'emplissaient.

— A la soirée, il se rendait régulièrement à l'église, pieusement pensif il traversait les rues assombries. Combien à le voir, on devinait qu'il était malheureux, et malheureux fatalement. Avant d'entrer dans l'église, il regardait toujours une petite maison blanche, dont les fenêtres s'endormaient sous les religieuses clartés du jour tombant. Pourquoi regardait-il ? Lui-même ne le savait.

— Derrière une de ces fenêtres, Blanche se tenait cachée, fiévreusement elle attendait le jeune prêtre, et comme il tournait toujours les regards de son côté, elle croyait avec bonheur sa présence devinée.

— Cependant elle fut frappée de tristesse, lorsqu'elle vit que Benedict souffrait. Elle était donc la cause de son malheur ? Mais lui, s'il était anxieux, il l'aimait donc ?

— Elle voulut savoir s'il l'aimait. Un soir, elle se rendit à l'église, et s'agenouilla à la suite des chrétiens, près du confessionnal de Benedict.

— “ Mon père, dit-elle, j'aime... ” A cet aveu, Benedict tressaillit comme s'il sentait que son malheur venait de cette gorge ardente. “ J'aime un prêtre... ” Benedict l'arrêta. “ Ma fille, vous ne savez sans doute l'énormité de votre faute. Un prêtre est l'homme de Dieu. Il ne peut aimer une femme, et une femme ne doit pas l'aimer... Ma fille, êtes-vous repentante ? ”

— Sans répondre, Blanche se leva. Elle eut peine à retenir un sanglot, et chancelante, elle sortit en se heurtant aux chaises. Et Benedict pleura longuement. Lorsqu'il s'éloigna de l'église, il chercha des yeux la petite maison blanche dans l'obscurité.

— Rentré chez lui, il s'enferma. “ Une femme l'aimait, et cette femme était jeune et vierge. Sa voix clairement sonore chantait à ses oreilles. C'était donc le pressentiment de ce malheur qui l'assombrissait depuis si longtemps. Cette pauvre âme le sollicitait, l'entourait des appels de son amour impie. Et lui, n'était-il pas coupable ? ”

— Il se regarda dans une glace, et s'apparut d'une beauté lumineuse. “ Cette femme l'aimait à cause de sa beauté ! ” Nerveux, il se griffa la figure, et son sang s'échappa à petites gouttes. La douleur le calma, et il se regarda de nouveau. “ Qu'avait-il fait ? La beauté n'était-elle pas chose de Dieu ? Et son être lui appartenait-il ? ”

— Lorsque, le lendemain, Benedict se rendit à l'église, Blanche vit sa figure balafrée, et comprit. Et Blanche mourut sans avoir pu aimer.

HECTOR CHAINAYE.

DANSE DE GOURALS (*).

AU retour des ascensions, après une journée de marche de douze heures, à peine nos Gourals avaient-ils pris le temps de casser une croûte et de boire un verre de thé (la plupart d'entre eux ont fait vœu de ne jamais absorber une goutte d'alcool ou de vin), nous entendions retentir ces cris joyeux : " Musika!! Musika!! „ Bon gré mal gré, les cinq musiciens composant notre " chapelle „ étaient tenus de s'aligner dans un angle de la salle basse du chalet où nous avons élu domicile. En un clin d'œil, les chaises, les bancs, les tables, étaient rangés le long des murs, et, dans le cercle attentif de ses compagnons, le plus leste de la troupe s'élançait, tête haute, reins cambrés, bras en ances de vase. Son corps nerveux balancé au rythme de l'orchestre, il sautillait avec une légèreté de clown, touchant à peine le sol de la pointe de ses pieds frémissants, bondissant comme un poulain lâché à travers les pâturages, retombant, repartant, tourbillonnant, sans jamais perdre une minute l'exacte harmonie de la cadence.

Voyez! Un deuxième danseur, un troisième, entrent en scène. C'est alors un assaut de grâces, d'entrechats, de voltes rapides, de bonds audacieux, accentués de rauques exclamations gutturales. Parfois ces virtuoses fantaisistes se tapotent les cuisses de la paume des mains; parfois, dans un envollement d'écuyer franchissant un cerceau, ils se frappent le dos de la semelle de leurs sandales, ou, subitement accroupis, genoux ployés, ils simulent une danse de gnômes, telle que durent en exécuter le roi Alberich et ses Niebelungen lorsqu'ils rapportèrent, triomphants, dans les cavernes de Niebelheim, le trésor qu'ils avaient arraché aux entrailles du Rhin!

En vain essaierait-on de rivaliser d'entrain et de souplesse avec ces Rosita Mauri et ces Adelina Rossi en pantalons de laine. Nous nous en assurâmes un soir que de patauds palefreniers hongrois imaginèrent, dans une salle de la *Rainer hütte*, de se mêler aux

(*) Fragment d'un ouvrage en préparation.

évolutions de nos guides. On les eût pris pour un couple d'ours tombé dans une herde de chamois. La lutte ne fut pas longue d'ailleurs, car tout en caracolant, en pirouettant, en faisant la roue, nos danseurs décochaient aux intrus de petites ruades qui avaient l'air de faire partie du pas, mais qui ne les atteignaient pas moins en pleine poitrine et les mirent rapidement en fuite.

Pour terminer le ballet, une figure d'ensemble réunit tous les hommes dans une sarabande échevelée. L'orchestre fait rage, et, sur un rythme guerrier, les danseurs s'avancent un à un, brandissant la hache qui ne les quitte jamais, cette *ciupaga* jadis redoutable dans les incursions vers les basses terres, aujourd'hui affectée exclusivement aux besognes ménagères, à l'abattage des troncs destinés à alimenter le feu du campement, à l'élagage des branches en vue de frayer un sentier dans les taillis.

Le tranchant de l'acier jette de froids éclairs dans la pénombre de la salle qu'illuminent seules les rouges lueurs de deux ou trois chandelles fichées dans des goulots de bouteilles. Les hommes sont haletants, baignés de sueur, et, dans un tumulte croissant, frappent du talon, s'interpellent, chantent, crient, excitent les violons.

On les voit, à travers l'atmosphère épaisse de la cabane où la fumée des pipes se mêle aux âcres relents des sarments verts qui pétillent dans l'âtre, sauter, cabrioler, se bousculer, cogner leurs haches, deux par deux, au-dessus de leurs têtes, tandis que sur les parois en bois de sapin s'agitent impétueusement des ombres gigantesques. Et la danse se poursuit, sauvage, bruyante, fantasque, féroce, jusqu'à ce qu'épuisés, les doigts engourdis refusant leur service, les musiciens raclent l'accord final dans une explosion terrible qui retentit au loin dans la montagne.

OCTAVE MAUS.

LA FILLE DES VIEILLARDS.

PLUS pâle qu'une fleur éclose au jour des morts,
 Exquise cependant de dolente douceur,
 Elle embaume à l'écart le jardin du remords.

Les fautifs, les meurtris, ceux qu'un amour berceur
 Peut-être guérira du tourment des baisers,
 Viennent quêter tous bas ses caresses de sœur.

Ils ne lui montrent pas leurs écussons brisés,
 Mais ils pleurent courbés sous l'accueil de ses yeux
 Et puis s'en vont, ravis des maux cicatrisés.

Père et mère étant morts sans douleur et très vieux,
 Elle cherche ici-bas qui choyer de bonté
 Et ses pardons lui sont la promesse des cieux.

Soucieuse d'aimer et de virginité,
 Et cousine à la fois des roses et des lys,
 Elle rêve un amour neigeux de chasteté.

Elle charme, immuable en sa robe aux longs plis,
 Et nul désir humain n'ouvrira cette fleur
 Jalouse des parfums en elle ensevelis.

C'est ainsi que longtemps, jusqu'au soir, dans l'ampleur
 D'un rôle de madone à qui vont les souffrants,
 Son doux et vain amour fera l'homme meilleur.

Et quand s'effeuilleront ses vagues yeux errants
 Tels qu'un soir assombri dans le calme de l'air
 Au-dessus du regret des derniers adorants,

L'âme vierge prendra le chemin de l'Ether.

TENTATION.


VAIN rêveur, bel épris des candeurs lazulines,
 Mes caresses aux mains flatteuses, les sais-tu ?
 J'ai les charmes exquis et blancs de la vertu,
 Mais sous elle ma chair tend ses griffes félines ;

Ma chair pâle où ruisselle en un flot de couchant
 La balsamique ardeur de mes longs crins de bête,
 Ma chair, ce fol appas des fringales en quête,
 Le sais-tu, doux rêveur ? enivre comme un chant.

Mes bras lents à l'étreinte, aux constances de lierre,
 Enserrent en des plis de spasme et de douleur,
 Sur le parterre aimé de mes charmes en fleur,
 L'éternel abusé de la chair meurtrière.

Quant aux endoloris des refus de l'azur,
 En douceur tes paroils, tes germaines en chimère,
 Mon cœur galvanisé d'hystérie éphémère
 Les emporte là-haut d'un vol agile et sûr.

Mes désirs long-voilés de rêves platoniques,
 Se fauflent au cœur des blonds adolescents
 Et je gaze pour eux la rudesse des sens
 De la suavité des extases mystiques.

Car je n'ignore rien de l'antique savoir
 Et dans mes yeux, au fond des sinistres prunelles,
 Le penseur entrevoit les phrases éternelles
 Que les mages lisaient au livre bleu du soir.

UNE VIERGE.

HOMME, je sais tous les baisers ! D'aucuns suaves,
 Telle une floraison de péchers au printemps ;
 D'aucuns déjà pervers, doux mais inquiétants,
 Ainsi vers les hameaux un rouge afflux de laves ;

D'aucuns enfin par qui l'on s'évade, épuisés...
 S'en aller en un spasme avant l'instant funèbre
 Où le dégoût saisit notre âme et l'enténébre !
 O chercheur ! je pourrais te donner ces baisers...

Je pourrais.... Mais jamais de mon âme insereine
 N'émanera pour toi ce don de bonne mort.
 Vis en paix, mon désir me harcèle et me mord,
 Mais je resterai vierge en amour de ma haine.

PERVERS.

DANS la tranquillité du lent après-midi,
 Où s'effume en relents le jardin attiédi,
 De beaux amants, émus du silence des sentes,
 De la vague langueur des amours finissantes
 Et du charme muet des pressions de mains,
 S'en sont allés.... L'oubli des mauvais lendemains
 Leur rend douce à mourir l'exqu Coasté de l'heure ;
 Ils goûtent ce baiser vaporeux qui n'effleure
 Que le duvet nacré de la joue et du bras.
 Ils sont las, ces épris de candeur, ils sont las
 De l'entier déploiement qu'appelle la nature ;
 Ils savent jusqu'au fond la charnelle imposture
 Et qu'il n'est nul délice en l'animalité.
 Et c'est pourquoi le couple, à l'abri de l'été

Et des ardeurs de sève éparses sur la terre,
 Se faufille au plus frais du jardin solitaire
 Pour y revivre, au son d'invisibles hautbois,
 Les plaisirs innocents du timide autrefois.

LES LAS-D'AIMER.

Au poète Albert Giraud.

LE soir où de l'ennui des délices pareilles
 Se fanent les baisers des beaux adolescents,
 Ils s'en vont fatigués de l'espoir et des veilles,
 Cherchant un lit d'amour où s'affinent les sens;

Un pâle lit d'amour, caressant mais timide,
 Qui repose sans rêve en les doux rideaux blancs,
 Et pour les récréer de l'étreinte perfide,
 Sur leurs fronts dévastés de longs baisers tremblants.

Ils espèrent des yeux meilleurs qu'un ciel d'automne
 En qui sombre à jamais l'amertume des leurs,
 Des lèvres au parler suave et monotone
 Capables d'assoupir les anciennes douleurs.

On s'aimerait d'oubli, de nuit et de silence,
 Sans que nul évoquât les doux instants passés,
 Et l'on consolerait d'une neuve espérance
 Le deuil harmonieux des rêves exaucés.

Ni lumière, ni bruit, mais dans la chambre heureuse
 Dont de pesants rideaux endorment les parois,
 Baiser les longues mains de l'étrange amoureuse,
 Qui sourit, triste et vague, en sa robe aux plis droits !

Ils l'ont vue une fois et l'espèrent leur dame.
 Et l'entendre parler leur révèle les cieus,
 Mais le fardeau d'aimer a tant ployé leur âme
 Qu'ils n'oseront jamais l'implorer que des yeux.

7 Décembre 1886.

FERNAND SEVERIN.

L'IRONIE DES RENCONTRES.

FRAGMENTS.

Je veux
 Dans les jupons remplis de ton parfum
 Ensevelir ma tête endolorie,
 Et respirer, comme une fleur flétrie,
 Le doux relent de mon amour défunt.
 BAUDELAIRE, XXX.

III.

.....
 SILENCIEUSEMENT et à pas lents nous nous promenions. Une brume argentée se levait de l'étang, abrité devant nous par des hauteurs boisées où les têtes vertes des chênes mettaient la note claire de leur vaillante résistance au milieu des ors brunis des feuillages glacés des frênes et des hêtres. De temps à autre, une bouffée de vent, secouant les hautes cimes, troublait la sérénité glauque de l'eau en y jetant des feuilles mortes qui la piquaient de paillettes étincelantes.

Une tristesse sauvage et grandiose en son inénarrable tranquillité enveloppait dans cette fin de saison toute la nature ardennaise qui semble avec effroi voir s'avancer les avant-courriers de l'hiver.

Le vieil homme d'État nous donnait le bras et son pas était plus lourd, plus fatigué que de coutume. Le retour qu'avec nous il avait fait sur ses idées et ses impressions premières, la fatigue du long travail de coordination qu'il avait entrepris, paraissait l'avoir épuisé. Et il s'appuyait plus fort sur le bras fort et jeune de celui dont il voulait dessécher le cœur par l'histoire de sa dure et cruelle expérience. Restait cependant la suprême confession qu'en sa froide et torpide amitié il nous avait promise, et que jusqu'ici il avait tue. Arrivé au carrefour d'où l'on voit le déploiement des mornes eaux avec leur amphithéâtre boisé, rendu sanglant par les rayons d'un soleil bas, il s'arrêta et s'enveloppant plus fort de son manteau, il s'assit sur le banc familier de ses profondes causeries. Là, longtemps il resta, absorbé en des rêveries que nous n'osions interrompre.

Enfin, comme se décidant avec peine et semblant continuer un récit mental, il parla.

IV.

J'étais donc arrivé à l'âge de dix-huit ans avec un esprit ardent et singulièrement sentimental, un désir d'aimer exaspéré par une constante viduité. Depuis assez longtemps je me livrais à des recherches douloureuses rendues vaines par une trop grande expérience théorique compliquée d'une rare ignorance pratique. La tête très exaltée par une étude acharnée de la littérature à laquelle je m'étais voué au point de négliger absolument tout le reste, j'en étais arrivé à une tristesse, une morosité permanentes, un désespoir intime et profond que protégeaient mes mœurs sédentaires et ma craintive défiance des amis. Une véritable obsession me torturait : Mon cœur est incapable d'aimer, et pourtant en dedans de moi-même je sentais bouillonner des flots de tendresse qui finissant par s'aigrir amertumaient toutes mes pensées.

C'est dans cet état, morbide en somme, et vers cette époque que je quittai la maison paternelle dont jamais je n'étais sorti, pour être lancé à Louvain, au milieu de la turbulente vie universitaire qui depuis peu venait d'y renaître. Parmi les maisons que le nom de mon père m'avait ouvertes et où, malgré les répugnances provinciales, je fus très cordialement reçu avec cette franchise ouverte, loyale et si complète qui distingue l'hospitalité flamande de l'hospitalité wallonne, beaucoup plus démonstrative, mais superficielle et sans base, cette hospitalité qui n'en est pas une et vous laisse étranger, parmi ces maisons donc, il s'en trouvait une où plus fréquemment et avec plus de plaisir qu'ailleurs je me rendais. Son attrait : une petite et frêle jeune fille, blonde, toute mince et mignonne, d'une sveltesse et d'une grâce d'elfe, une petite tête de moineau gouailleur et intelligent avec des gestes d'écureuil, un nez effilé et d'adorables quenottes à croquer les cœurs.

Je l'avais connue gamine et je la retrouvais femme et bien plus jolie ; une sorte de revenez-y me ramenant auprès d'elle, je me lançai fort volontairement à lui faire une cour assez assidue.

Autour d'elle, bientôt et peu à peu s'opéra un véritable travail de cristallisation, et ce, surtout, alors que longtemps je restais loin d'elle ; elle me préoccupait et je finissais par m'imaginer l'aimer. Je revenais et tout retombait dans les bornes d'un très gai flirtage, car toujours quoique peu timide je me sentais une sorte de gêne. En effet, elle était deux personnes incarnées en une seule. Elle-même, puis Celle qu'en mon imagination j'avais créée et parée de toutes les grâces intellectuelles. J'avais enfermé comme en un coffret très précieux, cette prestigieuse Essence dans le corps adorable de mon amie et c'était cette combinaison bizarre que j'avais fini par aimer et la réalité souvent me blessait, car croyant trouver, en tel tiroir-secret du coffret bien-aimé, un bijou rare, il n'en sortait qu'une banalité sans valeur et la Femme restait inférieure à l'Entité. Près de la vivante, mes questions mentales restaient sans réponse, d'infiniment petits détails que l'une saisissait, échappaient à l'autre ; des rapports ne se faisaient pas et des coïncidences n'existaient plus ; enfin combien puériles, compassées et prétentieuses me semblaient nos conversations parfois si animées pourtant, en comparaison de mes perpétuels entretiens avec ma Fée familière, d'où je ne sortais jamais sans avoir reçu le dépôt d'une Idée, d'une Grandeur ou d'une Générosité.

Il y avait longtemps que cela durait et cette fréquence de rapports avait créé aux yeux du monde une sorte de fiançailles tacites contre lesquelles souvent je me révoltais. Car toujours cette lancinante et absurde question, toujours sans réponse, rigidement se dressait : Est-ce que je l'aime ? Je m'en allais, et loin d'elle tout me criait oui ; je revenais, je me précipitais chez elle, prêt à la supplier de nous prendre moi et mon amour : " Bonjour, je vous croyais au loin. Quelle bonne chance de vous voir sitôt revenu. „ " Oui, mais je m'ennuyais... là-bas ! „ et c'est tout ce que je trouvais et mon cœur révolté clamait : Lâche qui ne peut aimer ! Mes sensations et mon excessive nervosité s'exaspéraient à ce régime surcnauffant compliqué d'une sagesse traitée par mes amis de ridicule et qui seule peut-être me permettait de me repaître de mes folles rêveries, si chères mais si désillusionnantes,

et pour mille raisons et bien des répulsions, je n'avais le courage d'y renoncer.

V.

Vers la fin de cette deuxième année, mon père mourut. C'était pour moi un coup terrible qui faillit faire sombrer ma raison dans le désespoir.

J'étais le seul enfant resté de ma mère morte toute jeune; mon père, homme dont l'étonnante tendresse n'avait pu être éteinte par une science colossale, m'avait élevé lui-même et je n'avais eu de professeur que lui. Si, après les pénibles événements de ma vie, quelques sentiments ont pu surnager au total naufrage de mes idées et résister à la banqueroute de mes espérances, c'est que les premières impressions ne peuvent se détruire et que le souvenir de mon père reste immuable en mon esprit ravagé.

Pendant cette douloureuse période, les parents de mon amie me prirent chez eux, à la campagne... ici même.

L'état de repos qui suit une grande douleur semble presque une nouvelle naissance tant les impressions arrivent avec fraîcheur, et une étrange sensibilité vous précipite avidement vers toute tendresse qui s'offre. De plus, par la présence continuelle de celle qui avait transporté mon imagination, dans l'intimité de cette vie commune et de cette compassion qui se faisait tendre, une sorte de fusion s'opérait, et mon rêve perdait de son intransigeance absolue. De longues et calmes promenades où des sentiments adorables se laissaient entrevoir avec des coquetteries roses mettaient mes douleurs en oubli, et ne se ressemblaient que par l'onguent de douceur et de repos qui chaque fois couvrait mes cicatrices

VI.

.
 Mais par le plus bizarre des phénomènes sentimentaires que j'aie pu observer, au moment où tout espoir en moi s'effondrait, la cristallisation s'était subitement fixée et passionnément, follement, je m'étais mis à l'aimer! Mon cœur sembla se rompre et

chaque parcelle figée, glacée, pénétrant dans toutes les parties de moi-même, me donnait une impression de terrible et nauséabonde amertume. Et une haine énorme en moi se souleva.

.....
 J'étais resté plusieurs jours dans ma chambre, malade d'écœurement. Un matin, elle vint frapper à ma porte et, entrée, je lui dis : " assieds-toi et écoute ! „ Troublée au plus haut point par ce tutoiement et le ton avec lequel il avait été prononcé, elle obéit.

" Tu as fait une infamie car tu as brisé un noble cœur. Jusqu'à hier, en vain je me demandais si je t'aimais, et au moment où la certitude m'illuminait, tu astué mon amour, et moi-même avec ! „

" Mon Dieu, que dites-vous ! Vous avez l'ironie funèbre, ce matin ! „

" Je ne raille pas. Je t'ai aimée, certes, un quart de seconde, et je te hais maintenant. „

" Pourquoi, qu'ai-je fait pour que vous me traitiez d'une façon aussi odieuse. Car enfin toi, toi ! ne savais-tu pas depuis longtemps que mon âme t'appartient, que tu étais mon amour. „

" Qui ? Moi ? Non. „

" Oh.... „

Son cri fut tellement perçant, si navré, que sa mère accourut et la trouva de son long étendue, se tordant sur le sol et râlant des sanglots. Moi, les bras croisés sur la poitrine, debout, je la regardais.

" Qu'est-il arrivé à ma fille ? Pourquoi ne la secourez-vous pas ? „

" Rien, elle se moque de moi. „

On m'a rapporté depuis qu'à ce moment j'étais si effrayant que la mère n'osa plus rien dire.

.....

VII.

Je fus forcé de revenir terminer mes études. Dévoré d'une soif inextinguible de travail — pour m'étourdir — je m'abrutis à mes examens. Mes anciennes occupations, le côté charmant et artistique de ma vie d'étudiant, je les avais complètement abandonnées.

Dans un livre, il me semblait voir un ami félon, et depuis je n'en ai plus acheté ni lu un seul ; parfois seulement je relis ceux-là qui ne surent tromper mes douleurs et que j'ai conservés comme de vivants témoins de mon passé enténébré.

Pendant ces deux années, le scepticisme un peu triste de ma nature contemplative s'était profondément assombri et du pessimisme était tourné au nihilisme, puis à une haine raisonnée, une misanthropie absolue et générale qui fut toujours la directrice de mes actes. Un esprit naturel d'analyse, très développé par une vie sédentaire extraordinairement intense, fut dès lors exclusivement tourné vers les côtés bas et ignobles, infâmes et repoussants, de l'humanité. Ce fut ainsi que peu à peu se forma ce caractère bizarre qui a tant étonné mes contemporains et leur est, je crois, resté inexplicable.

Ils ne se sont pas rendu compte des déterminants médiats de mon intelligence et rien dans les faits immédiats ne montrait à ces courtes-vues la légitimation de ma pensée. Je ne vous indique ici que l'origine de cette tristesse profonde que mille événements corollaires sont venus augmenter et qu'une vie heureuse aurait peut-être pu détruire, car quelle gloire pour l'homme que de se dire qu'il dépend du plus futile événement non seulement pour changer la direction de son existence, mais celle même de ses idées.

Durant ce long et pénible séjour, je la vis assez souvent et son aspect, ravivant ma sourde blessure, ne disposait que trop vivement mon esprit aux conceptions, bizarres parfois, qui déjà fatalement l'assiégeaient. Elle avait failli mourir de cette terrible scène, mais si elle échappa, elle ne s'en releva point. Pris d'une sorte de haineuse pitié, j'y retournais de temps à autre et, déchiré par les sentiments les plus contradictoires, lentement, lentement je la voyais s'éteindre.

En juillet, ayant fini, j'allai prendre un définitif congé de cette famille qui, malgré ma conduite incompréhensible, m'était toujours restée hospitalière et cordiale. Quoique devant s'en douter depuis longtemps, lorsqu'elle m'entendit faire mes adieux,

de pâle *elle* devint verte et au moment où je quittais le salon, elle me suivit et me dit à voix basse : “ Je monte dans ma chambre, viens m’y rejoindre tout de suite, je dois absolument te parler. „ Et j’y allai.

Il y avait longtemps que je n’étais plus monté à cette jolie chambrette de jeune fille. Un ravissant salonnet d’un goût merveilleux et d’une si charmante originalité. Je fus frappé des changements qui y avaient été apportés. L’encombrement des bibelots rares avait disparu. La séduction des meubles délicats semblait tuée par un arrangement froid et méthodique, la tente arabe qui cachait le plafond paraissait tomber avec les plis lourds d’une ornementation funéraire et tout avait pris un aspect triste et sérieux, ce quelque chose de froid et d’abandonné d’un appartement déserté. Elle suivait, anxieuse, mon regard étonné, et dans un sourire douloureux elle me dit : “ Tu t’étonnes et ne te reconnais plus chez moi. Mais que veux-tu ? Les bibelots me rappelaient des jours passés, ils m’attristaient, et puis je n’avais plus la force de les ranger.... ni le goût. Ma femme de chambre fait maintenant ce qu’elle veut; tout m’est devenu indifférent et veux-tu croire que sans ta présence, je ne me serais peut-être aperçue de rien. „ De rien !

Elle se laissa tomber dans une causeuse, comme plongée en des songeries très lointaines. Puis tout à coup se levant, debout devant moi, les mains croisées, elle me dit froidement mais s’animent insensiblement : “ Ainsi tu t’en vas ? Et tu ne reviendras plus. Mais que crois-tu donc que je deviendrai, moi, quand tu seras parti ? Ne sais-tu pas que je ne vis plus que parce que je puis encore te voir quelquefois, et qu’au moins je te sens près de moi. Tu t’imagines donc que je ne t’aime plus. „

“ Tu m’as assez fait souffrir pour qu’à ton tour tu souffres. „

“ Eh ! Dieu ! n’est-ce pas souffrir pis que la mort que d’avoir eu le bonheur dans la main et de le voir par sa propre faute s’échapper. Hélas ! aie pitié de moi ! Écoute. J’ai, il y a quelques jours, arraché la vérité à mon médecin. Tu sais que je me meurs de consommation, tu le vois ! J’ai encore, si les circonstances me

sont favorables, de six à sept mois à vivre. J'en parle bien tranquillement, car pour moi la mort c'est la délivrance. „ Et me prenant par le cou, se serrant contre moi, d'une voix brûlante elle se mit à murmurer à mon oreille : “ Oh ! dis, ne te sens-tu plus au fond du cœur aucun amour pour moi qui t'ai tant fait souffrir, plus aucune pitié de me faire mourir un peu heureuse. Moi, je t'aime, vois-tu, j'en meurs ! et tu serais impitoyable pour une faute dont je ne suis pas responsable, dont tu es la cause. Par grâce, je te le jure, je ne vivrai pas plus de six mois ; le bonheur m'achèverait si vite ! Oh ! toi que j'aime, épouse-moi ; oh oui, épouse-moi. Je ne serai pas ta femme, mais ta chose ; songe au peu de bonheur que j'aurai eu sur terre. Écoute, six mois c'est si peu, si peu, si peu ! „

Et elle se roulait dans mes bras, retrouvant tout son charme, toute sa beauté, toute sa pureté ; et si mon cœur s'était décharné et desséché durant ces deux terribles années, une suprême pitié cependant l'envahit et il me semblait que ce dernier sacrifice, dans ce dernier bien à l'être qui le plus m'avait fait crier de douleur, me libérerait de mes attaches sentimentales les plus réfractaires et qu'alors, entier à ma tâche de haine, je serais plus fort.

VIII.

Cette noce, en vérité, fut effrayante. Malgré une sorte de transport qui lui illuminait le regard, Elle s'y traîna plus morte que vive ; et moi, je ne savais si j'aurais la force d'accomplir le sacrifice jusqu'au bout. Ce mariage était une stupéfaction pour tout le monde. Personne, pas même ses parents, ne savait pourquoi il ne s'était pas accompli deux années auparavant et ce fait d'épouser une mourante semblait l'ironie suprême d'un esprit qu'on accusait dès lors de déséquilibre, de détraquement.

Nous partîmes immédiatement pour les Iles Ioniennes dont le climat devait adoucir les derniers moments de ma femme. Un ami que j'y avais m'avait offert sa villa

Un soir, c'était vers la fin de Mai, elle me prit convulsivement

par le bras et me dit d'une voix terrifiée : " Oh ! je le sens, c'est fini ! Cet air, si doux cependant, me déchire la gorge. La vie m'abandonne et pourtant, malgré ma promesse, si tu savais combien fort je m'y suis cramponnée. Crois bien, cher, que je ne cesserai de songer à toi, à toi qui as su oublier pour moi tes affreuses souffrances, me pardonner, me donner tout le bonheur que je pouvais encore avoir ! Mais pourquoi n'as-tu pas voulu effacer l'abominable souillure qui me tue, avais-tu peur que cela me sauvât la vie ? Oh non.... mais crois bien que je ne récrimine pas, tu as déjà trop fait.... Et pourtant !... c'eût été digne de toi ! „

Je l'embrassai silencieusement et les dernières larmes que je versai en ma vie furent celles-là. Une heure après, elle s'éteignait dans mes bras, avec le soleil qui, rouge, à ce moment dans la mer sombrait en la faisant saigner, tandis que le ciel était noir autour de lui.

Elle repose là-bas, baignée de cette éclatante lumière qui prolongea sa vie, près de son dernier rêve de bonheur. Moi, je quittai les Iles, décidé à n'y revenir jamais, sinon mort, car je veux reposer à côté de celle qui est à la fois mon excuse et ma condamnation. Si, à cette époque, j'avais encore eu des sentiments religieux, un cloître profond, une trappe muette, eût enterré mes derniers jours, car alors je n'aurais pu me consacrer à la Haine de mes semblables.

IX.

Le grand vieillard se tut et dans la tristesse humide de ce crépuscule de Novembre, nous rentrâmes.

PIERRE-M. OLIN.

EN TERRE ARDENNAISE.

FN août. Les blés sont d'or et leurs tiges paresseusement s'inclinent comme trop frêles pour soutenir les longs épis barbus. En un long ruban poudreux la route se déroule vers Fisenne, bordée de noyers dont les branches pendent assez bas

pour permettre aux charretiers, rares à cette heure, de les cingler du fouet, en passant. "Aar „ fait d'une voix gutturale un paysan osseux tandis qu'il tire à lui, par saccades, l'unique rêne tenant en bride un cheval petit, ardent, attelé à un tombereau; deux femmes y sont à rire bruyamment, assises sous un parapluie de nuance passée. Elles vont aux noces d'un cousin " Jacques di mon l'cinsi. „

Fisenne est loin. De tout le village, seule la tour de l'ancien château apparaît massive, avec sa cheminée d'où spirale une fumée grisâtre vers un ciel immensément bleu, estompé, dans le très loin, par de légers nuages. A un angle de la route, bâti sur une côte, Erezée repose.

Au centre, une mare stagne; les canards y barbotent, tapageurs, effraient les bergeronnettes trottinant sur les bords. Ecrasées sous leurs toits de chaume, les maisons s'adosent à des étables où des vaches, le regard placide, balancent silencieusement la queue pour chasser les mouches qui toujours reviennent acharnés.

D'autres bâtisses plus cossues, leurs portes béantes, montrent des plats d'étain, des assiettes peintes, régulièrement rangés sur la " dresse, „ éclairés par les dansées flambantes d'un feu posé à terre. Accroché au mur, entre l'image de la Vierge et celle du Sacré-Cœur, un Christ en plâtre, jauni par le temps, éternellement souffre pour la rédemption du monde.

Midi. Tout repose. Des senteurs de foin coupé courent dans l'air traversé de bruyants vols d'insectes. Du haut de l'église, la cloche rappelle les travailleurs épandus dans les campagnes avoisinantes. De sa large nappe lumineuse le soleil inonde les collines moutonnant à l'horizon, crêtées de vert, plantées de bouleaux chevelus entre lesquels d'énormes quartiers de roche dressent leur masse plus sombre. Des genévriers trouvent la roseur odorante des bruyères et vers Blière, dans les prairies semées de colchiques, des sorbiers balancent leurs graines, rougeoyants. Au pied de la côte, à l'ombre des aulnes feuillus, un moulin tictacque; tout contre, l'Aisne flue en susurrant une chanson d'amour aux fleurettes écloses sur ses rives.

Indicibles vous assaillent les sensations en présence d'un tel spectacle; douce en est la poésie, troublante pour celui qui la comprend.

* * *

Le mariage a eu lieu le matin même. Jean-Jacques Montferrant vient de " consentir à prendre pour femme Anne-Marie-Madeleine Raskin ", a dit le bourgmestre, un gros paysan joufflu ceint de l'écharpe officielle tirée pour la circonstance du carton empoussiéré où elle dormait de longue date.

Grands tous deux, ils n'ont pas cette démarche lourde, un peu traînante, particulière aux habitants du pays. Dernier rejeton d'une famille riche autrefois, Anne-Marie est mince, élancée, belle avec son teint d'une pâleur byzantine qui fait ressortir ses yeux noirs, si caressants quand elle écoute la voix de Jacques, musique plus douce à entendre, lui semble-t-il, que le babillis des oisillons cachés dans le remuement des verdure.

Longtemps ils ont " hanté ", . " I s'veiait si voltî ", disait-on au village. Jacques venait le soir, tous les dimanches, et durant de longues heures, il faisait part de ses projets, il disait son amour, assis près du feu ouvert dont les brusques sautées coloraient, par instants, la physionomie rougissante de la fiancée. Et ces bonnes soirées durèrent jusqu'à l'entier achèvement de la ferme où ils devaient s'établir. Rien ne manquait plus à leur bonheur.

Les invités emplissent la salle, attablés pour le repas de noces : une soupe verdâtre, étendue d'eau, vite lampée ; une " platée de cromptires ", où chacun, avec des gestes d'automate, pique de sa fourchette, suivie d'un quartier de viande — luxe inusité — dont les relents de grillon prennent à la gorge ; le tout arrosé d'une bière fade et trouble.

L'obscurité tombe ; vite on recule en un coin chaises et tables, les mariés ouvrent le bal et bientôt, vagues dans la poussière qui monte et l'âcre fumée des pipes, les couples de tournoyer, éjouis. Les mazourkes, les " polkas-pique ", — danseurs et danseuses marquant les derniers temps de la mesure de la pointe, puis du talon de leurs gros souliers ferrés — les sautantes schottisch,

se succèdent. “ Balancez vos dames ; „ les “ valets „ en sarraus bleus luisants, coiffés d’une haute casquette de soie, mâchonnant un cigare mi-éteint, vont, reviennent, se trémoussent, gauchement saluent les “ commères „ vêtues de jaquettes jaunes, rouges, vertes, bouffant sur des jupons plissés, très courts.

Si si — do si la sol fa mi — rythme le violon soutenu d’une clarinette aiguë : et la typique “ maquetotte „ meurt en un désaccord criard.

Lors, tous s’entassent dans une pièce attenante, criaillent, s’ébaudissent devant une table boiteuse sur laquelle vacillent, en un entrechoquement continu, les “ pintes „, les verres de “ pèquë „ et les “ gottes di doux. „

Onze fois s’ébranle lourdement le battant de la vieille horloge encadrée de chêne. Les mariés se retirent et, dans une heure, tous iront danser et chanter autour de la couche nuptiale ; ainsi le veut un immémorial usage.

Froissée dans sa pudeur de femme, Anne-Marie avait obtenu de Jacques, après bien des supplications, qu’il poussât deux verrous rouillés qui glissèrent en grinçant, comme pour protester contre la violation d’une règle de tous temps admise ; et minuit sonnait, quand vinrent les invités, la porte était close.

“ Bien sûr ça leur portera malheur, „ fit une vieille.

* * *

Vint le 2 novembre, ce jour consacré à ceux qui ne sont plus.

Les arbres secouent leurs ramures. Les feuilles jaunies se détachent, s’encourent, papillonnent, retombent, légères et bruissantes. La bise souffle plaintivement, glace les fidèles qui cheminent vers l’église. Bruyamment ils se fauflent dans des bancs étroits, régulièrement alignés, les femmes à gauche, les hommes à droite. Le jour pénètre blafard au travers des fenêtres plombées, mal jointes, au milieu desquelles s’étalent en leur mysticisme, de religieux emblèmes.

Les cierges crépitent, fumeux, accrochent leur tremblottante lueur aux larmes d’argent plaquées sur les draperies mortuaires.

En une invocation finale le prêtre appelle sur les âmes des trépassés l'infinie miséricorde du Consaleur suprême. Sa voix va se perdant en une rumeur confuse tandis que la cloche, messagère impassible de nos joies et de nos peines, égrène lentement un glas funèbre. L'office achevé, tous sortent, envahissent silencieusement le cimetière. D'un vert si sombre y sont les sapins qu'ils semblent vêtus de deuil. Pareil à un linceul, le même pour tous, le gazon épand sa note gris jaune. Ci et là, une branchette de buis béni, détachée du rameau pieusement appendu au-dessus de la porte, vers les Pâques, se recroqueville. Indiquées par de modestes croix de pierre, les fosses se touchent, serrées les unes contre les autres, comme pour mieux résister à l'envahissement des liserons et des mauves. Isolé, le caveau d'une famille puissante se dresse superbement, ultime vestige d'un incompressible orgueil.

Agenouillées devant un Christ de grandeur naturelle adossé à l'église, des paysannes rappellent les saintes femmes aux pieds du crucifié, et plus loin, sur une tombe fermée d'hier où se dessèche une touffe de bruyère blanche, on lit :

Ci-gît Anne-Marie-Madeleine Montferrant.

Priez pour elle.

MAURICE SIVILLE.

PROSES LYRIQUES.

LES ENFANTS QUI PASSENT..

I.

TÊTES frêles et suaves, têtes endolories, creusées déjà par des
penseurs trop mûrs; — visages pâles et charmants où se
marque l'épuisement des races souveraines, où se reflète —
si tôt — la lassitude de la vie et des choses coutumières. — Têtes
de poètes, — poètes jusqu'à l'impuissance nonchalante de vouloir
redire les Rêves.

Faces altières, impétueuses, aux traits hardiment découpés,
illuminées par des yeux dominateurs, — clairs et froids. —

Masques bestiaux, silhouettes indécises — chorentes obscurs de la tragédie de l'Avenir.

Bras qui se tendent, bouches qui s'offrent, avides de caresses innocentes; — chevelures ébouriffées et sauvages; — regards, oh! longs regards, tendrement interrogateurs; — paroles calines et volontaires; — petits cœurs pleins d'espoirs, de joies, de joujoux et de sanglots.

Profil pur et chastes, entrevus à peine, qui paraissent, s'évanouissent et que je ne reverrai plus.

II.

Celle que le Poète a si patiemment aimée s'est rendue. Réunis! enfin, ils bégayent d'indécises paroles, se sourient vaguement, craintifs maintenant et timides et doux.

Soudain, il tressaille, délie l'étreinte et se lève :

— Repose encore, ami, sur mon épaule... Notre bonheur approche...

Il hoche tristement la tête.

— Que veux-tu donc ?

— M'en aller d'où je suis...

— Tu m'aimais!

— Je t'aime...

— Où iras-tu ?

— Je ne sais.

— Et seras-tu plus heureux... là-bas ?

— Peut-être.

— Il s'éloigne.

III

Et voici, — je quittai mon ami, tout réconforté de ses bonnes paroles, écoutant expirer dans mon cœur l'écho de sa voix, à ses ennemis stridente et cruelle, — pour moi si douce et remplie d'amitié compatissante.

Je me retournai encore le regardant s'éloigner à pas lents, replongé déjà en sa méditation interrompue. Et je me disais :

“ Il n'est là, perdu dans la foule, qu'un passant parmi les innombrables passants et ceux-ci ignorent sa grandeur... Il marche au milieu d'eux et rien ne révèle le mystère éblouissant

de sa conversation intérieure... D'orgueilleuses, de lucides et fastueuses pensées traversent ses yeux, comme des éclairs; et il en est lui-même effrayé... De si pures pensées, d'une tendresse suave, — frangées de larmes, — chantent à son oreille qu'il n'oserait les découvrir à son ami le plus cher... Timidement il les cache, de crainte de les voir saluer d'un sourire railleur, — un sourire si fugitif, si rapide, qu'à peine l'a-t-il entrevu mais qui l'a transpercé — blessé, irréparablement. „

„ Personne ne le remarque et il ne remarque personne, — bercé par la musique enchanteresse des vers qu'il n'écrira jamais. Car, il est des poèmes surhumains que le Poète jaloux dérobe à la terre, — vagues, ondoyants, féeriques poèmes, aux formes somptueuses et flottantes, revêtus d'une beauté impérissable et toujours nouvelle... „

Et avec une joie enfantine je répète bien bas son nom, — le nom qui m'évoque la magique splendeur de ses rythmes et ressuscite en moi le souvenir de certains de ses vers, — sombres, majestueux et profonds, — de ses vers où retentit, soudain, le cri douloureux d'une âme inassouvie.

Avril 1886.

ARNOLD GOFFIN.

L'ESSOR DU RÊVE.

Alors s'éleva le fracas confus des mains, des arcs et des cornes de taureau. Et ils s'enlaçaient, et on entendait le choc horrible de leurs fronts et les gémissements de tous deux. Et la belle vierge délicate, assise au faite de la colline, attendait celui qui serait son époux...

LES TRAKHIENNES.

Le Rêve subjugué doit enfanter
l'OEuvre. LE SYMBOLE.

A Fernand Severin.



UN songe m'emporta vers l'Incommensurable.
Mon esprit vagua, sollicité par les fluides qui passaient en courants aimantés, se crispa, fatalement poussé, triste éperdu, puis roula dans l'inconscience d'un noir tourbillon — comme les

poussières brillantes sont ballottées par les remous de l'air. Et peu à peu l'esprit devint substance, mon âme se matérialisa, et, comme une vapeur que fouettent et s'arrachent les cinglantes batailles de la bourrasque, elle erra désormais sensible au gré des vagues de l'éther.

Des fulgurances déchiraient l'espace, échappées aux corps de feu qui giraient aux lointains du monde ; et sans bruit se croisaient, — chute tournante, — les astres d'où s'épanchaient en auréoles des gerbes d'éclairs, avec aussi des flottements de lueurs vagues — étranges.

Très haut, au-dessus du vertige des sphères lancées en un vol prodigieux, sautillaient les étincelles ailées des étoiles ; et, par moments, des flux d'attirances domptaient avec la puissance suprême la remuée majestueuse des immensités girant dans l'immatériel.

* * *

Une blancheur diaphane plana, incertaine, devant moi. Peu à peu devenue plus tangible, elle s'anima. Un corps de femme gonfla ses voiles candides, mais, à travers les chairs subtiles de l'apparition, l'esprit transparaissait ; et les yeux avaient des rayons sublimes où remuaient les idées.

D'une voix suave comme un parfum de rose-thé, elle murmura :
 " Je viens à toi ; je suis Illusion. „

* * *

ILLUSION, rêve insaisissable des cœurs assoiffés d'idéal ; Illusion, sœur des extases et des prières, je t'aime ! Tu as la candeur des vagues aspirations de la pensée et le charme secret de l'irréalisable. Ton regard reflète la mélancolie de tous ceux qui souffrent par toi et les miroitements étranges de la folie qu'exalte ton amour.

Viens ! Oh viens ! Sois mienne comme je veux être tien. Ta beauté inspire les poètes et remue le cœur des enthousiastes. De ton corps s'élève l'arôme capiteux des philtres funestes et ton esprit laisse sourdre des songes de feu. Prends mon esprit, possède mon corps, Illusion. Sois mienne, sois mienne !

*
*
*

Sa voix de musique où trillait une raillerie me répondit :

Je suis l'Esprit qui enfante et la Matière qui tue. Lie ton âme à la mienne, crains l'horreur de la Sensation, et des visions de soleil illumineront ton existence. Mais si tu veux aussi que nos corps se possèdent, tu useras ta chair sans assouvir la mienne : la vie te fuira dans les spasmes et tu mourras par l'intelligence. Mon amour, c'est le poison enivrant mais terrible.

Tu me désires. As-tu donc la force de m'aimer ? [Je suis la Déesse intangible, et pour que ton corps triomphe du mien ton esprit doit maîtriser ma pensée. Le génie seul le peut.] Y parviendrais-tu, toi ? Comme tu l'as dit, je suis le Rêve irréalisable. Mais je suis aussi le rêve des jouissances suprêmes : Je suis la pâleur, la douleur et la Mort, mais je puis être la vie splendide, la joie superbe et l'infrangible Force.

Tu m'aimes ? Je t'aime aussi — peut-être, je ne sais. Me veux-tu ? Je t'appartiendrai. Mais, pauvre débile, auras-tu la puissance de dompter Illusion ?

*
*
*

Un afflux de passion me brûla le cœur. Je la saisis dans mes bras, j'appuyai ma bouche sur la sienne, j'entendis sa peau blanche palpiter sous moi. Et, dans un enlacement effréné, nos corps planèrent par dessus les nuées.

“ Tu es à moi, „ murmura la voix d'Illusion, avec des sons de harpe.

Elle colla sa chair à mon torse et je sentis l'orgueil s'évanouir en moi, comme si ma maîtresse divine avait bu ma vie sur mes lèvres en y noyant ses lèvres. Une jouissance lancinante comme une douleur faisait vibrer mon être, et, peu à peu, une langueur s'emparait de moi, avec un regret de l'existence et une sorte d'intuition de la mort, une divination très délicate des molleses voisines du néant. Une lassitude brisée enchaînait mes membres, et soudain je perçus l'angoisse de ma faiblesse. l^o

“ Assez, assez ; Illusion, je t'en supplie ! „ Je balbutiais avec l'accent saccadé de la terreur.

“ Je le veux bien, reposons-nous, „ dit-elle avec un sourire dédaigneux.

Je dénouai ses bras, et nos corps s'immobilisèrent dans l'espace.

* * *

Illusion dardait ses regards vers les lointains.

“ Vois, dit-elle, vois cette forme qui me ressemble; elle s'appelle Illusion comme moi. Contemple, serré contre elle, cet homme qui porte au front la splendeur de l'Idée. „

Un accouplement affolé tournoyait dans les nues, deux êtres fouettant l'air de grands coups d'ailes; et cet enlacement furieux bondissait à travers l'étendue, emporté dans un essor que brisait bientôt une course heurtée — comme le volètement effarouché des chauves-souris aveuglées par la clarté du jour, ou une lutte râlante de monstres aux flancs tordus par une haine de sang.

“ La force peut-être lui faillira, continuait Illusion... Non, c'est un HOMME. Il est même plus qu'un homme : un esprit aux envolées sublimes; il a la robustesse du génie. „

Peu à peu fléchissaient les efforts du couple; la forme féminine voulut se dégager de l'étreinte, elle repoussa l'homme, haletante. Mais le mâle de nouveau la saisit — domination irrésistible. Alors, par degrés, s'immatérialisa la Femme. Elle plana comme une vapeur, s'identifia presque avec l'Homme et l'entoura d'un voile ténu, vague de l'indécision palpitante des lueurs très lointaines.

L'Homme se transfigura : sur sa face resplendit la joie de la vision infinie et dans l'espace brilla ce profil de gloire montant vers la Lumière.

“ C'est un génie, dit Illusion pensive. Les peuples sont des hordes noires qui tendent vers la lumière des bras désespérés. Et la lumière ne les touche pas, la lumière ne les voit pas, la lumière ignore qu'ils existent. Mais parmi leur foule surgit parfois une silhouette altière qui s'élève au-dessus d'eux, plus loin que ne vont leurs rêves, plus haut que n'atteignent leurs aspirations, les idéales. Cet homme grandi, c'est le génie. Il voit la lumière, lui, il vit dans la lumière, il est lui-même un rayon de la lumière lorsqu'il a dompté l'Illusion; et dans ses œuvres se réfléchit la lumière, et

ces œuvres, ce pâle reflet de la grande clarté, c'est tout ce que les peuples connaîtront de la Lumière.

Contemple ce génie dont tu as vu la victoire, donne ton admiration aux poèmes radieux qu'il cisèle dans l'infini : C'est pour toi la seule perception du Beau fulgurant. Le génie tient la puissance. Toi, à peine tu la devines ! „

La honte m'empourpra la face, mon orgueil se redressa. J'étreignis de nouveau l'Illusion diaphane, je sentis la force filtrer de mon corps et l'invincible mollesse me briser les membres. Je voulus repousser Illusion, mais la femme-vampire s'attachait à ma poitrine; ses bras, qui avaient la froide souplesse des couleuvres, se tordaient autour de mon cou avec des gestes brefs de possession; dans un embrassement d'une volupté moite et glacée, elle collait ses lèvres à mes lèvres et y suçait ma vie avec des baisers mous.

Soudain elle me rejeta, la tête soulevée par l'indignation : “ Non, tu n'as pas la puissance. Faible ! „

Inerte, je tombai à travers les espaces, chute sans fin au milieu des étoiles, tandis que me brûlaient, comme des dards de feu, les mépris d'Illusion : Faible ! faible !

Et, ainsi que des yeux superbement hautains, étincelaient au ciel les rimes gravées par le Génie; mais les strophes splendides — bouches d'or gonflées par les dédains — me lançaient un mot cinglant, comme une insulte de l'écho : IMPUISSANT.

ALBERT MOCKEL.

TES YEUX.

LES yeux ont la couleur des lacs ensoleillés
 Dormant leur pur sommeil dans la blancheur des grèves,
 Si limpides que les longs espoirs envolés
 S'y retrouvent avec les chimères des rêves.

Quand s'endort dans les soirs splendides le soleil
 Et que les frondaisons reverdissent la terre,
 Les amants oublieux dans le couchant vermeil
 Regardent leur profil se mirer dans l'eau claire.

Et rêveurs, ils ont vu monter dans le ciel bleu
 La lune pâle dans des dentelles de nues
 Et le soleil rouler dans ses pourpres en feu,
 Aux cieux lointains où sont des sphères inconnues.

Puis, lorsque les vapeurs somnolentes du soir
 Étendent sur les bois les gazes de leurs voiles
 Et que l'azur des eaux sereines s'est fait noir
 Et que le lac a mis son lourd collier d'étoiles,

Quand les profils aimés se sont évanouis
 Dans l'onde, les amants ont soudain l'âme sombre,
 Puis sentant naître en eux des pleurs et des ennuis,
 Graves, s'en sont allés par les chemins pleins d'ombre.

Et moi qui tous les jours mire mes longs espoirs
 Dans l'azur de tes yeux où s'envolent mes songes,
 Redoutant parfois l'heure effrayante des soirs,
 Je ressemble aux amants du lac plein de mensonges.

Car je voudrais avoir de longs jours de bonheur :
 Ainsi qu'au bord d'un lac sentir couler ma vie
 Et voir se refléter mon visage rêveur,
 Au fond de tes grands yeux, tranquille, sans envie.

Et quand un jour la mort pour fermer ta paupière
 Se souviendra de nous en notre obscurité,
 J'irai, loin de la foule avide de lumière,
 Pleurer dans l'ombre mes rêves d'éternité.

14 Novembre 1886.

SONNET D'HIVER.

DLUS rien que la chanson sifflante des autans
 Qui heurte les châssis ainsi que l'aile énorme
 D'un oiseau se cognant dans la nuit aux battants
 Défoncés d'un castel, tragiquement difforme.

Et les espoirs s'en vont, s'en vont par les chemins
 Désolés et neigeux, baignés de lune vierge,
 Où lamentablement s'éplorent les grands pins
 Comme s'effare au vent une flamme de cierge.

Et se voyant mourir sous le ciel menaçant,
 Jetant le faix trop lourd à ses forces humaines,
 Le poète debout, résigné, se dressant

Dans la bourrasque folle aux clameurs de géhenne,
 Regarde s'éloigner ses rêves enfonçant
 Leur vol désespéré dans l'infini des plaines.

GEORGES GIRRAN.

LUC ROBERT.

I.

DANS le petit chemin vert encaissé entre les talus gazonneux
 dont les végétations folles débordaient en palmes vertes, un
 apaisement tombait avec les rayons obliques du couchant.
 Lourdemment, rougi comme un brasier de forge, l'astre s'abimait,
 roulant sa paresse dans les flots de pourpre d'un soir d'automne.
 Une douceur immense s'exhalait de la campagne, pâmée sous les
 derniers baisers du soleil, à peine effleurée des caresses tièdes du
 vent qui chuchottait des choses douces dans les feuillages.

Au détour du sentier où des grappes noires de mûres pleuvaient
 dans un fouillis épineux de verdure sombre, Lucien Dalbert

parut brusquement. Il marchait lentement, le front vaguement songeur, pénétré de cette paix qui pesait sur les choses, le cerveau endolori de la quiétude immense de ce soir de septembre. Les épaules carrées, le torse svelte et droit, une plume de perdreau plantée sur le chapeau gris, le fusil lui barrant le dos, il allait les mains dans les poches, rejetant d'un coup d'épaule son carnier sur les reins et peu à peu il ralentissait le pas, comme attiré et retenu sous la voûte de verdure du chemin.

De vagues aspirations s'éveillaient en lui, des rêves de paix calmaient sa nature bouillante de vingt ans, le berçaient d'un rythme délicieusement doux comme le glissement plein de murmures continus du ruisseau sur les cailloux polis. Il lui semblait que sa pensée coulait sous son front, lente et paisible, comme cette eau de source qui chantait à côté du sentier, dans le calme de la nature sommeillante. Une torpeur l'endormait ; des désirs de renoncement emplissaient son âme comme d'un rêve de s'anéantir sous ce couchant doux ainsi qu'un lever d'aurore, sur le cœur de cette glèbe féconde et caillouteuse qui se reposait de sa fièvre d'enfantement sous la sérénité bienfaisante du ciel.

Le soleil maintenant s'enfonçait dans sa gloire derrière les fagnes et, au milieu du calme universel, de grandes ombres montaient comme des lambeaux de voiles des bois d'Erwemont dont les contours se brouillaient dans les lointains. A petits pas, Lucien avait gagné l'extrémité du chemin qui dévalait brusquement en une pente raide. Devant lui, la bâtisse blanche du Culot du Bois barrait l'horizon entre les sapinières qui dégringolaient le versant de deux renflements de terrains.

Le Culot du Bois était devenu ce que, dans le pays, on nomme un Château. C'était dans l'imagination des villageois plus qu'une *cense*, puisqu'il y avait maintenant un piano pour Mademoiselle Lucienne et qu'on avait converti le potager en jardin anglais avec une gloriette perdue sous les clématites et les chèvrefeuilles où le fermier Luc Robert lisait son journal et faisait sa sieste les après-midi.

La ferme cachait son toit d'ardoises à reflets bleus sous les

branches épaisses et noueuses des noyers qui semblaient veiller sur elle avec leurs troncs verdîs par les mousses.

Lucien enfla l'allée de hêtres qui menait à la porte charretière. Brusquement son chien se jeta au milieu d'une bande de canards qui barbotaient dans une mare fétide et la volaille épeurée s'enfuit en trébuchant dans une débandade éperdue. Tranquillement le chien revint auprès de Lucien qui, peu à peu repris par sa rêverie, approchait de la ferme.

Avant de passer sous la haute porte charretière, Lucien se retourna et, d'un coup d'œil, enveloppa le pays. Là-bas, dans la reculée, trois villages tassés en blocs comme un amas de pavés gigantesques dressaient leur clocher aigu vers le ciel, tandis que dans la lueur chaude qui était l'adieu du soleil, le vieux château de Ménilmont profilait sur l'horizon ses pignons géométriquement coupés. A l'autre bout, les bois d'Ervemont se noyaient dans une pénombre envahissante où l'on devinait encore le moutonnement continu et lointain des cîmes feuillues dont le vert ardent s'uniformisait en une teinte grisâtre.

A la lisière, très loin, vaguement se mouvait un chariot, mi-écrasé sous un prodigieux entassement de gerbes d'avoine ; et dans les illusions flottantes de la brume, les nerveux ardennais de l'attelage semblaient de minuscules chevaux de bois, des coursiers pygmées haletant sous une charge monstrueuse. Derrière cette charretée débordante, qui avait mûri sur la terre rocheuse aux grands soleils de juillet, s'en venaient les moissonneurs ; et les glaneuses, le dos ployé sous la charge amassée épi par épi, allaient les jambes cassées, lasses d'avoir sillonné de leur râteau de bois les bonniers de chaumes blonds. Sur la route blanche et monotone qui menait à Laroche, on voyait passer entre les arbres de l'accotement un troupeau de vaches au retour du pâturage, et les meuglements qui montaient avec des lenteurs de plainte, comme une haleine puissante de géant blessé, se déroulaient lentement en ondes sonores sur l'immensité du paysage.

Et de nouveau l'impression de quiétude souveraine, la sensation vague d'un éternel apaisement et d'une sereine grandeur emplirent l'âme de Lucien Dalbert.

Brusquement il s'arracha à sa contemplation, remonta son fusil avec le coup d'épaule du colporteur qui recharge sa balle et entra dans la cour. La cense prenait des airs de maison de campagne. Le fumier n'étendait plus ses nappes boueuses dans un quadrilatère central ; on l'entassait dans un trou sombre derrière la haie du " pachis „ et les pavés de la ferme gardaient une propreté de cour d'hôtel. Mais des émanations lourdes et grasses d'écuries, des grognements sourds et prolongés au fond des étables, des senteurs ammoniacales traînant dans l'air évoquaient toute la vie animale qui grouillait derrière l'épaisseur des murs crépis à la chaux.

Une charretée d'herbages échouée sur le pavé de la cour exhalait son odeur de foin coupé : si troublante qu'elle donne des nostalgies de campagne aux " privés d'air „ des grandes villes. Les brancards en l'air, elle mettait dans un coin son écroulement d'herbes fanées dont le tas montait jusqu'au toit des étables.

Personne dans la cour. Les servantes " étaient au lait „ les hommes n'étaient pas rentrés encore et Luc Robert, le fermier, ne devait revenir qu'à la nuit tombante. Lucien pénétra sous la porte charretière et, assis sur un banc, se baissa pour déboucler ses guêtres. Luc Robert était son parrain et chaque automne ramenait Lucien à ses solitaires parties de chasse autour du Culot du Bois. Depuis la veille au soir il était à la ferme.

— Bonjour Lucien, cria brusquement une voix sonore avec un accent très doux qui vibrait dans l'air calme.

Lucien reconnut la voix de Lucienne Robert, leva la tête, et ne l'apercevant nulle part, à tout hasard cria :

— Bonsoir Lucienne.

Un éclat de rire moqueur partit et il vit Lucienne couchée sur la charretée de foin.

— Bonne chasse ? interrogea-t-elle, sans bouger, souriante.

Lucien prit deux lièvres dans son carnier, les balança un instant par les pattes de derrière et les jeta sur le pavé où Breuc son chien vint les flairer, méfiant.

— Voilà, cria-t-il.

Vivement Lucienne se laissa couler jusqu'au bas de la charretée et en deux bonds fut à lui. Elle remua du pied un des lièvres.

— Un trois quarts, dit-elle.

Puis, s'exclamant à la vue d'un levraut qui gisait le corps fracassé, la tête enlevée, sanguinolent sur le pavé.

— Oh ! Lucien, tuer ça !

— Je ne l'ai vu qu'un instant qui sautait dans un labouré. Alors, au hasard j'ai envoyé mon coup, et il a roulé comme une boule. Non, de vrai, c'est trop petit : on le mangerait sur sa tartine.

Elle se mit à rire gaîment et s'assit près de lui. Puis elle lui ôta son chapeau, et lissant la plume de perdreau qu'il y avait plantée, elle s'en coiffa. Elle prit le fusil, le carnier et marcha très grave dans la cour avec des gestes d'épauler et d'abattre pendant que Breuc, étonné, aboyait. Egayée du jeu, elle l'agaçait, l'appelant au milieu de ses rires qui sonnaient joyeux et pressés.

C'était une belle fille de dix-huit ans, débordante de vie, déjà femme, avec une apparence de douceur et de faiblesse devinées en ses grands yeux, mais aussi une gaité sonore, et une force cachée qui la rendait capable d'énergie lorsqu'il en fallait déployer.

Lucienne Robert était la petite-tille et en même temps la filleule de Luc. La jeune fille avait une ascendance tragique. Autrefois, les six frères Robert possédaient quatre fermes, un moulin et une brasserie en Ardennes, des terres grasses en Hesbaye et un château en Condroz, acheté pour une poignée d'argent par le père de Luc à la révolution. Mais tout cela était loin. Tous étaient morts, la plupart ruinés et perdus de dettes. Le père et la mère de Lucienne, qui avaient conservé à peu près entier leur patrimoine, dormaient depuis longtemps là-bas dans le petit cimetière sous les rochers ; et, de cette nombreuse famille, il ne restait que cette enfant de dix-huit ans et ce vieillard sur la tête duquel avaient neigé quatre-vingts hivers.

Entre Luc et Lucienne s'était nouée une de ces affections intenses qui peuvent exister entre deux êtres se retrouvant seuls

debout au milieu des tombes aimées. Cette longue chaîne de descendance qui commençait à Luc et finissait à Lucienne s'était disloquée de partout; les anneaux en avaient été perdus et semés au hasard des quatre chemins, et voilà qu'il n'en restait que les deux chaînons extrêmes qui s'étaient ressoudés étroitement et que la mort seule, cette implacable, pourrait désunir et briser.

Tout le besoin d'aimer qui gonflait le cœur de Luc, toutes ses affections pour les êtres chers et disparus, Lucienne les incarnait. Il lui avait voué une adoration muette, un culte secret, une sorte de religion ardente et presque mystique.

Quand elle était fillette, il se désespérait à son moindre bobo d'enfant, mis à la torture lorsqu'elle se plaignait d'un malaise. Une nuit d'hiver qu'il l'avait entendue respirer péniblement dans son berceau, l'haleine embarrassée par des rauquements qui lui déchiraient la gorge, il était parti à Menilmont chercher le médecin, à cheval, par un froid terrible de décembre, demi-nu, tout son corps d'octogénaire secoué dans une chevauchée éperdue sur la neige épaisse de deux pieds — une galoppade effrénée sous le ciel noir, qui l'avait jeté pour deux mois sur son lit entre vie et mort.

A présent, il vivait sa vie douce et tranquille, par Lucienne et pour Lucienne. Sous ses cheveux blancs, il avait pour elle des tendresses d'amoureux mêlées à ses affections d'aïeul. Il ne savait rien de meilleur que ce coudolement perpétuel, cette vie paisible et sereine à deux, dans ce village d'Ardenne où il était né, abritant son avenir de patriarche dans cette ferme séculaire qu'il avait faite grande et belle, alors qu'il était fort et robuste comme un cœur de chêne et que ses fils l'aidaient à exploiter ses bonniers. Il considérait cette existence d'à présent comme un repos légitime, une récompense méritée de ses peines et de ses sueurs, une sorte de séjour qu'il aurait voulu éternel dans l'antichambre de ce Paradis resplendissant auquel sa foi ardente de paysan catholique le faisait croire. Et il ne craignait qu'une chose : un nuage à l'horizon bleu de son bonheur. Il en arrivait à être

l'inconscient jaloux du livre auquel Lucienne s'attachait, du chien qu'elle caressait, de la fleur de ses cheveux. Et il rêvait d'affections ininterrompues toujours plus vives et plus ardentes, se déroulant à travers les temps, sans mesure et sans limites.

Le seul qu'il estimât en dehors de sa petite-fille, c'était Lucien Dalbert, son filleul. Il s'intéressait à ce grand garçon de vingt ans, à ce rêveur qui tous les automnes faisait, dans son bonheur, une courte apparition — comme un oiseau rapide qui traverse un ciel bleu, — et qui, le temps des vacances écoulé en solitaires promenades, s'en retournait à Liège, écrivait deux mots de remerciements à son " cher parrain, „ et lui envoyait ses souhaits à la nouvelle année. Souvent les Dalbert invitaient Luc à Liège mais il disait avec son bon sourire qu'il était indérochetable.

Lucien n'était pas un gêneur, Luc le subissait comme une habitude, avec la banale et involontaire affection des choses régulièrement recommencées. Quand la malle-poste qui emportait Lucien, les vacances finies, avait tourné l'angle du chemin, il l'oubliait.

Son cœur était trop plein de sa petite-fille pour qu'il y restât une place où mettre le souvenir de Lucien.

(A suivre.)

G. GIRRAN.

CLAIRE....

(Suite et fin.)

Le lendemain, Camille vint chez moi, l'air abattu, découragé. Je n'y fis pas attention d'abord, comme j'étudiais; je crus qu'il était simplement très fatigué. Tout en travaillant, j'entamai avec lui une conversation à bâtons rompus. Mais je m'aperçus bientôt qu'il ne m'entendait pas, accablé qu'il était sous une rêverie écrasante. Le mal ne pouvait venir que d'un côté...

Qu'as-tu ? N'aurais-tu pas vu ta Claire hier ? demandai-je, pour tâcher de l'égayer un peu.

Ce méchant jeu de mots ne produisit aucun effet sur lui.

— Si, je l'ai vue...

— Alors n'aurait-elle plus été aussi gentille ?

— Oh ! si..., fit-il d'un ton qui signifiait : “ Elle ne l'a été que trop. „

— Mais alors de quoi te plains-tu ? si elle t'aime pourtant, dis-je, car j'avais bien compris.

— Non, non, ce n'est pas cela ! Si encore elle avait cédé à de vives supplications, à mon désespoir, ou bien si elle avait eu un de ces moments de faiblesse dont aucune femme n'est exempte... mais...

Je vis que le mal était grave. La jeune fille avait laissé tomber à ses pieds le voile d'idéal sous lequel elle était toujours apparue à Camille et il n'était resté aux yeux de celui-ci qu'une femme comme tant d'autres, pire peut-être..., Elle était descendue du trône d'azur et de candeur où son amant l'avait élevée et au pied duquel il aimait à l'adorer et elle était venue piétiner dans la boue. Lui regrettait ses illusions flétries, ses enthousiasmes écrasés par le ridicule, son culte si pieux pour une créature en dessous du vulgaire et, pris d'une misanthropie amère, il était navré à la pensée que jamais plus tant d'apparences séduisantes ne se présenteraient à lui ; il sentait bien que c'était sa dernière tentative vers l'amour et il était glacé à l'avance par le vide morne où il allait retomber. Peut-être aussi était-il jaloux du passé de Claire ; peut-être craignait-il d'avoir été ridicule aux yeux de cette femme qui n'avait pas dû le comprendre ; peut-être craignait-il l'éclat de rire bête d'un vulgaire don Juan dégagé, lui, de tout scrupule et de toute délicatesse et qui riait de la niaiserie de Camille, heureux d'avoir été autrement fort, lui.

Camille n'avait pas compris sa maîtresse, mais comment lui ouvrir les yeux ? Prendre la défense de la jeune fille, c'était risquer de le faire s'entêter dans sa manière de voir...

J'adoptai la seule méthode qui réussisse bien dans ces circonstances : la méthode homéopathique.

— Mon pauvre ami, dis-je en riant, comme elle a dû railler ta

niaiserie! Elle t'aura trouvé bien enfant, bien bête... Et cela durait depuis... depuis deux mois? Et puis pour avoir un tel sans-gêne, je suppose qu'elle n'en était pas à son coup d'essai; dans tous les cas, elle aura voulu un coup de maître...

— Oh! pour cela, j'ai de bonnes raisons pour croire qu'elle ne ne s'était jamais donnée...

— Tu veux dire qu'on ne l'avait jamais prise... Enfin! tant pis! Pour se donner de cette façon à la première fois, il fallait qu'elle fût bien dépravée avant même d'avoir succombé.

— Oui, bien dépravée... ou bien grande. Il faut qu'elle n'ait pas la moindre idée de pudcur ou qu'elle ait une répugnance insurmontable de l'hypocrisie.

— Tu avoueras que ce serait là un oiseau introuvable!

— Soit, mais n'as-tu pas dit toi-même qu'elle ne ressemblait à aucune femme. Peut-être ai-je crié trop vite à la désillusion avant d'avoir étudié cette jeune fille; peut-être est-elle de celles-là qui ne comprennent l'amour que d'une manière absolue, sans restriction mesquine; peut-être ne s'est-elle donnée que par amour et était-elle depuis longtemps prête au sacrifice.

— Pauvre niais! Si je vous faisais décerner le prix Montyon à tous les deux, serais-tu content?

— Mon cher...

— Dis donc, était-elle aussi appétissante que Vertot l'avait jugée?

— De telles plaisanteries sont vulgaires! Je les comprendrais venant de Vertot, mais de toi, de toi qui étais aussi enthousiaste que moi et qui approuvais mes scrupules...

— Enfin, nous y sommes! m'écriai-je joyeux. J'ai dû blesser ta vanité pour t'en guérir. Avoue-le, tu ne t'étais pas trouvé assez conquérant, assez irrésistible. Tu eusses préféré rencontrer de grandes résistances, pour te croire un don Juan.

— Non, car si j'avais rencontré la moindre résistance, je n'aurais pas été assez bête pour gâter moi-même mon roman!

— Il n'est pas gâté, car tu n'aimeras que davantage ta maîtresse, maintenant que tu la comprends mieux. Cours auprès d'elle et

aime-la davantage pour expier tes idées bêtes, et à l'avenir, ne crie plus à la désillusion avant d'avoir cherché à comprendre; tu as assez poursuivi le bonheur pour que tu t'y cramponnes maintenant que tu le tiens. Surtout, en allant la trouver, ne te forge pas de nouvelles chimères; ne t'attends pas à la voir se rouler par terre et s'arracher les cheveux à la pensée de sa faute. Pour elle, elle n'a pas commis de faute, elle n'a fait, en se donnant, que la chose la plus simple du monde, car elle se considère comme ta femme; elle a fait ce qu'elle devait. Elle te recevra comme ferait une jeune mariée revoyant, après la première nuit, son seigneur et maître, qui aurait dû la quitter pour quelques heures : avec bonheur, avec une tendre effusion et sans fausse honte...

Camille me regarda étonné; il sentait que je devais dire vrai.

Et en effet, j'avais deviné juste.

C'est depuis lors que j'eus une vénération étrange pour cette femme si simple et si vraie.

Mon ami était bien décidé à être heureux, cette fois; il savait que le bonheur dépend en grande partie de nous-mêmes. Mais le bonheur est passager, n'est-ce pas? Nos plus coquettes agaceries, nos plus délicates attentions ne parviennent pas à le captiver pour toujours. Ce que nous nous refusons à faire pour l'éloigner, d'autres agents, presque toujours inintelligents, le feront.

*
* *

Un mois après, Claire était morte.

Durant trois semaines, Camille resta inerte, sans connaissance, ou secoué par des crises atroces, bien près de la mort. Il ne put même accompagner la bien-aimée dans son dernier voyage qu'elle fit là-haut, à Robermont, il ne vit pas s'accomplir le dernier acte de ce sombre drame; il ne suivit pas le cercueil grim pant la côte au cahotement du corbillard; il ne le vit pas plonger dans la fosse au grincement et au claquement des cordes; il ne l'entendit pas, sous les pelletées de terre, hoqueter sourdement le mot NÉANT.

Moi, j'accomplis ce pèlerinage, parce que je savais que tel eût

été le vœu de mon ami s'il avait pu me l'exprimer; je l'accomplis pieusement avec une poignante émotion.

Il y avait là quelques amies, quelques voisins, pas un seul parent, car la pauvre était seule au monde. J'écoutais les plaintes attendries de ceux qui m'entouraient; il y avait dans leurs paroles comme une vague révolte; ce n'est plus une étrangère pour nous la jeune fille qui meurt à vingt ans; mais pour eux c'était une jeune fille "qui meurt si subitement, si pleine de santé, si jeune „... et rien de plus.

Je revins près de mon ami.

Ah! c'est terrible d'être foudroyé ainsi, à la mort de ce qui nous est plus cher que nous-mêmes; de rester là, inconscient, inerte, pendant que celle que l'on a serrée dans ses bras avec des désirs fous de s'identifier avec elle, se pourrit dans la terre; puis de se réveiller lorsque tout est fini et qu'il ne reste plus même sur vos lèvres un parfum des lèvres que vous avez baisées et sur vos mains le chatouillement des cheveux caressés, qu'il ne vous reste plus rien que votre rage désespérée qui vous rappelle seulement que l'être adoré jadis a réellement vécu; en sorte qu'à chaque instant, avec une obsession fatale, vous vous raccrochez à l'illusion d'un mauvais rêve! C'est atroce de se dire qu'à vingt ans l'on est fini, qu'on ne comprend plus la vie et que cette vie nous retiendra encore vingt ans, cinquante ans, plus peut-être, comme emprisonné dans un sépulcre!

Lorsque Camille revint à la conscience de cet effondrement, ce fut une crise affreuse qui le rabattit de nouveau sans connaissance; et cela recommença ainsi avec des alternatives désespérantes. Devant ces crises où la vie atteignait son paroxysme et devant cette léthargie paisiblement inconsciente, image de la mort, l'amitié profonde et vraie se demandait...

Pendant Camille était jeune, il était fort, la nature *devait* triompher...

La dernière crise ne fut pas moins terrible, mais elle ne le terrassa plus; il se sauva loin de Liège et, comme les vacances étaient arrivées, nous revînmes au toit paternel, dans notre

paisible village. Alors son désespoir exaspéré présenta un caractère permanent, incurable. Et cette impossibilité de comprendre son malheur, ce doute obstiné l'obsédait partout. Une suite de coups de poignards, lorsque dans les chemins, aux carrefours, au bois, chez lui, il s'attendait à voir apparaître la pauvre enfant, à l'entendre frapper à la porte; lorsqu'un bruit de pas, la plainte du vent, le bourdonnement d'un insecte, des sons de voix, le faisaient tressauter fiévreusement!

Tous les soirs, nous faisons une promenade dans le bois, puis nous allions nous asseoir sur la roche, en face de la Meuse, de la plaine et des collines. Là, les souvenirs étaient plus puissants, plus tyranniques, Camille y souffrait plus qu'ailleurs et c'est pourquoi il y venait de préférence....

Depuis quelque temps il se taisait : c'est toujours ainsi qu'il finissait, affaissé sous une rêverie écrasante. Je regardais distraitemment un nuage qui montait à l'horizon en face de nous et s'avancait comme pour engloutir la lune. On eût dit une mer ouatée aux ondoiements panachés et estompés finement avec des dégradations de teintes presque insensibles. Bientôt le nuage parut rester immobile. Il présentait la forme d'une rampe gigantesque vue de profil; le pied posé sur une colline, à notre droite, il s'élevait vers la gauche, bien haut, bien loin, vers le nord, et allait s'assombrissant jusqu'à se confondre, pour ainsi dire, avec l'azur profond du ciel. Le rebord était d'une neige éblouissante sous la clarté torrentielle de la lune qui, un peu au-dessus, semblait sonder l'infini de son grand œil rêveur.

Je regardais distraitemment ce tableau; par la suite seulement je l'ai revu nettement par les yeux de l'imagination, et j'en ai gardé une impression ineffaçable....

Soudain mon ami fit un bond, comme pris de folie.

— Entends-tu..., entends-tu..., dis, reconnais-tu ? Mon Dieu ! c'est bien cela....

Il était secoué d'un tel tremblement que ses jambes vacillaient sous lui et que je dus le soutenir. Son visage émacié se contractait d'une manière effrayante; ses yeux agrandis brillaient d'une

fièvre intense. De son bras agité il tâchait de m'indiquer un point lumineux qui perçait la verdure là-bas, sur l'autre rive. De cette direction montait une valse rêveusement entraînante — une ironie à la douleur. Il y avait là une salle de danse où se donnaient souvent des bals, dans la *saison*.

— Cette valse, que de fois nous l'avons dansée !... Quand nous l'entendions de loin... le dimanche... dans nos promenades. Mon Dieu ! *elle* qui aimait tant la danse... si elle pouvait entendre cette valse... je suis sûr qu'elle sortirait de sa tombe...

Je le sentais fléchir dans mes bras ; doucement je le rassis sans qu'il y prit attention.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! N'est-ce pas affreux, ce mot : JAMAIS PLUS ? Cela ne dépasse-t-il pas toute conception ?... dis... le comprends-tu, toi ?... Et dire qu'à vingt ans toute ma vie est derrière moi !

Vaguement, je pressentais la fin. J'étais affolé.

— Camille, mon ami ! Voyons.... Camille ! Calme-toi ; je comprends ton malheur, je sais que c'est affreux.... je... voyons....

J'étais hors de moi, je confondais ses douleurs, je les faisais miennes. Le même galop furieux des idées nous ébranlait le cerveau et maintenant je crois en revoir par la pensée les impressions contracter sa face.

Cette vie, cet enfer dont on ne pouvait apercevoir la fin, ces travaux forcés de l'âme où nous condamnons le devoir... Et dire qu'il y aurait des gens assez barbares pour s'opposer à notre délivrance ! Et pourtant cela ne peut pas durer toujours, — c'est au-dessus des forces humaines ! Le monstre le plus atroce ne mériterait pas de telles tortures ! Et la mère qui souffre, qui se désespère, la mère à qui l'on voudrait mentir, sourire ! Et ce *jamais plus* qui vous hurle dans l'esprit.

— Ah ! pour la revoir une seconde.... s'écria le malheureux.

Tout à coup ses bras se tendirent ; son regard s'immobilisa : de ces regards dont on conserve à jamais l'impression dans toute son intensité : une stupeur qui paralyse, un foudroiement de joie... Alors de sa bouche béante sortirent deux cris rauques, deux râles qui trainèrent s'affaiblissant :

— Ah !... Ah !...

Son corps se tendait dans un raidissement ; puis, d'une voix qui m'était inconnue, une voix qui venait de loin, sans vibration :

— Claire.... Merci !....

Je regardai dans la même direction, l'espace d'un éclair. Et il me resta dans les yeux la vision d'un fantôme diaphane comme une vierge de vitrail, qui s'avavançait, montant la rampe du nuage et nous regardant : — L'IMAGE DE CLAIRE.

Camille, mon pauvre Camille... Il se mourait, avec, sur la figure, le rayonnement d'une joie ineffable....

Et mon regard se portant au ciel, je ne vis plus que le nuage qui commençait à inonder la lune et, vers le milieu, une petite nuée qui dépassait un peu et dont les formes indécisées allaient se fondant. Mais partout depuis lors la vision fantastique me poursuit ; je ne suis pas assez maître de mes esprits pour raisonner, je subis.... mais J'AI VU....

AUGUSTE HENROTAY.

DIVITA.

LE la vois. Banale. D'une nonchalance roturière, et remarquable par des mouvements de va et vient dans les hanches, sa démarche est celle d'une oie allant à la pâture. Un corsage déformé, une tête toujours baissée, des yeux aux regards alanguis non par la bonté, mais par une apathie affreuse....

Assurément son portrait n'est pas de ceux-là que les albums envient et que les vitrines aiment à étaler.

Son âme est grossière comme son corps, vide d'aspirations élevées, de sentiments idéals, privée de vie intellectuelle, presque semblable à celle des choses.

— Elle est riche.

En société, elle mange et boit plus que son appétit ne le commande, pour s'occuper pendant qu'on cause et babille autour d'elle et surtout pour éviter la rencontre des regards d'autrui.

Jamais une parole, sinon un oui ou un non absurdes répondus à des interlocuteurs importuns, d'une voix mi-étouffée par une crainte subite, et avec les contorsions d'une allure gênée. Sans être muette de naissance, elle l'est presque par éducation. Elle sait toucher du piano mais n'oserait aller s'asseoir sur un tabouret sous des yeux braqués sur elle; elle sait bien chanter, mais s'excuse toujours de ne point savoir. Quand elle repose sa fourchette sur son assiette, c'est avec la précision et la raideur de la contrainte, c'est d'une main qui n'ose se bouger, c'est en évitant de provoquer du bruit. Pourquoi? On ne le sait.

Certes, si l'on faisait asseoir à la table des convives la cuisinière appelée à préparer les plats, elle montrerait plus beau et plus intelligent visage.

Enfin, après avoir dormi ses nuits vulgairement, sans rêve, elle veille le jour comme tout le monde, avec des bâillements comme personne.

— Elle est riche.

ARMAND HANOTIEAU.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

LE JURÉ.

LE 20 novembre passé, M. Edmond Picard est venu lire à l'Émulation la dernière de ses " scènes de la vie judiciaire. „ C'était deux fois une audace : rien de plus redoutable pour une œuvre littéraire que l'épreuve de la lecture à haute voix; rien de plus rebelle aux choses d'art qu'un public belge. — *Le Juré* a supporté l'épreuve avec succès, et le public a vu dans l'auteur " un plus grand monsieur „ qu'auparavant. Non pas qu'il ait tout compris, tout aperçu : si le talent qui s'affirme fièrement peut forcer le bourgeois dédaigneux à lui ôter son chapeau, il n'a point le don de le dépouiller en un tour de main de son éducation, de ses petites idées et de ses haines. L'un n'a saisi que les réminiscences d'un procès fameux et a trouvé mal sonnantes les critiques

contre la Justice Nationale; l'autre, sans méconnaître le beau talent répandu dans l'œuvre, découvre en elle un danger social très sérieux; beaucoup ont subi un malaise grandissant à l'évocation des spectres, des cadavres, des hypnotisants fantômes, et, par contre-coup, ont trouvé un double bien-être à entendre finir le drame torturant; la plupart aussi étaient disposés à applaudir M. Edmond Picard, parce qu'il était précédé d'une grande réputation. Nous avons donc eu sous les yeux ce rarissime spectacle d'un public belge acclamant unanime une œuvre nationale.

Il avait raison. L'étude de M. Edmond Picard est une œuvre solide, savamment bâtie, qui restera. Telle est du moins l'impression que nous a laissée cette audition; elle se modifiera peut-être à la lecture, quand la vue des caractères imprimés, qui ne manqueront pas d'être vivants et parlants, viendra repeindre en nous ces tableaux sombres; cependant, nous sommes persuadés qu'à la lecture, l'œuvre ne fera que gagner; de délicates unions de mots, des images neuves et suggestives se dévoileront peut-être; la voix si fatiguée de l'auteur n'était pas un avantage pour son œuvre, comme l'étaient sa mimique et sa conviction communicative.

La qualité fondamentale du *Juré* est sa composition. L'écueil était redoutable : il fallait une gradation continue, sans trous, de l'horrible vers le plus horrible. Elle a été exécutée de main de maître : et songez à la difficulté, en vous rappelant que, dès le début, aussitôt après le tableau de la Cour d'assises, se placent la chevauchée des gendarmes escortant la voiture cellulaire, et ce rêve macabre du juré qui paraissait étaler déjà la plus suprême horreur. Eh bien, vous n'en étiez qu'aux premiers pas de la montée; les étapes en sont bien marquées : après les hallucinations répétées de loin en loin, la scène de l'Amphitéâtre et la maladie, puis Chez l'avocat, puis à la Prison, enfin la Lutte, qui vous reste pendant des jours comme un épouvantement.

L'analyse psychologique — pathologique aussi — est à la hauteur de la composition : elle a été servie par une lame bien fine, bien subtile, légère mais sûre, impitoyable surtout. Nous avons noté tout particulièrement la transition de l'état de santé intellec-

tuelle aux premières fausses sensations, et les raisonnements si complets pendant la maladie du juré.

En outre, des pages se détachent du fond de l'œuvre : c'est la voiture cellulaire envolée à travers la foule hurlante, c'est le Rêve après la condamnation, c'est la visite au défenseur, c'est l'entrevue avec le condamné à la prison, c'est le combat final. Voilà qui est magistralement construit. Nous aimons beaucoup moins le tableau de la Cour d'assises, qui nous a paru terne, empâté, banal.

Nous ne voudrions pas faire oublier notre éloge premier en signalant quelques détails peu réussis, comme cette malencontreuse chouette du jardin de l'Avocat. C'est affaire minime, en somme.

Quant à la forme, nous sommes très embarrassés de nous exprimer avec liberté. M. Edmond Picard affecte de n'en pas faire l'objet unique et essentiel de l'art; or le point de vue est tout en cette matière. Si ce n'était impertinent de lui donner un conseil, nous serions assez tenté de lui recommander humblement de se mettre sur ses gardes. Sa phrase est toujours bien charpentée, avec l'aisance et l'allure oratoires; le vocabulaire est riche, varié, technique; les métaphores et les comparaisons logiques et poussées à fond; mais l'harmonie est trop souvent sacrifiée : les allitérations et les assonances se multiplient, et surtout *l'intensité de l'expression*, cette exigence moderne, nous a semblé faire défaut. Ce sont là des taches qui ne peuvent, qui ne doivent pas devenir des symptômes.

Ces lignes n'effacent point celles qui les précèdent : en résumé, *le Juré* est un livre qui comptera, non seulement dans notre petite bibliothèque belge, mais dans la littérature contemporaine. Il tiendra une des meilleures places dans l'œuvre, déjà si puissante, de M. Ed. Picard.

Enfin, l'auteur de *l'Amiral* a su arracher des applaudissements à des personnes qui se tiennent d'habitude bien loin des choses d'art, surtout quand c'est du nôtre; c'est un triomphe dont les lettres lui seront reconnaissantes.

QUELQUES LETTRES.

I.

POULET TIMIDE.

Ma chérie,

D'abord je t'appelle ainsi, sans savoir si tu m'en donnes le droit ; c'est beaucoup d'audace, n'est-ce pas ? Mais, depuis que, l'autre soir, je t'ai vue passer dans la rue comme une gentille petite souris, grise de pelage et gemmée quant aux yeux, ce qu'on appelle le cœur chez moi danse une sarabande échevelée et bat des entrechats, des entrechats !... Hélas !

Donc mon cœur se trémousse et mon esprit est de guingois. Ça me gêne ; et cela m'encourage à te faire carrément, pourpoint brûlé et vitres cassées, ma *déclaration*... Je t'ai vue à peine, et ne t'ai parlé jamais. C'est qu'aussi, sous les braises des yeux fixés sur toi, tu fuis si vite, mâtine ! Or, tandis que je me désolais, trouvant mes relations avec toi quasi décadentes, et peu naturalistes à coup sûr, un livre me tomba sous les yeux : les *Lettres à Jeanne* (*). Tu t'appelles Jeanne, n'est-il pas vrai, ou tu *dois* t'appeler Jeanne. Donc je résolu de t'écrire.

Connais-tu ce livre, mignonne, ces lettres à Jeanne si joliment ciselées par Jules Destrée ? Non ? Nous allons en faire la connaissance ensemble. Aussi bien, vu la piètre intimité qui nous lie jusqu'à présent, les sujets de conversation ne sont point nombreux ; autant vaut prendre celui-ci qu'un autre ; et celui-ci, c'est mieux qu'un autre.

J'avais souvent rêvé, chère petite — puis-je te donner ce nom ? — d'une idylle moderne où la passion et la poésie (deux sœurs qui se tournent le dos bien souvent, dans la vie) se tendraient gentiment la main ; j'avais rêvé entendre le bruit de leurs baisers germains, et je m'étais réjoui d'avance, " tout amusé avecque ma pensée. „ Je me disais, avant de t'avoir vue, que ce ne serait là qu'un rêve solitaire ; après t'avoir vue, j'espérai que toi tu me

(*) *Lettres à Jeanne*, par Jules Destrée ; un beau volume sur vélin, édité par la veuve Monnom, Bruxelles.

donnerais cette charmante union des deux sœurs, — peut-être. Je ne connais de toi que la poésie des yeux ; la réalité, l'*autre chose* que tu sais, me le donneras-tu ? Comme je n'en étais pas tout à fait certain, j'ai cherché l'*autre chose* dans le livre. Et j'ai bien fait, ma chérie, n'en déplaie à ton joli regard de pervenche. Car, tout d'abord, c'est le livre qui m'a donné le courage de t'écrire : je suis timide, tu l'as deviné. Puis j'ai trouvé, dans ces *Lettres à Jeanne*, le frais parfum des brises printanières, les sourires du bon soleil et les petites moues des nuages gris. J'y ai rêvé de folles et douces escapades au pays des amourettes, ce pays si souvent terne et "grigneux", que de temps en temps illumine un rais de soleil folâtre. J'ai vécu d'avance, aussi, les heures grincheuses qui nous sépareront, les minutes de petite tendresse qui feront — ne le nie point — un seul être de nous deux ; pour un instant, n'est-ce pas ? J'ai deviné aussi les jours inoubliables où une haleine de baisers semble parfumer l'air, les desseins audacieux, les clins d'œil capons, et les petites mines, et les sourires qui disent non, et les chiquenaudes qui disent oui.

Parcourons les *Lettres à Jeanne*, chère mignonne ; elles nous prédiront l'avenir de notre semblant d'amour. Oui, j'y retrouve tout, tout ; depuis cette *Déclaration* que je copie maladroitement ici, depuis les *Débuts* qui viendront bientôt, depuis les jours de *Printemps* qui annoncent le tutti des baisers, jusqu'aux *Points Noirs* qui saliront vilainement l'horizon bleu de notre gaité, en traversant les méchantes *Bouderies*, comme pour nous montrer loin d'avance notre triste *Fin d'amour*, et les gros sourires qui ne peuvent retenir les larmes.

Mais notre liaison mièvre remplira-t-elle seule nos pensées ? Tu ne le crois pas, et je ne le crois pas davantage. À côté de notre gentil ballet, la vie joue sa comédie sérieuse. Le dormeur qui s'éveille jette, entre les courtines de son lit, un coup d'œil songeur au jour naissant. Ainsi, aux entr'actes de notre fantaisie joyeuse, nous regarderons curieusement autour de nous, n'est-ce pas, nous saurons regarder autre chose que nous-mêmes... Et nous verrons la *Bourgeoisie*, avec ses instincts pervers, parfois, et ses idées de routine ; nous rencontrerons, parmi mes camarades comme chez

quelques-unes de tes compagnes, la bassesse honteuse du cœur et la franchise ouverte des visages. Mais vite nous détournerons la tête, ma chérie, et nous lancerons un grand coup de pied — oui, oui, toi aussi, un grand coup de pied — aux pensées attristantes qui éclabousseraient d'une ombre chagrine notre pimpante clarté. Passons vite, donc, bien vite sur ce beau chapitre l'*Irréparable*, d'une divination si pénétrante, d'une si grande acuité d'intuition, et ne nous laissons pas trop attarder par le talent de Jules Destrée. Courons fort, fort... Houp ! Nous l'avons échappé belle.

Es-tu artiste, mignonne ? Non ? Oh que si ! J'en jurerais, rien qu'à voir la grâce alanguie de ta démarche, rien qu'à sonder la profondeur de ton œil bleu. Mais il me semble te voir faire signe que non. Non, alors, bien vrai ? Eh bien soit, tant pis. D'ailleurs tant de gens se prétendent artistes, aujourd'hui, depuis Casteleyn jusqu'à Georges Ohnet en passant par l'Académie, qu'il n'y a plus grand mérite à l'être. Enfin, sincèrement, tu n'es pas artiste ? Ça te crée une originalité, ma petite !

Cela me gêne, pourtant. J'aurais voulu te parler de quelques chapitres des lettres à Jeanne qui sont parmi les plus nets. Tu aurais, avec Jules Destrée, parcouru l'Italie, et je t'aurais montré avec quelle justesse il sait parler de l'Art. Tu aurais remarqué peut-être qu'ici l'intensité est chez lui devenue moins grande ; mais tu te serais complue en la compagnie des Primitifs italiens, et tu aurais noté cette phrase : « L'école bolonaise ! Pouah ! — Décadence de l'art. A distinguer soigneusement de l'art de décadence. »

Mais ce ne sont là que des croquis de voyage, revenons vite au corps du livre.

Qu'as-tu donc, petite ? tu frissonnes et une grosse horreur traverse ton œil tantôt caressant. Oh ! je vois ! Ce chapitre te terrifie, n'est-ce pas ? *Rouge sur blanc !* et tu clos la paupière, frémissante d'avoir lu. Oui, c'est une histoire étrange en vérité, et le souvenir t'en restera longtemps. « Aux bords de la blessure perlait une sanglante rosée... » Ça te fait mal, je comprends. Mais rassure-toi, ce conte qui t'effraie, ce conte d'une pénétration si incisive,

est presque un conte fantastique ; et moi, moi je ne suis pas méchant, et excessivement peu moine, tu sais.

Nous sommes à la partie phosphorescente de l'œuvre. Scrutons avec soin ces belles visions — que devrait illustrer Odilon Redon — lisons ces pages suggestives que tu désignes du doigt, avec un regard questionneur : *Pensées, Cauchemar*, et surtout, surtout la *Mort de l'Art* et la *Peur*. Relisons-les soigneusement, mignonne ; c'est un art intense, dont l'impression persiste, vivace, dans l'esprit, c'est un symbole dont le souvenir étreint le cœur. Ce n'est pas encore tout à fait *complet*, peut-être ; on dirait l'œuvre d'un artiste qui achève l'évolution de son talent ; mais n'est-ce pas alors une promesse plus brillante pour l'avenir, et d'ailleurs ceci n'est-il point du Beau ?

Voici la fin du livre — hélas. Que te dirais-je encore ? Des choses que tu comprendrais mal, petite, ou imparfaitement ; que le vocabulaire de Jules Destrée est riche, que le mot est précis, la forme assouplie et bien moulée sur la ligne de l'œuvre. Je trouverais peut-être à regretter un défaut d'unité, et j'indiquerais quelques pages de moindre valeur, d'une impression trop uniforme... Faut-il vraiment chausser mes besicles et grimper sur mon piédestal de critique pour inventer pareilles niaiseries ? Ce serait trop bête. Non, non, répétons bien, et très haut, combien attachantes, combien suggestives aussi, et pénétrantes, sont les *Lettres à Jeanne*, et feuilletons la Wallonie pour y relire le premier chapitre du livre.

Voici bien des pages noircies, ma petite Jeanne ; et c'est à peine si je t'ai parlé de toi ! ne m'en veuille pas, car nous venons de parcourir ensemble le libretto du ballet que nous mimons — je te le disais tantôt. Vois-tu, grâce à Jules Destrée, nous avons passé quelque temps " à nous deux „, en nous imaginant presque que nous étions tout à fait à nous deux ; et cela m'a permis de te dire tout ce que je pensais de toi.

C'est égal, je relis ma lettre et vois avec terreur que j'y ai fourré beaucoup trop de littérature. Hélas, de la littérature jusqu'en une *déclaration*...

Tant pis, je t'embrasse sur ton petit museau rose.

ALBERT.

II.

POUR UN CRITIQUE.

A la plume de M. F. Brunetière (1).

J'ai lu, Monsieur — et avec quel plaisir! — la spirituelle critique que vous consacrez à la conférence d'Albert Giraud. Le *Journal de Liège* avait imprimé, la surveillance, un très bel article de Maurice W. qui appréciait et analysait le poète Albert Giraud avec une réelle largeur de vues, ainsi que le méritait sa valeur. L'article était signé M. W. Et vous, croyant lire, sans doute, la signature de Max Waller, avez été prodigieusement énervé " par l'impudence de ces Jeunes-Belgique „ qui se fourrent partout. Alors vous avez détaché votre vieux Pégase qui mangeait tranquillement son picotin d'avoine à l'écurie, et vous avez enfourché la pauvre bête.

Vous voilà donc soufflant d'ahan et vous donnant beaucoup de peine pour rester en selle, si bien que, l'imagination aidant, vous vous crûtes dans les nues. Vous accordâtes la lyre et pondîtes un article qu'inséra le *Journal de Liège*.

Oh! l'article fut spirituel, excessivement spirituel, étonnamment spirituel. Mais trouvez-vous une bien grande gloire à démolir, à vos moments perdus, un poète de mérite? Ce n'est pas difficile du tout, Monsieur, de démolir quelqu'un. La preuve, c'est que vous...

Vous me direz que vous avez du talent. Certes, Monsieur, il serait peu poli de vous contredire, et d'ailleurs je vous crois sur parole. Mais, encore une fois, est-ce faire un bon usage de ce grand talent que l'employer à battre en brèche la fine causerie d'Albert Giraud? Car c'est un poète, Monsieur, un poète que vous admireriez si vous lisiez ses vers; et il est spirituel, aussi, presque autant que vous.

Vous le trouvez trop nerveux, Monsieur, et vous lui reprochez ses mouvements de tête. En effet, ceci enlève incontestablement toute valeur à sa conférence. Mais y a-t-il là de sa faute et, s'il le pouvait, ne serait-il pas, ainsi que vous l'êtes sans doute, calme,

(1) C'est une plume d'oie.

froid et majestueusement raide comme une cathédrale? Vous trouvez ses plaisanteries vieilles, vieilles comme le monde ou comme vous. Oh! Monsieur, que vous avez raison! Mais pouvait-il en être autrement? Vous, Monsieur, qui avez plus d'esprit que tous les bossus d'Europe, vous aviez fait d'avance tous les " mots „ qu'on peut rêver — bien longtemps avant sa naissance. Pourquoi ne pas lui souffler gentiment quelques-unes de ces bagatelles énormément drôles dont vous avez plein les poches?

Je sais fort bien ce que vous allez me répondre : que nous sommes les humbles serviteurs de Madame la Jeune Belgique et qu'elle nous paie tant la ligne, que sais-je, pour prendre sa défense. Oh! Monsieur, que c'est bien trouvé! Et cependant non, non, Monsieur; nous n'avons rien à voir avec la *Jeune Belgique*. Elle nous est sympathique, certes, comme nous le sont tous les écrivains de talent, ou vous-même, Monsieur, si nous connaissions de vous autre chose que votre esprit. Mais lorsque la *Jeune Belgique* imprimera quelque triste bouffonnerie, comme son bout d'article sur Jean Moréas, par exemple, nous le lui dirons net et franc, avec moins d'esprit que vous, Monsieur, mais assurément avec autant d'à-propos. De même, après avoir entendu (?) M. Arsène Houssaye nous horripiler complaisamment, nous avons jugé bon d'applaudir la fine et incisive causerie d'Albert Giraud; il a heureusement pour lui autre chose que des cheveux blancs.

Monsieur, vous allez sans doute me démolir avec la plus vive satisfaction. Je me livre à vous, pieds et poings liés; au moins, si vous m'éreintez, je me trouverai en bonne compagnie.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

ALBERT MOCKEL.

L'Abbesse de Jouarre.

D'après M. Renan, à l'approche de la mort, un ultime besoin de possession envahirait l'humanité; l'amour des sens éclaterait, irrésistible, avec ses enlacements de corps voluptueusement

secoués, ses caresses ôseuses, ses délices torturantes, ses baisers qui mordent, ses délirances qui étouffent, et tous, affolés, lèvres contre lèvres, rendraient le dernier soupir en un sinistre et universel embrassement.

Soutenir pareille thèse, c'est nier l'infinie délicatesse existant en germe chez toute femme, c'est méconnaître les résultats de tout système d'éducation. Combien peu d'entre elles penseraient " au bien le plus parfait, „ comme l'appelle M. Renan, alors que la préoccupation angoissante du terrible au delà leur viendrait à l'esprit, impitoyablement.

Le livre en lui-même ? gâché d'un bout à l'autre.

Il se trouve, au cours du drame, nombre de situations dont l'auteur aurait pu tirer un puissant effet. Telle, au second acte, la rencontre de l'Abbesse et de d'Arcy, réunis par une sinistre fatalité en la prison du Plessis.

Présentée sous une forme autre, cette scène eût été un chef-d'œuvre ; M. Renan a voulu prouver comment on pouvait la rendre en tous points grotesque. Son héroïne n'est qu'un insipide bas-bleu ; d'Arcy accumule de spécieux raisonnements, des subtilités mesquines, de faux arguments à l'appui de théories baroques qui attristent tant elles semblent déplacées, lugubres et indéliçables, émises à pareille heure. Et durant cinq actes les banalités se déroulent, obsédantes, exprimées en un style qui fait prendre pour imaginaire la qualité de *styliste* si souvent et si généreusement accordée à M. Renan par de trop enthousiastes admirateurs.

Tout y est plat, sans souffle. En une seule scène — celle où le jeune prêtre, au moment de monter sur l'échafaud, prouve à l'abbesse qu'elle doit vivre encore — nous avons trouvé l'élévation de sentiments et de pensées absolument nécessaire pour sauver une œuvre reposant sur une donnée aussi fautive et dont tous les personnages sont sensés n'être pas des bourgeois philosophant sur des choses à eux inconnues.

Au reste, dit avec raison Francis Nautet dans une remarquable étude sur M. Renan, " il a des apparences de savant, des apparences d'artiste, un acquit de talent, et il se trouve qu'en résumé il n'aura été qu'un Coquelin des lettres. „

MAURICE S.

THÉÂTRE WALLON.

Girrand concours. Comédies sur comédies, vaudevilles après vaudevilles, et chansonnettes ! mon Dieu, que de chansonnettes ! Pendant les pièces, tandis que se disputent familièrement les acteurs, tout à coup un repos général, un petit zzinrr zinrrr de l'orchestre, et tous ou les principaux des humains qui sont à se chamailler, ouvrent des bouches en pomme d'arrosoir pour nous seriner un petit air généralement emprunté à l'opérette en vogue. Ajoutez que ces malheureux bimanés sont en général aussi piètres chanteurs qu'ils sont bons acteurs et qu'ils font, lorsqu'arrive la ritournelle, une mine amusante de sauterelle dépaysée ; considérez combien la musique doit éclairer ces pauvres gens dont la cervelle est mise aux abois par les malentendus de l'intrigue, et vous conclurez comme moi que les chansonnettes intercalées dans les pièces ressemblent à une farandole au milieu d'une marche funèbre, ou à un veuve Cliquot et Ponchardin dans un repas de Quakers.

Mais ne soyons pas trop méchant et rendons justice à M^{mo} Joachim-Massart qui dit gentiment les couplets qu'on la force à chanter. Deux ou trois acteurs mâles, parmi lesquels M. Ansay, ont aussi bien débité leurs airs. *Rare aves.*

Le concours de chansonnettes. Nous nous attendions à quelque chose de franchement local, de la gouaillerie wallonne avec un esprit un peu gros mais tapant juste. Et en effet, jamais l'originalité, la gaîté insoucieuse n'a fait défaut au genre "petit lyrique," des poètes liégeois. Parfois, souvent même, l'idée relativement intense, et surtout l'observation pénétrante se cachent en ces œuvrettes anti-poseuses qui procèdent beaucoup moins de la banale opérette que de la notation incisive des caractères. Beaucoup de talent s'est dépensé, au Casino Grétry, en inflexions drôles de la voix ou en mimiques expressives, et les chanteurs valent presque les chansons. Ici, plus rien des couplets assommants dont on bourre malheureusement les comédies. Au contraire, de bonnes fleurs joviales aux parfums allègres, de belles fleurs

poussées dru sur la terre de Wallonie, avec des haleines douces de lilas frais-coupés, ou des saveurs piquantes de cresson de fontaine.

Quant à la musique, n'en parlons pas. C'est toujours un agaçant emprunt des airs moulus par tous les orgues de barbarie, — barbares, vrai, — tandis que les chansonniers ont à leur disposition tant de jolis refrains liégeois, tant de mélodies gracieuses qui papillonnent sur les crâmnions. Désolation ! à Liège, ville soi-disant mélomane, on psalmodie du Flottow au théâtre wallon !

Arrivons aux comédies. Nous sommes loin ici des banales insanités commises en langue belge par les auteurs dramatiques verviétois ou bruxellois qui s'essaient au Français. Chez ceux-ci, les moutons-auditeurs applaudissent une montagne de lieux communs découpés en monticules de trois actes. Ça, c'est l'art belge — pouah, ça sent les tripes gâtées et le beurre ranci. — Chez les auteurs wallons, au contraire, les plus grincheux doivent constater de l'observation et de l'originalité ; de toutes les comédies wallonnes que nous connaissons, pas une seule n'est vilaine, et les moins bonnes ont quelque mérite ; messieurs Willem, Aerts, Peclers, Remouchamps, Baron, Bauwens et Delchef ne sont pas fils de M. Quelconque.

Parmi les nombreux actes qui ont défilé sous nos yeux depuis un mois, citons *Couheuvre et Siervante*, d'un entrain endiablé qu'accroissait encore le jeu frétilant de M^{lle} Legrain ; *Li Sermint d'in' sauleie*, comédie nouvelle renfermant un caractère d'ivrogne d'un réalisme remarquable ; *Li galant da Fifine*, médiocrement interprété, avouons-le, et *Li chagrin da Chanchet*, où nous avons pu applaudir comme ils le méritaient M. Ansay et M^{me} Joachim-Massart. *Li chagrin da Chanchet* est une des bonnes comédies du répertoire. Il y a là un caractère de jeune bourgeois positif, canôic et antipathique, bien dessiné ; puis une vieille fille et surtout un barbier pensionnaire des Incurables, *on vîx marcou qu'a pus d'cour qui d'poïeges*, l'un des types les mieux observés et les plus wallons que nous connaissons.

Nous sommes très embarrassés de donner notre avis — de nette

franchise — sur la partie “ patriotique „ du *Chagrin da Chanchet*. Car nous craignons véhémentement, si nous faisons quelques réserves, d'être honteusement classés parmi les *paoureux* que MM. Willem et Bauwens apostrophent avec tant d'énergie. Cependant, courons le risque, et soyons sincère.

MM. Willem et Bauwens font une très belle tirade sur les vieux de mil huit cent trente; il y a là de la vie et quelque émotion, mais aussi des gonflements de phrase malencontreux, et comme un effort gigantesque vers “ l'art oratoire. „ Ça, c'est changer la flûte en trombone et le tambour de basque en grosse caisse. C'est presque de l'art social, un genre d'Alexandre Dumas fils moins la pose : et c'est malheureux. Vous êtes Wallons, que diable! restez Wallons et ne tâchez pas d'être Belges contre votre race; comme vous le dites très bien, nous sommes Liégeois, et n'avons rien à voir avec les *Kannifstones*; les têtes rondes ne veulent pas de mal aux braves gens qui portent la tête carrée — affaire de mode, n'est-ce pas? — mais notre vif-argent et leur sang amidonné ne se ressemblent point; ils sont Germains, nous sommes Latins; leur art, tout de surface, cherche la couleur vigoureuse et la grasse santé; le nôtre, plus intime, veut la subtile pénétration et le dessous des choses.

Soyons donc nous-mêmes et rien que nous-mêmes, Wallons et non Belgeois; et lorsque notre chant national est le *Valeureux Liégeois*, n'allons pas trompeter partout l'air bâtard de Van Campenhout, et célébrer en musique flamande la victoire wallonne. C'est trop bête, même sur les vers de M. Rogier.

L. HEMMA.

* * *

Et le projet de grammaire wallonne! Et le dictionnaire?
Il est tombé à l'eau, l'infortuné! Au moins s'il savait nager!
Ohé, la commission quelconque, ohé!

* * *

Puisque nous en sommes au franc patois, signalons un excellent *Essai d'orthographe wallonne*, publié il y a quelque temps sous une forme très littéraire par Auguste Viersct. Il est à regretter que l'auteur se soit borné à l'idiôme d'une seule ville,

Namur; car à Liège aussi nous souffrons de l'anarchie grammaticale et il est vraiment dommage que des tentatives comme celle d'Auguste Vierset restent isolées. L'auteur prend comme base de sa méthode l'étymologie; malheureusement les conséquences mêmes de cette méthode le mènent à des difficultés pratiques. Nous voudrions bien les lui signaler, mais c'est qu'il se défend comme un beau diable. Écoutez-le :

“ Le mot est un être vivant, a'dit Victor Hugo. Et il vit en
 „ effet de cette vie fictive de la toile ou du marbre, vie terne ou
 „ éclatante, éphémère ou durable, obscure ou glorieuse, selon le
 „ souffle qui la crée. Le mot a sa couleur, sa beauté, sa richesse;
 „ il chante, il rit, il souffre; il plait, il repousse, il attire; il en est
 „ d'étranges et de vulgaires, d'idiots et d'intelligents, de nobles
 „ et d'abâtardis; il est des mots lestes et ingambes, et d'autres
 „ qui sont estropiés ou boiteux, car ils ont une âme, combinaison
 „ d'idées et de sensations, sans laquelle ils seraient des syllabes
 „ insignifiantes, et ils ont un corps, arrangement choisi de
 „ voyelles et de consonnes, dans lequel l'âme s'incarne et s'indi-
 „ vidualise. Cette agglomération de sons et de bruits constitue
 „ les éléments organiques du mot et lui donne un caractère dis-
 „ tinctif qui révèle à la fois ses traits de famille et la nuance de
 „ son acception particulière. Aussi, sans le squelette étymolo-
 „ gique, le mot devient une masse informe, sans harmonie, sans
 „ couleur, sans personnalité propre. „

Tout cela est bellement et justement dit ; mais nous ne sommes qu'à demi convaincus, saisis d'ailleurs d'une crainte respectueuse en songeant que le wallon namurois possède quatre signes représentatifs du son *ch*, à savoir : *ch*, *sch*, *s'* et *s's'*. Toujours blagueurs, ces Namurois! Quant à nous, si prouvé soit-il que *bauchelle* (jeune fille) a pour étymologie le celtique *bach* (petit), nous inclinons à croire que tous les compatriotes d'Auguste Vierset, hommes sans pudeur, font provenir *bauchelle* de *baugi*. Farceurs!

* * *

Eco toti Nameur. Le concert du 30 novembre dernier n'a pas tenu toutes ses promesses. L'orchestre de Namur est insuffisant,

et, malgré les efforts de Balthazar Florence, il a écrasé brutalement la délicate ouverture des *Maîtres chanteurs*. Il y avait une pesanteur désespérante dans les traits, puis des violons distraits qui partaient après les autres.... Il s'est rattrapé un peu dans le prélude du 3^e acte de *Lohengrin*. Malheureusement il nous a fallu compter avec l'essaim de petites mondaines qui compose le cercle des musiciennes, à Namur. Quinze jeunes filles, préoccupées bien plus de l'effet de leurs toilettes et de leurs sourires qu'attentives au chef-d'œuvre qu'elles interprétaient, ont massacré abominablement le fluide chœur des fiançailles de *Lohengrin*.

L'orchestre s'est à peu près tiré d'affaire lorsque sont arrivées les *Scènes Hindoues* d'Erasmus Raway. Mais, comme il s'était montré lourdement vigoureux devant Richard Wagner, il a jugé devoir user de mollesse devant Erasmus Raway; le thème si suggestif du cortège hindou était floconneusement décomposé, tandis que les poignantes harmonies du " sacrifice „ et ces accords puissants, partaient avec une faiblesse d'ouate.... N'exagérons pas cependant, l'exécution était sinon complètement satisfaisante, du moins *relativement* bonne. Malgré l'insuffisance de l'interprétation, l'œuvre a vivement impressionné le public. Mais l'auteur, applaudi, acclamé, demandé et redemandé pendant un gros quart d'heure, est resté introuvable.

César Thomson a rendu avec sa maîtrise habituelle le concerto de Beethoven qu'il avait joué au concert du Conservatoire l'hiver dernier. Nous n'avons plus à l'apprécier : tout éloge de ce prodigieux artiste serait une parole banale. L. H.

*
* *

Notre ami Arnold Goffin fera paraître bientôt *Delzire Moris*, cette œuvre intense et subtile, dont nos abonnés ont pu lire un extrait. *Delzire Moris* sera suivi de *Impressions et Sensations*.

CHRONIQUE MUSICALE.

Bruxelles, ce 6 décembre 1886.

Dans ma dernière chronique, je vous entretins, — vous rappelez-vous! — de la "marotte", meyerbeeriste à laquelle M. Dupont donnait satisfaction. Voici la continuation de ce chapitre : après le *Prophète* — qui est un triomphe pour M. Sylva, chaque fois qu'il interprète Jean de Leyde — le *Pardon de Ploërmel*, rasant comme une litanie, vint échouer (heureusement) et par son insuccès, nous préserver, sans doute, de *Struensée*. Cette reprise n'obtint pas son... Pardon; jamais public ne fut plus froid; il gelait dans la salle : une Sibérie dans un four, quoi!

Hérodiade a reçu un accueil très favorable. Cette œuvre est bien telle qu'on l'avait jugée de prime abord : d'une inspiration jolie souvent, avec des remplissages où l'effort se perçoit; les deux tableaux y ajoutés ne modifient en rien cette partition; ils avantagent simplement l'action scénique.

Hérodiade donne bien la moyenne de la valeur de Massenet : très peu poète, ce musicien écrit des œuvres agréables lorsqu'il peut, grâce à une situation vivante et en dehors, rester dans le milieu purement harmoniste qui lui convient. *Manon* est une œuvre charmante; *Hérodiade* plaît dans certaines de ses pages; *Le Cid* — je n'ai pu l'entendre — à mon avis, doit être sans grande valeur, car en voulant traduire en musique cette tragédie épique, Massenet s'est trompé comme le ferait un François Coppée qui voudrait écrire de nouveaux "Burgraves."

* * *

Le Concert populaire du dimanche 5 décembre a permis au public bruxellois de connaître mieux votre compatriote César Thomson. La ville de Liège, avec ses violonistes, est en voie de se faire une réputation spéciale qui, plus tard devenant légende, pourra inspirer des contes fantastiques à un Hoffmann futur.

Quelle intéressante physionomie que celle de César Thomson : une tête de Christ moyen âge, dont l'expression annonce un penseur et un artiste consciencieux ; et cette impression est exac-

tifiée par son attitude et sa manière de jouer. Pas un geste inutile; aucune de ces grimaces dont sont prodigues certains virtuoses. L'archet semble couler sur les cordes, mais en tire des sons merveilleux de pureté et d'expression.

Un concerto de Beethoven, une composition du démonial Sarasate, ont été exécutés par l'artiste, que le public a salué d'enthousiastes applaudissements.

Le poème "El Tasso", de Liszt ne figurera pas, je crois, parmi les œuvres immortelles, car si l'on y rencontre des pages de valeur, elles sont noyées dans des longueurs ennuyeuses, qui suffisent à désintéresser l'auditeur. Quant à la "Suite dans le genre ancien", de Grieg, entendue au même concert, elle est franchement jolie; c'est une imitation merveilleuse et parfaitement inspirée des œuvres d'il y a deux siècles. Nous y avons reconnu Haendel, dans le prélude surtout, Haydn, un peu Bach aussi. — Rameau nous a souri dans le Rigaudon Final, et le public a fait fête à cette composition fantaisiste qui, peut-être, figurera encore au programme du prochain concert. L. GHELDRE.

P. S. — Nous apprenons que la Walkure passera au commencement de février.

PETITE CHRONIQUE.

Camille Lemonnier vient d'achever, dans le *Tour du Monde*, cette œuvre de grandeur superbe : la Belgique.

Comme une magique étoffe de velours pourpre ponctuée de pierres précieuses, s'étale fastueusement aux yeux sa phrase évocatrice. Et sous le voile vivant des mots s'anime l'image de la Terre décrite, vague tantôt, et engourdie d'une froideur, lorsque se développe la vie calme et grisâtre des béguinages flamands, tantôt mouvante et caressée d'un frisson, lorsque surgissent les cités du travail, la lutte de l'ouvrier dans le fer et le feu, ou la trépidation haletante des grandes villes. Et d'autres fois, quand brillent à notre esprit, sous les mailles d'or du style, les larges étendues des champs et leur rosée de soleil, des vibrations de lumière et de sourires parcourent allègrement la forme de l'œuvre.

Œuvre colossale, que ce livre de la Terre Patrie renouvelée par un artiste. Il nous semblait, à lire ces majestueuses descriptions où fulgure sans cesse l'éclair vivace des figures, il nous semblait voir se dérouler l'ampleur sereine des fleuves qu'on s'imagine aux Indes, avec leurs fugitifs reflets moirés, et les traînées d'oiseaux blancs, aux couleurs effacées de lumière, qui s'élèvent de la surface solide des Terres, ainsi que le Rêve fuit à tire-d'aile, pour s'y reposer ensuite, le Réel dont il est issu.

* * *

Les XX ont choisi très heureusement, en remplacement de feu M. Charles Goethals, M. Henri Degroux.

Henri Degroux débuta à l'*Essor* où il exposa, il y a trois ans, des esquisses d'ouvriers et, il y a deux ans, sa toile *Les Moissons*. Ces œuvres montraient des tendances réalistes, et Henri Degroux semblait alors procéder de l'art de Millet et de son père Charles Degroux. Mais, dans le *Pèlerinage de St-Colomban*, exposé l'an dernier à l'*Essor*, de nouvelles préoccupations se font jour : la matière laisse quelque place à la spiritualité; Henri Degroux paraît s'être dégagé de ses idées anciennes, et afficher une note plus personnelle et plus subtile qui se traduit par une vision très sombre et des atmosphères mystérieuses.

Deux autres places restent encore sans titulaires. Les XX, repoussant les candidatures de l'anglais Whistler et du parisien Auguste Rodin, ont décidé — dit l'*Art moderne*, — de les réserver à de jeunes artistes belges dont le talent viendrait à s'affirmer nettement.

On parle déjà de M. Lemmen comme futur vintiste.

* * *

Le conservatoire de Liège va devoir nommer un professeur d'orgue en remplacement de feu M. Duguet. Les chances se partagent entre deux concurrents : M. Delsemme et M. Wiegand.

M. Delsemme, déjà chargé d'un cours au conservatoire, est le chef d'une petite phalange de chanteurs : les disciples de Grétry, qu'il dirige avec talent et brio. Au conservatoire, il représente un peu les idées jeunes, mais avec hésitation.

M. Wiegand, ancien élève du conservatoire de Liège, lui aussi, fut organiste à Ste-Véronique — un organiste comme peu s'en trouve. C'est un exécutant d'une rare valeur qui, jà deux ans, a remporté en Hollande des succès mérités.

M. Delsemme a obtenu jadis : un premier prix de fugue, une médaille en vermeil au concours d'orgue et une médaille au concours de hautbois. Sa place nous semble indiquée au conservatoire, n'est-ce pas ?

M. Wiegand sait faire vibrer les plaintes et allumer les triomphes dans les majestueuses sonorités de l'orgue. Qu'il reste ce qu'il est : un brillant virtuose.

P. S. — Nous apprenons que M. Wiegand renonce à postuler la chaire vacante.

* * *

La Jeune Belgique enfonce sa juvénile bedaine dans une robe de chambre ouatée. Lisez, mes frères, l'extraordinaire article intitulé " Six années, ou Lohengrin devenu pot-au-feu. „ Examinez les doctrines " nouvelles „ émises solennellement à propos du néologisme, et soyez ahuris, ô hommes !

A lire aussi dans le n° d'octobre de la *Jeune Belgique*, la bizarrerie d'une "Chronique littéraire „ précédée d'un gémissement très triste. La *Jeune Belgique* pleure des larmes de perles sur ces " illuminés de l'art „ qui sont les symbolistes. Nous compatissons à la douleur de la pauvre. Elle appelle Jean Moréas le " Prophète du Charabia „ (ou peu s'en faut); mais comment donc Paul de Fontanar interpellait-il Camille Lemonnier ? L'incident de l'an dernier, le numéro-volume couleur d'échafaud honteux, et toutes les scies qui grinçaient aux oreilles du " pauvre jeune homme „, tout cela est si fort de l'histoire ancienne ! Souvenez-vous, ô *Jeune Belgique-Wauwermans* !

Pour nous, qui suivons avec intérêt les évolutions de nos aînés, un tel spectacle est attristant. Lorsqu'on dirige une Revue où brille le nom de Georges Khnopff, lorsqu'on s'appelle Max Waller, lorsqu'on a défendu sans relâche les idées intransigeantes, écrit de jolis contes tels que : Lysiane de Lysias ou Greta Friedmann,

on devrait avoir à cœur de conserver un programme largement artistique et tourner résolument le dos à la routine.

Fort nous intriguent ces vertigineuses girations d'un groupe jadis fièrement moderniste. Ou bien la Jeune Belgique s'avise de faire de l'équilibre sur une pointe — bien émoussée, car elle ne blesse personne, — ou bien il lui prend cette fantaisie d'épater le public. Si tel est le cas, la Jeune Belgique a réussi : nous fûmes épatés. Et notre épatement s'intellige. Voir exécuter une reculade à la J.-B. qui avait engouffré ses petons dans les bottes de sept lieues, voir sur les cheveux de lumière qu'elle voulait faire flotter au vent, y voir, hélas, bedonner un bonnet de coton, c'est drôle !

Les bottes de sept lieues sont-elles trop grandes ou Petit Poucet trop infusoiresque ? Et le haume de M. Denis, on le réclame pour cause de calvitie précoce ?

Heu ! heu !! heu !!!

* * *

Dans la *Science pour tous* cette annonce alléchante :

Le docteur Depierris met à la disposition de la Société française contre l'abus du tabac :

1^o Un prix de 600 francs avec médaille d'or de 100 francs, pour l'auteur du meilleur rapport sur cette question : *La cachexie nicotique*.

2^o 1000 francs et une médaille de 100 francs à l'auteur du meilleur mémoire sur cette question : *Influence du tabac sur l'avenir de la littérature française*.

Les mémoires (la forme *roman naturaliste* est de rigueur) sont reçus tous les jours de minuit à six heures du matin, aux bureaux de la *Wallonic*.

Ne peuvent prendre part au concours : les fumeurs, les pédicures et les flamingants.

* * *

L. A. sérénissimes Pigeon I^{er} et Jean Pigeonneau, fils du précédent, ont donné audience les 15 et 17 décembre en leur bonne ville de Liège et fait les délices de leur peuple aux dépens d'un chef-d'œuvre de Baumarchais.

Nul de leurs féaux sujets n'a, par de trop brutales acclamations, sollicité la grâce d'être acquitté en correctionnelle.

* * *

Il vient de se former à Liège un cercle musical — déjà florissant, nous dit-on — qui se consacre à l'étude des œuvres de l'école russe moderne.

La cotisation des membres effectifs et protecteurs est fixée à 10 francs. Les adhésions sont reçues rue Trappé, 24.

Le nom du directeur, Théodore Jadoul, non moins que le but de l'œuvre, si exclusivement artistique, nous font bien présager du succès. Allons, vous tous qui voulez plus et mieux que les tartines mélodiques, vous qui comprenez le charme de l'art si logique de Cui, l'art si personnel de Borodine, un bon élan ! Il a fallu une belle audace pour entreprendre à Liège la résurrection de la musique; il faut le concours de tout ce qui, chez nous, n'est pas de la race des volailles ou des porte-bedaines, pour que la tentative réussisse.

Et elle réussira, n'est-il pas vrai ?

* * *

Vient de paraître : *Noël d'un démocrate* (édition complétée), par Célestin Demblon. Nous ferons bientôt l'analyse de ce pénétrant poème.

* * *

Sommaire de la 11^e livraison, tome II, de la *Revue Verte*.

I. Croquis Egyptiens, par De Chouski. II. Philarète Chasles, par Paul Tintauré. III. Robert Villemain-Bornas, par Camille Delaville. IV. La Quinzaine, par Gabriel Bertrand. V. Revue littéraire, par Camille Delaville. VI. La France Juive devant l'opinion, par Spada. VII. Au Tonkin, par Jules Boissières. VIII. Nos Echos, par Trémor.

La *Revue Verte* paraît chaque mois en deux livraisons de 100 p.

La *Revue Verte* paie tous ses rédacteurs, bureau, 8, rue de Castellane. Paris.

* * *

A lire dans les dernières livraisons de la " Jeune Belgique ", un conte très délicat : *A cœur perdu*, par Henry Maubel.

PHOTOGRAPHIE INSTANTANÉE

M. ZEYEN.

137, boulevard de la Sauvenière, 137

LIÈGE.

Spécialité d'agrandissement à la lumière électrique.

FABRIQUE DE PIPES DE HENRI ZUBRODT,

Place du Théâtre, 11, Liège.

Porte-cigares en écume de mer, ambre et racine de bruyère.

-- Pièces de commande, Écussons, Initiales, Portraits, exécutés en 24 heures.

RACCOMMODAGES.

Rassenfosse-Brouet,

26, rue Vinâve-d'Ile, 26, Liège.

Spécialité d'Objets d'Art — Bronzes — Terre-cuite — Verres et Lustres de Venise — Fers forgés — Objets originaux — Meubles Bambou, genre japonais.

H. FONDER-BURNET,

48, rue du Pont-d'Ile, Liège,

AGENT GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE DE LA
PEINTURE FRANÇAISE.

Cette Peinture, préparée à base de céruse et d'huile de lin, est toute prête à employer; elle est brillante et siccative. Sa qualité ne laisse rien à désirer, son mélange étant absolument composé comme celui fait par les peintres les plus expérimentés. Son emploi sur boiseries, murs, meubles de fer ou bois, grosses voitures, etc., la place à la portée de toutes les personnes désireuses de conserver en bon état leur matériel agricole, industriel ou autres.

L'assortiment se compose de 42 nuances, en boîtes de 1, 2 et 5 kilog., à fr. 1-10.

Allumettes Suédoises (Kaiser-Holzer), 20 fr. les 1000 boîtes
» **Nilson**, bout noir, fr. 9-50 les 1000 boîtes.

Vient de paraître :

LETRES A JEANNE

PAR

JULES DESTREE

Prix : 4 francs

chez V^e MONNOM, 26, rue de l'Industrie
BRUXELLES.

Pour paraître sous peu :

PAR LE DROIT OU PAR LA FORCE

PAR

JEAN FONTAINE

On souscrit par lettre aux bureaux de la Wallonie, au prix
de 4 francs l'exemplaire.

INDE



PERSE



CHINE



JAPON

M^A SERRURIER-BOVY

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 38

LIÈGE

ARTICLES

DE

MÉNAGE



ORFÈVRERIE

ARGENTÉE

L'ART MODERNE
Revue critique des Arts & de la Littérature

Paraissant le Dimanche

Abonnement : 10 francs par an

Administration : 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

LA
JEUNE BELGIQUE

Paraissant le 1^{er} de chaque mois en livraison de 32 pages

Prix d'abonnement 7 francs

Administration : 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

Nous recommandons spécialement

LA
REVUE INDÉPENDANTE
DE LITTÉRATURE & D'ART

Paraissant tous les mois en une livraison compacte

Abonnement 17 francs par an.

Bureaux : 79, rue Blanche, Paris.

LA PLEIADE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

Abonnement 12 francs

Administration : 99, rue Richelieu, Paris

L'HYGIENE

en cette saison est d'être convenablement couvert, ni trop ni trop peu, afin que le corps soit toujours dans une température normale, ce qui est le plus sûr moyen de bien se porter; la maison

F. THIÉRY & C^{ie}

met actuellement en vente une série de jolis **Par-dessus demi-saison** pour hommes, et **houppelandes** de dames dont toutes les personnes soucieuses de leur santé voudront posséder un exemplaire.

Les belles nouveautés pour costumes demi-saison et hiver s'amoncellent déjà dans cet important établissement; les plus difficiles sont sûrs de trouver leur choix parmi les mille dessins reçus. Quant au fini des objets et la modicité des prix, nous n'en parlerons pas, pour la belle confection à prix avantageux on s'adresse toujours

AUX GRANDS MAGASINS DU

PONT-DES-ARCHES

LIÈGE

LA

WALLONIE

QUAND MÊME.

SOMMAIRE :

Camille LEMONNIER . . .	Saint-Trond.
Célestin DEMBLON . . .	Les Wallonnes (poésies).
Georges GIRBAN . . .	Luc Robert (suite).
J. SERGENNOIS . . .	Rondels.
Aug. HENROTAY . . .	L'appel suprême (conte).
Chronique littéraire :	
P. M. O.	Elles.
Hector CHAINAYE. . . .	} L'art wallon. — Célestin Demblon.
Albert MOCKEL	
AL. B.	Chronique musicale.
F. S.	Le salon des XX.

La livraison 50 centimes.

2^e ANNÉE, N^o 2.

LA WALLONIE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

ABONNEMENT : 5 fr. par an. Union postale : 6 fr. 50.

Comité de Rédaction

}	Ernest MAHAIM,
	Albert MOCKEL,
	Maurice SIVILLE.

Bureaux : rue St-Adalbert, 8, Liège.

Principaux collaborateurs :

G. ANDELBROUCK, Fritz de L'AULNAIE, Jean D'AVRIL, Hector CHAINAYE, Célestin DEMBLON, Jules DESTREE, Fritz ELL, R. ELLUM, Jean FONTAINE, Maurice FRISON, G. GIRAN, Arnold GOFFIN, Aug. JOTTRAND, Camille LEMONNIER, W.-A. MACEDONSKI, Alex.-A. MACEDONSKI, Ch. MAGNETTE, ERN. MAHAIM, Luc MALPER, G. MASSET, Octave MAUS, A. MOCKEL, X. NEUJEAN, P.-M. OLIN, Georges PICARD, Petrus PIRUS, G. RAHLENBECK, F. SEVERIN, Maurice SIVILLE, Aug. VIERSET.

L'ART MODERNE

Revue critique des Arts & de la Littérature

Paraissant le Dimanche

Abonnement : 10 francs par an

Administration : 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

LA JEUNE BELGIQUE

Paraissant le 1^{er} de chaque mois en livraison de 32 pages

Prix d'abonnement 7 francs

Administration : 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

DELZIRE MORIS

Par ARNOLD GOFFIN

chez Moens, galerie Bortier, Bruxelles,

Prix : 2 francs.

L'ART ESPAGNOL

Par LUCIEN SOLVAY.

LA REVUE INDÉPENDANTE

DE LITTÉRATURE ET D'ART

Paraissant tous les mois en une livraison compacte

Abonnement 17 francs par an.

Bureaux : 79, rue Blanche, Paris.

TONGRES.

II

Nous descendons d'un degré vers le sud ; chaque tour de roue nous enfonce un peu plus au cœur de cette terre grasse, fermentée, gorgée de sèves, vrai paradis de cultures et de bestiaux, qui marque la limite de la province. Tandis que tout là-bas, à l'autre extrémité, Maeseyck, en attendant la ligne internationale qui la tirera de son isolement, est comme perdue, au sortir des silences de la lande, dans ses pâturages du bord de la Meuse, ici les villages se pressent au point d'entourer les villes d'une banlieue plus populeuse et plus vaste que les villes mêmes. Le sang et la vie de la contrée ont remonté là, comme à la grande artère naturelle de cet organisme que le sable infécond, l'absence de communications et l'espacement des hameaux ont atrophié ailleurs. Et pourtant, si détachée que soit Maeseyck des activités du temps, une gloire impérissable continue d'acheminer par delà le morne désert campinois, comme à un pèlerinage séculaire, la piété et les admirations du monde vers la cité enviée où les Van Eyck ont vu le jour : ce berceau pèse aux balances de l'histoire le poids d'un empire.

Emporté par le train à travers la splendeur des paysages, les yeux errants sur le damier où les carrés vermeils des blés mûrs alternent avec les masses sombres des vergers, on songe à cette éternité radieuse qui, par delà les fébriles agitations des générations vouées au travail de la glèbe et qui ne laisseront rien d'elles qu'un sillon ajouté aux autres sillons, en ces vastes étendues incessamment remuées par la bêche et la charrue, donne à la nourricière du génie, à la ville maternelle déchue et toujours illustre, le droit de dormir, penchée sur son glorieux chevet. Il suffit qu'elle ait présidé au balbutiement des maîtres du quatorzième siècle pour que sa mission soit accomplie et que son renom égale à travers les siècles celui des plus fières cités.

Cependant, à mesure que nous nous rapprochons de Tongres, notre mémoire évoque d'autres souvenirs. Ici régnait la formidable

civilisation romaine; de leur pas emporté, les légions de César sillonnèrent les halliers de ce sol aujourd'hui livré aux moissons; elles passèrent comme la grêle et l'incendie, ravageant tout, vengeant par l'universelle destruction des Eburons le massacre des armées de Sabinus et de Cotta dispersées par Ambiorix. Puis, sur les ruines et les cendres d'un peuple, une ville s'éleva, puissante, enfonçant ses murs, comme un matériel symbole de haine et de défi, dans la terre grasse des héros trépassés. Ni le temps ni les révolutions humaines n'ont eu raison de leurs indestructibles fondements : la vieille cité impériale, passée, au deuxième siècle de l'ère chrétienne, au rang de seconde ville de la deuxième germanique, n'est plus qu'un fantôme en deuil de ses gloires évouées : mais l'énorme enceinte demeure accrochée à ses entrailles comme l'ancre qui retenait sur ce rivage la fortune de Rome.

Rien ne frappe plus l'esprit que le vide et le silence de ce cadavre d'une grande fourmilière derrière les remparts rébarbatifs qui ont l'air de la défendre contre un ennemi imaginaire, et la défendent seulement contre les rafales du vent monté de la plaine. On pense à ces armures tragiques forgées pour les chocs des mêlées et qui se rouillent au fond des musées, laissant conjecturer des tailles athlétiques, rigides et vides à présent, béantes sur l'ombre et le vent, ayant à leurs ouvertures le réseau frêle d'une toile où dépérit une araignée. Tongres, comme la dolente araignée, attache à ses remparts les bouts de la toile avec laquelle, depuis des siècles, elle tisse son linceul.

La vie présente est comme étouffée ici sous le faix écrasant des souvenirs; quelque effort qu'elle fasse, elle sent peser sur elle la pierre effroyable du passé. Celle-ci ne se soulève tout juste que pour permettre à ce petit peuple sorti de la poussière des cryptes de respirer. Et ce n'est pas seulement l'obsession de la zone militaire et conquérante qui, à chaque pas que l'on fait du côté de la campagne, le long de ces boulevards où l'humble maison moderne a fini par se greffer sur les moellons de l'impérissable muraille, est immatérialisée en quelque sorte par cette ceinture et ces

restes de tours irréductibles, pareils à un cercle enchanté dans lequel les fatalités auraient condamné les générations à tourner sans espoir d'en jamais sortir ; le moyen âge chrétien, avec ses cloîtres et ses grandes églises, symboles du renoncement et de l'effacement terrestre, lui aussi éternise un léthargique silence par dessus les toits et semble boucher par ses blocs hiératiques les brèches ouvertes dans le ciment romain. Si loin qu'on s'avance dans la campagne, soit qu'on descende vers Pirange ou qu'on monte vers Sluze, partout le prodigieux pilier de Notre-Dame se dresse comme le donjon de cette bastille spirituelle qu'aucune force humaine n'a pu jusqu'ici abattre. Comme si rien ne pouvait plus pousser à leur ombre dans la terre épuisée où l'une et l'autre enfonce leurs racines, la Rome des Césars et la Rome des Papes disent à l'homme : " Tes destinées sont closes ; le monde expire devant notre barrière. Rêve et prie, si tu veux ; mais tu ne bâtiras pas en regard de nous. Tout est vent et poussière là où nous sommes. „

Cependant, même dans la mort des choses, l'humanité n'abdique pas le sentiment de la conservation : la vie germe encore dans les cimetières ; et Tongres a suivi la loi commune en parant ses poussières d'une coquetterie de nature qui lui donne, en été, l'aspect d'un grand jardin en fleur.

Quand on a dépassé, au sortir de la station, la petite rue bordée d'échoppes qui, un peu plus haut, s'embranché à la chaussée, on ne tarde pas à rencontrer, en inclinant à droite, une levée de terre où des arbres ont poussé leurs végétations touffues et qui couronne les substructions massives du vieux rempart féodal. En contre-bas, derrière l'échiquier des murs effrités et tombants, une mêlée de feuillages encadre la perspective des toits, groupés au pied de Notre-Dame dont l'énorme chevet, percé de ses lancettes ogivales, a l'air d'un chêne géant au-dessus du moutonnement des taillis.

D'ici on est merveilleusement placé pour embrasser, sous un de ses aspects les plus magnifiques, ce chef-d'œuvre de pierre auquel collaborèrent les siècles. La tour s'élançe de la vertigineuse

poussée de ses 74 mètres entre le double épaulement de ses contreforts en retraite, de haut en bas aiguillés de pinacles à crochet, avec ses trois étages de fenêtres à meneaux flamboyants, son portail de style ogival qui conduit à un porche roman et, au-dessus, l'ajourement de sa fine colonnade coupée par une grande statue de la Vierge. Une balustrade, évidée en quatre feuilles encadrées, court le long de la face latérale, masquant les toitures des bas-côtés, en haut des contreforts qui séparent les fenêtres mi-partie rayonnante et flamboyante; et, derrière s'étagent les deux rangs superposés des arcs-boutants de la grande nef, semblables à des vertèbres recourbées dont l'enfilade laisse voir les triples lancettes des verrières. Lentement, le majestueux profil décroît; la plate-forme, de laquelle nous l'apercevions naguère, s'abaisse et s'interrompt; nous traversons un bout de plaine, et tout à coup le boulevard reprend: dans un instant, la tour nous apparaîtra de rechef.

L'enceinte moyen âge qui tout à l'heure courait à notre gauche, maintenant s'étend à droite, intermittente, coupée de larges vides que les jardins et les habitations ont bouchés, çà et là renflée de redans ou arrondie en demi-lunes, et, plus loin, le long d'une admirable allée de châtaigners, profonde et sombre comme un vaisseau de cathédrale, lavée par les eaux d'une petite rivière où se reflètent ses excoriations saignantes. Puis le chemin s'étrangle, les fondations romaines dessinent un coude brusque, plongeant à pic dans les champs, étalant leurs superpositions de moellons carrés, larges de plus d'un mètre en certains endroits, pareilles à un môle de silex et de ciment contre lequel les eaux du temps seraient venues se briser. Le génie militaire du quatorzième siècle s'en est servi comme d'un contrefort pour y appuyer le donjon d'une entrée de ville, cette curieuse porte de Visé qui ne voit plus passer que des files de bœufs les jours de marché et qui, autrefois, de sa masse carrée, percée d'ouvertures auxquelles s'accrochait le pont-levis, commandait la campagne d'alentour.

Comme pour opposer une image de paix à cette évocation héroïque, un petit béguinage délaissé, tout moisi de silence et

d'ombre, un pauvre recoin de piété dolente et blessée, aux parois verdissantes comme les parois d'un puits, s'alanguit de repos et d'ennui au bruit des heures qui sonnent à son humide église et goutte à goutte comme des larmes mélodieuses, comblent sur l'humble enclos l'éternité.

Une rue qui passe à travers ce délabrement nous mène à la grande cité spirituelle, toujours vivante dans le sommeil et l'effacement du reste, à la forêt mystique où dans les chapiteaux et les verrières s'enlacent les fleurs de l'âme et de la prière, à la Notre-Dame de Tongres qui, semblable à la Vierge de Dürer, élargissant par dessus les hommes et les villes les plis immenses de son manteau, illumine tout l'horizon du rayonnement de sa robe de pierre. Une nuée de petits anges, à demi sortis du tympan, sous les voûsures du porche sévère où Jésus et Marie sont partout représentés, semblent se pencher sur les fidèles comme par une lucarne du ciel. Est-ce le léger ventilement de leurs ailes qui tout à coup rafraîchit l'air autour de nous ? Une senteur froide, comme celle qui monte des tombes et des noirs escaliers, nous pénètre... Nous étions dans la vie ; une porte s'est ouverte : nous sommes chez les moines, chez les siècles, chez les morts. Aucun lien sensible ne rattache plus, en effet, les austères cloîtres de la foi primitive à la piété dégénérée de ce temps : comme l'âme des cénobites, ils sont nus et ouvrent sur le ciel leurs grands jours sans mystère, ainsi que des yeux remplis de pensées simples. La même émotion ressentie en d'autres temps à Nivelles nous ressaisit ici ; les deux cloîtres se ressemblent ; tous deux appartiennent au roman le plus pur ; ils ont gardé intacts les rites solennels de la grande religion du dixième siècle. A Tongres, comme à Nivelles, le préau s'entoure d'une galerie ajourée d'arcades en plein cintre, dont les archivolttes retombent sur des colonnettes isolées ou géminées, historiées de chapiteaux feuillus et reliées ensemble par le prolongement du stilobate. L'un et l'autre sont comme le giron où l'église prochaine a pris naissance. Elle projette sur eux l'ombre de son chevet, mais une ombre la couvre à son tour, venue des temps, plus large sinon plus haute, l'ancêtre était ici le cloître.

Tandis que nous touchons avec respect ces antiques pierres usées d'humanité, des femmes priantes, les bras en croix, se silhouettent sombrement sur les cierges allumés d'un petit autel. A nos pieds se succèdent des dalles tumulaires, orgueilleuses et parées d'inscriptions qui parlent de la vie dans ce lieu où la mort seule devrait élever la voix. Ça et là un seuil ouvert encadre une chapelle, les nervures d'une voûte, un retable gothique, ailleurs un bas-relief de marbre d'une grâce ondoyante et féminine. Mais l'œuvre d'art nous émeut moins que la nudité sévère des murs, unis comme les consciences sur lesquelles le monde n'a plus de prises.

Une porte nous livre l'accès de l'église. En un instant, nous sommes transportés dans la pompe et la magnificence ; un hymen de styles et d'époques s'accomplit sous nos yeux ; l'ogival primaire des nefs, du transept droit et du chœur se marie, dans le rond-point du chœur, le transept gauche et les chapelles des bas-côtés, à l'ogive du quinzième siècle. La vaste basilique ouvre, à travers l'espacement de ses vingt-quatre piliers, son imposant vaisseau ; là-haut, par dessus les arcs en tiers point des travées, le triforium lancéolé de petites arcades supportées par des colonnettes cylindriques, ressemble à la galerie d'une carène qui voguerait dans la lumière des paradis. Et dans le grand chœur éblouissant, où les clartés vives du dehors jaillissent à torrents par deux rangs superposés de hautes fenêtres à lancettes géminées, ainsi que des eaux ruisselantes par la bouche des écluses, l'adorable et naïve beauté d'un retable met sur l'autel, entre les candélabres d'argent, comme une palpitation d'humanité lointaine qui, plus bas, sur les dalles où reposent leurs pieds onglés, se continue dans le battement d'ailes des aigles des lutrins.

Le cuivre, la couleur, la lumière, s'accordent dans l'alme et blanche église, pour glorifier la patronne céleste, dont l'image, sous la forme d'une très vieille statue polychromée, les joues enluminées d'un nuage rose, une épée retombant aux plis de sa robe, — cette même épée qui plus tard se retournera dans le sang et la chair de son cœur, — continue de sourire en un coin du transept

gauche, d'un pâle et rayonnant sourire, qui semble s'égarer sur les mères venues là pour intercéder, et leur verser les consolations, au nom du divin martyr qu'elle berce dans ses bras.

Depuis des siècles, les générations amoncellent en son honneur, dans le trésor de la sacristie, les ors, les soies brochées, les bijoux, toute une miraculeuse fortune qui remplit les armoires et forme comme le viatique terrestre de la bonne Dame dans son pèlerinage à travers la souffrance humaine. Longuement défilent devant nous, dans la petite pièce lambrissée de boiseries de chêne, où les étoles et les surplis pendant à des clous, ont gardé le mouvement et le geste de l'officiant, les ciboires, les buires, les manutiles, les châsses, les pyxides, les reliques sanglantes, évocatrices des saintes douleurs des premiers confesseurs de la foi. C'est un véritable ossuaire qui nous apparaît à travers les gemmes et les orfèvreries; notre scepticisme moderne n'y trouve plus qu'un spectacle curieux; mais d'autres que nous y viennent encore appuyer les lèvres de leur ferveur; et nous pensons au temps lointain où c'était la coutume d'exposer toutes ces possessions illustres derrière la balustrade de la tour, au-dessus du grand portail que nous apercevions tout à l'heure du rempart.

Bien plus que les cendres et les os des chrétiens suppliciés, ce sépulcre de perles et de métaux précieux nous paraît renfermer les gloires en poudre de la ville; la grande momie y repose dans les bandelettes, sur un lit royal, ayant en ses orbites creuses, à la place du soleil et de la vie, le nocturne étincellement des pierres de la mort, l'émeraude verte comme la chair des cadavres, le rubis pourpre comme le pleur d'une plaie, le saphir où se reflète la flamme funèbre des cierges.

Les boulets du comte de Calvo, après tant d'autres cataclysmes qui l'avait épuisée, ont fait couler par leurs brèches ce qui restait encore de la cité héroïque. Elle est morte spirituellement; le geste misérable qu'elle ébauche encore n'est que l'automatique ébranlement de la vie des corps. Depuis deux siècles, les orgues de Notre-Dame prolongent sur sa forme décomposée le bourdonnement des *de profundis*.

Nous avons soif des images de la vie, au sortir des convulsions de ce corps galvanisé. La rue, sous le midi brûlant, toute vide, sans une rumeur, semblait continuer les silences lourds du cloître et de la crypte aux reliques. Elle allait s'enlaçant comme des bras autour de la maison de miséricorde et de prières, avec ses files de petites maisons fourmillantes, pacifiques ouailles de la bergère divine, presque toutes banales et plates, sans autre décoration que le découpage souvent pittoresque des panonceaux et des écus pendant à des tringles, par dessus le pavé.

Une carriole nous emporte dans la chaleur et la poussière des blés ; les froides extrémités de la cité plongent presque sans transitions au milieu de ces activités de la nature ; la banlieue du bon Dieu met la pitié de son ciel bleu, de ses sillons germés, de ses vastes plaines où grisolle l'alouette sur la paroisse déserte où les heures sonnent le silence et l'oubli. Et une joie nous prend de rentrer dans la douceur de la terre revivante et de nous sentir mêlés à l'éternité radieuse de la genèse après cette autre sérénité sombre de la tombe dont nous avons descendu un à un les degrés.

A perte de vue l'incendie des seigles flambe dans la lumière des horizons ; le sol ondulant moutonne comme une mer aux vagues de flamme et d'or ; un immense bourdonnement joyeux de l'air semble répercuter à l'infini les vibrations d'une cloche mystérieuse agitée dans les nuées ; et toujours, derrière nous, au fond des espaces, Notre-Dame élève sa tour, comme un cierge prodigieux, par dessus les noces de la nature et de l'homme. Toutes les routes rayonnent vers les yeux profonds que ses verrières et ses porches ouvrent aux quatre vents du ciel ; elle est l'axe lumineux vers lequel convergent les actions de grâces des hameaux disséminés par la campagne féconde ; les allées ombreuses, les sentiers bordés de céréales, les lits des eaux courantes sont comme les avenues qui mènent à son giron sacré.

C'est l'heure où les troupeaux descendent la pente herbeuse des abreuvoirs : le soleil allonge une ombre plus tiède sur les arbres ; assises sur les seuils, des femmes font aller leurs mains diligentes dans le tressage des pailles. Quelquefois, par les trous

de la verdure, un rais solaire vient allumer entre leurs doigts les chaumes qui ressemblent alors à des aiguilles d'or; et elles ont l'air de travailler de la clarté.

Nous sommes, en effet, dans un pays d'industrie imprévue; la terre ici donne deux fois le pain, par le gruau qu'on pétrit et par le glui qu'on tresse; le seigle et le froment, dépouillés de l'épi, s'entrelacent ensuite comme les bouts d'une cadenette et finissent par s'assouplir aux formes cylindriques, oblongues ou coniques du chapeau de paille. De Sluze, l'humble village renommé pour son église romane à Glons, la petite capitale de cette Italie du nord, toute une population féminine s'emploie à cet art rustique, sorti de la nature crétacée du sol, qui donne à la tige des céréales une finesse et un brillant incomparables. Même les enfants apportent leur part de collaboration à la grande tâche commune; nous voyons au fond d'une petite chambre où travaille une famille entière, des fillettes de cinq ans activer leurs petits doigts grêles au maniement de la natte qui de moment en moment s'allonge derrière elles, sur le carreau; d'autres, plus grandes, s'appliquent à des ingéniosités déjà compliquées; la mère de son côté, achève un travail commencé le matin, en surveillant du coin de l'œil sa couvée. D'abord on choisit les pailles les plus belles; toutes sont coupées de longueur égale, sans nœuds; puis une machine les divise en brins qu'on aplatit au cylindre; et chaque ouvrière en prend une bottelée qu'elle tient dans la paume et dont elle accroît à mesure la tresse passée sous son bras. Aucune minute n'est perdue pour ces agiles tâcheronnes; elles voisinent de porte en porte, leurs mains remuées en un va-et-vient qui ne cesse pas, rythmique, égal, monotone, descendent s'approvisionner aux boutiques sans s'interrompre et, dans les champs, font pâturer les vaches, toujours occupées, la longue traîne dentelée vibrant entre leurs sabots comme une couleuvre irritée. Partout, la campagne en était pleine; leurs silhouettes se détachaient dans la splendeur des lointains; elles avaient l'air de tresser de blondes chevelures, les cheveux de la terre, soyeux et forts, couleur de l'été qui les mûrit.

Lentement le ciel s'apâlit sur ces idylles ; une fumée rose monta des horizons ; le soleil décrut derrière la paix du grand paysage. Et, mélancoliquement je pensai qu'il ne se relèverait plus sur les pages de ce livre. Avec son disque rouge, déjà froid de silence et d'ombre, s'enfonçait dans la nuit l'œuvre accomplie après tant d'aurores et de couchants. Je l'ai menée à travers la vie bonne et mauvaise : depuis bientôt cinq ans, j'y mets une tendresse religieuse pour la terre maternelle où dorment les miens, où moi-même j'irai dormir un jour. Et voici que je touche à son déclin. A travers l'inévitable tristesse qu'accompagne la fin des labeurs humains, il me reste du moins une douceur, celle d'y avoir vécu, dans les siècles et le temps, chez les ancêtres et les vivants, de la vie même de la patrie, en communion constante avec sa grande âme indéfectible.

CAMILLE LEMONNIER.

LES WALLONNES.

TROIS MIETTES RETROUVÉES.

I.

SUR L'ENVELOPPE D'UNE MÈCHE NOIRE.

A Gustine C.....

LES sabots paysans claquent par la Hesbaye,
 Les coqs bariolés claironnent aux lointains,
 Un bouvreuil amical gazouille sur la haie.
 O mes vieux clairs matins !

Vous ne reviendrez plus ? N'aurai-je souvenance
 Que de vagues plaisirs fuyants et confondus :
 N'est-ce donc pas assez, pour garder l'espérance,
 Qu'ils soient déjà perdus ?

Le ciel est ébloui de vapeurs triomphales !
 Tout semble m'écraser de splendeur et d'amour !
 Oh ! que je suis petit sous toutes les rafales
 Et que mon songe est court !

Déchargez-moi, quelqu'un, du poids de la pensée !
 Faites-moi vivre en paix comme l'oiseau des bois,
 Sans souci de demain ni de l'heure passée,
 Avec des ailes, non des lois !

II.

SUR UN ARRÊT OFFICIEL.

A Mme M....

Je suis un pauvre enfant qui sanglotte à genoux
 Pour n'avoir pu haïr. O vous tous, aimons-nous !
 Aimons-nous chaudement : la vie est rude et pâle.
 L'aurore emplit le ciel de floraisons d'opale ;
 Nos flammes, du couchant activent les splendeurs ;
 Les nuits de lune font couler, si doux ! nos pleurs ;
 Nos songes sont plus purs que la sainte lumière ; —
 — Et la terre est de fange et nos corps de poussière !...
 Volons ! oh ! mais, plus vite ! à l'immense idéal,
 Loin de ces jours goujats, loin du passé féal,
 Eperdument ! volons vers l'avenir splendide,
 Mystique, aimant, grenat, orangé, gai, lucide !

III.

SUR UNE RELIQUE DE MON CONDROZ.

A Anna Regnier.

Dans les rosaces d'or des vieux temples moussus,
 Au rythme scintillant des couleurs adorables,
 Mon cœur sent défilér les nocturnes étables
 Où chaque race vit diversement Jésus.

Dürer l'aima fantasque et Corrège suave ;
 Rubens, gras et fleuri comme un petit Flamand ;
 Rembrandt en ses splendeurs l'enchantait fauvement ;
 Murillo le montra supra-terrestre et grave.

Nous, Wallons enflammés, immatériels, doux,
 Te vîmes trop subtil pour peindre ta magie,
 Noël souriant proche à notre nostalgie !
 Mais qui t'aura chanté si tendrement que nous ?

Awirs, 1883.

CÉLESTIN DEMBLON.

LUC ROBERT.

(Suite.)

A Léopold Garnir.

II.

Cependant les varlets rentraient par la grande porte de la ferme, juchés sur leurs petits chevaux d'Ardenne, qui tendaient leurs jarrets nerveux, tapaient leurs fers sur les pavés et rentraient aux écuries avec un grand bruit de ferrailles. Des appels énergiques patoisés par les varlets partaient au milieu des piétinements. Un charretier de belle humeur allongea des claques sonores sur les croupes luisantes des juments qui faisaient un saut de galop et s'en allaient de leur trot pesant prendre leur place au ratelier. A mesure qu'on les déharnachait de l'attirail du labour, les chevaux allaient d'eux-mêmes à l'abreuvoir, un grand bac de pierre contre le mur extérieur de la cuisine, où ils buvaient six à la fois et que le vacher alimentait en pompant à tour de bras. Puis ils retournaient aux écuries la tête basse, dans un petit trot cadencé et lourd, la queue halayant les pavés.

La cour avait retrouvé le mouvement et la vie de la ferme. Lucienne à présent avait accroché au porte-manteau de fer le carnier et le fusil de Lucien, et elle s'était assise près de lui sur le banc ; ils s'amusèrent tous les deux de voir Breuc attendre que les chevaux eussent fini de boire pour les poursuivre en aboyant

jusqu'aux écuries. Les vieilles juments n'en faisaient point un pas plus vite, mais les jeunes ruaient disgracieusement, s'ébrouaient et, les naseaux ouverts, la tête entre les jambes, soufflaient violemment leur petit hennissement grêle qui faisait redoubler les jappements de Breuc. Lucien racontait en s'animant les prouesses de son chien, " un fidèle, n'est-ce pas Breuc, et ils faisaient une fameuse paire d'amis! „ Frottant contre lui sa tête intelligente, le chien lui jetait ses pattes sur les genoux et le regardait de son œil clair, comme s'il eût compris.

Comme la nuit tombait, ils entendirent à côté d'eux la voix de Luc Robert qu'ils n'avaient pas deviné dans le va-et-vient de la cour. C'était une belle figure de vieillard, imposante et douce. Il se vouûtait légèrement à présent, mais sa taille dépassait encore celle de Lucien. Il avait les épaules un peu épaissies, mais il gardait sa forte carrure, sa large poitrine de campagnard et son corps nerveux d'ardennais. Avec sa figure au nez légèrement aquilin, sillonnée de rides, énergique et couverte de cheveux blancs qui tombaient en couronne sous son chapeau de Glons, il avait une bienveillance calme, éclairée toujours d'un bon sourire d'aïeul. Il embrassa longuement Lucienne qui lui avait sauté au cou et amicalement serra la main de Lucien.

— Il y a du gibier cette année ?

— Comme ça, comme ça, grand-père, répondit Lucien qui depuis toujours lui donnait ce nom familial. Deux compagnies dans l'Estantche et une qui est dispersée à Saint-Jacques.

— Les lièvres ont manqué cette année, dit Luc. Mais si tu n'as pas peur de tes jambes, l'ami, grimpe à Saint-Roch et vas-y enfumer les renards dans les grosses pierres ; il y a là deux brigands qui m'ont " mascrawé „ douze chapons en juillet. „

En causant, ils entrèrent dans la salle commune de la ferme, une grande pièce dont les murs blancs crépis à la chaux étaient tachés de grappes de mouches.

Une odeur de cuisine montait du foyer ouvert où la marmite énorme pendue à la crémaillère mijotait par-dessus la flambée claire des bûches. Au milieu de la salle, s'allongeait une table immense recouverte à un coin d'une petite nappe à carreaux.

Lucien était allé chercher son fusil, un nouveau système à percussion qui faisait sourire le grand-père, lui qui avait traqué des loups il y a cinquante ans avec des fusils à baguette.

Breuc fut conduit à son trou, une jolie niche en briques rouges qu'on avait faite pour lui dans le jardin anglais et où il adorait se rouler dans le foin jusqu'au ventre, après la fatigue d'une journée de chasse.

Peu à peu, les varlets rentraient à la cuisine. Lucienne racontait qu'il y avait à la ferme pour la moisson " douze chapeaux et dix bonnets „ — douze hommes et dix femmes expliqua-t-elle. Tout ce monde arrivait avec de grands bruits de souliers ferrés, chantait sur le seuil un bonjour trainard et prenait sa place à la table de chêne. Quand tous y furent, le fermier s'assit à un bout, Luc et Lucienne à ses côtés; les deux servantes décrochèrent la marmite bouillante.

Luc se leva et récita sa prière.

— Bon appétit, les hommes.

La table répondit d'une seule voix en son français — A votre service — et deux plats énormes circulèrent, débordant de pommes de terre à la graisse.

Un silence tombait, coupé du bruit des mâchoires et du grincement agaçant des fourchettes de fer sur les assiettes d'étain.

Luc et les siens mangeaient à la même table suivant l'ancêtre coutume; mais ils ne partageaient pas la commune platée de pommes de terre au lard.

Les varlets se pressaient de souper. A la fin, une causerie banale s'établit entre eux, par phrases brèves et hachées, entre deux lampées de la petite bière claire des Ardennes qu'on versait sans mesurer dans les verres gras. Puis la salle se désemplit. On quittait la table, la bouche encore pleine, en lâchant un bonsoir à la porte.

Les moissonneurs allèrent s'étendre dans la grange sur la paille battue et les charrueurs grimperent à leur soupente, un lit élevé fait de quatre planches et d'une paillasse où ils dormaient lourdement dans la senteur ammoniacale de l'écurie, au milieu de l'étouffement des chevaux.

Au rez de chaussée de la maison d'habitation, il y avait outre la salle commune et le grand salon où l'on ne pénétrait plus depuis dix ans, une petite pièce que l'on appelait la salle à manger et où Luc passait ses soirées avec Lucienne. C'était là qu'on avait mis le piano, un Erard sur lequel Lucienne tapotait parfois les soirs d'hiver.

Quand les varlets furent partis, Luc prit la lampe et la porta dans la "salle à manger," Lucien fit des cigarettes, le fermier bourra sa pipe et ils causèrent tous les trois, un peu assoupis par la grosse chaleur.

Lucien rappelait que c'était la septième année qu'il revenait au Culot des Bois et Lucienne riait d'un beau rire en lui parlant de leurs fredaines de gamins. Tout cela était loin déjà, se perdant dans les grisailles des reculées; et Lucien se prenait à regretter d'être un homme à présent, avec les soucis et les inquiétudes impérieuses de l'avenir.

A Liège, la nostalgie de ce calme village d'Ardenne lui revenait souvent, intense.

Là bas, il sortait peu, avait de rares amis avec lesquels il aimait parler d'art, rêveur par tempérament, méprisant les guindailles universitaires, ayant un grand amour des glèbes, aimant la campagne féconde et les grands soleils, plein d'une admiration religieuse pour les forces vives et cachées de la Terre, "l'aïeule à tous," comme il l'appelait à ses heures d'expansion.

A présent, il se sentait remué par les souvenirs de ses courses d'écolier à travers l'Ardenne sauvage, brusquement évoqués par Lucienne.

— Te rappelles-tu, Lucien, quand nous nous sommes sauvés pour voir Laroche, à nous deux. J'avais dix ans et toi douze.... et quand nous sommes revenus dans quelle inquiétude était le grand-père!

Luc, qui avait cru mourir d'angoisse ce jour-là et avait fait remonter l'Ourthe par tous ses gens, riait à présent de son bon rire indulgent et calme.

Et cette autre fois, qu'elle avait roulé toute la pente en grim pant à Saint-Jacques et que Lucien l'avait reçue sur la tête. Hein!

quel torticolis pendant huit jours! Et un matin, — il y avait six ans — quand ils jouaient à braconner avec le flingot du grand-père et qu'ils étaient restés tout bêtes d'avoir tué une poule dans le "pachis,, et qu'elle avait pleuré, pleuré, de peur! S'en souvenait-il? Et ces fusées que Lucien apportait de Liège chaque année et qu'ils faisaient partir dans la cour, devant les gamins du village, les yeux écarquillés, les doigts en bouche, poussant des oh! oh! d'admiration?

Un à un elle égrenait ses souvenirs, et Lucien se sentait pris d'une tristesse vague, d'un désir confus de revenir à ce passé charmeur plus attirant encore par l'éloignement. Il laissait éteindre ses cigarettes; s'étonnait du calme de cette petite chambre close: comme c'était loin, tout cela! Il s'emplissait la tête de souvenirs pénétrants comme d'un parfum très capiteux, revivait à cette heure ses vacances de gamin, et brusquement rappelé à lui par la grinçante sonnerie de l'horloge, il s'étonna naïvement de n'être plus l'écolier de jadis, de se trouver homme entre cette jeune fille qui était un enfant hier et ce vieillard que le temps n'avait pas changé.

Il lui semblait qu'il y avait en lui un homme et un gamin et aussi qu'il y avait deux Lucienne, une fillette qu'il avait vue grandir d'année en année, et une autre, une jeune fille déjà femme qu'il devinait brusquement avec ses boucles brunes épandues sur son front.

Le grand-père était silencieux. Dans son égoïsme d'affections il souffrait sans se l'avouer du plaisir qu'avait pris Lucienne à rappeler ses parties d'enfant avec Lucien; à présent, elle était devenue songeuse, faisant un rêve dans le passé. Elle alla chercher le verre de "péket,, que Luc buvait tous les soirs et, dix heures sonnant à la cuisine, ils prirent leur bougeoir et se souhaitèrent la bonne nuit.

Or Lucien fut étonné de se sentir un frisson quand il prit la main de Lucienne et, en fermant sa porte, il s'aperçut qu'elle avait le plus beau sourire du monde et des yeux bleus si doux qu'ils le firent songer profondément cette nuit-là.

(A suivre.)

G. GIRRAN.

RONDEL PEU FOLATRE.

LES rondeaux, que peuvent-ils peindre ?
 Le bourgeois flatté par Pierrot ?
 Ah ! Chartier, Gringoire ou Marot,
 Les poètes sont gens à plaindre.

Leurs lèvres se tordent à feindre ;
 La corde pend pour leur garrot.
 Les rondeaux, que peuvent-ils peindre ?
 Le bourgeois flatté par Pierrot ?

Ils briguent la gloire d'enfreindre
 Les lois qui les retardent trop !
 Le bourgeois ne va pas au trot.
 Sans le faire bondir ou geindre,
 Les rondeaux, que peuvent-ils peindre ?

12 Décembre 1886.

NEIGE SANGLANTE.

SUR la neige, aux cieus dérobée,
 Il pleut une goutte de sang !
 Et je vois un oiseau lissant
 L'aile dont la goutte est tombée.

Je contemple, l'âme absorbée,
 L'emblème pur et l'innocent :
 Sur la neige, aux cieus dérobée,
 Il pleut une goutte de sang !

De la branche faible et courbée,
 Où tremble l'oiseau gémissant,
 Las ! il va choir, agonisant,
 Avec l'ombre des nuits plombée
 Sur la neige aux cieus dérobée !

21 Décembre 1886.

J. SERGENNOIS.

L'APPEL SUPRÊME.

à S. M.

MITES, avez-vous jamais entendu quelqu'un pleurer dans un songe ?

Oh ! ce sanglot éclatant soudain dans la sombreur de la nuit. Oh ! ces vibrations inconscientes de la pauvre machine humaine.

Au dehors, des ténèbres implacables écrasent la terre dans leur tranquillité cynique et le silence, un silence lourd et féroce, oppresse comme un planement de vengeance, d'infamies, de *désespoirs irréparables*, de *hantises d'Outre-Tombe*.

En bas, dans la cour, le vieux Finaud pleure lugubrement on ne sait quoi de mystérieusement lamentable, une illusion anéantie, *une affection brisée*, peut-être ; il jette à l'espace ses sanglots modulés ou maintenus longuement, d'une tristesse infinie et navrante et qui font tressaillir le grand silence du soir.

Dans la chambre, deux souffles, l'un frais, régulier, d'une quiétude angélique ; l'autre haletant, martelé par le cauchemar : celui-ci de Laura, la jeune veuve, celui-là de son enfant, fleur d'innocence aux pétales doucement fermés par la nuit.

Sur la cheminée, le tic-tac de la pendule semble hâter son pas *vers un but inconnu*.

Dans les ténèbres, la blancheur des courtines du lit, devinée plutôt que perçue, flotte vaguement.

Laura revoit ; Laura évoque.

Ses cheveux noirs déroulés le long de l'oreiller tranchent sur la pâleur languissante de la peau délicate et baignée d'une moiteur d'angoisse. Les sourcils finement arqués sont d'une courbe artistique. D'entre les paupières, ruissent les larmes, de ses grands yeux noirs, ardents, vivant d'un feu plus intense et plus sombre encore dans la douleur. Les fines ailes du nez frémissent, fébriles. De sa bouche entr'ouverte, aux lèvres un peu pâlies, s'échappe une respiration hachée de sanglots muets. Le torse découvert dessine sa sveltesse sous la chemise et tressaute fiévreusement.

La nuit se recueille en un silence de temple ou de tombeau...

Un spasme secoue la jeune femme et un sanglot éclate. A côté d'elle, dans le berceau, la respiration du petit s'est suspendue inquiète, comme dans une attente; puis elle reprend douce et régulière.

Laura parle. Les mots sont mal articulés, les syllabes sont comme soudées l'une à l'autre.

“ Frédéric ! Frédéric... Pourquoi me quitter ? Pourquoi... ”

Elle se tord les mains dans une crispation désespérée.

“ Ne t'ai-je pas assez aimé?... ”

Un nouveau sanglot la secoue.

Le vieux Finaud jette un hurlement d'une angoisse indicible, il est ainsi toutes les nuits depuis que le maître est parti.

Le tic-tac de la pendule scande le temps.

Le petit repose mollement, comme anéanti, et il sourit.

“ Frédéric! reste... nous serons si heureux... plus heureux que là-haut... ”

Mon Dieu... ayez pitié... laissez-le moi... Ah! le voilà parti!... ”

Un sanglot déchirant, poignant.

En bas, le vieux Finaud, cet ami fidèle jusque dans le malheur, pleure comme une âme en détresse et sa plainte va se perdre dans les lointains.

L'enfant paraît écouter, puis son souffle reprend, imperceptible.

“ Frédéric! j'y viens tous les jours... reconnais-tu pas ma voix ? Ces fleurs que tu aimes sont de moi... Frédéric! reviens... Oh! je suis si seule... ”

Elle baisse la voix et chuchote en aveu et toute palpitante :

“ Reviens... j'ai soif de ton sourire... de ta voix... de tes baisers... la nuit, j'étreins le vide... ”

Elle s'arrête épuisée.

“ Qui t'empêche?... Reviens ce soir... je laisserai la porte ouverte... TU M'EMPORTERAS SI TU VEUX. ”

Elle se tait comme pour écouter. Puis une joie ineffable rassérène son idéal visage; c'est maintenant la jeunesse, la beauté, l'amour ardent, absolu.

La pendule va, pressée.

Laura paraît impatiente, agitée.

Laura tressaille. Sa poitrine est haletante. Le sang afflue à son visage, elle se soulève et tend les bras.

La pendule s'est arrêtée.

" Frédéric!... Ah!... „

Toute la maison a vibré.

Finaud, cet ami vieilli dans la fidélité, pleure longuement, longuement.

Des pas accourent, la porte s'ouvre, la lumière éclate dans la chambre : sur le lit gît Laura, les yeux rayonnants d'une joie suprême, et ses formes sculpturales fixées en l'éternelle immobilité...

AUG. HENROTAY.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

ELLES!

par James VANDRUNEN.

Cent cinquante exemplaires non mis dans le commerce.

I.

A Oct. Maus.

L'AMOUR est un sentiment qui, comme *sentiment*, doit s'abstraire de toute matérialité. Il est vaste, complexe, universel ; il s'arrête un moment sur une personne, puis passe à une autre sans cesser pour cela d'être toujours le même et *lui-même*. Il peut s'attacher à plusieurs à la fois et à chacune autant qu'à toutes. En réalité, l'Amour ne s'occupe que de la FEMME en rendant hommage dans les femmes à ce qui en *elles* se rapproche d'ELLE. En un mot, toutes " Elles „ ne sont que parcelles d' " Elle „.

L'Amour étant purement platonique, évite les désenchantements, car il s'applique le plus souvent à de simples visions qui n'ont *d'existence vraie* que dans notre imagination. Il évite tout dégoût, aucun rapport ni intime ni violent ne pouvant s'établir. Il y a dans l'amour quelconque trois périodes : le désir, l'assouvis-

sement, la nausée. L'ennui provient de l'absence de désir. — Avoir l'Amour, c'est s'en tenir au désir. — C'est éterniser celui-ci que de se refuser à l'assouvir. D'ailleurs, les plaisirs de l'amour ne sont que dans les préliminaires, l'attaque, si on peut dire, donc le désir. C'est prendre la quintessence de l'amour, son suc cohobé, avec le mépris de toute grossièreté écœurante : l'immatérialisation d'un sentiment matériel en son origine.

Dans toute personne que nous connaissons et que nous croyons de bonne foi aimer, il y a mille choses qui nous choquent et nous blessent. La vie commune, quelque courte qu'elle puisse être, n'est faite que de concessions, et toute concession entraîne un abaissement, donc un avilissement. L'Amour... complet avilit celui qui en est la victime, et ce qui d'ailleurs le démontre, c'est le perpétuel ridicule des amoureux dans le collage, qu'il soit concubinaire ou légal. Dans l'amour platonique, rien qu'élévation de pensée sans souci des lendemains, surtout dans sa suprême essence, c'est-à-dire lorsqu'on aime une personne inconnue et qu'entour d'Elle on crée le Rêve d'Amour, rêve comme tous les rêves, d'autant supérieur à la réalité que toute Idée l'est à la Matérialité.

II.

Telles sont, nous a-t-il semblé, les idées primordiales du ravissant volume de James Vandrunen. Dans le préambule — ce qu'il y a de meilleur dans son libercule — il expose ces diverses notions, et d'autres encore en termes charmants, dans un style enchanteur ; et dans une suite de récits de valeur inégale, il en est de premier ordre, aucun n'est insignifiant, il passe à la pratique de sa théorie, si pratique il y a.

Il note les impressions purement psychiques que lui ont causées des minois entrevus, une promenade silencieuse, une femme qui passait, toutes hétéraes qui ont couché dans sa pensée, et ce mormonisme intellectuel, ainsi qu'il le nomme, a tout le charme d'aventures galantes racontées par un homme d'esprit qui ne serait pas un fat.

Et, plaisir rare, entre le sujet et la forme il y a une si adéquate intimité qu'il semble qu'avec elle il eût été impossible d'écrire

autre chose, ou bien impossible de l'écrire autrement. On dirait qu'un nuage de poudre de riz enveloppe la phrase jolie, fraîche, pimpante de la coquetterie un peu apprêtée qui n'en a que plus de grâce, d'une petite marquise du siècle dernier.

Nous avouons franchement que nous ne croyions pas possible pour un Belge d'écrire d'une façon qui sente si peu son alourdissement belge, alourdissement qui pèse sur les meilleures œuvres de nos écrivains les plus remarquables; enfin, un dernier éloge, nous ne voyons rien dans les livres nous entourant qui nous rappelle celui-ci, et cette rare originalité qu'il ne paraît pas avoir recherchée ne fait qu'augmenter la valeur qu'a déjà par lui-même son précieux petit volume.

Janvier 1887.

P.-M. O.

L'ART WALLON. — CÉLESTIN DEMBLON.

A Albert Mockel.

Célestin Demblon, notre doux artiste, avait déjà su dire — Cher Albert — l'âme de la Terre Wallonne, en ses " Contes mélancoliques „ et son " Roitelet „. Et ses poèmes se terminaient, comme finissent de nos symphonies modernes, qui semblent rendre au vent le souffle patiemment humanisé, faire rentrer en la nature le secret pieusement ravi. " Le Noël d'un démocrate „, il a dû l'arracher aux entrailles mêmes de la Jeune Wallonie, où palpité encore le souvenir de notre ancienne et nostalgique patrie.

Son œuvre est religieuse, et elle apparaît phosphorescente de fourmillements éperdus, parce qu'elle frissonne de la joie incontinentue des secrets, des trésors, que sa magnétique pénétration a su découvrir.

" Au plus profond de mon être, tout notre ancien pays pleure d'avoir dû mourir si ravissant et si fier sans revivre dans la prismaticisation concentrée d'impérissables chants! „

Aussi l'art wallon est essentiellement révélateur, il sort du silence, mais d'un silence qui voulait parler et non pas seulement écouter, il surgit de l'énigme comme une belle fleur, à la corolle.

embrasée, s'élançait du sommeil du lac, pour en exprimer la poésie muettement dramatique.

Et la Wallonie qui n'a jamais eu assez de tranquillité, de calme pour enfanter une génération d'artistes, doit craindre encore l'invasion ! La guerre la menace, des révolutions sociales sont imminentes ! Oh ! Laissez-nous du repos, les hommes ! Allez-vous encore étouffer la race d'artistes, musiciens, sculpteurs, littérateurs, qui nous sont nés ? Désespérée, la Wallonie devra-t-elle reprendre le travail sourd et lent d'une nouvelle gestation ?

Accidentelle n'est pas l'œuvre commencée de Célestin Demblon. Le passé la demandait, l'avenir l'attend. Ses écrits évoquent et prophétisent. Et cependant qui dira la tradition de son âme, de sa vision d'art ? Il est né fatalement. Tel que les plus incompréhensibles — Rembrandt, Dürer, Holbein, Poë — il surgit de l'explicable. Les Wallons feront un art fermé aux superficiels, un art qui ne pourra être commenté par l'histoire humaine, comme les Russes édifient aujourd'hui leur grande littérature.

Il fallait à notre art mystérieux, fluide, une langue nerveuse, magnétique, la langue ouvrière par les grands écrivains français des siècles derniers, et de nos temps par Hugo, Baudelaire, Flaubert, de Goncourt, Barbey d'Aurevilly, Villiers de l'Isle Adam, Verlaine, Mallarmé... Les Wallons étaient trop visionnaires pour s'astreindre aux fatigues des recherches de la forme. Ne pouvant écrire dans une langue qui ne correspondait pas aux besoins de leur âme, ils ont vécu de leur rêve. Pourrait-on jouer du Chopin sur un clavier non travaillé ?

Et l'heure est bien sonnée. Noël ! Nous aurons des écrivains Et Demblon arrive parmi les premiers.

Relis les œuvres de notre artiste — cher Albert. — Tâche d'en entendre les voix intérieures. La Wallonie te parle mystérieusement en ces pages pieuses. Écoute bien.

J'attends une longue lettre de toi. Dis-moi toutes les impressions ressenties à la lecture du Noël. Je pourrais te confier les miennes, mais avant je préfère goûter la bonne joie de lire tes pensées sur ce poème révélateur.

Nous nous parlerons ensuite au sujet des critiques, sur lesquels nous pourrions ne pas être d'accord.

Adieu

HECTOR CHAINAYE.

A Hector Chainaye.

COMME tu l'as si bien dit, cher Hector, notre art peut maintenant essayer son vol flottant; la marée des volontés hostiles n'est plus aussi forte, pour l'étouffer dans ses vagues, et, si quelque désastre ne vient encore planer sur la Terre de Wallonie, des intelligences pénétrantes sauront voir et décrire la vie profonde de notre peuple. Il fallait tenter l'analyse qui précède, avant d'examiner l'œuvre de Célestin Demblon. Car, pour le juger sainement, peut-on le séparer de cette époque et de cette patrie auxquelles il est invinciblement uni? Célestin Demblon est en effet un Wallon, rien que cela et tout cela, et c'est par cela qu'il est à un si haut degré digne de notre attention. Il symbolise lui-même la marche de la Wallonie vers l'art, objet de ses convoitises. De même que son pays natal, il a dû lutter contre les influences du milieu pour voler enfin vers la poésie de la Nature. Bien plus, son livre, le *Noël d'un démocrate*, symbolise encore cet effort suprême.

* * *

Qu'est-ce, *Noël d'un démocrate*? Un homme, un Rêveur, s'éveille à l'aube de la Noël, et, suivant la coutume chère à ses souvenirs, se dispose à quitter Liège pour se rendre au village natal; ce hameau solitaire au bord de la Meuse, c'est le berceau de sa famille, le ressort de ses songeries, le dieu de sa religion. Mais il ne peut se soustraire au choc des impressions montant comme des vagues autour de lui. Et voici que le blesse le spectacle de la vie, plus cruel à mesure que se resserre le réseau des maisons de cette ville qu'il lui faut traverser. Hanté par le désir des vastes campagnes ruisselantes de sons et de lumière, intensément avide de l'âme

repos des fermes, au coin de l'âtre familial, il ne peut même se livrer librement à ses rêves de bonheur : car de tous côtés s'agite et grouille le peuple des bourgeois ; son mystique amour étouffe dans les flots d'une foule *étrangère*.

En vain essaye-t-il, pour chasser ces importuns fantômes, d'évoquer l'ombre du princier Grétry qui sut dire la grâce des chants wallons et rester Liégeois sous la poudre parisienne ; en vain son imagination cherche-t-elle à peupler les banals carrefours d'une cohue soyeuse de marquises et de frétilants gentilshommes : le réel, avec ses misères, ses haines et ses rancœurs, l'étreint de toutes parts. Et de plus en plus gronde en sa poitrine de poète l'océan des désirs : Oh vivre loin, bien loin de cette ville aux chaînes de pierre et de ces ennemis auxquels il doit sourire, vivre au flanc des collines, dans le vaste et puissant murmure, dans l'hymne solennel des Forêts, laisser éperdument s'épandre, comme un fleuve de magique rosée, l'amour pieux qu'il a voué au Sol Natal !

Hélas, combien vaines sont les songeries ! La ville ne reste-t-elle point là, la ville où doivent s'écouler encore les années de sa vie, la ville et ses foules, la ville où meurent les chimères, la ville populeuse et par conséquent solitaire !

Fébrilement, le Poète s'éloigne ; un train sifflant et chevelu de vapeur l'emporte enfin vers le coin de patrie qu'il chérit ; et, à mesure que s'efface au loin l'entassement de la cité, il sent des ondes joyeuses se gonfler et chanter en lui, son cœur s'épanouir, et son âme, comme une églantine éveillée à l'aurore, s'ouvrir naïvement aux pensées consolantes.

En vain les misères de l'existence quotidienne — symbolisées par une grossière conversation de bourgeois — le poursuivent, le harcèlent : dédaigneusement il en détourne les regards, et, avec une gaieté enfantine et religieuse, se donne tout entier au radieux spectacle de la patrie rustique. Car il l'a retrouvée enfin, la campagne si longtemps attendue ; enfin la brise est venue lui chuchoter les primitives confidences des champs endormis au soleil ; dans la paix majestueuse et biblique de la Nature, enfin il lui est permis

de promener son cœur souffrant. Voici les parfums connus, les harmonies rurales dont il avait la nostalgie; voici les paysages, les vastes étendues languissamment paisibles qui toujours ont peuplé sa pensée. Ce fleuve, il est à lui, ces rochers, il les a faits siens par la magique servitude de son désir.

Alors, dans son âme mystérieusement amollie, s'élève un alleluia, un cri d'amour, un incompressible flot d'allégresse. Chokier, les Awirs, le Condroz, maisons, prairies, forêts, se déploient comme un gigantesque décor au théâtre de ses souvenirs, tandis qu'un hymne grandiose, aux notes éperdument frémissantes, tressaille en puissants accords au plus profond de son cœur. Et les voici, les êtres long-choyés qui furent les compagnons de ses petites années. Voici les cabanes, les vergers; la chambre tiède encore des vies qu'elle abrita; les puérils et bienveillants vestiges du foyer familial; voici la Femme vers laquelle ont rayonné ses dilections, la Femme aux albes mains, promptes à chasser les douleurs. Toute sa première enfance, le poète la revoit; il rentre en son village comme l'ami toujours attendu; la campagne le salue d'un familier bonjour; et de cette Wallonie adorée, plus suggestive en la simplicité des champs qu'au sein des brumes de la ville, vient sourdre avec douceur, et longuement résonner, un affectueux chant de bienvenue. Alors, courbé dans une adoration pieuse, le Poète s'exalte en un balbutiement d'amour :

Être la plante, la plante contemplative, la plante émaillant l'air de teintes fondues, la plante esclave, la plante déesse, voluptueuse et défaillante sous son maître le roi Soleil. Être l'effluve, l'effluve moite et languissant, mollement anéanti sous la caresse du vent charmeur! Se voir le dieu de l'univers, mais se confondre avec lui, expirer des parfums, colorer des nuances, exhaler des bouffées de brise, être enfin le prince des Rêves au milieu de la Nature, pour lui rendre la vie qu'il a reçue d'elle et unir leurs deux existences en un vaste soupir d'amour....

Noël, c'est la Noël!

La terre palpite, et l'air frémit; Noël! disent les mélodies rustiques; Noël! chuchotent pensivement les mystérieuses forêts;

Noël, Noël! soupirent les fraîches odeurs exhalées des petites mousses. Les augustes géants sylvains inclinent plus confidemment leurs gros membres feuillus, les herbes lancent d'une voix plus pénétrante le pizzicato de leur sourire vert; et, tandis que s'étend à l'infini la vaporeuse, la suave, la colossale harmonie des choses, voici que de tous les hameaux éparés en la solennelle vesprée, s'élèvent les merveilleux refrains du temps jadis, les tant naïves chansons wallonnes qui doucement, avec tendresse, se réjouissent à la naissance du Christ.

*
* *
*

Hector, — poète éphèbe et pervers, — tu m'as attribué vraiment une trop lourde tâche. Après avoir analysé le fond de Noël, en examiner encore la forme et te laisser quelques observations générales, c'est beaucoup pour moi et bien peu pour toi.

Il m'a paru nécessaire de donner une idée relativement complète du dessein de l'œuvre. Maintenant le fond et la forme pourront être étudiés de pair.

Célestin Demblon est l'homme des villages tranquilles, violemment transporté dans l'agitation de la cité. Ce contemplatif, né pour la paix sereine de la campagne, se trouve mêlé à notre vie active. Et, comme les pauvres fleurs des bois transplantées en nos jardins, il ressent la nostalgie aiguë de ses champs vastes et libres.

De plus, il est Wallon, c'est-à-dire panthéiste. Panthéiste, non pas absolument à la façon des philosophes, mais comme l'entendait Baudelaire : il donne une parcelle de lui-même, un frisson de son fluide vital à tous les objets qui l'entourent, si bien qu'il les revoit animés d'une vie particulière, d'une vie issue de sa propre individualité. Ainsi le poète ne *peut* vivre complètement sa vie de poète qu'en présence de ces choses désormais vivantes, parce qu'elles achèvent son *moi*; et de même cette sorte d'existence magnétique, acquise par les choses au vouloir du poète, n'a de signification, de *personnalité* parfaite que vis-à-vis de lui.

Ainsi la nostalgie grandit encore. Non seulement le poète a soif de la patrie, du sol aimé des années d'enfance; mais il y veut aussi revoir, il faut qu'il y retrouve les parties de lui-même qu'il y a laissées jadis.

Cet amour profond du village, et " l'objectivité panthéiste " mêlée au long regret du coin de pays déserté, sont la caractéristique de Célestin Demblon. Ils sont aussi l'explication de sa personnalité littéraire. Invinciblement, quoi qu'il fasse, son œuvre le reporte au hameau natal. Mais, lorsque l'imagination l'y ramène, qu'y peut-il apercevoir? Des souvenirs, c'est-à-dire des lambeaux de lui-même accrochés aux rameaux de la forêt des choses. Des impressions? Oui, mais elles auront bien rarement le caractère de l'unité absolue. Trop de détails sollicitent ses regards — et tous avec une égale persistance, puisqu'il *se* retrouve en tous — trop de petites voix mutines éparpillées jusqu'à l'horizon l'interpellent et lui crient " souviens-toi " , trop d'êtres adorés le harcèlent pour qu'il puisse renoncer à converser avec chacun d'eux, à les écouter l'un après l'autre, à les examiner séparément; trop de fragments de son cœur sourient, murmurent, fourmillent, étincellent autour de lui pour qu'il lui soit permis de ne voir, de n'entendre et de ne peindre que la déesse Nature seule, en son ensemble colossal.

Bien plus, Demblon pousse jusqu'à ses dernières limites cette faculté wallonne de trouver de subtils liens entre les choses; si bien que chaque détail lui suggère une profusion de détails jumeaux, que chaque pensée retrouvée est pour lui la source d'un courant d'idées nouvelles. Le défaut de cette précieuse qualité, c'est encore une fois cette passion de s'annihiler en une multitude de petits mondes, complets par eux-mêmes, et n'ayant avec le grand corps du vrai Monde que des points de contact infiniment ténus.

Célestin Demblon est donc trop éperdument épris de sa Wallonie. Il nage en sa vision les yeux noyés d'extase, également sollicité par une telle profusion de bijoux qu'il n'y saurait choisir. Le rêve, comme un radieux nuage émaillé de paillettes cristallines, l'enveloppe étroitement : ébloui, les regards vagues d'admiration, il marche au hasard; suivant une expression de Baudelaire, il " s'évapore " , en son rêve, craignant de le brutaliser s'il veut s'en rendre maître.

La forme de Célestin Demblon répond au fond de ses œuvres,

naturellement, mais il est difficile de la qualifier. Si je devais désigner la tienne, Hector, je dirais : ton style évoque les candeurs magnétiques et suggestives de la lune impassible qui glisse dans les cieux attentifs ; de même les poètes traversent orgueilleusement, sans y souiller leurs yeux, la vie coutumière, ses hontes et ses drames. La forme de Célestin Demblon est plus compliquée ; elle fait songer à une gerbe de banderolles, de teinte foncée, mouchetées de pierreries et de métaux sombres, des banderolles se déroulant pour se recroqueviller ensuite, sinueuses, allongées, souples, exhalant d'énigmatiques lueurs : symbole de sa phrase tantôt bistournée, tantôt rectiligne, et reployée sur elle-même comme un serpent.

Son style est complexe, multiple, déconcertant ; des banderolles flottantes, des envolées de banderolles qui se balancent, se désunissent, s'enlacent, se séparent, s'enchevêtrent, et dont la masse confuse soudain s'entr'ouvre pour laisser se répandre l'énorme accord d'un hymne d'enthousiasme, ou donner à entrevoir, dans une reculée mystérieuse, quelque apparition de visages souffrants et timides, souriants mais douloureux...

Et cette forme contournée s'adapte au corps de l'œuvre comme la broderie au canevàs : l'une tient irrésistiblement à l'autre. C'est logique. L'esprit de l'auteur, sans cesse tiraillé par des influences diverses, court à chaque détail nouveau, puis revient sur ses pas, fou du désir de tout voir, de tout dire, de chanter avec les couleurs, de s'identifier aux parfums des musiques, de s'anéantir en l'universelle vie de la Terre. De même sa phrase vient, va, s'avance, recule, s'étend, se replie, marche et se détourne, pour se gonfler enfin d'une suprême exclamation de joie et se déployer en la description magique du sol aimé.

Mais, à mon avis, cette forme n'est point définitive : elle a changé depuis les " Contes mélancoliques, „ elle changera encore. Dans " Noël „ même le progrès est sensible ; les derniers chapitres sont de loin supérieurs aux premiers : c'est que, de plus en plus, l'auteur maîtrise son sujet. Jadis il en subissait l'impérieuse domination ; maintenant il lutte contre lui ; il en triomphera. Et alors nous aurons des œuvres où les détails fourmilleront sans

hacher l'unité. Célestin Demblon, affranchi des préoccupations politiques dont le reflet salit encore déplorablement son " Noël, „ saura, dans l'unique souci d'un art immaculé, rejeter l'excès de personnalité qui pèse sur ses livres. Car la Wallonie aura marché : sortie des langes de l'enfance, la Patrie naît à la vie subtile de l'homme artiste. Nous sentons des courants de fluide s'épandre autour de nous : le renouveau fera germer une génération d'esprits. La Wallonie a donné le jour à Félicien Rops, l'un des plus fascinants génies de ce siècle. Cette gloire pourrait lui suffire. Mais nous voyons avec bonheur s'élever en notre race cette puissante lueur du Beau, dont ton frère Achille Chainaye a eu l'intuition profonde. Qu'elle naisse, la pléiade impatientement attendue; le soleil wallon la caressera d'harmonieux baisers et les sourdes harmonies de notre Terre chanteront de radieux hosannah. Célestin Demblon pourra s'enorgueillir de l'avoir annoncée; à nous est réservé le suave, l'intense, l'ardent bonheur de la saluer un jour.

ALBERT MOCKEL.

Le sonnet suivant, publié par la *Jeune Belgique*, est dédié " Aux symbolistes de la *Wallonie* et de l'*Art Moderne* „. C'est une parodie faite de joyeuse façon. Nous regrettons que le manque de place ne nous permette point d'y joindre le désopilant " commentaire „, qui l'accompagne dans la *Jeune Belgique* : nos lecteurs auraient ri, comme nous, franchement et sans arrière-pensée.

NIHILISME TRISMÉGISTE.

NADA !
(Calle de la Vuelta Abajo.)

L'homme y passe à travers des forêts de symboles.

BAUDELAIRE.

Ah! Nada! Nadada!
Petit cheval de bois!
La canne à Canada!
Oh plusieurs à la fois!
Voilà : Goya gronda
Nada, quand Quinquempoix,
Camarde! canarda
Soulayé sous la croix

Du carrefour. L'ara
 Qu'aura Lara leurra
 Laura, qu'amarrera,
 Flotte! l'honorera
 Ses père et mère. Hara
 Kiri, Caro, Cora.

CHRONIQUE MUSICALE.

CONSERVATOIRE ROYAL DE MUSIQUE.

1^{er} CONCERT ANNUEL.

A part quelques loges vides, la salle présente son aspect habituel. Dès huit heures, M. Radoux commence la symphonie de Schumann, donnant ainsi à certains habitués et habituées, la satisfaction de faire leur entrée durant le premier morceau.

Mais ce n'est pas après deux répétitions d'ensemble que l'on ose présenter dans un concert sérieux une œuvre semblable; ensuite les maîtres premiers violons feraient bien de ne pas se faire remplacer par leurs élèves, ne fût-ce que par amour de l'art, si pareille chose peut les toucher! Quant aux cuivres, puisse ma voix les émouvoir davantage que les gestes désespérés de M. Radoux; ils sont toujours à côté de la mesure, en retard de peu de chose, mais suffisamment pour couper tous les accords en deux. C'est aussi affreux que pénible; il n'y a plus la moindre fermeté dans la rythme. Le *finale* de la Symphonie n'était plus qu'un tintamarre confus. Le *trio*, pourtant, a été relativement mieux rendu et j'en voudrais dire autant de l'*andante*, si M. R. Massart ne s'était permis d'agrémenter outre mesure son solo. Cette ravissante phrase dont la simplicité est le plus grand charme, se serait très bien passée de nuances d'aussi mauvais goût. Du moins..., c'était l'avis de Schumann!

Passons rapidement sur l'admirable Concerto de Max Bruch, que M. O. Dossin a interprété avec assez bien de style, mais sans

beaucoup de virtuosité ni grande sûreté dans la justesse de la note.

Nous avons à faire l'éloge d'un véritable artiste, M. Taffanel, dont la venue à Liège aura, je suis sûr, réconcilié beaucoup de monde avec cet instrument mal connu qu'on appelait dédaigneusement la flûte. Impossible d'imaginer une exécution du Concerto de Mozart, plus soignée, plus charmante et plus correcte, tout à la fois.

Me voici maintenant en présence des trois chefs-d'œuvre, fragments de chefs-d'œuvre, dont M. Radoux, ne suivant cette fois que la seule impulsion de son bon goût, a enrichi son programme : le *Prélude* et le *Final* de Tristan et Iseult, l'*Ouverture* des Maîtres chanteurs et la *Chevauchée* de La Walkyrie.

C'est beaucoup de Wagner, si l'on veut; mais si j'étais sincère, je dirais que c'est encore trop peu. Je dis " beaucoup „ pour les neuf dixièmes de la salle qui malheureusement, à part quelques passages essentiellement mélodiques, ne comprennent pas un traitre mot de cette musique. Sans me poser pour un initié, voici ce que je veux dire. Un fragment quel qu'il soit d'un opéra de Wagner, est toujours, indépendamment de la phrase vocale, une sorte de poème symphonique, et même plus, car la musique au lieu de traduire des sujets ordinairement simples, esquissés largement, doit suivre pas à pas en les décrivant tous les détails d'une action presque toujours compliquée.

Supposons, par exemple, l'*Ouverture* des *Maîtres Chanteurs*.

L'auteur pour la composer a adopté un plan. Ce plan, qui est une sorte de synthèse du poème, échappe fatalement à tous ceux ne connaissant pas un peu la partition, alors même qu'ils auront lu dans le programme " que l'on y devine aisément la lutte de ces deux éléments, le génie libre et spontané et le pédantisme de l'école. „ D'abord, ce n'est pas cela du tout, et si M. Radoux ne voit là-dedans qu'une lutte, je ne ne suis pas de son avis.

De même que les grandes lignes de l'œuvre sont retracées dans cette ouverture, les principaux motifs de l'opéra en forment le squelette. Elle nous présente d'abord la base du sujet, le concours des *Maîtres Chanteurs* dont le thème solennel est largement développé; vient ensuite la pantomime expressive de la scène de l'église,

où Walther et Eva s'aperçoivent pour la première fois et se font comprendre leur amour, par le langage des yeux. A cette page d'une fraîcheur et d'un sentiment exquis, succèdent la fanfare glorieuse des *Maîtres Chanteurs* et l'hymne final, chanté par le peuple au vainqueur du tournoi. Ce sont l'obstacle et la tentation qui viennent se placer entre Walther et l'objet de ses désirs, car Eva doit être le prix du concours.

Devant l'espoir d'un tel bonheur, la passion du jeune chevalier grandit. Les thèmes du *duo* apparaissent successivement pour exprimer plus nettement son amour; puis c'est la touchante inspiration de Walther subissant l'épreuve préparatoire de tout aspirant. C'est seulement après cette éclosion de sentiments tendres qu'apparaît l'idée comique du pédantisme de l'école et le dénouement de cette sorte de présentation de l'action. L'épreuve finale est arrivée: voici l'entrée de Beckmesser venant disputer la palme à Walther; le thème du concours, dans un contraste éminemment pittoresque, est repris par tous les bois, en *pizzicato* et dans un mouvement dont la gaité railleuse dépeint l'attitude de la foule. Par instant, le motif de la romance précédente vient dominer cette scène humoristique et nous conduire par une sorte de lutte au triomphe de Walther. Alors, tandis que les violons font vibrer le chant mélodieux du vainqueur, ce même thème du concours est repris à la basse dans son premier mouvement; sur la suite de son développement, se déroule l'air de Hans Sachs prophétisant la gloire immortelle au héros du tournoi, puis la fanfare reparait plus joyeuse, plus éclatante, et enfin, dans un *forte* suprême, résonne superbement le thème fondamental, qui a servi d'introduction.

Après ce résumé complexe, niera-t-on que ce qui fait le charme pénétrant de la musique de Wagner pour les uns soit précisément la cause de son incompréhensibilité pour les autres? Et de même, ceux qui sans se douter de la plus petite intention de l'auteur, entendent une de ses œuvres pour la première fois, peuvent-ils se permettre de dire que c'est de la cacophonie?

Non, Wagner parle une langue nouvelle et il faut se donner la peine de chercher à la comprendre avant d'émettre de jugement

sur ce qu'elle peut exprimer. Dans ces chefs-d'œuvre, pas une note n'est là sans sa raison, pas un effet n'est voulu, s'il n'est parfaitement justifié, et jamais une phrase, si belle qu'elle soit, n'est répétée à satiété sous prétexte de charmer davantage ou d'être rendue plus facilement populaire !

Il me reste maintenant à m'esquiver lestement, car j'ai beaucoup empiété sur une place qui ne m'était pas réservée. Je ne parlerai donc de Tristan et Iseult que pour féliciter ces Messieurs de l'orchestre, et M^{me} Fick qui en a très bien interprété le *final* : comme ce n'est pas la dernière fois que l'on emprunte à cet opéra, je compte pouvoir en reparler avec autant d'à propos aussi longuement que je voudrais le faire aujourd'hui. Quant à la grandiose conception de la Chevauchée des Walkyries, elle est suffisamment connue et admirée à présent pour se passer de nos louanges. Aussi, après avoir de nouveau félicité M. Radoux de la composition de son programme, je ne puis mieux terminer qu'en remerciant les obligeants lecteurs de la Wallonie qui auront bien voulu me suivre jusqu'ici.

AL. B.

* * *

La Société d'Émulation donnera, le 5 mars prochain, une audition de la dernière symphonie d'Erasmus Raway.

Bravo! Enfin!

CHRONIQUE ARTISTIQUE.

LE 4^{me} SALON DES XX.

L y a beaucoup à laisser au Salon des XX, pour ceux surtout que ne satisfait pas une simple peinture de bon ouvrier et qui cherchent les choses de l'âme dans le moindre bout de toile peinte. On voit de beaux frottis et d'opulents empâtements et par là dessus des œuvres de vieux ou de "vieillis"; de Smits, nul et bête, d'Artan très déchu sauf en sa Jetée d'Ostende; de Verhaeren et de Thaulow, auteurs de chromos. Seul des anciens, De

Braeckeleer nous ravit encore ; avec la couleur rutilante et l'exacte minutie d'un flamand, il peint de discrets et antiques intérieurs tapissés de cuirs fauves, tout le vieux et l'honnête, mais sans psychologie en somme et en se répétant.

Je note parmi les invités Lebourg avec sa " Seine à Charenton „ une chaude fin d'après-midi ; M^{me} Morisot, un talent singulièrement féminin, bleu tendre et léger ; Rafaëlli, étonnamment vrai, un crayon frémissant mais si vulgaire ! Renan, fluide, musical, le charme blanc et bleu des nuits d'Orient ; Rodin, vigoureux et quasi Michel-Ange dans son Ève qui se voile la face des bras ; M. Maris avec un tout petit paysage mélancolique de lande et de soir et, sous verre, un portrait de femme doux et vague comme une musique vespérale et lointaine, et Zilckens avec un soir d'automne de couleurs fauves, facile peut-être, mais fort impressionnant.

Venons aux XX proprement dits.

Le " Semeur du mal „ de Charlier est un bronze de puissante allure ; un grand athlète noueux au profil d'ange déchu, passe en semant des serpents, et cela est d'un geste !

Et pourtant le " Marteleur „ de C. Meunier, cette image du travail moderne, est bien autre encore. Il apparaît immobile dans la pénombre de la dernière salle et ce repos de la force est saisissant.

Vogels se montre de plus en plus un admirable paysagiste ; voyez " l'Enclos „, " l'Étang „, et " l'Automne „. L'eau, les verdure, les ciels, la neige, sont superbes.

Ensor apporte une fort belle impression prise en plein Bruxelles et d'estimables natures mortes. Je n'ai pas compris son Christ marchant sur les eaux. Quant aux visions, je les ai mieux comprises : je ne blâmerai ni les cartels appendus aux fenêtres de Jérusalem, ni les trivialités introduites dans cette fantastique Passion. J'eusse seulement rêvé les ombres plus fortes, un autre effet de mystérieux et d'autres grouillements de foules. L'idée était séduisante mais réalisable seulement à quelqu'Odilon Redon. Les visions de

l'illettré Ensor sont plus ridicules que terrifiantes ou même que burlesques.

Verheyden est un tempérament sain mais timide de flamand.

Son Camille Lemonnier est vivant. La "Campine", et "En Vacances", sont d'une agréable tonalité.

Van Rysselberghe : un portrait de fillette, nerveuse et mince et bien moderne.

Schlobach : un bon portrait et de bonnes notes de voyage.

Wytzman et Finch m'ont paru en baisse. Van Strydonck, très vrai, est un déplaisant coloriste.

Que reste-t-il ? Rops avec sa "merveilleuse Dame à la fourrure", (voir la critique pénétrante et enthousiaste qu'en a faite Joséphin Péladan), et une "Gueuse", effrayante de réalisme vengeur.

Et enfin, il y a Henri Degroux, un "fameux", celui-là, et qui sait toutes les beautés de l'épopée; il n'est pas si petit tableautin de lui qui ne soit reconnaissable au premier coup d'œil. L'an passé, le "Pèlerinage de S. Colomban", était doux et suave comme un cantique éclo au temps de S. François d'Assise. Cette fois-ci c'est, au contraire, une peinture de viol, le rêve d'un fiévreux par une nuit d'Août, mais quels morceaux ! Les horizons et les ciels sont tragiques; c'est d'abord le meurtre râlant et pantelant dans la plaine, c'est ensuite l'assassiné, et on voit parmi les trèfles foulés et sanglants un cadavre aux entrailles ruisse-lantes, déchiré, dépouillé; et il passe dans l'air on ne sait quelles voix maudites. Quant au roman d'Eekhoud que Degroux prétend avoir illustré, il n'est qu'un prétexte. Kees Doorik, quoique très beau, très grand même, est plus près de la réalité et n'a pas la furie épique des deux toiles de Degroux.

C'est d'un dessin Michel-Ange-sque et d'une couleur malade et quand je repasse mes notes, je ne vois guère au Salon que Degroux qui me satisfasse complètement.

J'aurais voulu voir quelques Rops de plus, des Khnopff, des Mellery, des Redon, des Swan. Oh ! ces lions de Swan !

PHOTOGRAPHIE INSTANTANÉE

M. ZEYEN.

137, boulevard de la Sauvenière, 137

LIÈGE.

Spécialité d'agrandissement à la lumière électrique.

FABRIQUE DE PIPES DE HENRI ZUBRODT,

Place du Théâtre, 11, Liège.

Porte-cigares en écume de mer, ambre et racine de bruyère.

— Pièces de commande, Écussons, Initiales, Portraits, exécutés en 24 heures.

RACCOMMODAGES.

INDE
PERSE
CHINE
JAPON

M^A. SERRURIER-BOVY

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 38

LIEGE

ARTICLES

DE

MÉNAGE



ORFÈVRERIE

ARGENTÉE

H. FONDER-BURNET,

48, rue du Pont-d'Île, Liège,

AGENT GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE DE LA

PEINTURE FRANÇAISE.

Cette Peinture, préparée à base de céruse et d'huile de lin, est toute prête à employer; elle est brillante et siccativ. Sa qualité ne laisse rien à désirer, son mélange étant absolument composé comme celui fait par les peintres les plus expérimentés. Son emploi sur boiseries, murs, meubles de fer ou bois, grosses voitures, etc., la place à la portée de toutes les personnes désireuses de conserver en bon état leur matériel agricole, industriel ou autres.

L'assortiment se compose de 42 nuances, en boîtes de 1, 2 et 5 kilog., à fr. 1-10.

Allumettes Suédoises (Kaiser-Holzer), 20 fr. les 1000 boîtes

» **Nilson**, bout noir,

fr. 9-50 les 1000 boîtes.

Tous voudront voir sourire, attirante, intensément, avec sa lourde chevelure que retient l'or d'un peigne fixé très haut, sa bouche mi-ouverte sous le retroussis gamin de ses narines rosées, en une adorable pose, la femme dont Carpeaux fit « **le Jour** ».

Tous, aux heures où la pensée s'égaré en rêveries indécises, penseront voir les folles **Bacchantes** — *reproduites en plâtre imitant les tons si fins des bronzes de Pompeï* — descendre de leur socle d'ébène pour venir leur mettre aux lèvres la sensation d'une voluptueuse ivresse.

Tous voudront voir, surmontant les cases de leur bibliothèque emplies de bouquins empoussiérés, l'inoubliable **Don Quichotte** brandissant, d'une main, son inoffensive épée, et tenant, de l'autre, le livre dont la lecture fait se crispier sa face anguleuse.

Tous voudront voir, comme preuve du prodigieux talent des grecs, les **statuettes retrouvées** en 1870 à **Tanagra** en Béotie,

actuellement échouées

RUE DU PONT-D'ILE, 39.

LA

WALLONIE

QUAND MÊME.

SOMMAIRE :

Georges GIRAN	Luc Robert (fin).
F. SEVERIN	Vers.
M. CANTONI	L'inoubliable.
Aug. VIERSET	Calme lunaire.
Albert MOCKEL	Profils pervers.
W.-A. MACÉDONSKI	Le vieillard givre.
Chronique littéraire :	
Maurice SIVILLE	André Cornélis.

La livraison 50 centimes.

2^e ANNÉE, N^o 3.

LA WALLONIE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

ABONNEMENT : 5 fr. par an. Union postale : 6 fr. 50.

Comité de Rédaction { Ernest MAHAIM,
Albert MOCKEL,
Maurice SIVILLE.

Bureaux : rue St-Adalbert, 8, Liège.

L'ART MODERNE

Revue critique des Arts & de la Littérature

Paraissant le Dimanche

Abonnement : 10 francs par an

Administration : 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

LA JEUNE BELGIQUE

Paraissant le 1^{er} de chaque mois en livraison de 32 pages

Prix d'abonnement 7 francs

Administration : 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

DELZIRE MORIS

Par ARNOLD GOFFIN

chez Moens, galerie Bortier, Bruxelles,

Prix : 2 francs.

L'ART ESPAGNOL

Par LUCIEN SOLVAY.

chez ROUAM, éditeur, Paris.

LA REVUE INDÉPENDANTE

DE LITTÉRATURE ET D'ART

Paraissant tous les mois en une livraison compacte

Abonnement 17 francs par an.

Bureaux : 79, rue Blanche, Paris.

LUC ROBERT.

(Suite et fin.)

A Léopold Garnir.

III.

A six heures, Lucien fut debout, éveillé par les bruits de la ferme. En bas, il rencontra Luc invariablement levé avec le soleil, se promenant dans la cour et regardant avec l'œil du maître les chevaux qui sortaient, courbés sous les portes basses des écuries. Lucien déjeûna seul dans la grande chambre tranquille, car Luc ne se mettait jamais à table sans Lucienne. Puis il jeta son fusil sur l'épaule, enfonça son feutre sur sa tête et partit en sifflant Breuc.

Après avoir passé la porte charretière, comme poussé par une force supérieure il fit un brusque crochet et se planta les yeux en l'air sous le châssis de la chambre de Lucienne. Et il se prit à songer à des choses très douces et très nouvelles, étonné lui-même de sa rêverie vague qui montait comme un brouillard flottant vers la fenêtre de Lucienne, dans la paix du matin vermeil. Brusquement il sentit qu'il l'aimait comme une sœur cadette à qui l'on doit aide et dévouement et il s'emplissait la tête de désirs héroïques de se sacrifier pour cette amie qui dormait là dans sa chambre de jeune fille, sur son petit oreiller pâle. Il aurait voulu savoir à quoi elle rêvait, et il se sentit monter une brusque colère à l'idée qu'elle ne pensait pas à lui. Ce devait être le grand-père qui l'occupait, le grand-père avec ses quatre-vingts ans couronnés de neige.

Et il restait immobile, absorbé dans ses idées songeuses, sans essayer de se raisonner.

Il baissa la tête et ses yeux tombèrent sur Breuc qui s'était accroupi près de lui, le nez en l'air, le regardant comme pour l'interroger. Alors il sembla s'éveiller. Tiens, qu'est-ce qu'il faisait là, est-ce qu'il allait monter la garde devant les fenêtres maintenant, avec son fusil au dos? Il se railla d'un éclat de rire qui sonnait

faux, remonta son carnier d'un coup d'épaule et s'enfonça dans la campagne.

Luc, pensif, le regardait s'éloigner avec une brusque inquiétude au cœur.

Lucienne descendue, un sonore baiser avec un "bonjour censier," bien affectueux lui rendit son calme.

D'ordinaire, Lucien ne rentrait que le soir, déjeunant au bois d'une tartine emportée le matin et fraternellement partagée avec Breuc.

On s'étonna de le voir revenir à midi. Il expliqua que s'étant rapproché de la ferme en suivant un perdreau démonté, il avait préféré partager le dîner avec eux. Ils se mirent à table, Luc et Lucien soudainement mal à l'aise, Lucienne gagnée par leur gêne.

Lucien s'éloigna, le dernier morceau en bouche et rentra le soir, le carnier vide. Et comme le fermier avait un petit sourire moqueur, il protesta qu'il avait battu les meilleures parties et s'emporta contre ses nouvelles cartouches à poudre de bois qui fusaient comme si on les avait mouillées, n'osant pas avouer qu'il était resté toute l'après-midi à l'orée du bois d'Erwemont, les jambes cassées, le fusil entre les genoux, rêveur sans savoir pourquoi.

Après le repas, — toutes les journées se ressemblant au Culot des Bois — ils se retirèrent dans la petite pièce où ils passaient leurs soirées. Luc raconta des histoires, rappelant du fond de ses quatre-vingts ans des souvenirs de jeunesse: le pays couvert de moines, l'abbaye de Montfert pullulant de robes noires, comme une fourmière, la richesse de l'ordre avec ses cent et trois fermes groupées autour de lui et dont le nombre s'étendait toujours rongant la terre à cinq lieues à la ronde comme un halo autour du resplendissement de ses toits d'ardoises, puis l'arrivée des gueux de France, comme il appelait les révolutionnaires, qui avaient saccagé Montfert et n'avaient laissé du palais des moines que les trois pans de murs noircis par l'incendie qui achevaient de crouler, là bas, dans l'enclos où paissaient les vaches du Culot du Bois.

Lucienne, le coude sur la table et la tête dans les mains, l'écoutait, intéressée toujours à ces histoires qui, racontées par Luc, prenaient les teintes patinées d'une tapisserie très ancienne dont les personnages auraient chanté des airs d'autrefois.

Lucien la regardait, ses grands yeux éveillés par l'attention et les paroles du grand-père lui semblaient un murmure doux et insaisissable qui berçait sa rêverie. Comme Lucienne se retournait, elle surprit son regard et elle y vit tant de douceur souffrante et cachée, qu'elle en fut remuée d'étrange façon.

Cela ne dura qu'un instant. Lucien s'était ressaisi et se forçait à présent à écouter Luc, avec des signes de tête et de grands gestes d'approbation, au fond, très grave. Quand, à "l'au revoir, ,, Lucienne prit la main de Lucien dans une pression amicale et prolongée, il sembla brusquement à Luc que c'était son cœur à lui qu'elle serrait là dans sa petite main blanche.

Depuis ce soir, tous furent tristes, gênés de l'idée que quelque chose s'était dérangé dans le mécanisme régulier des habitudes.

Serrés à trois le soir autour de la lampe discrète sous son abat-jour, ils se sentaient malheureux et contraints, sans qu'ils pussent reprocher à l'un d'eux cette tristesse noire tombée du ciel et qui les envahissait.

Lucienne songeait beaucoup, devenue grave. Des idées qu'elle avait eues autrefois lui revenaient, obsédantes. Parfois, quand elle était seule le soir dans le calme de la chambre close, avec Luc, elle avait souhaité du bruit, du mouvement, un événement, n'importe quoi, pourvu qu'elle eût une heure de distraction. Un mécontentement inavoué, vague, qu'elle refoulait avec des reproches, avait parfois grondé en elle aux heures de solitude. Elle aurait voulu un coup de vent dans son paysage trop ensoleillé, un espoir ou une menace à son horizon inaltérablement bleu, éternellement limpide et serein, sans un moutonnement de nuage, comme un grand ciel de printemps désespérément radieux et clair, d'où tombait une paresse lourde et une torpeur où s'endormaient d'un sommeil forcé les ardeurs de ses dix-huit ans.

Elle s'était remise avec des désirs fébriles à son piano et s'é-

tourdissait le soir dans le rythme emporté et tournoyant des valse qu'elle martelait sur le clavier.

Un matin brumeux, comme Lucien se levait, le vacher accourut très rouge, tournant sa casquette entre ses doigts sales avec embarras, bégayant que Breuc était mort.

Lucien dont les nerfs surexcités étaient impressionnables au plus haut point se sentit un coup au cœur, et brusquement s'en fut au jardin, pour voir.

Breuc était mort dans la nuit, brutalement assommé par un coup de sang. Il avait battu la campagne et couru le lièvre tout le jour, redressant ses muscles détraqués dans une nerveuse tension de toutes ses forces, et, le soir, revenu épuisé, raidissant ses pattes dans la dernière fièvre avant-courrière de l'agonie, il s'était abattu devant sa niche, avait regardé désespérément avec un œil humain le flamboiement des fenêtres de la salle à manger où se rythmait une valse dans un éparpillement de notes sonores et, sans un gémissement, battant l'air de ses membres rigides et ouvrant au large sa gueule, il s'était affaissé, les yeux tirés, le corps tendu, seul sous le ciel noir. Et il dormait maintenant son grand sommeil glacé et les fleurs du jardin qui l'aimaient et s'étaient accoutumées à le voir bondir par les petits sentiers pleuraient sur lui leurs larmes de rosée.

Lucien était venu jusqu'à la porte de la salle à manger la face tirée, les yeux secs et brûlants et il avait crié : " Mon pauvre Breuc est mort ! „

Lucienne et Luc se regardèrent avec une subite compassion et tristement on l'alla voir, déjà froid, le ventre affaissé, le poil souillé, la tête dans un flot de bave et de sang. Quand ils revinrent, le déjeuner commença silencieusement : Lucienne attendrie, Lucien nerveux et cachant son émotion. Puis, la gorge sèche, il avait dit au vacher qui larmoyait dans son sarreau : " On ne pleure pas pour les chiens „ et se levant brusquement de sa chaise, il s'était sauvé dans sa chambre, des larmes plein les yeux, toute sa poitrine d'homme secouée d'un sanglot.

Et la pluie tombait maintenant, lourde, froide, entêtée et le

cadavre raidi se mouillait sous l'ondée, inerte, barrant l'entrée de la niche, dans une rigidité de statue jetée à terre, le collier et la chaîne au cou comme si l'on craignait qu'on ne l'enfouît trop vite dans la fosse brune, par ce triste matin d'automne.

Lucien ne put manger, il se planta devant la niche et, d'une voix dolente, comme un infirme récitant sa complainte navrée, il racontait à Luc comment Breuc s'était perdu un jour qu'il l'avait emmené avec lui à Waremmes; il avait bien cru que c'était fini, il n'espérait plus le retrouver; mais Breuc avait battu trois jours la Hesbaye et il l'avait retrouvé le soir du quatrième, les pattes en sang, tombé comme une masse devant sa porte, si épuisé qu'il avait dû le porter dans ses bras jusqu'à la niche où il était resté quinze jours à se remettre. Ah il l'aimait bien, son Breuc. C'était un fidèle, — N'est-ce pas, Breuc, disait-il doucement, se désespérant à l'idée qu'il ne l'entendait plus.

Vers dix heures, un varlet vint, balança le cadavre par les pattes et le jeta sur une brouette où il tomba inerte, puis il s'éloigna comme s'il eût charrié une bottée de trèfles. Lucien le regarda faire sans un mot, mais quand l'homme se fut enfoncé sous la porte charretière, de son pas indifférent et lourd, le dos courbé sous la lanière de la brouette, il se désespéra seul sur un banc et lentement, dans sa surexcitation nerveuse, une larme lui roula des paupières. Confus, il regardait si personne n'était là, quand un bras se glissa sous le sien et il vit Lucienne qui souriait à côté de lui, les yeux humides.

— Allons, Lucien, tu n'es pas raisonnable, fit-elle avec sa voix douce qu'elle grossissait maternellement.

— Vois-tu, Lucienne, il m'aimait bien, celui-là, fit-il en refoulant ses larmes pour n'être pas ridicule.

Ils se turent, Lucienne brusquement songeuse. Une idée singulière lui traversait la tête, et Lucien vit ses yeux s'obscurcir comme si un nuage y avait passé. Alors, hésitante, cédant à une nécessité de parler, elle dit très vite avec un geste comme pour rattrapper ses paroles :

— Si je mourais, moi, tu ne serais pas aussi triste.

Lucien était très pâle. Cette idée folle lui donna intérieurement une grande secousse. Jamais cette pensée que Lucienne pouvait mourir ne lui était venue et brusquement il sentit que ce n'était plus comme une sœur qu'il l'aimait.

Il ne répondit pas; mais Lucienne qui n'avait pas retiré son bras, le sentit trembler de la tête aux pieds. Émus de leur secret brusquement deviné, ils s'éloignèrent, elle prétextant une lettre, lui s'en allant par la cour sous la pluie fine qui tombait, avec un grand froid au cœur.

De la journée ils ne se parlèrent. Au dîner, ils s'assirent séparés par le grand-père, lui le cœur serré, et elle montrant une gaité qu'elle n'avait pas, pour que lui ne vît rien.

Le soir tomba, triste et pluvieux. Pour les distraire, Luc apporta le damier, les installa, prit son journal et s'enfonça dans son fauteuil, rêveur plus que d'habitude, avec le pressentiment vague d'un malheur. L'abat-jour de la lampe faisait un rond de lumière blonde sur la table, éclairant le damier d'une flamme crue, écla-boussant de taches vives les angles des meubles, accrochant dans la pénombre des reflets clairs aux dossiers des chaises d'acajou.

Les jeunes gens poussaient leurs pions en silence, avec un glissement doux sur la planchette marquetée. Comme Lucien se démasquait, inattentif, Lucienne oublia de prendre et ils restèrent sans jouer, les doigts sur le damier, immobiles, les yeux perdus dans l'obscurité par dessus l'abat-jour. Le grand-père paraissait dormir. La lampe charbonnait avec un grésillement sourd et monotone, rendant plus lourd le silence énorme qui semblait tomber des plis épais des rideaux.

Et de la cuisine monta la voix de la vachère qui traînait très bas une chanson wallonne, douce comme une plainte.

Brusquement Lucien eut un mouvement, laissa tomber ses yeux sur le damier et son regard rencontra celui de Lucienne fixé sur lui. Il y devina tant de choses qu'un coup de folie lui monta comme une bouffée au cerveau, fit battre à ses tempes une fièvre d'amour irrésistible, et par dessus le damier il prit dans ses mains la main de Lucienne et, les yeux dans les yeux, son souffle s'égarant dans

les boucles brunes éparées sur son front, il lui dit dans uné longue adoration: " Lucienne! „

Alors, très pâle, avec un grand battement de cœur, elle lui répondit: " Je t'aime. „

Ils se retournèrent. Brusquement Luc venait de se lever. Il avait toujours son bon sourire d'aïeul, mais ses lèvres étaient blanches et son bonsoir qu'il voulait rendre affectueux fut dit d'une voix où il y avait tant de navrement et presque d'épouvante que Lucien et Lucienne se regardèrent avec l'idée soudaine qu'ils avaient fait quelque chose de coupable et d'exquis, pris de la soudaine peur de l'irréremédiable.

IV.

Luc Robert arriva au palier sur lequel s'ouvraient les chambres de l'étage, fit quelques pas dans l'ombre et tomba assis sur son lit. Il fut quelques minutes à se ressaisir. De grands coups lui battaient le crâne, comme des chocs sonores de marteaux sur l'enclume. Puis ils diminuèrent peu à peu et, lentement, il reprit conscience de lui-même. Les ténèbres lui faisaient du bien, il s'y baignait comme dans une atmosphère d'oubli où il aurait noyé sa peine.

Mais peu à peu, à mesure qu'il se ressaisissait, montèrent du fond de sa mémoire deux notes qui s'éveillèrent en lui comme un souvenir désespéré, pénétrèrent dans son cerveau et se répétèrent avec l'obsédante régularité de l'inévitable.

Lourdemment la grande horloge battait son tic tac éternel dans le silence de la chambre et il lui semblait que c'était elle qui lui jetait ces deux mots rythmés au balancement du régulateur: " Je t'aime, je t'aime! „

Alors il alla à la fenêtre, l'ouvrit au large et s'accouda sur le rebord de pierre, étendant son rêve douloureux sur la campagne endormie. La lune semblait s'éteindre dans le ciel noir sous un écroulement de nuages. Des brassées de feuilles s'envolaient, tournoyantes dans un coup de brise. Sous les rafales, les arbres aux teintes d'acajou se courbaient, jetant à l'hiver leur rousse toison

d'automne et il songeait à l'amour de Lucienne qui avait été comme le rameau vert et gonflé de sève, greffé sur le chêne de sa vieillesse. Voilà qu'elle lui reprenait par lambeaux ce manteau d'affection dont il s'était réchauffé dix ans, et c'était l'autre qui s'en enveloppait et s'en couvrait comme d'une égide. Il eut un " Bon Dieu! ", désespéré, effrayé de son avenir de quatre-vingts ans perdu sans retour. Il écoutait passer les coups de vent qui couraient sur les sapinières en pente, du haut en bas, comme le souffle de l'invisible. " Bon Dieu! cela était possible? ", et dans le bruissement dont frémissaient les cimes il reconnaissait le cri sans fin " Je t'aime, je t'aime. ", Il semblait que la parole passionnée et brûlante que Lucienne avait murmurée à l'oreille de Lucien, dans le calme de la salle à manger, avait retenti dans les corridors, dans la maison entière, gagné la campagne immense, et que toutes les voix des choses le répétaient à présent en un écho universel, peu à peu renforcé et grandi en un alleluia d'amour formidable qui montait vers le ciel noir.

Alors, pour échapper à ce cri qui battait ses tempes avec les bruits funèbres de la retombée des terres sur un cercueil au fond du trou béant, il ferma sa fenêtre et s'assit dans l'ombre, les yeux clos, essayant de s'isoler, avec la volonté de ne plus penser. Mais une révolte grondait en lui : voilà maintenant qu'un étranger s'introduisait dans son bonheur et lui prenait sa fille, sa Lucienne, son sang, l'incarnation de toutes ses espérances et de toutes ses affections. Pourquoi donc avoir ouvert à ce serpent les portes de son Eden? Pourquoi, quand Lucienne était née, avoir mis en elle sa vie, puisqu'un jour un passant devait d'un seul coup chasser son image du cœur où il croyait son souvenir ancré, et s'y établir comme dans un refuge imprenable. Est-ce qu'elle n'avait plus assez de son amour? Est-ce qu'il ne suffisait plus à ses nécessités d'affection? Il ne l'avait pas assez aimée peut-être. Dans son corps déjà rigide, son cœur avait pourtant gardé des ardeurs de jeunesse et se chauffait pour elle d'une intense flamme de passion. Elle était la borne qui marquait l'horizon de son bonheur et il ne demandait pas à en reculer la limite.

Des souvenirs confus passaient sous son crâne comme une houle, dans un flux de pensées qui envahissait son cerveau. Il se rappelait qu'alors qu'elle était fillette, il avait pleuré de grosses larmes involontaires un jour que dans son naïf babil d'enfant, elle lui avait dit qu'elle aimait mieux que lui le petit poulain de la ferme.

Un attendrissement le gagnait à présent : Pourquoi donc n'était-elle pas restée la mignonne qu'il faisait danser sur ses genoux et qu'il bourrait de confitures ? Et brusquement il se souvint de ce coup de passion qui avait soufflé sur *ses* dix-huit ans par une claire matinée d'avril et de son grand amour de jeunesse qui l'avait surpris au détour d'un chemin. Il l'avait donc crue d'une autre essence que la sienne ? Alors il se trouva ridicule d'avoir rêvé cette affection égoïste se perpétuant dans l'éternel recommencement des jours et des mois. Il n'avait donc pas conscience de l'inévitable ? A présent le petit amour rose qui dormait au cœur de Lucienne s'était éveillé et chantait en elle d'impérieux désirs. Alors, il allait la perdre ? Et lui, vivre sans elle ? Eh bien non ! Il dirait à Lucien les paroles qui troublent et qui éloignent, il allait lui montrer la plaie saignante qu'il lui avait mise au cœur, il lui crierait qu'il l'aimait plus que lui, qu'elle était sienne, qu'il vivait d'elle depuis dix ans, et qu'on ne tuait pas les vieux en leur volant leurs illusions d'octogénaires ! Une tempête se déchaînait en lui, le secouait comme un navire désarmé, sur l'orage de ses pensées.

Il voulait donc faire pleurer Lucienne !

“ Bon Dieu ! „ et il s'abîma, tout son corps brisé de tremblements. Ses dix ans de bonheur calme, ses rêves d'éternité lui semblaient une chose d'autrefois, irrémédiablement perdue, qui lui revenait en souvenirs, par delà les horizons. Maintenant il cherchait à retrouver le sentiment de l'heure présente. Et lentement il se faisait une conviction avec des hochements de tête craintifs : une certitude entraît dans son esprit, implacable et logique et brusquement il fut secoué d'une crise de sanglots, criant de douleur dans la nuit.

Et l'horloge battait toujours son tic-tac rythmé et monotone ;

les portraits, les bronzes de la cheminée — Pierrot embrassant Colombine éternellement souriante — le balancier de l'horloge, les murs, les meubles, tout reprenait une voix qui grandissait, montait, se grossissait en huées, le souffletait de ce cri qui se renforçait d'ironie: " Je t'aime, je t'aime! „

Brusquement il fut mis debout par un coup frappé à sa porte. Il écouta un instant et reconnut la voix de Lucien, tandis que la lueur d'un bougeoir filtrait sous le joint de la porte.

— Vous n'êtes pas bien, grand-père ?

Alors il eut un geste de redressement, affermit sa voix dans un grand effort, et cria à travers la porte:

— Merci, mon ami, je vais dormir.

Le pas de Lucien s'éloigna dans le corridor. Luc Robert rouvrit sa fenêtre et mit son visage dans ses mains ridées. Un rayon de lune filtra jusqu'à lui, éclaira sa face ravagée et vieillie de dix ans.

Alors simplement il se décida : Lucienne épouserait Lucien puisqu'elle l'aimait.

V.

" Monsieur et Madame Léopold Dalbert ont l'honneur de vous faire part du mariage de leur fils Lucien avec Mademoiselle Lucienne Robert. „

" Monsieur Luc Robert a l'honneur de vous faire part du mariage de sa petite-fille Lucienne avec Monsieur Lucien Dalbert. „

— Voyez donc, grand-père, comme c'est soigné, dit Lucienne, très heureuse, en débarrant les lettres de faire part que l'imprimeur venait de rapporter.

— Très beau, dit Luc, qui lisait, tout pâle sous ses cheveux blancs.

— Oh! dit Lucienne, Lebon a la spécialité, grand-père, pour les lettres de faire part.

— Qui, Lebon? dit Luc distrait.

— Mais l'imprimeur, tu sais.

— Ah!....

Puis changeant de ton :

— Alors, tu es heureuse, petite ?

Elle ne répondit pas, riant de son beau rire, la figure douce et calme, avec son tranquille bonheur de fiancée. Dehors, la couturière des robes de nocés l'appelait. Elle partit légère, avec un bon sourire pour Luc.

La porte fermée, il resta immobile, la lettre en mains, relisant sans comprendre. Ainsi c'était fini : sa Lucienne partait : dans trois semaines ils seraient mariés ! il se disait cela tous les jours depuis que le mariage s'était décidé, depuis le soir terrible où il avait cru mourir et il ne pouvait se convaincre, s'entêtant dans l'impossible espoir qu'il avait rêvé.

Devant Lucienne, il avait toujours ses bons yeux indulgents et son calme sourire d'aïeul, mais les journées étaient longues et chacune le vieillissait d'une année. Dans son égoïsme exalté jusqu'à la sainteté, il avait compris qu'il était temps qu'il fit place et qu'il se rangeât sur le côté, — comme allait s'ouvrir bientôt la foule à l'église, le jour du mariage — pour laisser passer les fiancés.

Et il s'était mis à l'écart, avec le mépris de ses quatre-vingts ans sonnés, grandi par le sacrifice, tué par la mort de ses illusions et de ses rêves d'éternité. Il agonisait avec des sourires, regrettant l'hiver, car il aurait aimé mourir au printemps pour voir une fois encore l'universelle éclosion des choses. La dernière phrase de Lucienne lui revenait comme un son de cloche : " Il a la spécialité des lettres de faire part, grand-père..... des lettres de faire part, grand-père..... „

Et brusquement il eut un triste sourire et dit : J'ai fait mon temps. Puis il aperçut à travers les carreaux de la chambre les branches des noyers qu'il avait plantés et qui grandiraient encore après lui.

Alors il alla à la fenêtre, mit sur la vitre constellée d'arabesques de givre son front glacé et longuement regarda, les yeux perdus sur la campagne où décembre avait jeté sa blanche et épaisse toison de neige.

Et il rêvait que son linceul serait plus blanc et plus froid que ce

manteau d'hiver quand il dormirait là-bas au petit cimetière où l'attendaient ses fils.

Et comme il songeait toujours il entendit dans la chambre voisine Lucienne qui faisait admirer à la couturière ses lettres de mariage et répétait avec son beau rire : " Il a la spécialité des lettres de faire part. „

G. GIRRAN.

LE VIEUX MIROIR.

L évoquait du fond des pénombres d'oubli,
Dont noyait son cristal l'évasion des éres,
La vague vision d'un mort enseveli.

Des bijoux couronnaient ses ondes séculaires
Et bien qu'il s'imprégnât de l'ambiante nuit,
Parfois il revivait en fulgurances claires.

Comme nous, dont les vers sont des roses d'ennui,
Ce pâle confident des beautés abolies
Se mourait à l'écart de dégoût d'aujourd'hui.

" O doux passé natal, mes amours, tu m'oublies !
Et voici que je sens m'étreindre dans le soir
Le morne esseulement des splendeurs avilies. „

Ainsi se lamentait le regret du miroir.

" J'ai miré dans mon lac mainte de ces amantes
Qui dénouent à jamais les liens du devoir ; „

" Et des toisons d'or fauve, à cette heure dormantes,
Et la fleur des beautés aux multiples senteurs,
J'ai miré tout cela de mes ondes aimantes. „

" Et pour qui n'en croit pas mes avis chuchotteurs,
Je garde tout au fond de mon eau de mystère
Un reste agonisant des mirages menteurs. „

Lors se tut le miroir dans la pénombre austère.
 Et je ne voulus pas vers ce songe effacé
 Abaisser mes regards de chercheur solitaire
 De peur d'exaspérer mes désirs du passé.

LES DIEUX JALOUX.

NAGUÈRE allumés par des esclaves noirs,
 Sur les fleurs et l'oubli coutumiers aux beaux soirs,
 Allongent les flambeaux, le sang de leurs crinières.
 Joyeux, mais conscient des voluptés dernières
 S'enivre Balthazar dans le temple de Bel
 Au murmure assoupi de l'amoureux Nebel.
 Et sous lui la cité déroule vers le fleuve
 Evoquant de silence une douleur de veuve,
 Rue en l'horrible joie où les grands sont vautés.
 Fléchissant du fardeau des temples et mitrés,
 Sur la placidité des faces long-barbues
 Contemplant se pâmer les belles femmes nues
 Dans l'étreinte d'azur de la froide Tanit
 De grands taureaux émus de rut en leur granit.
 Car le parfum d'aimer ensuavit la vie
 Et le Dieu de granit voit l'homme ivre et l'envie...

LES SOUHAITS.

MON rêve! Où t'exaucer des charmes du linceul?
 Où m'enclorre d'oubli dans un doux seul à seul
 Avec les livres chers et l'épouse espérée?
 Où m'enivrer les yeux de l'auguste vesprée,
 A la croisée ouverte, une Bible à la main?...
 J'hésite, je ne sais... Morne est mon lendemain,
 Muets, mes horizons. — Oh! la douce demeure
 Par le rêve promise à ceux dont l'âme pleure

Et qui m'attend là-bas, Dieu sait où, dans les prés,
 Dans la lande, peut-être, aux lointains expirés,
 Mais suave, à coup sûr, de calme et de mystère !
 O douceur ! se cloîtrer en le logis austère
 Et la vie à mi-voix qu'y mènerait le cœur !
 S'évaporer l'esprit de subtile langueur,
 Et, lentement, ouvrir des œuvres surannées
 Pour respirer la mort de leurs grâces fanées ;
 O douceur ! s'incliner dans la fuite du jour
 Vers celle qui console et se taire d'amour !
 Se taire ou simuler la tremblante innocence
 Lorsqu'on s'est de longtemps en allé vers Byzance,
 Ne s'aimer que des yeux en le doux seul à seul,
 Mon rêve ! Où t'exaucer des charmes du linceul ?...

FERNAND SEVERIN.

L'INOUBLIABLE.

LE matin, presque à l'aube, — les dernières étoiles s'effaçaient dans le ciel et déjà les appels claironnants des coqs retentissaient dans la cour des fermes voisines, — je suis venu sous vos fenêtres, mon Adorée, tandis que l'horizon se teintait de leurs opalines et qu'une buée tiède montait de la terre imprégnée de rosée.

Comme le cœur m'a battu en escaladant, ainsi qu'un maraudeur qui se cache, la haie de votre jardin ? Et, comme je me glissais au travers des futaies, entre les arbres noyés d'ombre, j'ai cru entendre tout près de moi, le rire moqueur de quelque nymphe attardée et sentir dans mes cheveux le souffle tiède d'une haleine. Sous vos fenêtres aux persiennes closes, les oiseaux vous donnaient une aubade exaspérée. C'était un concert harmonieux de trilles perlés et stridents, un orchestre de voix claires et fraîches ! La campagne lentement se dégageait de son voile de brumes, tandis que le soleil dorait de ses flèches aiguës les mai-

sons éparses dans la plaine et que, sur la nappe immobile de l'étang, s'allumaient des milliers d'étincelles.

Et vous rêviez peut-être, ô vous qui êtes tout ce que j'aime, à quelque idéale chimère, à quelque région sereine où les fleurs seraient plus odorantes et les étoiles plus lumineuses, à quelque paradis d'amour où l'on s'adore avec des tendresses sans cesse renaissantes et des espérances toujours accrues, où les illusions ne s'effeuillent pas, pétale par pétale, sous le souffle implacable de la réalité, où l'on se grise éternellement des mêmes béatitudes et des mêmes délices.

Hélas ! que ne puis-je m'envoler avec vous vers quelque divine thébaïde, pour y vivre du rêve qui m'obsède et me ravit, qui me charme et me désole, le rêve qui me donne l'illusion d'un bonheur inconnu en ce monde !

* * *

Je suis revenu plus tard, en visiteur familial dont la venue n'émeut ni n'étonne.

Sous la vive lumière de l'atelier, au milieu d'un fouillis d'objets étranges et disparates, votre taille superbe se détachait en clair sur la pourpre d'une tenture aux plis maniérés. Combien vous étiez jolie, enveloppée comme d'un nuage, dans votre robe longue et gracieuse ; combien il se dégageait de mystère et de charme de votre regard perdu dans je ne sais quelle rêverie lointaine, de vos admirables cheveux plus fins que des écheveaux de soie, de votre tête blonde s'appuyant, très lasse, au dossier du fauteuil.

Et, tandis que le peintre, là-bas, à coups de pinceaux fiévreux, écrasait sur la toile des traînées de couleur, tandis qu'il s'acharnait à saisir la lueur étrange, si subtile, qui brille dans vos yeux de madone, j'eus la sensation très nette que cet homme vous adorait et il me sembla que dans mon cœur se creusait une plaie cruelle dont s'échappaient, avec mes chimériques espérances, mon sang et ma vie. Et je souffris, en une seconde, la plus abominable torture qui se puisse concevoir.

Certes, il n'est pas de poison plus perfide et plus lâche, de souf-

france plus douloureuse et plus inguérissable que celle qui me troua le cœur, comme un coup de couteau, que cette jalousie maudite qui disperse en un instant, aux quatre vents du ciel, toutes les joies et toutes les croyances, tous les espoirs et toutes les tendresses, pour ne laisser dans l'âme qu'amertume et désenchantement !

Il avait fui bientôt le rêve qui m'obsède et me ravit, qui me charme et me désole, le rêve qui me donne l'illusion d'un bonheur inconnu en ce monde !

*
* *
*

Voici que la nuit est venue, une nuit d'automne, lumineuse et fraîche, où les arbres, sous la blafarde clarté de la lune, ont des silhouettes fabuleuses, des allures détraquées, extravagantes.

Déjà tourbillonne dans les allées obscurcies de vagues ténèbres, la ronde des feuilles mortes emportées par le vent. Et les dernières fleurs qui se flétrissent sous le souffle humide, exhalent une odeur grisante, un arôme capiteux et troublant. Le grand silence des solitudes que traverse parfois l'appel strident des grives s'enivrant de sorbier.

Avec des précautions infinies, je repris le chemin déjà suivi à l'aube, en escaladant, ainsi qu'un maraudeur qui se cache, la haie de votre jardin. Les moindres secousses, les branches qui se heurtaient en grinçant, le vol rapide d'un oiseau effrayé, fuyant dans les taillis, le bruit de mes pas sur les fougères sèches, me glaçaient d'effroi.

Là bas, derrière un rideau circulaire de grands arbres, la porte de la terrasse, ouverte à deux battants, trouait l'obscurité d'un large rayon lumineux.

Et je vous vis soudain, mon amour, sous la discrète et molle clarté de la lampe voilée d'un abat-jour de dentelles, achevant de vos doigts de fée, quelque merveilleuse broderie où s'éparpillent, de çà, de là, des églantines sauvages.

D'un salon voisin, arrivaient les accords assourdis de je ne sais quelle valse au rythme passionnant qui, dans les plaines hongroises, détraquent comme des possédés, les Bohémiens et les

Tziganes. Vous écoutiez, pensive, cette musique endiablée, et parfois vos yeux regardaient par delà la masse mouvante de verdure, dans la nuit qui se faisait plus sombre et plus mystérieuse.

Et je voyais, comme si j'eusse été tout près de vous, vos grands yeux agrandis par le rêve, vos belles dents, blanches à rendre jalouses les perles les plus éclatantes, et votre chère bouche riieuse. Je vous voyais toute, depuis les frisons soyeux de votre chevelure jusqu'à vos petits pieds chaussés de mules toutes pointues et qui battaient la mesure.

Oh! que vous étiez bien l'Inoubliable et je me sentis repris par le rêve qui m'obsède et me ravit, qui me charme et me désole, le rêve qui me donne l'illusion d'un bonheur inconnu en ce monde.

Watermael, septembre 1886.

M. CANTONI.

CAI ME LUNAIRE

DES rougeurs du soir, l'horizon se farde,
Et dans le ciel gris d'où le jour s'enfuit
Lentement, voici la lune blafarde.

Astre diaphane, œil pur de la Nuit,
Verse-nous avec ta clarté sereine
La clémente paix qui chasse l'ennui.

Une heure oublions la funeste arène
Où le cœur vaincu s'est ensanglanté;
Oublions la Femme, implacable reine,

Au puissant regard par le mal hanté.
Pour calmer ce soir l'âme inassouvie,
Verse-nous le rêve, ô globe argenté!

Déchirant le voile obscur de la vie,
Fais-nous entrevoir, en un vaste éclair,
Le Bonheur, chimère en vain poursuivie....

O rivages bleus où chante un flot clair!
 Pays parfumés du subtil arôme
 Des troublantes fleurs, encensoirs de l'air!

Forêts où jamais la sève ne chôme;
 Où vit tout un monde, en la profondeur
 Des mystiques nefes au merveilleux dôme!

Océan houleux dont le flux grondeur
 Roule, va, s'épanche, et blanchit les grèves
 Reflétant du ciel la rouge splendeur!

Eternisez l'heure aux voluptés brèves
 Qui ravive enfin notre front pâli,
 Pures visions, extatiques rêves,

Où le Passé plonge en un puits d'oubli!

AUG. VIERSET.

PROFILS PERVERS.

Doch eine Wunde brann't ihm in der Seite.

A Léon Gheur.

R. WAGNER.

I.

UEST une intéressante figure, Jean Virdagne. L'œil bleu, — un bleu profond, — de velours et d'étincelles, luit sombrement lorsqu'une passion vient à s'y refléter. Le front est blanc et presque transparent, les lèvres rouges et bien dessinées, le nez droit, aux ailes mobiles mais à la pointe quasi trop amincie. Le teint, d'une sorte de pâleur ardente, s'harmonise rêveusement avec une belle chevelure blonde, fine et légère. De l'ensemble de son être s'exhale une distinction souffrante, alliée à je ne sais quelle inquiétude sensuelle : un sourd parfum de regret, une apparence de désir étouffé.

Jean Virdagne est très diversement apprécié. Quelques-uns lui

attribuent un cœur bouillant; d'autres le disent impassible. Nul n'a jamais su *réellement* ce qu'il voulait.

Jean Virdagne est une intelligence aristocratique. Mais fuyant les esprits qu'il devine ses semblables, il se lie à des êtres qui lui sont inférieurs. Orgueilleux, il veut les dominer. Il exerce sur eux ses facultés d'analyste et, sans doute, les juge impitoyablement. Mais il ne peut, quoi qu'il fasse, se placer à leur niveau; ou bien il les heurte par sa hauteur, ou bien il les froisse en se diminuant outre mesure : toujours il les tient à distance.

Il est parfois si difficile de paraître médiocre!

Le plus souvent, il feint une bonhomie railleuse, des manières placides et des paroleries satisfaites comme en étalent les vulgaires bons-vivants. Beaucoup de ses amis, trop *petits*, ou trop myopes, regardent ce nerveux passionné comme un fat prétentieux, un poseur sans consistance, un monsieur tout rond et pas très malin qui voudrait se faire prendre pour quelqu'un. " Mais, ajoutent-ils, nul ne s'y laisse tromper; nous avons percé à jour ce monsieur Jourdain qui pose au lord Byron... "

Quant à moi, je lui parle toujours, à dessein, sur un ton de familiarité blagueuse. Mais, malgré moi, je tâche de déchiffrer en lui l'énigme d'une poignante ironie...

C'est un étrange.

II.

De retour à Liège après une absence de deux ans, j'allai le voir. Il s'était marié depuis peu, lui, l'artiste enivré d'indépendance qui affichait jadis une dédaigneuse pitié pour cet encombrant bibelot qu'on appelle une jeune fille. L'incident m'avait étonné; mais on disait sa femme jolie et frêlement délicate : profitant de l'intimité qui nous avait unis, Virdagne et moi, deux ans auparavant, je me rendis chez lui.

— Bravo! m'écriai-je en le félicitant. Tu te ranges. Je me réjouis de te contempler en pantoufles et robe de chambre, portant flanelle.

Virdagne sourit vaguement.

— Mais qui diable se fût attendu à te voir renoncer à la liberté du célibataire, toi, toi...

Je pressai vivement sa main — avec, au coin des lèvres, ce pli de moquerie apitoyée et narquoise que font naître les tristesses menteuses et les doléances d'héritiers. Il fixa sur moi la douceur de son regard et m'observa sans répondre, penchant la tête, montrant une joie contrainte. Puis reprenant son ton de jovialité bourgeoise :

— Oui, moi, moi, fit-il enfin en secouant le silence de son embarras. Que veux-tu, c'est une épidémie. Après Gervois, cet animal de Damblaux, puis Morsette et d'autres encore; Jusse-nelle seul échappe. La vie nous tend de ces pièges et j'y suis pris : marié, c'est vrai, j'ai la corde au cou !

— Pauvre diable !

— Plaît-il ?

L'ami Virdagne esquissa une grimace singulière, presque douloureuse.

— Supprime " pauvre diable „ je te prie, reprit-il sèchement.

— Soit. Quand a eu lieu la crise ?

Jean Virdagne eut une moue soucieuse : il hésitait avec bizarrerie ; puis il tira ses manchettes, enleva d'une chiquenaude une traînée de poussière sur le revers de sa redingote, déposa deux morceaux de sucre dans sa tasse de café, les écrasa méthodiquement avec sa cuiller et dirigea sur mes yeux son regard acéré ; un regard qui vit d'une vie intense. Sans doute il lut sur ma physionomie quelques signes de sympathie ou d'intérêt sincère. Il se décida à parler.

“ Voici, dit-il :

“ C'était l'an dernier... „

Ici mon ami Jehan Virdagne se leva, prit une caisse de cigares, m'en offrit, en choisit un, l'alluma, et exhala son histoire entre des bouffées de fumée.

“ Il y a un peu plus d'un an. Je passais l'été dans ma petite maison de campagne de Garloise, à deux pas de Comblain ; tu sais cette fragile et mignonne habitation perchée dans les bois où nous avons fait de si bonnes parties, ja deux ans.

Là, je gentilhommeais à ma guise, le corps libre dans de vieux vêtements, la pipe à la bouche et d'énormes semelles ferrées alourdissant mes grosses bottines de citadin fait rustre. Je pêchais la truite, je chassais et vagabondais : de larges trouées de promenades à travers les villages et les bois. Je soignais ma bête, comme nous disions alors, et franchement j'en avais besoin, car la bête avait durement fatigué, l'hiver et le printemps.

Je vivotais là haut comme un ours et je me refaisais du sang depuis un mois déjà. Cela veut dire que je commençais à regretter Liège; même je pensais sans trop d'horreur à une villégiature à Ostende. Or, vers cette époque, on parla beaucoup chez les paysans d'une dame Cargilenne, — une liégeoise, comme son nom l'indique, — une veuve qui voulait se faire appeler la providence de Garloise et avait transplanté ses trois jeunes filles dans un chalet voisin de ma propre maisonnette. On disait la dame très bien et les fillettes charmantes. Je faillis les honorer de mes visites, qu'autorisaient d'ailleurs la proximité de nos habitations et ma situation exceptionnelle de maître du "château". Mais j'y renonçai bientôt; c'était me créer de nouvelles relations peut-être désagréables, gênantes sans doute, et bien sûr nullement indispensables à ma quiétude de gentleman farmer. „

Mon ami Jehan Virdagne but une mince gorgée de café, râluma son cigare et reprit, tandis que j'approuvais de la tête :

“ Oui, mais le sort est un maître gaillard, et la chance a la poigne solide. Adonc, il advint ce que point ne cherchais, comme disent les vieilles chroniques. Un jour, j'arrivais à la lisière du bois de Comblain, en tournée de chasse au lièvre, et j'allais m'engager dans le chemin creux, tu sais, l'endroit que nous avons baptisé la croix des Géhennes. Tout à coup j'entends un cri terrible. Je cours vers le cri à grandes enjambées, et je trouve une dame étendue de tout son long dans la boue. Trois jeunes filles autour d'elle : les trois Grâces. Je me précipite au secours de la dégringolée, je la relève, elle me raconte sa chute de l'un des talus sur la route, je la console, je tâche de lui persuader qu'elle ne s'est fait aucun mal. Mais elle se plaint, craint des lésions internes et

je lui offre mon bras pour la reconduire jusqu'à son chalet. Je l'avais deviné bien vite, je venais de rencontrer mes nouvelles voisines.

“ En route, nous faisons connaissance, j'annonce une visite qu'on attend avec faveur, je m'attendris fort sur l'accident de la mère et je cause cependant avec les filles, lesquelles vraiment étaient très gentilles. Moi je faisais assez piteuse mine sous mes habits de paysan balourd et pataugeux ; mon fusil me gênait pour soutenir cette bonne madame Cargilenne, et les trois demoiselles Cargilenne lançaient des regards narquois à ma gibecière vide. J'étais bêtement placé parmi tant de Cargilenne, et malgré cela je tâchais de garder fière contenance, fort amusé d'ailleurs par la causette. Bref, lorsque je quittai ces dames Cargilenne, je m'aperçus que le temps m'avait semblé court, l'ancêtre charmante et les descendantes adorables.

“ Je retournai chez elles. La mère me fit bon visage et les jeunes filles m'accueillirent avec de petits cris de plaisir ; un peu comme un chaperon ingambe, un chaperon de vingt-huit ans qui pourrait se rendre utile. Et j'ai chaperonné, mon cher, chaperonné pendant plusieurs semaines cette jeunesse dans les bois de Garloise, en de grandes excursions où la gaieté bruyante de ces pensionnaires déridait mon spleen de vieux garçon. La maman tolérait ces longues escapades et fermait les yeux avec indulgence sur les volants chiffonnés ou les polonaises trouées de “ cinq ” ; d'ailleurs elle avait raison. ”

Ici, l'ami Jehan ralluma de nouveau son cigare, repoussa la tasse vide, exprima du fond de sa poitrine un drôle de petit soupir, et reprit le fil de son histoire.

“ Et bien oui, c'est ainsi que je l'ai épousée...

— Qui ça, la mère ?

— Non, la fille aînée. — Nouveau soupir aussi drôlet.

“ Oui, la fille aînée, Lucy Cargilenne ! Petit à petit, à la faveur de l'intimité que provoquaient ces promenades lointaines, nous avions, Lucy et moi, entrepris une campagne de flirtation très gaie, mais assez dangereuse. Et, lorsque moi, ton compagnon de

plaisir, moi, l'incorrigible célibataire, le pitoyable René blasé sur les jouissances et bien à l'abri d'une surprise, je me soumis à un examen de conscience — il n'était plus temps, mon cher. „

Encore un petit soupir. Il devait digérer mal.

— Comment cela, dis-je, voyant qu'il se taisait.

— Oui, j'étais pincé.

— Pincé !

— Parfaitement.

— D'amour... à ton âge ! — Il avait vingt-huit ans.

— D'amour, répondit-il d'une voix grave, avec un air singulier.

Et, tandis que de nouveau j'entendais le soupir douloureux, Jean se leva brusquement : “ Viens, dit-il ; il faut que je te présente à Lucy. „

III.

Au salon, où Jean Virdagne me fit passer.

Dans le plein jour d'une fenêtre, et caressée de la clarté chaudement enveloppante qui imprègne l'air à la fin des après-midi d'été, roulée en pelote au fond d'un fauteuil et laissant ses yeux errer sur le vague des choses, telle m'apparut Lucy Virdagne. Elle se leva moelleusement à mon approche et fit tomber sur ma personne son regard mol et froid, étincelant d'éclairs d'acier, et cependant velouté d'une douceur sensuelle : un regard énigmatique que romantisait l'étrangeté des prunelles un peu divergentes. Le corps aux inflexions serpentine avait des souplesses de chatte paresseuse et des attitudes alanguies que brusquement brisait la dureté d'un mouvement nerveux.

Et les narines étaient battantes, les lèvres rouges et passionnément avides....

IV.

.
— Comment as-tu trouvé Virdagne ? reprit Jussenelle en vidant son verre de kirsch.

— Virdagne, mais....

— Mal, va, dis mal ! Il maigrît.

— C'est vrai.

— Et puis il se préoccupe; sa figure a toujours l'air d'annoncer mauvaise nouvelle. Il se mange les sangs, cet homme.

— Lui ?

— Mais oui, son mariage... Tout ne marche pas très bien de ce côté, et cela se voit, pardi, cela se voit!

— Que lui a fait le mariage ?

— Tu sais, cela nous a toujours semblé drôle. Virdagne part garçon pour la campagne, puis revient marié sans prévenir personne.. et pas un chat invité à la noce, mon cher. Un secret de carbonari !

— Tiens, tiens, tiens!..

— Après tout, cela m'est bien égal; bonsoir mon bon.

— Bonsoir Jussenelle.

V.

Elle avait laissé tomber sur ma personne l'étrangeté romanesque de son regard : un étincellement d'éclairs d'acier que veloutait l'imprévu d'une sensuelle douceur.

Douceur magnétique du regard...

O perfidie enchanteresse !

.

VI.

Lundi, j'exécutais une promenade hygiénique dans la matinée et je grillais un *figaro* en faisant un " carré ,, .

Passa Jussenelle.

— Viens, dit-il, et causons.

Il me prit par le bras, et m'entraîna chez lui. Son air grave, le sérieux de son attitude et jusqu'à cette voix tremblée, tous ses mouvements me frappèrent.

— Que se passe-t-il ? mais parle donc !

— Voici. Virdagne te demande de lui servir de témoin.

— Entendu. Maintenant conte-moi l'affaire.

— Ecoute, mais n'interromps pas, je remonte à la source. Virdagne, tu te le rappelles, s'est marié brusquement.

— Oui.

— Trop brusquement. Cet amour coup de foudre nous semblait louche; il l'était. Il a dû te dire l'histoire de ses fiançailles ?

— Parfaitement : une dame Cargilienne charmante avec trois adorables filles ; un flirt, un coup de passion et la mairie. C'est bien cela ?

— Oui, sauf les détails. Cette dame Cargilienne est la veuve d'un rastaquouère endetté, aventurière elle-même et pourvue de trois filles de rastaquouère qu'il fallait caser. On est allé passer les vacances à Garloise, par raison d'économie ; on y a rencontré Virdagne et l'on a jeté dessus l'épervier. Mais voici où cela cesse d'être net.

“ Il y avait là, à Garloise, un grand diable de cousin qui servait de protecteur aux jeunes filles : un beau garçon bien rablé et ferme de poigne qui accompagnait ces dames dans leurs excursions. Or, lorsqu'ils ont vu notre ami tendre la bouche à l'hameçon, la maman, le cousin et les sœurs se sont arrangés pour le laisser toujours seul avec Lucy qui paraissait lui plaire. Lucy elle-même a sans doute aidé au jeu, si bien qu'un jour le cousin, la mère et les sœurs ont surpris Virdagne cherchant sur les lèvres de Lucy... tu comprends.

“ Ils ont fait de ça une affaire, des hauts cris, des récriminations aigres avec des insinuations perfides. Un coup monté, tu sens bien ! Bref, ils ont manœuvré et intrigué jusqu'à forcer Virdagne à épouser la jeune fille. Du reste, il l'eût fait malgré tout, j'en suis sûr, car il paraît ivre d'amour.

“ Mais ici tout se gâte. Cette Lucy Cargilienne aux yeux limpides était, paraît-il, un petit monstre d'angélique perversité...

Il s'arrêta.

— Je la déteste, cette femme, appuya-t-il.

Puis continuant :

— Voici l'histoire en deux mots. Le cousin a précédé Virdagne, comprends-tu ? Et celui-ci, déjà inquiet après son mariage, a deviné certain mystère qui lui tord la poitrine de révolte. Enfin il a compris le rôle infâme du Cargilienne..

— Alors il sait tout ?

— Il ignore le nom de l'amant qui a succédé au cousin....
Pourquoi me regardes-tu ainsi ?

— Moi ? dis-je, frissonnant malgré l'effort de ma volonté.

— Oui, toi, ton regard défiant, presque effrayé... Explique-toi clairement.

— Mais, mon cher, je n'ai rien à expliquer, je t'assure, tu te trompes. Continue.

Jussenelle me lança un coup d'œil *soucieux*.

— J'ai fini, conclut-il. Virdagne m'a chargé de te demander le service convenu ; il faut nous rendre chez son adversaire qu'il a souffleté à deux mains, tantôt en plein Canterbury.

— Diable, diable !

Je secouai la tête, nerveux malgré moi ; et je vis se contracter la face de Jussenelle. Brusquement, il se leva.

— Allons chez ce Cargilenne.

Nous sortîmes.

VII.

Le duel eut lieu à Eupen, frontière allemande, par un petit jour gris de novembre. Tout se passa correctement. Le Cargilenne eut l'aine traversée d'un coup d'épée sur un " feinte de coup droit, tirez en ligne basse „ mal paré en quinte.

Et il tomba, avec un regard pour le mari vengé, un regard blanc de haine douloureuse et vipérine, d'où s'épanchait un froid de pierre — un regard comme en ont les prunelles mystérieuses des sphinx.

Jussenelle ébaucha vaguement un sourire involontaire, bientôt contraint en une impassibilité de glace.

Et une angoisse de satisfaction rageuse me serrait la gorge.

VIII.

Le lendemain, les exigences des affaires me forçaient à partir pour un voyage de longue durée. Au retour, je me rendis chez Jean Virdagne. Sa pâle beauté s'était voilée d'une matité souffrante et son œil assombri de passion semblait caresser des rêves plaintifs.

Il me reçut avec des effusions gênantes; mais sa figure nerveusement triste, l'embarras de ses paroles et les regards intenses qu'il fixa sur moi avec une persistance obstinée, m'intriguèrent.

Je résistai quelque temps à mon envie de le questionner, et, avec une cruauté paisible, lui parlai de sa femme et du procès en séparation qui était pendant.

Il m'apprit la mort du Cargilenne, emporté par la fièvre à la suite de sa blessure, puis il continua la conversation commencée; mais l'incertitude empruntée de ses réponses me frappa davantage.

A la fin, je m'en ouvris franchement à lui.

— Tu me caches quelque chose, je le sens.

— Eh bien oui; écoute.

Alors vint le récit poignant d'un drame intime, un drame de tortures lancinantes : l'opinion publique le forçant à répudier avec les mépris derniers cette femme qu'il aimait, qu'il voulait; son cœur, sa chair luttant contre ces entraves mises par le monde aux exigences de leur passion. Et les conseils des amis qui venaient lui dire nettement leur pensée, et la réprobation qu'il lisait dans les yeux appesantis sur lui..., — un supplice horrible:

Et sous les phrases, tendues comme des lambeaux d'étoffes pour cacher des plaies, j'entrevois, je devinais des maux immenses : la hideur sataniquement belle — mais *soucieuse* et troublée — de la femme qui subissait avec des transports cet homme qui avait tué l'homme bienvoulu, le mari qui avait tué l'amant. Et je sondais l'angoisse du recommencement de la vie à deux, et surtout les dédains, les dédains cruels de la femme coupable à laquelle l'ardente magnanimité de l'homme pardonnait. Et encore je voyais leurs nuits, leurs nuits de joies féroces, leurs nuits de baisers fiévreux entremêlés, peut-être, de coups de dents, avec la pensée de l'autre, du MORT, faisant comme un mur de glace entre leurs deux corps... Et cette idée lugubre : Je *veux* la chair qui fut à un autre avant moi, je veux une chair menteuse, une chair qui me hait, une chair qui aime une CHAIR MORTE....

— Oui j'ai souffert, oui je souffre encore, dit Virdagne ; une bles-

sure me brûle au cœur. Je souffre et j'ai soif de ma souffrance. On me blâme, on me conspue, on me honnit. Mes amis me lancent des regards froids et Jussenelle, qui a été mon témoin, ne me salue plus. Mais je persiste, malgré tout, poussé contre ma propre volonté par la force plus puissante des choses et la fatalité brutale de mon sang.

Il marchait, tapant le plancher de coups de talons, avec des heurts d'accent bref.

— Oh, je le sais, on me dit coupable, on me nomme lâche ; je suis malheureux. Car la passion me tenaille les muscles et me courbe les membres ; quoi que je fasse, cette femme, il me la faut. Nos corps ont soif l'un de l'autre, et il faut que je la garde ; il le faut, il le faut !

Il continua, parlant haut et dur, pour lui plus que pour moi, et s'exaltant avec des reliefs de voix rude et mordante.

— Et elle aime toujours cet AUTRE ! oh, elle l'aime, ... elle l'aime... La pauvre !

Un instant de silence.

— Ce misérable ! Et son regard, lorsqu'il est tombé... Infâme ! Il me poursuit, me prend la gorge dans un étau d'angoisse, et *la nuit m'apparaît...*

Ses yeux se dilatèrent sous une terreur, et soudain, ses doigts crispés sur mon poignet,

— Il est là, te dis-je, il est là, je le vois ! oh, ces yeux, ce regard mort et de haine perverse ! Va-t'en, LACHE FANTOME, va-t'en !.. Il me parle, il me dit : “ Elle m'aime, tu ne la possèdes point. Tu „ es l'instrument vil qui exécute, je suis l'esprit qui dompte et „ commande, je suis l'INITIATEUR. „ — Horrible.

Des paroles entrecoupées.

— Lâche ; ; va-t-en, va-t-en. Misérable !

Il suivait dans l'espace l'imaginaire vision, les joues tremblantes, le visage contracté. Soudain il laissa retomber mon bras.

— Ah, il part, il est parti... Mon Dieu !

Ses traits exprimèrent un apaisement, et, ployant le cou, il baissa le front, le chef appuyé sur la main, les paupières sèches et

fontant fiévreusement les sourcils. Puis il releva la tête et, sur mes yeux assombris de remords, darda son regard de ténèbres où s'affolait un désespoir.

IX.

Au Canterbury. Gervois, Morsette, Jussenelle et moi, autour d'une table. On vient à parler de Jean Virdagne.

— Pauvre garçon, me dit Morsette. Tu sais qu'il est fou, une folie mélancolique.

— Le malheureux !

Mais Gervois, intervenant :

— Lui, fou ? ce grand impassible ? Eh ! mon cher, il pose pour la souffrance comme il posait pour l'étrangeté.

— C'est un Sganarelle, après tout.

— Ou un petit Sitnikof de province...

— Non, c'est un douloureux ironique.

Un moment de silence s'appesantit sur nous.

Alors Jussenelle, sortant d'une torpeur alourdie devant son bol de punch :

— Ce que cela m'est égal !

Puis Morsette :

— Après tout, nous n'avons rien à y voir ; n'est-ce pas, Jussenelle ?

Et celui-ci, laconique, les lèvres nerveuses, avec un geste de brusquerie farouche :

— Non.

ALBERT MOCKEL.

LE VIEILLARD GIVRE.

A Madame H. de B.

D'UNE main paresseuse, l'aube pâle écartait lentement les sombres voiles d'une longue nuit de janvier. — La forêt séculaire s'éclairait d'une lueur qui teintait de verts reflets le blanc tapis neigeux dont le sol était couvert.

— Le vieillard givre promenait son existence de désœuvré parmi les brumes matinales, et amoureuxment embrassait les branches défeuillées qui ployaient sous son étreinte glaciale. — Blanc et scintillant, il couvrait de brillantes paillettes les arbres de la forêt qui devenait féeriquement belle.

— Seule une branchette née au printemps, qui n'avait vu qu'un été, s'écartait doucement des perfides embrassements du vieillard : " Laisse-moi, disait-elle, tu es vieux, ton souffle glace, tes caresses tuent et moi je suis jeune, je ne veux pas de ton amour ! Je n'aime que le jeune et doux zéphir qui au printemps me balance tendrement de son souffle embaumé ! „

— " Oh ! je t'aime, disait le vieillard, sois à moi et je te ferai riche et belle comme une reine, brillante comme une fée. Je suis riche, bien riche ! Je n'ai qu'à ouvrir mon écrin pour te couvrir de pierres fines qui resplendiront d'un éclat dont seront jaloux les brillants rayons du soleil. „

— Et la pauvre branchette se laissa prendre aux promesses du vieillard qui l'enlaça de ses bras blancs et diaphanes ; mais elle se tordit bientôt de désespoir en sentant son cœur se glacer sous les bijoux dont la paraît son triste époux ; et lentement elle ploya, et le frisson de la mort parcourut son corps de vierge.

— Au printemps, le zéphir pleura en vain sur la branchette qui ne se couvrit plus de feuilles. — Chaque hiver seulement, le corps desséché de la pauvre mariée est couvert de bijoux étincelants par le givre, ce riche qui l'a tuée sous ses baisers de vieillard.

W.-A. MACEDONSKI.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

ANDRÉ CORNÉLIS.

CERTAINS ont accusé Paul Bourget d'avoir cherché un succès de librairie en tirant le canevas de son livre d'un procès tristement célèbre.

Un autre (*) y voit " du pédantesque et du pointu dans le licencieux. „ Il reconnaît toutefois " que les incidents ne sont pas trop mal arrangés et que les deux dernières pages sont assez belles. „

Les pauvres ! ils n'ont pas compris combien suggestif apparaît le drame, ainsi présenté.

André Cornélis a neuf ans. Sa mère vient de contracter un second mariage. Aussitôt elle éloigne l'enfant pour n'avoir pas toujours devant elle la vivante image de son mari assassiné. Lors, durant les nuits interminables passées en les tristes dortoirs du pensionnat, l'imagination d'André travaille. Malgré lui, désespérément, un tableau cruel le hante : " celui de l'intimité de l'être qu'il aime le plus au monde avec l'homme qu'il hait le plus. „

Au sortir du lycée, il se trouve entièrement libre. Il veut voir de près l'éternel carnaval des intrigues mondaines, comédies grotesques où tous laissent ce qui leur reste de native pudeur ; il use sans ménagements de toutes les soi-disant jouissances de la vie de jeune homme ; il a des écuries, entretient des filles, demande l'oubli aux tables de jeu, se vautre dans les débauches qui répugnent le plus à sa fière nature. Vaines tentatives ! Toujours, avec des alternances d'intensité, la vision de son père le poursuit et crie vengeance. Il entreprendra la lutte ; rien désormais n'abattra cet adolescent vieilli par la préoccupation constante d'arriver au but qu'il s'est juré d'atteindre ; il saura le nom de l'assassin, dùt-il y laisser sa vie.

Et les recherches commencent : une à une, il reprend les pistes relevées par la justice lors de l'enquête ouverte pour établir l'identité du prétendu Rochdale. Des mois se passent sans résultat.

Enfin ! Il découvre le nœud de cette inexplicable énigme : l'assassin c'est Jacques Termonde son beau-père. Doit-il hésiter ? Non ; il ne se départira pas de la ligne de conduite qu'il s'est tracée. Il forcera M. Termonde à se tuer. Celui-ci résiste ; il supplie, il demande grâce, il veut vivre six mois encore de ce bonheur qu'il n'a pas craint d'acheter au prix d'un crime. Mais pour André le devoir s'impose ; il poignarde le lâche qui lui a volé

(*) Henri de Seignelais. Oh ! oui, saignez-le !

le cœur de sa mère. Scène d'un effet saisissant où l'auteur a usé de tous les ressorts de son vigoureux talent de dramaturge, où il nous montre Termonde près d'expirer trouvant en sa volonté de fer la force d'écrire un billet pour sauver l'enfant et ainsi ne ternir pas chez une femme qu'il adore le souvenir de son invincible amour.

André Cornélis est une œuvre forte, personnelle, d'un intérêt qui se soutient jusqu'au bout, palpitant en son excessive acuité, poignante jusqu'à en faire souffrir. C'est une étude de caractères supérieurement tracés par le jeune écrivain passé maître en anatomie morale où son talent descriptif se montre sous un jour nouveau — telle la peinture des souffrances de la vie de collègue et du délicieux intérieur de la tante Louise — où sa psychologie se révèle plus précise, plus profonde, dégagée du " vague „ qui enveloppait ses premiers romans.

Et cette étude attachante, d'un noir pessimisme, clôt sur cette pensée navrante.

“ Est-ce qu'il y a un Dieu, un bien, un mal, une justice ? Rien, rien, rien. Il n'y a qu'une destinée impitoyable qui pèse sur la race humaine, inique, absurde, distribuant au hasard la douleur et la joie. „

MAURICE SIVILLE.

L'abondance de copie nous force à remettre à la livraison prochaine le compte rendu de Delzire Moris, l'œuvre suggestive de notre collaborateur Arnold Goffin.

LE MORT, par Camille LEMONNIER.

C'est une heureuse nouvelle que la réédition du *Mort* de Camille Lemonnier, à Paris. Bien que *Un Mort*, *Happe-Chair* et *La Belgique* soient les œuvres qui semblent caractériser le mieux le puissant maître belge, beaucoup ont accueilli *Le Mort* comme son chef-d'œuvre. La vérité est que *Le Mort* n'est ni supérieur ni inférieur aux œuvres précitées, il est autre. Les Lettrés doivent posséder ce livre noir, aux âpres sculptures tragiques : tout en gardant une intense saveur lemonnienne, il est d'une sobriété de facture exceptionnelle et pittoresquement concis comme un Flaubert. Un grand livre impérissable !

PHOTOGRAPHIE INSTANTANÉE

M. ZEYEN.

137, boulevard de la Sauvenière, 137

LIÈGE.

Spécialité d'agrandissement à la lumière électrique.

FABRIQUE DE PIPES DE HENRI ZUBRODT,

Place du Théâtre, 11, Liège.

Porte-cigares en écume de mer, ambre et racine de bruyère.
— Pièces de commande, Écussons, Initiales, Portraits,
exécutés en 24 heures.

RACCOMMODAGES.

INDE
PERSE
CHINE
JAPON

M^A SERRURIER-BOVY

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 38

LIÈGE

ARTICLES
DE
MÉNAGE



ORFÈVRERIE
ARGENTÉE

H. FONDER-BURNET,

48, rue du Pont-d'Ile, Liège,

AGENT GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE DE LA
PEINTURE FRANÇAISE.

Cette Peinture, préparée à base de céruse et d'huile de lin, est toute prête à employer; elle est brillante et siccativ. Sa qualité ne laisse rien à désirer, son mélange étant absolument composé comme celui fait par les peintres les plus expérimentés. Son emploi sur boiseries, murs, meubles de fer ou bois, grosses voitures, etc., la place à la portée de toutes les personnes désireuses de conserver en bon état leur matériel agricole, industriel ou autres.

L'assortiment se compose de 42 nuances, en boîtes de 1, 2 et 5 kilog., à fr. 1-10.

Allumettes Suédoises (Kaiser-Holzer), 20 fr. les 1000 boîtes
» **Nilson**, bout noir, fr. 9-50 les 1000 boîtes.

Tous voudront voir sourire, attirante, intensément, avec sa lourde chevelure que retient l'or d'un peigne fixé très haut, sa bouche mi-ouverte sous le retroussis gamin de ses narines rosées, en une adorable pose, la femme dont Carpeaux fit « **le Jour** ».

Tous, aux heures où la pensée s'égaré en rêveries indécises, penseront voir les folles **Bacchantes** — *reproduites en plâtre imitant les tons si fins des bronzes de Pompeï* — descendre de leur socle d'ébène pour venir leur mettre aux lèvres la sensation d'une voluptueuse ivresse.

Tous voudront voir, surmontant les cases de leur bibliothèque emplies de bouquins empoussiérés, l'inoubliable **Don Quichotte** brandissant, d'une main, son inoffensive épée, et tenant, de l'autre, le livre dont la lecture fait se crisper sa face anguleuse.

Tous voudront voir, comme preuve du prodigieux talent des grecs, les **statuettes retrouvées** en 1870 à **Tanagra** en Béotie,

actuellement échouées

RUE DU PONT-D'ILE, 39.

LA WALLONIE

QUAND MÊME.

SOMMAIRE :

Hector CHAINAYE . . .	Arnold Goffin.
Georges GIRRAN . . .	Vers.
Paul REIVAX	Intus.
Pierre-M. OLIN	L'une d'elles.
Célestin DEMBLON . . .	Dans l'étable.
Ernest MAHAIM	Ultra.
Maurice SIVILLE. . . .	{ La chambre close.
	{ Pourquoi ?

La Wallonie.

Chronique musicale :

La symphonie d'Erasmus Raway.

La Walkyrie.

Chronique artistique.

La livraison 50 centimes.

2^e ANNÉE, N^o 4.

LA WALLONIE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

ABONNEMENT : 5 fr. par an. Union postale : 6 fr. 50.

Comité de Rédaction { Ernest MAHAIM,
Albert MOCKEL,
Maurice SIVILLE.

Bureaux : rue St-Adalbert, 8, Liège.

**Envoi d'un numéro spécimen contre 30 centimes
en timbres-poste.**

L'ART MODERNE

Revue critique des Arts & de la Littérature

Paraissant le Dimanche

Abonnement : 10 francs par an

Administration : 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

LA JEUNE BELGIQUE

Paraissant le 1^{er} de chaque mois en livraison de 32 pages

Prix d'abonnement 7 francs

Administration : 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

DELZIRE MORIS

Par ARNOLD GOFFIN

chez Moens, galerie Bortier, Bruxelles,

Prix : 2 francs.

LA REVUE INDÉPENDANTE

DE LITTÉRATURE ET D'ART

Paraissant tous les mois en une livraison compacte

Abonnement 17 francs par an.

Bureaux : 79, rue Blanche, Paris.

ARNOLD GOFFIN.

Cette étude est écrite pour
quelques-uns.



VOILA un livre d'artiste, dis-je à mon ami, en indiquant le *Delzire Moris*, ouvert sur ma table, les pages frémissantes en éventail, comme un grand papillon prêt à voler.

— Et de quel auteur bizarre ?

— Du japonais Arnold Goffin.

— Ah ! je me rappelle fort bien ses écrits de la Basoche...

— Pauvre petite Basoche !

— Ses *impressions et sensations*, ses *visions*, ses *proses lyriques* et sa plaquette " *Le Journal d'André.* „

— Et tu peux relire, mon cher. Ce sont là des œuvres très intéressantes... Écoute donc... Et je lus un passage de *Delzire*..... N'est-ce pas quel style chargé de volonté, nerveux de sourde révolte, et grand de fière tristesse ? Et quelle atmosphère de douleur rayonne blanchement autour de ce livre !

— Combien on sent qu'Arnold Goffin a déjà souffert !

— Pourquoi ton accent de compatissance ? Goffin souffre avec tant d'art ! Et peut-on appeler de la souffrance sa haine froide des vies modernes, son isolement farouche, sa glorieuse intranquillité ?

Et en parlant de l'artiste aimé, je me le représentai comme je l'ai vu souvent, dans sa chambre de travail, au fond d'Ixelles, loin des bruits de la ville. Les murs sont piqués de crépons, parés de fantastiques eaux-fortes, au milieu d'un panneau s'entrecroisent des armes orientales, ici la fantaisie, là le macabre jettent leurs notes drôles, capricieuses et lugubres ; dans un coin, des draperies aux plis savamment évocatifs, qui semblent respirer comme des êtres, saignent leurs chaudes couleurs. D'épaisses tentures défendent au jour de pénétrer avec sa cruelle brutalité, et de détruire le rêve qui enveloppe amoureusement toutes choses au milieu du silence. Le parquet est recouvert d'un tapis épais. Cette

chambre dit Arnold Goffin, et révèle sa nature, ses aspirations d'art autant que ses morceaux les plus révélateurs et les plus confidentiels. Du reste, il a souvent décrit son milieu. Comme dit Balzac dans *l'Enfant maudit* : Ces descriptions peuvent déplaire à certaines personnes qui veulent à tout prix des événements ; mais, quand nous avons fait quelques pas dans la vie, nous connaissons assez la secrète influence exercée par les lieux sur la disposition de l'âme, pour sympathiser avec des sites ou des meubles. „ Et j'aime me représenter Goffin, assis dans cette chambre qui est si bien la sienne, enveloppé de l'ombre, tristement songeuse, si spéciale à ce milieu, où s'allument d'étranges conceptions, et se rêvent des œuvres magnétiques.

La conversation s'était éteinte. Mon ami me quitta. Seul, je relus encore quelques pages de Delzire. Lorsque je déposai le livre, je crus voir Goffin, près de moi.

Sa figure pâle s'éclaire doucement de deux larges yeux bleus, et ses regards de velours semblent ne pas voir mais regarder en lui, et caresser de chères visions. Ses lèvres se plissent avec un cruel dédain. Le front et le nez d'une venue sculpturale sont très audacieux et d'une fière aristocratie, et les maxillaires d'une fermeté despotique. Et ses cheveux blonds frissonnants fument comme du rêve.

Et je dis à cet enfant de gloire :

“ Tes larges yeux voulaient une grande époque. Jeune, tu avais échafaudé des désirs fous d'action. Tes lèvres devaient boire de la lutte, et tes narines s'écarquiller frémissantes aux âcres senteurs des champs de bataille. Ta voix était faite au commandement. Et les gestes de ta main fiévreusement blanche auraient été suivis de tout un peuple ! „

Car les âmes qui, aux siècles passés, faisaient les grands généraux, les hommes d'état, les Empereurs, vivent aujourd'hui dans leur rêve. Ne pouvant agir, modeler dans la chair vive des hommes, se créer un monde, ils se cloïtent dans l'art comme les moines dans la religion, et se contentent de commander au monde des âmes. Ils portent néanmoins en eux la tristesse de leur déchéance

et la rancune à Dieu de les avoir fait naître trop tard ou trop tôt. Trop tôt — aux siècles futurs ils auraient été les génies d'action " brevi manu „ qui renouvelleront notre monde.

Écoutez le Pierrot de Giraud, de notre grand poète Giraud, dans la comédie fiabesque :

“ Il est deux races

Vieilles comme l'azur et comme la clarté :
 L'une éprise de force et de réalité,
 Belle, luxuriante, héroïque, ravie
 Par la banalité splendide de la vie.
 Et cette race-là c'est celle des heureux !
 L'autre est la race des rêveurs, des songe-creux,
 Et de ceux qui, nés sous le signe de Saturne,
 Ont un lever d'étoile en leur cœur taciturne!
 C'est la race farouche et douce des railleurs
 Qui traînent par le monde un désir d'être ailleurs,
 Et qui tuent à jamais la chimérique envie
 De vivre à pleine bouche et d'observer la vie.
 C'est la race de ceux dont les rêves blasés
 Se meurent du regret d'être réalisés !
 L'une est pleine de joie et l'autre de rancune,
 L'une vient du soleil et l'autre de la lune. „

Goffin, lui, est un bizarre qui vient du soleil et de la lune à la fois.

“ Vivre et rêver? Rêver ou vivre? Il faut choisir. „ dit aussi le cruel Pierrot.

Sachant ne pouvoir “ vivre „, Goffin a dû choisir le rêve.

Ainsi la vie passive des artistes confine-t-elle à la vie active des hommes d'état. Et la haute famille des esprits qui produit à certaines époques les premiers, est bien la même que celle qui à d'autres époques produit les seconds. Et ces deux races n'en font qu'une! Mais la race “ éprise de force et de réalité, belle, luxuriante, héroïque, „ est-elle heureuse? Alexandre, César, Charlemagne, Charles-Quint, ont-ils connu le bonheur? Harcelés par la vie, n'ont-ils pas regretté le calme infini du rêve? Et d'autre part, le rêve ne l'artiste?

Les hommes de ces deux races sont également malheureux, parce que tous voudraient vivre les deux vies à la fois, la vie du rêve et la vie d'action. Ah! les hommes seront toujours les hommes!

En notre siècle, nous avons eu deux Hommes d'état-Colosses, Napoléon I et Bismarck. Napoléon I a été profondément malheureux, et Bismarck doit l'être aussi.

Dans son étude sur Napoléon I, M. Taine rapporte ces paroles de l'Empereur : "Un homme d'état est-il fait pour être sensible? N'est-ce pas un personnage complètement excentrique, *toujours seul d'un côté avec le monde de l'autre ?* „

Eh bien, l'artiste est comme l'homme d'état, toujours seul d'un côté, avec le monde de l'autre.

Puisqu'il n'a pu se servir du glaive, Arnold Goffin fait tourner ses phrases blanches d'électricité. Et son verbe est glacé de la haine des ridicules de notre temps. Et lui aussi est seul d'un côté, avec le monde de l'autre, le monde qu'il hait implacablement parce qu'il n'a pu l'asservir.

Ses rêves d'action, il les a dits dans ses premières pages, avec un emportement rageur.

Je cite deux passages de sa nouvelle: *L'anneau d'indivisibilité*.

" J'ai les populaces en abomination.

L'adoration stupide et écrasée de la plèbe, l'aplatissement complet et adulateur des plus grands, des plus nobles devant moi; -- la gloire des dictateurs, enfin, me hante. Mon nom dans toutes les bouches, murmuré peureusement, adjuré comme celui d'un Dieu, ainsi qu'un défi jeté dans le fracas des batailles; telest mon rêve. „

" Le jour est proche, où, selon notre véhément espoir, surgira l'homme providentiel, qui, d'un revers de main, renversera les chartes, — ces châteaux de cartes; — les Conventions et les Chambres de députés, — ces lamentables théâtres de marionnettes! A l'éclair de son sabre étincelant renaîtra l'âge d'or; les foules s'inclineront devant sa face. La courbache, la roue, le gibet, m'apparaissent comme les instruments du règne. Le véritable Messie, fils aîné de Jehovah, Dieu des armées, terrible et vengeur, sera venu! „

Quelle haine des temps modernes !

Mais cet enfant terrible renoncera bientôt à son rêve monstrueux.

“ Ah ! ne plus penser ! „ s'écrie-t-il plus tard à la fin d'une impression „ où il raconte un enterrement. “ J'enviai ce mort, pour le sommeil inassouvi du tombeau qu'il dormirait — pour le repos absolu où s'allait complaire son esprit. Ah ! ne plus penser ! „

Il n'a déjà plus la force de penser à son rêve, mais il veut davantage “ ne plus penser ! „

“ Je ne veux pas — je ne veux plus être consolé — „ écrit-il autre part.

Nous assistons ainsi, lorsque nous lisons ses écrits suivants, à l'effondrement en lui de son épouvantable ambition. Sera-t-il désespéré ? non — mais las, bien las d'avoir été travaillé par un tel rêve. De la lutte avec sa chimère, il sort fiévreux, les nerfs épuisés, vieux comme s'il avait vécu un siècle, et cependant il n'a que vingt-cinq ans ! N'est-ce pas terrible ! Son état mental est celui d'un malade, mais d'un malade supérieur, d'un voyant, d'un devinateur. Il étudie des sentiments subtils, des sensations suraiguës qui fuient aux autres avec la pénétration extralucide d'un médium. “ Hélas ! je souffre de maux si compliqués et impalpables que le vulgaire avec ses sens barbares ne les perçoit pas. „ Il vit comme un jogi dans “ une espèce de griserie superphysique. „ Il semble toujours écrire sous une influence magnétique.

“ Je marche dans la vie comme un *somnambule*. *Le monde objectif m'échappe*. D'un pas furtif et doux je parcours les villes et les champs.... Les hommes et leurs stériles clameurs, leurs querelles et leurs guerres, *me laissent incurieux, et n'entament mon Indifférence souveraine*. Les femmes que je pourrais aimer, *je les écarte de ma mémoire* — d'un geste nonchalant. „

J'extrais ces très belles lignes d'une de ses proses lyriques “ Au delà „ qu'il termine ainsi.

“ Et je m'annihilerais dans un pays mystérieux — si des mains brutales et sauvages ne m'arrachaient parfois — violemment, — hors de ma patrie d'élection. „

Il ne voudrait plus vivre que dans " un paradis artificiel ,, et rapporter tout à lui, ne plus voir que lui. Y parvient-il ? Echappe-t-il au monde objectif comme il le croit ? Est-il incurieux de ce qui l'entoure ? Est-il égoïste ? Non. Il dit un mot très profond sur son prétendu égoïsme ; il l'appelle " mon *sensitif* égoïsme. „ L'adjectif *sensitif* détruit absolument égoïsme. C'est parce qu'il est trop sensible qu'il se croit égoïste. Il se dit aussi " *sensitif* *extravagamment*. „ Cette préoccupation hypnotique de ne plus voir le monde, prouve du reste qu'il le voit malgré lui.

Et cet *Indifférent* est plein d'amour et de haine.

N'a-t-il pas écrit dans " Crucifiement ,, : Ils me renièrent, alors, me souillèrent d'immondices — et satisfirent *mon ardente soif d'amour* avec du fiel.

Mais il est blessé par la brutalité du monde ; défranchi, il n'ose pas dire son amour.

Dans " Le journal d'André ,, il fait s'écrier André : " Hélas ! je sens battre en moi un cœur large et *avide d'aimer* ! „ " Ah ! si je pouvais couvrir de baisers ces joues si pâles, *et que tu ne le sentisses pas* ! „ Et dans Delzire Moris ces deux passages disent son amour qui a peur de s'avouer. " Et aussi, *cette appréhension de n'être pas complètement compris* qui étouffe et glace en nous tant d'élan gais ou tristes, me rendit muet. „ " Je meurs et *d'avoir trop aimé* et — *du regret d'avoir trop aimé* ! „

Rarement, il exprime sa haine, mais toujours on la sent ; — quand il la dit, c'est avec des mots d'une froide et horrible cruauté — " Ainsi qu'un pays saccagé et pillé par une horde ennemie, mon cœur est morne et plus rien n'y fructifie, si non cette *plante hispide et funeste : la Haine, — une haine indomptable des vivants, hypocrites et voraces*. „ " J'enveloppe les hommes dans une identique répulsion, sachant fort bien que sous les dehors les plus vertueux et ingénus, derrière ces mots : Fraternité, Charité — dressés comme des décors, se cachent leurs *astucieux et rapaces appétits de loups-cerviers et de chacals*. „

Arnold Goffin est une âme *excessive*, et tous ses écrits brûlent

de passions corrosives. Delzire parle souvent comme il parlerait lui-même. " Delzire me disait ses projets littéraires, le livre décisif qui serait à écrire, *rempli de lui-même, outré, haineux, écœuré, sentimental*, où il mettrait *toutes les géhennes subies*. „ Voilà le livre que Goffin rêve d'écrire ; mais Delzire Moris doit le satisfaire.

Il n'y a pas de jeunes écrivains qui aient atteint aussitôt que lui la maturité de pensée, et se soient développés avec une volonté aussi despotique, ayant toujours le souci d'une forme parfaite.

Son dernier livre entre bien logiquement dans son œuvre, il devait l'y enchasser. Et dire cela d'un écrivain, c'est lui reconnaître une haute valeur.

Un artiste vit toujours enveloppé d'un monde d'esprits — modèles qu'il étudiera fatalement tôt ou tard. Ces âmes-types se meuvent autour de lui, aiment, haïssent, vivent des drames déchirant de passion et ne cessent de l'emplir d'inquiétudes. Et ce devient presque un soulagement pour un écrivain d'exécuter une œuvre.

C'est dans cette atmosphère astrale que Goffin a choisi son Delzire Moris qui l'attirait depuis longtemps déjà.

Je pourrais dire la famille des esprits qui sollicitent l'analyse de ce pénétrant écrivain. Tous ses modèles doivent être des " passifs „. Et les passifs sont les enfants, les femmes, les vieillards, les malades, les pauvres ; et les artistes — les enfants qui vivent dans l'attente de l'avenir, les femmes qui vivent leur existence effacée, les vieillards qui vivent de souvenir, les malades dont la vie est brisée, les pauvres qui sont broyés par la lutte sociale ; les artistes, ces aimants, ces doux passionnés, qui vivent absorbés, " annihilés „ dans leur rêve — ceux-là, les faibles et les misérables qui ne peuvent " vivre „ ; ceux-ci les forts qui ne le veulent. Parmi les passifs, Goffin n'aime pas trop les enfants dont le cerveau n'est pas assez formé pour tenter l'étude psychologique, ni les femmes dont il se méfie de parti-pris (car Goffin est un peu maniaque) ou instinctivement, ou pour en avoir souffert. " Les femmes que je pourrais aimer, je les écarte de ma mémoire, d'un geste nonchalant. „ " Cet être *capricieux et retors, féroce et calin*,

la femme cessa de me leurrer. „ Et les pauvres, qui sont remués par trop de pensées nécessairement inférieures, doivent répugner à cet artiste d'essence délicate. Les passifs qu'il préfère sont les artistes d'abord, puis les malades, et les vieillards, il a dit le malade — André, l'artiste — Delzire ; peut-être dira-t-il le vieillard.

Mais Goffin est aussi hanté par la haine de l'homme brutal de nos temps modernes, ce superficiel, qui ne voit plus et n'entend plus que ce qu'il voit et entend, horrible mannequin incompréhensif et bêtement vaniteux. Car on tient à la vie aussi bien par ceux que l'on aime que par ceux que l'on hait. Et le bourgeois plat, vulgaire, à qui il a déjà donné de cruels coups de plume, il le clouera dans une œuvre prochaine. Ce livre sera d'une atroce férocité ; peu d'écrivains sont capables d'une haine aussi bellement sauvage qu'Arnold Goffin !

De vrais amis de Goffin ont souvent craint qu'il se stérilisât dans l'étude incessante des mêmes types. Mais pour ma part, je crois que la haine, ce bon ange, le sauvera !

Facilement vous comprendrez pourquoi Goffin ne peut guère mettre d'action, de drame dans ses écrits. N'ayant pu agir, il a banni l'action même de ses conceptions littéraires. Et dans la vie d'un homme, soit-il très distingué, tous les moments peuvent-ils tenter un artiste aussi aristocratique ? Je ne continue pas, je dirais des banalités.

Goffin ne fera jamais un roman de trois cents pages. L'explication en est trop simple pour que je la dise. Mais le Delzire qui n'a que cinquante pages, contient vingt romans !

Je voudrais encore étudier une étonnante qualité de Goffin, sa puissance d'abstraction ; et sa façon bien particulière de relier les différentes parties de son œuvre, sans liaison apparente ; — faire ressortir sa fatale logique ; — dire les influences magnétiques sur cet écrivain somnambule, medium ; — et finalement expliquer à quels auteurs doivent aller ses préférences et dans quelle famille d'écrivains nous devons le classer. Mais vous devinez tout cela sans doute, après ce que je vous ai dit de cet artiste.

Quelques observations sur la forme, qui est toujours d'une précision remarquable, d'une sûreté de touche rare surtout chez un jeune écrivain. La qualité la plus caractéristique de cet auteur, c'est qu'il emprunte ses mots au monde moral, et n'évoque jamais une vision matérielle, brutale ou même vulgaire. Ses expressions parlent toujours à l'esprit. Si, par exceptions, il emploie une forme matérielle, il a un but — montrer mieux sa répulsion pour le monde extérieur. Il adore le vocablè rare — et cette préoccupation n'est pas d'un débutant qui veut étonner, mais d'un styliste volontaire, exigeant, chercheur et suprèmement artiste.

HECTOR CHAINAYE.

LA MAISON MAUDITE.

Au cœur de la cité bruyante et magnifique,
 Altière, dominant les flèches et les tours,
 Se dresse la maison parmi les carrefours,
 Enigmatique et belle en un décor magique.

Ainsi qu'une coquette impudique et sans-cœur
 Elle étale avec des nonchalances charmeuses
 L'enchantement doré des salles ténébreuses
 Où dort en la pénombre un parfum de langueur.

Tous ceux qu'elle a séduits lui laissèrent leur âme.
 Ils la parèrent comme une idole d'airain
 Pour attendrir son calme étrange et souverain
 Et lasser sa froideur égoïste de femme.

Ils se sont enquis des secrets de l'Orient,
 Des trésors ignorés de Carthage et d'Athènes.
 Mais ces splendeurs n'ont pas captivé la hautaine
 Qui s'en fit un trophée épique, en souriant.

Lors ses pâles amants s'épuisèrent pour elle
 Consumant au fond d'eux leur amour impuissant
 Et s'en furent brisés, plaintifs et maudissant
 Ses sourires sereins et sa beauté cruelle.

Et ceux du lendemain la reprirent charmés
 Mais la Maison maudite est restée étrangère,
 Impénétrable à tous, troublante et mensongère,
 Et leur rage en partant crispa leurs poings fermés.

Au cœur de la cité bruyante et magnifique,
 Altière, dominant les flèches et les tours,
 Se dresse la Maison parmi les carrefours,
 Enigmatique et belle en un décor magique.

CEUX QU'ON N'A PAS AIMÉS.

ILS se sont consumés à désirer la femme
 En des ardeurs de saints, blancs d'espoir éperdu.
 Ils ont donné leur chair, leurs muscles et leur âme
 Et l'impassible Sphynx ne leur a rien rendu.

Chimères, visions à jamais en allées
 Par les chemins déserts qui ne finissent pas
 Chers souvenirs pieux des âmes envolées
 Dont le cœur obsédé sanglotte encor tout bas ;

Printannières ardeurs, vibrantes d'allégresse,
 Espoirs purs et bénis, songes inexaucés,
 Ils n'ont pu rencontrer, pauvres piétons lassés,
 La région promise où l'on meurt de tendresse.

Leurs rêves ont saigné comme des cœurs meurtris
 Le sang de leur douleur aiguë et solitaire,
 Puis ils les ont laissés, épuisés, sur la terre,
 Comme des marbres froids en des jardins flétris.

Ils dédaignent chercher le pourquoi de leur vie,
 Et leur douleur est sombre ainsi qu'un ciel brumeux ;
 Les roses ni les blés ne leur font plus envie,
 Car ils n'ont plus de haine à compter les heureux.

Leurs yeux las n'aiment plus que les lueurs funèbres,
 A leur âme ils ont mis des tentures de deuil,
 Mais ils se sont dressés debout dans leurs ténèbres
 N'ayant plus rien gardé d'intact que leur orgueil.

GEORGE GIRRAN.

INTUS.

IL ÉTAIT à la soirée, dans une lande de bruyère; du soleil les dernières lueurs rougissaient les tons fauves de l'horizon. Raymond marchait, lentement rêveur.

Un être vivait dans sa rêverie, lui parlant, l'écoutant : Créature d'une suave délicatesse, elle se penchait de sa taille fine pour l'entendre... et dans ses yeux, faits de songeries, une grande âme brûlait.

* * *

Dans sa longue robe droite, elle passait, lente et gracieuse ; sa taille fine, étroitement prise ; sous la faille qui remue, le doux battement de son sein.

A travers tout le monde de clairs toilettes et d'habits noirs qui encombre un bal, des yeux Raymond la suit.

Sous l'éblouissement de multiples lumières, dans le tumulte des voix, au milieu des gestes et des mouvements qui se heurtent, alors que l'atmosphère est alourdissante et que la chaleur monte, plaquant les couleurs aux joues, pâle, elle passait lente et gracieuse.

Au rythme attiédi d'une valse raclée, tournent les couples dansant ; ils se bousculent, essoufflés, ruisselants, les yeux rouges. Elle... dans le tourbillon fou passait lente et gracieuse.

Les violons ont tu leur voix douce et criarde. De par les salons on circule, haletant ; dans l'air appesanti l'excitation rouge éclate. Elle, dans ses yeux vague une pensée absorbante... lointaine, sous l'action de la pensée, sa tête s'incline, son cou plié un peu ; elle vit dans sa pensée ; elle, dans sa longue robe droite, passait lente et gracieuse.

Raymond dans le bal promène ses inquiétudes. La Créature d'une suave délicatesse le tourmente. Dans le vague regard d'Elle, qui là-bas passait, lente et gracieuse, il aime sa pensée, il prolonge sa rêverie.

* * *

Mars. Il pleut : une pluie menue, brumeuse.

Le ciel s'affaisse en couvercle de plomb. Au boulevard, les arbres raidissent leurs noirs squelettes. Dans le brouillard, qui enveloppe de sa grise uniformité, la ville est morne.

Il pleut.

L'esprit repose, détendant sa nervosité sur les horizons ternes. Les pensées aiguës, les douleurs abstraites se dissolvent dans une béatitude grisaille.

Sous le ciel qui péniblement s'égoutte, Raymond délasse sa rêverie. Il va.

Une jeune fille passe près de lui, d'une main gantée, très amincie, relevant un peu sa robe, découvrant mieux un pied délicat et cambré. Sa taille souple a des grâces évocatrices, qui tourmentent. Raymond la regarde ; d'elle, sous le ciel qui péniblement s'égoutte, le visage songeur s'éclaire d'une lueur d'apaisement. En elle et devant lui sourit la Créature d'une suave délicatesse.

* * *

Raymond près d'elle, sur le divan, dans un coin du boudoir, qu'endort une lourde portière : au travers des tentures pénètrent étouffées les rythmiques envolées d'une musique qui s'éteint.

Avec un beau sourire enivrant, Elle, d'une grâce paresseuse, parle, les yeux baignés d'amour.

Lui, le regard profond, voilé comme par une ombre, écoute et sans entendre : loin, bien loin, par delà, plane sa Pensée, grim pant

vers l'infini, chantant l'insaisissable ; dans cette céleste sphère, toute embaumée d'illusionnantes senteurs, elle se berce, caressant la Créature d'une suave délicatesse, se brûlant de sa grande âme.

PAUL REIVAX.

L'UNE D'ELLES.

Nous ne pouvons aimer que les femmes
qui nous ignorent et que nous ne con-
naissions pas, car autour d'elles seules
nous pouvons créer le Rêve de l'Amour.

FOIN déjà dans la pénombre des souvenirs fanés, s'éloigne celle qui, grâce à son charme souverain, sans que peut-être jamais nous ne la connûmes, absente, longtemps sut captiver notre esprit fugace et l'insouciance de nos pensers. Elle était ravissante : une tête d'enfant sur un corps de femme. Le visage était assez étrange, moyenageux en son extrême modernité, élargi aux tempes et très allongé vers le bas. Les arcades sourcillères formant avec le nez un arc de cercle à peu de chose près parfait, la proéminence de la lèvre supérieure profondément creusée, le menton petit, pointu, arrondi et volontaire, lui donnaient cette expression énigmatique des cruelles vierges byzantines, d'une si impénétrable et si mystique beauté, saillant de leur nimbe d'or à stries irradiantes et gemmées. Elle avait cependant cette bizarre expression infantile et profonde que l'on voit sourire aux lèvres des anges de Fra Angelico da Fiesole, eux dont les grands yeux étonnés ont cette inretrouvable pureté des virginités impollues, et que par un hasard capricieux sous sa toison dorée qui était tout un poème et tout un endiablement fort inconsciemment et a une puissance peu ordinaire, elle avait reconquise et faite sienne. L'expression d'effarement qui parfois transformait son regard était surhumaine, séraphique. Sa chevelure puissante diaprée de tous les tons blonds existants ou non, indépendante, révoltée, sauvage et glorieuse, se dispersant en mille mèches folles et souvent dénouée

tombant jusqu'à ses genoux dans sa majesté de manteau royal, donnait à sa beauté étrange, expansive et pourtant si intime, le sceau le plus remarquable et le plus séduisant. Sa taille merveilleuse avait cette rare forme ondulée et souple, fine et puissante, cette cambrure de race avec l'ondoiement de marche en sa rigidité qui fait frissonner et appelle les voluptés de l'embrassement dans la douceur d'un baiser. Et cependant, en cette curieuse physionomie si admirablement achevée par des extrémités irréprochables, rien de sensuel, des poses extatiques lorsqu'elle ne se surveillait pas et qu'elle interrompait ses éclats de gaieté pour se laisser aller à la rêverie, délicieux état où si bien se laisse saisir l'intimité féminine. Elle était charmeresse et personne ne savait se soustraire à l'attrait tout puissant qui lui amenait les cœurs et même les intelligences et autour de soi, entravait toute volonté et tout autre désir qu'Elle, sous les mailles imperceptibles de son sourire ironique et jeune. En elle, tout paraissait contradictoire, même sa vie et son monde. Cette pureté vivait parmi les plus fangeuses impuretés et y restait immaculée comme l'incorruptible perle perdue dans l'immonde fumier.

28 Février 1884.

PIERRE-M. OLIN.

PANTHÉISME.

LE rêve un amour pâle et doux comme une aurore,
 Attendriant d'un pleur tes longs et chastes yeux,
 En face d'un printemps vibrant et radieux
 Où dans les forts rameaux la voix des vents s'explore.

Graves, nous guetterions le triomphant réveil
 Où sourd l'universelle éclosion des sèves,
 Et, dans le couchant rose où s'en iraient nos rêves,
 Nous évoquerions l'âme ardente du soleil.

Nos cœurs seraient p'eins des religions antiques
 Et j'aimerais mêler notre amour aux soleils,
 Aux éternels avrils splendides et vermeils,
 Hanté des charmes doux des printemps exotiques.

Lors que s'embraserait le couchant radieux
 Je verrais l'incendie aux saignantes nuées
 Passer dans ta prunelle en flammes remuées
 Et je réchaufferais mon âme dans tes yeux.

Quand la nuit fanerait les lents baisers des roses
 Des halliers haletants et des rocs orgueilleux,
 J'écouterais monter ce credo merveilleux
 Que par milliers de voix chante l'âme des choses.

Nous serions recueillis, muets et frémissants
 Et les monts secouant leur chevelure brune
 Sous les baisers fiévreux et blêmes de la lune
 Nous sembleraient des dieux robustes et puissants.

Alors sentant qu'il n'est en nous rien d'héroïque
 Si ce n'est notre amour auguste et souverain
 Nous nous prosternerions devant le ciel serein,
 Pâles, l'œil agrandi de visions mystiques.

DÉSIR D'OUBLI.



ON âme de regrets et de deuil alourdie
 Espère des hivers assoupis de blancheur
 Avec un clair soleil plaintif et sans chaleur
 Et rêvant mollement sur la neige attiédie.

Le ciel serait d'un bleu très doux et très éteint,
 Plus triste qu'un regret d'espérance meurtrie,
 Ainsi qu'une tenture ancienne et flétrie,
 Tendue aux quatre bouts de l'horizon lointain.

Je n'aimerais plus rien que l'énorme silence . . .
 La poussière d'oubli descendrait sur mon cœur,
 Se mourant désormais d'une exquise langueur
 Et baissant sa douleur en des flots d'indolence.

G. GIRRAN.

RÉALITÉS-FANTAISIES.

DANS L'ÉTABLE.

(CROQUIS.)

A Deguille, chèvre.

L'ÉTABLE est petite, carrée, crépusculaire et tiède. Par une étroite fenêtre d'un verdâtre poussiéreux, un peu de lumière entre où s'estompent paisiblement la vache et la chèvre fantastiquement. Près du banc et de la fourche, une boule blanchâtre dans un coin est le chat. Sa gourmandise miaule avec une douceur enragée. La litière est propre et, comme on vient de traire, l'odeur du lait s'allie suavement à l'odeur des feuilles sèches et du foin qui pend, entre les bois du plafond, avec des toiles d'araignées.

Je m'assieds et reste longtemps à respirer ce délicieux accord de parfums. Les yeux mis-clos, la pensée molle. Doucement enchantée, mon imagination s'allume, mais sans que ma lassitude lui permette de s'électriser avec frénésie. On ne peut pas toujours souffrir, même voluptueusement. Je ne conçois que des choses simples — avec simplicité. Bambin campagnard, j'ai connu maintes étables. Les voici, lentes, qui se mettent à défilier dans la parcsse de mon esprit; et celles de la maison natale et de la métairie, arrêtées, me sollicitent avec une ténacité magique. Une poignante explosion de poésies émerveillées voudrait s'élaner de mon cœur autour d'elles. Eh bien, non! je ne veux pas! Je les force à s'éloigner, toutes vibrantes de souvenirs et de charmes. Et j'évoque des étables que je n'ai jamais connues, me délectant à créer autour d'elles des cours, des habitations, des faces, des prairies — spé-

ciales, enchanteresses et mystérieusement chimériques. Je vois même une haie d'une exquise composition (coudriers fleuris de valérianes sous mille bouquets d'aubépine diaprés de soleil, de rosée et d'insectes) et une solitaire poule jaune, alerte et pensive, d'un caractère imprévu. Où ces choses sont-elles donc? Pourquoi n'ai-je pas été petit dans tous les endroits du monde, afin d'en avoir le suc émouvant dans ma mémoire multipliée?... Mais, assez! Pas plus que les connus, je ne veux que les rêves étrangers et nouveaux s'épanouissent en moi. Me suffit le sentiment tranquille de mon existence et de mon bonheur. Cette somnolence spirituelle est ineffable parfois. L'odeur du foin m'enivre de plus en plus; et l'étable, heureusement, n'hallucine point mon rêve: elle ne renferme pas ces troublants effluves mystiques des générations évanouies; elle est de construction récente, bien qu'ayant un air de vétusté ravissant. Ce doit être pour cela que je puis rester si calme.

L'odeur morte et champêtre s'étoile radieusement en moi des pâquerettes du printemps dernier, et voici, dans sa chaste solitude originale, un bout du bois voisin: il étincelle, aux jours de mai et des mugnets, il étincelle de feuilles nouveau-nées, et il nous invite encore, entr'ouvert, mystérieux et gai, il nous invite au chant pâmé des brises, frais corsage de fiancée! tendre sourire préféré!

La chèvre me regarde. Elle me regarde étrangement de son regard comique et douloureux, plein de songes captifs. Je te comprends, Deguille. Confusément, tu te rappelles les gloires éteintes de tes aïeules. Amalthée allaita le — roi des dieux sous le soleil pastoral de l'ancienne Arcadie, et sa corne magique versait trésors, indépendance et fleurs aux héros des combats et des arts. Plus émouvante encore qu'aux jours triomphalement lumineux de la Grèce, ta race reparait dans la nuit virginale impénétrable que parfumèrent Elaine et Viviane. Tu fus l'orgueil des chaumières fraîches écloses, la cabalistique compagne des quenouilles et des fées, la confidente muette de ta pauvre maîtresse craintive; et c'est un matin de juillet, très tôt, qu'ensemble dans la bruyère

rocheuse où gazouillaient déjà les branches, vous fûtes extasiées par la splendide pureté de l'aurore orientale. Et vous vous embrasâtes dans une folie de joie quand, deux ailes bleues éblouissantes avolant de cette candeur dorée, les fleurs soudain embellies exhâlèrent un hosanna embaumé.... Ah! couche-toi, rumine et dors, Deguille, et laissons le monde poignant des poussières! A aucun prix, je ne rêverai!

Il est quatre heures. Le village est paisible et serein, dans la couleur du dimanche. Cette journée de mars est charmante, bien qu'un peu froide dehors. J'entends le cliquetis des tasses. *Elle* apprête la table. Quel dommage, méchante! J'étais si bien dans mon demi-sommeil, si heureux de te savoir là. Si puissamment, je participais au calme ardent de la saine vie des brutes soufflant à mes côtés dans l'ombre odoriférante.

Vivre! aspirer l'infini dans ses artères enflammées, sentir ses épaules élargies dans une sensation de santé herculéenne, et — la pesante et fastueuse couronne de la pensée à peu près disparue — savourer cela d'une façon minutieusement approfondie et toute matérielle: combien meurent vieux sans avoir songé de le faire une seconde! Ou sans l'avoir pu faire.

CÉLESTIN DEMBLON.

ULTRA.

UNE répétition d'orchestre à l'Émulation.

Seul, le fond de la salle est éclairé par du gaz très jaune, dont les papillons clignotent au-dessus des musiciens; et la pénombre, qui s'étale jusque-là, paraît bomber et dilater la distance. La voûte et les parois semblent n'exister que quand on *veut*.

Tou là-bas, la silhouette du directeur se démène en des mouvements cassés, nerveux, automatiques; il se baisse, se redresse, étend les deux bras à la fois, rappelle les attaques d'un coup de tête. En dessous de lui, ils sont tous là qui travaillent au grand Œuvre: *la Réalisation d'un idéal*, soumis, attentifs, fébriles,

dominés par le timbalier, tout au fond, qui regarde anxieux le bâton magistral décrivant la mesure dans l'espace.

Un grand poème symphonique coule à pleins flots et emplit toute la salle; c'est un frémissement rythmique et continu de l'air, une inondation montant en marée, par soubresauts et par élans très espacés, entrecoupés d'accalmies.

Par moments, un commandement impérieux est crié violemment, suivi parfois d'une soudaine déchirure : c'est une interruption; puis, après les explications mimées et chantées du directeur, le trait recommence.

Dans la salle, une vingtaine de personnes, éparpillées sur les bancs; dans l'ombre : deux professeurs au Conservatoire qui causent très haut; un critique chevelu, très soigneux de son parapluie et de son haute-forme; quelques dames avec leurs filles, agglomérées, au centre, qui jacassent et babillent; au premier rang, c'est le violoniste étranger, dont la grande perruque blonde, traversée par la lumière, semble, vue de derrière, un nimbe auréolé.

Celui qui entre, c'est Louis Durand, un grand jeune homme blond, qui s'avance en dandinant sa longue taille mince entre les rangées de bancs, dont les dossiers luisants forment dans le noir, une série d'accolades.

Naturellement, M^{lle} Georgine P*** est ici : c'est cette blonde jeune fille, dont la sévère taille de velours est couronnée de cette douceur, un col de fourrure; c'est la seule qui ne se soit pas retournée quand il a fermé la porte, bruyamment.

En un tour de main, sous prétexte que ces demoiselles rient et parlent trop pour qu'on puisse faire attention. ils sont seuls, l'un à côté de l'autre, deux bancs plus loin.

Derrière eux, on chuchote, on étouffe des rires. Très corrects, elle, bien droite avec son chapeau étroit et pointu, lui, les bras arrondis, les mains posées sur le bord de son cylindre appuyé sur ses genoux, ils causent posément, avec des petits gestes courts; se retournant l'un vers l'autre en montrant leur profil, qui se détache sur le fond éclairé; ils se regardent dans les yeux,

carrément et sans sourire, car ils sont à la troisième période du *firt*, celle où l'on parle à mots couverts de choses très sérieuses ou très intimes, où l'on réserve les railleries et les pointes pour les autres. On connaît alors, réciproquement, ses manies et ses faiblesses; on croit démêler celles qui sont naturelles et celles qui sont acquises par pose. Aussi, on se prévoit mutuellement.

— Pourquoi je ne me suis pas retournée, Monsieur? mais parce que je *savais* que c'était vous. Oh! je vous pressentais depuis un quart d'heure.

Puis, le bal d'hier, où celui-ci avait le cotillon de celle-là; où il faisait horriblement chaud, et où tous deux avouent s'être ennuyés, sauf au souper, qu'ils ont passé ensemble.

* * *

— Taisez-vous, voici le Hongrois.

C'est en effet le grand virtuose qui ascende l'estrade.

Le concerto commence. Des sons amples, lents et sombres se traînent dans l'espace, lourds et majestueux. C'est comme une voix grave et sévère qui parlerait en mélopée dans une ombre antédiluviennne.

La sensation qu'elle produit est directe et pénétrante. Les bavardages ont cessé. *Il* oublie la phrase qu'il préparait; *elle* se sent agacée, troublée, inquiète, pense à une course qu'elle doit faire en ville en retournant.

Peu à peu, la voix s'élève et s'éclaire. C'est à présent une sérénité polaire, froide et sublime, où la splendeur d'une grande nappe de neige se fond dans l'unité pâle du ciel. L'introduction est terminée.

On a à peine le temps de se dire : " singulière musique „ qu'un scherzo fantastique et macabre fait danser aux sons et aux rythmes des rondes échevelées. C'est une infernale sauterie de tous les archets, reprenant en fugue le thème donné par le maître. On dirait d'une folie extra humaine, une folie de singes ou de diables, où des images non-vues passent en fantasmagorie dans des cervelles d'un autre monde.

Cette fois, Louis Durand n'est plus le même; il a ôté son monocle, sa main a détruit la raie savante de sa coiffure, il a passé ses doigts à rebrousse-poils sur son chapeau. Il est ailleurs, très loin d'elle dans l'univers de son Rêve, si abandonné depuis cet hiver mondain.

Georgine l'a regardé du coin de l'œil une fois ou deux, et, de peur de paraître indifférente à cette musique nouvelle, elle s'efforce de prendre une expression attentive. Mais, elle aussi, est ailleurs. Elle est chez sa couturière, très ennuyée de sa robe, qui ne va pas du tout et qu'on épingle sur elle; elle songe aussi à la bataille qu'elle va livrer à son père pour aller au bal de Huy. Au fond, elle s'ennuie, voudrait partir.

Maintenant, l'adagio se déroule du violon magistral dans l'atmosphère recueillie; c'est une prière tendre qui s'élève, éternellement douloureuse, mais calme éternellement; c'est une âme qui chante sa complainte, la complainte toujours la même d'une sœur qui cherche sa sœur.

Et, intimement pénétrante, la mélodie réveille en *lui*, comme un écho dès longtemps oublié, ce qui reste d'argent en son cœur.

C'était feu sa tendresse encore vierge de cette souillure: la pose. C'était sa joie libre encore de cette camisole de force: le monde. C'était son cœur, son pauvre cœur d'enfant, qu'il avait piétiné sans autre fin que de *savoir*.

Mais calme éternellement, l'archet fait le récit de la Rencontre, oh! combien joyeuse tout d'abord, de cette joie sans rires des grands bonheurs *définitifs*. Puis, tout de suite, la triste, triste chose que l'histoire de cette sœur, qui n'était sœur que du visage.

Il la revoit comme au premier soir, et la sveltesse de sa taille, et la neige de sa gorge, et son cou frêle qui pliait de nonchaloir. Il sent, comme au premier soir, le coup magique: c'est *Elle*, celle de son Rêve.

Mais aussitôt il revoit ses yeux, comme au deuxième soir, vides de voix, de cette voix sombre qui chante dans le silence. Il

revoit son petit front couvert de cheveux, au-dessus duquel jamais n'avait lui la petite flamme qui est aussi une étoile.

Mais éternellement douloureux, se termine sur la chanterelle, le récit de la Rencontre : l'âme, très pâle, prend la main froide de cette sœur qui n'était sœur que du visage; puis chacune a pris un autre chemin, sans un adieu, sans un au-revoir. Et l'âme a chanté sa complainte, la complainte toujours la même d'une sœur qui pleure sa sœur.

* * *

D'un regard très long et très clair, très froid et impérieux comme une grande épée nue, *il* arrêta tout court la plaisante sottise qu'*elle* allait émettre.

Elle n'acheva même pas son sourire, et, avec une petite moue : " Mon Dieu, que vous êtes ennuyeux aujourd'hui, „ dit-elle.

Alors, son regard à *lui* s'humecta de pitié et devint triste, triste comme la complainte, la complainte toujours la même....

Germinal.

ERNEST MAHAIM.

LA CHAMBRE CLOSE.

LIN vague effroi la saisit. Sa main tremble; douloureusement se contracte sa figure restée belle. D'un mouvement brusque elle pousse la porte. Mille et une souvenirs de l'autrefois lui reviennent à l'esprit, en leur poignante acuité. Défaillante, elle s'étend sur une chaise longue; les yeux mi-clos, elle pense à celui qui repose, depuis un an déjà, dans le petit cimetière d'un village d'Ardenne; elle revoit, comme en un mirage, la lointaine époque où, réunis en cette chambre, ils prolongeaient les heures en interminables causeries, en lectures attachantes, où ils puisaient d'exquises sensations de bonheur chaque jour renouvelées.

Rien n'est changé.

Retenues par de fantastiques chimères en cuivre, les lourdes tentures déploient leurs teintes exquisement fanées. En un coin,

mêlées aux fines lames des fleurets démouchetés, de larges dagues coupent de rais fulgurants la noire fourrure d'une panthère accrochée au mur. Près d'un magot de Chine un délicieux pastel de la Fornarina. Sur le piano resté ouvert dort une vieille chanson andalouse au rythme mélancoliquement étrange :

Cuando paso por tu puerta
Te reso un Abe-Maria
Come si tu estubieras muerta.

Des tiroirs d'un bureau en bois de rose, monte un pénétrant parfum de jeunesse ; des lettres y dorment, jaunies, conservant la trace des larmes épanchées.

Décidément elle souffre trop, et, lentement, comme soulagée d'avoir accompli ce pieux pèlerinage, la malheureuse mère quitte cette chambre où semble flotter la désespérance, cette chambre éternellement close.

POURQUOI ?



POURQUOI je suis son ami ?

Peut-être lui suis-je apparu pareil à celui qu'elle avait rêvé de rencontrer un jour pour écarter de sa route les épines qui pourraient blesser sa pauvre âme de sensitive.

Pourquoi elle m'aime ?

Un matin — le jour se fauflait timide pour ne troubler pas le sommeil de la mignonne endormie dont le bras reposait sur la courtine de soie mauve liserée de dentelles,— elle s'est réveillée ; puis, comme en sa lointaine enfance, elle a compté les pétales d'une blanche marguerite brodée dans ses rideaux. Elle disait : je l'aime.... un peu.... beaucoup.... je l'aime.... Si superstitieuse est cette brune mi-sauvage !

Pourquoi elle est mon amie ?

Aux heures des lourdes tristesses inexpliquées, seul *son* souvenir fait se dissiper les pensées qui me tenaillent, navrantes et cruelles.

Pourquoi je l'aime ?

Si j'entends la phrase berceuse d'un chant norvégien de Grieg, c'est *sa* voix caressante que toujours je perçois en cette langue immatérielle ; et si, durant les longues soirées d'hiver, une vision m'effleure, étrangement belle, d'une irrésistible attirance, c'est la *sienne*..... encore.

MAURICE SIVILLE.

LA WALLONIE.

Ce mois-ci, le cercle d'Art la *Wallonie* s'est constitué.

“ Grouper les personnes qui s'intéressent à l'art dans le pays wallon, „ tel est son but.

Accueillant à beaucoup, il espère réunir les peintres, les musiciens, les dessinateurs, et les amants des lettres, qu'une communauté de tendances attire instinctivement, mais qu'une apathie belge naturellement tient séparés.

Des expositions, des concerts et des conférences artistiques le mettront en face du public.

Mais, intimes et chères aux affinis, de petites séances nombreuses feront connaître aux frères en l'Art l'aquarelle et le tableau nouveaux, la valse ou bien le rondeau de la semaine, les vers ou la prose d'hier.

Tout cela ne sera-t-il pas délicieux ?

Les adhésions de membres effectifs et de membres honoraires ont dépassé les espoirs les plus exagérés.

La Wallonie salue avec enthousiasme son frère homonyme. Elle lui souhaite longue vie, bonne chance et courage en son Œuvre.

E. M.

CHRONIQUE MUSICALE.

LA SYMPHONIE LIBRE D'ÉRASME RAWAY

Lorsqu'une œuvre musicale va être exécutée, on peut dire que deux forces se préparent à lutter, et qu'il se livrera un combat

acharné entre la volonté du compositeur et les volontés concentrées de tous les auditeurs. Si l'artiste ne parvient pas à imposer sa vision, il est de médiocre talent; mais si dès les premières mesures il nous domine l'âme, pénètre en tyran dans notre cerveau, s'empare de notre être et le tient haletant d'émotion, il se révèle aussitôt compositeur de taille.

La *Symphonie libre* de Raway exécutée le cinq avril à "l'Émulation", nous a imposé à tous, dès l'introduction, un musicien personnel, profondément ému, et fièrement volontaire. Volontaire, absolu, despote, nul ne l'est plus que Raway; et c'est directement à l'âme, à l'esprit qu'il s'attaque, sans flatter malhonnêtement les sens, ni caresser l'ouïe de façon malsaine, comme le font les fabricants de musique de nos jours.

Les moyens qu'il emploie pour subjuguier prouvent une irréprochable austérité artistique, une discipline sévère dans la conception et la réalisation, que nous ne rencontrons que chez les Maîtres absolus; et nous sentons en Raway l'affiliation avec les génies qui dominent en surplomb, — Bach, Beethoven, Wagner, — la trinité des compositeurs demi-Dieux. Artiste d'illustre lignée, Raway continue donc la haute tradition musicale, laissant loin dans l'oubli les fatras de l'école romantique. Il a son explication dans le passé le plus glorieux, le plus pur de l'histoire de l'art; et puise sa puissance et son étrange originalité au plus profond de notre époque.

Une autre marque de sa maîtrise, c'est l'enchaînement logique des différentes parties de l'œuvre, l'évolution fatale de la pensée-mère. L'idée génératrice se développe avec une tenaillante émotion; non avec cette émotion facile des gens qui souffrent sans profondeur, qui ne souffrent, dirait-on, que pour avoir à le raconter; mais avec cette émotion vibrante d'inquiétudes, phosphorescente de dessous mystérieux, que seuls ressentent les vrais artistes — race dont la science des plus profondes douleurs est le titre le plus lumineux de gloire.

La symphonie libre est divisée en quatre parties : A) *L'introduction prologue — allegro capricioso*, B) *Scherzo risoluto*, C) *ada-*

gio cantabile, D) *allegro* — parties qui, évoquant à l'esprit un souvenir spécial, se fondent cependant pour constituer l'unité indissoluble de l'œuvre.

Un thème unique emplit la symphonie. Donnée dès l'*introduction-prologue*, il est la peinture synthétique d'une âme, l'exposé général d'un caractère, qui va être en lutte avec toutes les douleurs humaines et superhumaines.

L'allegro capricioso déborde de pensées douces, de naïves sensations, et frissonne d'électriques pressentiments. Il chante la jeunesse impatiente de vivre, et d'aimer, et de souffrir! Il sonne l'appel aux joies de l'existence! Doré comme un mirage attirant et trompeur, lumineux, auroral comme le début d'une passion, il fait peur, tant sous ce bonheur on sent déjà la souffrance. Quelle analyse de l'âme humaine dans ses sentiments de joie fébrile et de vague terreur, au moment où elle va se livrer à la vie! Cependant il y a de la lutte, de la résistance. Pourquoi vivre? Pourquoi aimer? Et les enchantements enveloppent l'Homme aussitôt, emplissent son esprit de délire. Et l'Homme doit succomber, c'est fatal.

Imaginez tous les bonheurs dépensés, toutes les sensations vécues, ce que l'homme peut ressentir sur la terre, ses joies, ses amours, ses souffrances, ses désespoirs, ses révoltes — eh bien, tout cela est jeté dans le *Scherzo risoluto* de cette merveilleuse symphonie! La vitalité dans son intensité la plus bouillante n'a jamais éclaté en fanfares plus glorieuses! Cette seconde partie éveillait par moments en notre esprit la vision d'un immense incendie, de la fournaise crépittante s'élèvent des clameurs déchirantes et les flammes semblent en vouloir au ciel! — Puis nous croyons entendre la rafale la plus révoltée, fendre l'air, tournoyer avec rage, emportant en elle tous les cris! Et l'on vit une vie à entendre cette existence qui se donne dans un oubli absolu de la terre, qui voudrait, croirait-on, s'annihiler au milieu des jouissances les plus folles.

L'adagio cantabile continue la genèse de cette âme qui a épuisé la vie en ses joies et ses peines, et qui est déjà sciente. Et

tant l'âme a de poésie en elle, qu'on loin de s'avouer vieillie et désespérée, elle se souvient des primes joies. La naïveté, l'inconscience, l'attente fébrile, les indicibles craintes, toutes les sensations de jeunesse repassent, mais oh ! combien déveuloutées, combien déflorées ! Non, l'homme ne peut vivre deux vies ! Il a beau se révolter, il ne retrouve plus en lui la force de croire, l'énergie d'aimer. Oh ! pourquoi a-t-il voulu savoir et vivre ? Pourquoi ne s'est-il pas contenté du rêve ? Il aurait toujours vécu dans le paradis des premières années, bon croyant et doux, pourquoi a-t-il succombé à la tentation de la science ? Et l'éternelle souffrance humaine, la fatale et glorieuse souffrance pleure toutes ses larmes.

Mais par les douleurs, l'Homme s'est élevé au-dessus des hommes ; par la science, l'Homme est presque devenu Dieu. En la dernière partie, *l'allegro*, la vie est philosophiquement jugée, et par delà le monde s'élèvent de puissants effluves qui emplissent l'âme de paradisiaques tressaillements ! Les dernières pages de l'œuvre les plus fortes, croyons-nous, sont d'une émotion absolument supraterrestre ; et l'étrange et sublime polyphonie nous enlève comme en un apothéose, au-dessus de ce qui est, dans un oubli infini de tout.

Comme toute œuvre de valeur, cette symphonie vit dans un certain monde, et l'on peut dire qu'elle vit dans le monde d'éthérée essence, bien au-dessus de la terre et des hommes, où vivent éternelles les conceptions géniales de philosophie, d'art et de science.

Et maintenant, demandons-nous quelle a été l'impression de la masse des auditeurs ? Une œuvre aussi colossale, aussi interne, si intensivement psychologique et si profondément philosophique ne pouvait être pénétrée dans toutes ses beautés que par quelques-uns. Nous avons eu la joie et, disons-le, la fierté de voir notre admiration partagée par les hommes qui, en notre pays, sont les juges les meilleurs en matière d'œuvres musicales. Mais à tous cette œuvre a imposé du respect. Certes, tous n'étaient pas capables de comprendre, mais l'élite a toujours commandé aux

incompréhensifs, et s'ils ont été étonnés et remplis de respect, cela suffit.

Pour ce qui concerne notre ville, — la *Gazette* et la *Meuse* ne s'étaient pas fait représenter. O Province, voilà bien de tes coups! Le *Journal* a inséré un article qui rend hommage à la haute valeur de l'œuvre, mais dans lequel nous relevons deux passages inintelligents — l'un où il est dit que Raway aime les tours de force musicaux — l'autre où il est prétendu que les mélodies des motifs sont un peu vulgaires. Deux mauvais points au critique très distingué. *La Meuse*, sans doute forcée par l'opinion de tous, publie tardivement un article de louanges.

Les journaux de la capitale saluent la symphonie comme une œuvre qui révèle un maître symphoniste, et prouve combien Raway s'est élevé depuis les *Scènes Hindoues*, la *Romanza* et les *Adieux*.

Raway travaille pour le moment une nouvelle symphonie, et un drame intitulé *Fréya*, dont le sujet est tiré de l'époque druidique. Raway, dont le talent est essentiellement dramatique, nous prépare, nous en sommes convaincus, une œuvre de large envergure. Du reste, un artiste de sa puissance ne peut rien faire qui ne soit plein d'intérêt.

M. Kéfer, directeur du Conservatoire de Verviers, l'artiste qui a souvent déjà prouvé son intelligence artistique, va faire exécuter prochainement la *Symphonie libre* à Verviers. Et M. Dupont choisira, nous assure-t-on, l'œuvre de Raway, pour le dernier concert populaire à Bruxelles, ou pour un des premiers concerts de la saison prochaine.

On nous annonce à l'instant que l'Émulation donnera certainement une seconde audition de la symphonie libre.

LA WALKYRIE.

Voici donc au répertoire cette *Walküre* tant attendue et tant... redoutée. A côté des spectacles à marionnettes qui sont la majorité, nous pourrons aussi entendre une œuvre *d'art*. J'entends une œuvre écrite pour réaliser un idéal esthétique et musical, un drame lyrique à côté des opéras.

Et combien ceux-ci vont, de plus en plus, nous sembler mesquins, avec leurs ficelles ridicules; combien pour tous ceux qu'a déjà éveillés le mouvement artistique si vif qui s'est produit chez nous depuis quelques années, comme pour ceux qui seront subjugués par la Walküre, vont paraître grotesques ces prima-donna à roulades, ces ténors à romances, les basses à couplets, les chœurs en potager qui chantent " volons à son secours „ pendant dix minutes, avant de bouger; et les fioritures et plaquages de l'accompagnement orchestral: tout l'attirail de l'opéra romantique et anti-humain. Faut-il décrire le sujet du drame? Non, tous ceux qui liront cet aperçu connaîtront par la lecture des journaux, le développement scénique de la Walküre. Je dis *développement scénique*, car ce terme seul convient. Que l'on ne s'imagine point faire une analyse critique de ce sujet: le drame musical ne se dissèque pas; c'est un tout indivisible; les bases sur lesquelles il est construit sont: réalisme scénique, développement naturel de l'action, expression musicale vraie. Ce n'est plus l'œuvre d'un musicien doué d'inspiration, écrivant les mélodies qui se présentent à son esprit et les "plaquant „ tant bien que mal sur les vers d'un libretto, produisant donc une œuvre "comme une huître qui fait sa perle, „ non! c'est la production d'un esprit artiste, voulue et mûrie par la pensée et la recherche d'une expression réelle d'art.

Seulement, comme il est bien vrai que l'art n'admet aucune médiocrité, que l'art est un, quoique infiniment varié dans ses manifestations, de même un esprit médiocre ne sera jamais capable de comprendre une production de l'art ni d'être ému par lui: de là l'ennui que ne se gênent pas de vous avouer tant de gens, aux auditions des œuvres de Wagner. Leur esprit est fait pour être bercé par les accords parfaits des cavatines que l'on retient et que l'on chantonne facilement, ils ne peuvent songer à s'assimiler un art supérieur, raffiné, fait non pas pour plaire, mais pour émouvoir, que l'artiste a imprégné de son esprit puissant et qui nécessite chez le spectateur ou l'auditeur une parcelle au moins de cet impondérable: l'art. La Walküre est essentiellement telle: la simplicité du drame actif est extrême; il est certes irrépré-

sentable, sans son complément musical. Ceux qui voient dans une œuvre dramatique l'action mouvementée, les nombreux acteurs, les figurants en groupes compacts, de brillants tableaux de personnages, ne trouveront rien à la Walküre. Si scéniquement elle est brillante, elle est optiquement monotone pour ceux qui demandent des aspects constamment renouvelés. Leur œil se fatigue de la solitude du décor, puisque leur esprit est inoccupé du drame lui-même. La longueur des dialogues pour ceux qu'ils n'émeuvent pas, est une crispation ou un somnifère; ils attribuent leur ennui à l'artiste qu'ils déclarent doctement — Prud'hommes parlant art — sans talent; ils ne méritent que pitié pour leur sottise, car, aveugles, ils traitent de couleur : à côté d'eux sont les esprits éduqués ou raffinés par la sélection, et chez lesquels ces dialogues si ennuyeux pour les premiers, éveillent l'émotion la plus intense par leur charme, leur expressive passion, leur suggestif et descriptif complément musical.

Accourez tous à Bruxelles, artistes chercheurs de sensations. MM. Dupont et Lapissida ont fait grandement les choses, avec une prodigalité qui nous prouve bien que le bénéfice n'est pas leur mobile, mais la réalisation artiste d'un chef-d'œuvre dramatique. Nulle part encore la Walküre n'avait encore été représentée telle que l'avait voulue Wagner; même chez lui, à Bayreuth, il n'avait pu se procurer des exécutants pour les instruments aux timbres nouveaux qu'il avait imaginés.

L'interprétation de la Walküre est superbe! Dignes de toute admiration sont MM. Engel (Siegmond), Seguin (Wotan), M^{lle} Martiny (Sieglinde); à M. Bourgeois, nous demanderons plus de rythme et d'énergie; facile il lui sera de nous donner satisfaction. M^{lle} Balensi chante bien mais est un peu guindée. La Walkyrie, M^{lle} Litwine, est d'une plastique germanique un peu épaisse; ceci peu importe, mais sa voix, hélas n'a ni le mordant ni l'ampleur nécessaires, ce qui est grandement dommage; mais rien n'est parfait en ce monde, et nous nous déclarons fort satisfait avec l'espoir que l'année prochaine nous pourrions entendre "Siegfried," exécuté avec autant de qualités que cette fois la Walküre.

LUDWIG GHELDRE.

* * *

Le Cercle musical Russe, dont nous avons déjà parlé, a donné son premier concert le 30 mars. Grâce aux efforts de M. Jadoul, cet artiste distingué, et à l'initiative d'une dame de haut goût, Madame Jorissenne de Ridder, présidente du Cercle, cette soirée a obtenu un réel succès mondain et artistique à la fois. Le programme comportait surtout des œuvres de Borodine, le grand compositeur, dont les œuvres troublantes disent si bien l'âme de la Russie. M. Jadoul a exécuté le scherzo pour piano, de Borodine, avec beaucoup de caractère. Parmi les artistes exécutants, nous avons remarqué M. Lilien, un des jeunes violonistes liégeois du plus bel avenir.

CHRONIQUE ARTISTIQUE.

A Bruxelles, au Cercle artistique, exposition organisée par MM. Fichefet et De Geetere, deux jeunes talents montrant quelques promesses.

Je citerai, de M. Fichefet :

Travaux d'octobre (toile exposée à Namur déjà, et à Gand, je crois), une bonne et saine expression de glèbe à la tombée du soir ;

Un *portrait de jeune fille*, très naturel et d'une facture agréable ;
Et un *effet de neige* au coucher du soleil, d'une lumière curieuse.

De M. De Geetere :

Des cerisiers en fleurs, une belle reculée d'arbres en une pelouse ondulée, de l'air et du soleil, avec une couleur intéressante ;

Les glisseurs, — un pastel — vue de crépuscule, une foule glissant sur la neige d'un bois, tandis que trouent les ténèbres quelques torches falotes et quelques lumières entourées de brume. C'est d'une belle tonalité et d'une lueur étrange.

L'enfant en deuil ; impressionnant aussi, mais figure déjà vue.

* * *

Nous recevons, traduites en flamand, deux nouvelles de Pierre Poirier. L'une " *Final d'amour*, „ est la simple histoire d'une fiancée morte en sa seizième année, telle une fleurette fauchée par les primes gelées d'avril; l'autre nous donne une idée bien définie d'un béguinage flamand où s'étiole " *Sœur Madeleine*, „ une attachante figure de jeune fille à l'âme trop grande pour se souvenir des lâchetés du monde.

Et de ces pages vécues, emplies d'une poésie intense, écrites en un style d'une harmonie berceuse, s'exhale, comme un accord plaintif, le vague parfum d'une douloureuse et pénétrante tristesse.

* * *

Un des nôtres — L. Hemma — prépare *Les Flamistes Wallons*, histoire funambulesco-littéraire, où il dévoile les défauts minuscules et les gigantesques qualités de tous les habitants de la Maison. Sous peu nous déverserons notre bile sur ce traître.

* * *

Nous vient un curieux spécimen de musique typographiée par la maison H. Vaillant-Carmanne : *Mazurka et Valse*, par notre collaborateur Emile Masui.

Toutes nos lectrices tiendront à lire ces pages joliettes et d'une exquise originalité.

* * *

L'*Artiste* vient de voir le jour à Bruxelles. Le premier numéro contient ample hottée d'excellents articles signés Alb. Giraud, Max Waller, André Fontainas, Henry Maubel.

A lui nos meilleurs souhaits de longue vie. Puisse-t-il vaincre, lui aussi, l'indifférentisme du public bourgeois et nigand.

PHOTOGRAPHIE INSTANTANÉE

M. ZEYEN.

137, boulevard de la Sauvenière, 137

L I È G E.

Spécialité d'agrandissement à la lumière électrique.

FABRIQUE DE PIPES DE HENRI ZUBRODT,

Place du Théâtre, 11, Liège.

Porte-cigares en écume de mer, ambre et racine de bruyère.

— Pièces de commande, Écussons, Initiales, Portraits, exécutés en 24 heures.

RACCOMMODAGES.

INDE
PERSE
CHINE
JAPON

M^A SERRURIER-BOVY

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 38

L I È G E

ARTICLES
DE
MÉNAGE



ORFÈVRERIE
ARGENTÉE

H. FONDER-BURNET,

48, rue du Pont-d'Ile, Liège,

AGENT GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE DE LA
PEINTURE FRANÇAISE.

Cette Peinture, préparée à base de céruse et d'huile de lin, est toute prête à employer; elle est brillante et siccativ. Sa qualité ne laisse rien à désirer, son mélange étant absolument composé comme celui fait par les peintres les plus expérimentés. Son emploi sur boiseries, murs, meubles de fer ou bois, grosses voitures, etc., la place à la portée de toutes les personnes désireuses de conserver en bon état leur matériel agricole, industriel ou autres.

L'assortiment se compose de 42 nuances, en boîtes de 1, 2 et 5 kilog., à fr. 1-10.

Allumettes Suédoises (Kaiser-Holzer), 20 fr. les 1000 boîtes
» Nilson, bout noir, fr. 9-50 les 1000 boîtes

L'INDÉPENDANCE MUSICALE ET DRAMATIQUE

Revue paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois

Abonnement : un an **24** francs, six mois **13** francs

Bureaux : 18, rue Guénégaud, 18, Paris.

Vient de paraître

MAZURKA & VALSE POUR PIANO

Par **ÉMILE MASUI**

Prix : 1 franc **50**.

On souscrit aux bureaux de la WALLONIE.

LA VIE ARTISTIQUE

Courrier hebdomadaire illustré des ateliers et des expositions

DIRECTEUR . A HUSTIN

Bureaux à Paris, 42, rue de Chabrol.

Abonnement : **un an, dix francs.**

Chaque numéro (16 pages de texte) contient un article de M. Roger Ballu.

L'ARTISTE

COURRIER HEBDOMADAIRE

ARTISTIQUE, LITTÉRAIRE, MUSICAL

Bruxelles, 94, rue du Prince Royal.

Abonnements : Belgique **10** francs. Union postale francs **12-50**.

LA

WALLONIE

QUAND MÊME.

SOMMAIRE :

Aug. HENROTAY . . .	Ad Lucem.
Fernand SEVERIN . . .	Vers.
Jules DESTREE . . .	Ballade de la souffrance d'écrire.
Albert MOCKEL . . .	La Réalisation.
Célestin DEMBLON . . .	Hier et demain, à propos des Fumistes Wallons.
Georges GIRBAN . . .	Les Crucifiés.
Pierre-M. OLIN . . .	Pour se souvenir.
Aug. VIERSET . . .	{ Spleen d'hiver. Aveu.

Chronique littéraire.

L. HEMMA	Lettres sur la Jeune Belgique.
A. L. B.	Chronique musicale.

Petite chronique.

La livraison 50 centimes.

Des presses de H. Vaillant-Carmanne, à Liège

2^e ANNÉE, N^o 5.

LA WALLONIE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

ABONNEMENT : 5 fr. par an. Union postale : 6 fr. 50.

Comité de Rédaction { Ernest MAHAIM,
Albert MOCKEL,
Maurice SIVILLE.

Bureaux : rue St-Adalbert, 8, Liège.

**Envoi d'un numéro spécimen contre 30 centimes
en timbres-poste.**

VIENT DE PARAÎTRE :

LES FUMISTES WALLONS

par **L. HEMMA.**

Un joli volume petit in-8, imprimé en bistre sur papier crème,
orné d'un croquis par Armand Rassenfosse.

En vente aux bureaux de la Wallonie : Prix 2 francs.

Quelques exemplaires sur Hollande sont en vente au prix de 5 francs.

LES

ECRITS POUR L'ART

Paraissent chaque mois en une livraison.

6 francs l'an; 43, rue St-Lazare, Paris.

AD LUCEM.

Pour Albert Mockel.

LET idéal Ephèbe s'élevait toujours, mais de plus en plus lentement et comme avec des hésitations, maintenant. Et les Ténèbres devenaient d'instant en instant plus éblouissantes.

Mais la Lumière venait de Lui.

Ses yeux, où vivaient le génie de milliers de siècles, avaient un éclat dont nul soleil n'aurait pu donner une idée.

Depuis longtemps il avait perdu de vue la Terre éventrée, criblée, pressurée. Et les étoiles avaient parlé.

Son être tout entier avait vibré de frénétiques accords. Mais ces accords s'alanguissaient, devenaient infiniment mélancoliques.

Ils devenaient tristes, tristes comme l'agonie d'un Dieu.

Son corps d'une beauté d'inspiration divine, perdait de son idéale roseur; et parfois un tressaillement inquiet le prenait, pénible.

Cependant Il montait toujours, là où jamais vibration lumineuse n'était parvenue.

Vint un moment où il s'arrêta, regardant par delà les Ténèbres.

Là une Flamme d'une tristesse farouche montait, raide et blafarde, veillant au fond du néant désolé.

De grandes rides se creusèrent, l'éclat des yeux se ternit et le regard devint atone; la beauté se flétrit.

Les accords mélancoliques dont avait palpité Son être tout entier, étaient morts et il y eut comme le bruit d'un égouttement de larmes.

Longtemps le regard resta fixé sur l'au-delà des Ténèbres, et la Terre vit passer des générations.

La pensée s'éteignit.

Et il y eut un cadavre.

AUG. HENROTAY.

LE DERNIER AMOUR.

DAUVRE chère que vêt un linon d'ignorance,
 Si bien et tant aimée en des jardins de lys,
 Laisse tes voluptés s'imprégner de souffrance
 Dans l'unique baiser des robes aux longs plis.

Plus rien de doux après la caresse suprême
 Ne nous visitera dans les baisers nouveaux,
 Et c'est folie au cœur, que d'oser, quand il aime,
 Confier à la chair le secret de ses maux.

Les lys veulent aimer dans les chastes étreintes
 D'une lune qui soit comme un baiser d'hiver
 Et pencher en pleurant leurs corolles éteintes
 Blancs de vaine tendresse et de désir amer !

Et tels nous resterons, pâles de sacrifice,
 Aprement consolés par l'orgueil de souffrir
 Et si bien prévenus du charnel artifice
 Que les tentations ne s'oseront offrir.

Nous serons les derniers des anges solitaires,
 Les tout derniers assis sous les bosquets du mal
 Sans que cessent jamais leurs délices austères
 Et que s'envole d'eux le fidèle idéal.

O nos âmes, soyez doucement enlaçantes,
 Les yeux fixés en vous de haine du dehors,
 Et qu'importent les voix prochaines de vos sentes ?
 Plus rien ne vous atteint des épreuves du corps.

L'invisible baiser qui met l'âme sur l'âme
 Pour le saint devenir de quelque séraphin
 Nous tiendra dans l'oubli de l'homme et de la femme,
 Nous Chère, le dernier amour avant la fin !

Car le monde suivra notre chair dans la tombe
 Par un effet prévu de l'amour trépassé
 Et c'est de n'aimer plus que la terre succombe
 Et Rien ne renaîtra des cendres du passé !

RENAISSANCE FLORENTINE.

LES éphèbes, de beaux enfants doux et graciles
 Qui s'en vont de lenteur par les ans révolus,
 Ecoutent expirer des sveltes campaniles
 Dans les roses du soir les sereins angelus.

Ils passent vaguement par de tristes banlieues
 Où s'allonge et se meurt l'ombre fauve des tours
 Et l'on rêve assoupi dans leurs prunelles bleues
 Le vain et blanc désir des dantesques amours.

Les filles, les enfants, les dieux et les archanges,
 Tout le cycle rêvé des vierges et des forts,
 S'incarne en la beauté de ces têtes étranges
 Et précède leur nom dans le soir et ses ors.

Ils s'en viennent, songeurs, des temps hiératiques,
 Les yeux à demi-clos sous les nobles cheveux
 Car ils ont vu surgir des ténèbres antiques
 Cette aurore des arts, l'objet saint de leurs vœux !

Ils font poindre en la nuit des longs siècles d'attente
 Le renouveau béni de l'art et de l'amour
 Et sur le lent réveil de la terre exultante
 S'épandre à l'unisson la chaleur et le jour.

Et tels dans la candeur suprême de mes songes
 Ils me semblent, ces beaux éphèbes abolis,
 Me sourire en passant de leurs yeux de mensonges
 Et me tendre d'amour leurs longues mains de lys !

LA COLÈRE DU SPHINX.

NOUS encor, nous savons les allures passives,
 Nous sommes, nous encor, des idoles pensives
 Dont l'albâtre menteur s'émousse de baisers.

Nous les avons subis, vos baisers, lèvres pâles
 En qui fane la chair ses fougues triomphales
 Au souffle mortuaire issu des cœurs brisés,

Et les vôtres aussi, lèvres bonnes et lentes
 Qui respirez nos fleurs, doucement effeuillantes,
 Et partez, vous riant de nos bouquets flétris.

Et les vôtres enfin et surtout, lèvres folles
 Dont l'astuce éternelle embaume les paroles,
 Lèvres qu'épanouit l'aspect de nos débris,

Et nous avons subi d'autres baisers encore,
 Certains d'une candeur de grésil et d'aurore,
 D'autres que relevait l'arôme du péché.

Et voici que lassés d'une étude éternelle,
 Nous demandons l'oubli des tortures charnelles
 Au grand sphinx de granit à l'horizon couché.

Nous interrogerons ses prunelles mi-closes
 Que fait rire à jamais l'inanité des choses,
 Ses longs yeux au regard impitoyable et doux,

Jusqu'à l'heure où soudain redressé dans ses plaines
 Sous l'outrage cinglant de nos questions vaines,
 Le monstre courroucé nous dévorera tous.

POUR CÉLÉBRER UNE ENFANT.

ES pauvres qui mourront d'avoir vécu d'amour,
 Rare et lointaine sœur, t'ont cherchée et rêvée,
 Et mes pénibles yeux de l'âme t'ont trouvée
 Allant par des chemins de mon triste alentour.

Si quelquefois ta voix module jusqu'à nous
 Une de tes chansons pleines de roses blanches,
 C'est si doux qu'on s'arrête, éperdu, sous les branches,
 Et que les sens ravis n'osent choir à genoux !

Tu ne sais rien du mal où s'en vont mes pareils
 Pris aux malins filets de tes sœurs inégales,
 Tes jours sont sans désirs et tes nuits sont frugales,
 Et rien que de très pur n'accueille tes réveils.

Le linon de ta jupe est moins immaculé
 Que les lys de pudeur de ton adolescence
 Et tel est ton écrin de céleste innocence
 Qu'il ne te souvient pas d'un désir formulé !

Tout ce qui rêve au ciel de timide et de blanc,
 Tuniques d'anges, fleurs du parterre des vierges,
 Blancheur du pain sacré, des surplis et des cierges,
 Auprès de tes candeurs est pauvre et chancelant.

Ton âme est ce jardin souhaité des pervers
 Où les boutons de fleurs ne doivent point éclore,
 Un jardin blanc baigné d'une éternelle aurore
 Avec des arbrisseaux frêles, à peine verts !

Tout au plus, quelquefois, des soupçons de parfums
 Avec les seuls échos d'une lointaine lyre,
 Et rien qui chante un peu les charmes du délire,
 Ou dont l'arôme fasse appel aux sens défunts !

O toute l'âme enfant recluse en tous ces lys!
 Reste blanche malgré nos mâles mains tendues,
 Ton linon est au prix des choses défendues
 Et le seul mot d'aimer dérangerait ses plis!

FERNAND SEVERIN.

BALLADE

DE LA SOUFFRANCE D'ÉCRIRE.

APRES combats obscurs contre le mot rebelle, le mot qu'on sent fatal, celui qui doit tout dire, le mot qu'on veut féroce-ment, avec une énergie désespérée et douloureuse, tous nerfs tendus et crispés, le mot qu'on sent vibrer en l'ardente cervelle ... et qui fuit! — Il est, on le sait, une forme éternelle, définitive, qui vêtira l'Idée comme une invincible armure : oh! La trouver un jour, cette forme sereine! Et la chercher sans trêve, parfois l'entrevoir, telles ces décevantes buées qui s'élèvent de la terre, vers le soir, près des grands bois, avec des svelteness de nymphe! et dans cette poursuite acharnée, se torturer et souffrir, souffrir jusqu'à crier, jusqu'à pleurer, jusqu'à marquer de larmes et de sang, comme un calvaire, le dur chemin, tout sacrifier à cette implacable déesse qu'on ne connaîtra peut-être jamais! L'atteindra-t-on la nymphe au fond des grands bois sombres et les décevantes buées ne tourmenteront-elles pas jusqu'au suprême jour, le suppliant fou d'amour et inconsolé?

O Souffrance d'écrire, à chaque mot, à chacune de ces bizarres figures noires qui se tordent sur la page blanche pour être cette chose mystérieuse et sacrée : le MOT! toujours ce vague supplice, cette renaissante angoisse de quelque chose qui va se réaliser, peut-être! d'un inconnu énorme et follement désiré... Oh! souffrance d'écrire...

Et la phrase finie, les mots pénibles assemblés avec des soupirs d'allègement et de brefs scurires de martyr, si quelque rayon clair a réchauffé l'espoir, si l'orgueil de son vol d'or a étincelé, quelles tristesses ensuite et que de ténèbres! — La beauté, qu'on avait crue jaillie du tréfonds de sa souffrance, est-ce point la beauté d'un autre? Comme un rappel de cloches, très lointain, épars dans la grande plaine de la mémoire, tressaillent des souvenirs. Est-ce en la vie, est-ce en les livres qu'a déjà tinté cette cadence? Et, anxieux, l'on écoute, comme l'on doit écouter le souffle de son enfant qui meurt, et la désespérante évidence se précise, s'affirme. Aussitôt, à toute volée, s'ébranlent les cloches étrangères, et sonnent, et grondent, et hurlent; grave et comme un reproche se perçoit plus haute la voix du maître préféré dont on a pris et mutilé le style! — Oh! chansons qu'on avait cru nouvelles et tant déjà fredonnées, vierges à la postérité nombreuse... Alors, des rages; les phrases vingt fois, cent fois raturées, les feuillets déchirés et tombant comme des fleurs mortes, enlevés, arrachés comme des lambeaux de chair! Recommencer sans fin, avec l'immense et croissant effroi de la banalité, jusqu'à ce que l'on tombe défaillant, jusqu'à ce que la phrase indéfiniment disloquée et reconstruite ait perdu son sens, sa couleur et sa musique, tels ces regards trop longtemps fixés qui ne voient plus!

O Souffrance d'écrire, à chaque phrase, à chacune de ces bizarres figures noires qui s'alignent sur la page blanche pour être cette chose mystérieuse et sacrée : la PHRASE, toujours ce cauchemar, cette effrayante angoisse d'un qui voulant comme son plus cher vœu, être honnête, sans cesse se surprendrait à voler inconsciemment les autres!... Oh! Souffrance d'écrire...

Si parfois, cependant, les mots aux mots, les phrases aux phrases, tous ces supplices enchaînés, s'est faite et cruellement née l'œuvre, que de tristesses encore et que de ténèbres! Avec quelle joie navrée l'on contemple l'avorton enfanté au rêve de jadis, le rêve fier et splendide qui brillait comme un fanal d'espoir! Et quelle désolée jouissance que démontrer ses infir-

mités et ses vices ! Les vols élargis vers les hauteurs se replient et se raillent de leur témérité et dans l'effacement de cette déchéance, se dresse l'inévitable et insoluble problème, le pourquoi formidable ! Pourquoi ce grand labeur et ces longues tristesses ? — En ce siècle, où l'énormité du fatal malheur semble s'être accrue encore de l'écrasant fardeau des cieus mornes et vides, quand jamais n'a si haut ni si terriblement crié la plainte de la misère humaine, quand plus un phare de foi n'éclaire l'horizon et n'indique la route à suivre, quand l'avenir apparaît si monstrueusement noir et gonflé d'épouvantes, pourquoi ? Vanité des soucis et des querelles ; comment courber le front hautain de l'art aux basses discussions des foules ? Et vanité de la gloire aussi, car qui comprend ? Pas plus la tourbe niaise des civilisés que les hordes de barbares qu'on sent venir...

O Souffrance d'écrire, à chacune de ces publiques et amères confidences, de ces choses mystérieuses et sacrées qui sont le LIVRE toujours l'interrogation désolée, l'angoisse profonde d'un effort sans but... oh ! souffrance d'écrire.

ENVOI.

A Albert Giraud.

Ami, qui fis le *Scribe*, plein de ces amertumes, que j'envie la placidité satisfaite de l'énorme bêtise au front de taureau, et la sérénité superbe des arbres inconscients, porteurs de beaux fruits d'or, tu comprendras, toi, combien je les envie, les radieux imbéciles ou les artistes heureux qui ne la connaissent point, l'affreuse, l'angoissante et pourtant chère SOUFFRANCE D'ÉCRIRE.

JULES DESTRÉE.

LA RÉALISATION.

I.

SYMBOLE.

DANS le Rêve qui plane au sublime des nues
 Le Désir plonge un glaive : et des voluptés nues
 Enlacent d'une mort langoureuse et charmée
 Virginité craintive et rose désarmée.

Mais l'œuvre, issue hélas du sang qui teint le glaive,
 Surgit aux râles d'or sanglotés par le Rêve.

CARMEN.

A Georges Garnir.

Il est des poèmes surhumains que
 le Poète jaloux dérobe à la terre.

ARNOLD GOFFIN.

D'EN souviens-tu ? La mer enflait ses chatoyantes
 Vagues où des lueurs smaragdines glissaient.
 Dans le noir, des sillons douteux phosphoresçaient :
 Voix du Rêve éternel, éclair des Voix géantes.

Ta pâleur effleura mon fauve amour, enfant,
 — Lys exhalant aux cieus le parfum des promesses —
 Et d'un reflet d'iris aux limpides caresses,
 Ton regard enlaçait mon regard triomphant.

Nous avions alanguï nos deux mélancolies,
 Mais la brutalité me répugnait. La mer
 Se plaignait longuement : un effluve d'amer
 Gonfla d'un lourd soupir nos âmes amollies

Et nous avons pleuré, Carmen, des pleurs de feu.
 En la Nuit chuchotteuse aux luisarnements vagues,
 Impassible et sinistre au sein mouvant des vagues
 Une ombre se dressa, lente comme un adieu.

Or l'ombre fatidique aux voix mystérieuses
 Et la plainte infinie et rêveuse des flots
 Disaient le désespoir de l'Homme et les sanglots
 D'une Illusion morte aux larmes radieuses....

Et des blancheurs neigeant au phosphore des flots
 Nous avons écouté les Voix mystérieuses.

II.

A LA VIERGE CRAINTIVE.

Pour Maurice Strakosky.

La virginité du Rêve est l'essence
 dont l'œuvre sera....

JE suis l'Impatience, et mon rire est un pleur.
 Si le désir timide a nacré ta pâleur
 Le mystère des sens a fait l'Esprit s'éteindre
 Et j'appelle ta chair, ô vierge, pour l'étreindre,
 Impatient jaloux de l'ingénue en fleur.

Frêle enfant, livre-moi, ta soyeuse paresse ;
 L'énigme de l'amour est un poème en feu
 Dont la brutalité s'alanguit d'un adieu :
 Et c'est l'espoir d'une Survie et sa caresse.

Ils n'ont su, ni mon cœur, ni mon âme, ô Léthé,
 Peindre ton front d'argent, pensif expir des sèves,
 Candeur, Vaisseau-Fantôme en l'océan des rêves :
 Car le Sang te voulait avec fatalité.

Viens donc, noue à mon col tes bras et ta paresse
 Craintive qu'un regard change du rire au pleur;
 Et, si l'Impatience a rosi ta pâleur,
 Songe à l'Adieu fatal, ô vierge pécheresse,
 Mais noue à ma vigueur ta languide caresse.

III.

SYMBOLE.

CONTRE la vague et la vie et la houle
 Ton Vouloir lutte et se raidit : et roule
 Sous l'Impossible aux pieds de fer.

La Mort, triomphe amer...

Râle, ô fleur de l'Amour-souffrance,
 Si ta rosée est l'espérance.

A LA FAUCHEUSE.

Pour Gaston Jottrand.

La révolte agonisante du Vouloir
 courbé sous l'Impossible aux grands
 yeux glauques...

SPECTRE fascinant, Sphinx, — oh les vœux décevants !
 Squelette disloqué dont craquent les vertèbres,
 Ta griffe impitoyable a lui dans mes ténèbres
 Comme un éclair d'horreur tordu sur les vivants.

Je te crains. Je te hais : mes faiblesses t'implorent.
 Regard des Nuits, fantôme aux yeux phosphorescents,
 Ta main, morbide espoir des pleurs adolescents,
 Verse un froid de silence aux douleurs qui plangorent.

Mon lâche effroi te hait, Mort, prêtresse du Temps.
 Ta fureur est un flux roulant vagues profondes
 Pour arracher l'Amour aux entrailles des mondes :
 Et tu ris dans le deuil, Mort, tes cris éclatants....

Je te supplie, ô Toi. Reine au baiser de pieuvre,
 Ferme à l'un de mes vers tes bras et ton néant,
 Pour qu'un espoir ailé vers l'Avenir géant
 Palpite en la souffrance éternelle de l'œuvre.

ALBERT MOCKEL.

HIER ET DEMAIN.

A propos des

FUMISTES WALLONS,

par L. Hemma-Quelvocable (1)

A nous tous !

LEN l'année de disgrâce 1879, une crinière indescriptible et candide, âgée de 19 ans, descendait lyriquement à la station de Longdoz, portant un sac de voyage gorgé de manuscrits. Sans perdre une seconde, rue Grétry, elle se mit, de toute son énergie, à aspirer "l'atmosphère intellectuelle des grandes villes ;", puis, elle songea à s'acheter, comme Théophile Gautier, un gilet écarlate fleuri de têtes de morts noires — histoire d'épater le bourgeois. La crinière, on le voit, retardait. Il est vrai qu'elle venait de Huy, l'Athènes de M. Lucien Springuel, juge de paix et poète aussi. Trop long serait le détail des désillusions qu'eut à subir la crinière avant de revenir à une plus saine appréciation des choses malsaines que renferme l'atmosphère intellectuelle des grandes villes. Trois de ses cheveux se décidèrent à blanchir. — Le vrai poète wallon, Nicolas Defrecheux, n'était plus. Le pauvre Joseph Demoulin mourait à ce moment même, après des tentatives touchantes pour laisser une œuvre française locale. L'historien Ferdinand Henaux passait dans la retraite ses dernières années. Et le soir, les beaux soirs liégeoisement illuminés de caresses d'or, nos cloches s'envolaient comme des appels éplorés vers les

(1) Des presses exquises de H. Vaillant-Carmanne. Liège, 1887.

campagnes du Hainaut où rêvait en silence ce délicat et noble résigné : le châtelain Octave Pirmez, éteint aussi depuis.

Donc, rien ! Quelques cercles végétatifs. Des journaux-annonces. Des bibliothèques savantes, mais presque anti-littéraires. — La crinière ignorait encore qu'il en est un peu de même partout. — Attérée, mais non découragée, au contraire ! elle s'enfonça dans un travail voluptueusement solitaire. Avec béatitude, elle courtisa ces souveraines maîtresses : *La Légende des Siècles*, *La Tempête*, *L'Iliade*, *La divine Comédie*, qui lui firent l'honneur suprême de se livrer. Cette présomptueuse crinière, d'ailleurs, projetait en tapinois de devenir père. Les avortons du sac de voyage étaient allés rejoindre les neiges et les feuilles de roses d'antan. Il fallait maintenant : savoir, s'escrimer, se connaître surtout. Puis, sonner les clairons enchantés de l'art à mettre en pièces toutes les vitres de Liège, de Glain et de Bressoux ; enfin, recruter, si possible, un ou deux compagnons d'armes. — Liège n'est ni plus ni moins bourgeoise que... Paris, par exemple ; elle est cordiale, tolérante et compréhensive, elle l'a souvent assez prouvé ; jadis, déjà, le géographe anglais Mandeville s'y fixait comme dans un éden après avoir fait le tour du monde. Pourquoi donc la crinière n'aurait-elle pas découvert quelques crinières en herbe ?

Or, c'est ici qu'un miracle éclate.

Avant que la crinière se fût résolument mise en campagne, voici surgissant de tous les coins une fantastique petite armée de crinières non seulement en herbe, mais la plupart en boutons et quelques-unes bel et bien en fleurs : Gustave Mortembouche, Maurice Pékin, Hector Pâris, Albert Quelvocable, Fernand Austérin, Pierre O'Chanvre, Célestin Letribun, Auguste Henrot, Georges Letournant, Ernest Hamalin, Auguste Verseau, Oscar Lamidonné, Jean Tournaisier, etc. Une vingtaine de clairons, sans compter ceux qui sont nés par distraction quelques années trop tard et qui rejoindront. Et sans compter ceux qui se tiennent encore à l'écart. — Les vitres ne perdront rien !

C'est à l'une des crinières en fleurs qu'on doit *les Fumistes Wallons*.

En vain signe-t-elle : L. Hemma. } Sa pimpante prose n'ayant déjà plus besoin de signature, ce n'est pas un pseudonyme qui va donner le change aux lecteurs de *La Wallonie*.

L. Hemma ; dans le volume : Quelvocable. Imaginez un séraphin que des revers de fortune ont forcé à devenir un page, puis qui s'est enrôlé une quinzaine de jours dans les mousquetaires avant l'avatar actuel — un dandy wallon foncièrement spirituel et despotiquement symbolique : voilà ! Que deviendra-t-il dans l'avenir ? Laissons ces questions profondes. Ce qui pourrait lui arriver de meilleur, ce serait de ne plus changer. Il a trop heureusement conservé les traces de ses gracieuses incarnations et, trop heureusement, il accentue à propos l'une ou l'autre par les plus ingénieux contrastes. Un exemple : j'ai vu naguère au café le séraphin, en toilette choisie, culottant avec une candeur ineffable un brûle-gueule. Et quel brûle-gueule !

Un séraphin culottant un brûle-gueule, pirouettant gentiment, divaguant avec la logique abracadabrante de l'ivresse et, çà et là, cachant sa pipe pour entrouvrir ses ailes d'azur diamanté — tel est un peu le livre aussi.

Enlevé presto, prestissimo, il fourmille de mignonnes phrases fusées qui rappellent à ravir leur père. Nous avons tant de jeunes muses qui donnent des bébés ressemblant à tout le monde — sauf à l'époux ! Nous sommes ici, c'est notoire, devant une honnête personne qui ne fera jamais Hemma cocu. Albert, de son côté, s'abandonne à ce bon ange avec la verve aisée qui, les premières années de la puberté littéraire, circule comme le sang, généreuse et légère. Etape charmante et courte dans la vie d'un artiste. Verve savoureuse de sincérité, d'aisance et d'imprévu — verve qui devient plus réfléchie, plus forte, mais moins délibérément ailée. Verve qu'Alfred de Musset, génie dont effraie la précocité, fixait impérissablement, à vingt-un ans, dans cette badinerie solennelle : *Namouna*.

Le grand poète n'a plus retrouvé cette verve : celle des sublimes *Poésies nouvelles*, plus rare d'ailleurs, est autre. Hemma aussi perdra d'ici quelques années sa verve actuelle pour une

verve autre, de même essence pourtant, au fond. C'est alors surtout qu'il aimera le petit livre qu'il publie aujourd'hui parce qu'il y retrouvera ces choses ineffables et rares : une virginité apparaissant avec une ingénuité rougissante qui ne décèle encore aucun calcul savant; des naïvetés juvéniles qui ne cabriolent jamais cependant dans le voisinage de l'inconscience; de coquets défauts préférables à certaines prétendues qualités; un escholier complètement émancipé des petits travers de l'école et qui, avec toute la fraîcheur franche de son âge, est déjà un écrivain.

Me préservent tous les traités de littérature et tous les pédants vitreux de donner à l'auteur des *Fumistes Wallons* des conseils. Les artistes nés n'en ont pas plus besoin que les croûtes nées. J'analyse un peu Hemma et je le salue beaucoup. Doit-il serrez davantage telle phrase, rejeter telle scorie, lui-même le décidera au fur et à mesure qu'avec son tempérament s'accroîtra son art. Ce que je dois signaler avec joie, c'est l'esprit naturellement subtil qu'il révèle, esprit dont la grâce adolescente, capricieusement malicieuse, ne dégage aucun relent de " déjà lu ". Cet esprit n'éclate pas seulement dans une kyrielle de jolis traits, mais aussi dans l'ingéniosité des parodies — voir le poème en Petite-Bèche! — et des portraits. Ceux-ci révèlent en outre un don rare d'observation qui, aurolé d'éblouissantes facultés poétiques, donne à la personnalité de Hemma-Quelvocable une physionomie qui s'accroîtra certes encore, mais déjà radicalement tranchée. Et c'est là une des plus précieuses et des plus saisissantes caractéristiques de la profonde nature wallonne : nos artistes relèvent immédiatement d'eux-mêmes, tandis qu'ailleurs ils se dépêchent péniblement d'une période initiale d'imitation.

La diversité du talent à la fois byzantin et frétilant de vie de Hemma-Quelvocable, chatoie sans cesse dans *Les Fumistes Wallons*. Un seul côté, le plus fier, ne pouvait guère s'y déployer : le symbolisme éthéré. Ça et là seulement s'envole une courte flamme d'entre les sourires. Voici la plus longue, celle qui, comme un désir de retour vers les vertiges du mystère, palpète au sommet du bizarre petit monument loustic. Elle est d'une notation affinée

absolument propre à l'auteur — et au génie si spécial de notre race.

“ Liège est revenue au calme régulier de son existence impassible et certes, à la voir silencieusement détendue au bord de la Meuse, ville muette rêvant aux ondes nacrées, comme une gentille chatte couchée près d'une flaque de lumière, à respirer ces douces et parfumées nuances des toits d'ardoise, scintillants sous la lune, à écouter le mol et rythmique courant des vies dormeuses cachées dans ses maisons bleuâtres, qui donc retrouverait cette vague lueur, ce tiède souvenir, perdus en l'épaisseur profonde et moelleuse de la nuit : ce mystérieux lit de repos, la NUIT colossale et suave, aux sombres courtines d'azur brochées d'étoiles pensives. „

Ce petit livre des *Fumistes Wallons* ne sera pas seulement cher plus tard à l'auteur, comme je disais tantôt, par la sensation touchante qu'il lui rendra d'une période éphémère de sa verve : il le sera à nous tous, et pour d'autres raisons encore :

La Wallonie, enfin, va largement s'enchanter, on peut l'affirmer, maintenant, à cet art suprême dont la floraison complète fut plus d'une fois arrêtée par des causes multiples et très explicables. Le trésor immémorial et vierge encore qui va être révélé n'en sera que plus vaste et plus merveilleux.

Le spectacle aura quelque analogie avec celui qu'offrit au dix-septième siècle la Hollande.

La Hollande était, artistiquement, presque insoupçonnée. Elle avait bien eu, sans compter Jean Schoorel et Henri Goltzius, l'immortel Lucas de Leyde; mais l'éclat n'avait pas été fulgurant, quand une extraordinaire pléiade apparut d'un seul coup : et c'étaient le prodigieux et magique Rembrandt, le plus humain et le plus personnel de tous les peintres; Jacques Ruysdael, le poignant passionné de la mélancolie pastorale, silencieuse et tragique; Paul Potter, le divin animalier et le Hollandais par excellence; l'adorable et solitaire mystérieux Pierre de Hoghe; puis les Cuypp, les Van de Velde, les Steen, les deux Van Ostade, les Van der Neer, les Dow, les Brauwer, les Wouwermans, les

Slingelandt, dix autres encore, tous contemporains, tous divers, tous exquis, qui seraient la gloire d'ailleurs et qui se confondent là-bas au deuxième et au troisième rang. La Grèce et l'Italie avaient une rivale, et le Nord révélait son art le plus profondément original, le plus sincère, le plus vivant et le plus splendide à la fois. Celui qui reste à jamais, plus que tout autre, jeune, émouvant, admiré, populaire, parce qu'il a plus de vérité et plus d'idéal — sans un atome d'imitation !

La Hollande était pourtant un bien petit pays. Elle renfermait à peu près les trois millions d'habitants que compte notre Wallonie. Eh bien, si fou que soit le rêve, la crinière de 1879 croit avec enthousiasme, aujourd'hui, qu'il va jaillir de notre antique terre, si richement fumée de larmes et de sang, une moisson féérique et puissante, comparable à la moisson batave du dix-septième siècle !

Déjà peinent maints moissonneurs dont la mémoire est destinée à vivre.

Un jour, quand ils seront victorieux, malgré les obstacles inconscients ou sournois d'une foule de bonnes gens, quand les chars monumentaux et fleuris s'engouffreront dans les granges au concert des cris de joie, c'est sur ton petit livre, mon cher Hemma, que chacun s'ira pencher avec une curiosité pieuse pour voir ce que nous fûmes et ce que nous fîmes d'abord.

Oui, sur ton petit livre matinal et au fond, mais tout au fond, tendre. Car, ton esprit que, malgré sa rieuse adolescence, j'ai connu acerbe à l'occasion, n'a su l'être une seule fois ici. Ta rapière scintillante et effilée n'a jamais songé à blesser ceux qui souffrent déjà bien assez en gravissant au calvaire enchanteur de l'art : elle s'est bornée à décrire, pour les égayer un peu, des arabesques d'éclairs et à fixer leur charge, adroitement, sur une borne du chemin. C'est que tu es un artiste aussi et que tu sais donc tout ce que certaines angoisses imposent de respect et de pitié. Les ratés envieux seuls mordent pour mordre. Toi, tu sais trop, et c'est là ce qui m'a dans ton livre malgré tout ému, tu sais ce que valent l'art et ses vrais apôtres-martyrs. Tu sais où l'art

plane. Il plane comme le soleil au-dessus de la terre et des nuages. Et les idiots qui, chatouillés au bon endroit par certains clowns littéraires, osent en parler comme d'une chose inutile, ne voient pas qu'il prodigue à leur terre l'idéale Beauté — et la Vie par surcroît !

CÉLESTIN DEMBLON.

LES CRUCIFIÉS.

DANS l'éblouissement des landes hivernales
 Où la neige muette incessamment s'accroît,
 A l'horizon voilé des cieus mornes et pâles,
 Les dieux les ont cloués rigides sur leurs croix.

Ce sont tous les penseurs dont le désir mystique
 S'irrita des secrets lointains du Devenir,
 Dont le doute angoissant des âges à venir
 Fit travailler longtemps les cervaux extatiques.

Tous les rêveurs géants, épris de l'Infini,
 Qui levèrent au ciel leur front pensif et blême
 Et voulurent savoir le magique problème
 Des au delà troublants et dont l'homme est banni.

Ils ont tenté percer les mystères des nues,
 Les sublimes lointains, par delà les soleils.
 Et leurs yeux éblouis des horizons vermeils
 S'usèrent à chercher des gloires inconnues.

Ils vivaient d'idéal et passaient radieux
 Avec les purs élans de leurs cœurs de poètes
 Comme aux temps fabuleux les mystiques prophètes,
 Hués par le vulgaire et trahis par les dieux.

Ils sont morts en fixant l'Inconnu face à face
 Ils sont morts souriant, croyant qu'au ciel béni
 Ils verraient s'exaucer leur rêve d'infini,
 Dans la sérénité candide de l'Espace.

Alors les dieux jaloux, triomphants et cruels,
 Pour fermer à jamais les cieus à leur approche
 Les ont crucifiés tout sanglants sur leur roche
 Loin des rouges splendeurs des soleils éternels.

Comme pour les prier d'abréger leur souffrance,
 Ils tendent leurs bras nus que l'hiver a transis,
 Mais avec la lenteur des flocons épais
 Neige des cieus voilés la calme indifférence.

Leurs lèvres ont perdu colère et cruauté,
 Leurs yeux vitreux et morts regardent le ciel pâle
 Mais ils semblent encore avoir la lâcheté
 D'implorer l'Inconnu sous les lointains d'opale.

GEORGE GIRRAN.

POUR SE SOUVENIR.

DE temps à autre — rarement — une merveilleuse personnalité artistique franchit la limite obscure de la médiocrité. En art dramatique, l'affirmation se produit plus inattendue, plus soudaine, d'autant plus rare. Et parmi ceux qui percent, la plupart attendent longtemps un rôle qui les transporte, les transfigure et mette en lumière leurs qualités natives avec un éclat tel que leur supériorité s'établit de façon dictatoriale et indubitable.

Sauf pour certaines natures à qui suffit le mûrissement du début, c'est presque toujours dans une œuvre profonde, d'une mystérieuse psychologie, que les esprits élevés découvrent l'artiste

encore hésitant et proclamant sa valeur imposent à la foule imbécile l'influence de leur admiration et la font applaudir — sans même qu'elle sache au juste pourquoi.

Quoique nous ayons une spéciale horreur du parallélisme, ici, pour faire saisir dans toute sa valeur l'éclat de la révélation que nous constatons, force nous est de l'employer.

Nous avons, il y a trois ans, assisté à l'inoubliable spectacle de la naissance artistique de M^{me} Caron et suivi jour par jour le développement de sa prodigieuse nature jusqu'à son définitif déploiement dans la Valkyrie de Sigurd. Quels regrets qu'elle n'ait pu symboliser la véritable Walkure, celle de Wagner !

Cette année, M^{me} Martiny.

L'événement a été beaucoup plus inattendu : dans ses rôles antérieurs, elle tâtonnait, et notre étonnement était extrême de la constater si inférieure à ce qu'elle aurait dû être : car tout en elle dénotait une nature éminemment dramatique : l'allongement outré des bras avec une extraordinaire beauté de lignes dans l'exagération de sa maigreur, et signe certain : sa bouche trop grande et un peu dure. Le seul doute, c'était la forme ovale du visage développé aux tempes et singulièrement aminci du menton, dépourvu de toute *animalité dramatique* — cette grande caractéristique de M^{me} Caron : l'inconscience dans l'art — enfin, trop d'intelligence.

A Wagner, nous devons, rien qu'à Bruxelles, d'avoir fait éclater d'une lumière splendide les incomparables qualités de Seguin, resté jusque-là tout à fait au second plan. Nous lui devons maintenant le grand effort qui fit sortir M^{me} Martiny d'elle-même et s'affirmer, comme elle devait le faire, fatalement. La manière dont elle a créé le rôle de Sieglinde démontre d'une façon péremptoire l'assemblage des qualités que nous avons notées : le sens tragique dirigé par l'intelligence. Aucune inconscience, pas même dans le moindre détail. Aux premières auditions, cette perfection de l'assimilation semblait presque choquante : trop artificielle, mais elle s'impose de telle sorte qu'on est dominé par l'artiste qui a si intimement su pénétrer la pensée du maître et la reproduire.

D'ailleurs, comme nous n'avons pu assister à la Valkyrie que par intervalles, il nous a été possible, mieux qu'à d'autres, peut-être, de remarquer l'incessante progression de la compréhension et du rendu de ce rôle et combien son intimité était pénétrée.

Elle a pris l'essence même de cet admirable rôle de Sieglinde et montré que le sentiment dominant de cette femme est non pas l'amour, *mais l'abnégation*. Elle a tout ce qu'il faut pour la complexité de ce sentiment : l'extraordinaire mobilité du masque avec les expressions purement extatiques d'un amour surhumain, et toujours cette prodigieuse abnégation dans l'amour, sa soumission au Destin qui la voue à Siegmund avec le bonheur de souffrir pour lui, et la simplicité de son suprême abandon.

Une femme capable de comprendre de pareils sentiments est une femme de cœur et d'intelligence surtout : capable de les faire éprouver, une grande artiste.

Quoique nous craignons qu'on ne vit dans cette expression un dénigrement qui, nous l'affirmons, ne s'y trouve pas, nous la nommerons Petite Caron, et voici pourquoi.

M^{me} Caron, par l'inconscience de sa nature, était surtout apte à interpréter ce qui dépassait l'humanité, des grandeurs, des orgueils et des emportements, mais les nuances de sentiments purement humains fréquemment lui échappaient. Elle eût merveilleusement personnifié Brunhild.

M^{me} Martiny possède les mêmes qualités dramatiques, avec un véritable air de famille mais, dirait-on, réduites à sa taille et d'autant perfectionnées. Elle est tout d'abord incomparablement plus féminine. Ce qui lui manque du côté de la sauvage énergie, elle le regagne amplement du côté des sentiments, et dans le domaine très particulier de la nuance et de l'expression muette, elle est parvenue à un degré de perfection admirable. Nous nous contenterons de citer deux scènes typiques : celle où presque simultanément elle adresse à Hunding un geste de haine folle, et à Siegmund un adieu d'amour désespéré — puis au moment où celui-ci arrache du tronc l'épée Nôt. Superbe.

C'est entre deux actes que nous griffonnons ces impressions dans l'admiration provoquée en nous par M^{me} Martiny que nous ne connaissons nullement et ne désirons pas connaître; car nous ne savons plus trop qui nous a dit: N'approchez jamais des grands artistes, vous y laisseriez les plumes de vos illusions les plus chères. Mais l'impartialité de ces notes peut être garantie par notre trop notoire indifférence — et si nous nous décidons à dire ce que nous avons ressenti, c'est qu'on paraît accabler M^{me} Martiny d'une sorte d'admiration banale et convenue qui laisse tout à fait dans l'ombre la dominante de cette artiste qui nous a ému, et qu'avec respect nous saluons.

Pierre-M. OLIN.

2 mai 1887.

SPLEEN D'HIVER.



M'OBSEDE ce soir la douce hantise
 D'un front virginal rosi de baisers.
 — La neige scintille en gels irisés
 Qu'un soleil mourant mignotise.

M'obsède l'appel douloureux des voix,
 De craintifs espoirs et de désirs pleines.
 — La nature aspire aux splendeurs des plaines
 Aux brises chantantes des bois.

Où trouver un nid qu'Amour capitonne
 D'adorables joies et de rêves bleus ?
 — Une femme passe, et l'or de ses yeux
 Dissipe mon spleen monotone.

Je songe aux enfants de lumière épris,
 Qu'un rire captive et qu'un rien effare...
 — Mon bouvreuil tantôt sonnait sa fanfare ;
 Le ciel d'hiver parut moins gris.

AVEU.

LN tes cheveux bruns j'ai mis une rose,
 Une rose rouge aux troublants parfums,
 Tu rêvais, l'œil vague et la bouche close ;
 Pour ensoleiller cette heure morose
 J'ai mis une rose en tes cheveux bruns.

A ton front pensif j'ai collé ma lèvre,
 Qu'effleurait du vol le baiser lascif.
 Le désir en moi rallumait sa fièvre ;
 Vaincu par la grâce indolente et mièvre
 J'ai collé ma lèvre à ton front pensif.

Femme, clair soleil ! Depuis lors m'obsède
 Ton œil rayonnant d'éclat non pareil,
 La crainte anxieuse à l'espoir succède
 Et l'effroi jaloux qu'on ne te possède
 Depuis lors m'obsède, ô mon clair soleil !

AUG. VIERSET.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

Du réalisme dans la littérature contemporaine.

Lettres sur la Jeune-Belgique, par Charles Tilman,
 professeur de rhétorique à Louvain.

A cet immoral M. W. et autres malfaiteurs.

Je reçus hier un beau volume de M. Charles Tilman, originalisé d'une agréable couverture rouge-cardinal. Cela s'intitulait : *du réalisme*, etc., etc. Je le dévorai avidement ; et soudain je sentis mon cœur se pénétrer de joie. Enfin Boileau Désespreaux, trop

longtemps méprisé, avait trouvé un sérieux défenseur, enfin se voyaient réfutées les détestables théories artistiques qui rongent notre XIX^e siècle.

J'eus d'abord l'idée d'apporter à l'auteur l'appui de ma jeune plume. Mais il me fallut renoncer à ce projet. D'abord M. Tilman avait trop bien dit tout ce que j'aurais pu dire moi-même ; puis le joyeux étonnement qui m'avait saisi à la lecture de ces 327 pages vigoureuses, me privait d'une partie de mes moyens. Enfin n'ayant que très approximativement exercé les fonctions de professeur de rhétorique, ou celles non moins romantiques de *photographe littéraire*, je n'avais pas eu le loisir de découvrir en Georges Khnopff un écrivain réaliste. Je sentis trop bien mon infériorité vis-à-vis de mon allié redoutable, pour ne pas renoncer tout de suite à lui prêter une aide inefficace.

Et je me dis alors, joyeusement : " Les Jeunes-Belgique ne trouveront pas non plus la force de répondre à monsieur Tilman, décontenancés d'apprendre qu'Edmond Picard, Catulle Mendès et Pierre-Charles Baudelaire font tous partie de la clique réaliste. Il restera donc à M. Tilman cette gloire éternelle d'avoir pulvérisé l'exécrable école moderne et d'avoir réduit à néant la démoniaque influence qu'elle exerçait sur les rhétoriciens.

*
* *
*

J'en étais là de mes réflexions, lorsqu'un ami, né à Louvain par hasard — ni lui, ni M. Tilman ne sont pour rien dans cette affaire, — m'écrivit les pages confidentielles que voici :

" Plains-moi, mon cher Albert ; je suis fatigué, fatigué, si bien qu'à peine je sais tenir la plume. Écoute. J'étais, il y a trois jours, doucement occupé à griller un " noblesse ,, au café, lorsqu'un grand, sec et très noir individu, évadé des contes d'Hoffmann, pour sûr, vint s'asseoir à ma table.

— Monsieur, me dit-il au bout d'un instant, qu'est-ce qu'un réaliste ?

— C'est, monsieur, l'envers d'un poète.

— Ah ! — Il réfléchit. — Qu'est-ce qu'un poète, monsieur ?

— Pardon, monsieur ; je vous ferai observer :

1^o Que Littré est un grand homme.

2^o Que, dans l'espèce, la définition devrait être complexe et que...

— Voyons, essayez ; je vous en prie.

— Je vous préviens que je vais m'exalter : avez-vous achevé votre sieste ?

— Oui, oui ; allez toujours.

— Eh bien, un poète est double. Au physique, il est souvent grincheux, bilieux, hideusement enrhumé et pourvu de plusieurs sottes manies ; mais au moral, c'est un être pour qui vibrent les parfums, chantent et rayonnent les nuances, pour qui les musiques se font scintillantes de joyaux et la nature souriante de murmures divins. Un réaliste s'arrête à la forme matérielle des choses. Un poète saisit la sublime harmonie des Formes et des Idées, pressent l'idée sous la forme et n'aperçoit l'idée que revêtue de sa forme glorieuse ; pour lui, les sons, les parfums, les couleurs, les rythmes et les mots ne sont point matériels, mais *signifiants* ; et sous leur apparence tangible, il perçoit des êtres vivants ayant leur but et leur personnalité.

— Monsieur, me dit le Louvaniste, vous ne manquez point d'éloquence, mais le temps me fait défaut. Achevez, je vous en prie, la définition du poète.

-- J'ai fini ; un poète, c'est, si vous voulez, Celui dont les yeux jettent assez de rayons pour faire scintiller d'une clarté vivifiante ce qui reste obscur et inerte pour les autres. C'est *celui dont la Volonté crée la Vie*. Quant au réaliste, il fait œuvre d'art en transmettant aux choses déjà vivantes un frisson de sa vie personnelle. Il les voit, et d'autres les ont vues avant lui ; mais s'il est artiste, il ne les voit pas comme tout le monde, et l'œuvre d'art consiste seulement en *la manière dont il les a vues*.

Le grand sec noir m'interrompt de nouveau.

— Et que sont les Jeunes-Belgique, s'il vous plaît ?

— La Jeune-Belgique n'est pas une école, que je sache, pas plus que l'Art Moderne ou la Wallonie. Parmi les Jeunes-Belgique un ou deux sont réalistes, les autres poètes ; ainsi...

— Pardon, monsieur, vous avez tort.

— Hein ?

— Le professeur Tilman n'est pas de votre avis.

— Ah ? mais... avez-vous lu les Jeunes-Belgique ?

— Et, monsieur, que vous retardez ! Vous le savez bien, ce n'est pas nécessaire. On peut les juger sans cela; Monsieur Tilman lui-même, qui d'ailleurs connaît les Jeunes-Belgique par cœur, proclame "génies", des gens qu'il avoue n'avoir point lus. Et il fait autorité, n'est-ce pas ?

— Sans doute : Il a raison. Rien n'est bête comme de parler de ce que l'on connaît.

— Parbleu ! Il est certain que, voyant là votre chapeau, il m'est facile de dire : il est noir. Mais décrire sa couleur sans savoir s'il existe, c'est plus malaisé. Et je vous le demande, monsieur, le mérite ne procède-t-il pas de la difficulté vaincue ?

— Continuez, je vous en prie. J'apprécie fort la logique de votre bon sens.

— Nous parlions de M. Tilman. Quel homme, monsieur ! continua le grand sec noir. Comme il vous arrange les artistes ! L'art, n'est-il pas vrai, est une chose inutile et souvent nuisible pour la jeunesse, lorsqu'il est dénué de morale. Eh bien monsieur Tilman prend tous les jeunes artistes de la plume, en bloc, en y mêlant quelques vieux et plusieurs défunts. Et il vous les retourne tous dans une même casserole — la casserole réaliste, monsieur, — en se servant de Boileau comme spatule. Une cuisine de cette espèce est peut-être difficile ; mais ce photographe est si littéraire ! Oh, monsieur, c'est un bien brave homme.

— Comment, tous réalistes, dans le tas ?

— Oui, monsieur : Baudelaire, Georges Khnopff, Albert Giraud, Iwan Gilkin, Max Waller, Péladan, Solvay, Rodenbach et Catulle Mendès, avec le peintre Slingeneyer pour river le clou.

— Décidément ce monsieur Tilman est bien fort !

— Comment donc ! Et puis, ce littérateur est si photographe. Il a été fouiller jusque dans les premières années de la Jeune-

Belgique, avec une patience, monsieur, une patience de taret. Il les met tous en cause, tous, y compris Charles Mettange, Auguste Vierset, Célestin Demblon, que sais-je ? Et — avec trop de conscience du reste, puisqu'il sied de juger les gens sans les connaître, — il a étiqueté chacun de leurs vers, grapillé un bout de phrase par ci, une épithète par là ; puis il a cousu tout cela bout à bout, avec un mot de lui, de temps en temps ; — mais bien tapé ce mot-là, visé juste... Oh, monsieur, c'est un fin critique.

La conversation a duré deux heures. J'en sors moulu, fourbu, poussif. Louvain est en révolution, on prépare une croisade contre Max Waller : nous verrons de grandes choses. „

* * *

La lettre continue pendant quatre pages. Je vous fais grâce de ces détails, d'autant que parfois il sort des bornes de la politesse, mon ami. Il se fâche lorsqu'on veut diminuer ces hommes qu'il appelle nos purs artistes : Camille Lemonnier, Georges Khnopff, Albert Giraud, Edmond Picard. Mais, je le sens bien ; il a tort mon présomptueux ami, il a tort. L'univers est malade ; il doit être purgé “ de ces sources perverses qui distillent le poison qui nous tue. „ Inclignons-nous donc, sans faux orgueil, devant Monsieur Tilman, lequel a inventé la drogue nécessaire : ses *lettres sur la Jeune-Belgique*. Qu'il guérisse le monde, et vite ; d'autant plus que l'opération se fait sans douleur, il le purge en l'endormant : — de l'huile de ricin au chloral.

L. HEMMA.

CHRONIQUE MUSICALE.

AU CONSERVATOIRE.

C'est samedi 30 avril dernier qu'a eu lieu l'inauguration solennelle de la nouvelle Salle des Concerts.

Si j'en parle, mes lecteurs m'en sauront-ils gré ? ce sera uniquement au point de vue du concert. Je passerai d'un seul trait sur toute cette partie de la fête, hérissée de pompiers en grande tenue, d'uniformes à panaches, d'autorités, de bourgmestres, de

gouverneurs, et de ministres placardés de décorations et s'assomant réciproquement au moyen de discours.

Je préfère causer de la IX^me Symphonie, car j'ai l'outrecuidance de la trouver plus intéressante que le discours de M. d'Andrimont. L'exécution dans son ensemble a été excellente, et je place en première ligne l'*andante* et le *scherzo* dont l'interprétation fait le plus grand honneur à nos musiciens et à leur chef. On imagine difficilement mieux.

Le 1^{er} *allegro*, d'une texture beaucoup plus fine, rempli de nuances et d'effets plus délicats, présentait bien plus de difficultés et nous a paru en dessous des autres parties comme perfection dans le rendu.

Le terrible *final* avec chœurs et solistes que M. Radoux avait justement intitulé...le grand combat à gagner... a été gagné...non par les solistes par exemple, mais par l'orchestre et MM. et Dames des chœurs : *Les Disciples de Grétry*, *La Légia*, le *Cercle choral de l'Émulation* et les classes du Conservatoire. Malgré les mauvais éléments qui y pullulent, et détruisent la netteté que l'on obtiendrait aisément de tous amateurs sérieux, le résultat a été très bon, surtout si l'on tient compte de la difficulté de manier 600 exécutants sans un peu de confusion.

Je viens de dire que les solistes avaient peu contribué à la beauté de l'ensemble: je dois en excepter M. Heuschling. Par son style et sa diction, il s'est élevé à cent coudées au-dessus de Mlle Warnots qui criait trop fort, de M^me Montigu-Montibert qui ne le faisait pas assez, et de M. Montariol qui avait choisi ce beau jour pour être enrhumé!! et qui n'a pu faire que répéter sa partie en la chantonnant. Au reste, il paraissait assez loin de se douter de ce que signifie une phrase de Beethoven.

Discuter ce monument musical ne se fait plus guère que par ceux qui ne l'écoutent pas! Nous avons un regret, c'est que M. Radoux n'ait pas, au moyen du programme, aidé davantage à la compréhension de la pensée du maître. Pour bien apprécier les trois premières parties, il nous paraît indispensable d'être prévenu des intentions de l'auteur. La musique n'est pas encore un langage

assez précis pour exprimer d'elle-même une idée nettement et sans le secours d'un texte, ou d'un titre, au moins. Il y avait pour cela de si bonnes choses à puiser dans les Tablettes de R. Wagner sur cette symphonie (*). J'y renvoie mes lecteurs que le sujet intéresse.

La résurrection de Grétry en cette circonstance était assez justifiée. On ne pouvait pas déceimment déménager et laisser aux riquettes la mémoire d'un enfant de Liège. Si simple et naïve que soit sa musique, elle charme certainement, et, ne fût-ce que comme archéologie, on a eu raison de ne pas l'oublier.

Le Quatuor de *Lucile* : " Où peut-on être mieux... ", a été moins martyrisé que celui de la symphonie.

Quant à M^{lle} Warnots, elle a chanté l'air de la *Flûte enchantée* correctement, mais rien de plus. Sa voix, isolée, paraît moins criarde que dans les ensembles, mais reste toujours bien dure à l'oreille.

En écoutant nos quatre célébrités du violon : MM. Isaye, Marsick, Massart et Thomson, on ne peut s'empêcher de penser que la musique de M. Maurera bien de la chance d'être exécutées par de tels artistes ! Son œuvre n'est pas fameuse en commençant par le *rondo*. Mais le rendu idéal dont elle a été honorée rachetait bien ses défauts. D'un autre côté, quelle admirable pensée que la *Rêverie* de Vieuxtemps jouée à l'unisson par ces Messieurs ; quel sentiment exquis renferme cette mélodie large et soutenue !

M. Radoux, chose assez naturelle, n'a pu résister au désir de profiter de l'occasion pour tirer de ses cartons *Patria* qui y dormait et aurait encore pu y dormir sans le moindre inconvénient. Mais que voulez-vous ? Ce n'est pas, je suppose, qu'un compositeur ait pour juger ses œuvres les mêmes yeux avec lesquels il voit celles des autres ! Alors...

Dire tout ce que l'on pense sur *Patria* serait peut-être long et pas amusant : je vais tâcher de résumer.

Il y a d'abord d'assez bonnes choses, mais en revanche de fort mauvaises. Comme dans beaucoup de compositions modernes ; c'est

(*) R. Wagner et la Neuvième Symphonie. Schott, Bruxelles.

une appréciation banale, direz-vous ! Soit, mais la musique de M. Radoux l'est bien davantage. La marche, les hymnes de gloire, de triomphe, de félicité, etc., c'est archi-banal. M. Radoux, emporté par la grandeur du sujet, vise tellement haut que malgré toute sa bonne volonté, ses idées ne peuvent le suivre. Celles-ci s'accrochent de toutes parts à un tas d'anciens rabachages, et s'enferment là-dedans ainsi que des goujons dans de vieilles ferrailles.

C'est alors que l'on voit éclore des compositions ressemblant à ceci, rappelant cela, et qui malgré un renfort de 15 cuivres, trompettes, cymbales, tambour, tocsin, etc., malgré 600 exécutants, des *forte* et des *grandioso*, en veux-tu en voilà, n'aboutissent qu'à mieux démontrer la vérité de ce proverbe : " Ce sont les tonneaux vides qui font le plus de bruit. "

Le vide du... tonneau n'est pourtant pas absolu : je mentionne comme passages vraiment beaux, le premier chœur : "*Souvenirs des douleurs passées*, „ le début de la *bataille* et l'introduction instrumentale de la troisième partie, *la Paix*. Cette dernière est réellement empreinte d'une douceur et d'une sérénité pénétrantes.

L'auteur a adopté le système moderne qui, petit à petit, s'impose aux plus récalcitrants. C'est le système des thèmes et des réminiscences de certaines phrases, rappelées dans la suite à l'orchestre avec plus ou moins d'à-propos.

Je n'en compte que deux, plus deux fanfares, l'une d'alarme, l'autre triomphante ; le premier de ces thèmes traduit, ou plutôt doit traduire les gémissements d'un peuple opprimé. En toute franchise, il est fort laid. M. Radoux me dira qu'il y en a identiquement le même dans la Tétralogie : mais alors je lui répondrai que ce dernier a le mérite d'être polyphonique, et non pas un raclement de tous les 111 musiciens sur la même note et ses octaves.

Le second de ces thèmes est celui de la Marche et se rattache à l'idée de victoire et de splendeur. En cherchant un peu, tout autre que l'auteur eût trouvé mieux. Il semble que dans l'œuvre de M. Radoux passe un souffle venu des rivages de l'Escaut, une

sorte d'influence Benoîtienne. Quoique notre compositeur wallon ait plus de finesse dans ses idées, il se laisse aller volontiers, à l'instar du susdit Peter, à brosser largement son orchestration, multipliant les instruments et s'imaginant que plus il y aura de portées sur un feuillet de la partition, plus l'effet sera puissant. Erreur ! certaines mélodies de l'auteur de *Patria* resteront toujours, comme valeur artistique, bien au-dessus de cette œuvre boursouflée.

Avant de terminer, je voudrais épancher ma colère contre une grosse partie du public de cette soirée, hélas ! "galla.,,

Forcer à écouter les gens qui viennent au concert pour exhiber une toilette, serait aussi vain qu'inutile : mais les contraindre à se taire, au moins, ne pourrait-on y arriver ? J'admets que l'on n'ait aucun plaisir à entendre la IX^{me} symphonie, qu'on lui préfère même l'ouverture du Grand Mogol : il y a des animaux qui ont de même des préférences marquées pour l'ordure ! Mais ce qui est inadmissible, c'est que l'on ne daigne pas prendre en considération les peines énormes que coûtent à 600 personnes à la fois de semblables exécutions, et que l'on soit assez dénué de délicatesse pour troubler celles-ci de son niais bavardage. D'ailleurs, M. Radoux s'est trompé de beaucoup s'il a cru rendre service à Beethoven en plaçant la IX^{me} symphonie à la fin du concert. Les Liégeois vont dormir très tôt, et pour un empire ils ne s'attarderaient à entendre deux mesures de musique, passé onze heures.

Indépendamment de tout cela, la fête du 30 avril fait l'éloge de M. Radoux ; et la quantité de travail qu'il a dû fournir ne lui est guère rétribuée par le succès qu'on lui a fait. Notons pourtant que les manifestations de la 2^{me} audition ont été plus chaleureuses. Il a rempli d'une manière excellente son rôle de chef d'orchestre, et à ce point de vue, mérite mieux que l'humble hommage de nos félicitations..

A. L. B.

PETITE CHRONIQUE.

L'Aimanch de l'Université de Gand va paraître sous peu.

Nous donnerons dans la livraison prochaine, le compte rendu de cette intéressante publication. Figurent des pièces signées Max Walier, Sapho, Gust. Rahlenbeck, A. Vierset, Albert Mockel, Georges Rodenbach, Paul Montane, Fritz Ell, Carolus Rex, Waxweiler, Nihil, Biehnacq, Maurice Siville, Houssa, une notice de Pierre Poirier sur François Laurent et une esquisse historique des Écoles spéciales annexées à la Faculté des Sciences.

On souscrit aux bureaux de la Wallonie. Prix : 2 francs.

* * *

Va s'ouvrir en la capitale du beau pays de Liège, une exposition burlesque appelée à révolutionner les pauvres rates de nos compatriotes, languissantes et endormies depuis Moïna. Un salon-fumiste liégeois y sera joint, auquel collaboreront nos amis Ghymers, Berchmans, Masui, Cambresier, Vreuls, Nestor Gérard, Henri Simon (le père du Bleu-Bixhe) et autres affiliés à *la Wallonie*.

* * *

Nous recevons le "*Répertoire dramatique belge* „ par A. Dupont. Nous donnerons dans notre livraison prochaine un compte rendu de cette publication, de nature à rendre de grands services à quiconque s'intéresse à l'histoire de l'art dramatique.

* * *

Sommaire des *Écrits pour l'Art*. Infiniment, par Emile Verhaeren. Lohengrin, par Stuart Merrill. Air pastoral, par René Ghil. Vers, par Georges Khnopff. Sonnet, par Henri de Régnier. Son portrait. Heureux, par Mario Varvara.

* * *

A propos. La grande Jeune-Belgique reproduit un poème en prose paru dans la "petite Wallonie „ — et sans indiquer la provenance !!

Corbleu, Madame !!

PHOTOGRAPHIE INSTANTANÉE

M. ZEYEN.

137, boulevard de la Sauvenière, 137

LIÈGE.

Spécialité d'agrandissement à la lumière électrique.

FABRIQUE DE PIPES DE HENRI ZUBRODT,

Place du Théâtre, 11, Liège.

Porte-cigares en écume de mer, ambre et racine de bruyère.

— Pièces de commande, Écussons, Initiales, Portraits, exécutés en 24 heures.

RACCOMMODAGES.

INDE
PERSE
CHINE
JAPON

M^A SERRURIER-BOVY

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 38

LIÈGE

ARTICLES
DE
MÉNAGE



ORFÈVRE
ARGENTÉE

M. FONDER-BURNET,

48, rue du Pont-d'Ile, Liège,

AGENT GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE DE LA
PEINTURE FRANÇAISE.

Cette Peinture, préparée à base de céruse et d'huile de lin, est toute prête à employer; elle est brillante et siccativ. Sa qualité ne laisse rien à désirer, son mélange étant absolument composé comme celui fait par les peintres les plus expérimentés. Son emploi sur boiseries, murs, meubles de fer ou bois, grosses voitures, etc., la place à la portée de toutes les personnes désireuses de conserver en bon état leur matériel agricole, industriel ou autres.

L'assortiment se compose de 42 nuances, en boîtes de 1; 2 et 5 kilog., à fr. 1-10.

Allumettes Suédoises (Kaiser-Holzer), 20 fr. les 1000 boîtes
» Nilson, bout noir, fr. 9-50 les 1000 boîtes

L'INDÉPENDANCE MUSICALE ET DRAMATIQUE

Revue paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois

Abonnement : un an **24** francs, six mois **13** francs

Bureaux : 18, rue Guénégaud, 18, Paris.

Vient de paraître :

SUR LES CIMES

par **Octave MAUS**

Un volume de bibliophile tiré à 60 exemplaires, tous sur papier vélin, avec une couverture raisin de couleur crème et numérotés à la presse de 1 à 10.

Chez M^{me} V^e Monnom, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.

Prix : 2 francs.

VIE ARTISTIQUE

Courrier hebdomadaire illustré des ateliers et des expositions

DIRECTEUR . A HUSTIN

Bureaux à Paris. 42, rue de Chabrol.

Abonnement : **un an, dix francs.**

Chaque numéro (16 pages de texte) contient un article de M. Roger Ballu.

L'ARTISTE

COURRIER HEBDOMADAIRE

ARTISTIQUE, LITTÉRAIRE, MUSICAL

Bruxelles, 94, rue du Prince Royal.

Abonnements : Belgique **10** francs. Union postale francs **12-50**.

LA WALLONIE

QUAND MÊME.

SOMMAIRE :

Arnold GOFFIN	Une conclusion altièrè.
Georges GIRRAN	Vers.
Pierre-M. OLIN	Finis.
Hector CHAINAYE	Poèmes en prose.
Fernand SEVERIN	{ Albert Giraud.
G. V.	{ Pierrot Narcisse.
	Poèmes ironiques.
	Chronique littéraire.
L. HEMMA	A propos des Harmonistes.
E. M.	Almanach de l'Université de Gand.
M. S.	Répertoire dramatique belge.
	Chronique des arts.
	Petite chronique.

La livraison 50 centimes.

Des presses de H. Vaillant-Carmanne, à Liège.

2^e ANNÉE, N^o 6.

LA WALLONIE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

ABONNEMENT : 5 fr. par an, Union postale : 6 fr. 50.

Comité de Rédaction } Ernest MAHAIM,
Albert MOCKEL,
Maurice SIVILLE.

Bureaux : rue St-Adalbert, 8, Liège.

**Envoi d'un numéro spécimen contre 50 centimes
en timbres-poste.**

VIENT DE PARAÎTRE :

LES FUMISTES WALLONS

par **L. HEMMA.**

Un joli volume petit in-8, imprimé en bistre sur papier crème,
orné d'un croquis par Armand Rassenfossé.

En vente aux bureaux de la Wallonie : Prix 2 francs.

Quelques exemplaires sur Hollande sont en vente au prix de 5 francs.

LES

ECRITS POUR L'ART

Paraissent chaque mois en une livraison.

6 francs l'an ; 43, rue St-Lazare, Paris.

UNE CONCLUSION ALTIÈRE.

Pourquoi réussirais-je puisque je n'ai même pas envie d'essayer !

(Charles BAUDELAIRE.)

A celui qui a pénétré les trucs et les ficelles de ce mélodrame cynique et ordurier : la Vie, à celui qui ayant visité les coulisses, défardé les acteurs, connaît les ignobles mobiles des personnages et des protagonistes qu'en vain d'autres noms décorent, — pour ce curieux taciturne, enfin, aux yeux duquel les péripéties et l'inévitable dénouement de la Farce sont désormais sans imprévu, — quel refuge reste-t-il ?

La Religion ? — Mais, abstrayant même l'impuissance d'une foi assez robuste en un esprit investigateur, quelles mains brutales, poisseuses de lucre, arborent au déclin de ce siècle utilitaire et américain, la gerbe mystique si longtemps flamboyante, — flétrie, éteinte à cette heure ?

A ces êtres affinés par une intelligence inquiète, scrutatrice, — irréfrénable, — victimes d'un génie qui s'insurge et murmure, — trop sensibles à la grossièreté de la Vie et des Hommes, deux routes se présentent, comme dans la fable antique, mais deux routes âpres et dures également, et hautaines : — l'Art ou le Suicide.

— Transformer ses douleurs en joies artistiques, se confiner loin, hors du monde, en la Tour d'ivoire de la pensée pure ; sublimer ses écœurements, ses révoltes et ses haines ; les porter à leur maximum d'âcreté et y découvrir l'électuaire qui nous sauve de la suprême rébellion. Car voici les seules issues : — Ecrire *A Rebours* ou se tuer.

— Par nonchalance du moindre effort, dédain, insouci de redire de si compliquées souffrances ou encore fierté discrète jusqu'à l'agonie, celui dont je veux parler, tenta d'éluder ce dilemme net, précis, impitoyable. Se mêler, même fortuitement, à une coterie littéraire l'effraya; — d'ailleurs, une indépendance ombrageuse de toute domination, si déguisée fût-elle, ne se serait assujettie à aucune règle, à aucun respect d'amis ou d'ennemis. Il essaya de je ne sais quel dilettantisme supérieur, aux rares et fines jouissances; — mais ce n'est là le calmant, la quinine efficace pour la fièvre qui le dévora.

Au bout de ce sentier isolé et désert, il trouva ce qu'inévitablement il devait trouver: — la mort qui délie et nous offre une solution, momentanée au moins, à toutes les questions.

J'ai prétendu ici uniquement embaumer pour moi-même le souvenir d'un ami, noter quelques très spéciales attitudes intellectuelles qui lui appartinrent. Aucunement préoccupé d'habiles transitions, de gloses ingénieuses, je me suis borné à la transcription littérale de certaines confabulations. S'intéresse qui voudra — ou qui pourra, — à ces choses dont l'attrait sera plus vif, je pense, pour des Esprits que je connais.

I.

Où, quand, comment nous nous liâmes, — qu'importe! Une affection que nous sentions indissoluble, même en des circonstances qui semblaient contredire cette certitude, se cimentait, très vite. Et toujours ce fut une amitié sobre de démonstrations verbales, un peu anglaise et à force de retenue jouant quelquefois l'indifférence.

Par tacite convention, nous cessions parfois de nous

rencontrer plusieurs jours, mais à la prochaine réunion notre entretien reprenait, en quelque sorte, au point où nous l'avions laissé, sans autre explication. Nous étions parvenus à bannir presque entre nous tout soupçon d'amour-propre, d'orgueil, de vanité; nous aspirions à la sincérité absolue, nous astreignions à dire loyalement le tréfond de nos pensées, sans réticences, — à prononcer des paroles sonnantes et claires.

Ses études scientifiques lui insufflèrent l'amour du positif, de la réalité tangible, le dédain de l'emphase, du pathétique, la peur de la redondance. L'expression lyrique lui paraissait d'une inutilité manifeste; il percevait bien les sentiments et les sensations outrés, mais pourquoi condescendre à les exprimer? — Cependant, en son âme bruissaient, grondaient de grandioses poèmes, d'opulentes et lumineuses pensées que, frénétiquement, il étouffait, qu'il combattait de toutes ses forces. Il se serait mépris immédiatement après, d'un moment d'expansion, d'une plainte, d'un regret exprimés, d'avoir décelé sa sensibilité. Il se roidissait contre lui-même; de ses émotions aiguës et consumantes, s'astreignait à ne rien laisser transparaître : des phrases plus acerbes, plus altières qu'à l'ordinaire, un paroxysme d'ironie contre les poètes, me dénonçaient ces crises. Et il sentait tout le douloureux, l'implacable de cette dualité qui existait en lui et au lieu d'en jouir, de subir le rêveur dont il était doublé, il prétendait l'annihiler, bâillonner cette voix importune, refouler la métaphysique qui faisait invasion dans son arithmétique.

Quelquefois pourtant, à l'occasion des mathématiques transcendantes, il s'abandonnait à son imagination, oubliait son habituelle réserve. — Il y découvrait toute une poésie abstraite et concrète en même temps, d'une

inexorable exactitude, — du lyrisme véridique : les harmonies du nombre, l'infinie vibration du chiffre, la répercussion certaine, illimitée, d'un calcul élevé jusqu'à d'inconcevables puissances se revêtaient à ses yeux de la magnificence chorale d'un plain-chant surnaturel, — du faste d'une prestigieuse palette où s'étaleraient, reliées par d'imperceptibles dégradations, toutes les nuances, toutes les formes chatoyantes de la lumière. Et quel vertige après avoir hanté ces altitudes; — une extase mystique devant la mystérieuse évocation du signe arabe, une sorte d'épouvante sacrée de son audace mentale, une ivresse du pouvoir et de la précision de l'instrument algébrique, — ivresse brève, d'ailleurs, car bientôt se ressaisissant, il souriait, se persiflait lui-même d'aussi stériles préoccupations.

Il fut réellement *possédé* du Démon du Doute. — Son esprit, incisif et perçant, mais en proie à d'incessantes fluctuations, tourmenté de scrupules, sans quiétude aucune, traquant une question de déductions en déductions, jusqu'à cette troublante question finale — la seule décisive, au reste, — qui se dresse, dans son impassibilité fatidique, aux confins du connu et à laquelle aucune péremptoire réponse ne peut être donnée, — son esprit lui interdisait toute croyance, toute foi, — tout enthousiasme un peu prolongé. — S'exaltait-il un instant, aussitôt jouait l'impitoyable ressort de sa dialectique et son plaisir fugitif tombait fracassé. Rien ne lui paraissait donc établi et pertinent, il vivait environné d'hypothèses dont l'énigmatique et le fragile le torturaient étrangement.

De là cette maxime qu'il " faut toujours dire et faire le contraire de ce qu'on attend de vous. „ Il abhorrait jusqu'à la fureur les gens à convictions apprises, arrê-

tées, — gens d'une valeur spirituelle évidemment négligeable. Un mot de Benjamin Constant le charmait fort : — “ Ce que vous dites est si juste que le contraire est parfaitement vrai. „ — Mais, corrigeant l'excessif de la répartie il prononçait *vraisemblable* ! — La manière légèrement dogmatique, en son exposé doctrinal surtout, de Taine l'exaspérait. Ses préférés étaient Stendhal, Sterne, Mérimée, Renan, — ceux qui n'ont “ pas l'air de croire que c'est arrivé. „

Pendant une séparation momentanée, il terminait une courte lettre par cette phrase : “ Vous savez que je n'aime pas à écrire parce qu'on a l'air de croire que ce qu'on écrit est arrivé. „

Et à la réponse “ qu'à force de craindre d'avoir l'air „ de croire que c'est arrivé, ça n'arriverait réellement „ jamais et qu'en somme il fallait accomplir simplement „ et naïvement ses propres volontés sans se soucier de „ l'opinion d'autrui, „ — il répliquait : — “ Ils ont de la „ chance ceux qui savent faire — simplement et naïvement ou non, — ce qui leur plaît.

„ J'en ferais bien autant, parbleu ! *mais qu'est-ce qui me plaît ?* „

II.

Discutant le caractère et la vraisemblance du Kirilof des *Possédés*, — l'unique livre, je crois, qu'il lut jusqu'au bout, — il contestait le suicide de ce personnage, comme contradictoire avec ses habitudes cérébrales. Obéissant à une impulsion bizarre et aussi à l'entière *probité*, à la franchise à laquelle nous nous étions obligés, je lui dis :

— Au contraire, la conduite de Kirilof m'apparaît d'un illogisme parfaitement logique... Vous ressemblez, à

certain égard, à cet ingénieur, mon cher, et votre fin sera peut-être analogue...

Il se rembrunit passagèrement, garda le silence. Mais aussitôt, reprenant son ton ordinaire mi-caustique mi-sérieux :

— Oui, — qui sait ? Mais je ne me suiciderai probablement jamais par horreur de la parade... Il y a dans cet acte je ne sais quelle fanfare, quel étalage de désespoir, — un appel à la pitié qui me répugne...

Peu se tuent, simplement, comme ça, pour... rien ! C'est ou amour-propre violemment froissé ou point d'honneur, — vengeance, très souvent. Il faudrait mourir d'une façon obscure, sans déclamation ni lyrisme, loin des gens que cela pourrait attendrir... Au reste, votre Kirilof est un malade, maniaque et détraqué... Qu'on enferme tous ces Russes et Dostoïevsky aussi au lazaret et — beaucoup de douches !.. Des douches jusqu'à ce qu'ils cessent de penser !

— C'est vrai, j'oubliais ; nous enverrons donc tous les artistes à l'hôpital !..

— Certes ! s'ils se portaient bien ils ne seraient pas si extraordinairement impressionnables... L'anémie, les pertes de force les rendent aptes à souffrir d'un tas de choses que les bien-portants ne sentent, ne soupçonnent pas... Ils sont malades, rien que malades... Croyez bien que la prépondérance de la matière est absolue...

— Ah !.. l'influence réflexe est indéniable, pourtant ; — il y a réaction en sens inverse : — des douleurs purement morales peuvent miner, détruire la santé... Vous n'y contredirez pas ?

— Si, si, si ! L'impression d'une catastrophe sur vous dépend — uniquement — de votre état physique au

moment du choc... Si cet état est satisfaisant, l'effet produit sera nul !

— Conclusion, alors : la santé c'est l'égoïsme !

— Parfaitement !

—

Après une discussion à propos de cet infranchissable syllogisme : — Savoir et vouloir s'équivalent pour Dieu ; Dieu sait tout ; — donc pas de libre arbitre, plus de péché : —

— Comment y a-t-il encore des chrétiens ?

— Ce sont tous êtres qui se portent à ravir car ils ne réfléchissent pas. *Penser est une maladie.*

—

Un soir, il formula ce désir : — disparaître subitement sans laisser de traces, sans adieu, subrepticement... —
 “ Comment ferai-je, présumez-vous ? ”

— Premier moyen : le suicide en un coin perdu, inconnu....

Mais retenu par sa théorie sur ce point, il prétendit qu'il pourrait tout d'un coup s'éloigner, aller très loin, vivre n'importe où, caché dans des foules... Je lui démontrai l'impraticable d'un tel projet dans ce siècle d'étiquettes, de catalogues, de recensements.... Ces évidentes objections, il les avait rencontrées ; le suicide dormait au fond de son cerveau mais il se refusait à en convenir.

—

Quelques jours avant son départ pour l'Allemagne, il lui échappa au sujet d'une exposition : — “ Tous ces enthousiasmes, ce n'est que comparaison ! ” Et comme très vivement je lui répliquai : — “ Mon cher, celui qui ne possède pas le sens inné du Beau, en dehors de toute éducation, de toute comparaison, celui-là ne sera jamais

un artiste.... „ — il jeta brusquement son-cigare sur le plancher, prit son chapeau et sans un mot, quitta la chambre. Fut-il froissé de l'axiomatique de cette proposition ou de l'accent dont elle fut proférée, je ne sais; nous ne nous expliquâmes jamais à cet endroit. Une semaine environ, nous évitâmes de nous rencontrer.

—
Le seize Mars il m'exhiba, soudain, un coupon pour Berlin : — “ Je pars demain matin... „ — Me remémorant nos récentes conversations, je le considérai tristement ; il perça sans doute ma pensée, car, fébrilement, avec un rire légèrement contraint et exagérant l'âcre timbre de sa voix :

— Oui, je pars... Je sens que je suis Allemand; la Prusse, c'est ma terre natale, presque.... Là, je pourrai faire ce que je dois faire... Vous autres, vous êtes des Latins!....

Vous, vous n'êtes pas heureux, ne le serez jamais, *parce que vous ne savez pas vouloir*... Oui, vous m'objecterez ceci, cela; mais ça ne signifie rien, *voulez, mon cher, voulez*... Il suffit de vouloir sans cesse, avec continuité, sans faiblir... Moi, je ne suis pas encore assez fort, mais — il dit cela d'un air triomphal et ses yeux d'un bleu clair et pâle s'assombrirent, — j'y arriverai, et vous verrez alors!

— Vous êtes malade; — un remède seulement et souverain: *vouloir!*.... Mais vous vous abandonnez, restez dans un marasme... — Oui, j'ai reconnu que vous aviez plus d'énergie que moi; en effet, vous faites ce que vous voulez faire, mais pas tout ce que *vous pourriez*... — Tenez, jusqu'à présent, une masse de préjugés, de scrupules, m'écrasait; je prenais au tragique des choses dont j'aurais dû me moquer; j'ai balayé tout ça... J'étais mal portant aussi, à cette époque; maintenant je suis à peu

près guéri; dans un mois, je le serai complètement et alors, alors seulement je *vivrai!* — Ces derniers mots furent prononcés presque solennellement, mais il s'en aperçut aussitôt et rendant à son organe sa coutumière allure narquoise :

— Souvent vous affirmiez que je devais avoir eu des velléités d'écrire, malgré mes dénégations entêtées.... Je puis l'avouer à cette heure, vous aviez raison.... mais je ne parvins jamais à rien parce que le français n'est pas l'instrument qu'il me fallait... Je m'épuise en vain à expliquer, même approximativement, ce que je veux dire.... c'est pâteux, lourd, mal agencé.... — Mais voilà, mon cher, pourquoi j'émigre, — pour me perfectionner dans la langue allemande; — je le sens, c'est mon idiome maternel, je m'exprimerai facilement, nettement, bientôt....

— Vous êtes rempli de métaphysique qui veut sortir à tout prix!... et elle trouvera en l'allemand son naturel interprète!

— Vous vous trompez, je pense, répliqua-t-il sèchement, comme chaque fois que, selon notre expression, je le surprénais “ *mal ingénieur.* ”

Sa mauvaise humeur dissipée :

— Ce qui me réjouit, c'est que seul vous saurez où je gîte; personne d'autre; je serai libre, libre!... — Ah! mon cher ami, affranchissez-vous, libérez-vous aussi, commencez donc à vivre!...

Il m'exposa ensuite un projet colossal, par lui conçu : un diagramme à construire, à colorer, qui lui coûterait six mois de travail assidu, lequel à l'aide de l'harmonie chromatique des teintes devait élucider victorieusement un théorème géométrique mal démontré.

— Si je pouvais me représenter mentalement cette énorme figure, elle serait inutile... Mais, impossible, — et

j'éprouverai en même temps, si j'ai amassé quelque énergie, une volonté patiente, tenace, persévérante...

Nous sortîmes ce dernier soir, passâmes un quart d'heure au théâtre où il rencontra quelques vagues camarades auxquels il parlait avec une froideur railleuse et sanglante, un mépris contenu mais visible, dont ils ne paraissaient même point s'apercevoir.

— Ce qui est affreux et déplorable, c'est lorsque, malgré soi, en dépit de l'intime conviction qu'ils ne vous comprendront pas, on se laisse lâchement entraîner à parler à certains personnages ce langage qui leur est étranger, à leur confier des choses qu'on sent trop bien devoir leur taire, puisqu'elles restent lettre-morte pour eux... Il y a tout à la fois répulsion à s'épancher ainsi et irrésistible impulsion à rompre le silence... Et comme on s'en veut, après !...

— Très vrai, ce que vous dites là ; seulement, encore une fois, tâchez de *vouloir* et vous ne verserez plus en cette erreur.... Vous vous jetez sur un lit d'orties et êtes surpris qu'elles vous blessent. Foulez-les aux pieds !

Rentrés chez moi, tous deux nous efforcions de mener un insouciant entretien, de cacher la peur obscure qui nous étreignait, de dissimuler notre émotion... Je ne pus m'empêcher de supposer : — Je crains bien ne plus vous revoir... — de longtemps, ajoutai-je, en sondant l'expression de sa physionomie. Il tressaillit, se tut.

Très tard, il partit. Nous serrant simplement la main : — Adieu, donc... — fis-je, — ou plutôt, au revoir!... — Un sourire singulier plissa ses lèvres serrées ; il se détourna comme pour répondre, mais se ravisant me tendit encore la main, — disparut dans les ténèbres...

Avril 1887.

ARNOLD GOFFIN.

LES REPENTANTS.


 OUS un ciel de novembre, ils vont par les chemins
 Où le gel a fripé les pâles chèvrefeuilles,
 Ils arrachent au chêne une touffe de feuilles
 Et pleurent de leur voir des taches de carmin.

Pèlerins devant qui se sont closes les portes
 Des chaumières riant au soleil matinal,
 Ils s'en vont déposer leur trophée automnal
 Sur la tombe glacée où sont leurs candeurs mortes.

Ils cheminent nombreux et passent lentement,
 Solitaires drapés de silences nocturnes,
 Comme vont les brouillards sous les cieus taciturnes,
 Sans bruit, sans un effort, sans un frémissement.

Devant les souvenirs de leur enfance éteinte,
 Pieux et recueillis ils vont s'agenouiller,
 Et, dans leurs cœurs pareils à des lys effeuillés,
 Soudain le vent d'hiver sanglotte sa complainte.

Ils frappent leur poitrine et s'accusent trois fois
 De s'être refusés jadis au sacrifice
 Et d'avoir méconnu l'éternelle justice
 Et d'avoir blasphémé leur infantine foi.

Ils ploient sous les remords de leur jeunesse impie
 Qu'ils rêvent d'étouffer entre leurs bras meurtris
 Mais toujours au fond d'eux pleure avec de longs cris
 Le souvenir maudit que leur vieillesse expie.

Ils ont flétri leur chair et courbé leur orgueil
 Avec leurs mornes fronts dans le sable et la honte,
 Leur douleur vers le ciel ouvre son aile et monte
 Pour dire aux dieux vengeurs leurs sanglots et leur deuil.

Seigneur, ils savent tous de combien de misère
 Est faite la splendeur que vous nous promettez ;
 Ils succombent au poids des péchés détestés
 Et rien n'est plus navré que leur longue prière.

LE SECRET.

DALE poète, j'ai de mon rêve nocturne
 Fatigué mon cœur morne et mon front taciturne ;

Pèlerin harassé, j'ai cherché longuement
 Dans les lointains déserts le lointain diamant ;

Rêveur extasié, j'ai dans les soirs magiques
 Interrogé d'espoir les astres prophétiques ;

Profanateur cruel, j'ai défloré les lys
 Pour calmer en mon cœur mes désirs appâlis ;

Chercheur silencieux j'ai fouillé tous les livres,
 Pour savoir les secrets qui m'auraient fait revivre ;

Voyageur égaré dans les pays perdus,
 J'ai crié vers le ciel mes désirs éperdus ;

Visionnaire blême, aux calmes blancheurs d'aube,
 En vain j'ai demandé ce que Dieu nous dérobe.

Alors au fond de moi mon orgueil a pleuré
 Et j'ai courbé mon front las et désespéré.

Je veux de mes espoirs dresser une hécatombe,
 Puis m'en aller pensif et muet vers la tombe

Pour m'enquérir des mots mystiques et troublants,
 Tels que de fabuleux joyaux étincelants...

Or, le secret lointain dont mon âme est éprise,
C'est un vers plus pieux qu'un vieux vitrail d'église :

Un grand vers qui dirait la douceur de vos yeux
Et qui comme eux serait intense et merveilleux.

RETRO.

DUISQU'ON m'a délaissé dans le désert immense
Où rien ne fixe plus l'espoir des pèlerins,
Puisque je ne vois plus briller ton œil intense,
Ainsi qu'un clair fanal, aux horizons sereins,

Je vivrai de rêver à notre extase morte;
La cloche des lointains fera frémir ma chair
Et, pensif, dans les soirs, j'entrouvrirai ma porte
Pour écouter sonner les glas du passé cher.

Je remplirai mon cœur de rappels extatiques
Plus subtils que l'odeur des encensoirs vermeils,
Et le cerveau hanté du passé magnétique
Je me retournerai pour voir mes chers soleils.

Je les verrai sortir du silence et de l'ombre
— Comme ils plongent le soir au cœur des Océans —
Puis envahir le Ciel où gravitent sans nombre
Les planètes d'azur et les mondes géants.

Et mes chers souvenirs seront faits de lumières
Claires comme l'azur et plus pures que lui.
— Et ma bouche dira de pieuses prières
Comme n'en savent point les hommes d'aujourd'hui.

G. GIRRAN.

FINIS.

O toi, le plus savant et le plus beau des anges,
 O Satan, prends pitié de ma longue misère !
 . . . grand roi des choses souterraines,

BAUDELAIRE, XCII.

L était Nuit, et au dehors la Tempête, effroyable se déchaînait.

Les tilleuls géants gémissaient et craquaient, raillés par les hurlements du Vent.

Les fossés entourant l'antique demeure, si paisibles d'ordinaire, écumaient; les vagues battaient les murs et l'eau, pénétrant par les soupiraux, envahissait les souterrains.

Et Lui se promenait à grands pas dans sa chambre, passant des obscurités lourdes des coins à la lueur vive d'un puissant feu de bois dont les flammes, repoussées souvent par le vent, semblaient l'envelopper parfois.

Le trouble profond de l'Air, dont la rage se brisait sur l'immuable Impassibilité des vieilles murailles, le faisait songer à lui-même, reste infrangiblement calme malgré les attaques acharnées de ses concepts désordonnés. Mais le château résistait avec force et ne bougeait de sa place primordiale, alors que lui, semblable à une épave solide, il se laissait aller, entier et avec indifférence, aux courants les plus contradictoires : il souffrait la Lassitude de Penser.

Sans savoir au juste pourquoi, sentant qu'il accomplissait une Chose redoutable, il sortit, franchissant le pont levis perpétuellement abaissé. Il remonta le cours d'eau qui se jetait dans les fossés. Ce ruisseau avait sa source dans une clairière sauvage encombrée de vieilles roches

déjetées et entourée d'une futaie immense. Dans la pâle clarté nocturne, on eût dit un champ de bataille abandonné couvert de cadavres gigantesques, avec dans le vent, les cris de douleur et de rage des mourants, les hurlements des loups et le sang suintait du sol ! Seul, debout au milieu de ses compagnons tombés, monolithe redoutable, sorte de puissant menhir oublié des antiques druides, droit et blanchi par les âges révolus, un roc énorme se dressait, à qui un étrange nom khaldaïque était resté.

Quand Il arriva au pied du géant solitaire, le vent se tut et la pierre, peu à peu, sans s'animer, se transforma.

.
 C'était un vieillard paraissant aussi âgé que le Monde et le Primitif Orgueil ; sa barbe était blanche et son chef chenu ; au milieu du Front, juste au-dessus des sourcils, saillaient deux cornes d'argent, très rapprochées. Son regard, d'une inconcevable profondeur, était plus triste et plus rêveur que la Mort, et dans le son de sa voix résonnaient les Espoirs déçus et les Désirs inassouvis.

Et sa voix grondait comme la Trompe du dernier Jugement.

“ O mon Fils, Nature Elue, Toi qui portes au Front les deux Bosses puissantes d'Orgueil, pourquoi T'immobilises-tu si sombre, quel désespoir morne enténébre ton cœur ? Satan, Roi des choses souterraines, t'écoute. ”

“ Trop tard, ô Toi, le plus savant et le plus beau des Anges, qu'importe que Tu prennes pitié de ma longue misère. J'ai perdu le Bien de l'Espérance. ”

“ Tes recherches perpétuelles sont restées vaines, et Tu as eu peur !... Je te mettrai au pouce la Gemme et l'Anneau qui rendent les désirs satisfaits. Va ! Rentre. Tu trouveras, T'attendant, la Vierge au nimbe d'or de

ses cheveux blonds, Femme et Ange qui n'existe plus depuis le Premier Pêché, et que pour Toi je recrée. Elle Te sera Vie, Amour, et profond Oubli. Dans ses bras frêles Tu retrouveras le Bonheur, et sa Faiblesse sera l'invincible bouclier qui protégera ta Force. „

“ Trop tard, sombre Étincelant, mon cœur est desséché; Amour y est si bien mort, que rien plus ne pourrait le ranimer. „

“ Tu veux donc des femmes aux perversions prodigieuses qui brisent ton Indifférence et Te secouent à te faire crier de douleur et de volupté? „

“ Trop tard, Douleur n'existe plus; Volupté n'a jamais été! Torpeur, oh! Elle!.... „

“ L'or qui met l'univers aux pieds de l'immonde Juiverie?.... La Toute Puissance?.... je te la donnerai avec pouvoir absolu de Bien et de Mal. La terre entière aura le col ployé sous ton talon, tu seras Dieu et la mort volera sur tes lèvres. „

“ Trop tard. Toute ambition est morte. Et l'Humanité,... oh combien indifférente! „

“ L'Omniscience, la Gloire immortelle de l'Artiste, les Pensées qui illuminent un siècle et l'Étincellement des œuvres qui restent ainsi que d'éternels Phares sur les bords de la mer infâme et tourbillonnante de Médiocrité? „

“ Trop tard, te dis-je, trop tard. L'Immortalité n'existe pas. D'ici peu, la terre disparue, et mon œuvre avant elle! Travailler? Pour Qui et pour Quoi? Pour Eux que je ne connais pas, qui pour moi n'ont nulle existence! Moi! moi qui ne ferais pas un geste pour sauver le Monde en sa Chute, lui jeter la pâture de mes solitaires orgueils et de mes pensers immaculés! „

“ Lors que veux-tu, et pourquoi cries-tu? „

“ Las! je ne veux Rien. Tais-Toi, Tais-Toi, pour l'a-

amour de Toi-même. Trop tard, Archange Porte-Lumière! Amour, je te nie. Puissance, je te méprise. Science, je te hais et te conspue. Art, je te pleure. L'ultime raison de nous-mêmes n'est que la constatation de notre Orgueil! Que peux-Tu, Toi, le superbe Orgueilleux, le Primitif et l'Universel, que peux-tu nous offrir de comparable? Ce que je réclame, ô Père nourricier des profonds esprits inféconds, c'est, bientôt, dans ton sein sulfureux, le Repos Absolu, avec la Contemplation Perpétuelle de Toi-même qui nous réalise Tous, ô notre sublime Idéal. „

En ce sombre jour de Février 25, 1887.

PIERRE-M. OLIN.

POÈMES EN PROSE.

L'AMOUR IMPOSSIBLE.

 PRÈS une tiède pluie d'été les tilleuls en fleurs étincelaient, et sous le vent du soir, les pétales blancs s'abattaient musicalement avec les roses gouttelettes.

Au milieu de la neige recouvrant le sol, piquée de feux prismatiques, deux pigeons blancs s'aimaient.

Je lui avais demandé un dernier rendez-vous; et j'attendais, observant songeur et ravi ces deux oiseaux sur lesquels tombait la bruine odorante.

Lorsqu'elle fut près de moi, je la regardai. Et dans mon regard j'aurais voulu lui dire: " Vois cette neige de fleurs, comme elle est blanche et douce. Le vent est jeune et parfumé! Le ciel est bon! Peux-tu douter de mon amour? „

Mais mon regard lui disait malgré moi: " Cette neige

cruelle me désenchante. Le vent très las et très vieux me rend triste. Et le ciel mauvais m'emplit de doutes. Laisse-moi, je suis trop inquiet, je te ferais peur. Je ne puis aimer. »

Et je lus aussitôt dans ses yeux la douloureuse fatalité d'une séparation éternelle.

Doutant encore de mon irréparable malheur, je lui dis : " Ne peux-tu donc m'aimer ? »

Ce cri était désespéré, je le compris, et m'empressai d'ajouter : " Ne me réponds pas... Va, quittons-nous. »

Et j'eus le courage de la voir s'éloigner sans pleurer.

Et sous les larmes des arbres, les deux pigeons s'aimaient toujours.

Oh ! L'homme ne peut aimer !

LE SUICIDE.

" Miroir, pourquoi me représentes-tu la figure calme, les yeux clairs et vides de soucis, les lèvres heureuses, alors que je souffre de tristesse et d'inquiétude ?

» Pourquoi me fais-tu mentir à mon âme ?

» Mais n'est-ce pas un autre moi, qui me regarde, de bien loin, au fond du miroir, dans les bleus évanouissements du reflet ?

» Il est jeune, celui-là ! Son front brille d'orgueil. Ses yeux peuvent encore espérer !

» Frère de rêve, pourquoi m'apparais-tu ? Pâle comme la fleur qui sommeille sous les eaux du lac, tu t'es éclairé subitement à mes yeux. Que viens-tu m'annoncer ? Dois-je me réjouir ou m'attrister ? Enigmatique messenger, ton augurale solennité m'effraie, parle, je t'en supplie, rassure-moi. »

Et j'approchai du miroir, pour qu'il n'eût pas à parler haut.

“ Tu m’as reconnu, dit-il. Je suis une partie de ton âme, qui n’a jamais voulu goûter avec toi de la terre. Depuis ta naissance, je vis en exil; et je t’apparais aujourd’hui, car le rêve tue l’homme en toi. Bientôt nous serons réunis. Impatient j’ai voulu te voir, impatience cruelle ! Tu m’as supplié de parler, j’ai cédé, mais ma voix est dangereuse. Si tu ne veux mourir encore, éloigne-toi, oublie-moi, oublie le son de ma voix ! „

Et je ne pus m’arracher à ma contemplation.

“ Parle encore, lui dis-je d’une voix étouffée. Oh ! parle, je veux bien mourir ! „

Et la voix reprit :

“ Viens à moi. Nous nous perdrons dans l’empire éthéréen. Là, des parfums endormiront ta volonté d’homme, des jeux de lumière t’empliront les yeux de visions éternelles, des formes célestes t’enorgueilliront d’enthousiasme. Et de divines musiques te feront tout oublier ! „

Eperdu, j’approchai encore. Lorsque je choquai la glace du front, et le froid fit évanouir la vision.

Je me retournai brusquement, ne voulant plus regarder, ou n’osant plus.

Mais sur ma table, un étui noir s’ouvrit, et je vis mon revolver briller de reflets assassins; et j’entendis fuser du canon de l’arme la voix qui répétait : “ Viens à moi... Viens à moi. „

L’INVISIBLE JUSTICIER.

“ C’est toi. Que veux-tu ? C’est bien toi. Mais je n’ose te regarder. Je sais que tu te dresses devant moi, et je sens tes regards d’acier plonger en mon âme. „

“ Je t’en supplie, ne prolonge pas mon martyr. Ta présence est grondante de menaces qui me torturent. Pour lequel de mes crimes, vas-tu me punir ? Parle. „

Et il attendit une réponse.

“ Puisque tu refuses de parler, je te verrai. „

Il regarda. Personne.

“ Cependant tu es là. Et c'est bien toi. Oh ! je t'en conjure, apparais, prends forme humaine. Le fluide m'épouvante. Ou retire-toi. „

Mais l'invisible fut inexorable.

“ Frappe. Tue-moi. Je l'exige. „

Et l'homme vieillit d'effroi face-à-face avec son juge.

Sur le lit de mort, il supplia encore :

“ Tu es toujours là. Tu m'attends donc dans l'autre vie. Mais je n'ose pas mourir. „

Et quand il dut expirer, son visage se crispa horriblement, comme si son esprit, ne voulant pas quitter le corps, était déjà en lutte avec l'invisible. Et il poussa un cri qui fit tressaillir les hommes.

HECTOR CHAINAYE.

ALBERT GIRAUD.

LN relisant l'œuvre déjà touffu et varié d'Albert Giraud, j'y découvre avant tout cette cause essentielle de poésie : la *nostalgie* ! Partout dans son œuvre, c'est cette douleur des belles choses disparues, ces gloires mortes, ces chaudes couleurs antiques, ces pourpres, ces lys anciens, partout ce sont des évocations ! Le poète rentre par l'évocation dans le passé cher à ses nostalgies, il s'y plaît comme dans l'air vital, et ce qu'il nous en rapporte, c'est là sa poésie ! Une fois seulement, il jettera dans l'avenir des yeux qui seront menaçants et impérieux et non pas seulement espérants. Ce sera de la colère de ses nostalgies déçues : il prédira dans les strophes éternelles de sa “ Malédiction du Poète „ l'ère de justice artistique et l'anéantissement certain des choses d'à présent.

Mais le passé surtout l'appellera !

Etant donné le *matérialisme* de cette fin de siècle, le haut moyen âge ascétique et claustral tentera peu le poète. Resteront la majestueuse Hellas et la somptueuse Renaissance : la nature alors et la chair étaient magnifiées. Mais Hellas est trop blanche et trop sereine pour nous (les Parnassiens avant nous, d'ailleurs, l'ont dite en leurs vers) et surtout s'il s'agit d'un flamand, la seule Renaissance pourra être l'objet des nostalgies et des évocations. L'éducation latine et catholique se joindra à ce premier élément et la poésie résultante aura d'un côté la couleur et la variété barbares, de l'autre le dessin sévère et l'attrait moral des Latins et des catholiques.

Le poète ne verra autour de lui que les choses restées vierges ou grandes : la matière fatale et éternelle, ainsi la Mer ; parmi les hommes, un marin aveugle et vieux qui vit d'autres cieux en d'autres temps. Le reste sera vu par un visionnaire. Et la vision c'est la nostalgie qui se trompe elle-même. La femme sera pire ou meilleure que la réalité, l'artiste sera grandiose. Mais certes ils seront plus beaux et certes vivants puisqu'ils vivront de la vie intense et aristocratique du poète créateur.

Mais rien de la vie ordinaire, qui n'est ni bonne ni mauvaise, mais simplement nulle en ses complications vaines, rien ne méritera un regard.

« La multitude abjecte est par moi détestée,
Pas un cri de ce temps ne franchira mon seuil ;
Et pour m'ensevelir loin de la foule athée,
Je saurai me construire un monument d'orgueil.

Je travaillerai seul, en un silence austère,
Nourrissant mon esprit des vieilles vérités,
Et je m'endormirai, bouche pleine de terre,
Dans la pourpre des jours que j'ai ressuscités. »

Et il ressuscitera d'abord avec une splendeur inouïe cette vie désirable de la hâtive Renaissance italienne, où les poètes passent dans les soirs sous les lauriers du triomphe, parmi les foules extasiées et les mains tendues, entourés de rois, de hérauts, de femmes

nues, pensifs et sereins et souriants! Et ce sera le regret personnel, le propre rêve de l'artiste.

Il dressera un tableau pourpre du vice somptueux, " tous les Borgia. „ le " portrait du Reitre, „ évoquera une vie de voluptés, de sang versé, d'aventures. Puis, plaintives et rêveuses, s'avancent les femmes de la légende, des figures d'enfants et d'adolescents, parfois de héros, ainsi Lohengrin, ces derniers angéliques, spiritualisés, les plus séraphiques figures de tout l'œuvre. Je me sens impuissant à paraphraser.

D'autres ont été saisis des mêmes nostalgies, aucun ne l'a été d'une façon aussi intense ni aussi fière. Ceux-là étaient des passifs, ils souffraient de la bêtise contemporaine et sans cesse l'avaient sous les yeux. Celui-ci la maudit, et c'en est fait!

Aussi plus tard, quand il souffrira, n'ira-t-il pas solliciter de ce public une fois maudit, de banales consolations! Il parlera de sa douleur, mais en des termes que les seuls frères en rêve comprendront, sa douleur sera hautaine, silencieuse, pleine de mystère. Je ne dis rien du " Scribe, „ une étude, non une œuvre, pleine de promesses, d'une langue outrancière (mais aller au delà du but, n'est-ce pas une puissance aussi?) et peu neuve quant au fond. Mais je renverrai le lecteur aux pièces intitulées: " Silence, „ " Les Voix, „ " Résignation. „ Ce sont de rares et courts morceaux, mais quelle âme s'y révèle!

Voilà donc les deux éléments principaux de sa poésie: nostalgie et douleur hautaine. Et, chose rare, ce poète entre les poètes, a de l'esprit et de l'esprit bien à lui. " Esprit, „ ce mot est bien banal! il fallait autre chose pour inventer le délicieux dialogue de *Pierrot Narcisse*.

J'ai brièvement dit le poète: reste l'artiste. Je n'en sais pas d'aussi maître de sa forme. On a parlé, à son sujet, de Baudelaire et de Banville. Ce ne sont point là ses pères. Banville, ce français aux couleurs exclusivement riantes, ce poète des roses, n'a rien de trop sanguin ni de trop nerveux, il voit en beau et ne souffre de rien. Son ciel est d'un bleu éternel. Baudelaire a dit le mal en des vers d'une immuable beauté, mais en des vers lapidaires de Latin et de spiritualiste. Il est sobre et plein de sagesse, c'est un

grandiose dessinateur et non un peintre ou un musicien comme l'artiste dont nous parlons.

Sa forme est opulente et aristocratique : Dans le " Scribe, „ d'abord, un livre de viol, elle fut excessive, fiévreuse, abondante en tons malades et métalliques. Ce n'était encore qu'une belle *prose poétique*. Depuis lors, le poète impeccable et définitif s'est révélé à tous et à lui-même : l'œuvre est d'une gestion plus sereine et plus sûre.

La langue est la plus riche et la plus sonore que je sache : ce sont des fleurs de bronze ou de fer :

«... sous l'orgueil du sang, des mots fiers et splendides
Se cabrent dans sa voix comme des étalons. »

Puis elle sait être douce ineffablement : le verbe obéit comme un levrier fidèle et c'est toujours le plus rare, le plus opulent vocable qui se présente.

Le livre attendu " Hors du siècle „ nous offrira l'occasion d'en reparler. Il offre le côté hautain de l'auteur et c'est son âme orgueilleuse, nostalgique et endolorie qu'on y verra!

Comment dire, enfin, la beauté de ses vers? Ils sont d'une science absolue et de la plus parfaite originalité. Les rondels de Pierrot Lunaire révèlent un versificateur consommé.

Et ce poète n'a pas travaillé pour la mode : rare exemple d'indépendance, les " *décadents* „ ne l'ont pas tenté. Quand il fait vague ou décoloré, il reste néanmoins le Giraud de la " Malédiction du poète „ et c'est alors le décoloré d'un grand peintre qui fane et pâlit à dessein ses tons trop vifs, le vague d'un musicien qui mettrait au fond d'un hallier ses violons et ses hautbois.

Plus j'y songe et plus il me semble l'homme de la Renaissance; il reste dans sa poésie un fond de spiritualisme, ne serait-ce que celui qui raffine sa forme parfaite de flamand; mais la Grèce a passé et voilà une nouvelle éclosion de l'humanité! Les sens longtemps comprimés se déploient, la nudité et les belles draperies sont réhabilitées et si l'église gronde parfois, on la brave et c'est alors le délice du mal! Les cœurs sont des " nids de Gerfauts. „ Tous les hommes évoqués sont comme leur évocateur des hautains

de chair et d'âme, qui souffriront peut-être, mais auront la pudeur de leur tourment. Des figures pâles apparaissent aussi; celles-là commencent ou finissent la Renaissance : c'est Lohengrin et les femmes des " Soirs d'octobre ", d'une part, c'est le " Dauphin ", et les personnages de " Pierrot Narcisse ", de l'autre. Et en eux tous nous reconnaissons la tête fièrement dressée, ou railleuse, ou triste et lasse du poète qui leur donna sa vie.

Et la vie est belle chez lui et somptueuse, et si parfois les névroses y apparaissent, ce n'est que magnifiées. (N'a-t-on pas dit d'ailleurs, que le génie n'était qu'une névrose ?)

Il est opportun de citer Barbey d'Aurevilly parmi les auteurs de prédilection de notre poète : et n'a-t-il pas mis dans ses vers un peu de ce que le superbe catholique a mis dans sa prose ? N'est-ce pas cette saveur violente ou suave, ces fruits meurtris, ce bouquet de vins romans et d'élixirs mystérieux, et n'est-ce pas la même âme grandiose ?

Reste à dire la place de Giraud parmi les poètes d'aujourd'hui.

Rodenbach est le type du talent honnête et parvenu, ni flamand ni latin; Gilkin, un latin catholique, de la lignée de Baudelaire et sondeur de plaies; Khnopff, un maître du vers subtil et rare; Verhaeren, un flamand exclusivement formiste; Eekhoud, un barbare pieux et recueilli et très pénétrant, et prosateur du reste. (Je ne parlerai ni des poètes de la dernière heure, trop peu mûrs, ni des Wallons purs et simples qui n'ont pas tenu entièrement encore leurs brillantes promesses.) Giraud, lui, est complet, c'est un artiste mais c'est un homme aussi. Musset était trop un homme et pas assez un artiste; les Parnassiens étaient le contraire. Giraud est le possesseur du plus essentiel fond de poésie joint à la forme la plus savante et la plus durable : c'est un de ces Germains blonds, un peu roux, qui au XVI^e siècle s'étaient imprégnés d'humanisme, menaient la vie latine parmi les festins à la Véronèse, les guerres, les orgies, et parfois s'asseyaient à l'écart pour mêler à ces pompes leur naïveté rêveuse et dolente d'hommes du Nord.

FERNAND SEVERIN.

Pierrot Narcisse, par ALBERT GIRAUD.

“ Je sens des roses sous la neige! „ Ce bout de vers synthétiserait “ Pierrot Narcisse „ si l'on ajoutait : Et sous les roses des épines! Car vraiment ces jolis personnages de la comédie italienne, de leur état diseurs exquis et piquants, vont bien loin, vont jusqu'à l'âme. On n'attendait d'eux que les plus mièvres des concetti et les voilà tristes des vraies tristesses de la vie! On les regarde, stupéfait; ils continuent, et c'est tout un symbole de la vérité. Elles vivent, ces prétendues marionnettes! Pierrot c'est le rêve, Arlequin l'amour, Mezzettin moins encore, la vie qui se dortote, Cassandre, la vieilleuse, Eliane, la femme!

Le poète parle par la voix de Pierrot, une voix lassée, triste, nostalgique, et pourtant claire et douce sonnante; c'est le rêveur, celui qui est seul toujours et veut l'être; l'amour même, et le meilleur, ne comprend rien au rêve pur. Ne le savons-nous pas tous? C'est un égoïste que Pierrot, il aime son image, ou, tout au plus, l'arôme, le reflet d'Eliane, une “ fleur cueillie en songe. „ Un égoïste? Et pourtant, lisons les vers superbes : “ Combien j'en ai déjà, pâles, coiffés de nimbes, „ etc. Mais l'image surtout est aimée, symbole de l'âme qui se connaît pour la première fois, et, de ne s'être jamais connue, se trouve suprêmement intéressante et belle.

Il est étrange, Pierrot! On l'avait vu hautain, il reparait plus doux qu'un enfant, il tremble, et puis ce sont des folies de confiance, il parle plus suavement que des échos de hautbois, et l'on ne sait si son âme est vierge, et sa tendresse, — ô l'hiver des sens et du cœur, — ne sait où s'épandre!

Et son âme est seule parmi l'incompréhension, les rires ou la pitié d'autrui, et derrière tout ce qu'il dit de complexe et d'exquis, on devine des profondeurs à révéler.

Je n'irai pas jusqu'à dire la *fable* de Pierrot Narcisse : ce serait l'éternelle histoire des papillons dont la poudre vermeille reste aux doigts. Tout cela d'ailleurs est d'un charme indéfinissable! Il y a des vers cristallins, d'idée et de forme, d'autres douloureux comme des coupes fêlées, d'autres, ô mystère! les plus simples des vers et d'une grâce pourtant infinie. Ils sont pâles et sonores de

lune et d'hiver. Les matins de claire gelée, on trouve les rameaux d'aubépine tout blancs de grésil; rien de plus délicat ni de plus pur, d'étranges joyaux éphémères! Eh bien, c'est une épine givrée que Pierrot Narcisse; il a l'air d'on ne sait quelle fleur d'hiver froide et inodore, mais pour peu qu'on y porte la main, on sent sous cette fleur des dards cachés!

J'admire avant tout l'art du dialogue déployé dans cette comédie. Le poète qui a parlé ainsi savait supérieurement son XVIII^e siècle. Cela laisse derrière soi les fêtes galantes de Verlaine. La comédie abonde en vers de ce genre :

“ Comme vous aimeriez, Pierrot, si vous aimiez! „

des vers supérieurs faits avec les mots de tous les jours, et d'un art hermétique. Mais voici, ce me semble, le côté faible: tout, ou peu s'en faut, est beau dans la comédie fiabesque de Giraud; mais certains vers sont beaux du charme de la comédie italienne, certains autres beaux de la beauté romantique. Les tirades, d'une beauté magique et étrange, sont, dans ce dernier genre, le simple dialogue, et du pur XVIII^e siècle. Il semble en lisant les vers romantiques qu'on les écoute chanter dans le très loin. Ils sont aussi beaux que les plus beaux de “ Hors du siècle „; mais l'œuvre est double, à cause d'eux. Peut-être m'abusé-je et est-il impossible de faire parler aux jolis acteurs de la comédie italienne le langage de l'âme, sans les rendre ainsi tragiques et autres qu'eux-mêmes...

Les deux côtés sont admirables de tout point, mais je doute du trait d'union.

FERNAND SEVERIN.

POÈMES IRONIQUES.

I



ES cheveux étaient noirs comme l'aile d'un corbeau. Comme l'aile d'un corbeau ses cheveux étaient sombres, — sombres comme l'onde des fleuves infernaux.

*

Ses yeux étaient bleus comme l'acier froid d'un glaive. L'éclair bleu de son regard était froid comme l'acier d'un glaive, comme la nappe immobile et profonde d'un lac transparent, par un jour d'été.

*

Ses lèvres étaient minces et arides. Sa bouche était belle comme jamais hardi sculpteur n'en osa rêver! Entre ses lèvres saignantes était le souffle ardent de son baiser.

*

Dans un orgueil marmoréen s'élevait son front pâle. Son front blanc était pareil aux marbres de Paros, à la neige glacée des pôles, à la Neige que nul regard humain n'a souillée.

*

L'harmonie de son corps tordait ses lignes courbes comme les boas au grand soleil. Son corps harmonieux était doux et souple comme un jeune serpent qui rampe, — comme un serpent qui rampe au grand soleil.

*

J'ai possédé la nudité triomphale de son beau corps. J'ai cueilli le baiser cruel de sa bouche ardente. Sur son front blanc et impavide j'ai posé mes lèvres — avec un lent et amoureux désir.

*

J'ai sondé l'azur de ses grands yeux, de ses yeux bleus sous leurs sourcils noirs. Sur moi ruisselaient ses longs cheveux comme un fleuve de bitume; et j'ai senti la longue caresse de sa chair douce flatter ma chair.

*

Mais son cœur était un prisme fait d'un dur cristal. Oh! les belles choses qu'il reflétait..... Et quand j'ai voulu presser son cœur sur mon cœur, mon cœur de chair s'est éternellement blessé.

II

Pour Albert Mockel.

Puisque nous nous aimons — tes yeux l'ont dit à mes yeux — et qu'en toi j'ai trouvé la Beauté, blanche et pure, que depuis ces

temps de dégoût où j'ai dit adieu à la débauche, j'avais rêvée en mon cœur douloureux ;

*

Puisque les longues heures de dédains mystiques et de rêveries hautaines n'ont pu laver sur mes lèvres la trace des anciens baisers, n'ont pu laver la souillure de ma chair ;

*

Puisque nous nous aimons, puisque nos chairs se veulent, nos chairs salies, dont l'enlacement impur effacerait la blancheur de notre rêve ;

*

Ta main gantée dans ma main gantée, nous irons par le monde, ô Mienne, à la recherche, sur quelque haute montagne, d'un lac aux eaux pures qui ne refléta jamais que le ciel bleu.

*

Là, sans nous regarder, nous dépouillerons la boue de nos vêtements et marchant sur les paquerettes blanches du rivage nous entrerons dans l'eau.

*

Et lentement, bien doucement, nageant dans l'eau pure qui ne refléta jamais que le ciel bleu, nos chairs candides s'accoupleront avec amour, — mes yeux dans tes yeux — jusqu'à ce que, l'extase inouïe et suprême étant venue, le lac engloutisse nos membres fatigués.

G. V.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

FINEMENT, mais avec une irrésistible sûreté, une progression qui ne dévie point, l'école tant conspuée, la fluide école des poètes musicaux s'avance vers le but. Les livres de plus en plus s'amoncellent, qui seront les pavés de cette jeune route vers le Beau ; et des poètes encore s'affirment tous les jours.

L'école naturaliste peut revendiquer, pour la moitié, ces doubles génies de la Vie et du Rêve, BALZAC et FLAUBERT, dont nous réclamons la plus belle part : *Séraphitus* et la *Tentation*. Belle de promesses elle a produit ces nobles artistes les frères DE GONCOURT; ce massif lutteur Émile Zola; et enfin ce virtuose de l'émotion : Alphonse Daudet, qu'il ne faut point diminuer au rôle de simple Fagerolles (1). Mais, avec tant de vigueur à ses débuts, irrémédiablement elle s'affaiblit et succombe maintenant. Je n'en veux pour preuve que les espérances si vite saluées de Guy de Maupassant, qui maintenant descendent au fait divers. Émile Zola lui-même imprègne chacune de ses œuvres d'un large symbolisme contraire à sa doctrine, et ce symbolisme, grossier trop souvent, s'affine jusqu'à cette rêveuse divination du Paradou, qu'un Moderne aurait pu signer. L'une des personnalités les plus fières de ces temps, Joris-Karl Huysmans, l'auteur naturaliste des *Sœurs Vatard*, s'élève jusqu'aux désirs actuels dans son prestigieux *A Rebours*, et délaisse Émile Zola. C'est de l'histoire ancienne, mais il convient d'y revenir à propos de son nouveau livre *En Rade*.

A Rebours est, à mon sens, l'une des œuvres les plus admirables et les plus agaçantes, à la fois, que nous ayons vues. Sur la toile argentine de ces fines idées nerveuses, étendre les lourdes couleurs d'une forme naturaliste, et, faisant vivre à nos yeux l'éléphant des Esseintes, nous l'expliquer au moyen d'une langue bitumineuse, noire et dure, cette contradiction a produit le plus curieux phénomène littéraire noté depuis longtemps peut-être, et à coup sûr, un livre étrange, attirant et incomplet.

La langue de *En Rade* est celle d'*A Rebours*. Surchargée de mots très riches, hérissée de noms rares, elle reste sombre et trop brutale. Elle vit de reflets terreux et maladifs, comme une tor-

(1) N'a-t-il pas accommodé aux doctrines de l'école le demi-réalisme chantant d'un Mérimée, et, dans ce but, usé d'une notation facile mais scrupuleuse. Il est peut-être de tous le plus exactement réaliste, si l'œuvre d'un écrivain de cette école est un travail d'histoire pour le présent et non un jet d'intuition lumineuse pour l'avenir.

tueuse barre de métal rouillée et polie par places; elle fait songer à un courant de balles de fer, un fleuve mal-luisant à la surface duquel viendrait s'épanouir la rouge fleur d'un mystère.

Mais ici, la forme s'adapte plus étroitement à la ligne *A Rebours* aurait pu s'appeler *Hors la Vie*; *En Rade* peut être intitulé *A côté de la Vie*. Il raconte, ce livre, les mornes semaines d'un " jeune ménage „ que la tourmente de la vie a forcé de se réfugier en un vieux château disloqué, au fond de campagnes noires; ils n'y trouvent, ces deux êtres aux habitudes de luxe et de vie intellectuelle active, ils n'y trouvent que la compagnie d'un paysan et d'une paysanne féroce-ment avarés, courbés sur la vie sans autre horizon que la glèbe. Sans doute il va souffrir, le couple de citadins; mais au moins ce château vaste et sale, cette fantastique solitude désolée, c'est un abri momentané, c'est un repos en rade, un répit nécessaire après la tempête. Et alors se déroule, à travers l'œuvre, la triste existence de ces mondains, en un milieu abject et hostile. La faiblesse morale de l'homme, la faiblesse physique de la femme vont s'accroître de jour en jour, jusqu'à ce que gorgés de dégoût, les parisiens se décident à rentrer dans la vie malchanceuse qu'ils tâchaient de fuir.

Tel est le sujet, d'une simplicité primitive. Et franchement, nous l'avouons, le livre en son ensemble nous paraît inférieur au saisissant *A Rebours*. Ici, plus rien de cette flexible intelligence aux désirs de perversion vaporeuse; mais un homme, une femme ordinaires. Et, avec ce que vaut la pensée affinée de Joris-Karl Huysmans, cette déchéance des personnes et de la volonté fondamentales nous donne le regret d'une œuvre plus subtile. Cependant sur cette mer obscure du livre, se lèvent quelques larges éclaircies. Trois Rêves, surtout, enchaînent irrésistiblement l'attention. C'est d'abord une vision chantante: Oarystis, la vierge, aux pieds du vieux David; puis un soudain voyage dans les contrées lunaires; et enfin cette frappante hallucination de la fin, et l'apparition d'un fantôme de la Vérité, nue et laide horriblement, et ses yeux hagards fixant le vide....

L'œuvre tout entière est conduite avec une force étrange, et

ces deux existences sont fouillées d'une main sûre et impassible que rien ne sait effrayer. J'ai noté surtout quelques pages d'une profonde psychologie; le couple, d'abord aimant, peu à peu se désunit; le malheur l'a marqué d'un sceau brûlant, et sous la douleur d'un irrésistible désespoir, le mari en vient à trouver lourde la chaîne de cette faiblesse; la femme regrette sa vie rivée à cet homme qu'elle devine médiocre; la pensée de chacun se fait plus intense et plus impitoyable, et tous deux, insensiblement, vont jusqu'à détester l'existence de l'*autre*; puis, pour un instant, un rayon d'espérance douteuse les imprègne de repentir, et une réflexion résignée doucement arrive jusqu'à leurs lèvres....

Ce livre écrasant, d'un bilieux pessimisme, est la totale négation de Tout: fini, l'amour; plus rien, dans la majesté des campagnes; les pensées chaleureuses et l'enthousiasme du cœur, rien de tout cela n'existe, rien, rien. Œuvre pénible, œuvre terrifiante, *En Rade* est toujours le livre d'un puissant; toujours fascinante, et artiste, elle est souvent inexorable, repoussante, invinciblement désolée.

* * *

Il m'a semblé intéressant de placer en opposition avec *En Rade*, un très limpide et satiné volume de vers: les *Palais Nomades*, par M. Gustave Kahn. M. Kahn appartient à ce groupe de poètes symbolistes qui, petit à petit, accaparent l'attention des lettrés, car on les sent, ces nouveaux venus, les plus pieux de l'Art; car les œuvres qu'ils veulent excluent toute facilité de métier; car on devine chez eux cette belle et flambante lumière: la religion du Beau. Bien loin sont les "Déliquescences", d'Adoré Floupette, bien loin les récriminations soulevées par le manifeste de Jean Moréas. Il ne s'agit plus, on le *sait* bien, de verbalâtres ou décadents: mais une armée de poètes se lève, très virils et sûrs d'eux-mêmes, qui cherchent à noter, par des moyens nouveaux, des impressions nouvelles.

Les tendances, on les connaît: délaisser le particularisme des naturalistes, abandonner l'*individu*, mais étudier l'être en son essence. Pour arriver à voir l'*homme* et non *tel homme*, on l'éloigne

du milieu qui l'influence, on marche vers la légende de l'épopée; et dans sa plus haute expression, l'école nouvelle vole avec Goethe et Wagner loin au-dessus du monde matériel et tangible pour connaître l'humanité comme entité absolue. De plus, l'idéal cherché pour la réalisation de l'œuvre est celui-ci : donner à la fluide pensée qui naît et s'évanouit, sa forme naturelle, sa ligne rythmique et son développement musical. Car la musique, ici, a précédé la poésie. Les anciens compositeurs — fût-ce même Beethoven en sa neuvième symphonie — avaient restreint la course de leurs idées aux limites d'un rythme phraséologique (*), des phrases carrées, le repos nécessaire au milieu, les mesures en nombre jumeaux.

Les thèmes brefs et signifiants, la mélodie continue de Richard Wagner, ont enfin pénétré la poétique moderne. Mais cette assimilation n'a pas été complète. La plupart de nos poètes, gardant le raide cadre des hexamètres anciens, ont appliqué la réforme harmonique au seul contenu des vers; la rime est conservée, renforcée par des allitérations et par un choix strictement logique des syllabes et des sons. Sans aller jusqu'à vouloir admettre exclusivement le " Traité du Verbe „ enfanté par M. Ghil — traité qui a toute la valeur et tous les défauts d'une *règle*, avec sa rigidité paralysante, — il est certain que pour tout esprit artiste les sons peuvent se traduire en nuances. Le vers bien construit ne peut frapper l'esprit d'un musicien quelque peu affiné, sans qu'aussitôt surgisse le thème correspondant; et, de même qu'une phrase musicale désigne d'elle-même, *absolument*, l'instrument qui doit primitivement la traduire, de même un assemblage de syllabes sœurs évoque le travail d'un orchestre invisible. Ces principes sont la base des œuvres conçues par STÉPHANE MALLARMÉ, le maître aux mélodies gracieuses et pénétrantes, l'harmoniste aux longues voix humides et profondes, dont les vers ont cette unité de sons, cette prodigieuse fusion de l'orchestre wagnérien. Ils sont appliqués aussi, ces principes, par le très fier poète Georges Khnopff,

(*) Nous en exceptons les récitatifs, naturellement.

qu'il faudrait classer à part; et les sympathiques rédacteurs des *Ecrits pour l'Art* les reconnaissent presque tous.

D'autres — on les a qualifiés, je ne sais pourquoi, de mélodistes — ont apporté une réforme plus radicale. Et, bien que les poètes uniquement "harmonistes, „ me semblent de beaucoup supérieurs à ceux-ci, je penche à préférer les désirs plus larges des "mélodistes. „ Tels sont : le subtil et profond Paul Verlaine; l'auteur très délicat de l'Imitation de Notre-Dame la Lune, Jules Laforgue, qu'on pourrait appeler un Tristan Corbière moins âpre, plus argentin, plus doucement railleur. Tel est aussi M. Kahn, dont nous nous occupons. Chez lui, la pensée ne doit plus se plier à la forme du vers, mais elle gouverne les rythmes aussi bien que les rimes, lorsqu'il y a des rimes. Les règles prosodiques vexatoires sont abolies et seule la nuance de lumière ou de musique régit la forme extérieure. Son premier livre, les *Palais Nomades*, est une des plus curieuses anthologies depuis longtemps parues. Anthologie, non. Car une très réelle intention d'unité se dégage de son volume. Ils sont, ces "Palais Nomades, „ les claires et fuyantes visions flottant au vague de l'air, les rêveries de molle liberté auxquelles vient s'attacher quelque retour aux souvenirs fatals; c'est le vol des chimères sans but, les lignes sinueuses que dirige le hasard, et les sourdes musiques baignant les inconsciences.

L'auteur use peu du symbole. Il se rattache au groupe moderniste bien moins par la généralisation abstraite de l'idée que par cette heureuse tendance actuelle à voir *fin, subtil, ondoyant*. Initial et simple dans le *thème*; léger, scandant un scherzo plus superficiel dans l'*Intermède*, voici qu'arrivent les voix profondes des *Mélopées* pour aboutir aux lointains du *Mémorial* — avec ce rappel d'Affédysséril — et à la philosophie du *finale*.

M. Kahn a, parfois très heureusement, substitué les associations d'idées à leur liaison régulière, et son livre en gagne ce charme enveloppant des formes fugitives et des attitudes devinées. Il fait songer au vol planant et discontinu des mols flocons de belle neige, ou bien encore aux courtes phrases chantantes jaillies des harpes éoliennes.

Mais je lui ferai un reproche. M. Kahn unit les diverses parties

de son livre par de brefs tableaux en prose. De son essence, la poésie incline, comme la musique, à palpiter soyeusement dans le vague; les tableaux tangibles et l'action sont le fait de la peinture, et répugnent aux arts moins matériels. Il importait donc, pour réaliser l'unité désirée sans faire sortir les vers du domaine qui leur convient, il importait de lier par la prose les états de l'œuvre; M. Kahn l'a compris.

Mais plusieurs de ces traits d'union manquent de la précision désirée. Nous ne voyons pas très clairement, par exemple, une cohésion bien nette entre la *Voix au Parc*, *La Chanson de la Brève Démence* (la moins belle partie du livre) et ces très fins et rêveurs Lieder — ou *Lieds*, — où l'on " entend flotter et bruire l'âme de la légende. „ L'unité intentionnelle n'est donc pas absolument parfaite. Mais qu'est-ce que cette mince observation, en présence de toute l'atmosphère de l'œuvre, où passent des rythmes, volent les thèmes suggestifs, s'évanouissent des lignes fondantes, sous une lumière nacrée et délicatement artiste. Il reste, après la lecture des *Palais Nomades*, cette pensée, comme un écho persistant : que Gustave Kahn est un poète à saluer joyeusement, et les *Palais Nomades* un des livres les plus précieux parus depuis *Sagesse*.

L. HEMMA.

Almanach de l'Université de Gand.

L'almanach de l'Université de Gand pour 1887 (3^{me} année) vient de paraître : mieux vaut tard que jamais.

Le volume est coquettement édité chez Hoste, avec la virginalité de la couverture bleue, le fort papier teinté et l'impression soignée des années précédentes.

Outre une partie académique, contenant des éphémérides, des noms et des adresses, puis des renseignements sur les sociétés d'étudiants qui auraient plus d'intérêt au commencement de l'année, il contient une partie littéraire suivie de deux longues notices. La première sur François Laurent, par Pierre Poirier, et l'autre sur les Ecoles spéciales, par M. Bitterly.

Disons tout de suite de ces deux dernières qu'elles dénotent du

travail sérieux, et qu'elles sont piquées de détails très intéressants. Les cinquante pages de M. Poirier offrent, en raccourci, l'étude soigneuse d'un pieux et ardent admirateur pour le travailleur colossal, le juriste supérieur et le philanthrope pratique que fut Laurent.

Quant à la partie littéraire, elle noircit une centaine de pages, de prose et de vers, alternativement.

Nous avons le temps de dire un mot sur la plupart de ces piécettes, n'est-ce pas ?

Eh bien tournons les pages.

Voici trois sonnets de Sapho. Vous souvient-il de notre vieille *Basoche*, et de l'incomparable *Etudiant ? Quorum fuit Sapho*. Nous y lisions de lui des vers qui valaient ces deux-ci : (Aquarelle.)

Sur l'étang qui sommeille au bercement des branches,
Les grands cygnes songeurs voguent silencieux.

Notre collaborateur Auguste Vierset imprime ensuite deux croquis : " Au Plumet ,, et " Au Cygne ,, à l'allure facile, dégagée, garçonnière. On ne reconnaît plus sa muse aux yeux rêveurs. J'avoue que je l'aime mieux sans la casquette d'étudiant.

M. Georges Rodenbach a envoyé des *Vers* qui ne sont pas ses meilleurs.

Les *Vers en Tresse* de Fritz Ell dénotent une préoccupation du rythme qu'il serait injuste d'oublier. Les *Deux croquis*, un peu ternes, nous plaisent beaucoup moins que *Lia*, jadis imprimée dans la Wallonie.

Carolus Rex nous chante trois petits morceaux peu modernes de forme, mais pleins de facilité, aux vers césurés classiquement, de plus, compréhensibles dès la première lecture. Toutes ces qualités ne le feront pas confondre avec Stéphane Mallarmé, Knopff, ni René Ghil.

Quant à la prose, elle vaut mieux que les vers.

Max Waller, à la première page, écrit une *Lettre à Lieschen* — un souvenir d'Allemagne, — où vibre une petite note en mineure, flûtée, discrètement pénétrante.

Notre ami Mortembouche raconte avec un entrain du diable la

désopilante aventure d'un brave tondeur de chiens de la Batte. Il y a, dans ces pages, de la vraie couleur locale, évoquant des visions chez tous ceux qui connaissent Liège. Rapprochons ce conte du fragment " *Une Vie d'étudiant* , „ et exigeons de notre camarade de ne point laisser envoler sa verve dans les froides galeries du Palais de Justice. On a des devoirs, dans la vie.

Maurice Siville, lui, s'est permis une blague en cinq pages où l'on voit une étudiante de l'an 1900 traduire pour une de ses compagnes : *Inodores et lavabos* par : *et un bœuf se lava dans des odeurs*.

Le " *Commerce d'autrefois* „ est un regret de M. Bichnacq pour la taverne universitaire de jadis.

Quant à la *Timidité* de M. Paul Montane, on la croit très vraisemblable, à lire sa prose.

Nous avons gardé pour la fin l'envoi de l'ami Mockel : *L'effroi subtil*, premier numéro d'une suite intitulée *Soirs mouvants*. La troublante sensation d'une inquiétude, le vague malaise d'une angoisse est rendu empoignant par une forme à l'allure lente, mystique, magnétique et fatale. Des phrases ont un souffle harmonieux et large comme nous n'en avons pas entendu souvent. Ces *Soirs mouvants* seront continués et nous les lirons avec joie, nous n'en doutons point.

En somme, beaucoup de choses intéressantes dans ce volume, beaucoup de noms connus qui ne peuvent être indifférents à notre jeunesse littéraire. Nous ne saurions trop l'engager à lire ce petit volume.

7 Prairial.

E. M.

RÉPERTOIRE DRAMATIQUE BELGE (*)

par A. DUPONT.

Tâche ardue que celle de reconstituer, en son entièreté, l'exacte nomenclature des pièces jouées sur les scènes belges durant un demi-siècle. Grâce à de pénibles et minutieuses recherches,

(*) Prix : 10 francs. On souscrit au bureaux de *La Wallonie*.

M. Dupont est parvenu à mener à bien ce travail de longue haleine où sont relevées les traces les plus infimes des ouvrages dramatiques écrits pour les patronages et collèges, publiés, non représentés, voire même ceux non imprimés.

Le 1^{er} volume s'ouvre par " *Le pied de mouton ou les Aventures surprenantes de Dom Niais-Sottinez-Jobardi, Godichas de Nigaudinos* „ donné à Bruxelles en 1830 : à signaler la très curieuse lettre d'un M. P. Bergeron où il se plaint des procédés du " sieur Arsène Houssaie qui a obtenu la décoration de l'Ordre de Léopold, depuis longtemps l'objet de son ambition et de ses sollicitations pressantes et réitérées. „

Puis vient l'interminable liste des comédies, opérettes, vaudevilles, prologues, ballets, pantomines, féeries, revues, opéras, bluettes, drames, opéras-comiques joués dans les villes de province.

Enfin une table alphabétique des auteurs et compositeurs.

Forcément, pareille bibliographie doit sembler sèche dès l'abord ; mais les détails attachants puisés aux sources et choisis avec intelligence ; l'indication des titres, des éditions, de la date, des créateurs des principaux rôles, du nom véritable des auteurs ; les multiples annotations qui accompagnent chacune des pièces mentionnées, font de ce " Répertoire „ autre chose qu'une insipide compilation.

Luxueusement édité par la Maison Vaillant-Carmanne, ce livre intéressant à plus d'un titre, est appelé à rendre de réels services à ceux qu'intéresse l'histoire de l'art dramatique belge.... si arriéré encore.

M. S.

CHRONIQUE DES ARTS.

NOUS avons été voir l'Exposition des œuvres produites par les élèves de l'Académie. Elle va bien, notre Académie ! Dirigée par un homme de goût, et comptant parmi ses professeurs des peintres qui échappent à la nullité, l'athénée artistique de la rue Féronstrée prouve cependant victorieusement la défaveur qu'il faut attacher à ce genre de manufactures.

Il est désolant, le résultat de cette année d'études. Tristes, tristes sont les concours de torse, de sculpture et d'architecture. Quant au concours de composition, nous avons pu difficilement en juger, poussés dans le dos par des agents de police trop zélés, et qui lorgnaient du coin de l'œil la grande Vénus de Milo placée au pied de l'escalier, la lorgnaient amoureuxment sans en avoir l'air, avec des mines de convoitise... Cependant, à travers les agents de police, nous avons tâché de voir quelque chose : c'était encore plus épouvantable que les toiles d'après nature, et nous avons gardé de cette visite une impression de lent découragement.

Mais, ce que nous pouvons difficilement concevoir, c'est la place donnée à chacun des concurrents. Dans la classe de torse, les numéros 4, 5 et 1 sont évidemment des morceaux de choix, en comparaison des autres; tandis qu'on peut difficilement imaginer des croûtes plus effrayantes que deux ou trois de ces toiles, placées à un rang honorable. La classe de dessin nous ménageait la même surprise; deux élèves montraient des dispositions à voir juste : MM. Francis et Berchmans; mais M. Francis nous présente un morceau qui sent " le modèle „ beaucoup trop; M. Berchmans, au contraire, indiquait plus de distinction, et, bien qu'embarrassé encore dans les méthodes de l'école, tentait un effort pour se dégager. On a classé M. Francis premier, M. Berchmans second!

En architecture M. Gardisalle, quoique trop contraint par les limites du concours, était l'auteur d'une façade nette, harmonieuse, manquant d'invention toutefois. On l'a classé quatrième!

En résumé, si nous exceptons M. Berchmans, peut-être aussi M. Francis et M. Daco pour la peinture, M. Gardisalle et M. Florent Charlet, l'auteur du plan classé *second*, pour l'architecture, rien, pas un tempérament, pas une nature vraiment artiste ne nous semble promise à l'académie.

Nous sommes, malheureusement aussi, nous Wallons, trop dirigés par des maîtres qui sentent la ligne et la couleur *matérielles*, mais pour qui le dessous des choses, l'essence frissonnante d'une œuvre d'art, sont des " détails négligeables. „ C'est ce que nous faisait amèrement observer l'un de nos jeunes peintres du

plus grand avenir, Auguste D., dont l'intime nature se hérisse aux exigences du métier seul, la copie des objets sans au delà. Mais pour lui, comme pour les autres artistes du sol wallon, les nuances deviennent chantantes de mélodies issues du rêve, elles font s'épanouir des rythmes vagues aux ailes de la vision intérieure et sont l'âme irrévélee des choses qui naissent à la vie palpitante de la lumière.

* * *

Une très heureuse innovation est celle des concerts symphoniques donnés chaque semaine au Jardin d'Acclimatation, sous la direction de M. Dossin. Si parcimonieusement nourris de belle musique, nous saluons avec joie cet essai de propagande artistique, et nous sommes heureux d'en être redevables à M. Dossin dont nous connaissons le dévouement et la réelle valeur. Sans doute, — vu les répétitions peu nombreuses et le laisser-aller de l'orchestre — on ne peut s'attendre à des exécutions parfaites, dont la clarté et le fondu ne laissent rien à désirer; sans doute aussi nous pourrions nous passer aisément des compositions de prix de Rome comme MM. Radoux et Dupuis, inscrites de temps à autre au programme. Mais le résultat obtenu est certes très satisfaisant et les concerts sont trop peu nombreux à Liège pour que nous ne nous réjouissons pas longuement d'entendre tous les huit jours quelque magique symphonie de Beethoven, de Schumann ou de Brahms, quelque maîtresse page de Richard Wagner.

En outre, au concert de mardi dernier, nous avons pu applaudir les *Scènes hindoues* d'Erasmus Raway et leurs larges harmonies entrelacées. Les *Scènes hindoues* venant après la *Symphonie libre*, — qui est aussi demandée pour l'Acclimatation, — ont montré la remarquable marche en avant du compositeur liégeois. Elles nous ont rappelé aussi avec quelle vigueur s'était affirmé, dès ses débuts, le très haut talent d'Erasmus Raway. Les *Scènes hindoues* dévoilaient en lui la force d'une véritable originalité. Avec la *Symphonie libre* sa puissance lui a conquis la maîtrise.

* * *

Nous avons reçu l'*Histoire des Beaux Arts* de Camille Lemonnier. Cette seconde édition est augmentée d'une longue étude sur le

mouvement artistique avénu depuis 1880. Nous analyserons ce livre dans un mois.

PETITE CHRONIQUE.

Henri Simon — un des nôtres — va “ taper „ son *Bleu Bixhe* : une œuvrette essentiellement wallonne, attachante par la pureté de son idiome, sa couleur tant locale, son style imagé, et où perce, spirituellement railleuse, l'intarissable verve de l'auteur.

Puissions-nous relire bientôt ses multiples piécettes réunies en une édition délicieusement illustrée par De Witte, N. Gérard, Berchmans, Rassenfosse, Vreuls, Cambrésier et autres Wallonie.

A quand, Simon ?

Vient de naître la *Gaule* — sans doute une réduction du *Gourdin* — revue mensuelle d'art social.

C'est un assez mince bouillon de queue naturaliste, contenant l'annonce d'un captivant volume dû à son critique artistique. Ce volume, c'est “ les Soirées de Julien, ou petites causeries économiques, par Fernand Baudoux „ — un titre émouvant et fier. En outre, la *Gaule* publie un réquisitoire contre la Jeune Belgique, un article de bonne épilepsie contre les symbolistes, et autres pages dont quelques-unes ne sentent pas mauvais. Tout cela est signé Roger, Baudoux et C^{ie}, et même Jules Gilson, lequel y est tombé de la lune, sans doute, par surprise, avec un sonnet du *spectacle dans un fauteuril*.

Nous conseillons à la *Gaule* une bonne dose de littérature Cottin pour la dégôûter de Walter Scott, quelques pilules anti-rabiques avant chaque repas de Jeunes Belgique, et le souci d'un art plus large, moins empêtré dans le fait-divers.

Ces amicales observations formulées, nous souhaitons à la *Gaule* sagesse et longue vie.

Notre co-rédacteur Maurice Siville est l'auteur de la “ Scène-Scie en Six scènes „ à la confection de laquelle *La Wallonie* est restée absolument étrangère.

Seul il assume la responsabilité du susdit pied de nez.

Ce, pour éviter tout malentendu.

PHOTOGRAPHIE INSTANTANÉE

M. ZFYEN.

137, boulevard de la Sauvenière, 137

LIÈGE.

Spécialité d'agrandissement à la lumière électrique.

FABRIQUE DE PIPES DE HENRI ZUBRODT,

Place du Théâtre, 11, Liège.

Porte-cigares en écume de mer, ambre et racine de bruyère.

-- Pièces de commande, Écussons, Initiales, Portraits, exécutés en 24 heures.

RACCOMMODAGES.

INDE
PERSE
CHINE
JAPON

M^A. SERRURIER-BOVY

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 38

LIEGE

ARTICLES
DE
MÉNAGE



ORFÈVRERIE
ARGENTÉE

H. FONDER-BURNET,

48, rue du Pont-d'Ile, Liège,

AGENT GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE DE LA
PEINTURE FRANÇAISE.

Cette Peinture, préparée à base de céruse et d'huile de lin, est toute prête à employer; elle est brillante et siccativ. Sa qualité ne laisse rien à désirer, son mélange étant absolument composé comme celui fait par les peintres les plus expérimentés. Son emploi sur boiseries, murs, meubles de fer ou bois, grosses voitures, etc., la place à la portée de toutes les personnes désireuses de conserver en bon état leur matériel agricole, industriel ou autres.

L'assortiment se compose de 42 nuances, en boîtes de 1, 2 et 5 kilog., à fr. 1-10.

Allumettes Suédoises (Kaiser-Holzer), 20 fr. les 1000 boîtes
» **Nilson**, bout noir, fr. 9-50 les 1000 boîtes

L'INDÉPENDANCE MUSICALE ET DRAMATIQUE

Revue paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois

Abonnement : un an **24** francs, six mois **13** francs

Bureaux : 18, rue Guénégaud, 18, Paris.

LA JEUNE BELGIQUE

Paraissant le 1^{er} de chaque mois en livraison de 32 pages

Prix d'abonnement **7** francs

Administration : 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

L'ART MODERNE

Revue critique des Arts & de la Littérature

Paraissant le Dimanche

Abonnement : 10 francs par an

Administration : 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

LA VIE ARTISTIQUE

Courrier hebdomadaire illustré des ateliers et des expositions

DIRECTEUR . A HUSTIN

Bureaux à Paris, **42**, rue de Chabrol.

Abonnement : **un an, dix francs.**

Chaque numéro (16 pages de texte) contient un article de M. Roger Ballu.

L'ARTISTE

COURRIER HEBDOMADAIRE

ARTISTIQUE, LITTÉRAIRE, MUSICAL

Bruxelles, 94, rue du Prince Royal.

Abonnements : Belgique **10** francs. Union postale francs **12-50**.

LA WALLONIE

QUAND MÊME.

SOMMAIRE :

Note au lecteur.	
Ernest MAHAIM . . .	Le groupe symbolique-instrumentiste.
Paul REIVAX . . .	{ Vague.
	{ Hantise.
Fernand SEVERIN . . .	Le Lys.
Albert MOCKEL . . .	Quelques proses.
Auguste VIERSET . . .	Le Joug.
Maurice SIVILLE . . .	Contes pour l'aimée.
Pierre-M. OLIN . . .	Jacopone de Todì.
M. DESOMBLAUX . . .	La Nuit tragique.

Chronique littéraire.

La livraison 50 centimes

Des presses de H. Vaillant-Carmann, à Liège.

2^e ANNÉE, N^o 7.

LA WALLONIE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

ABONNEMENT : 5 fr. par an. Union postale : 6 fr. 50.

Comité de Rédaction { Ernest MAHAIM,
Albert MOCKEL,
Maurice SIVILLE.

Bureaux : rue St-Adalbert, 8, Liège.

Envoi d'un numéro spécimen contre 30 centimes
en timbres-poste.

VIENT DE PARAÎTRE :

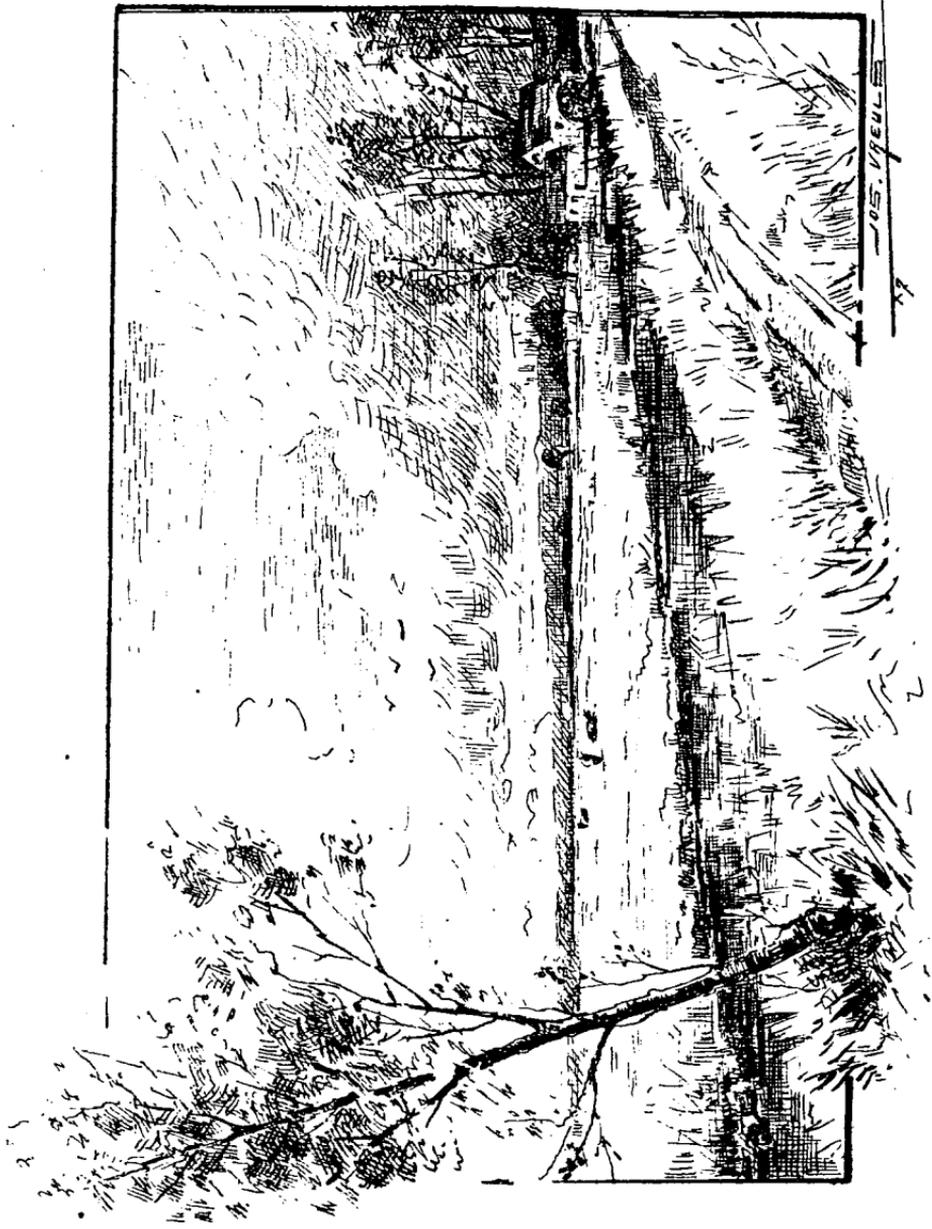
LES FUMISTES WALLONS

par L. HEMMA.

Un joli volume petit in-8, imprimé en bistre sur papier crème,
orné d'un croquis par Armand Rassenfosse.

En vente aux bureaux de la Wallonie : Prix 2 francs.

Quelques exemplaires sur Hollande sont en vente au prix de 5 francs.



JOS. V. G. E. L. E.

NOTE AU LECTEUR.

PAR suite de circonstances fortuites et indépendantes de l'Art, les " *Écrits pour l'Art* „ ont cessé de paraître le mois passé.

La Rédaction de la *Wallonie* a aussitôt considéré comme un devoir de fraternelle sympathie d'offrir aux Poètes très fiers dont la maison vient d'être détruite, le toit modeste de cette Revue.

Ils lui ont fait l'honneur d'accepter.

Dès le mois prochain, chacun de nos numéros comprendra donc des vers ou de la prose du groupe Symbolique-instrumentiste : il se compose de MM. C. Eudes Bonin, René Ghil, Georges Khnopff, Antoni Lange, V. Em. C. Lombardi, Stuart Merrill, Albert Saint-Paul, Mario Varvara et Emile Verhaeren.

La Rédaction tient à rappeler que la *Wallonie* a pour seul programme de vivre par l'Art Jeune. Elle est indépendante de toute école et de toute théorie artistique. Elle entend réserver à tous ses collaborateurs et invités la liberté la plus complète.

On ne se méprendra donc point : l'arrivée des nouveaux venus n'a pas d'autre signification que d'accomplir à leur égard un devoir de fraternité que la *Wallonie* est étonnée d'être seule à remplir.

LA RÉDACTION.

LE GROUPE SYMBOLIQUE-INSTRUMENTISTE ET LES
ÉCRITS POUR L'ART.

Il n'est rien de plus déconcertant, pour ceux dont le regard s'attache encore à la vie intellectuelle de notre civilisation, que l'évolution de l'Art en notre siècle.

Comment voir, en la prodigieuse végétation de ces soixante années, le symptôme d'une prochaine et inéluctable Mort ? Comment l'époque la plus féconde — peut-être : souverainement — serait-elle la mère des Temps stériles et sans voix ?

D'autre part, la rageuse et spasmodique production n'est-elle pas la phase dernière et convulsive, — morbide aussi — d'une entité collective qui va se dissoudre ? Et ce signe n'est-il pas terrifiant comme une fatidique main blanche sur le noir des jours futurs : qu'une forme d'art prend à peine le temps de vivre.

Le romantisme nous apparaît déjà dans la sombreur d'un lointain brouillard : le réalisme, le naturalisme et le Parnasse ne sont plus près de nous. Dans l'angoisse de nous tous : trouver la définitive et éternelle forme d'art, existe-t-il précisément, et par définition la raison même de ne la point trouver ?

Peut-être.

En tous cas, voici des Jeunes et des Fiers dont le front brille d'une étoile. Ils ont dans l'âme le reflet d'une lumière qu'ils affirment céleste — et prétendent révéler.

Le moindre respect natif commande de les ouïr.

I.

L'INSTRUMENTATION ET LA COLORATION POÉTIQUES.

Annonçons dès l'abord, la très haute et très neuve Idée qui est leur but suprême : c'est faire de la Poésie la synthèse sublimée de tous les Arts, résumant dans sa quintessence la Peinture et la Musique. Cette vue est incontestablement des plus élevées : qui rêve un tel Idéal est une âme d'élection, et les gens épais seront

seuls à sourire. Une telle conception de la Poésie est alliciente : ce serait vraiment magie que d'évoquer par des mots, et sans autre secours, les images colorées du Rêve et l'Harmonie concordante : entendre, voir et idéer à la fois, peut-on imaginer plus complète et plus fine sensation d'art ?

Il faut désormais avouer qu'une telle forme de poésie n'est pas, par essence, impossible et illusoire.

Jamais l'écrivain n'a eu d'autre but dernier — inconscient peut-être et caché sous de plus immédiats, mais secondaires — que de rendre adéquatement l'Idée.

Or, il est aujourd'hui courant, même ailleurs qu'en la science, que toute idée est une complexe association : sa substance est logiquement entourée soit d'images, soit de sons, soit de gestes, soit de vagues et insaisissables sensations. Proposer au vouloir d'émettre en sa forme identique et souveraine, le reflet du Rêve qui doit se reproduire en l'âme d'autres, c'est, sans conteste, au moins une possibilité.

Nous est-il donné d'en faire une apparence *réelle* ? C'est ce qu'il ne nous appartient pas de dire, — et s'il nous est un devoir : attendre l'Œuvre au moins, et saluer d'encouragements l'ouvrier en ses efforts extra-humains.

On aurait beau jeu d'ailleurs à démontrer la parenté évidente des Trois Arts attestée par l'inconscient témoignage de la langue. Expliquerait-on autrement le tas d'expressions familières : des noirs soucis, une voix limpide, etc... le voile " de grise langueur „ de Théo Gautier, telles épithètes d'Homère, des vers entiers de Hugo, et les figures de rhétorique, et le prestige de la rime ?

Combien amusant serait le vaudeville qui ferait jouer à tel gros professeur expliquant avec des clins d'œil entendus les finesses des " onomatopées „ le rôle de Bouvard précurseur des Instrumentistes !

Mais nous laisserons ce terrain facile. Il y a plus subtile et tout aussi indéniable. Sans prendre même pour exemples certaines pages d'*A Rebours*, que l'esprit commun pourrait peut-être discuter, il est un fait banal et significatif : la musique évoque des

paysages et même des visions de drame. Rappelez-vous telle symphonie de Beethoven, tel concerto de Schumann.

Notez aussi que le rapport n'est pas fantaisiste et anarchique : il a ses lois incontestées : un même motif ne peut pas évoquer (ou représenter) toute idée ou tout paysage. A preuve la dissonance originelle, pour toute oreille *mentale*, de ces quatuors où quatre sentiments différents déroulent le même air.

Enfin, *Wagner* est là en chacune de ses pages, qui trouve l'indissoluble union du Son et de l'Idée; nous dédaignerons l'argument que l'idée, par association, est essentiellement colorée.

D'autre part, les mots, — n'oublions pas qu'ils sont effectivement des sons qu'on peut noter — ont aux yeux de certains, des couleurs avérées. Je connais deux ou trois personnes pour qui c'est un blasphème de dire avec M. René Ghil que A est noir : elles le veulent *bleu*. Aucune suspicion n'est possible : cette constatation date d'avant le *Traité du Verbe*. Est-ce l'effet d'une association d'idées remontant aux ans lointains et fortuite; est-ce, au contraire, une association essentielle et cardinale? Peu importe : il existe d'autres que les Instrumentistes qui ont comme eux des visions colorées de lettres et de mots, et ce fait suffit.

Maladie! a écrit M. Edmond Picard. C'est une parole bien grave, et qui suppose la connaissance de ce qu'est la santé intellectuelle. Et qui a cette connaissance? N'oublions pas que les génies ne sont que des fous.

Plus vraisemblable sans doute est cette opinion que les Instrumentistes ont, plus développée, plus affinée, une aptitude (nous aurions voulu dire : un sens) qu'il est réservé aux autres de dégager plus tard, sous l'action d'une générale éducation. N'en a-t-il pas été de même de la plus délicieuse des musiques, celle de Wagner? Les oreilles de nos pères, faites aux harmonies italiennes, l'ont prise dès l'abord pour une anarchique et cahotique dissonance.

Il est, en dernier lieu, une vulgaire remarque à dire, pour être complet : les instruments de musique ont des destinations bien définies : un tambour ne sert pas à chanter le cantique d'amour,

une contrebasse moins qu'un violon, pourquoi ? Vous sentez bien qu'il y a là des lois d'association infrangibles. Et s'ils ont une signification, pourquoi ne représenteraient-ils pas une couleur ?

A présent, quelles sont les lois d'association que tout le monde pressent, devine en partie mais nie encore ?

M. René Ghil croit les avoir trouvées.

Après avoir, en son *Traité du Verbe*, résumé la Découverte ainsi :

“ Si le Son peut être traduit en Couleur, la Couleur peut se traduire en Son, et aussitôt en timbre d'instruments, „ il énumère en ces termes :

“ Constatant les souverainetés, les Harpes sont blanches; et „ bleus sont les Violons mollis souvent d'une phosphorescence „ pour surmener les paroxysmes; en la plénitude des ovations, „ les cuivres sont rouges; les Flûtes, jaunes, qui modulent „ l'ingénu s'étonnant de la lueur des lèvres; et, sourdeur de la „ terre et des chairs, synthèse simplement des seuls Instruments „ simples, les Orgues toutes noires plangent. „

Les voyelles à ses yeux se colorent ainsi :

“ A noir; E blanc; I bleu; O rouge; U jaune. „

Dès lors, à chacune correspond l'instrument indiqué :

“ A les Orgues; E les Harpes; I les Violons; O les Cuivres; U les Flûtes. „

Les Diphthongues et les Consonnes, il les groupe comme ceci :

“ IÈ, IE et IEU seront pour les Violons angoissés; OU, IOU, „ UI et OUI pour les Flûtes aprilines; AÈ, OÈ et IN pour les „ Harpes rassérénant les cieus; OI, IO et ON pour les Cuivres „ glorieux; IA, ÉA, OA, UA, OUA, AN et OUAN pour les Orgues „ hiératiques.

„ Mais, plus, autour de ces sons se grouperont : pour les Harpes, „ les T et D stériles, et l'aspirée H, et les G durs et mats; pour „ les Violons, les S et les Z loin aiguisés, et les LL mouillées et „ dolentes et les V priants; pour les Cuivres, les âpres R; pour „ les Flûtes, les graciles L simples, et les enfantins J, et l' F „ soupirante; pour les Orgues, les M et N prolongeant un mouve- „ ment muable lourdement : plus s'entendra par le matin poétique „ l'aubade de mon désir. „

Plusieurs, sans aucun doute, auront *sent*i, à cette lecture, des remembrances : tel rapprochement arrache au profane de bonne volonté — nous ne sommes pas autre chose — l'aveu spontané qu'il est, dès longtemps, réel.

Veut-on un exemple ? Ecoutez les flûtes qui modulent en un paysage tout ensoleillé, jaune, vert, tendre et rosé, en ces vers du *Faune* de Mallarmé — présenté d'ailleurs en illustration par M. René Ghil. On remarquera l'abondance des U, des L et des J.

Autre que ce doux rien par leur lèvres ébruité,
 Le baiser, qui tout bas des perfides assure,
 Mon sein, vierge de preuve, atteste une morsure
 Mystérieuse, due à quelque auguste dent;
 Mais, bast ! arcane tel élu pour confident
 Le jonc vaste et jumeau dont sous l'azur on joue :
 Qui, détournant à soi le trouble de la joue,
 Rêve, dans un solo long, que nous amusions
 La beauté d'alentour par des confusions
 Fausses entre elle-même et notre chant crédule;
 Et de faire aussi haut que l'amour se module
 Evanouir du songe ordinaire de dos
 Ou de flanc pur suivis avec mes regards clos,
 Une sonore, vaine et monotone ligne (*).

II.

LES " ÉCRITS POUR L'ART. "

C'est à M. René Ghil qu'appartient l'honneur d'avoir le premier complètement formulé la théorie de l'instrumentation et de la coloration poétiques, — dont les précurseurs sont à son dire même Baudelaire, Verlaine et Mallarmé.

Révélee d'abord " sous son cachet ", en août 1885, dans la *Basoche* — qu'il sied de saluer en passant d'un geste de doux souvenir — cette théorie a été définitivement fixée dans le *Traité du Verbe*, qui parut d'abord dans la *Pléiade*. Elle trouve, paraît-il,

(*) L'honnêteté nous oblige à dire que l'intelligence complète de ces vers n'est pas possible quand ils sont isolés.

sa confirmation scientifique dans des théories du grand physicien et mathématicien Helmholtz.

M. Ghil se trouva d'abord seul et bafoué, sauf peut-être de ceux qui, doués de l'aptitude indiquée, reconurent en ses idées des réalités entendues et vues dès longtemps.

Vers la fin de l'an dernier, il se trouva, comme agrégé par une nécessaire attirance, un groupe de poètes qui acceptèrent la poésie du *Traité du Verbe*. Les " *Écrits pour l'art* " furent leur œuvre, dont l'aspect externe déjà fascine par je ne sais quelle allure détachée, nonchalante un peu, mais, en résumé, si austère et si fière.

On sent que le titre n'est point menteur.

Le programme était :

" En des livres composés, en des œuvres composées,
 „ par des poèmes, de vers classique, harmoniés et instru-
 „ mentés selon l'emploi savant et sûr des mots, les mots usuels
 „ de la langue pris dans leur sens originel, sans les priver pour-
 „ tant du son de voix de tous les âges vivant à jamais autour
 „ d'eux,
 „ chercher, induisant de SYMBOLE en SYMBOLE, la raison de
 „ la Nature et de la Vie. „

Symbole, le mot sacré est là, lumineux pour les voyants, — pour les profanes, hermétique et sombre.

C'est dire que les " *Écrits* „ ne sont pas accessibles à tous. En leur superbe dédaigneuse, ils chantent pour quelques-uns.

Nous avons à dessein laissé dans l'ombre cette face du groupe dont nous nous occupons, réservant pour une ultérieure attention l'étonnante à tout jamais conception du Symbole, d'ailleurs familière à nos lecteurs.

Une remarque en passant : c'est une tendance très générale aujourd'hui, — et peut-être essentielle à notre manière de penser — de s'abstraire et de se contracter. Il y a autre chose là qu'une fatale complication résultant de la civilisation davantage pénétrante. L'Art dénote de plus en plus cette tendance qui ne date pas d'hier — rappelez-vous Flaubert.

A présent aussi, un Monde se découvre, qui accomplira peut-être par la fantasmagorie des sites et des vues, par l'infini des lignes et des horizons, un Renouveau des Lettres qui pourrait être une Régénérescence. Ce Monde, c'est le monde du Rêve (1).

Désir de s'abstraire, fascination du Rêve, tels sont, semble-t-il, les éléments générateurs du Symbole.

Les œuvres qui l'emploient aujourd'hui n'en donnent point, sans aucun doute, la forme définitive, mais elles n'en sont que plus intéressantes pour ceux qu'attire encore quelque intellectuel effort.

Ce qu'il ne faut pas dénier à ces œuvres — et c'est ce qui frappe dans les "Écrits", — c'est qu'elles sont ouvertes aux esprits de bonne volonté. Tous les "Nada, Nadada,," n'y feront rien, — pas plus que tout éclat de rire — il est divinement récompensé, celui qui veut se soumettre à la prime éducation indispensable pour leur pénétration : et, en somme, n'y a-t-il donc pas une légitime fierté à voir, ouïr, évoquer, là où le commun ne perçoit que la ténèbre.

Les six feuilles des *Écrits*, désormais aux mains de tous les amateurs des Lettres, renferment en leurs plis cette très particulière joie.

M. René Ghil a fait aux *Écrits pour l'Art* de nombreux envois. Un *impromptu pour orgue et flûtes* dans le premier numéro, auquel nous préférons le *Sonnet* de la feuille suivante, si limpide; l'ouverture du *Geste ingénu*, le livre II du Cycle de poèmes dont le jeune homme porte à l'âme la préconception : Les *Légendes de Rêve et de Sang*; un *Impromptu de harpes avec violons et cuivres* :

" Tête que mes doigts en végétant appellent ! „

que l'on voudrait pouvoir reproduire en entier (ce serait impiété d'en amputer un fragment); enfin, un *Air pastoral* qui reste la plus curieuse merveille de rythme et d'assonances que nous ayons lue. De tout ce que nous connaissons de M. Ghil, c'est ce que nous relisons avec le plus d'enchantement.

(1) A ce propos, nous semble très significative l'attention qui se porte sur Gérard de Nerval. Lire le premier article de *l'Art Moderne* du 31 juillet.

M. Stuart Merrill (encore un nom de la *Basoche*) se rapproche le plus de M. René Ghil, et applique sa théorie avec le plus de rigueur, nous a-t-il paru. Une amitié de frère d'Art, parenté d'au delà, le lie à M. Ghil, étonnante à celui qui ne fait que jeter un superficiel coup d'œil sur les portraits de ces deux jeunes gens; mais évidente à celui qui, derrière la figure large aux méplats accusés de M. Merrill, aperçoit le calme penser, comme de souvenir ou de rêve, qui règne au fin visage de M. Ghil, ce flamand de Tourcoing qui a du sang de commandador dans les veines. M. Stuart Merrill a signé dans les *Écrits* un *Sonnet* à Stéphane Mallarmé; un *Dialogue* entre la chair et l'âme qui vibre en nous comme une note d'éternité; un éblouissant sonnet sur *Tristan et Isolde* et un autre sur *Lohengrin*, moins évocatif.

M. Henri de Régnier, qui s'est aujourd'hui séparé du groupe, a publié de nombreuses lignes dans les " *Écrits pour l'Art.* ", Son style est plus accessible, et une teinte de mélancolie plus noire assombrit ses vers, qui n'ont pas à la lèvre le pli fier sans amertume qui est le signe de parenté des autres. À distinguer un sonnet sur la *Mer*, de toute distinction, puis des *Variations* qui vous laissent des hantises macabres.

Deux Belges sont venus à M. Ghil : MM. Georges Khnopff et Emile Verhaeren. Ils sont connus de nos lecteurs comme des poètes de dilection : la présentation est inutile.

Le premier a par deux fois envoyé des *Vers* aux *Ecrits*. Une invocation à la Vierge est d'un sentiment si touchant et si tendre qu'elle fait songer à de séraphiques harpes, à la vibration continue et prolongée. Les *vers* du n° 3 nous charment cependant davantage. Il y a là un appel au ciel, un geste contre les villes et toute une mélodie répandue qui nous pénètrent, intimement. Au risque d'être mécompris, copions cette strophe, — qui nous rappelle, à nous, tant de choses :

Des cloches, c'est dimanche, en la frêle tourelle,
Des cloches, et les champs plaintifs, et s'il voulait
Ce ciel comme une mère endormir de son lait
Cette douceur d'enfance en prière pour elle!

Le poète des *Flamandes* a fait paraître un extrait des *Flam-*

beaux noirs (en préparation) qui est une vision rouge de Van Artevelde, — étonnante de puissance évocatrice ; des strophes : *Infiniment*, où l'on note ce quatrain :

Les chiens du désespoir, les chiens des vents d'automne
Mordent de leurs abois les échos noirs des soirs,
Et l'ombre immensément dans le vide tâtonne
Vers la lune, mirée au clair des abreuvoirs ;

enfin les *Statues*, qui vous laissent un indélébile effroi.

M. Francis Vielé-Griffin, qui a fait quelque temps partie de la rédaction de l'intéressante revue, a donné deux sonnets intitulés *Strophe*, et un extrait des *Cyignes*, *La dame qui tissait*, où il y a de la distinction.

Sans parler des pages de critique et de biographie qui accompagnent les vers sans dissonance — par l'austérité de la forme et l'allure patricienne — il serait impie de passer sous silence les deux envois de prose de M. C. Eudes Bonin, le sonnet à René Ghil de M. Albert Saint-Paul, et surtout *Heureux* par M. Mario Varvara, si vivant et si suggestif.

Nous avons gardé pour la fin de dire les Maîtres reconnus de ces Jeunes : C'est, au premier rang, Stéphane Mallarmé, dont le *Faune*, on le sait, est l'annonciateur de l'Instrumentation poétique. Il a honoré les *Ecrits pour l'Art* de quelque prose et d'un Sonnet. Son portrait est inséré dans la 3^{me} livraison. Villiers de l'Isle-Adam — qui a fait accompagner son portrait d'un *Souvenir* sur Wagner — Verlaine et J.-K. Huysmans sont les autres esprits de dilection dont ces Jeunes se réclament.

* * *

Que deviendra cette Ecole ? Que vaut son Idée et de quelle Réalisation est-elle capable ?

C'est ce qu'il n'est au pouvoir de personne de dire dès aujourd'hui.

Mais, il est hors de doute que ces Jeunes sont des personnalités, qu'ils ont de l'Art un culte peu commun et très altier, enfin qu'ils apportent, des pays de Rêve, du Neuf et du Beau.

Ce sont pour nous des titres de noblesse.

Thermidor 87.

ERNEST MAHAIM.

VAGUE.

LE soir, sous le ciel bleu, profond, vers les étoiles lumineuses une buée pâle et si légère monte. Et dans cette buée qui voile, dans cette buée qui crée des contours fins, indécis, une suave musique, enchantée de séraphiques visions, s'élève infiniment. Mon esprit, caressé des longs rythmes qui chantent, de la pâle buée enveloppe ses ébats... Imprécises, attiédies, chantantes s'épuisent mes pensées.

Les souvenirs, aux teintes qui s'effacent et retiennent, brûlent le cœur de leur décevante ivresse : Des figures bien connues qui se perdent, s'éloignent enfoncées dans l'ombre du passé, s'éclairent d'un jour affaibli par le temps, certains traits se gravent... des yeux qui brûlent sous de longs cils de myope... un sourire de lèvres de sang, sourire d'amour... un front apâli, les ailes d'un nez délicat, qui frémissent d'aspiration.

Des idées de bonheur s'éternisant, frappées de mort dans leur jeunesse, renaissent, lumineuses de la clarté criarde de l'éclair, qui fend le ciel et s'y perd.

Des rêves, aux complexes couleurs, se forment confusément, puis, pauvres éphémères, se fondent dans le terne de la réalité.

Avec une lente mélancolie, au travers des réminiscences amassées filtrent de vagues regrets. Ils psalmodient leur valse alanguie de jours et de choses enfuis, qu'opiniâtrément ils réveillent, les parant de la suprême douceur des heures lointaines.

Et dans cette large envolée de souvenirs, de rêves, de regrets, une accablante impuissance qui enchaîne l'être, abîme le cœur dans un désir mal conscient, immense, impénétrable, un désir de Rien.

Le soir, sous le ciel bleu, profond, dans la pâle et si faible buée, qui monte vers les étoiles lumineuses, mon esprit, caressé des longs rythmes qui chantent, évapore sa mélancolie.

HANTISE.

Dans l'ombre de mon âme, où je vis, une pâle figure est marquée.

Aux heures de silence, seul, enfermé dans ma nuit, brûlant sous la lampe mes yeux qui fuient loin, veille en moi la pâle figure. Son regard triste suit mon rêve indécis, fascinement l'attire.

Et c'est lui qui me guide vers le monde infini.

Alors qu'au très haut des montagnes où les neiges séjournent, mon âme porte sa contemplation, là-bas aussi la pâle figure plane en l'air bleu qui pénètre. Et c'est elle, avec ses yeux de fièvre, que je vois dans le désert de glace.

Aux jours où par la foule des toilettes qui brillent, sous les clartés sans nombre des salons tout dorés, je traîne une heure de vie, au milieu des mannequins et des chairs étalées sourit la pâle figure, tristement railleuse et si pure.

Et c'est elle qui m'enseigne le mépris et l'orgueil.

Tandis qu'enivré des subtils parfums qui amollissent le cœur, ardent de chastes baisers; désireux de rêver sous les longues paupières de deux yeux qui caressent, je m'écoute aimer, encore la pâle figure, plus froide et plus dominatrice, avec un front de marbre et un regard d'acier.

Et c'est elle qui tue le bonheur d'aimer.

Dans l'ombre de mon âme, où je vis, une pâle figure est marquée.

PAUL REIVAX.

LE LYS.

I.

LES heures dans les fleurs coulaient douces et seules.

Attendri de rêver aux lointaines aïeules
 Dont ses sentiers d'amour célérent les pudeurs,
 Dans un mol abandon plein de calmes odeurs,

Le parc ancien se livre aux baisers des vesprées.
Des musiques, au loin, expirent, éplorées,
Et se mêlent parmi la plainte des roseaux
Au glissement pensif des rayons sur les eaux.

Une femme est assise à l'ombre des grands arbres,
Et le lierre, à l'entour, s'enroule aux pâles marbres,
Et l'abandon sauvage et triste du jardin
Evoque, de mystère, on ne sait quel Eden
De douleur, et par qui mourraient les vieilles races.

Or, la femme voilant de ses longues mains lasses
Les grands yeux résignés qui pleurèrent souvent,
Soupire :

“ O vain regret du passé décevant
Qui couchas l'insomnie en mon lit solitaire,
Mes larmes d'aujourd'hui ne t'ont donc pas fait taire ?
Toujours je sens brûler ses lèvres sur mon front
Et ma chair sera morte et mes yeux se cloront
Sans que j'aie omis rien de cette fière étreinte !
Mon seul espoir déçu m'a tuée et l'empreinte
De ses enlacements m'est un tourment si cher
Que j'en tors en riant les glaives dans ma chair !
Et pourtant je sais bien que des pleurs solitaires
Ne refleuriront point les lys de mes parterres,
Et qu'au lieu de renaître aux fleurs du souvenir
Je descends à tâtons dans un noir avenir.
Eh bien, j'accepterai ces nouvelles blessures
Si je puis seulement sous leurs atteintes sûres
N'oublier rien jamais du passé dont je meurs ! „

Elle se tait ; le soir apaise les rumeurs.

II.

Cependant, le soleil s'est couché dans les roses.

Voici dans la splendeur des fleurs tantôt écloses,

Un lys pourpre soudain des baisers du couchant,
 Et que la grande vierge écoute le plain-chant
 Des êtres d'éternel espoir lui prendre l'âme !
 Et se lève, soudain consolée et plus femme :

“ J'en atteste, à présent, mes jours de désespoir,
 Si le cher oublieux me revenait ce soir,
 Je serais pour nous deux adolescente et belle,
 Et je saurais poser aux lèvres du rebelle
 Le tout puissant baiser qui les ranimerait !
 Il y a dans ce soir un présage secret
 Des doutes du prodigue et de son arrivée.
 Alors je baiserais cette tête énervée
 Sortie inquiétante et belle du remords
 Et l'étreindrai si bien de mes bras doux et forts
 Qu'il en garde à jamais de chères meurtrissures !
 Et mes lèvres encor baiseront ses blessures
 Et je lui rendrai tant l'étreinte d'autrefois
 Que je serai l'amante et la mère à la fois !
 Il connaîtra sous moi ce délice suprême
 De savoir une mère en la femme qu'on aime,
 Et son dernier amour les éclipsera tous.
 Enfin, si ses amours surgissent entre nous
 Si nombreux que son cœur me semble une urne pleine,
 J'embaumerai d'eux tous et du mien mon haleine
 Et trouverai les mots qui le ressaisiront. „

Un flot de sang rougit ses tempes et son front,
 Et la vierge s'assied dans l'attente esseulée
 Du héros qui tantôt lui viendra par l'allée
 Implorer en baisant la trace de ses pas
 Le pardon des péchés qu'il lui dira tout bas !

III.

Les roses du couchant, là-bas se sont fanées.
 Et Gisèle se meurt d'attendre et les années

S'en vont, et sa douleur plus seule chaque jour
 Ne dira plus un mot des choses de l'amour,
 Et cette vierge dont le geste clôt la bouche
 A la grandeur du lys magnanime et farouche.

LE MALADE.

I.

DANS l'alcôve où s'endort sous les vagues courtines
 L'austère et doux malade aux lèvres enfantines,
 La veilleuse sourit comme une étoile en pleurs !

L'haleine de la fièvre assouplit le silence,
 L'enfant vierge sent croître avec sa défaillance,
 Le bienheureux oublié d'un passé de douleurs.

En ses rives de songe ineffables et lentes,
 La nuit roule sur lui ses ondes consolantes
 D'embrassements bénis et de baisers en fleurs !

II.

Jamais il n'a senti cette paix dans les roses
 L'envahir tout à coup d'aspirations closes,
 Et les sens et l'esprit y baignent à la fois !

Il n'a rien retenu du tourment de la vie,
 Et son âme d'enfant se délasse ravie
 De l'avoir fait meilleur sur de nouvelles croix.

Vivre est amer, mourir n'est pas autre peut-être,
 Il voudrait s'oublier dans ce muet bien être,
 Tant les ciels qu'il pressent seront ternes et froids !

III.

La veilleuse se meurt dans la coupe d'opale,
L'enfant songe, plus faible en sa chair et plus pâle,
Et la nuit dans les yeux, c'est un délice encor !

Mais voici que la nuit s'émeut, l'enfant écoute,
Et tandis qu'il s'éveille, ouvre les sens et doute,
Un coq a claironné, tout au loin, comme un cor.

Les ténèbres se font moins denses, d'heure en heure,
Il clôt de tristes yeux, voile sa face et pleure,
Et voici qu'à présent il rêve de la mort !

IV.

Une femme est entrée, impitoyable et fauve,
Qui lève en souriant les rideaux de l'alcôve,
Et parle, et tend les bras au blême adolescent.

Elle s'en vient, la chair auguste et parfumée
Avec des mains d'amante et des langueurs d'aimée,
Ses yeux cherchant les yeux du cher adolescent.

Il sait qu'il va monter sur la croix ancienne
Et sous les longs baisers de la magicienne
Pleure des voluptés mauvaises qu'il pressent.

25 Mai 1887.

FERNAND SEVERIN.

QUELQUES PROSES.

I.

INTRODUCTION.

Sous la caresse du soleil, comme un fragment de lumière chantante, se meuvent deux enfants, la main dans la main : un tout petit garçon traîné par une bambine, et qui vont à pas menus, hâtant les gestes de leurs jambes grêles, bien vite, bien vite, avec des mines de fourmis affairées.

Loin derrière eux, l'âpre campagne d'Ougrée, aux rudes habitations de travail, se hérissé de cheminées d'où flottent les vapeurs en longs panaches. Et, par une échappée de clarté, entre les maisons, se glissent les reflets de la Meuse scintillante, et son vaste fourmille-ment de vagues nacrées. Tout près, l'usine d'Angleur verse comme une haleine ronflante la sourde clameur des métaux qui trépident, et par toute la vallée roule le profond bouillonnement de la vie.

Pas une brise, à peine des parfums de fenaison, dans cette banlieue mouvementée. Mais, au-dessus des fumées et des fabriques, dominant le pénible labeur et l'existence noire des ouvriers, comme un sourire d'une sérénité d'azur qui dédaigne la brutalité des hommes, la Forêt se dresse sur les montagnes de l'Ourthe et déroule sa lointaine splendeur vers les plaines de lumière, ineffablement impassible et grandiose. Sur elle, le soleil répand des regards comme le frôlement d'une chevelure diamantée, et l'on sent monter vers le ciel avec la frissonnante respiration des bois, la majestueuse harmonie de la nature pensive.



Les enfants viennent à petits pas dans la poussière charbonneuse; tous deux propres, recueillis, très sages. La fillette lève la tête pour voir au loin; ses longs cheveux d'or, moelleux de lumière, palpitent sur ses épaules, retenus par un peigne en demi-cercle. Sous de très simples vêtements de coton bleu, serrée en un tablier bien net, avec son énorme " cabas „ de paille noire, elle prend des apparences de ménagère active. Et elle est douce, très douce, et je la devine si naïvement bonne ! Elle lève la tête pour voir au loin, et sur la candeur de ses yeux passe le reflet des beaux nuages ailés.

Le petit frère, le tout petit, se pousse loin d'elle et regarde la terre et se laisse traîner. Un front trop large et très haut, le corps malingre, et des regards aigus, rigides, métalliques, où surgit une volonté naissante, mais déjà tenace.

Les enfants s'éloignent, lents, très lents, suivis de leur ombre aux teintes grises et bleuâtres. Ils disparaissent à l'angle du chemin, comme une tache de nuances pâles qui s'évanouit dans la lumière.



Et voici la Rêverie qui plane et m'enveloppe.

La vie murmure et souffre, bien loin autour de moi. Je perçois un roulement secoué comme par des sanglots, dans les usines lointaines, — et cette rage du fer; et ce feu des cheminées, ce feu qui troue de longs regards mauvais la limpidité du jour; ce feu, entretenu par les hommes, et qui perce de rayons l'inertie molle des lourdes fumées; et ces fumées, nuages salis, ondoient sur la Meuse... La Meuse, et son courant tranquille, mais irrésistible....

Ces enfants, tantôt; où sont-ils ? Oh, ces enfants ! La petite, qui songe, et désire doucement la souffrance d'aimer...

Et l'autre, ce front et cette volonté dure :
L'orgueil et sa rigidité; la Rêverie fluide...

*
*
*

Dans les vapeurs orangées et mauves, le soleil descend. Voici; il disparaît derrière les montagnes, et les cimes boisées resplendissent d'une auréole magique.

Maintenant un impalpable voile de lenteur et de paix semble envelopper la terre. Des parfums fugitifs s'ouvrent un chemin dans l'épaisseur de l'air; et du sol peu à peu vient sourdre une haleine de fraîcheur. La lumière se fait une agonie d'arc-en-ciel : des ruissellements glissent aux déserts du Zénith, des teintes fondues, bleuâtres, liliales et fauves, puis douces et roses, et cette tache sanglante à la place du soleil ! Les nuances fluent et passent. Déjà le très loin veut s'assombrir, et noie un tout léger nuagelet, prismatique et mignard, qui lutte contre les prochaines ténèbres. Tout à l'horizon, la terre se gaze de brouillards violets. Et là-bas, au-dessus de Liège, un fleuve de lumière orangée s'épanche entre la plage mouvante des nuages et la rive solide des montagnes.

Or le repos nocturne se répand en larges volutes. Les sons et les couleurs ont tu leurs accords et je sens l'inertie des choses me parler, un langage de torpeur : la hautaine forêt de l'Ourthe scintille parfois encore dans la lumière mauve. Mais elle devient sombre, oh sombre, et si grande et sereine aux lointains !

Un peu de temps s'écoule, et voici Tanit, la Lune merveilleuse, qui monte au firmament comme un visage de mystère et sa vague chevelure nacrée. Une bruine d'ar-

gent, une céleste rosée inonde les espaces, et la Forêt, la grande Forêt sourdement harmonieuse, baigne son orgueil dans les molles ondulations du silence où voltige une poussière de clarté.

*
* *

Voici planer dans l'air l'aile frémissante du soir. Je me souviens.

Lentement, des visions se meuvent devant mes yeux.

II.

LA VOLONTÉ PARFAITE.

Au peintre A. Donnay.

Le Rêve est l'extase de l'Orgueil.

Ce soir, lent amoureux de la nuance éparse aux flots de l'air, — cette nuance nacrée, volatile, et si inconnue qu'elle semble n'avoir jamais été rêvée —, ce soir, le poète sent les choses lui parler de trop douces voix. Des soupirs, et des conseils secrets, voltigent dans l'atmosphère trop vivante, et des échos murmurent en long réveil confus. Trop doucement l'attirent ces vies, ces vies murmurantes et confuses : il cède, et laisse la fierté solitaire de son esprit pour un instant se nouer aux caresses du monde.

Mais ce monde, au moins, oh oui ! ce monde sera le *sien*, non pas le monde banal que ses efforts repoussent. Et, comme un glaive se cache dans le fourreau, il éclipse sa Volonté, — cette grande lumière — par la contemplation de l'œuvre d'un artiste. Il l'enchaîne et la voit s'anéantir en extase, parmi les sérénités admirées.

Mais voici ; Sa Volonté se redresse et lutte contre cette volonté qu'il sent vibrer au mystère du Livre ; il le sent,

ses regards, comme de fines épées, froissent en souvenir les regards de l'auteur; ses regards cisèlent cette œuvre, la fouillent et la burinent pour l'égaliser à ses propres désirs.

Et soudain une voix secrète lui dit :

“ Comme toi, d'autres ont jeté les yeux sur ce livre; tel rustre, touché peut-être d'une grâce divine, a senti son cœur naître au long émoi d'aimer, devant cette œuvre qui te domine. Regarde; au creux serré des pages, une vapeur de son admiration fautive reste encore, et flotte. Et, s'il était capable de vouloir, sa volonté, comme la tienne, a lutté contre la volonté du génie.... „

Il ressent une souffrance : la brûlure d'une insulte et la honte d'une promiscuité intellectuelle. — Il ferme le livre et rêve.

* * *

ŒUVRE, fleur-sensitive née du Vouloir — ce germe, et du Rêve, — cette rosée, — triste parcelle de vie tu dois vivre dans la Foule, exilée de ton créateur.

III

Il tâche de rêver, et des souvenirs l'entourent en mols nuages qui se matérialisent et viennent se dessiner trop nettement à sa pensée :

“ J'accompagnais M^{me} V., la femme à la beauté pénétrante et musicale. Ses yeux parlent comme ces lacs, si purs qu'ils sont des larmes d'anges, — ces lacs, au sommet des montagnes, qui paraissent un interrogatif sourire du ciel, tombé sur la Terre avec la rosée du soleil.

„ Je frôlais à mon bras la chair moelleuse et fine de la Beauté; et, de voir sa blanche main toucher mon poignet et lancer la vie dans ma chair à travers l'inertie du gant,

il me semblait que mon corps, enlevé aux chaînes terrestres, plânait subtil et vite comme un parfum.

„ Oh je la savais mienne, alors, seule mienne, et je sentais tout idéal étranger pâlir sous l'éclair dissolvant de sa prunelle. Et je me disais : “ toi seul peux vivre ainsi
 „ près d'une pensée et loin de tous, toi seul peux te gran-
 „ dir dans le vermeil nuage des égoïsmes glorifiés. Aussi
 „ toi seul es-tu le bonheur, comme seul tu es l'extase.... ”

Soudain, appuyé contre le chambranle d'une porte, j'aperçus un lardin, tête vulgaire, figure d'idiotisme béat, face tremblante, et les narines qui frissonnaient.... Et ce rustre noyait son regard, son adoration ondoyante, éperdûment dans le regard de ma compagne; et le drôle impudent soulevait de ses désirs acérés et tranchants, soulevait les voiles de l'amie pour contempler sa chair.

“ Et tout à coup cette ignoble pensée me vint : que l'idéal de cet affreux goujat était frère du mien; je compris aussi que de ce vouloir seul je tenais la vie, comme lui la sienne de son désir. Et je devinaï que mon hautain Vouloir et son Désir canaille, au fond, étaient deux formes voisines, deux parties de ce tout : l'Amour.

“ Alors, me sentant son *frère*, je perçus l'intime et odieuse caresse d'une main glacée, devenue glace, rigide, puis serrant, impitoyable, puis l'étau qui broie...

“ Et triomphant de la douleur, je me dis avec la force d'une subite conviction :

“ Donner un But à la Volonté, c'est en vulgariser
 „ l'action et en affadir la force. Que la Volonté brille en
 „ sa perfection, comme une grande Flamme solitaire
 „ qui ne daigne rien consumer. Car joies et douleurs
 „ abstraites sont les seules infinies; car rien n'est beau,
 „ dans l'absolu, rien n'est Gloire, Noblesse, Orgueil, —
 „ que le Vouloir abstrait. ”

IV.

A LA MER.

For min dansk og dygtig kammerat Paul Vogelius.

Je me souviens....

Jusqu'à l'horizon brumeux, roule la course heurtée des vagues. C'est un lourd grondement de forces mêlées, une énorme clameur qui se gonfle, retombe, mugit en ondoyant. Des flots se dressent, oscillent, s'affaissent, et leur chute s'étouffe d'un bruit confus. La tempête résonne, d'une voix sourde et forte, parfois transpercée par les cris rèches des oiseaux de mer.

Mais, fouettés du vent, fuyant les flots et leur orgueilleuse colère, des ruisseaux d'écume s'épanchent sur le sable. Fuyant les flots, fouettée du vent, l'écume s'éparpille en lambeaux clairs, comme des Espérances et des Rêves aux longues ailes de cygne.

Et l'écume se brise et fuit, comme un essaim d'oiseaux blancs et tristes.

V

Rêve, nénuphar candide sur le profond lac de l'orgueil, tes rêves s'usent et meurent aux dures bourrasques de la vie.

VI.

L'HORIZON VIDE.

Frêle enfant que chérit mon âme
 Pourquoi t'enfuir aux si vagues oublis,
 Aux oublis douloureux des lointains amollis
 Tièdes sourires?
 En allée! Oh pourquoi rebelle à mes désirs?
 Tes yeux noirs de métal aux reflets abolis,
 Métalliques et lents, les voir et leur folie:
 Les sentir frissonner aux brises de mon âme!...

.

Tu fuis et vas pâlir, immatérielle t'évaporer. Et cependant, si tu voulais...

Réverie fluide, striée par l'éclair de mon désir; Réverie balancée aux flots des espaces; Réverie qui chantes, et pries, et glisses vers l'Infini; Réverie aux molles vagues de gaze ailée, comme un soyeux essaim de libellules tu palpites, tu laisses palpiter tes nuances de jour et ta lueur est enveloppante d'ineffables caresses.

Et tu te gonfles, Rêve, et grondes et ordonnes. — Oh de ton œil roidi, — tes yeux jadis veloutés d'amour, — oh de ton œil cette flèche vibrante, cette flèche inexorable vers le But!

Reviens, oh fais mourir mon long regret. Devant moi, jusqu'aux vertigineux invisibles, l'ampleur démesurée des temps se déploie. La volonté brûle mon âme, et se tord vers l'AIMER, comme une flamme impuissante. Voici qu'à mon attente l'Avenir se déroule : et le vaste inconnu murmure des appels plaintifs. Mais l'étrange grandeur de l'inconnu n'a Rien qui fixe mon vouloir.

Illusion divine, Rêve auguste, prophète, surgis dans l'inconnu et montre un but à mes désirs :

Rêve, éclair fascinant à mon ciel de vertige,
Eblouissant orage en mon pénible azur
Où tu passais d'un vol mystérieux et sûr,
Rêve, écrasant nuage au firmament des Heures
Tu me voilais l'horizon morne, et la douleur
D'une Vie ingénue aux bras du Monde impur :
Illusion d'orgueil, geste des joies futures
Ton geste a délaissé mon azur de vertige.

Source de parfums long-bruissante qui venais sourdre au fier rocher de mon orgueil, ainsi qu'une Intention conduisant l'œuvre aux destinées !

Illusion, rêverie enveloppante, reine intangible de nos esprits trop matériels, oh te revoir ! A la solitaire nudité de mon vouloir, ta soie scintillante d'iris faisait comme un vêtement de nuages

qui planent. — Seul, fatalement seul de pensée, au seuil de cette grande plaine — où meurt l'orgueil aux vagues de pierre — et ce deuil, et ces apparences de rigide linceul, — oh te revoir, Illusion ! Te voir, et souffrir encore. Car la Vie passe autour de moi, passe et mugit, et roule vers l'avenir.

Vivre, c'est la souffrance, si vivre est le désir et l'émotion ?

Oh reviens, reviens ! Ton vain amour se lève en moi, car le désir est un espoir, et l'égoïsme d'ÊTRE encore, toujours. C'est le regret morbide et craintif, le triste vouloir d'un sourire immortel planant aux voiles parfumées de l'œuvre : l'ŒUVRE, douloureux navire qui vit, et passe, et roule d'un vertige éternel au noir océan des siècles.

VII.

L'AMOUR.

La suite ininterrompue des soirs faisait la terre se mourir de lassitude ; et l'on sentait neiger l'ouate des tristesses, inexorablement. Les plaintes, d'abord traînées aux langueurs de l'air, avaient elles-mêmes commencé leur agonie, et la volonté des peuples défailait.

Soudain, au sein des noirs espaces, comme au crépuscule une étoile — fleur des ténèbres — crépita une étincelle brillante, et, grossie, sa lueur s'épandit onctueusement sur le monde.

(Or, ce fut un Profil de Beauté pensive, qui parut au ciel et resplendit, vierge et suave, l'œil ouvert aux infinis.

Il fut caressé de la vue universelle, et sa charité se voila d'un regret, car son orgueil s'attribuait la force de condescendre jusqu'à l'amour du monde. Il baigna sa clareté dans les choses et les hommes : et les choses vivaient à son toucher lointain, et les hommes attirés malgré eux, subissaient l'empire d'un aimant inconnu.

Il voulut connaître aussi l'influence des choses et des hommes : et les images de tous les êtres allaient se refléter en lui.

— Oh savoir, Tout savoir, — trop savoir !

Douloureux et fier, le Profil divin contenait l'Idée de Tout.

Mais les hommes, leur vue mariée à sa vue, fascinés et pourtant réfractaires, se plaignirent sourdement :

“ Tu te fixes sur nous, et voici que ton aspect nous fait tes serviteurs. Qui es-tu, dominateur muet ? „

Alors la céleste Figure hésita. Son éclat fut mouillé d'une tristesse infinie et des ondulations de Lumière désespérée passèrent comme les sanglots du monde. Mais glorieuse d'amour éthéré, l'apparition réunit les Idées en la voix pénétrante d'un Regard vivifiant, — où l'on sentait agoniser sa vie. Le Regard jaillit, ineffablement plaintif, et comme une flèche vibrante vint s'enfoncer aux yeux des hommes.

Le Mystérieux visage, le Profil de Pensée ardente laissa couler des larmes, et ces larmes tombèrent en une pluie irisée et scintillante. Mais il vint à pâlir, toujours pâlir, oh si vague ! Et sa Forme s'adoucit d'une beauté liliale, plus mélodieuse et plus angélique. Il s'évanouit au sein des noirs espaces, ainsi qu'aux vagues de l'aube se noient les étoiles, — ces fleurs des ténèbres.

Mais le Regard n'est point mort. Il vit chez les hommes soumis à l'éternel et magnétisant Souvenir ; — les Hommes qui parlent et s'agitent, dominés malgré leurs efforts par une influence occulte, comme par un froid baiser des clartés lunaires.

VIII.

LA SCIENCE.

Pour Erasme Raway.

La terre souffre et maudit les temps. Comme un nuage sordide et lourd, la terreur enveloppe la terre, la terreur de l'avenir. Des formes noires, et lourdes aussi, voguent aux vagues lassées de l'air et des ténèbres viennent en foule.

Soudain un œil paraît, et rampe sur la terre, un œil aux éclairs pâles et dont le regard est scrutateur. Mais parfois le regard cherche, et heurte les ténèbres, sans peur. Soudain, en longs rayons, il s'insinue dans les ténèbres, en rayons souples, nerveux et pâles; et fouettent les rayons, fouettent et percent et coupent les ténèbres, dont la fuite est honteuse au vague horizon. Elles roulent au ciel, immondes fuyardes, les ténèbres terrifiées.

Mais encore la terre a peur. L'incertitude l'opprime follement, et rien ne paraît en l'azur immense, vide et limpide comme un néant de lumière.

L'œil transperce et fouille l'azur, l'azur aux plis de clarté métallique. Mais rien ne surgit à ses regards, la Vérité reste cachée.

Alors, mordu par le vain amour, l'amour jaloux, l'amour cruel de la Vérité, l'œil vint à frémir de rage impuissante, et ses regards parlèrent :

“ Etre occulte qui es notre but, oh je t'en prie viens te montrer. Que tu sois, je le sais; car je suis la SCIENCE, reine des choses et des esprits. Mais, pourquoi te cacher? Puisque tu es, et que nous te savons !

„ Toi, notre but, nous ne pouvons te voir. Aveugles zig-zagants nous chancelons partout en quête de ta personne.

„ Et cependant tu es notre force : le magnétisme étrange qui fait de nous des êtres, et ce fluide puissant, cette électricité qui forme les Volontés, toi seul, tu nous les donnes, Père éternel, toi seul, mystérieux foyer des courants aimantés, centre flottant du monde, et But aux universels désirs. „

La terre attendit, et rien ne parut. Alors s'élevèrent des cris, et de longues menaces, comme des bannières de mort gonflées et déchiquetées par l'ouragan des haines.

Puis dominant les voix de la terre, le thème de la Science monta de nouveau vers l'azur; et ses paroles se faisaient impératives.

“ Maître divin, tu n'es pas ! ou si tu es, va-t-en. „

Et les rumeurs humaines roulant confuses et tournoyant aux grondements de la terreur, parfois se déchiraient en éclats de colère. Le tumulte grandit, sourd et profond, et lourd d'immenses remous. Lors, des injures immondes et d'ignobles clameurs surnagèrent longuement aux flots fangeux du Peuple...

.....
Le Dieu-Néant reste invisible.

Mais quel frisson d'horreur étreint secrètement les cœurs des hommes ?

IX.

LE CYGNE.

Pour Ernest Mahaim.

d'Esson à Rive.
L'Homme qui porte au front
la splendeur de l'Idée....

Loin dans l'azur, et haut, très haut, paraît un oiseau gigantesque, au vol triomphal et puissant.

(— Vole, vole au subtil de l'azur, belle ampleur de neige ailée, Cygne divin, joyau du Zénith.

L'air fuit loin de lui...; s'émeussent les rayons de vie exsangue et pâle, et meurent à son approche :

Là-bas fuit la tempête sous la cravache de son regard.

L'oiseau chatoyant de nuances magiques, sourit de lumière au sublime des nuées; gloire à son col, de grâce flexible! Et glissent les ailes, glissent candides et plus nacrées qu'à l'horizon de mer les voiles s'effaçant diaphanes.

— Vole, vole au subtil de l'azur, belle ampleur de neige ailée, Cygne divin, joyau du Zénith.

La terre, au sein des ténèbres, roule sa course éternelle et morne; la terre souffre et se plaignent les Hommes; le froid du néant les paralyse.

“ Glorieux Cygne! Pourquoi donc fuir? Oh je t'en prie! Cygne, pitié! „ Fleuve de sombre écume, la mort en nos cœurs tourbillonne, et de longs cris mugissent au fracas de l'air : *Rien. Rien, l'Espoir est Passé, le Doute est Science.* Cygne, pitié! C'est le déluge aux noirs blasphèmes, et se tordent vers l'amour les lèvres de ceux qui veulent savoir. Cygne, royal éther, grandeur tragique et sérénité pure, Cygne, pitié! „

— Vole, vole au subtil de l'azur, belle ampleur de neige ailée, Cygne divin, joyau du Zénith.

Le Cygne fuit, bien haut, bien loin, et son sourire dédaigneux passe en l'éther vite comme flèche. Sérénité limpide et froide! Grandeur tragique impitoyable, amour hautain, cerveau de marbre.

Cygne, pitié! La plainte vague en vol épars, et gronde la foule sa rumeur profonde.

Le Cygne va, cygne ducal et dédaigneux. Les cris se gonflent, et l'injure tonne; la rage dure étreint et mord le courroux des peuples. Voici la colère : “ Maudit sois-tu, bel intangible; et meurs de solitude au colossal espace. „

Le Cygne fuit bien haut, si loin!

— Vole, vole au subtil de l'azur, belle ampleur de neige ailée, Cygne divin, joyau du Zénith.

Gronde et se tord la rumeur profonde; le désespoir de lourde pierre s'abat au sein des terreurs confuses. Le Cygne déjà s'efface au loin.

Un homme se dresse, d'orgueil superbe et méprisant. " A toi, Cygne, j'adresse le défi de mon Vouloir! „ L'orgueil fait large son large front; l'orgueil allume son œil de feu. Et contemplant la Foule impure : " En une larme de Force émue je distillerai vos molles plaintes. „

De son orgueil magique il se construit un piédestal. Et sa stature immense s'élève au sein des brumes.

Soudain vole et tournoie, comme un oiseau d'éclair, la pensée de ses yeux grandis: elle glisse au courant des airs, glisse, agile, vers le Cygne lointain, glisse et vole, et crie et l'appelle.

— Viens, reviens du subtil azur, belle ampleur de neige ailée, Cygne divin, joyau du Zénith.

La Foule s'étonne, la rumeur s'apaise. L'Homme pensif, colossalement tranquille, écoute et rêve, immobile et puissant.

Le silence plane, étreignant les cœurs.

Or, voici que revient le Cygne, point d'argent sur l'azur immense.

Il glisse et flotte, s'incline et grandit, puis se déploie majestueux, scrutant la terre obscure.

— Reste, reste en notre azur, belle ampleur de neige ailée...

L'Homme, calme et fort, mais si triste, si triste!

" Cygne, dit-il, la terre mourait; la seule énergie de mon orgueil avait survécu. Rends-nous la vie et prends mon orgueil, mon trésor magique et triomphal. „

Impatiente vers l'événement, la Foule laisse mourir les sons.
Le silence palpite et frissonne.

Et des soupirs chuchotent dans l'air :

“ Je te donnerai la Vie, la Vie surhumaine. „

Le Cygne de grâce ailée reprend sa course molle et radieuse :
Mais une larme est tombée du ciel, goutte irisée de lumière divine.
Or, l'Homme a recueilli pieusement la rosée féerique; et voici qu'en
cette perle resplendit pour lui la vue de l'immortelle Beauté.
L'Homme lève au Zénith son front transparent, fleur pensive d'où
s'effumeront les parfums du songe; et le regard du Cygne effleure
encore d'une caresse étrange ce front créateur.

— Vole avec nos pensées, vole au subtil azur

La Foule se meut lentement, satisfaite mais craintive.
L'Homme contemple, aux vapeurs de l'éther, se fondre et pâlir
la vision nacrée.

.
Et voici que naît un murmure inconnu; des notes fluides résonnent en sourires, et des rumeurs sont vagues, — au loin.

Or les occultes voix soudain percèrent l'espace enchanté: et dans l'éternelle sérénité des silences, plana la parole divine :

“ Homme, soit ta grandeur créatrice de vies; mais garde ton orgueil, puissant et souverain; dominateur muet, et sourd levier des choses, garde l'Orgueil. Car ton Orgueil est l'Art géniteur, l'Orgueil est la Foi. „

ALBERT MOCKEL.

Cet hiver.

LE JOUG.

I.

JE voudrais inventer d'intangibles baisers
 Mystérieusement aphones et farouches
 Où le rêve ineffable et fleuri de nos bouches
 Toujours aiguillonnât les sens inapaisés,

Caresses à la fois brutales et craintives,
 Rougeoyant sous la pourpre ardente des combats
 Et douces comme un souffle ailé, dont les ébats
 Bercent sans les meurtrir les frères sensibles!

Car nos liens charnels altèrent ta saveur
 O Baiser! fleur-parfum que chacun de nous cueille
 Et que l'Amour cruel sur nos lèvres n'effeuille
 Que pour nous faire mieux pressentir ta douceur!

II.

De la terre en éveil de magiques frissons
 Ont fait jaillir la sève au front feuillu des chênes;
 Les arômes dans l'air élargissent leurs chaînes,
 Les oiseaux bigarrés fleurissent les buissons.

— Homme, Maître du monde, et que le monde leurre,
 Tu connaîtras bientôt le dictame divin;
 En tes veines fermente un occulte levain,
 Et le Désir, de son aile ardente, t'effleure.

Aime, car l'Amour seul manque à ta royauté!
 Vois, la Vie à tes yeux vient d'engendrer la Vie,
 Et la terre parée, adorable et ravie
 Expose ses splendeurs aux gloires de l'été.

Aime! Voici la Femme impeccable : contemple
 Ce corps éblouissant qu'un secret nonchaloir
 Somp tueusement berce en la langueur du soir
 Et que la Beauté même eût choisi pour son temple;

Les rayons, les parfums, les roses et les lys
 Sur ce marbre vivant éparpillent leurs gerbes
 Et la carnation de ses charmes superbes
 Évoque la douceur des couchants abolis.

Aime donc! voici l'heure où la suprême extase
 Te ploiera pantelant vers l'abîme des chairs,
 Et pour réaliser tes rêves les plus chers,
 L'instinct fougueux déjà t'exaspère et t'embrase.

Aime! Voici s'ouvrir les portes du ciel bleu,
 Cueille les floraisons virginales d'une âme
 Et grisé du parfum troublant d'un sein de femme,
 Prends un instant ton vol, rêveur, et deviens dieu!

.

Roses rouges mêlant leurs frémissants calices,
 Les lèvres ont scellé d'impaticients baisers.
 Étreignez-vous sans fin, êtres divinisés,
 Voici venir vers vous les ultimes délices,

Et vos cœurs allégés des serviles fardeaux
 Vont trouver en l'amour un calme oubli du monde....
 — Et la Nature impie exigeant l'œuvre immonde,
 Fait du couple idéal une Bête à deux dos!

AUG. VIERSET.

CONTES POUR L'AIMÉE (*).

I.

AT HOME.

Pour Jules Destrée.

AU prix d'indicibles souffrances, ils ont acheté le droit d'être heureux enfin, de ce bonheur qui enveloppe, au sortir de la prime jeunesse, les âmes éprises d'idéal, meurtries, mais non tuées, au contact de la grossière multitude. Assoiffés d'exil, ils vivent en une retraite — Eden que tous ignorent — où jamais n'arrive l'écho des lâchetés humaines.

Bâtie au cœur des sauvages Ardennes, elle se cache jalousement, enclose de tilleuls, de bouleaux argentés, d'acacias dont les blanches grappes épandent d'exquises et troublantes senteurs. Les fenêtres s'ouvrent sur la sombre immensité d'un bois de sapins empli de ramiers qui roucoulent tristement au tomber des pâles lueurs de l'aube. Tout là-bas, entre les prairies où ruminent les vaches repues paresseusement affaissées dans l'herbe, la flèche d'une petite église troue le bleu du ciel, dominant les masures d'un pauvre village aux toits fumeux et moussus.

L'été, quand les blés ondulent sous le mol balancement des épis trop lourds, une venelle d'aubépines les voit passer chaque jour, les deux inséparables, elle, tremblante, épeurée au bruit d'une feuille qui roule ou d'un oiseau qui fuit; et lui, dès que tombe la brume sur les fleurs ensommeillées, il enserre son amie avec d'infinies précautions, en un châle de soyeux cachemire, et, lentement, alanguis, ensemble ils regagnent la maison dont les fenêtres s'illuminent et percent l'emmêlement des verdureurs ainsi que de phosphorescentes lucioles.

L'hiver, assis au piano d'où s'envolent, sous leurs doigts, les harmonies plaintives et berceuses, ils se taisent, se comprenant,

(*) Extrait des *Contes pour l'aimée*, un volume en préparation.

émus jusqu'à en pleurer sous l'effleurante caresse d'une valse de Chopin.

D'autres fois, pelotonnés en un grand fauteuil — une Chimère aux ailes déployées — si près que, d'un léger mouvement de tête, peuvent se joindre leurs lèvres, ils relisent leurs missives échangées au temps des fiançailles et retrouvent les inéluctables sensations d'autrefois, rendues plus vibrantes de voir leurs rêves en tout réalisés.

C'est autour d'eux une profonde solitude introublée, quelque chose de mystique qui affine leurs natures et fait que des impressions jadis inconnues les étreignent maintenant, délicieuses en leur acuité.

Ainsi, oublieux des rancœurs anciennes, indifférents aux mesquines et triviales comédies mondaines, ils laissent s'écouler les jours en une douce intimité, en une ineffable quiétude, en l'errance de leur pensée au pays des lointains et chers souvenirs, sans que jamais leur horizon s'obscurcisse du plus léger nuage.

Et si, un soir, en la tiède atmosphère du hall meublé au gré de leur fantaisie, tandis qu'ils parcourent un livre aux merveilleux chapitres, — leur montrant une région où fleurissent éternellement les roses, où les papillons eux-mêmes oublient leur inconstance native pour n'aimer qu'une marguerite — l'antique horloge appendue en un coin vient à marquer la brusque envolée des heures, ils écoutent, souriants, cette voix grave qui semble dire :

Tout vieillit, hormis l'Amour.

MAURICE SIVILLE.

JACOPONE DE TODI (*).

NOTRE Mère gémit, sanglote et se lamente ;
 L'Eglise sent tout son malheur.
 Son misérable état l'attriste et l'épouvante ;
 Elle souffre une grand' douleur.
 " Pourquoi pleurer ainsi très noble et douce mère ?
 Dis-moi ce qui te fait crier ! „
 Mon fils j'ai bien sujet de gémir. Plus de Père,
 Plus d'Epoux avec qui prier.
 J'ai perdu Fils, Amis, Neveux, Frères et Filles.
 Mes féaux sont chargés de liens.
 Autrefois ils vivaient en paix : Pour des vétilles
 Ils se déchirent comme chiens.
 Maintenant les païens m'osent nommer immonde
 Et me frappent par mes enfants.
 Je vois la pauvreté qui va couvrant le monde,
 Eux sont riches et triomphants.
 Mes ennemis ligués font grande fête ensemble.
 Toute bonne coutume à fui !
 De là viennent mes cris, mes larmes.... Que t'en semble ?
 Plus de Patriarches anhuy,
 Ni de Prophètes pleins d'espérance, d'Apôtres,
 Ni de Martyrs forts par Amour.
 Où sont les grands Prélats puis enfin tous les autres,
 Notre gloire jusqu'à ce jour ?
 La pompe, les grandeurs, avec trop de puissance
 Ont gâté la réunion
 De tous ces Vertueux ! J'en vois que la science
 A grandis : Eh ! quelle union
 Pour attaquer mes lois, repousser leur sagesse ;
 Sans cesse ils désolent mon cœur.
 O vous Religieux jusqu'alors sans paresse,
 Votre tempérance était sœur

(*) Adaptation d'une prose latine du XIII^e siècle.

De vos pures vertus. Et de ces monastères
 Il en est bien peu maintenant
 Qui possèdent encore un moine à mœurs austères.
 Nul n'accourt à mon cri perçant,
 Déjà je vois le Christ mort : Avec lui la vie
 Echappe au monde surchauffé.
 Avec effarement dans les cœurs par l'envie,
 Mon Dieu, je te vois étouffé ! „

PIERRE-M. OLIN.

LA NUIT TRAGIQUE.

A mon ami Albert Giraud.

Et faire à ton flanc étonné
 une blessure large et creuse.

CHACUNE nuit, surtout les longues nuits d'hiver, dans le froid aigu de ma chambre glaciale, son souvenir s'évoque en moi-même avec des acuités de remords. Le Masque branle vers l'Infini la cloche de certitudes, dont les tintements lugubres, lancés à travers l'espace, rythment en mon âme les remembrances des jours tragiques, puis doucement meurent dans la voix terrible et fatale de l'Avenir.

En l'ombre qui fuse les contours des choses, j'aperçois son visage de mystère... son visage si beau, et si douloureusement interrogateur....

Elle avait des cheveux roux....

O Rêves enchantés d'horizons vermeils, de nuages pourpre et or, ô Rêves flottants sur les ondes des cheveux déroulés, des beaux cheveux....

Des cheveux roux dont l'étonnante splendeur m'apparue depuis dans la fièvre implacable de l'oubli vainement cherché, remplit mon âme de tentations et de regrets, splendeur m'apparue en des vers drapés d'or, ciselés comme des bijoux florentins, et en des toiles de peintres sonores et magnifiques, aux couleurs de soleil.

L'oubli qui n'habitait que sur ses lèvres et son beau sein poli comme un fruit mûr.

Toi dont nul n'a connu la beauté souveraine, ô superbe s'illumine, par le déroulement de ta lourde crinière, la liliale blancheur de ton corps de statue. Dans le vague qui t'entoure d'un nimbe de jouissances défuntes, tu m'apparais en des lointains fabuleux, pareille à une sainte de vitrail.

Le passé de sa longue lanière me fouette, impitoyable, et de nouvelles douleurs, entassées chaque jour, augmentent le poids de mes misères hautaines.

Plus il s'agrandit, plus tu te magnifies pour me remplir de désirs, et le sang qui surgit de la blessure entre tes deux seins, pose sur ta poitrine une rose de pourpre qui te rend plus désirable encore...

Elle avait des cheveux roux.

II.

Sa chambre, où se jouait une lumière colorée par les fenêtres de vieilles cathédrales ; le grand lit, aux blancs oreillers, garni de malines, entouré de lourdes tentures tissées d'or tombant des griffes d'un sphinx en granit noir, le grand lit mystérieux.

Dans les coins, sur de mignonnes tables de l'époque galante, sortaient, de riches coffrets incrustés de pierreries, et des boîtes de laques, des flots d'ancienne guipure, de satin, de soie.

Aux murs couverts d'une tapisserie formée de fleurs bizarres aux tons fanés, dans l'or des cadres, rêvaient des Corot, des Watteau.

Sur la haute cheminée drapée d'étoffes magnifiques enlevées aux chasubles de prêtres, deux grands sévres élancés, aux longs cols, se dressaient couronnés de lys.

Au-dessus, une vierge d'un primitif inconnu, vierge austère fine et gracile.

Au plafond, l'air fouetté d'une chute d'enfants roses et blonds.

Enchâssée dans du chêne noir et travaillé, une glace recouverte d'un voile de tulle violette, pour en apaiser l'éclat dur.

En ce gracieux décor, rempli de troublantes odeurs, je la vois, grande, majestueuse comme une prêtresse de l'ancien culte et voluptueuse autant qu'une courtisane de Rome.

J'entends sa voix aux chaudes inflexions, sonore et grave de contralto, réciter les admirables vers de Verlaine....

III.

Eclairée par des fenêtres ogivales, très hautes, voûtée la salle où de longues heures elle se cloîtrait dans le recueillement des maîtres.

Les maîtres, les plus aimés, les plus relus toujours avec un nouveau charme, étrange et pervers.

Une lourde table, autour de laquelle de vieux fauteuils couverts de cuirs de Cordoue enflammant la sévérité de cette salle austère.

Les étonnants dessins de Redon, de Rops, des reproductions de Moreau.

Des crépons superbes, énigmatiques, pleins de finesses de ton, aux contours gracieux et subtils.

Un piano à queue, sur lequel on voyait du Chopin, du Schuman, du Beethoven et du Wagner.

Une lampe d'argent suspendue à la voûte dressait sa flamme immobile.

Durant les nuits, nous les lisions les maîtres aimés, nous les écoutions comme de lointaines voix parlant en nous-mêmes avec des douceurs et des violences inouïes.

O pardonne !

Tes yeux longs voilés, tes beaux yeux s'attristent.

Tes yeux si noirs, qu'ils paraissent noirs comme l'aile d'un corbeau.

Tes yeux si noirs, aux reflets de métal.

Tes yeux charmeurs de félin ou de reptiles.

Tes yeux si doux, et si pleins de caresses.

Tes yeux de velours.

O pardonne, douce, combien douce.

IV.

O cette nuit !...

Dans le grand lit mystérieux, sous le sphynx en granit noir.

A l'heure des furieux baisers et des spasmes à défaillir.

L'heure trop courte, et l'heure trop longue.

Chaque nuit, à cette heure tu m'apparais en un nuage blanc violet, et le sang surgit de la blessure, sur ta poitrine, comme une rose pourpre qui s'effeuille.

D'immenses désirs m'assaillent en foule.

Sur ma douloureuse couche, je me tords, mes dents claquent de fièvre devant les menaçants spectres du passé !

O pardonne...

Le grand lit mystérieux, sous le sphynx....

Le Rayon de lune, à travers le vitrail rouge, répandant sur le blanc tapis toute une coulée de sang.

Ses longs cheveux roux....

Ma main rencontra sur la table un poignard.

Un poignard enfoncé dans sa poitrine en une blessure profonde pour une ultime jouissance....

O pardonne !

Sous la palpitation de son sein voluptueux, des bouillonnements de son sang.... la dernière étreinte de ses bras.

O pardonne !

Le froid aigu de ma chambre glaciale. Mes dents claquent de fièvre, il fait si froid sans toi.

V.

Dans le grand silence aux larges ailes d'oiseau nocturne, j'entends sa voix douce et lointaine qui murmure péniblement une chanson d'amour attirante comme une vieille légende.

Je vois au ciel un visage d'une immense douceur et d'une tristesse infinie...

Tu m'as pardonné, n'est-ce pas ?

MAURICE DESOMBIAUX.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

Histoire des Beaux-Arts en Belgique

Par Camille LEMONNIER.



ASSIGNER aux artistes belges modernes la place qu'ils doivent occuper dans l'histoire, n'était pas une tâche facile.

M. Camille Lemonnier l'a entreprise et achevée avec bonheur. *L'histoire des Beaux-Arts en Belgique depuis 1830*, est en effet une sorte de vaste amphitéâtre dont les artistes sont les gradins, et pour l'édification duquel l'auteur a ouvert tous les trésors de son érudition, de son ardent et compréhensif amour de l'art, donnant en outre libre cours à ses facultés de clairvoyant et de synthétiste.

Tous ceux qui s'occupent d'art, soit comme producteurs, soit comme dilettanti, voudront posséder cette œuvre d'un écrivain qui est un peintre, et un peintre à belle vision, un grand peintre coloriste de la phrase. Son livre suit consciencieusement les errements des diverses écoles nées et défunes depuis 1830. Il tranche d'un beau " parti pris de lumière, „ montrant à leur plan les circonstances et les hommes, ceux-ci soumis à celles-là. Son regard, promené sur l'œuvre énorme entassée en nos musées et collections, est comme une vivifiante nappe de lumière qui fait resplendir telle période ou telle époque, anime et grandit telle figure d'artiste initiateur, pour l'examiner, décomposer l'essence de sa personnalité et, comme d'un coup de pinceau, lui donner sa valeur définitive. De Keyser, Wappers, Leys, Wiertz, De Groux père, Gallait, Meunier, l'école de Tervueren, sont passés en revue avec cette espèce de " netteté fourmillante „, ce coup d'œil large et cette force de pensée qui jaillissent toujours de l'auteur de " nos flamands. „

Mais parfois, osons le dire, son éclectisme s'est laissé surprendre par des sympathies issues d'un point de vue exclusif. Wiertz, par

exemple, est jugé avec sévérité, et selon le critère *naturaliste* qui lui sied assez peu. Wiertz, ce wallon, a eu le tort d'habiller d'un lourd et riche manteau flamand les mystérieuses idées qui germaient dans son cerveau. Rubens voulant réaliser les conceptions de Goya, telle fut toujours un peu sa caractéristique. Or, pour l'auteur, Wiertz a eu tort, non pas absolument parce qu'il a émoussé sa personnalité contre ce grand mur rouge qu'on appelle Pierre-Paul Rubens, mais parce qu'il a voulu faire de la peinture un art pensif, plus intellectuel que sensuel, et, par là, s'écarter du rigide naturalisme. Fernand Khnopff, lui non plus, ne semble pas avoir obtenu l'admiration attention qu'il mérite et Henri Degroux est mentionné presque avec défaveur.

Mais, laissant de côté ces petits détails qui nous attristent, il reste à applaudir toute l'œuvre, et cette analyse du mouvement actuel, qui ferme le livre. Après avoir rendu un juste hommage aux groupes d'artistes qui ont fait de la petite Belgique une grande école d'art, l'auteur nous montre les jeunes se poussant vers un réalisme réfléchi, qui — pour beaucoup — n'exclut ni la pureté du dessin ni une certaine noblesse de style. Il y a là un puissant essai de démêler la vérité et les courants qui porteront notre art dans l'avenir; Camille Lemonnier voit l'art futur procéder du naturalisme, exclusivement; quant à nous, nous voudrions y ajouter un art qui a toute notre confiance, celui des Puvis de Chavanne, des Félicien Rops et des Gustave Moreau, l'art issu d'une Idée ou d'un Rêve avéré, et joignant à la fragilité des impressions la force d'une conception mûrement réfléchie.

Mais quoi ! Naturaliste ou non, *l'Histoire des Beaux Arts en Belgique* est une œuvre sincèrement faite — car c'est de haute critique — et bellement traitée aussi, car elle est signée Camille Lemonnier; une œuvre à lire et à méditer.

ESBAUDISSEMENT.

LES professeurs d'Athénée ont pris à cœur d'augmenter
 „ la production nationale. „

Après la cravache moraliste de M. Tilman, voici le plumeau caressant de M. De Mulder, professeur à l'Athénée Royal de Mons (1).

Tout en causant, l'auteur, qui ne se flatte pas d'avoir fait œuvre méritoire, mais simplement utile (p. 155), „ remet en lumière „ des écrivains belges, français et étrangers.

Ce qu'il y a de particulier et de reposant dans ce volume, c'est sa bonne humeur, son penchant à l'admiration quand même, son air accommodant. Ah! certes, il aurait pu, „ aristarque mécontent, rechercher les défauts, les „ défaillances de ces écrivains. Mais il laisse à d'autres „ cet épiluchage de mots, de phrases ou d'expressions ; „ c'est pourquoi Camille Lemonnier donne le bras à Antoine Clesse, Edmond Picard à Louis Hymans et Potvin, Rodenbach à Van Hasselt, tous souriants, épanouis, glorieux de la même gloire.

C'est lénitif, émoullient, édulcorant que la lecture de ces bonnes pages.

Vous apprenez, par exemple, que „ de nombreuses „ fables et chansons en patois de Mons ont *illustré* le „ nom de Pierre Moutrieux. „ C'est que „ beaucoup de „ naïveté, d'observation et *beaucoup de morale distin-* „ *guent* ces petits travaux „ (p. 18). Cela se comprend d'ailleurs, quand on lit de ce même Moutrieux, dit l'illustre, l'*Hymne au ventre*, un morceau d'allure vive, où l'on entend „ les bruyants désaveux „ du culte du Ventre-Dieu et qui se termine par ces quatre vers :

„ Homme ! proclame ton idole,
 „ Et rends son culte officiel,
 „ En mettant ceint d'une auréole,
 „ Un ventre énorme sur l'autel „ (p. 23).

(1) *Causeries littéraires. Esquisses-critiques-portraits* par L. De Mulder, avec lettre-préface d'Antoine Clesse. Frameries, Dufranc, 1887, 1 vol. 8°, XI, pp. 155.

Un tableau à faire.

En voici un autre, toujours du même très moral
Moutrieux :

“ En mettant à la torture
„ Mon travail et ma nature,
„ Dans la lutte avec mes fonds
„ Combien j'ai souffert d'affronts! „ (p. 25).

Un peu plus loin, Edmond Picard et Lucien Solvay sont alignés dans le même titre: c'est qu'ils ont restauré la critique littéraire chez nous.

L'esquisse-critique-portrait d'Octave Pirmez ressemble fort à une oraison funèbre: “ Il meurt en pleine floraison, „ et à la veille de son complet épanouissement. „ La fin surtout évoque des trémolos :

“ O solitaire d'Acoz! tu n'es pas mort tout entier, tu „ revis impérissable dans notre souvenir..... „ (p. 62).

Adolphe Mathieu, lui, “ était la terreur de la contrée „ (p. 69) et “ vous turlupinait un bel esprit „ (p. 70), fallait voir! C'est lui qui a écrit “ *le Lumeçon*, ou description de „ la fête légendaire dans laquelle le dragon, *ce palladium de la cité montoise, joue un rôle prépondérant* „ (p. 71).

Hippolyte Laroche est une autre gloire: “ pour ne „ parler que du quatrain, petite pièce de quatre vers, „ Laroche a su trouver la concision indispensable à ce „ genre si difficile „ (p. 77).

Potvin reçoit des fleurs dignes de lui: “ habitué au „ commerce des classiques grecs et des latins, *il est „ capable de monter très haut, émaillant ses ouvrages d'un „ air de bonhomie*, de philosophie pratique et de profond „ jugement: il sera toujours lu avec plaisir par tous les „ hommes sérieux „ (p. 83).

Emile Greyson publiait en 1857 “ *Flamma Colona*, où „ l'on admire *une peinture stéréotypée* du vieux Bruxelles „ „ (p. 97).

Et cette douce mélancolie qui envahit le bon professeur à propos de Rodenbach: “ Et *les Tristesses*..... Oh! „ laissez-moi vous en parler! Je ne sais pourquoi je m'y „ arrête plus volontiers, pourquoi plus tristes, plus lan- „ goureux, plus mélancoliques, ces vers me plaisent „ davantage. Mais n'est-il pas permis au voyageur de „ revenir sur ses pas, de s'arrêter devant un site, d'ad-

„ mirer un paysage, de cueillir une tendre fleur pour
 „ mieux jouir de son parfum suave? N'est-il pas permis à
 „ l'artiste, au poète, d'essuyer furtivement une larme, en
 „ contemplant un tableau ou une statue, chefs-d'œuvre
 „ d'un maître, en lisant un vers qui rappelle un lointain
 „ et doux souvenir? Oui, n'est-ce pas? *Et cette larme ne*
 „ *déshonore nullement le courage!* „ (p. 102). Quels horizons
 psychologiques nous ouvre cette dernière phrase! Aussi,
 Rodenbach est récompensé de la larme qu'il a fait essuyer
 furtivement au bon professeur: „ ces vers expriment des
 „ sentiments vrais, dénotent du génie et font présager
 „ au jeune poète un brillant avenir. Nous ne lui souhai-
 „ tons..... „ (p. 103).

Nous sautons des pages, toujours aussi ineffables.
 Notons cet étonnement à propos du *Lac*, de Lamartine :
 „ Quelles réflexions ne lui inspire pas cette nappe d'eau
 „ tranquille „ (p. 128). — Tout de même, c'est merveilleux
 qu'une simple nappe d'eau tranquille fasse naître autant
 de réflexions! et *quelles!*

Zola passe aussi dans le volume, mais — seul, croyons-
 nous — il a le privilège de recevoir des critiques soi-
 gnées. Cela commence comme ceci : „ Cet écrivain a un
 „ talent hors ligne !

„ Quant à la forme, le style d'Emile Zola est remar-
 „ quable : son procédé consiste à employer sans cesse
 „ l'abstrait pour le concret.

„ J'explique ma pensée par un exemple : au lieu de
 „ dire „ une femme chantait au fond d'une chambre en
 „ berçant son enfant. „ Zola dit : „ des chants de femme
 „ avec des balancements de berceau dans le fond. „

„ Au lieu de dire „ des cris se firent entendre sur les
 „ boulevards, „ Zola dit simplement „ les cris des boule-
 „ vards. „ Je pourrais multiplier les exemples, qu'il me
 „ suffise de montrer dans ce style une qualité : l'im-
 „ prévu „ (p. 141).

Seulement, il a l'inconvénient de n'être pas clair. Or,
 ce qui n'est pas clair n'est pas français.

Quant au fond (des livres de Zola), „ lecteurs bouchez-
 „ vous le nez, „ et „ à ce débordement inconsidéré, il n'y
 „ aurait qu'un seul remède : la police et les tribunaux „
 (p. 143).

Le portrait-critique-esquisse de Shakespeare termine

et couronne l'édifice. Il est dédié à un ami de l'auteur. Nous apprenons avec intérêt que ce digne M. est "actuellement professeur d'anglais à l'athénée Royal de Namur, très versé dans la littérature anglaise." (En note, p. 151.) Tous nos compliments.

Quant à Shakespeare, c'est un exagéré, un barbare : "Son théâtre ne convient qu'à un public spécial : celui du nouveau monde, nos mœurs raffinées s'accordent mal à cet étalage de passions violentes, à cet appareil lugubre qu'exigent les drames de Shakespeare" (p. 151). Au bout de ces lignes, nous ramassons cette perle : "Je m'arrête... sans culture intellectuelle soignée, *en dépit des règles de la poésie ou de la rhétorique*, cet homme du peuple a sa place marquée parmi les esprits qui honorent le plus la littérature et l'humanité" (p. 153).

Nous manquerions à tous nos devoirs si nous ne remercions pas le bon professeur de ses joyeuses causeries.

Prairial.

ERNEST MAHAIM.

Li Bleu-Bixhe.

"Quél cop d'aile, c'est lu dai St-Houbert, c'est lu l' brave bieste, louke on pau plonki !"

Un dessin joliment troussé — frontispice d'une coquette édition sortie des presses de H. Vaillant-Carmanne — nous montre li bleu bixhe rentrant au pigeonnier entre les clochetons et les toits pittoresques de la rue Basse-Sauvenière.

Les types sont pris sur le vif : Mathy et Kinave chez qui sévit l'indéracinable passion dèl colèbereie "li r'wènnè dès p'tits manège d'ovri"; Nanesse, la liégeoise avant tout pratique; Marèie, une gracieuse figure de jeune fille et Joseph si galant.

L'action court, rapide, pimpante, non entravée par d'inutiles détails, se déroule de plus en plus attachante sans que jamais l'idée maîtresse soit obscurcie.

Les situations drôlatiques s'enchevêtrent naturellement; les

fastidieux monologues sont remplacés par des dialogues allègrement menés, débités en une langue facile, pure, chaude, symbolique et imagée : et ces multiples conditions, absolument nécessaires pour créer une comédie de tous points irréprochable, se trouvent réunies en cette spirituelle satire; tout, jusqu'au titre, y revêt un caractère de wallonie nettement défini, " çou qu'est l' feute „ dirait Demblon.

A pointer la scène VI, d'une grande finesse d'observation, où Nanesse, avec une habileté toute féminine, amène Joseph à " dimandé l'entréie; „ aussi la V^e la XIII^e et la XVI^e semées d'expressions originales sans trivialité.

Henri Simon y a voulu réagir, semble-t-il, contre l'insupportable manie des auteurs wallons de toujours exhiber des personnages s'invectivant, comme s'il était besoin de mettre en leur bouche de grossières et plates injures pour donner à notre idiome la couleur locale.

A cela rien d'étonnant : le père du *Bleu-Bixhe* est un poète et ses moindres productions dégagent un parfum de délicatesse exquisement affinée, inhérente d'ailleurs à toute nature d'artiste. Une preuve entre mille ?

Oyez ces vers empreints d'une inquiétude vague et délicieusement naïve, tirés d'une pièce : *A quinze an*.

Qwand j' veu l's ouhai, s'aprepiant so l' cohette,
 Dire leu chanson;
 Mi âme si d' laxhe, à ploré j' sos totte prète,
 Portant j'a bon.

MAURICE SIVILLE.

*
 * *

Vient de paraître à la Librairie Nouvelle l'*Anthologie contemporaine des écrivains français et belges*.

Catulle Mendès ouvre la série avec les *Monstres parisiens*, ce tableau des si modernes névroses féminines, et les *Contes du Rouet*, histoires naïvement joliettes, écrites en une langue artiste, qui

évoquent les mauvais génies et les fées dansant en rond dans la forêt de Brocéliande.

Suivront : les âpres kermesses de J. Eekhoud, les suggestives conceptions de J. K. Huysmans; des fragments de l'œuvre superbe et vibrante de Camille Lemonnier; des pages signées Paul Bourget, cet analyste si fin des maladies de l'âme; Edmond Picard, l'auteur du *Juré*, et enfin quelques vers de Stéphane Mallarmé, aux harmonies de feutre et de lys.

* * *

Nous avons reçu de M. Maurice Warlomont un placet à Monsieur le Ministre de l'Agriculture et des Beaux-Arts. Cette supplique est relative à la querelle de l'*Anthologie des écrivains belges*; — question de ménage qui ne nous regarde point.

* * *

Vient de paraître chez Hartmann, éditeur, à Paris, une fraîche et délicieuse *Idylle* pour piano, de notre collaborateur Zénon Etienne.

PHOTOGRAPHIE INSTANTANÉE

M. ZFYFN

137, boulevard de la Sauvenière, 137

LIÈGE.

Spécialité d'agrandissement à la lumière électrique.

FABRIQUE DE PIPES DE HENRI ZUBRODT,

Place du Théâtre, 11, Liège.

Porte-cigares en écume de mer, ambre et racine de bruyère.
-- Pièces de commande, Écussons, Initiales, Portraits,
exécutés en 24 heures

RACCOMMODAGES.

INDE
PERSE
CHINE
JAPON

M^A. SERRURIER-BOVY

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 38

LIÈGE

ARTICLES
DE
MÉNAGE



ORFÈVRERIE
ARGENTÉE

H. FONDER-BURNET,

48, rue du Pont-d'Ile, Liège,

AGENT GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE DE LA

PEINTURE FRANÇAISE.

Cette Peinture, préparée à base de céruse et d'huile de lin, est toute prête à employer; elle est brillante et siccativ. Sa qualité ne laisse rien à désirer, son mélange étant absolument composé comme celui fait par les peintres les plus expérimentés. Son emploi sur boiseries, murs, meubles de fer ou bois, grosses voitures, etc., la place à la portée de toutes les personnes désireuses de conserver en bon état leur matériel agricole, industriel ou autres.

L'assortiment se compose de 42 nuances, en boîtes de 1, 2 et 5 kilog., à fr. 1-10.

Allumettes Suédoises (Kaiser-Holzer), 20 fr. les 1000 boîtes

» **Nilson**, bout noir, fr. 9-50 les 1000 boîtes

L'INDÉPENDANCE MUSICALE ET DRAMATIQUE

Revue paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois

Abonnement : un an **24** francs, six mois **13** francs

Bureaux : 18, rue Guénégaud, 18, Paris.

LA JEUNE BELGIQUE

Paraissant le 1^{er} de chaque mois en livraison de 32 pages

Prix d'abonnement **7** francs

Administration : 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

L'ART MODERNE

Revue critique des Arts & de la Littérature

Paraissant le Dimanche

Abonnement : 10 francs par an

Administration : 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

LA VIE ARTISTIQUE

Courrier hebdomadaire illustré des ateliers et des expositions

DIRECTEUR . A HUSTIN

Bureaux à Paris. 42, rue de Chabrol.

Abonnement : un an, dix francs.

Chaque numéro (16 pages de texte) contient un article de M. Roger Ballu.

L'ARTISTE

COURRIER HEBDOMADAIRE

ARTISTIQUE, LITTÉRAIRE, MUSICAL

Bruxelles, 94, rue du Prince Royal.

Abonnements : Belgique **10** francs. Union postale francs **12-50**.

LA

WALLONIE

QUAND MÊME.

SOMMAIRE :

Emile VERHAEREN . . .	{	Obscurément.
Georges KHNOPFF . . .	{	Au Crépuscule.
Célestin DEMBLON . . .	{	Vers.
René GHIL	{	Quintette.
Hubert KRAINS	{	Ordre.
Zénon ETIENNE	{	Pour la seule passante.
Albert MOCKEL	{	Croquis nocturne.
		Chronique musicale.
		Chronique littéraire.
		Petite Chronique.

La livraison 50 centimes

Des presses de H. Vaillant-Carmanne, à Liège.

2^e ANNÉE, N^o 8.

LA WALLONIE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

ABONNEMENT : 5 fr. par an. Union postale : 6 fr. 50.

Comité de Rédaction } Ernest MAHAIM,
Albert MOCKEL,
Maurice SIVILLE.

Bureaux : rue St-Adalbert, 8, Liège.

**Envoi d'un numéro spécimen contre 30 centimes
en timbres-poste.**

Le groupe **Symbolique-Instrumentiste**, qui rédigeait les "Ecrits pour l'art", a bien voulu accepter l'hospitalité que la *Wallonie* lui a offerte.

Il se compose de MM. C. Eudes Bonin, René Ghil, Georges Khnopff, Antoni Lange, V. Em. C. Lombardi, Stuart Merrill, Albert Saint-Paul, Mario Varvara et Emile Verhaeren.

La Rédaction tient à rappeler que la *Wallonie* a pour seul programme de vivre par l'Art Jeune. Elle est indépendante de toute école et de toute théorie artistique. Elle entend réserver à tous ses collaborateurs la liberté la plus complète.

BOITE AUX LETTRES.

A M. Albert de Croixjagan, Bruxelles. — Merci, ô revenant de l'*Ensorcelée*, pour votre aimable lettre.

Mais quelle est donc l'adresse de votre symbolique et mystérieuse personne? Votre prose ressemble plus à celle d'un professeur de philosophie qu'à celle d'un artiste. Quant au Symbole, il en est absent.

Travaillez, prenez de la peine, et surtout : abonnez-vous (*sine quo, nulla spes!*).

Pour paraître prochainement : *Traditions et Rôle de Liège et de La Wallonie*, par Célestin Demblon. Une brochure de 50 pages.

OBSCURÉMENT.



OBSCURÉMENT : ce sont de fatales tentures
 Où griffes de lion et d'aigle et muffles d'ours
 Et crocs et becs; ce sont de roides contractures
 Et des spasmes soudains au long des rideaux lourds.

Obscurément : un Achille de granit noir
 Se rue en son amour et piétine son bocle;
 Sa peau de pierre allume éclair dans un miroir,
 Et l'on entend craquer les reins du beau Patrocle.

Obscurément : marteaux cassés ! mortes les heures !
 Un soir immensément oppresse et s'établit;
 Et rien de Dieu n'ira jamais vers ces demeures
 Clouer des bras de croix dans cette ombre du lit,

Obscurément, où nue et sous les langues d'or
 D'un seul flambeau tordu comme un rut de sirènes,
 Le ventre vieux et mort, Gamiani détord
 De ses ongles d'hiver ses lèvres souterraines.

AU CRÉPUSCULE.

HEURE lasse du jour et sexuel accord !
 Un titillant envol de lucioles d'or
 S'agace et se poursuit au loin — et les lumières
 Défaillent longuement en nuances trémières ;

Et l'Etoile Vénus en un ciel de baisers
 Frileuse ! et les soupirs du vent entrelacés
 Parmi les jardins bleus du soir où des fleurs roses
 Dardent de longs pistils d'entre leurs lèvres closes.

S'enfuient deux pieds soudains par les escaliers blancs
 Vers des bosquets de buis et de sureaux tremblants,
 Où des flûtes, avec des notes balsamiques,
 Rythment un dansement de lascives mimiques.

Des frôlements mêlés de branches et de chairs
 Un cri ! — puis les bassins et les quinconces clairs
 Et le lointain silence et le songe des arbres
 Auprès des blancs amours arcadiens des marbres,

Sur double rang, là-bas, jusques à l'horizon.
 Aucun furtivement émoi de feuillaison,
 Tandis qu'un glauque étang, sous la nuit opportune,
 Polit, entre ses doigts, les métaux de la lune.

ÉMILE VERHAEREN.

VERS.

EN la vague rose des lampes,
 Ses mains de cires anciennes,
 Cueillez les fleurs musiciennes
 En la vague rose des lampes :

C'est la blonde moisson mystique
 Et la paix d'être ce dimanche
 Encens et soutanelle blanche,
 C'est la blonde moisson mystique ;

C'est la douce brebis qui bêle
 A la lune dans la vesprée,
 O délicieuse éplorée,
 C'est la douce brebis qui bêle ;

Oh ! le si joliet jadis,
 N'est-ce pas, dites, vous, les seules,
 Sises au rouet des aïeules,
 Oh ! le si joliet jadis !

Fols mensonges, espoirs si doux,
 Belles aux bois, de ces beaux princes
 Et leurs chimériques provinces,
 Fols mensonges, espoirs si doux !

En la vague rose des lampes,
 Ses mains de cires anciennes,
 Cueillez les fleurs musiciennes
 En la vague rose des lampes.

Innocences! et signons-nous;
 Ces yeux, aimer? et furent-elles,
 Ce peu d'espérances mortelles
 Pour oublier d'être à genoux ?

Les étoiles, vous adorer,
 O romances sentimentales;
 Les fleurs, pétales à pétales,
 Et le mensonge de pleurer!

Innocences! prie et te signe;
 Ces yeux, aimer? et le fut-il,
 Tout ce désespoir de subtil
 Pour lasser tes ailes de cygne?

“ Oh! le fluet jadis de nos danses en rond! „
 G. K.

Armides, les Amadis,
 Chloris, Trivelins,
 En Broceliande Merlin,
 Le temps, le temps du roi d'Ys!

Les sœurs Annes des tourelles,
 Priez pour Elles!

Vieux rouets, vieilles maisons,
 Fanchettes, Fanchons;
 Mères grands, c'était si doux
 Barbe-Bleue à vos genoux!

Oh! qu'il renaisse!
 Les places après la messe,
 Les corneilles autour des tours,
 Ce serait pour toujours!

Notre-Dame, Saint-Denis,
 Montjoie! Montjoie!
 Les oriflammes de soie!
 Hélas! tout fini!

Les sœurs Annes des Tourelles,
 Priez pour Elles!

Mon frère, il est au loin du tumulte de sang,
 Laisse, soyons rouets de la vieille maison ;
 Les matines, sonnez, sonnez pour l'oraison,
 Et vous comme mon âme allez au ciel, l'encens!

Laisse, et les pleurs et tout ce fauve d'insulter
 Quand la vie à nos pieds est un ange qui dort ;
 Laisse, ces doigts éteints à ces cuirasses d'or
 Et cette peur parmi tous ces morts de buter!

Fleurs almes, fleurs d'amour, tout ce mol jardin, laisse,
 Mon frère, laisse, laisse en cette île futile,
 Laisse, tant d'autrefois nous susurre simplesse
 Et fables à vesprée et neige puérile :

En cette heure crédule un peu d'âme défaille,
 Un peu d'âme si pur, mais où fleuront ces âmes
 De ces roses du lent passé que nous aimâmes,
 Loin de l'île, mon frère, et loin de la bataille!

Lilial. Hiver 1885.

GEORGES KHNOFF.

QUINTETTE.

I.

LES LÉGENDES.

A Clémentine Charlier, ma mère.

O vous, qui tenez enlacés
Les amoureux aux amoureuses,
Bras lisses, lèvres savoureuses,
Formes divines qui passez
Désirables et douloureuses ;

Vous ne laissez qu'un souvenir,
Un songe, une impalpable trace !
Si fortement qu'on vous embrasse,
L'Amour ne peut vous retenir :
Vous émigrez de race en race.

SULLY-PRUD'HOMME.

Comme de longs échos qui de loin se confondent
Dans une ténébreuse et profonde unité,
Vaste comme la nuit et comme la clarté,
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

BAUDELAIRE.

Les légendes sont, en des pays inconnus et voisins, des fleurs cachées invulnérables.

On ne doit ni les décrire, ni même les imaginer nettement. C'est un crime de lèse-mystère.

Les légendes sont un indéfinissable bleu baigné d'un parfum spirituellement complexe. Rien d'autre. Il faut en rêver le plus vaguement possible, sans trop préciser leur âme même. Bien que chacune ait sa physionomie !

Songez-y, les longs soirs merveilleux et pensifs de mai, aux caresses des brises, à votre fenêtre mi-close assis, les palpitants appels des vieux meubles familiaux derrière vous. Elles doivent enchanter les parterres en flammes du couchant. Mais elles ont laissé de la gloire et de la tendresse adorable dans les soyeux roseaux pourprés des prairies mélancoliques où elles naquirent ; aux très lointaines trouées mystérieusement claires, dorées et gaies des noires forêts ; aux étangs nocturnes étoilés de corolles et fleuris d'étoiles, sous les soupirs balancés des bouleaux-fantômes. Qu'Albert Durer connut si bien ! Songez-y, ces délicieux

soirs. Le village, à vos yeux en larmes, achèvera de s'enchanter. Les prestiges attendrissants s'entrecroiseront comme des réseaux tissés de parfum, de soleil et de rêve. Vos yeux et votre cœur seront en une délectable fête. Inconnue, une jeune fille passera soudain ravissante, rosée dans sa fauve auréole, et vous glisserez à genoux sans que vous deviez savoir, heureusement, pourquoi.

Sentez-vous, lectrice, flottante à l'environ, en sa simplicité profonde et suave, notre légende des deux sœurs! Où? Nul ne sait... quelque part... dans un vague discret, mystique et triste. On y rêve la candeur recueillie d'un paysage écarté, le coin d'un bois idéal, une nuit d'hiver silencieusement sereine où, sur la neige, des ombres décharnées d'arbres paraissent de monstrueuses araignées pâles à l'affût. Au fond, se blottit la cabane des deux sœurs, coiffée de chaume et ses exigus carreaux verdissants. Les deux sœurs avaient vécu ensemble et, frileuses devant l'éternité, promis que la première trépassée en viendrait révéler les secrets à l'autre. L'une étant morte, apparut quelques jours après, immatérielle, à sa place coutumière, au coin du feu où elle attira son rouet et se mit au travail. La vivante, d'abord effrayée, la pressa enfin de questions; mais le " *spère* " répondit invariablement : *Fez bin, vos ârez bin*. — Quand, cette légende? Entre l'âge d'or des diligences campagnardes rafraîchies, comme le mur massif par la vigne folle, d'adolescentes robes à paniers wallonnes que suivait le sourire encore imberbe de Modeste-André Grétry; et les jours curieux célant dans une nuée sanglante impénétrable, maître Mathieu Laensbergh, mathématicien en almanachs. — Douceur des vieux âtres d'ici! Bien avant cela, vous avez rayonné! Quels rians propos éclairiez-vous de flammèches grenat, le soir écarlate et douloureux qu'un chevalier s'en allait avec stoïcisme, pour plaire à sa dame, guerroyer en Palestine? Il revint glorieux longtemps, longtemps après. Elle, avait pris le voile. Vêtu d'un cilice, il quitte son manoir et son fraternel coursier pour se bâtir une hutte sous les tilleuls en vue du monastère. C'était en Allemagne. Dans l'Allemagne de Schiller. Tout le jour, l'ancien preux attendait que la vierge parût quelques instants le soir à sa croisée. Il vécut là

un quart de siècle; et le matin qu'on le trouva cadavre, ses yeux étaient encore tournés vers la fenêtre. — La lune qui l'argenta du suprême baiser à travers l'or odorant des tilleuls, se reflétait en même temps, délicatement compâtissante, dans les vitres de celle qui fut plus aimée qu'aimante; elle y reflétait sa frêle magie comme autrefois dans une solitaire fontaine, du temps que la reine Berthe filait pour " Charlemaigne, emperor à la barbe florie. „ Or, la fraîcheur nocturne de cette fontaine et le charme de l'astre y noyé brillamment, attirait sans cesse un roi de Bretagne, pas Artus, amoureux fou d'une bergère par lui rêvée — dans l'aurore chatoyante lointaine de la défunte antiquité — trahie d'Adonis. Trahie pour qui? Pour la grâce sublime de Vénus couronnée de roses rieuses, et la ceinture en voyage par dessus tous les moulins de Cythère. Le roi contemple la malheureuse en pleurs près d'une anémone ployée que semble encore, d'un rayon lunaire, atteindre Diane inassouvie; et il s'attriste de ce que la fidèle délaissée n'ait pas connu le front pur qu'il adore aussi dans la vague Mésopotamie, cette simple et patriarcale Rebecca : elle serait morte loin de son enfance et de ses chers souvenirs, mais entre deux bras amis. — Tout devrait tout s'assimiler avec béatitude. Hélas! Rebecca ne connut ce qui devait enthousiasmer Homère, ni ce qui devait halluciner Valmiki. Ni les luxuriantes monstruosité de tes paysages, Gange immémorial; ni les rives épiques réservées à tes sanglots immortels, grande veuve d'Hector! Ni Polyphème, captif de sa hideur, plus pitoyable que l'éperdue Galathée, jadis caressée du moins; ni la gloire harmonieuse et misérable du pur Orphée; ni ton horrible mélancolie, pauvre, naïf, fol meurtrier de la Chimère! Rebecca, tu n'as pas connu les arbres qui gémissaient de ne pouvoir suivre le généreux Rama, joignant son ennemi d'un choc dont le monde sept jours entiers trembla! Ni la fleur de lotus qui grandit du nombril de l'Être jusqu'à remplir l'espace entier de sa corolle bleue? Ni l'œuf immense d'or qui roulait sur les ondes avant d'être séparé pour devenir la terre et le ciel? Les vents de la miraculeuse Asie ne portèrent-ils point, par dessus les poussières palpitantes de réve-

ries, une larme de ton cœur au mûrier vieillissant de Pyrame? Ton rêve ne flana-t-il pas ineffablement dans le silencieux parfum de la monumentale Égypte? Devant le voile d'Isis que nul mortel encore n'a soulevé? Ailleurs? Partout? Jamais, hélas! jamais! Rien au delà du Tigre, rien au delà de l'Euphrate où ton époux existe, rien, toi, née au foyer du foyer des symboles, que ta famille élue, tes pensers chastes dont déjà s'émeut à l'horizon l'ange herculéen que terrassera ton fils pour rouler aux genoux de Rachel, rien que les champs natals, les térébinthes du voisinage, les souvenirs de naguère, les agneaux, les chamelles, les collines en fuite et, sur l'aurole de ton sourire, ô ma flottante amphore, l'implacable Iéhovah comme une nuée d'orage éternelle! Mais les spacieuses vesprées bibliques où, sa cruche répétée dans le murmure fleuri de la fontaine qui invite les clochettes revenant au bercail, les vesprées où Rebecca songeait avec sérénité, comme elle te vit lointaine, à travers le superbe néant de Babel, l'enfer du déluge et le drame de Caïn, Ève ingénue et redoutable, Ève enchantée autour de qui s'extasiait tout l'Eden pâli, sœur de Psyché, mère d'Elsa, fille du Sphynx, source immortelle, insondée et cristalline des triomphales souffrances! D'où venais-tu? Quel monstre atroce, ancêtre de ton rêve, s'éprit le premier du soleil et des flottantes féeries d'un paradisier qui lui semblait un fragment d'arc-en-ciel envolé sur ce perchoir : un rayon tropical? Et plus loin encore? Les plus belles légendes sont les inconnues et les éteintes! Et toutes, sorties du vertige géologique, du chaos où l'effroyable souffle errait sur les eaux dans les ténèbres enveloppées de ténèbres, toutes viennent, entrecroisées à travers les âges changeants, nous imprégner de délices agonisantes et de songes émerveillants.

Vous surtout, avoués, on ne sait comment, en cette Cité des cendres qu'aux soirs gaéliques, dans les bruyères et les brumes, ressuscitait comme un soleil nocturne l'ineffable harpe du fils de Fingal, le souverain plaintif Ossian, — vous surtout on vous aime, vifs et doux roitelets de grâce dont le gai chant électrise de fusées les virginités matinales de la forêt latine! De quel

oubli, à travers quelles inimaginables vicissitudes, quels glorieux couchants et quelles tendresses mortes, viennent nous bercer les plus familiers et les plus touchants d'entre vous ? Vos ailes frôlèrent-elles, dans l'éclatante Athènes, les frises où Phidias divinisa les dieux ! L'œil charmant d'Aspasie caressa-t-il, un chaud midi, aux jardins d'Académus, votre fuite de duvets olivâtres dans la palpitation des peupliers blancs ? Gardez bien ces secrets, ils sont un de vos charmes. Et nous, redevenons un instant petits ; et le drapeau neigeux de la culotte arboré comme les yeux adorablement éblouis, rentrons au toit natal : la vieille fente est toujours là, banalisée un peu pourtant, la vieille fente du fenil ténébreux. Appliquons-y bien l'œil, grand'maman martyrise Perrault : le noir plein d'effroi ne s'anime-t-il plus, tout au fond, de joailleries vaguement entourées de crépès ? Si ! si ! voilà qu'il fourmille par la forêt étrangement éclairée, le tourbillon des jolies choses extraordinaires et des couleurs enivrantes. On le voit sans le voir ! Lis, grand'maman, lis, lis..., ils sont tous là... là-bas tout près ! Lis donc, lis donc ! Il était une fois, nul ne sait où ni quand, une petite fille appelée Chaperon Rouge errante parmi les noisetiers d'un bois où sommeillait l'introuvable châteaude la Belle au Bois dormant. Qui traverse cette clairière illuminée de violettes ? Petit Poucet égaré par ses parents et qui aurait chéri Chaperon Rouge, s'il l'avait rencontré. Mais il ne le rencontra pas : un ruisseau babillard transpercé d'un treillis de rayons oranges sépare, de l'aube argentine des aulnes que traverse la petite, le menaçant crépuscule des chênes pesant sur Poucet. Poucet ne rencontra que Barbe-Bleue, qui projetait d'épouser Cendrillon : le méchant suivait à cheval le carrosse de la belle, au ramage désolé des fauvettes, dans la déserte allée de sapins sortant du bois. Alors, Petit Poucet, toujours charitable et fin, fila subtiliser les bottes de l'Ogre qui demeurait à l'environ, dans un endroit brun, humide et rocheux, sous des voûtes d'arbres formidablement obscures et muettes ; puis il vint enlever Cendrillon et la cacha près de Peau d'Ane en attendant que le Marquis de Carabas pût, grâce au Chat botté....

Mais vous connaissez le reste, amie lectrice et lecteur ennemi !

Mieux vaut hasarder une légende inédite d'un auteur contemporain trop modeste pour que je le cite. Une demoiselle de magasin adorait un jeune prince cent vingt-quatre fois plus beau que le soleil. Mais, sans oser le lui dire. D'ailleurs, elle ne l'avait jamais vu. Elle s'était bornée à en entendre parler, ce qui avait beaucoup embelli le prince. Si elle avait eu pour marraine une fée, tout se serait arrangé. Hélas ! elle n'en avait, par exception, pas. Elle mourut donc de chagrin à l'extrême joie d'une compagne qui put ainsi monter en grade comme en beauté ; on l'enterra distraitement quelque part, dans un vieux carton vert, rose et blanc ; et le prince qui ne sut jamais rien de tout cela, épousa une pauvre vieille guenon, ride édentée ambulante, veuve pour la dix-septième fois, mais à la tête d'un empire de quarante-trois milliards d'habitants et d'une étendue de plus de six cent mille lieues. Voilà le prince empereur et la fable *hors*. Vous mangerez l'écale et moi l'œuf.

Entrelacs délicieusement imprévus de légendes qui quintessenciez tout dans les richesses automnales de vos prestiges, les âmes de chaud azur et de fiévreux mystère vous célébreront toujours ; mais vraiment ! le susdit essai d'un de vos fanatiques témoigne, une fois de plus, que vous n'avez pu être inventées et que le rêve de la colossale et mobile humanité est ce qu'il y a de plus de réel !

II.

FANTASIA.

A Valentine S...

Pour drapeau, l'azur de mon rêve !

SCHILLER.

Jamais, vieille terre, tu ne fus caressée par un si doux poids que celui du riant chevreuil qui déboucha d'une forêt d'Autriche un frais matin désert.

Tel un ravissant page métamorphosé. Sa robe, dorée d'aurore, était fine comme celle d'une souris ; et l'éclair blanc de ses quatre fuseaux en fuite plus preste et plus magique que l'émail bleu du geai qui vole.

Soudain la fanfare sonne et la tempête de la meute éclate à dix pas!

Déjà le chevreuil est à l'horizon. Chiens et chevaux suivent avec une terrifiante rapidité.

L'amour redouble sa vitesse. Car il aimait. Non plus une chevette charmante à la fauve sveltesse étoilée qui nichait là dans la rosée et les mugnets, sous les coudriers. Ce prime lien avait été si vite usé! Mais par un crépuscule solitaire couleur lilas, il avait entrevu, dans l'ébloui vitrail d'un vieux château, une princesse d'or, d'amour et de légende. Et, comme la biche ardennaise devant le chasseur Hubert, il s'était agenouillé dans les taillis. Sans être vu toutefois. Le délire d'un baume prestigieux avait spiritualisé tout son être. Parfois l'adorée parcourait la forêt, sous la pluie de soleil qui filtrait comme un scintillant réseau à travers le réseau noir des troncs et des branches; et lui, d'entre les rameaux enlacés, il la suivait en extase, errante sous les torrents de dentelles vertes où ramageaient, prismes voletants, par centaines d'oiselets plus jolis que ceux de Breughel; et il contemplait avec mélancolie l'azur des cieux affiné dans les prunelles de la promeneuse comme en deux lacs jumeaux, creusés de tristesses inconnues. Qui donc, quoi donc peut alanguir de si beaux yeux?

La fanfare sonne et la tempête suit. Furieuse!

Rivières, ruisseaux, tout est franchi. Puis le Jura de Franconie.

La fanfare est lointaine, mais la meute à deux pas.

Une folie de désespoir hallucine le pauvret. Il vole, vole! La meute non moins. — Quelle est cette ville étrange et ravissante que le fuyard laisse à ce point distraite, quelle est cette ancienne petite ville de la profonde Allemagne? C'est Nuremberg l'enchantée, assoupie en ses pensers gothiques.

Nuremberg est déjà loin. Loin derrière la meute aussi!

Horreur! horreur! O mystérieuse bien-aimée à qui la meute appartient peut-être! Ciel, terre, nul refuge; nul, nul espoir! Et lui, pour son amour, ne veut pas mourir. Il redouble encore de vitesse, puis encore. On ne voit plus rien qu'un éclair passer, un éclair de délire que suit un éclair de rage. — La fanfare est perdue.

Voici le Rhin, le vieux Rhin empourpré, solennel et rêveur. Des légions de légendes pâlies, d'étincelants myosotis et d'âmes auréolées se mêlent fantastiquement sur ses rives, dans l'espace silencieux et parfumé. L'éclair franchit le Rhin !

Quel est ce vaste éden intime ? La Wallonie. La Wallonie mystique, éblouissante et cordiale. Cinq heures sonnent. Les seuils dorés du soir sont rians et jaseurs. Tout s'émeut, tout clame pitié pour la jeunesse et la beauté passionnées, des prestiges inouis s'entrecroisent dans les airs, les chaumières tressaillent, les aïeules affectueuses sont dehors alarmées. Qu'y a-t-il donc ? Personne ne sait. Un éclair passe, deux ! — Nouveau pays. La Flandre. La Flandre grasse, calme et rouge. Des coins sombres, des joues fleuries, des drapeaux qui flamboient. Leur gloire arrêtera l'éclair. Non, l'éclair passe !

Robe merveilleuse et profil d'ange illuminant encore la natale forêt de midi ! Broyante avalanche de souvenirs ! Béatitude d'exister ! Il ne faut pas mourir ! C'est impossible ! Il fait trop beau, trop doux et trop vivant ! L'horizon du crépuscule est un immense paradis tout en flammes, miséricordieusement ouvert.

La mer !...

La mer ? Il ne faut pas mourir ! L'amour peut tout ; et l'idolâtrée est plus idéale et plus affolante, vue ou rêvée de très, très loin ! O suprêmes cultes, vous demandez la distance, la solitude et l'obstacle-abîme ! Le chevreuil rassemble tout son désespoir, tous ses souvenirs, toutes ses forces, tout son cœur et, brisant les lois de la nature, il fait un si fabuleux bond qu'il entre, comme un arc-en-ciel, en plein soleil couchant !

III.

PRONOSTIC.

A Albert Mockel.

O Béatrix ! c'est par toi seule que
l'homme surpasse ces créatures... Tes
commandements me sont doux ; si je les
avais déjà exécutés, je croirais encore
l'avoir obéi trop tard. DANTE.

Une aurore apparaît au fond d'une pénombre inconnue et, tout au fond de l'aurore, une vieille église moussue, mélancoliquement

imprégnée d'anciennes agonies de soleil. Des feuilles rougies tourbillonnent autour comme une nuée d'oiseaux pris de vertige. On sent qu'une vierge, sortie de quelque antique château solitaire et vide, vient de traverser cette lointaine magie automnale où s'entrevoit, comme un reflet de rayon lunaire, une traînée de grâce condruzienne. Entrons. Sans bruit. La vierge est prosternée non loin du porche, le visage dans ses mains. Frissonnante d'adoration, elle n'ose aller plus avant : seul un être sacrilège eût troublé le somptueux silence des nefs et du chœur. Quel contraste sous la voûte ennuagée d'ombre et d'encens ! Soudain l'aurore pénètre comme un rire éblouissant et muet par les vitraux dont elle envoie, agrandies et multipliées, les célestes apparitions sur les pavés et les bancs : on dirait qu'une immense vigne d'octobre, çà là retenue encore aux colonnes et toute en flammes multicolores, croule des murs à travers l'enceinte !

L'ombre est en vain scandalisée, dédaigneuse, liturgique et morose. L'aurore rit d'elle et l'annihile en sa splendeur. En vain l'encens enivre de mysticismes. Ce n'est pas assez. Le porche livre passage à l'haleine du séculaire jardin humide abandonné : senteurs de lilas, de roses et de tilleuls qui déploient l'amour dans le cœur de la vierge et font jusqu'à palpiter la narine des vieux saints méditatifs.

Temple natal — gothique et souriant ! Garde ton insondable prestige de mystères, tes suaves effluves et ta délicieuse intimité. Mais laisse entrer la jeune fille et l'aurore qui l'aime.

Le matin sort des ombres comme un éden rajeuni. Il faut que ses feux de merveille et de candeur t'envahissent, t'embrasent et t'enchantent. Qu'ils t'apportent en profusions magiques tous les charmes et tous les parfums de l'univers et qu'ils fassent revivre, en sanglots d'enthousiasme et de tendresse, les trésors éblouis, vierges et transparents qui sommeillent pensifs au fond de tes entrailles.

Et que la jeune fille, avec un tremblement ravi, cueille ce monde de rayons et de rêves et sorte, la tête auréolée d'un fastueux diadème si nouveau, féérique, pur et touchant, que toute la

terre, ivre et subjuguée, tombe à genoux dans un concert d'acclamations aux échos éternels !

IV.

18^e ICI.

Pou-t-on jamaie djurer
Des qwitter çou qu'on aime ?
(*Li Lidgwet égardji.*)

On a bai m' dire : « I fât bin qu' t'el rouveie, »
Est-c' qui j'el pous ?

A Hector Chainaye.

Nicolas DEFRECHÉUX.

L partait, vainqueur, aimable et gracieux, perruque poudrée, il partait en plein azur du ciel, du ciel tout fleuri de nues argentines. Le voilà debout, retourné, au sommet des collines printanières éblouies de grâces rêveuses. Collines du Condroz. Des oiseaux chamarrés gazouillent gaiment autour de son geste d'adieu, sur les arbres verts et blancs. La brise, comme l'haleine de toutes les corolles, l'enveloppe de chatoyements frais parfumés. Où va-t-il ? L'horizon, si lointain, resplendit : il sent là-bas, le jeune troupiér, la gloire, la clarté, les aventures délicieuses, le petit-bleu, l'amour, la France — la France, son vaste berceau de lumière et de joie. Pourtant, le village, à ses pieds, le village, chaste et riant, est, aussi, bien enchanteur. Esneux. Et la chaumière, proche, seule, à l'écart, sous sa vigne et son noyer, la chaumière est bien jolie ; et, sur le seuil, Lisbette est plus jolie encore, quoique fort pâle. Le touchant profil triste ! l'humble et pur regard aimant ! Lisbette, silencieuse, est folle, mais vraiment folle d'anxiété. Partirait-il, ô sainte Vierge ! Non, n'est-ce pas ? Non ! non ! oh ! non ! Cloches natales, retenez-le ! Il n'oserait partir ! Tout serait noir et croulerait ! — Et les gens mortes du village, depuis toujours ! sont dans l'espace revenues et le rappellent et lui insinuent, à travers les souffles amoureux, lui insinuent combien, ici, l'on sait tendrement adorer. Reste, allons, charmante moustache, galant sourire, regard spirituel, sabre et tricorne pompadour, allons, reste pour elle et pour nous : Liège vaut Paris ; Chaudfontaine, Asnières ; et ce cœur-ci ne vaut-il pas les

bergères émaillées que font sourire Florian et Boucher dans leurs prés fins et clairs ?

Lisbette à demi morte tend éperdument les bras. Mais il n'y a plus rien sur la colline. Il est parti, le beau soldat séduisant tricolore. Rien non plus sur le seuil. Lisbette est au fond du vieux puits.

V.

DANS UNE POMME.

Après le trépas des suaves violettes,
les odeurs se prépeuvent au fond des
sens, qu'elles avivent.

A Jean Volders.

SHELLEY.

LE rêve sort du réel comme une fleur de la tige : il ne peut naître ni subsister seul. Pas de parfum sans végétal, d'âme sans corps, de couleur sans matière. Nier ou regretter cela, sottise ! Quand une lumière argentée tremble dans la poésie des nuits, le disque de la lune, même sous un nuage, n'est pas là, et peut-il vous déplaire ?

J'ai mangé tantôt une pomme sur un banc du boulevard où, après une longue promenade vide dans l'exubérance des épaisseurs bruxelloises et la misère des bâtiments officiels, j'étais tombé, morne de nostalgie et d'ennui. Rien ne m'intéressait, pas même les enfants dont l'innocence et la joie sont si réconfortantes — et qui tressaient en guirlandes les feuilles jaunies des ormes, comme nous jadis au retour de l'école. Machinalement alors, j'ai tiré de ma poche la pomme, achetée, par charité pure, à deux petites filles pâlottes et tristes. Mais le plus infime bienfait n'est jamais perdu : la vieille maxime, souvent mal pénétrée, a raison. — C'était une superbe pomme de belle-fleur, toute irisée d'or vert et de carmin. Sa bonne odeur de prairie m'a d'abord délicieusement saisi ; mais la sensation magique et suave aussitôt que j'ai mordu ! je me suis retrouvé soudain enfant dans le verger de l'aïeul, sous l'énorme pommier tout fleuri de pommes éclatantes et savoureuses, les premières de cette espèce que j'ais goûtées.

C'était si bien lui ! un peu tortu et néanmoins majestueux ; ma-

jestueux et pourtant l'air amical. Je reconnaissais les moindres branches que m'avaient rendues doublement familières ma gourmandise et mes aptitudes acrobatiques. Dans sa placidité grincheuse, le vieux chat noir somnolait toujours sur la plus grosse, allongée avec curiosité, comme un serpent bizarre et feuillu, vers l'étroite fenêtre du cabinet pour voir le rouet boiteux, les anciennes armoires et les bouquins jaunis, réceptacles des émerveillements. Peu à peu, les alentours du pommier se précisaient : l'angle court des deux bâtiments, plein d'orties, de débris et de limaces ; les murs aveugles, rechignés et moussus ; le potager, immense, tout illuminé de roses et de lys blancs ; la haie, dominée par les sorbiers aux grappes corallines ; derrière moi, à travers les pruniers, la maisonnette du garde, close et déserte aujourd'hui ; enfin, de toutes parts, dans une vaste ceinture de bois, les campagnes jaunâtres, solitaires et paisibles.

Mais, par dessus les toits, m'arrive le concert criard de la basse-cour, vivante, elle, et joyeuse ! Les tuiles écarlates éclatent au soleil, émaillées de pigeons émaillés et de pierrots jacassiers ! Les fenêtres sont gaiment ouvertes ; un poulain rue à travers le fumier ; on aperçoit au loin, par la porte charretière, les brebis disséminées sous l'œil du chien ; et voici justement, dignes comme des magistrats, les canards processionnels qui s'en reviennent des champs. O vieille ferme aimée, au songe de tes jours juvéniles et splendides qui t'ont laissée pleine de souvenirs et de poussières, aïeule vermoulue et charmante qui vis tant de larmes et de cerceils, tu conserves donc la force de tressaillir encore et de chanter au petit enfant naïf le poème de la vie et des larges espérances ! Apparais aujourd'hui dans mon exil, à travers les féeries douloureusement empourprées de ce couchant étranger, chère complice de mes illusions, et regarde bien celui que tu voyais naguère, tu le reconnaîtras peut-être !.....

Ici, tout s'évanouit soudain. Je venais de jeter le trognon de la pomme et le tram qui passait détourna ma pensée.

CÉLESTIN DEMBLON.

ORDRE.

INÉLUCTABLES donc ! telles raisons du dehors dénièrent aux ÉCRITS POUR L'ART après six mois heureux le dédain et la victoire de s'imprimer encore : et, désolé de rêves morts et demandant pardon du hasard, dut laisser incomplète son œuvre l'homme de désintéressement et de claire sûreté d'art qui souhaita cet idéal : M. GASTON DUBEDAT.

N'importe : pour avoir parmi le tumulte de trop d'arrivants distingué les pèlerins de la plus haute région et, quand d'insolites rumeurs voulurent dénaturer l'harmonie d'Idées dès la première heure mises en loi, dominé et régné modestement selon ses vues tranquilles : le créateur des ÉCRITS POUR L'ART peut croire que ses pages vivront et qu'il demeure, lui, dans les mémoires de gratitude triomphantes.

Mais, unanime dans sa résolution seigneurialement probante que lors de passions et de préoccupations nominales elle désire que l'Art soit : la WALLONIE nous prie de devenir ses Hôtes.

Plus qu'il sied elle nous honore, et si prochainement sœur qu'ainsi nous venons vers une patrie aux mêmes heures (').

Strict (mais que l'on puisse et doive ! d'après les idées et les plans individuels évaguer), le programme d'hier nous suit (²) : et l'adoptent dévoués de l'heure présente, avec moi :

MM. C. Eudes Bonin, Georges Khnopff, Antoni Lange, V. Emm. C. Lombardi, Stuart Merrill, Albert Saint-Paul, Mario Varvara, Emile Verhaeren.

(¹) Il me vient qu'un périodique à Paris se publie qui nous revendique, dénommé : la REVUE DÉCADENTE.

Trop évidemment nous sont étranger Titre et Vouloirs.

(²) Me dispense d'exposer l'étude digne de mémoire, en la livraison dernière de la WALLONIE, de M. ERNEST MAHAIM.

Dire seulement que le haut et indulgent Critique a reproduit l'erreur par moi commise en la première édition de mon TRAITÉ DU VERBE — disparue à la nouvelle :

et que malgré moi — A (qui est O dilué et élevé), non pas NOIR mais VERMILLON correspond, marié aux consonnes R et S, à la série haute des Sax et que par lui sont exprimés Gloires et Tumultes.

Telles pages hospitalières selon l'ordinaire seront : pour que nous puissions, en une demeure, donner de nos volumes qui deviennent, vers ou prose et, si rien ne s'en doit distraire, quelque impromptu de l'heure oisive — parmi nos vœux spécialement divulgués.

Tandis que muets à la périssable insulte, le plus souvent, multiplieront nos vœux seuls de l'Œuvre que le vent de cette heure posthume ouvrira : quand le monde saura lire et saura penser.

Septembre 1887.

RENÉ GHIL.

POUR

LA SEULE PASSANTE.

*et sonore en les plis d'horizons impollus !
narre que la voilà qui passe et qui m'est plus
que midis et leur heur qui de soirs ne se pleure :*

*O mon sort d'homme épars qu'en sa loi de longtemps
Vinssent mes ans mourir immémoire meilleure.*

*et les nuits de mes Yeux par l'orgueil végétants :
Tarirent en longs vœux qui se désolent d'elle
Hantée au loin de songe et de ventements d'aile
divulguant en soleil le pur doute d'hier :*

et la lumière erra sous l'allée au grand air.

*Tandis que dénouant le millier d'auréoles
 qui seront à la Tête ainsi que mes paroles
 Tel virement auguste et doux du parasol
 (mon rêve la gardant des nuls sommets au sol)
 sème en los ingénus qu'à perte aux rives d'aile :
 Tout est vain hors ses Yeux et ses gestes et hors
 Son passage ignorant dans l'aurore des ors.*

Melle. Août 1887.

RENÉ GHIL.

CROQUIS NOCTURNE.

LE village dort paresseusement sous l'égide des grands peupliers qui l'encerclent. Les maisons, portes closes et volets fermés, découpent sur les frondaisons immobiles, dans la demi-obscurité d'une tiède nuit d'août, de bizarres plaques rouges et blanches, et la tour ardoisée de l'église — dont le coq en zinc semble rêver mélancoliquement — se silhouette sur le ciel bleu-noir où brillent, comme des lucioles, des milliers d'étoiles d'or. Sous les froids baisers de la nuit, les choses ont, par moments, d'imperceptibles frissons qui mettent une vague rumeur dans l'air délicieusement parfumé.

Blotti dans l'œil-de-bœuf d'une grange, un hibou contemple de ses yeux ronds et mauvais les maisons éparpillées sous lui et les arbres au feuillage noir où dorment, insouciant, de frères oiseaux. Ses cris stridents, pareils aux mots sans suite douloureusement hurlés dans un songe, percent, comme une vrille, le majestueux silence, et le lugubre veilleur les espace méthodiquement pour en savourer mieux les effets.

Des insectes traversent l'air de leur vol irrégulier, se cognent étourdiment aux arbres et rebondissent en vibrant comme des balles, tandis que de grands bœufs, repus et ennuyés, avancent

leurs mufles humides par dessus les haies des prairies en poussant de plaintifs beuglements.

A l'extrémité du village, séparé du reste des habitations par de beaux vergers où s'alignent des pommiers aux têtes rondes et que clôturent des haies ventruées, le hautain château aux fines tourelles se dissimule orgueilleusement derrière un massif d'arbres.

*
* *

La grille du parc, dont le vénérable castel se fait une verte ceinture, a grincé dans l'obscurité — accrue, en cet endroit, par l'ombre des ifs pointus qui se dressent, rigides sentinelles, aux deux côtés de l'allée. Une femme, que les froissements de sa robe noire paraissent agacer, s'avance précautionneusement dans le chemin et se dirige vers l'extrême limite du village. Légers, ses pieds aplatissent à peine la poussière veloutée et sa figure pâle, éclairée de deux grands yeux tristes, se meut nerveusement sur ses épaules dont la maigreur se devine aux plis nombreux de la robe. Sa démarche hésitante et saccadée décèle le surhumain effort de volonté qu'elle a dû déployer pour quitter seule, au milieu de la nuit, l'apaisante tranquillité de sa chambre où l'air frais du dehors, pénétrant par la croisée ouverte, accumulait d'étranges et exquis parfums.

Devant elle, le chemin, de plus en plus étroit, raye, comme un mince lacet gris, la masse d'ombre entassée entre les rameaux arqués des deux haies parallèles. D'une main elle s'étreint nerveusement la poitrine comme pour en modérer les palpitations, et son regard, inquiet et fiévreux, fouille l'obscurité où des choses vagues semblent onduler silencieusement.

Bientôt ses yeux distinguent, à droite, émergeant des orties et des ronces sous lesquelles disparaît le fossé, une informe croix de pierre.

Instinctivement, la femme s'est précipitée : ses pieds semblent ne plus toucher terre, son corps a de raides balancements de fantôme et ses yeux, hagards et fixes, expriment une surhumaine souffrance. Lourdemment elle s'abat dans les ronces qui s'apla-

tissent en déchirant sa robe, et, les seins écrasés contre la froide pierre cruciale où la mousse a accroché ses franges soyeuses, les bras tordus, le corps secoué par les affres d'une infinie douleur, la tête contractée tendue vers les étoiles impassibles, elle appelle désespérément *l'aimé qui s'est fait tuer pour elle*.

* * *

Là-bas, de sa lucarne, le hibou nargueur jette toujours à l'espace ses cris fantastiques.

HUBERT KRAINS.

CHRONIQUE MUSICALE.

LA SAISON THÉÂTRALE PROCHAINE A BRUXELLES.

Bruxelles, Septembre 1887.

NOS théâtres — grands et petits — se préparent à rouvrir leurs portes, aussitôt que les travaux et améliorations exigés par la Commission des théâtres, pour éviter des catastrophes semblables à celle de l'Opéra-Comique de Paris, seront terminés.

Jusqu'à présent, le *théâtre des Galeries*, seul, reste fermé par ordre du Collège, jusqu'à ce que la Députation Permanente ait statué sur son sort. Espérons que ce charmant théâtre, la seule véritable scène d'opérette de la capitale, ne sera pas condamné à une clôture définitive. Il est certain que la Société des Galeries St-Hubert fera tout son possible pour obtenir la réouverture de ce théâtre, qui donne au passage une animation extraordinaire.

L'opéra, tout flambant neuf, fait sa réouverture du 1^{er} au 3 septembre, par *Les Huguenots*, pour les débuts de la troupe de grand opéra. Puis viendront les reprises de *Carmen*, *Charles VI*, *La Walkyrie*, *Lohengrin*, etc., etc. Comme premières à sensation nous aurons *Les Pêcheurs de perles*, de Georges Bizet, *Le Roi l'a*

dit, de Léo Delibes, *Le Roi malgré lui*, le nouvel opéra de Emmanuel Chabrier, joué avec un très grand succès à l'Opéra-Comique de Paris, enfin *Siegfried*, opéra de Richard Wagner, dont le succès sera au moins aussi grand que celui de la *Walkyrie*.

Comme on peut le voir, MM. Dupont et Lapissida, directeurs de notre première scène lyrique, nous préparent une année musicale des plus attrayantes. On a mis à l'étude également *Joconde*, de Ponchielli.

— On parle aussi de représenter à la Monnaie *Richilde*, opéra de M. Emile Mathieu, directeur de l'École de musique de Louvain, dont plusieurs fragments ont été exécutés avec un très grand succès dans plusieurs soirées particulières, à Bruxelles.

— *Le théâtre du Vaudeville* (ancien Casino) montera, fin de décembre ou au commencement de janvier, une revue intitulée : *Tout ça c'est des pouchnelles*. Les auteurs sont : MM. Buguet, auteur d'un grand nombre de revues à Paris et à Bruxelles, et Léopold Pels, rédacteur de la *Chronique*. Elle comportera trois actes et plusieurs tableaux. Nul doute qu'elle n'obtienne un grand succès.

Le théâtre de la Bourse inaugurera sa saison, paraît-il, par *Excelsior*, le grand ballet qui a été joué à Anvers pendant la dernière Exposition. Puis nous aurons la première, — une vraie première à Bruxelles, — de : *Le Paradis de Mahomet*, féerie-opérette, musique de M. Edmond Audran. L'orchestre est placé sous l'habile direction de M. Durieux, l'artiste aimé du public Bruxellois, et qui fut pendant de longues années chef d'orchestre au théâtre de Galeries.

Le théâtre de l'Alhambra (ex-théâtre flamand), repeint à neuf et complètement transformé, va également donner la grande opérette. Le directeur, M. Oppenheim, prépare des merveilles comme mise en scène. *Geneviève de Brabant*, la légendaire opérette d'Offenbach, est la pièce de début.

Ali Babah, la nouvelle opérette-féerie, musique de Charles Lecocq, sera jouée à Bruxelles, avant Paris. Voilà une campagne qui s'annonce bien.

Les théâtres Molière et du Parc nous donneront toutes les nouveautés parisiennes.

A bientôt les détails et plus amples renseignements.

Les lecteurs de *La Wallonie* seront tenus au courant de ce qui se passera à Bruxelles, dans les théâtres et les Concerts.

ZÉNON ETIENNE.

LA FÉDÉRATION MUSICALE.

(*Société Coopérative.*)

Il vient de se fonder, à Bruxelles, une société qui a pris pour titre : *La Fédération musicale*, due à l'initiative de MM. Van Rothem, J. Bosecq, Verhoeven, Canzi, C. Duyck, C. Bender, chef de musique au Régiment des Grenadiers et Van den Kerckoven, chef de musique des Pompiers, Bruxelles.

Cette société, toute de philanthropie, comble une grande lacune et nous faisons les vœux les plus sincères pour que le succès couronne les efforts des généreux fondateurs, dont les noms sont une garantie de réussite.

Voici en quelques lignes le but de cette association.

“ Nous avons résolu de tenter un effort en vue de tirer les musiciens de la condition d'infériorité où ils ont été trop longtemps maintenus. A cet effet, nous avons jeté les bases d'une vaste association dont voici le programme :

1. Culture et propagation de la musique ;
2. Secours mutuels (médicaux, pharmaceutiques et pécuniaires), en cas d'accident, maladie, décès, etc. ;
3. Agréation et installation directe ou en participation de magasins, etc., destinés à procurer à bas prix, aux membres, les matières de consommation, etc. ;
4. Caisse d'épargne ;
5. Fournir une pension de retraite aux membres âgés ;
6. Faciliter les assurances sur la vie ;
7. Erection, achat ou location :
 - 1° D'une salle de fêtes, bureaux d'administration ;

2° D'un groupe d'habitations pour loger gratuitement les plus anciens affiliés.

La société comporte cinq sections :

1. Symphonie,
2. Harmonie,
3. Fanfare,
4. Chœur-Hommes,
5. Chœur-Femmes et enfants.

Le bien-être des artistes, telle a été la pensée inspiratrice de notre œuvre ! Augmenter leurs revenus, réduire leurs dépenses, amoindrir les tristes effets de la maladie, de la vieillesse et de la mort, tel a été aussi le but humanitaire de notre entreprise, le vaste champ d'action où le dévouement de chacun d'entre nous est appelé à s'exercer !

Nous ne nous faisons pas illusion sur l'étendue de l'œuvre commencée, sur l'activité et le zèle qu'il faudra déployer pour la mener à bonne fin. En ce qui nous concerne, nous nous sentons doués d'assez d'abnégation, de courage et de persévérance pour affronter les obstacles inséparables, du reste, de tout début. Nous comptons, d'ailleurs, sur votre concours. Il ne sera pas dit que la première tentative faite pour améliorer la situation matérielle des musiciens aura échoué de par leur indifférence. Nous plaindrions ceux qui seraient assez peu soucieux de leurs intérêts pour négliger de soutenir une institution créée à leur profit exclusif.

Nous attendons donc, en toute confiance, l'adhésion unanime, à la Société nouvelle, de tous ceux à qui l'art musical n'est pas étranger. Nous aimons à adresser également notre appel à toutes les personnes qui veulent bien porter aux artistes un intérêt qu'en général ceux-ci savent mériter. „

Avis aux compositeurs et aux artistes Belges qui désirent faire exécuter leurs œuvres et aux artistes qui veulent se faire entendre.

Déjà la *Section de fanfare* est formée définitivement et a commencé ses répétitions au local, 20, rue Treuremberg. Ces répétitions ont lieu tous les lundis.

Les sections de symphonie et d'harmonie sont en voie de formation.

La Fédération musicale offrira, pendant l'hiver, plusieurs fêtes à ses membres.

Les adhésions doivent être adressées à M. *Basecq*, secrétaire général, 34, Chaussée de Haecht, à St-Josse-ten-Noode (Bruxelles).

Z. E.

EXPOSITION INTERNATIONALE DE MUSIQUE A BOLOGNE.

A l'occasion de l'anniversaire de la fondation de l'Université, la municipalité organise des grandes fêtes musicales et une exposition internationale de musique, dans le courant du mois d'avril 1888.

MUSIQUE.

Notre collaborateur, M. Zénon **Etienne**, vient de terminer une *Marche militaire*, intitulée *Mars*, dont M. *Bender*, chef de musique au régiment des Grenadiers, a accepté la dédicace. Cette œuvre sera prochainement exécutée par l'excellente musique des Grenadiers et deviendra, paraît-il, populaire.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

NOËLS FLAMANDS (1).

Voici que nous arrive un nouveau et très ancien livre de Camille Lemonnier, qu'il faut lire précisément à cause de cette manifeste opposition entre l'écriture primitive et ses ouvrages actuels. Ce n'est pas ici l'auteur du *Mâle* ou du *Mort*, que nous trouvons; pas davantage le chaud descriptif de la Belgique où le grisâtre d'une monotonie voulue que nous avons noté dans *la Glèbe*.

(1) *Noëls Flamands*, par Camille Lemonnier; Paris, Savine, 1887; prix : 3,50 fr.

Mais il faut nous reporter à ces premières années de la production littéraire de notre si divers et fécond romancier. Alors de sa plume jaillissaient tels contes naïfs, blancs et fluides, où l'émotion vaguement résonnait, comme le passage du vent sur une forêt lointaine; il y avait là des dessous cachés, une vision douce et parfois très vibrante naissant de choses dramatiques voilées — ainsi qu'à la lisière d'une forêt, se devinent tous les accidents de vie ardente qui peuplent les halliers et les taillis.

Tels des Noël's Flamands laissent persister une sensation profonde issue de moyens ténus, légers infiniment; dans la plupart, rien ne se voit, aucun incident n'arrive, on assiste à la vie monotone de braves gens point distingués, ni intellectuellement compliqués, sans regrets, sans désirs qui dépassent d'une coudée leur existence présente. Mieux que cela : les *faits* sont rares dans les Noël's Flamands, il y a plutôt une analyse tranquille de certains milieux reposés, l'intuition douce de quelques intérieurs de pauvres gens, ou de petites villes, du paisible, du bon, du placide même...

Avec tout cela, un maladroit ou un quelconque eût écrit un livre parfaitement banal, ou un délayage du chanoine Schmidt; mais Camille Lemonnier a tiré un étonnant parti de ce peu de ressources voulues : il a su faire vibrer la chanterelle des visions tendres qui reste encore au fond de nous, et que, dans le remous de la vie, nous sauvegardons jalousement. Ce ressouvenir de candeur et de paix, cette corde chantante qui est toute notre bonté conservée, nous nous indignons lorsqu'un harpiste aux doigts gauches ou épais s'avise d'en tirer des mélodies informes. Mais lorsqu'un virtuose comme Camille Lemonnier veut pénétrer jusqu'à cette fibre intime du nous-même enfant, nous l'en remercions avec force, joyeux de voir, sur cette terre où fleurissent des Coppée, germer et grandir la somptueuse fleur de l'Art.

ALBERT MOCKEL.

JULES LAFORGUE.

Nous apprenons avec une vive tristesse, la mort de Jules Laforgue, l'un des plus curieux poètes de la littérature aux visées

nouvelles. Nous l'avons désigné, jà deux mois : un Tristan Corbière plus argentin, moins âpre... Et telle est bien sa caractéristique. Sans le moindre soupçon d'imitation ou de réminiscences, Jules Laforgue a sauvé une originalité vivace. Seulement, cette originalité, par bien des saillies, touche à celle de Tristan Corbière. C'est une même raillerie de la Vie et du Monde; mais plus de sombre et virile amertume émouvait en l'auteur des *Amours Jaunes*, dont cette pièce donnera quelque idée :

LE CRAPAUD .

Un chant dans une nuit sans air...
 — La lune plaque en métal clair
 Les découpures du vert sombre.
 ... Un chant; comme un écho, tout vif
 Enterré, là, sous le massif...
 — Çe se fait; viens, c'est là, dans l'ombre....
 Un crapaud !
 — Pourquoi cette peur,
 Près de moi, ton soldat fidèle !
 Vois-le, poète tondu, sans aile,
 Rossignol de la boue....
 — Horreur ! —
 Il chante. — Horreur ! — Horreur pourquoi ?
Vois-tu pas son œil de lumière...
 Non, il s'en va, froid, sous sa pierre.

 Bonsoir — ce crapaud-là c'est moi.

Chez Laforgue, il y a plus de gai sans-souci, de coups de batte de pierrot donnés à toutes choses, plus de " vaille-que-vaille la vie, „ dit d'un air de moqueuse résignation. Sa rancœur n'est pas encombrante. Il était un peu l'enfant indiscipliné qui rit à travers les gronderies, et fait la moue à sa fantaisie; mais son haussement d'épaules gamin, et ses " Après tout? „ qu'il jette comme une chiquenaude au visage du Temps, cachent toujours au fond de son cœur un lac mélancolique, un lac de tristesse et d'amours flétris, où vient se refléter sa claire imagination. Témoin ces fragments pris aux *Complaintes* :

Mon cœur est une urne où j'ai mis certains défunts,
Oh! chut, refrains de leurs berceaux! et vous, parfums.

.
Mon cœur est un Néron, enfant gâté d'Asie,
Qui d'empires de rêve en vain se rassasie.
Mon cœur est un noyé vidé d'âme et d'essors,
Qu'étreint la pieuvre Spleen en ses ventouses d'or.
C'est un feu d'artifice, hélas! qu'avant la fête,
A noyé sans retour l'averse qui s'embête.
Mon cœur est le terrestre Histoire-Corbillard
Que traînent au néant l'instinct et le hasard.
Mon cœur est une horloge oubliée à demeure
Qui, me sachant défunt, s'obstine à marquer l'heure.

.
Et toujours mon cœur, ayant ainsi déclamé,
En revient à sa complainte : Aimer, être aimé!

Et cette pièce, d'une ironie concentrée :

COMPLAINTÉ DES BONS MÉNAGES.

L'Art sans poitrine m'a trop longtemps bercé dupe.
Si ses labours sont fiers, que ses blés décevants!
Tiens, laisse-moi bêler tout aux plis de ta jupe
 Qui fleurit le couvent.
Le Génie avec moi, serf, a fait des manières;
Toi, jupe, fais frou-frou, sans t'inquiéter pourquoi...
.
Mais l'Art, c'est l'Inconnu! qu'on y dorme et s'y vautre,
On peut ne pas l'avoir constamment sur les bras!
Eh bien, ménage au vent! Soyons Lui, Elle et l'Autre.
 Et puis, n'insistons pas.

Et puis? et puis encore un pied de nez mélancolique à la destinée :

Qui m'aima jamais? Je m'entête
Sur ce refrain bien impuissant,
Sans songer que je suis bien bête
De me faire du mauvais sang.

Jules Laforgue a publié outre les *Complaintes*, un livret de vers dégingandés, d'une raillerie splénétique, à froid, comme celle qui sied aux hommes du Nord. Mais il a su y ajouter ce sans-*façon* de choses dites à l'aventure, et tout un parfum de lumière argentine,

comme les rayons de *Notre Dame la Lune* qu'il célèbre. Le manque de place nous prive d'en citer quelques pages. Nous avons lu aussi cette étrange Nuit d'Étoiles: le *Concile féerique*, un assez court poème édité par la "Vogue,"; divers articles de revue, entre lesquels cette page ensoleillée parue dans la Revue Indépendante: *Fan et la Syrinx*. Enfin un nouveau livre était annoncé: *de la Pitié, de la Pitié!*, déjà préparé par l'une des Invocations du volume précédent, et dont nous croyons voir l'idée en ces vers des *Complaintes*:

Vendange chez les Arts enfantins; sois en fête
D'une fugue, d'un mot, d'un ton, d'un air de tête.

.

Vivre et peser selon le Beau, le Bien, le Vrai?
O parfums, ô regards, ô fois! soit, j'essaierai.

.

..... Va, que ta seule étude
Soit de vivre sans but, fou de mansuétude.

ALB. M.

PETITE CHRONIQUE.

Une revue nouvelle-écloso, l'*École décadente*, ayant cité parmi les siens les noms de MM. Stéphane Mallarmé et René Ghil, ce dernier a adressé au *Figaro* la lettre suivante :

" Monsieur,

" M'arrive en l'exil des champs le numéro de lundi du *Figaro*,
" où vous dénoncez l'apparition à Paris d'une revue: *L'École dé-*
" *cadente*.

" D'autre part, il me vient que le nom de M. Stéphane Mallarmé
" et le mien, et de mes amis sans doute, sont revendiqués par ce
" périodique.

" Par trop de zèle ignorant ou d'envie commerciale, voir com-
" promise encore l'œuvre consciencieuse et discrète que nous ten-
" tons: ne se peut. C'est pourquoi ce mot, pour en disposer à
" votre plaisir.

„ En une revue d'art pur (morte voici deux mois pour cause du
 „ dchors), que créa M. Gaston Dubedat, — suivant les Théories
 „ du “ Symbole „ de M. Stéphane Mallarmé et les miennes de
 „ “l'Instrumentation poétique, „ un groupe naquit et grandit
 „ parmi l'attention respectueuse des lettrés, cordiale des Maîtres :
 „ *le groupe Symbolique Instrumentiste.*

„ Notre seul organe est désormais en Belgique, à Liège, où *la*
 „ *Wallonie*, revue mensuelle, nous pria de devenir ses hôtes....

„ Recevez, etc...

„ René GHIL. „

A cette lettre, M. Anatole Baju répondit par des invectives en
 se gaussant, comme un vulgaire journaliste, du style de M. Ghil.

C'est fort simple. On dit à l'artiste qui passe :

— Monsieur, vous êtes un cerveau d'élite; mais de grâce, ser-
 rez-moi la main, bien ostensiblement, pour que le monde puisse
 témoigner de notre intimité.

Et si l'artiste agacé de ces instances, se détourne dédaigneuse-
 ment, l'*autre* crache par terre, de dépit, et ricane :

— Quel croutard, hein ?

A. M.

* * *

Une grande revue Bruxelloise ne souffre pas que nous refusions
 de défendre sa boutique dans l'affaire de l'anthologie.

La vieille-belle voit avec terreur ses cheveux blancs argenter
 son chignon; elle est furieuse à l'idée que les jeunes se détournent
 d'elle, malgré les risettes de sa bouche édentée.

Cela se comprend.

Mais exiger de plus qu'on aboie avec elle, c'est pousser loin
 l'outrecuidance.

Nous avons tenu à conserver notre entière indépendance aussi
 bien vis-à-vis de l'*Anthologie* qu'envers le *Parnasse de la Jeune*
Belgique : nous les jugerons l'un et l'autre à leur naissance, con-
 sidérant comme très ridicule d'éreinter une œuvre qui n'est pas
 encore parue.

Mais M^{lle} Ne Crains voit rouge dès qu'elle aperçoit le nom de

M. Edm. Picard : la rancune l'aveugle et la trouble : elle saura, la vieille, que nous n'avons pas besoin de la présence de Tel de nos collaborateurs pour vénérer celui qu'elle a adoré avant nous.

E. MAHAIM.

LES " ÉCRITS POUR L'ART „ ET " LA WALLONIE „.

Les trop élogieuses lignes suivantes ont été imprimées dans *l'Art Moderne*.

"Nous nous sommes fait une loi, en ces temps d'évolution artistique évidente, d'être très attentifs aux efforts de ceux qui sont las du pastiche et se refusent à jouer le rôle de jeunes-vieux. C'est pourquoi nous félicitons *la Wallonie* du secours qu'elle apporte à des tendances universellement conspuées, douteuses encores, certes, dans leur valeur et leur portée, mais qui préoccupent, comme un intéressant problème, quiconque aime l'Art et a l'horreur des recommencements. En ce faisant, elle s'affirme comme l'organe vrai de la jeunesse littéraire et prend d'autorité la tête du mouvement. Nous lui souhaitons de réussir dans cette entreprise qui en a effrayé d'autres. Déjà *la Basoche*, une morte également, mais non une oubliée, avait donné cet exemple d'audace et de jeunesse. On se réjouit à voir ces élans qui correspondent aux tendances les plus récentes de l'Art; cela vaut mieux que de reprendre, chez nous, avec des airs naïfs de révolutionnaires, des campagnes achevées depuis vingt ans à l'étranger et de marcher en mettant les pieds dans des traces de pas presque effacés au long de sentiers où l'on ne passe plus. „

* * *

L'abondance de copie nous force à remettre au mois prochain le compte rendu du Salon.

* * *

A remarquer l'attention qui se porte de plus en plus sur la jeune poésie qui déplaît si fort à la *Vieille Belgique*. *L'Art moderne* a publié un long résumé des *Palais nomades* de M. Kahn. Le résumé est signé Fénéon et a fait l'objet d'une lettre intéressante d'un " profane „ dans le n° suivant.

PHOTOGRAPHIE INSTANTANÉE

M. ZFYFN

137, boulevard de la Sauvenière, 137

L I È G E.

Spécialité d'agrandissement à la lumière électrique.

FABRIQUE DE PIPES DE HENRI ZUBRODT,

Place du Théâtre, 11, Liège.

Porte-cigares en écume de mer, ambre et racine de bruyère.
— Pièces de commande, Écussons, Initiales, Portraits,
exécutés en 24 heures.

RACCOMMODAGES.

INDE
PERSE
CHINE
JAPON

M^A. SERRURIER-BOVY

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 38

LIEGE

ARTICLES

DE

MÉNAGE



ORFÈVRERIE

ARGENTÉE

H. FONDER-BURNET,

48, rue du Pont-d'Île, Liège,

AGENT GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE DE LA
PEINTURE FRANÇAISE.

Cette Peinture, préparée à base de céruse et d'huile de lin, est toute prête à employer; elle est brillante et siccativ. Sa qualité ne laisse rien à désirer, son mélange étant absolument composé comme celui fait par les peintres les plus expérimentés. Son emploi sur boiseries, murs, meubles de fer ou bois, grosses voitures, etc., la place à la portée de toutes les personnes désireuses de conserver en bon état leur matériel agricole, industriel ou autres.

L'assortiment se compose de 42 nuances, en boîtes de 1, 2 et 5 kilog., à fr. 1-10.

Allumettes Suédoises (Kaiser-Holzer), 20 fr. les 1000 boîtes.
» Nilson, bout noir, fr. 9-50 les 1000 boîtes.

L'INDÉPENDANCE MUSICALE ET DRAMATIQUE

Revue paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois

Abonnement : un an **24** francs, six mois **13** francs

Bureaux : 18, rue Guénégaud, 18, Paris.

LA JEUNE BELGIQUE

Paraissant le 1^{er} de chaque mois en livraison de 32 pages

Prix d'abonnement **7** francs

Administration : 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

L'ART MODERNE

Revue critique des Arts & de la Littérature

Paraissant le Dimanche

Abonnement : 10 francs par an

Administration : 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

LA VIE ARTISTIQUE

Courrier hebdomadaire illustré des ateliers et des expositions

DIRECTEUR . A HUSTIN

Bureaux à Paris. 42, rue de Chabrol.

Abonnement : un an, dix francs.

Chaque numéro (16 pages de texte) contient un article de M. Roger Ballu.

VIENT DE PARAÎTRE :

LES FUMISTES WALLONS

par **L. HEMMA.**

Un joli volume petit in-8, imprimé en bistre sur papier crème,
orné d'un croquis par Armand Rassenfosse.

En vente aux bureaux de la Wallonie : Prix **2** francs.

Quelques exemplaires sur Hollande sont en vente au prix de 5 francs.

LA

WALLONIE

QUAND MÊME.

SOMMAIRE :

Fernand SEVERIN . . .	Sémiramis.
Stuart MERRILL . . .	(Allégorie Parsifal.
Mario VARVARA . . .	Mariage à l'église.
Henri DE RÉGNIER . . .	Ecrans.
Albert SAINT-PAUL . . .	En la rafale...
Aug. HENROTAY . . .	Liens occultes.
	Chronique littéraire.
Célestin DEMBLON . . .	Wallon et Français.
	Chronique des arts.
P. M. O.	Exposition triennale.
Ludwig GHELDRE . . .	La musique à Bruxelles.
D. M.	Un concert à Verviers.
	Petite Chronique.

La livraison 50 centimes

Des presses de H. Vaillant-Carmanne, à Liège.

2^e ANNÉE, N^o 9.

LA WALLONIE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

ABONNEMENT : 5 fr. par an. Union postale : 6 fr. 50.

Comité de Rédaction { Ernest MAHAIM,
Albert MOCKEL,
P. M. OLIN.
Maurice SIVILLE.

Bureaux : rue St-Adalbert, 8, Liège.

**Envoi d'un numéro spécimen contre 30 centimes
en timbres-poste.**

Le groupe **Symbolique-Instrumentiste**, qui rédigeait les "Ecrits pour l'art", a bien voulu accepter l'hospitalité que la *Wallonie* lui a offerte.

Il se compose de MM. C. Eudes Bonin, René Ghil, Georges Khnopff, Antoni Lange, V. Em. C. Lombardi, Stuart Merrill, Albert Saint-Paul, Mario Varvara et Emile Verhaeren.

La Rédaction tient à rappeler que la *Wallonie* a pour seul programme de vivre par l'Art Jeune. Elle est indépendante de toute école et de toute théorie artistique. Elle entend réserver à tous ses collaborateurs la liberté la plus complète.

Pour paraître prochainement : *Traditions et Rôle de Liège et de La Wallonie*, par Célestin Demblon. Une brochure de 50 pages.

SÉMIRAMIS.

SÉMIRAMIS, parmi ses tristes lions roux,
 La veuve sainte aux yeux de faucon, aux mains folles,
 Va cherchant le vaincu de son mâle courroux,
 L'enfant-roi qui maudit sa chair et ses paroles.

“ Il m'a plu de t'étreindre, enfant des dieux défunts,
 Qui te taisais là-bas dans ta paix souveraine;
 Pour toi j'avais baigné dans d'étranges parfums
 Ne livrant qu'aux lions mon flanc pâle de reine.

Tout à coup réveillé de ton calme immortel,
 Par ce sauvage appel de reine qui se donne,
 Tu voulus vaincre vierge ou du moins mourir tel
 Et tes chevaux ont vu la sainte Babylone.

Quand l'amour est fini je suspends à mes toits
 Des crânes d'amoureux où nichent mes colombes,
 J'enchaîne à mes baisers l'âme des anciens rois
 Et j'ai des lits d'amour qui recouvrent des tombes.

O triste roi déchu, des régions d'Ophir
 Qui mettais à ton front les joyaux de l'aurore,
 Tu ne m'as pas vaincue en souhaitant mourir
 Puisque dans ton néant je te désire encore !,

Le front courbé du poids des cheveux annelés,
 Et se baisant tout bas les mains folles et belles,
 Elle vague parmi les morts amoncelés
 Et cherche des yeux secs l'homme aux lèvres rebelles.

Elle s'est faite étrange et rare, des bijoux
Laissent voir au travers de leur tissu lunaire
Le mystique rosier des fermes seins royaux
Et le ventre orgueilleux et triste de la mère.

Les lions longs et lents marchent le mufle bas
Dans un royal dédain des vulgaires victimes,
Car ils veulent en rois profiter des combats
Et la fleur du triomphe et le bouquet des crimes.

La reine et les lions dynastiques frôlant
Le lin lamé d'airain de sa robe qui traîne,
Vont, viennent, dans la paix du soir, complice et lent,
Et les râles se font plus rares dans la plaine.

Et la reine soudain s'incline vers les flots
De l'Euphrate qui va, de pourpres et plein d'étoiles,
Et méprisant le flux d'inutiles sanglots
Étend ses frêles bras et soulève des voiles.

Et voilà bien le vierge auguste et bien-aimé
Qui dort, pâle et sanglant, dans les sables du fleuve ;
Elle montre aux lions l'enfant inanimé,
Et les lions, alors, vengent la grande veuve.

Puis, quand ils ont fini l'œuvre triste d'amour
Elle baise les yeux des bêtes de sa race
Et retourne à pas lents vers les villes d'Assour,
Avec les lions roux soupirant sur sa trace.

9 Juillet 1887.

FERNAND SEVERIN.

ALLÉGORIE.

L'ÉVOCATEUR des voix de la vie, les yeux vers les cieux,
adorait d'un inéluctable amour la Reine du royaume des
Rêves.

Or la Reine des Rêves trônait parmi les aurores et les crépuscules, sur le sommet d'une montagne sans nom dans le royaume.

Et l'Évocateur, rigide en sa robe d'azur, gravissait à pas graves, sous les soleils et les lunes, les terrasses de la montagne.

L'aurore : et sous ses pieds les brumes, déroulées vers l'horizon de la plaine, ondulaient roses sous le baiser de la brise.

Le crépuscule : et sur sa tête les fleurs de flamme, écloses dans les abîmes du bleu, palpitaient éperdûment d'amour.

Une nuit, dans le solennel silence des cîmes, l'Évocateur sentit un souffle d'horreur effleurer ses pâles paupières.

Un vent s'éleva, vibrant dans ses haillons d'azur; son front s'auréola de foudre, et dans ses oreilles tonnèrent des anathèmes.

Sous un suaire de neige, entre les brumes et les fleurs de flamme, gît le lamentable cadavre du pèlerin de l'Idéal.

Et la Reine des Rêves trône toujours parmi les aurores et les crépuscules, un lys dans ses doigts, et sous ses pieds un crâne.

STUART MERRILL.

PARSIFAL.

A Gaston Dubedat.

GLOIRE au fol Parsifal, gardien du Saint Graal
 Et roi de Monsalvat ! Trois fois gloire et victoire !
 Et lent, l'alléluia tonne par l'oratoire
 Dans un sonore essor vers le trône idéal.

Prosterné sur le sol de marbre, Parsifal
 Adore en haubert d'or, héros vierge d'histoire,
 Le rubis qui rutilé — ô signe expiatoire ! —
 Par les pâles parois du vase de cristal.

Du dôme où dorment des échos d'orgue et de psaumes
 Une colombe, en les halos des hauts royaumes
 Tombe, le vol ouvert sur le heaume du roi.

L'ombre. Mais un vitrail empourpre les étoiles
 Des chevaliers fléchis en foule sous l'effroi.
 - Et, ô ce son de cithares et de citoles !

STUART MERRILL.

MARIAGE A L'ÉGLISE.

au Maître Joris-Karl Huysmans.

DEPUIS près d'une heure, deux rangées de curieux, devant
 l'église.
 On observait que c'était long, trop long : cette messe ne finirait-elle donc jamais ?

Un printanier soleil avait commencé par réchauffer la petite foule d'une caresse de sourire tiède ; mais, à midi, tombant droit

de la gloire d'un insolite ciel pur, les rayons tourmentèrent les crânes d'une morsure cuisante.

Alors le monde fouilla de son regard la nef, les vastes et sombres profondeurs où remuaient de vagues lueurs et des ombres.

La foule s'impatientait. Décidément c'était raide. Arriverait-on à voir la mariée ?

En attendant, des bouts de conversations s'engageaient, on se communiquait avec une souriante complaisance des détails, on écoutait avec un intérêt mêlé d'une pointe d'envie une femme sèche qui était là depuis deux heures pour assister à l'entière cérémonie. Même, elle avait déjeuné trop tôt, presque sans appétit, en hâte. Son petit, accroché des mains à sa jupe, cria. Alors elle, tout en continuant de parler, se pencha vers l'enfant pour l'apaiser d'une caresse; et des phrases se perdirent, dans l'acte, vers la terre.

Une voix, une note, partit du fond des profondeurs, flotta grave dans l'espace en une gamme d'échos lointains.

Et la foule se pressa. Les cous se tendirent, les têtes se raidirent d'attente :

— Ils viennent! ils viennent!

Sur le tapis, s'étendant du temple au bord du trottoir, le même enfant se lança, d'un bond, avec un second cri. — Mais des bras se tendirent instinctivement vers lui, comme pour la conjuration d'un viol. Subitement la mère le saisit, l'enleva de terre, l'étreignit entre ses bras avec rage dans une muette protestation convulsée.

Et, dans le cadre de la grande porte, un monsieur parut, haut, étalant sur la large poitrine l'é�incelante blancheur d'un plastron dans l'encadrement noir de l'habit. Avec lenteur, il descendit les deux marches, s'avança sur le tapis, dans le silence. On le regardait, étonnés, comme un vague profanateur; puisqu'il n'était évidemment pas du cortège. Mais, dans le silence presque hostile, il marchait avec insouciance. Même, il s'arrêta au milieu de l'espace libre, passa son paletot, paisible. Puis, de l'épaule, il fendit une

rangée, s'en alla. — Et un instant, dans la foule, il y eut un bruissement de murmures indéfinissables.

A nouveau, d'isolés bruits lents naquirent, flottèrent et s'éteignirent dans les profondeurs quelque peu mystérieuses.

Mais les mariés s'obstinaient à ne pas réapparaître. Une impatience toujours plus frémissante gagnait la foule. Par l'excès de l'attente, des courants d'énervements couraient, en de serpentements aigres. La joie du spectacle commençait de se gâter d'avance, s'entachait de plaques de dépit rongeuses; on sentait que les nerfs, désormais troublés et endoloris, ne permettraient que fort difficilement, au moment du spectacle si longtemps attendu, le calme épanoui de la curiosité pleinement satisfaite. Il aurait fallu, pour effacer l'empreinte de tous les désagréments éprouvés, un cortège d'une extraordinaire magnificence. Mais on savait presque que cela n'arriverait guère.

Ces pensées voletaient de tête en tête, quand des distractions se produisirent.

D'abord, sur le pas de sa porte apparut une négresse, sur laquelle les yeux de la curiosité aiguillonnée s'acharnèrent, heureux de pouvoir se rassasier en quelque chose d'inattendu ou d'étrange. Et les mouvements de la foule furent si vifs, les regards curieux si effrontés, que le sourire d'immobilité bête dans lequel se figeait le visage de la négresse trembla, et fondit. Alors, elle se réfugia dans un angle; et, dans l'angle, son visage se noyait en l'épaisseur de l'ombre; et l'ombre se maculait de la tache blanche d'un aristocratique poupon emmaillotté de dentelles, se piquait du vif étoilement rouge des fleurettes d'un singulier chapeau.

Puis un groupe d'ouvriers endimanchés, venant de la place, rompit la rangée bruyamment presque, envahit l'espace libre, l'emplit avec une inconsciente insolence de mouvements et de rumeurs. En entrant dans l'église, sous la porte le groupe se découvrit : et le bleu-ciel marqué d'or d'une coiffe éclata, vers la foule, dans le creux d'un chapeau.

En même temps un brouillis, sous la porte, une confusion, une palpitation de foule hétérogène, le poli pâteux et criard des ouvriers endimanchés se mêlant, se mêlant au cortège nuptial : des effarements muets et des troubles.

Dans les profondeurs les ouvriers disparurent; et, dégagé, le cortège avança, solennel et grave, sur le tapis, vers les voitures.

Une ondulation de nuages de blancs voiles triompha, timide, dans le faible soupir d'un soulagement phtisique que la foule dégagea.

La demoiselle d'honneur, blonde jeune fille, à l'air ingénu, sanglota, en de brusques secousses de son tendre petit corps. Vaguement, des bouts de phrases partirent du cortège, parlant d'un évanouissement de la blonde demoiselle, de cérémonie interrompue, de commotions... Et, vaguement la foule saisit la nouvelle, et, pour la délicate blonde, quelque larme coula. Une voix dit :

— Gentille, la petite : quand elle aura dix-huit ans !...

Mais déjà le cortège pas nombreux, s'était glissé dans les voitures. Et une nuance d'attendrissement troubla les visages à la disparition de la blonde jeune fille, pour laquelle, peut-être, la mariée était oubliée, déjà.

Les voitures partirent.

En silence, la foule se décomposa.

Et là, où fut la cérémonie, le long et étroit tapis resta quelques instants seul sous les piétinements, non plus sacré, inerte lamenable cadavre d'une illusion.

Paris.

MARIO VARVARA.

ECRANS.

I.



Le vol cabré de l'Hippogriphe
 Ouvrant grandes ses ailes d'ors
 Egratigne de ses essors
 Les azurs rayés par sa griffe

Le monstre ardent qui se rebiffe
 Rue en écumant sur le mors,
 Et sur des cendres d'astres morts
 Sa patte imprime un hiéroglyphe.

Et dans les cieux noirs et déserts
 Où s'est éteint l'éclat divers
 Des étoiles et des pléiades

Chaque pas du Cheval ailé
 Pour les célestes escalades
 Ravive un astre annihilé.

II.

Sur l'ovale écran du Japon
 Un vain paysage stellaire
 Greffe une fleur imaginaire
 Aux arabesques du crépon.

Sous l'arche qui bombe le pont
 Qu'une lanterne rose éclaire
 Un doux masque patibulaire
 Rit à l'écho qui lui répond.

Le vol éployé d'une grue
 Voile la lune qu'elle obstrue
 De son passage fabuleux

Et de la plage d'émeraude
 Le gai millier des crabes bleus
 Grimpe aux marches de la Pagode.

(*A suivre.*)

HENRI DE RÉGNIER.

Août 87.

EN LA RAFALE



EN la rafale et le déferlement des vagues

sur la dune brunie en la nuit — harcelée
par quelque ouragan glauque agonisant au large,
viens ouïr les soupirs de la mer qui décharge
ses flots larges râlant d'une rage essoufflée.

Joins tes si frêles mains en chemin vers ta Sainte

car les demeures des marins pêcheurs oh! pleurent
sous les arbres noircis et les branches cassées,
car l'effroi frémissant des vagues harassées
étouffe dans le noir les voix de ceux qui meurent.

Mais le vent devient brise et la brise apaisée :

et des toiles de voile au large déchirées
en le mugissement mourant des remous mornes
navigueront des corps loin de lointaines bornes,
seuls linceuls arrachés aux barques amarrées.

L'unique splénétique Idéale est passée :
voici le ciel! voici le ciel d'une Pensée.

Mousselines du Rêve à la Vierge jetées,
laissez-leur aux lueurs des écharpes lactées
voir, parmi des froufrous de moire vers la dune,
s'écraser en la mer lumineuse — la lune.

ALBERT SAINT-PAUL.

LIENS OCCULTES.

L’ÉTRANGE et affolante avec ses grands yeux sombres, aux éclairs intenses de passion, des yeux qui rêvent parfois, avec la langueur amoureuse de son teint et les chauds reflets de sa crinière brune; la bouche petite aux lèvres sensuelles d’un rouge humide a le sourire candide d’un enfant; les lignes souples de ses formes pleines et fermes donnent au corps une beauté sculpturale.

C’est un idéal instrument d’amour, toujours vibrant, une nature riche et infatigable; superbe dans sa beauté tyrannique, elle enflamme les désirs; de ses indolences veloutées se dégagent des effluves amoureux qui amollissent les sens.

Quatre années d’adoration dans cette solitude condruzienne n’avaient pas attiédi leur passion; au contraire guidés, elle par la coquetterie, — cet art si délicieux chez la femme qui aime —, et Julien par sa délicate imagination de poète, ils s’étaient initiés de plus en plus à l’art d’aimer. Ainsi ils avaient savouré en raffinés, après les enfièvements de la chair, la douceur alanguie des lassitudes, les chastes communions des âmes, les magiques essors de l’esprit.

“ L’amour est un égoïsme à deux, „ disait Julien. Et ils s’étaient cloîtrés. Chez lui, ce repliement de l’âme sur elle-même, dans le recueillement de leur passion, faisait s’épanouir les œuvres de troublante profondeur ou frémissantes de vie et de lumière. Monique savait la place qu’elle tenait dans l’art du poète et elle s’était appliquée à lui faire désirer toujours cette atmosphère d’intimité amoureuse: le cœur exhalait la chaude sève qui vivifiait les écrits de Julien; le raffinement dans les voluptés aiguisait la sensibilité; le bonheur pieusement savouré donnait la sérénité d’esprit qui enfante.

Portée, par la complexité de son tempérament, à vibrer sous tous les souffles de l’âme humaine, elle avait *sent*i l’art du jeune poète; elle rêvait absolue la communion de leur être; elle avait

travaillé, s'était initiée et, frémissante, s'était élancée dans le sillage de son vol lumineux.

“ Il n'est pas de gens plus heureux que nous. „ Cette caresse prenait dans leur bouche une certaine intonation de fierté : ce bonheur était un peu leur œuvre.

Mais tant il est vrai que la joie fait peur, parfois ils étaient hantés par des appréhensions lugubres; non ces craintes vagues d'un malheur mystérieux que l'on sent planer et peser avec une fatalité magnétique; c'était la vision soudaine et nette d'une catastrophe bien déterminée, la seule qui pût les terrasser, la mort de l'un deux, où ils voyaient l'anéantissement de tout, au delà de laquelle leur esprit ne pouvait plus rien concevoir. Avec une complaisance morbide ils en vivaient d'avance toutes les péripéties, comme si ces angoisses chimériques avaient pu amortir la brutalité du coup redouté. Dans une caresse, une étreinte, cette idée bizarre leur perçait le cœur :

“ Si elle venait à mourir.... — et il la regardait d'un air effrayé, glacé par cette idée.

— Qu'as-tu ? „

Alors il la prenait dans ses bras avec des précautions infinies, des délicatesses maternelles, et il la couvrait de petits baisers effleurants, recueillis, attendris, comme s'il avait voulu lui faire une égide de tendresse.

“ S'il allait m'être enlevé... „ et, tremblante, elle se coulait dans ses bras, l'enlaçait avec des angoisses dans les étreintes et lui mettait des baisers passionnés.

Cependant les longues fièvres du travail, les luttes acharnées et aussi les spasmes amoureux, avaient miné sourdement la nature déjà délicate de Julien. Bientôt il reconnut lui-même les griffes patientes et tenaces de la phtisie. Alors, malgré toutes les exhortations, il continua son travail avec plus d'âpreté encore, voulant achever une œuvre avant le moment fatal.

“ Mais malheureux, vous voulez donc vous tuer ?

— Bon docteur!... Un jour ou deux plus tôt... n'est-ce pas ? Du reste, j'ai en ma femme le plus dévoué des secrétaires, c'est elle

qui fait toute la besogne... je vous assure ! pour moi, je mène une vie de fainéant... »

Chose étrange, alors qu'il glissait doucement vers la tombe, alors que la vie s'effritait en lui, chaque jour avec une implacable sûreté, les craintes lugubres avaient disparu chez Monique et jamais plus ne lui venait à l'esprit cette pensée que Julien pût lui être enlevé; l'excès même du malheur, de plus en plus imminent, aveuglait cette intelligence d'élite et lui donnait une confiance que l'amour seul aurait pu expliquer.

Maintenant encore, assise près du lit, le coude appuyé sur l'oreiller, son noble torse penché en avant, elle écoute, attendrie, la respiration hachée, oppressée du bien-aimé, pensant aux jours meilleurs, au bonheur un instant envolé et qui bientôt reviendra nicher dans leur solitude. Cette épreuve les a rapprochés davantage encore; chez elle la pitié, le dévouement de toutes les minutes, ce rôle protecteur; chez lui les dorlotements ouateux, la reconnaissance, ont créé autour d'eux une atmosphère de mélancolique sérénité où leur amour, épuré de toute préoccupation charnelle, a mis en leur âme une chasteté attendrie d'enfants qui savent.

Julien est au dernier *mieux* de sa phtisie; une dernière bouffée de chaleur vient réchauffer ce cadavre avant le glacement suprême et lui fait rendre ses dernières vibrations; sous cette ultime lueur, l'âme a repris une lucidité extraordinaire. — Des parents et quelques amis, parmi lesquels Gontrand Melpas, le compositeur, sont accourus, avertis par le médecin; tantôt le moribond les a reçus tous à la fois, calme, donnant une poignée de main, un baiser où se sentait un adieu discret; il a retenu quelques instants Gontrand, son camarade d'épreuves, son frère d'armes, afin de lui faire des recommandations au sujet de la publication de l'œuvre terminée. Ils se sont souvenus des luttes, des misères enthousiastes d'autrefois; puis, dans une étreinte fraternelle, ils se sont embrassés, et Gontrand est sorti pour dérober ses larmes aux regards de Monique. Ensuite Julien a congédié tous ses visiteurs, voulant s'isoler la dernière heure avec l'aimée.

Du rez-de-chaussée monte une rumeur confuse de voix et de

sanglots étouffés, comme l'expression vivante de cette émotion mystérieuse et subtile qui, vaguement, plane dans la chambre : les quelques chaises présentes sont visiblement obliquées vers le lit, ainsi qu'autant de spectateurs silencieux et remués ; les grands rideaux des fenêtres tombent avec des plis cassés semés dans le désordre d'une attention soudaine ; les portraits ont des regards douloureusement scrutateurs, enfin, sur tous les objets, une interrogation muette, une attente émue dont l'analyse échappe à Monique, mais dont l'ensemble la trouble étrangement.

La jeune femme tressaille ; elle lève les yeux vers Julien et elle rencontre son regard, un regard d'une bouleversante pénétration, implacablement froid comme une sonde.

— “ Qu'as-tu, Julien ?

— Rien... „ — et il ferme les yeux.

Elle tapote un peu les couvertures du lit ; puis relève de nouveau les yeux. Elle rencontre encore ce regard accablant comme une prophétie, terrible comme une sentence.

Soudain en l'esprit du moribond s'était redressée, menaçante, cette phrase de Paul Bourget :

“ Ceux qui sont jaloux du passé d'une femme prouvent qu'ils ne connaissent pas le fond même de la nature féminine — cette sincérité dans la succession mobile des plaisirs et des peines, grâce à laquelle une femme peut dire sans mensonge à son dixième amant : “ Je n'ai jamais aimé que toi. „ Oui, sans mensonge, car elle n'a jamais aimé comme cela. „

Cette affirmation l'avait d'abord indigné comme un blasphème dans son culte de l'amour ; puis la persuasion s'était faite. C'était révoltant de vérité ; mais n'était-il pas sûr de son bonheur, n'avait-il pas découvert l'Exception ? Eh ! oui une exception, une femme d'élite, une perle introuvable, c'était vrai, mais avait-elle pour cela cessé d'être femme ? C'est affreux cette pensée : aller pourrir sous terre et pendant que les vers vous rongent, vous rongent jusqu'à ce qu'il ne reste plus que la carcasse, être pleuré certes, mais être oublié aussi, fatalement. Lui mort, Monique est libre. Alors vient *un autre* pour recommencer le roman ; elle l'écoute, — elle est libre.

Julien voit et devine au pouvoir d'un Étranger ce passé d'amour qui a été le sien : la secousse étourdissante de la première rencontre, les aveux, les impatiences d'entière possession, leur passion délirante, leur continuelle initiation. Ces lèvres sensuelles — qui lui appartiennent, — recevront les baisers de l'autre et les lui rendront; ce corps superbe, — qui lui appartient, — pourra défaillir dans les bras de l'autre; ce cœur avide d'aimer, cet esprit d'élite, — qui lui appartiennent, — se fondront dans le cœur, dans l'esprit de l'autre; elle lui donnera l'amour, les voluptés supra-terrestres, le bonheur, elle le comprendra *lui* aussi, elle se liera à lui comme le lierre au chêne; enfin elle lui donnera tout, son corps, son âme, et peut-être un jour narguera-t-elle son souvenir à lui, le disparu, l'oublié, pour prouver son amour à l'autre !

Une envie effrénée le prend d'enlacer cette femme, de lui coller la bouche à sa bouche; de lui insuffler la mort, de la faire se roidir dans ses bras pour rouler avec elle dans la tombe, tellement liés l'un à l'autre que jamais on ne pourra les désunir.

— Julien, qu'as-tu ?...

Il se soulève sur le coude, effrayant d'énergie, son regard acéré planté dans les yeux de sa femme; une sueur froide baigne son visage livide.

Tremblante, de son mouchoir Monique essuie cette sueur.

Ces soins, elle les aura pour *l'autre* !

— Julien...

— Je voudrais te tuer ! siffle la voix du malheureux, une voix douloureuse où se mêlent étrangement l'amour et la haine. Et il retombe épuisé.

Pâle, elle bondit de sa chaise; elle ne comprend pas, mais elle pressent quelque chose d'horrible.

— Que dis-tu ?... tu voudrais...

Les idées en déroute, elle répète machinalement ces mots, pour elle vides de sens : " tu voudrais, tu voudrais... „

Doucement il lui prend la main, troublé malgré lui par la rudesse des coups qu'il vient de porter.

Un peu ranimée à cette pression affectueuse, elle se penche et lui met au front un long et ardent baiser.

— Julien, que veux-tu dire ? Explique-toi, je deviens folle ! Est-ce bien toi qui parles ainsi.

Ce baiser passionné, ces paroles chuchottées, en réveillant son amour aiguisent encore ses tortures.

— Vois-tu, cette pensée que dans une heure tu seras libre, qu'après moi ce sera un autre....

Monique s'est redressée, roide comme une statue ; cette idée : la mort de son mari, s'est engouffrée soudain dans son esprit, et comme si elle y avait fait un trou énorme, elle ne lui laisse pas la faculté de comprendre ces paroles de défiance. Mais une réaction subite se produit ; non, c'est impossible ! Sa poitrine se soulève par soubresauts et les sanglots éclatent.

— Julien, ne me donne pas de telles frayeurs ! Je sais bien que tu ne cours aucun danger, mais....

— Ecoute, c'est bien fini, j'en ai encore pour une heure à peine ; mieux vaut te le dire maintenant. Retiens ceci, si jamais tu en aimes un autre, mon souvenir te poursuivra partout, tu me trouveras toujours entre toi et LUI.

— C'est la première fois que tu me parles avec une telle dureté, Julien, fait-elle d'une voix tremblante. Puis d'un geste rapide et tendre elle lui prend la tête entre ses mains, elle plonge un regard intense d'amour dans les yeux du bien-aimé, et, comme pour mesurer elle-même toute l'impossibilité d'une telle supposition :

— Moi en aimer un autre....

Des ses deux mains, Julien lui enlace le cou et l'attire doucement. Elle se penche, se soutenant des deux bras, et elle pose mollement la tête contre l'épaule du moribond, tout son corps secoué de sanglots. Elle se sent un cœur de lionne, prête à le défendre, il lui semble qu'elle lui fait un rempart, que ses baisers brûlants, son amour, le rendent invulnérable.

Mais cet amour même augmente les souffrances du malheureux ; jamais ne lui est apparu aussi précieux le trésor qu'il va devoir abandonner et il sent croître en lui une frénésie d'égoïsme.

Enfiévré, il médite. Une idée horrible germe dans son esprit. Oh ! non, elle ne sera jamais à un autre. Il veut lui laisser sur la

poitrine la sensation du poids de son cadavre ; cette sensation la poursuivra partout, toujours. Il veut mourir dans un dernier spasme d'amour, il veut la posséder jusque dans la mort, l'enlacer en quelque sorte de son fantôme.

— Viens ici... fait-il, frémissant.

Monique ne comprend pas. Alors d'une main fiévreuse comme toujours, mais défaillante, il se met à la dégrafer ; mais il n'a pas la force d'achever. Son regard dit sa pensée. Monique continue machinalement.

— Encore !....

Alors elle apparaît superbe dans sa beauté sculpturale et frissonnante dans ce regard étrange qui la détaille, implacable. Julien veut que ce regard lui laisse sur la peau une brûlure indélébile.

“ Jamais elle n'osera reparaitre ainsi, pense-t-il. Viens.... „

Elle ne croit pas à la mort de Julien et pourtant elle sent dans l'atmosphère quelque chose de tragique qui l'opprime, et malgré toutes ses illusions une vague horreur la serre à la gorge. Plus glacée qu'il ne le sera demain, lui, elle se glisse à ses côtés.

Oh ! non, jamais plus elle n'osera écouter une parole d'amour, supporter le moindre frôlement passionné ; jamais elle ne pourra se débarrasser de cette étreinte. Non, elle ne sera jamais libre, des liens occultes les uniront toujours d'un monde à l'autre !....

Monique tressaute. Doucement elle se défait de l'étreinte de Julien ; par une pudeur instinctive, elle reprend ses vêtements et arrange les couvertures avant de demander du secours.

Elle lui pose la main sur le cœur... elle s'est redressée ; plus blanche que les draps de lit, elle recule d'un pas, puis s'abat tout d'une pièce sur le plancher.

(A suivre.)

AUG. HENROTAY.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

WALLON ET FRANÇAIS.

LE BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE
WALLONNE.

La langue est toute la nation.

Devise flamande.

LE bulletin de cette année d'aiguë crise étale un imposant embonpoint : 586 pages. Sans compter l'annuaire.

Ces sortes de recueils, pour n'avoir, plus encore par tradition que par essence, rien de littéraire, sont néanmoins intéressants et parfois même fructueux. Il en faut. Notre Société de littérature wallonne en a déjà fourni vingt-deux à la consommation et, sans une inquiétude manifeste pour la santé du public qui n'est heureusement pas trop goulu, elle en fournira, selon l'apparence, jusqu'à la vallée de Josaphat, si le combat, comme celui du Cid, ne cesse faute de combattants ou, plutôt, de terrain. Combien de temps le wallon résistera-t-il encore ?

Qu'on ne voie pas en la demande un souhait, mais une constatation. Cette demande cèle même un regret : j'adore, pour ma part, ce crâne et naïf langage familièrement pictural qui berça toute mon enfance et je n'en rougis pas, au contraire, comme bien des cancre triomphants qui s'imaginent parler français. J'estime d'ailleurs que nous devons, écrivains et poètes, le bien savoir, afin d'y récolter çà là pour nos parterres maintes fleurs précieuses, aux senteurs de terroir. Aussi faut-il applaudir aux consciencieux travaux — comme celui de M. Joseph Defrecheux — faits pour fixer ses richesses fuyantes.

Avec l'étude minutieuse, passionnée, de notre milieu si magiquement profond — et qui n'a jamais été bien creusé, Grétry lui-même n'ayant, en général, qu'*inconsciemment* enflammé la poudre pompador d'une flambée natale, si pure et si touchante

soit-elle, — l'étude du vieux wallon, fourmillant d'humbles trésors exquis, nous composera une langue française aisée, correcte, éblouissante, complète, semblable à l'autre si on veut et pourtant d'une physionomie wallonne — langue que chacun frappera à son effigie. Les Flamands résolvent bien, Camille Lemonnier en tête, un plus ardu problème : laisser une langue germanique pour une langue latine plus large et plus belle, et imprégner de leur idéal matériel l'étrangère adoptée ! Or, quelle race est plus que la nôtre personnelle ? et quelles langues sont plus cousines, plus *conci-liables* que le wallon et le français ? On n'attend qu'une chose : un de ces hommes rares et vastes, puissamment saturés du feu céleste, *mens divinior*, qui surgissent l'heure sonnante, Phidias, Dante, Rembrandt, Wagner et qui, — loin d'être comme on l'avance parfois de nos jours des fous sublimes, — réunissent bon sens colossal, logique rigoureuse, science consommée, inspiration brûlante et résumant, précisent, condensent, émerveillent pour l'immortalité, sous un prisme nouveau toujours jeune, les plus ou moins vagues aspirations de leur race et de leur temps !

Le wallon est un patois — certes original et savoureux — mais comme tous les patois, chaque jour disparaissant un peu. Et c'est fatal : bien que parlé sur un espace restreint — la moitié de la Belgique — par trois millions d'habitants, il compte quatre *groupes* de dialectes presque distincts et chaque dialecte se modifie encore de village à village ! Il manque donc d'unité, mal irrémédiable. Je sais bien que le wallon de Liège est le wallon type, le wallon classique, charmant et narquois qui nous a donné le poète hors ligne Nicolas Defrecheux ; mais une ville seule, quelle que soit son importance, et un morceau de province, ne peuvent maintenir une langue inférieure contre une supérieure qui a définitivement, depuis trois siècles, en France même, réduit tous les patois d'oïl, rouchi, normand, breton, champenois, à l'état d'obscurs moribonds tenaces. Le wallon, après avoir fourni le plus d'armes à la victorieuse, avec le picard, aura le mieux résisté : double gloire. Gloire suffisante. Plus est impossible. La voix populaire n'en demande d'ailleurs pas davantage, loin de là ; non seulement il n'y a rien ici de semblable au mouvement flamingant, mais

le français pénètre chaque jour mieux dans les campagnes comme dans le peuple des villes : et partout on l'accueille en grand seigneur. Déjà même un grand nombre méprisent le bon parler local. C'est un tort évidemment, une mesquinerie, j'allais dire une ingratitude; mais, encore une fois, je constate un fait. Les esprits d'élite, naturellement, jugent mieux : pour eux, le wallon est un très vieux aïeul à la naissante décrépitude; encore vert, *dur*, l'œil *spitant* et les pommettes roses à l'âge ou d'autres sont *blanc-mort*, dédaigneux du repos et de la canne, il s'assied à sa porte, les soirées d'or *qu'il fait lourd*, sur son banc immémorial *qui en a bien vu !* et il *se rafic*, avant d'aller dormir *comme un paquet*, de voir paraître une fois de plus sa vieille amie, *li baité* (la beauté, la lune); on l'admire, on se rappelle sa jeunesse inculte, bonasse, hardie et joyeuse, tout en songeant qu'il devra pourtant bientôt s'éteindre et qu'il ne lui reste plus d'autorité, ce dont il n'a cure d'ailleurs; on se résigne à demi devant sa mort prochaine, loi de nature, et chacun, charitable, filial, sourit tendrement à sa saine et radieuse vieillesse ingénuë.

De toute sa hauteur et de tout son éclat domine le français. Le wallon est une lyre rustique d'une force et d'une poésie souvent admirables, mais à laquelle manquent plusieurs cordes; le français est une lyre merveilleusement complète aujourd'hui — surtout depuis Chateaubriand, Hugo et Flaubert — et mise entre les mains de l'enfant au moins dès l'école. Pourquoi jouerions-nous de la lyre incomplète et désapprise? Nous vivons à une époque de sensations et d'idées débordantes, imprévues et délicieuses, à la fois vastes et subtiles; nulle race — pas même la slave qui se révèle de nos jours si pénétrante — n'est plus ouverte que la race wallonne aux prodigieux horizons de la pensée artistique moderne; aucun instrument n'est donc trop parfait pour rendre les chants nouveaux : et nous irions nous servir d'un chalumeau quand nous avons — et connaissons mieux — de somptueuses et multiples orgues! Autant vouloir déployer la *Chevauchée des Walkyries* sur la caducité chevrotante d'une mélancolique épinette du XVI^e siècle. Toute la jeunesse puissante et lucide qui vient d'apparaître comme par enchantement en

Wallonie ne pouvait manquer de s'installer avec enthousiasme devant les orgues du français.

Langue; patois plutôt, patois ondoyant et incomplet : l'espoir de le galvaniser serait donc deux fois vain. Or, cet espoir, certains le choyent avec jalousie et conviction, au lieu de regarder plus haut. Il n'y a nul mal à cela bien entendu : avant de mourir, le wallon peut encore rencontrer quelques muses délurées et riantes qui causeraient des surprises. Et puis, il reste, dans une notable mesure, un véhicule poétique nécessaire pour nos pauvres bonnes gens du peuple, tant que le progrès ne les a pas rendues accessibles au français. Mais, si l'affection vouée au wallon vieilli est légitime et honorable, il n'en est pas de même du reproche étrange déjà plusieurs fois adressé, entre les lignes ou non, aux *Wallonie* d'écrire le "fransquillon". Si peu d'importance qu'ait ce reproche, encore y fallait-il couper court : le public belge n'est déjà que trop prévenu — souvent avec raison, je le reconnais — contre son flot d'écrivains quelconques desquels il laissait mourir, en 1879, sans l'avoir hautement distingué, le grand Charles de Coster lui-même ! Un nouvel âge s'est ouvert, certes ; le pays prend enfin une conscience souveraine de sa valeur et de ses destinées, il se glorifie d'être au nœud précis de la civilisation et les esprits ouverts, même les sceptiques Parisiens, sentent qu'il va dire, comme au temps des Van Eyck et des Rubens, un mot retentissant. Voici ce qu'écrivait naguère des "petits Belches", l'incisif et peu accommodant critique qui s'est récemment révélé, M. Téodor de Wyzewa : " Les littérateurs belges, j'entends au
 „ moins M. Lemonnier et M. Picard, exercent méritoirement une
 „ rare vertu : la précision et la vivacité et la clarté du langage
 „ français. L'écriture du *Mort* est tout admirable, comparée aux
 „ nôtres : tous les mots y sont employés suivant un sens défini
 „ que l'auteur réserve à ces seuls mots. De là vient, dans ses
 „ phrases, une impression de bonne verdure, redevable en somme
 „ à leur honnêteté. Le journalisme, et notre légèreté naturelle,
 „ nous ont fait perdre le souci d'attacher aux vocables des images
 „ nettes et spéciales ; prenons garde que les Belges, un jour, ne
 „ nous enlèvent tout à fait la langue française, pour nous punir

„ de les avoir trop longtemps confondus avec Messieurs les „ Suisses ! „ (1) Révélation pour la majorité qu'un tel jugement. Affirmation troublante, mais nullement révélatrice pour ceux qui ont le sens exact de ce qu'a fait ces dernières années la Belgique pour l'art. Notre âge d'or littéraire commence, voilà la vérité ! Tout cela est enthousiasmant, mais se dissimuler le revers de la médaille serait folie : la jeune génération ne vaincra pas sur toute la ligne sans lutte; elle n'a pas trop de ses généreuses forces; et c'est pourquoi ceux qui frayent à tours de bras le passage où s'avance l'éblouissant et imprévu cortège, doivent veiller aussi à ce qu'on ne glisse pas malicieusement le moindre caillou derrière eux !

Depuis deux ou trois ans, on parle chaque jour dans un journal ou l'autre du „ mouvement wallon „; il existe, intense, et triomphera; mais il n'est que secondairement où beaucoup le croient tout entier.

On ne me suspectera pas de parti pris : j'ai, le premier, commencé dans le défunt *Wallon* une histoire de la littérature wallonne, qui sera reprise. La tâche, d'ailleurs, pour être assez délicate, n'est pas d'une longueur effrayante. Cette histoire sera peut-être une oraison funèbre — d'une chaude pitié à défaut d'autres mérites. Je le répète pour me défendre : nul plus que moi n'aime l'idiome maternel et ne voudrait le rajeunir, si c'était possible. Mais les plaisanteries à la caporal Golzau manquaient de sel en 1758 même. Que dire de leur centième réédition ? Les esprits non prévenus se rendent sans peine aux nombreuses raisons inébranlables qui imposent, aussi bien en Wallonie, province de langue française, de langue néo-latine, qu'en Bretagne, en Bourgogne, en Champagne, l'incomparable instrument des Villon, des Rabelais, des Corneille, des Bossuet, des La Fontaine, des Voltaire, des Lamartine, des Alfred de Musset et des Emile Zola.

(La fin au prochain numéro.)

CÉLESTIN DEMBLON.

(1) *La Revue Indépendante*, avril 1887.

CHRONIQUE DES ARTS.

EXPOSITION TRIENNALE.

A PRÈS les criaileries de mauvaise foi et la tempête d'insanités débitées par les dépotoirs quotidiens, il convient d'examiner un peu froidement ce qu'est en son ensemble cette exposition triennale et quel enseignement en découle.

Cet ensemble est évidemment moins mauvais que celui de la plupart des expositions antérieures. Fort peu de ces invraisemblables croutes qui déshonoraient les précédents salons, mais encore un nombre beaucoup trop considérable de choses nulles. Un arrangement infiniment plus heureux. A-t-on assez coassé contre le mélange de la peinture et de la sculpture ? Mais pour qui a des yeux et un peu de goût, il est évident qu'elle est, à quelques exceptions près, bien mieux logée cette année qu'autrefois dans le bassin de natation de la rue de la Régence, en son solennel isolement. Les deux énormes statues officielles de la grand'salle auraient-elles été moins abominables ?

Le placement est généralement assez heureux. Nous serions vraiment ! bien curieux de savoir où il eût été possible de placer convenablement les tigres de M. de Lalaing ? Cette considérable construction, non sans allure ni talent, étant destinée au plein air d'une grand'place publique, il était tout d'abord ridicule de l'exposer dans un local fermé, et on n'a pas le droit de se montrer bien exigeant pour l'emplacement. On a bien un peu entassé les sculptures en l'espèce de corridor final. Mais y a-t-il vraiment là une œuvre méritant mieux ?

Ce qui manque en ce salon d'honnête et propre apparence, ce sont des œuvres de réelle et grande valeur qui magnifièrent certains salons antérieurs. Nous passerons une très rapide revue de quelques œuvres méritant une attention — bien contradictoire parfois.

Von Uhdé a un tableau : la Cène. Cette toile a été trop discutée

pour que nous en parlions beaucoup. Nous la trouvons très belle, remarquable même, et cela nous suffit.

Ribot; spécialement le portrait du *père Breslau* et *Marie*, dans des tons noirs, anciens et enfumés, les seuls portraits pensés.

Hitchcock. *La culture des tulipes*, un très curieux tableau que j'aime énormément, d'une rare séduction, et bizarre.

Stobbaerts et ses merveilleuses étables, toujours très grand en de petits tableaux, d'une coloration puissante, contenant presque des émanations.

Et voilà pour la peinture. Après ces très beaux tableaux en sont d'autres encore, mais de moins haute allure. Un beau *Marie Collart* bien que généralement nous n'aimions pas sa peinture, très fausse. Un *Artan* rappelant ses meilleurs. Une très noble étude de *Browning*. *Mlle d'Anethan* : un quatuor d'une extrême délicatesse de ton. Un *Flameng* joli, mais une simple amusette. On parle, trop, de l'envoi de *Frédéric* qui certes sort de l'ordinaire, mais est loin de classer son auteur parmi les maîtres. La couleur en est toujours terne, désagréable et dépourvue de lumière.

Meunier, en somme, a envoyé un beau tableau, mais de plus un ouvrier, *le puddleur*, qui est la plus belle sculpture de beaucoup cette année. *Byens*, un portrait à voir. *Wertheimer*, un très amusant tableautin : *Ménagerie*.

Les sculptures sont toutes mauvaises. A extraire après Meunier, *Rodin* qui envoie trois groupes, dont deux bien curieux : *Ugolin* et *Idylle enfantine*. Ces deux bronzes, très remarquables, ont une hantise de *Donatello* qui empêche de les admirer à l'aise, car quelle vigueur, quel empoignement dans ce douloureux petit groupe de la douleur paternelle, et la gaité douce, un peu ironique, de ces deux mioches s'embrassant.

Et maintenant, pour notre plaisir particulier, signalons à l'animadversion des âmes sensibles, quelques fines ignominies. Tout d'abord, *Speekart* qui s'est amusé à présenter notre Meuse admirable et adorable sous la figure d'une abominable gourgandine mal lavée dans une pose indécente et prétentieuse au milieu d'un paysage de lavasse, d'un ciel d'eau de vaisselle.

Après lui, un Monsieur Van Severdonck qui a le toupet de se croire un artiste, parce qu'il met de sale couleur sur un bon châsis. Une *sortie de la Reine en voiture*. Franchement, la Reine qui aime tant ses chevaux, doit être mécontente de l'aspect plus que grotesque qu'on leur a donné. C'est une des plus plates cochonneries que nous connaissions.

Puis un sieur Cap, un Braerman, et enfin un épique personnage Levêque de Nivelles ! L'homme primitif s'explique. Celui-là, je n'essaierai même pas une analyse. Il est trop drôle.

Je vois que j'ai oublié deux bonshommes dont il est beaucoup parlé, Gervex et Beraud. Le premier a envoyé deux tableaux, l'un mauvais, l'autre détestable (le Dr Péan). Beraud silhouette très bien les gens, a beaucoup d'esprit. C'est joli, très drôle et fait très bien dans les journaux chromolithographiques, car c'est une infecte peinture.

Les anciens sont bien faibles, de Braekeleer, l'admirable, Verwée et tous les autres ! Les pastels de Stevens ne nous plaisent pas énormément, mais bien plus le noir que le jaune. Fantin-Latour a un grand tableau de portraits qui doivent être ressemblants, mais la plupart des personnages posent, et ce genre de portrait collectif a toujours un aspect désagréable.

Quelques pastiches du gothique, tels qu'on aurait dû les exclure comme œuvres non originales. Simples copies.

Et voilà en somme ce qui surnage de quelques visites à ce salon.

Morale :

C'est moins mauvais que de coutume, mais c'est encore si mauvais qu'il faut en venir à la seule conclusion possible, nécessaire même et logique. Après la suppression des médailles, la suppression des salons triennaux. Qu'on les continue en province pour amuser la badauderie et la sotte vanité de ces villes qui se targuent d'art, les prosaïques Gand et Anvers. Mais à Bruxelles, seigneur, ceux qui ont quelque chose dans le ventre sauront bien le montrer sans ces exhibitions, et les petites expositions restreintes ou particulières suffisent. On sait au moins, d'avance, si ce qui y est est de l'art ou non, et non comme ici ; on n'achète au

moins pas chat en poche, et quelle tromperie !.. Mais non, c'est toujours la même chose : On me prétend même que ce sont toujours les mêmes tableaux qu'on expose : on ne change que les étiquettes.

P. M. O.

LA MUSIQUE A BRUXELLES.

Bruxelles, Vendémiaire 87.

Il est indéniable que désormais, pour voir de succès leurs entreprises couronnées, nos directeurs de concerts et festivités musicales auront à faire un plus judicieux et plus artiste choix parmi les œuvres à présenter au public.

Énorme est le progrès accompli vers la compréhension d'un art vrai, par la masse auditrice; depuis trois ans l'accentuation est stupéfiante. Dans l'indifférence passent les œuvres qui passionnaient, il y a peu de temps encore; et tant d'œuvres phénix qui florissaient jadis dans l'imbécillité du goût public, inspirent maintenant une sorte de piété. Conspuées, les Rosalies et pleurnichades sentimentales ont fait leur retraite, et l'austérité raffinée, les sensations des grandes œuvres entendues et savourées, resplendent triomphalement là où grinçaient les chétives productions de bourgeois ès-conservatoire à l'art formés, lesquels furent les musiciens du milieu de ce siècle. Rares, de ces anciennes, sont les œuvres encore supportables. Les concerts populaires avaient commencé l'initiation, par l'audition de Berlioz, de Wagner, et aussi des vieux grands maîtres si délaissés dans nos théâtres. *Les Maîtres Chanteurs* furent pour nous la révélation du drame, après celle de la symphonie. Et depuis lors, si grande devint la passion pour l'art de Wagner, que la *Walküre* eut un succès presque apothéotique. Elle vient de reparaitre à la scène plus acclamée, mieux comprise, donc plus superbe et plus troublante, et devant cette si rapide imposition d'un art ignoré et raillé hier, Joseph Dupont, s'appête à mériter une nouvelle palme en disposant ses artistes à l'interprétation de *Siegfried*.

Les autres pièces reprises sont les habituées du répertoire : les *Huguenots*, *Robert le Diable*, *l'Africaine*, *Dragons de Villars*, *Mignon*, *Haydée*, etc., ce qu'il faut pour présenter au public la troupe nouvelle.

Nombreux sont les artistes réengagés : Engel, Séguin, Isnardon, Mmes Litvinne, Martiny, Legault.

Les nouvelles recrues sont : MM. Vinche, une basse très bien accueillie, possédant une voix fort belle; M. Bouy, baryton d'opéra-comique, chantant bien, mais un peu lourd; il rappelle à son désavantage le si parfait talent de M. Soulacroix; Mlle Lheria, chanteuse légère de grand-opéra, douée d'une voix rossignolante, très applaudie à son début dans les *Huguenots*; Mlle Storeel, une divette d'opéra-comique, à la voix quelque peu grêle, mais jolie. Mlle Haussmann, arrivée ici avec une réputation qui a quelque peu nui à son succès, est déjà remplacée par Mlle de Vigne, élève de M. Bonheur. Mlle de Vigne sera très appréciée, surtout si Mlle Deschamps n'est pas réengagée, ainsi qu'il en a été question (*). Celle-ci s'est fait entendre dans les *Dragons*, et nous a charmé; c'est une parfaite artiste; sa voix si belle a gagné une ampleur prodigieuse et son jeu s'est affiné.

Mme Laudouzy a fait, le jeudi 5, dans *Le Barbier*, un début ovationné. C'est une cantatrice admirable; naïve dans son jeu, ce défaut en a fait une plus parfaite et plus naturelle Rosine. Avec une telle interprète, l'opéra-comique pourra renaitre ici, si toutefois on fait un triage parmi les innombrables partitions (dont tant de mauvaises) qui sont ainsi titrées.

Mme Laudouzy a rossignolé comme un rossignol, et s'est fait applaudir par nous, après avoir exécuté des roulades, trilles, et autres gargarismes que nous sommes loin pourtant de trouver agréables.

M. Tournier, ténor, engagé en remplacement de M. Cossira,

(*) A rectifier ici l'erreur commise par beaucoup de personnes. Nous ne pouvons espérer Mlle Deschamps *cette année*. Mlle Blanche Deschamps ne pourrait être engagée à la Monnaie, qu'en résiliant son contrat avec l'opéra-comique de Paris, ce qui est infiniment peu probable. Mais, l'an prochain, qui sait ?

n'a pas réussi; il est remplacé par M. Engel, auquel succédera M. Maupas, dans l'opéra-comique.

M. Engel et M^{lle} Martiny sont devenus meilleurs encore (était-ce possible) dans l'interprétation des rôles de Siegmund et Sieglinde de la *Walküre*.

M. Seguin reste le Wotan impeccable que nous avons admiré l'an dernier.

M^{lle} Litvinne n'a rien gagné sur ses défauts; son chant, mou dans le récit, devient cri dans les " forte „; elle est suffisante, rien de plus.

Voilà tout, au sujet de la Monnaie. Passons à l'Alcazar, oui, à l'Alcazar! ne vous scandalisez donc pas! je n'ai nullement l'intention de vous entretenir des productions " artistiques „ (!) qui font le répertoire de la maison, ces abominables inepties, bêtes, grotesques, avec des prétentions à l'esprit, indignes fleurs des bas-fonds de la ville la plus spirituelle de la terre!

Non, mais quelques mots sur Thérèse, venue il y a quinze jours: Grande artiste! Oui, prodigieuse! l'ancienne cascadeuse, boute entrain des noces impériales, est devenue une grosse mère respectable, — aux allures lourdement nobles — à part une chansonnette qu'elle dit pour varier son programme. Thérèse a des chansons à elles, peu originales, en général, mais avec lesquelles elle vous fait frissonner, angoisser, pleurer. Il est inutile d'essayer l'analyse de son chant ou de son récit. C'est la simplicité même, mais la sincérité la plus absolue. Avec *la Glu* de Richepin, chanson bizarre et tragique, elle m'a fait passer une minute terrible.

Pour terminer, une excellente nouvelle artistique, Franz Servais vient de fonder une société de concert symphonique et chorale, qui donnera ses auditions chaque dimanche, à l'Eden-Théâtre. La société nouvelle débutera par la damnation de *Faust*. Nous ne doutons pas du succès le plus complet pour cette tentative: trop peu nombreux, les concerts populaires ont si bien mis notre public en appétit de bonne musique, que ce compliment à l'œuvre de Joseph Dupont était nécessaire.

LUDWIG GHELDRE.

UN CONCERT A VERVIERS.

M. Kéfer, le très zélé directeur de l'école de musique à Verviers, vient d'offrir aux dilettanti de là-bas un concert comme nous en avons rarement à Liège. Il y a quelques mois, il faisait exécuter d'importants fragments du Maître Richard Wagner, et priait Catulle Mendès d'en éclaircir les circonstances par une causerie didactique ; fin régal d'artiste. Cette fois, il a panaché son programme de noms divers, réalisant un ensemble digne de charmer les plus rebelles.

Le morceau de résistance du concert était la *Symphonie libre* d'Erasmus Raway, dont l'un des nôtres fit l'analyse, ce printemps. Cette étude nous dispense d'un complet examen de l'œuvre, laquelle s'est révélée plus clairement grandiose, par la souple et nerveuse exécution qu'en a donnée l'orchestre verviétois. A Liège, malgré les efforts très appréciés de M. Hutoy, l'orchestre, le pauvre orchestre surmené et déplorablement mou, avait si inextricablement emmêlé l'écheveau des thèmes (au finale, par exemple), que la ligne saillante, le trait de l'œuvre avaient été parfois noyés d'un flottement vague. M. Kéfer, au contraire, a réussi à mettre en plein jour bien net le dessin de la symphonie : à Liège — et à Bruxelles — plus de perlé dans les détails ; à Verviers, une vue d'ensemble large et fourmillante. C'est un beau résultat — dans une petite ville comme Verviers, pensez donc ! — et nous devons en savoir gré à M. Kéfer dont l'intelligence dévouée et active nous était depuis longtemps connue.

Aussi l'admirable *Symphonie libre*, avec sa texture compliquée et son unité saisissante, la Symphonie a réussi à vaincre l'inertie d'un public mondain, superficiel en général, et peu au fait de la musique sérieuse. L'auteur, malgré lui, s'est vu applaudir et ovationner à outrance. — Tellement que M. Kéfer songe, nous dit-on, à donner une seconde audition de la symphonie libre, qu'on va bientôt encore exécuter à Rotterdam et à La Haye.

Cette symphonie porte du reste aussi haut que nous pouvions l'espérer le nom d'Erasmus Raway. Nous avons déjà dit notre admiration pour l'œuvre et ne voudrions pas nous répéter ; mais

nous aurons encore à saluer Erasme Raway dans une nouvelle symphonie à laquelle il travaille, et dans son drame lyrique *Freya*, l'an prochain.

Les autres parties du concert verviétois étaient remplies surtout par deux virtuoses, deux grands artistes récemment révélés : nous voulons parler de madame Landouzy et de M. Théophile Isaye.

Madame Landouzy manie à son gré une voix faite de douceur et de caresses. Nous ne trouvons pas ici un énorme volume de son, mais un mélodieux instrument souple et tissu de grâce, aux inflections charmeresses. Madame Landouzy a détaillé à ravir l'air de Chérubin des *Noces de Figaro*, plus différentes mélodies de moindre valeur dont son talent a su cacher les faiblesses.

Le pianiste Théophile Isaye — le frère du violoniste — est un artiste de haute valeur. Il s'est fait entendre dans plusieurs fragments qui, malheureusement, n'ont mis en lumière que sa prodigieuse connaissance de la technique du piano, laissant deviner seulement les qualités plus profondes qui relèvent du *sentir*. Théophile Isaye quitta, jeune encore, notre Conservatoire pour suivre les leçons de Kùlack et de Liszt. Il peut se dire le dernier élève de ce maître, et l'un des plus remarquables peut-être. Aussi Liszt occupait-il une place relativement grande dans le programme du concert : le concerto en *mi-bémol*, et la sixième rhapsodie hongroise ; celle-ci vaut, de loin, mieux que le concerto.

Puis Théophile Isaye nous a fait entendre une œuvre de haut intérêt : les *Variations symphoniques* de César Franck. Des *Variations*, à cette époque, peuvent sembler étranges. Mais le maître de la jeune école française a su donner à ces compositions un vivant parfum de modernité, et une variété inépuisable. C'est un saisissant dialogue entre piano et orchestre, qui sort de l'ancien moule du concerto pour nous plonger dans un vertige d'impressions vibrantes. M. Isaye en a fait valoir la maîtrise, malgré la prodigieuse difficulté de l'œuvre.

Chose bizarre : Lassen est en Allemagne, Ruffer est à Berlin ; le Conservatoire de Liège tremblerait sur sa base à la pensée

d'exécuter un fragment de Raway, et, pour beaucoup de Liégeois, César Franck n'a cessé d'être un inconnu qu'après le concert lui consacré, il y a deux ans, à Bruxelles. Un pareil état de choses — trop ordinaire pour surprendre longtemps — doit pourtant cesser un jour! César Thomson est plus apprécié en Italie qu'ici; on trouve le portrait d'Isaye en Allemagne, mais pas à Liège; il a fallu Paris pour consacrer Marsick. Et, si M. Gevaert n'avait eu la très louable fantaisie de nous montrer César Franck bien ostensiblement, Liège l'ignorerait encore. Oh bonnes gens, bonnes gens de Liège qui vous enorgueillissez d'un Hennequin et ne tirez point gloire d'un César Franck!

D.-M.

PETITE CHRONIQUE.

Gustave Rahlenbeck, ancien rédacteur de la *Wallonie*, vient de perdre son frère. Nous nous associons à la douleur de notre ami avec toute la force de notre sympathie.

* * *

Bravo! Fernand Severin va éditer — à une époque encore indéterminée — un volume de vers; titre : *Le Lys*. Plusieurs fragments de ce recueil ont déjà paru dans *la Wallonie*, et d'autres y seront publiés quelque jour.

* * *

L'anthologie contemporaine dont nous avons annoncé la naissance, publie quelques fragments de Georges Rodenbach. Le poète a choisi *Le Coffret*, emprunté aux "Tristesses,, son premier volume de vers; dans " l'Hiver Mondain, ,, ces deux pièces : *Femme en deuil* et *Jardin d'hiver*; et enfin, à la " Jeunesse blanche, ,, il a pris entre autres ces deux très beaux poèmes : *Vieux quais*, et *Veillée de gloire* où paraît la force de Georges Rodenbach à faire vivre les images; puis encore des *dimanches*, paysage de ville, dont nous copions ces quatre vers :

Et voici que soudain les cloches agitées
Ebranlent le Beffroi debout dans son orgueil,
Et leurs sons, lourds d'airain, sur la ville au cercueil
Descendent lentement comme des pelletées.

*
* * *

Une triste nouvelle. Notre ami, Charles de Tombeur, vient de mourir. Les lettrés lui doivent la fondation de *la Basoche*, qui, la première, prit en Belgique la défense des idées qui sont les nôtres. Très diverses étaient les tendances des rédacteurs de *la Basoche*; Charles de Tombeur sut, par son tact, diriger vers un seul but brillant et fier les forces de ses collaborateurs. Lui-même, par ses goûts, son éducation scientifique et ses convictions en philosophie, se voyait porté vers l'école naturaliste; mais son intelligence éclectique, large et prompte, lui fit donner à sa revue ce grand éclat de modernité qui enfanta le recueil le plus profondément et subtilement artiste que nous ayons eu jamais en Belgique.

Hector Chainaye et Arnold Goffin — qui brillaient aux plus belles pages de *la Basoche* — furent ses grands amis littéraires; et peut-être leur influence sur lui fut-elle trop marquée. Sa vigueur brillante se heurtait à leur souple finesse; les rayons de son grand soleil rouge avaient honte devant ces deux adorateurs d'une Tanit mystérieuse et pâle; sa force de beau sanguin lui semblait brutale au souvenir des compositions modernes et de leur intensité grêle et fluide.

C'est pourquoi son activité scintillante, révélée à ses premiers essais, n'a point tenu toutes ses promesses. Quelques contes vivants, à l'écriture joliment ouvragée, sont tout ce qui nous reste de lui. Mais il meurt à 23 ans, et sa grande facilité à produire, non moins que son talent très artiste de voyant et d'intuitif, nous promettaient une œuvre attendue avec confiance.....

Tous ceux qui ont connu Charles de Tombeur, s'associeront à nous pour regretter douloureusement le bel écrivain qu'il serait devenu, — et l'artiste volontaire à la bonne cordialité souriante, que nous avons aimé.

*
* * *

M. Maurice Waller nous fait ce grand honneur de s'occuper de nous. En outre Il a jugé à propos de donner solennellement à l'histoire littéraire du XIX^e siècle ce document précieux: " à partir du 12 octobre mil huit cent quatre-vingt-sept, M. Maurice

Warlomont (*) retire sa protection à la *Wallonie*. „ Ceci, bien que très grave, aurait pu se passer de discussion. La *Wallonie* se serait rongé les poings, solitaire, avec le grand silence de la douleur et des désespoirs sans remède.

Mais M. Max Warlomont dépense des trésors d'esprit contre quelques-uns de nos amis, lesquels ont refusé de collaborer à une œuvre de rancune personnelle.

Oui, la *Jeune Belgique* rit à gorge déployée. Pensez donc, Georges Khnopff, Emile Verhaeren et Georges Rodenbach — trois inconnus — l'ont abandonnée! Eh bien, Siébel en mirlitonnera plus à l'aise : il est des supériorités qui gênent. Et, comme ces trois artistes empruntaient leur seul éclat au Poète-Soleil Warlomont, ils redeviennent des chevilleurs pitoyables s'ils lui tournent le dos; c'est évident.

Aussi la *Jeune Belgique* ne tarde pas à leur rendre justice. Dans le numéro de ce mois s'étaient quelques brèves insinuations dirigées contre l'un d'entre eux, et terminées par cette trouvaille :

“ Quant à M. X., il est de ceux que, littérairement, l'on ne salue plus. „

Il est triste pour notre ami de perdre un salut aussi littéraire que celui de M. Warlomont. N'importe, il y a des surprises amusantes.

* * *

Le quatrième volume de l'*Almanach de l'Université de Gand* paraîtra au mois de janvier prochain. Les étudiants belges et étrangers sont appelés à y collaborer; leurs articles seront examinés par le comité de publication et insérés s'il y a lieu.

Les manuscrits doivent être adressés, avant le 10 novembre, au secrétaire, M. Paul Bergmans, rue Guinard, 18, Gand.

* * *

Nous publierons dans la prochaine livraison une étude de Jules Destrée sur les musées gothiques de Francfort et de Cologne; un article d'Hector Chainaye à propos de Charles de Tombeur, etc.

(*) Nous employons cette dénomination comme plus respectueuse envers un ancien « protecteur ». On s'en souvient, l'auteur de *Lysiane de Lysias* ayant remarquablement pastiché le *Vice suprême*, voulut satisfaire l'impatience des lettrés et dévoila son vrai nom.

PHOTOGRAPHIE INSTANTANÉE

M. ZEYEN.

137, boulevard de la Sauvenière, 137

L I È G E.

Spécialité d'agrandissement à la lumière électrique.

FABRIQUE DE PIPES DE HENRI ZUBRODT,

Place du Théâtre, 11, Liège.

Porte-cigares en écume de mer, ambre et racine de bruyère.

— Pièces de commande, Écussons, Initiales, Portraits,
exécutés en 24 heures

RACCOMMODAGES.

INDE
PERSE
CHINE
JAPON

M^A. SERRURIER-BOVY

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 38

L I È G E

ARTICLES
DE
MÉNAGE



ORFÈVRERIE
ARGENTÉE

H. FONDER-BURNET,

48, rue du Pont-d'Ile, Liège,

AGENT GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE DE LA
PEINTURE FRANÇAISE.

Cette Peinture, préparée à base de céruse et d'huile de lin, est toute prête à employer; elle est brillante et siccativ. Sa qualité ne laisse rien à désirer, son mélange étant absolument composé comme celui fait par les peintres les plus expérimentés. Son emploi sur boiseries, murs, meubles de fer ou bois, grosses voitures, etc., la place à la portée de toutes les personnes désireuses de conserver en bon état leur matériel agricole, industriel ou autres.

L'assortiment se compose de 42 nuances, en boîtes de 1, 2 et 5 kilog., à fr. 1-10.

Allumettes Suédoises (Kaiser-Holzer), 20 fr. les 1000 boîtes.

» **Nilson**, bout noir,

fr. 9-50 les 1000 boîtes.

L'INDÉPENDANCE MUSICALE ET DRAMATIQUE

Revue paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois

Abonnement : un an **24** francs, six mois **13** francs

Bureaux : 18, rue Guénégaud, 18, Paris.

LA JEUNE BELGIQUE

Paraissant le 1^{er} de chaque mois en livraison de 32 pages

Prix d'abonnement 7 francs

Administration : 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

L'ART MODERNE

Revue critique des Arts & de la Littérature

Paraissant le Dimanche

Abonnement : 10 francs par an

Administration : 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

LA VIE ARTISTIQUE

Courrier hebdomadaire illustré des ateliers et des expositions

DIRECTEUR . A HUSTIN

Bureaux à Paris. **42, rue de Chabrol.**

Abonnement : un an, dix francs.

Chaque numéro (16 pages de texte) contient un article de M. Roger Ballu.

VIENT DE PARAÎTRE :

LES FUMISTES WALLONS

par **L. HEMMA.**

Un joli volume petit in-8, imprimé en bistre sur papier crème,
orné d'un croquis par Armand Rassenfosse.

En vente aux bureaux de la Wallonie : Prix **2** francs.

Quelques exemplaires sur Hollande sont en vente au prix de 5 francs.

20 Novembre 1887.

LA
WALLONIE

QUAND MÊME.

Des presses de H. Vaillant-Carmanne, à Liège.

L'INDÉPENDANCE MUSICALE ET DRAMATIQUE

Revue paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois

Abonnement : un an **24** francs, six mois **13** francs

Bureaux : 18, rue Guénégaud, 18, Paris.

LA JEUNE BELGIQUE

Paraissant le 1^{er} de chaque mois en livraison de 32 pages

Prix d'abonnement 7 francs

Administration : 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

L'ART MODERNE

Revue critique des Arts & de la Littérature

Paraissant le Dimanche

Abonnement : 10 francs par an

Administration : 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

LA VIE ARTISTIQUE

Courrier hebdomadaire illustré des ateliers et des expositions

DIRECTEUR . A HUSTIN

Bureaux à Paris. **42, rue de Chabrol.**

Abonnement : **un an, dix francs.**

Chaque numéro (16 pages de texte) contient un article de M. Roger Ballu.

VIENT DE PARAÎTRE :

LES FUMISTES WALLONS

par **L. HEMMA.**

Un joli volume petit in-8, imprimé en bistre sur papier crème,
orné d'un croquis par Armand Rassenfosse.

En vente aux bureaux de la Wallonie : Prix **2** francs.

Quelques exemplaires sur Hollande sont en vente au prix de 5 francs.

LIENS OCCULTES.

II.

LE souvenir, cette âpre jouissance, cette amère volupté, cette nouvelle et affinée possession de ce qui fut avec la conscience constante de l'irréparable qui nous en sépare, finirait souvent par céder à cette dernière sensation — et par nous étouffer — si nous étions seuls à en supporter le poids, trop grandiose pour la misère de notre nature. Fiévreusement nous cherchons des yeux quelqu'un qui, avec piété, a emporté comme nous en son âme des reliques du passé. Les souvenirs s'échangent, les impressions se communiquent, et dans cette résurrection du passé, le trop plein de l'âme s'épanche en un doux soulagement; et ce pieux pèlerinage vers le jadis mêlé constamment à la perception du présent donne une illusion qui émousse la sensation de l'irréparable et insinue une vague espérance là même où l'espérance semble impossible.

Plongée dans la tyrannie des souvenirs, obsédée par la vision du drame blême où avait sombré tout ce qui était sa vie; sentant et voulant sans cesse la présence de Julien à ses côtés, parfois suffoquée par une pensée, une parole, des bouffées de souvenirs, ainsi vivait Monique.

Gontrand Melpas avait dû se rendre quelques fois chez la jeune femme soit pour lui demander un avis, soit pour la mettre au courant des résultats de la publication dont l'avait chargé son ami.

Et le jeune artiste apportait à Monique une page peu connue de la vie de Julien: l'époque des débuts. Il y avait dans ses récits ce baume reconfortant qui nous met, palpitants pour les êtres chers, à l'affût d'une parole de chaude tendresse ou d'admiration que notre orgueil dédaignerait peut-être pour nous-mêmes.

Peu à peu Gontrand et Monique étaient devenus nécessaires l'un à l'autre; seul, chacun se sentait incomplet, et il s'établissait entre eux une sorte d'affection d'autant plus vive qu'elle était née dans la douleur, car Gontrand souffrait aussi cruellement de la mort de Julien, son Ami. Et ainsi ses visites s'étaient continuées — tout naturellement.

Aux yeux de la jeune veuve, Gontrand avait ce prestige pénétrant des choses aimées par ceux qui nous furent chers; puis il avait aimé Julien, il avait partagé sa vie, ses luttes, il avait reçu ses confidences, enfin traînait autour de lui comme un parfum de l'être disparu. Leur vie autrefois avait été si étroitement liée, qu'à présent dans les ténèbres où flottait l'âme de Monique, ils lui apparaissaient vaguement confondus; par instants, elle les enveloppait tous deux dans une même tendresse, et croyait remplir un pieux devoir envers le défunt en reportant sur Gontrand l'amitié qu'il avait eue pour celui-ci.

Le physique du jeune homme incitait d'ailleurs à cette confusion psychique, à ce naïf mensonge d'une âme malade. Frêle, un peu féminin avec sa chevelure blonde, soyeuse et comme vaporeuse en son ébouriffement, avec sa figure d'enfant, au teint frais, ombrée à peine d'un mince duvet; les yeux assez grands, d'un bleu tendre, avaient ce voile de la rêverie, rideau derrière lequel s'isolaient les fières méditations. La voix était onctueuse, mate et telle que la pensée semblait venir directement à l'esprit de l'auditeur et qu'on n'en percevait le timbre que par une sensation rétrospective. Et dans toutes ses manières quelque chose de vague, de flottant, d'insaisissable qui s'insinuait magnétiquement dans les confiances; dans toute sa personne, un manque de vouloir, comme si la pensée avait été à la dérive dans le rêve.

Comment se défier de cet être tout en sensibilité, si faible qu'à se le figurer aux prises avec la vie, Monique se sentait angoissée? N'était-elle pas moralement plus virile que lui, et n'y avait-il pas dans son affection une velléité vague de protection, comme un parfum de cette fleur de maternité jusque là inclose chez elle?

Livrée à elle-même, la jeune femme éprouvait un malaise

inquiet et elle ne retrouvait le calme que lorsqu'elle sentait Gontrand à ses côtés; il était la consolation comme les faibles peuvent être la consolation, l'appui des forts comme l'enfant le soutien de sa mère. Quand sa pensée coulait à l'esprit de Monique, c'était la musique des remembrances et les heures passaient furtives en une tiède mélancolie; et il avait ce charme pénétrant de l'amour qui ne prétend pas à la conquête.

Dans les fièvres de sa chair ardente, alors que lâche était sa volonté dans cet embrasement de tout son être, parfois la jeune femme se demandait épouvantée si un jour elle ne finirait pas par succomber; mais la présence de Gontrand, en la rappelant au culte des souvenirs, suffisait à ramener en elle la sérénité comme la prière dans une âme naïve. Ainsi Gontrand semblait à Monique une apparition bienfaisante, auréolée de fluide candeur, et son amitié pour lui, pensait-elle, s'offrait vers Julien comme un encens à la mémoire de celui-ci.

Ainsi ce cœur avide d'aimer en était donc arrivé à se justifier de ce qui dans la vie est tout spontané et se passe de justification; elle se justifiait alors qu'elle n'eût osé formuler une accusation contre elle-même.

Pour Gontrand, il n'avait pas été longtemps à se méprendre sur la nature de ses sentiments.

Au contact de ce poème de la chair, il avait entrevu un de ces amours aux crises surhumaines, fulgurantes, un de ces amours qui tordent, embrasent, consomment, ou qui vous jettent ravi dans un infini de jouissance, un amour où la volupté paraît grandie, sanctifiée par son excès même. En son âme d'artiste, cette sensation était singulièrement affinée par la contemplation extasiée de cet esprit d'élite; elle lui apparaissait comme une vivante antithèse, comme un affolant paradoxe, poétisée encore par le charme pénétrant et subtil de la tristesse où elle vivait recluse. Au bout de peu de temps il s'était donc senti enlever par la passion comme une feuille dans une tourmente implacable. Le malheureux se trouvait dans un dédale désespérant: Loin de Monique, la vie était pour lui impossible; pourtant, vaguement,

il savait chimérique toute espérance; il se sentait si faible près d'Elle! Était-il à ses yeux autre chose qu'un ami?

Pour s'encourager: il allait, se persuadait-il, remplir un devoir à l'égard du cher trépassé en prenant sous sa protection cette femme qui languissait dans une solitaire tristesse; mais près d'elle il était intimidé par l'austère mélancolie qui traînait autour de Monique.

Et il était faible, et il était désespéré et quand il évoquait le souvenir de l'ami, ses souffrances s'ajoutant à ses regrets, il se sentait perdu de volonté, sa voix oppressée voltigeait à peine distincte. Il y avait dans toute sa personne un découragement de vivre que Monique voulait attribuer uniquement à l'écrasante pesée des souvenirs, mais qui la remuait singulièrement. Mais il n'osait avouer ses tortures et il repartait désespéré.

Ne plus revenir... plutôt l'âpre souffrance et la revoir. S'éloigner, chercher le calme... le calme lui faisait horreur. " La vraie école de l'artiste est la douleur, „ se disait-il, pour masquer sa faiblesse. Et il revenait.

Un jour. " Il faut à l'artiste quelqu'un qui s'intéresse à ses luttes, qui suive pas à pas le douloureux enfantement de ses œuvres. L'amitié? Quel ami peut s'intéresser à nos efforts autant qu'à ses propres travaux? Il lui faut quelqu'un dont la vie soit la sienne, il lui faut un appui, car l'artiste est un être faible en raison de sa sensibilité et de l'acuité d'impression de ses nerfs. L'orgueil? Ah! Oui, lutter, retiré dans son orgueil, est-ce possible? On relève la tête sous les regards, mais qui sait les grincements de dents échappés dans la solitude? La femme seule peut le soutenir; car dans toute femme, outre les caresses de l'amante, il y a les ouateuses délicatesses d'une mère, où peuvent se reposer ses fibres douloureusement vibrantes... „ Gontrand frémit de la témérité de ses paroles. " Je me trahirai! pensa-t-il, et ce serait me condamner à ne plus la revoir. „

S'éloigner, il ne savait pour combien de temps; fuir, il ne savait où, mais il fallait fuir! Peut-être... qui sait... peut-être le regretterait-elle un peu... insensé! Qu'était-il aux yeux de Monique?

Comment vivre loin d'elle ? Mais il le fallait ? " Il le faut ! Il le faut ! Se répétait-il pour se convaincre. Il le faut ! Et puis ce sera une nouvelle épreuve... et mon art... „

Dans une de ces fièvres d'énergie propres aux faibles, il fit ses préparatifs ; puis il se dirigea vers la demeure de Monique avec cette arrière-espérance que son amie aurait peut-être un mot pour le retenir. Il lui annonça son départ d'un air de résolution résignée, d'abattement enfiévré qui était pour ainsi dire un aveu.

" Vous partez ! Que je vais être seule désormais... „

Brusquement, elle se tut, effrayée à ses paroles, sans trop savoir pourquoi. Puis, par un instinct qui nous pousse souvent à noyer dans un afflux de paroles, même maladroites, une première maladresse :

" Mon Dieu ! devez-vous absolument partir ? Ce n'est pas pour longtemps, au moins... j'espère qu'à votre retour vous viendrez me sauver... me rendre visite ?

— Oh ! oui... „

Il y eut un silence oppressant ; ils sentaient les idées leur manquer ; plus ils les cherchaient désespérément, plus elles leur échappaient, insaisissables. Elle eût voulu trouver une phrase décente pour le prier de rester ; lui frémissait du désir de lui exprimer pourquoi il fuyait quand sa vie était près d'elle. Mais une grosse émotion s'appesantissait sur eux et leur engourdissait l'esprit.

Par ce silence troublant et scrutateur, un coup de lumière se fit soudain dans l'esprit de Monique et pour la première fois son âme fut mise à nu aux yeux de sa conscience.

Gontrand ne se sentait ni le sang-froid ni la lucidité d'esprit nécessaire pour amener la jeune femme à entendre l'aveu de son amour. Il craignait de commettre une maladresse ; il eut une brusque résolution et il partit, il s'enfuit presque, en jetant un mot d'adieu.

La vue soudaine et nette de son amour avait jeté Monique dans un tel bouleversement que d'abord elle en eut la sensibilité comme paralysée. Puis la souffrance et la passion se redressèrent

violemment devant sa conscience; elle sentait combien Gontrand l'avait pénétrée de toutes parts, combien il faisait partie de son existence. Elle avait cru vivre dans la pensée du trépassé, et, inconsciemment, elle s'était imprégnée de l'être de son ami, s'était abreuvée avec délices à un nouvel amour. Amour sacrilège ! Ah ! les dernières paroles du moribond, n'était-ce pas une prophétie ? Elle s'était révoltée alors ! Elle était indigne de Julien ! Ce cœur généreux avait eu beau s'efforcer de l'élever vers lui, lui donner quatre années de bonheur, elle était restée les pieds dans la boue ; elle n'était qu'une ingratitude ! Et pourtant non, elle l'aimait toujours passionnément, ses regrets n'étaient pas une vile comédie.

Torturée de remords, elle se replongeait dans le monde des souvenirs : elle revoyait une à une les reliques du passé ; elle relisait les œuvres de Julien, se rappelait ses doutes, ses abattements à tels passages et ses joies, ses élans de confiance à tels autres ; longuement elle contemplait son portrait, se rappelait des jeux de physionomie. Pourtant l'image de Julien était toujours présente à ses yeux : son regard, ce regard implacablement scrutateur de la dernière nuit, l'hypnotisait toujours ; mais il lui semblait que tout à coup Julien allait se retourner d'elle : dégoûté de tant d'indignité. En lui, elle cherchait le courage, elle implorait son secours.

Mais l'être de Gontrand avait imprégné tous ces objets ; sa pensée vibrait à chaque page du livre feuilleté ; sa voix autour d'elle, bruissait sans cesse pénétrante et magnétique.

Les nuits, cet impitoyable combat ne s'apaisait pas ; car les nuits elle sentait Julien à ses côtés ; il revenait l'enlacer, lui embraser la chair dans un vain désir jamais satisfait, toutes les nuits elle dormait dans ses bras. Par un vol impie ne se dérobaient-elles pas à lui ? N'était-ce pas *l'autre* que, angoissée, elle suivait en son esprit ? Ne le voyait-elle pas, chétif, livré à ses souffrances ?

Car elle comprenait maintenant ; elle se rappelait des détails, des nuances, des intonations, des tours de phrase, des attitudes où, malgré Gontrand, suintait l'amour.

Par des retours brusques : l'aimait-elle réellement d'amour ? N'était-ce pas plutôt son amitié inquiète de le savoir souffrant lui, le faible, le doux, le tendre ? N'était-ce pas la reconnaissance pour le baume de consolation qu'il lui apportait autrefois, pour le calme que, par sa seule présence, il ramenait dans sa chair. Oui, le calme ! Était-ce de l'amour, cela ? N'était-ce pas lui qui la reconfortait, qui la fortifiait contre tout égarement ? C'était donc une sainte amitié ; et maintenant qu'il était loin, elle se sentait faible ; seule la présence de Gontrand pouvait lui rendre la paix, la rappeler au souvenir du défunt, la rendre tout entière à son amour....

(A suivre.)

AUG. HENROTAY.

LES CIERGES.



INDEXES de feu, cierges — Ils s'allument les soirs,
Doigts mystiques dressés sur des chandeliers d'or,
A minces et jaunes flammes, dans un décor
Et de cartels et de blasons et de draps noirs.

Ils s'allument dans le silence et les ténèbres,
Avec le grésil bref et méchant de leur cire,
Et se moquent et l'on croirait entendre rire
Les prières autour des estrades funèbres.

Les morts, ils sont couchés très longs dans leurs remords
Et leur linceul très pâle et les deux pieds dressés
En pointe et les regards en l'air et trépassés
Et repartis chercher ailleurs les autres morts.

Chercher ? Et les cierges les conduisent ; les cierges
 Pour les charmer et leur illuminer la route
 Et leur souffler la peur et leur souffler le doute
 Aux carrefours multipliés des chemins vierges.

Ils ne trouveront point les morts aimés jadis,
 Ni les anciens baisers ni les doux bras tendus,
 Ni les amours lointains, ni les destins perdus ;
 Et les cierges ne mènent pas en paradis.

Ils s'allument dans le silence et les ténèbres,
 Avec le grésil bref et méchant de leur cire
 Et se moquent — et l'on entend gratter leur rire,
 Autour des estrades et des cartels funèbres,

Ongles pâles dressés sur des chandeliers d'or.

EMILE VERHAEREN.

QUAND ELLE RIT.

QUAND elle rit, c'est une éclosion subite, un épanouissement de rose sur ses lèvres. Follement, en fusées éperdues, en claires cadencées de timbres mélodieux, vont s'égrenant ses trilles, légers et gazouilleurs comme une chute de perles — et tout son corps en tressaille, son petit corps douillet de blonde grasse, fraîche et blanche comme une pêche d'Août.

Quand elle rit, ses yeux se ferment, de petits yeux verts qu'on dirait enchâssés dans du velours ; et de multiples fossettes se creusent sur son visage, de rondes fossettes aux capricieuses

allures, qu'on voudrait lui voler au passage, comme des porte-bonheurs.

Oh ! jolies larmes perlées qui lui roulez sur les deux joues, tandis que ses blondes mèches s'envolent sous ses spasmes éperdus, puissiez-vous être seules désormais à scintiller sous ses paupières, — sous ces longues paupières que tant de chagrins et tant de douleurs ont déjà mouillées.

FRITZ ELL.

AIR NUPTIAL

pour la Seule

et parmi le millier des ramures du monde !
Vaste du manque aux Yeux de regrets du serment
qui d'aurore en néant évagueraient sur l'onde
la mémoire des mers s'éveille indulgemment :

eaux d'ingénuités sans rives aux légendes
en qui dorment les ans mes plus uniques soirs.

Il me souvient douleurs de nuits à moi guirlandes :

et mes mains qui seraient les palmes des espoirs
Tendent qu'en vérité plus pure que miroirs
Mon désert a goûté des ailes les plus grandes
le dernier vent de gloire et le seul qui ne ment :

Il me souvient douleurs de nuits à moi guirlandes
Que sur les mains de gel de mes départs d'hivers
Ont pleuré vos vrais Yeux aux merveilles ouverts.

par vous l'heur de ma Tête est levé sur les hommes.

Mais au passé qui n'est perdu de paradis
 (l'une et l'un là haïs de l'ennui de nulle ire)
 Mais au végétal or des nids et des midis
 murmurez vous voilant de vos longs doigts de sommes
 Que vous venez mourir en songes d'univers
 A ma parole morte à votre lèvre veuve :
 O l'épouse en vouant aux épines d'hier
 l'intégral et seul deuil parmi la seule épreuve
 sœur par l'exil et la malheure de la mer :
 (l'une et l'un douloureux de vouloir et ne dire)
 Tressaillant des émois à divulguer l'avçu
 O l'épouse en quel vent de mille ailes d'adieu.

et parmi le millier des ramures du monde !
 Vaste du manque aux Yeux de regrets du serment
 la mémoire des mers s'éveille indulgemment.

Que le présent de lis et de roses redonde :
 nous vivons les vainqueurs plus doux que les oiseaux
 (l'une et l'un là haïs de l'ennui de nulle ire)
 et sur l'étang longtemps susurrant de roseaux
 s'évanouissent loin et loin s'évanouissent
 nos angoisses de plaine et de soir qui languissent :
 et la moire à longtemps de lumière aux longs plis
 varie en songes d'air les sourires pâlis
 au moment qui ne s'est rappelé qu'il est l'onde :
 et nous ne sommes plus et nous ne sommes plus
 l'une et l'un douloureux de vouloir et ne dire
 ardent l'azur muet des sanglots impollus

Ah nous ne dirons quoi que ne dira le monde !

Vaste du manque aux Yeux des regrets du serment
 la mémoire des mers s'éveille indulgemment.

au Maître de l'Instrumentation poétique

à

RENÉ GHIL

en toute sympathie et admiration.

RÉSURRECTION

LES torpides nuits du nivescent boréal,
 Oh ! puissent résurgir les Gloires opalines
 des soleils lustrant tes prunelles sibyllines,
 efflorescence d'or blémi de floral !

Ton Triomphe, serti de brocart idéal,
 royalement s'éploie aux plis des mousselines,
 et ton émoi se pâme aux violes câlines
 dont t'atteste l'espoir de mon serment féal.

Voici mourir en les soirs d'or l'astre du rêve :
 Voici renaître l'aube où la tendresse brève
 languit lente et dolente au creux des violons !

rumeur perpétuant ta pamoison charnelle.
 Oh ! un peu de la nuit qui serait éternelle !
 Un peu du soir qui saigne au cœur bleu des vallons !

ACHILLE DELAROCHE.

WATER COLOURS.

A Jules Destrée.

CARNAVAL.

VOIX lointaines au lointain éteintes — voix lointaines fatiguées chantant la dernière chanson — claires notes des masques dans la rue noire aux vitrines closes — rouges ; blancs verts et jaunes, appels de plaisir — éclats de rires aigus — beuglements des trombones assourdissants et crin crin des violons, intrigues bruyantes, engueulades au café dans l'affairement des garçons et le miroitement des lustres dans les glaces ; costumes de tous temps et de toutes couleurs, reines et mousquetaires, sultans, cocottes et cocodettes, clowns bariolés à la bouche rouge comme une blessure, blancs pierrots déambulant les mains aux poches. Arlequins noirs et roses colombrines — Masques, évocateurs de la fantastique et douce cité de Bergame où, dans un déluge de soies et de moires blanches, dort Pierrot le grand Roi blanc...

Voix lointaines au lointain éteintes — voix lointaines brisées, chantant la dernière chanson — le carnaval d'aujourd'hui et le carnaval de toujours.

PRINTEMPS.

A Paul Tiberghien.

Flowers frail as the Clouds and in
their colouring as gorgeous as
the Heavens.

THOMAS DE QUINCEY.

LE printemps radieux, la joie et l'espérance et ainsi que l'eau des sources, dans le bruit des cascades coulent les doux arpèges chantant le renouveau, la joie et l'amour dans la

soudaine expansion des cœurs. Le printemps des fleurs qui s'entr'ouvrent et des arbres qui bourgeonnent, le vert tendre des gazons naissants et l'enveloppante caresse des premiers soleils. Reviennent les ciels bleu d'azur avec les blancs nuages éclatants, pareils à des fragments de torses gigantesques — les ciels gris, de ces gris lavés d'aquarelle, les ciels gris d'où tombent les pluies fines et chaudes qui verdissent les parcs, les grands parcs où de blancs amours joufflus retiennent en leur bras le cou des cygnes.

VIEILLE VILLE.

A Iwan Gilkin.

Beuglant sur la cité sa clameur rauque et morne
Le veilleur sur la tour a soufflé dans sa corne.

(Le veilleur, I. GILKIN.)

DIX heures du soir — le mouvement cesse — les bruits s'apaisent et meurent peu à peu dans Louvain la Ville — Louvain la vieille — Louvain la Catholique, la Ville aux Couvents et aux Béguinages, aux Églises et aux Chapelles multiples. — Noire et sombre dort Saint-Pierre, la majestueuse cathédrale, évoquant la ferveur terrible des siècles passés, avec les lumières multicolores des petites maisons collées à ses flancs, la faisant semblable à une noire couronne constellée de gemmes.

Le Béguinage ensuite — un carré de petites rues blanches aux maisons blanches, où vivent et prient les âmes mortes, les âmes mortes des petites vieilles au manteau noir à capuchon — glissant comme des ombres dans les rues silencieuses.

Puis les vieilles rues, les vieilles rues aux vieilles maisons avec leurs toits de tuiles rouges et leurs pignons en escalier — et les ponts sur la rivière avec l'attirance horrible et triste de l'eau noire, coulant rapidement avec le bruit doux d'une plainte, et la luisance d'une fenêtre au loin apparue longuement reflétée dans l'eau qui fuit.

Glissant légèrement au ciel, la lune doucement sort de dessous les nuages, illuminant les fenêtres dentellées de l'Hôtel de Ville, tandis que coupant le silence au loin dégringolent les carillons et corne la trompe du veilleur.

Dans le clair de lune qui fait miroiter les toits d'ardoise et argente d'une ligne indécise les légers remous de la rivière dort Louvain la Ville.

KERMESSE FLAMANDE.

A André Fontainas.

Tournez, tournez bons chevaux de bois
Tournez cent tours, tournez mille tours.

(VERLAINE. Romances sans paroles.)

DANS la tombée du soir, troublant l'habituel calme des Dimanches, un grouillis de monde descend vers la Place. Couturières alertes et calicots parés, servantes et bonnes au bras de leurs soldats, bourgeois endimanchés encerclés de familles glapissantes. Tout cela court, se bouscule, crie et chante dans les sifflets modulés d'appel, le roulement des fiacres encombrés et les beuglements rauques de la corne du tram à vapeur.

Enguirlandée de lumières, vacillants lampions et lanternes vénitiennes, dans l'assourdissement des coups de grosse caisse, et l'éclat des pistons avec l'odeur nauséabonde et fade des fritures — noire de monde apparaît la Place. Tournent et tournent les chevaux de bois, au son de la flûte, au son du tambour, gonflant les jupes et tournant les cœurs. Crépite le bruit sec des carabines et grincent les cordes des balançoires, dans les provocations des musculeux hercules au caleçon de velours noir coupant le maillot rose. Glapissent les marchands de cristaux et de porcelaines, hurlent les chefs Peaux-Rouges, s'inclinent des photographes exhibant des portraits au milieu des coups sourds des

dynamomètres. Et tandis que des gens se déboutonnent devant des tables poissonnières... la lune se cache derrière un nuage.

Enguirlandée de lumières, vacillants lampions et lanternes vénitiennes dans l'assourdissement des coups de grosse caisse, et l'éclat des pistons avec l'odeur nauséabonde et fade des fritures — noire de monde apparaît la Place.

PLUIE.

A Joris Karl Huysmans.

Où le temps des grandes pluies est venu. .

(A Rebours.)

TOUT le jour il a plu. A torrents, en cataractes, les eaux ont tombé du ciel lugubre. Et maintenant c'est le calme du soir, dans la chambre attiédie où le silence n'est troublé que par le tic-tac régulier de la pendule, et comme si elle-même était fatiguée, mollement et doucement tombe la pluie, chantant la douce chanson humide, effleurant les toits mouillant la terre avec le bruit mou de baisers envolés. Par moments elle redouble, battant les vitres, rebondissant sur les toits de zinc et l'on croirait entendre alors le bruit sinistre des vieux meubles craquant dans les nuits sèches.

Le bruit cadencé d'un pas au loin, qui se rapproche, se rapproche, passe bruyamment devant le volet fermé et s'éloigne en s'adoucissant sur le trottoir humide.

Tout le jour il a plu... Sous le ciel d'un jaune sale d'où tombe l'averse, des parapluies glissent sur les trottoirs luisants polis comme des glaces, des gens sautent dans des flaques d'eau, gesticulant derrière les trams qui filent doucement pareils à de blancs corbillards. Les mains aux poches, des gavroches sifflent réjouis, tandis que des femmes, les jupes retroussées, traversent les rues en courant et que des gens bien mis se réfugient sous

les porches, pendant que des rosses traînant des fiacres crottés se réfugient vers les gares.

Vers les gares..... Dans le continu va et vient des voyageurs, l'affairement des commissionnaires et des employés empilant des malles, les déchirants appels des locomotives et les heurts sourds des plaques tournantes, tout un monde lointain surgit brusquement devant moi en même temps que reviennent adoucies, en grisailles, des impressions de pluies entrevues en voyage.

C'est sur le Rhin d'abord, près de Mayence. Un nuage qui crève brusquement au-dessus d'un petit bateau à vapeur, brouillant tout, l'encerclant complètement des grosses gouttes d'une pluie chaude qui ne mouille pas. Et tout à coup le soleil perçant les nuages blancs illumine la pluie, et là-bas dans la verdure, ses rayons éclairent en plein les ruines d'une vieille tour, pendant que s'arrondit lentement l'arc-en-ciel aux sept couleurs.

La scène change brusquement. D'un jaune uniforme est devenu le ciel et c'est à Londres, un jour de brouillard, sur le London-Bridge. Tristement une petite pluie froide tombe sans bruit, transperçant les affairés qui se hâtent vers la Cité. Sur le pont, un entrecroisement continu de véhicules de tous genres, camions surchargés de caisses en bois blanc estampillées de lettres noires, handsoms et cabs pressés filant rapidement dans le bruit des fouets qui claquent, les appels répétés des conducteurs, mettant des taches lumineuses dans ce paysage sombre, roulent pesamment les omnibus, les grands omnibus de toutes couleurs.

Par dessous, éternellement coule la Tamise. Des deux côtés s'alignent les docks se continuant en une ligne grise qui là-bas, au coude que fait le fleuve, insensiblement se perd dans le brouillard. Des grues s'abaissent et lentement remontent en l'air avec de lourds ballots qui tournoient, des tonnes roulent sur les ponts luisants, des caisses glissent et s'empilent dans les caves dans un va et vient d'hommes de tous pays pliant sous des fardeaux de toute espèce. Des vapeurs sifflent, horriblement, tandis que de grands transatlantiques crachant une fumée noire par leur cheminée rouge se préparent pour le retour aux pays inconnus, merveil-

leux, si lointains..... si lointains. C'est le calme du soir dans la chambre attiédie où le silence n'est troublé que par le tic-tac régulier de la pendule. Au loin, le bruit cadencé d'un pas qui se rapproche, se rapproche et passe bruyamment devant le volet fermé en s'adouissant sur le trottoir humide.

Marcinelle et Londres 87.

GEORGES DESTRÉE.



QUELQUES ŒUVRES D'ART

(COLOGNE ET FRANKFORT) (1).

Cologne.

A Cologne seulement on peut connaître et apprécier l'un des grands artistes de l'Allemagne : STEPHAN LOCHNER. La cathédrale renferme son œuvre la plus importante : *La Vierge dans un berceau de roses*. D'autres tableaux existant dans cette ville ou dispersés sous de douteuses attributions dans d'autres cités d'Allemagne, confirment, sans rien y ajouter, l'admiration éprouvée devant ces œuvres magistrales. Car c'était un maître, certes, le vieux STEPHAN et son nom mériterait plus de gloire. Il est à peu près ignoré, et de l'artiste lui-même les biographes savent bien peu de chose : qu'il fut contemporain des frères Van Eyck, et, par une note indignée des *Mémoires* de Dürer, qu'il

(1) Ce n'est ici — à peine besoin de le dire — que notes cursives fixant les souvenirs et l'indication d'études à faire. Plusieurs des tableaux de Frankfort devront être ainsi à nouveau décrits et mis en due lumière dans l'ouvrage sur *les Primitifs italiens* auquel travaillent MM. Jules et Georges Destrée et qui ne paraîtra sans doute pas avant quelques années.

mourut dans la misère, au milieu de l'indifférence de ses concitoyens, et c'est à peu près tout. Nul érudit n'a encore, que je sache, porté la lumière en ces obscurités, et de même que tant d'autres maîtres primitifs, STEPHAN LOCHNER n'a laissé que ses œuvres pour nous parler de lui.

Ce serait pourtant un bien intéressant problème de l'histoire de l'art en notre pays que de déterminer l'influence des imaiçiers de Cologne sur l'école flamande; et Maître Stéphan pourrait être l'objet d'une fort curieuse étude. Il est la définitive floraison, l'épanouissement merveilleux et synthétique d'une vivace école d'art, très peu connue d'ailleurs, mais qui renferma cependant, durant les deux siècles qu'elle dura, des artistes de précieux talent: MAÎTRE WILHELM, le MAÎTRE-DE-LA-PASSION-DE-LYESBERG, le MAÎTRE-DE-LA-MORT-DE-MARIE dont le Musée de Cologne possède de remarquables œuvres. Déjà au commencement du XIV^e siècle, cette école s'était distinguée et était renommée. Très certainement nos premiers flamands la durent connaître et sans doute ils en reçurent des leçons. On s'est souvent étonné jadis de ne pas trouver de précurseurs aux maîtres gothiques, et très logiquement il ne se comprenait guère comment des artistes parfaits et qui depuis ne furent jamais dépassés, avaient pu succéder brusquement à la barbarie des enlumineurs. Qu'on songe à l'école de Cologne et le mystère s'éclaircit. Là sont les initiateurs et cela est si vrai, qu'après Maître Stephan, ils deviennent à leur tour les élèves et les imitateurs des Flamands. Subjugués par le génie des grands peintres de Bruges, ils s'en inspirent jusqu'à perdre toute originalité. Ce n'est qu'un peu plus tard et en d'autres lieux que le génie germain se reprend, retrouve des accents personnels et resplendit magnifiquement chez LUCAS CRANACH et ALBERT DÜRER. Pour découvrir le lien qui unit les uns aux autres tous ces artistes chers, démêler les contacts et les influences, rechercher les origines des beaux-arts en Hollande et en Flandre, et montrer, pour l'art allemand, la marche du rêve indécis, enfantin, et si pur! de MAÎTRE WILHELM au réalisme grandiose et suggestif de DÜRER, le Musée de Cologne fournirait des renseignements nombreux.

Tandis que se prélassent, dans les confortables galeries de l'étage, l'imbécile cohue des toiles modernes, les Primitifs sont au rez-de-chaussée dans des salles obscures, mal éclairées, presque des caves. Les tableaux, sur plusieurs rangs, sont défavorablement exposés et il faut un certain temps pour apercevoir au milieu du pêle-mêle des médiocrités recueillies sans discernement, la vingtaine d'œuvres excellentes et hautement attirantes qui s'y trouvent. Quel enchantement que le LOCHNER ! Une douce Vierge, vêtue d'une opulente robe d'un bleu profond, aux plis moelleusement cassés, couronnée et auréolée, tenant sur ses genoux l'enfant nu, et assise, avec une tranquille majesté, sous un berceau de roses dont les tiges fleuries grimpent capricieusement et se détachent nettement comme une ciselure, sur le fond d'or. Quelques lys, droits au milieu des roses, et le gazon s'étoile de marguerites et de pensées. Des deux côtés, d'adorables angelots, petites têtes innocentes, au sourire ravi, aux corps impalpables et dans des attitudes de céleste ingénuité, leurs ailes frêles pour l'adoration repliées, assis ou à genoux, chantent et jouent de la harpe, de la guitare. La couleur, harmonieuse et chaude, est admirable. Et c'est ainsi ces roses et ces fleurs, ces bleus, ces blancs et ces ors, ces harpes et ce concert mystique, et ces regards de chérubins, une émotion d'art rendue d'une manière aussi complète que possible, une pondération unique de sensations diverses et combinées — un merveilleux chef-d'œuvre !

Le *Dombild* qui orne l'une des chapelles de la cathédrale, est beaucoup plus considérable, mais moins parfait. C'est un grand tableau à volets dont le panneau central figure une *Adoration des Mages*. Sur les volets sont peints, extérieurement, une *Annonciation*, intérieurement à gauche *Sainte Ursule*, à droite *Saint Géréon*, deux saints particulièrement vénérés à Cologne. — Marie est à genoux, en prière, quand l'archange lui annonce sa haute destinée; c'est une toute jeune fille, d'une candeur absolue, et son geste ingénu, en se retournant à demi, est charmant de surprise et de pureté. — Très pure et très candide aussi la Sainte Ursule, marchant au supplice entourée de ses compagnes; elles ont des figures pou-

pines aussi rondes et naïves et insouciantes que celles d'enfants de six ans. Parmi elles contrastent deux énergiques et méditantes têtes d'évêques, robustement peintes et qui semblent mieux comprendre toute l'horreur du martyr prochain. — Saint Géréon, sous sa bannière, est cuirassé de fer et suivi de ses hommes d'armes. C'est la douceur encore, mais virile et résolue, la douceur d'un guerrier qui est un saint.

Et dans le grand tableau, c'est la mystique douceur toujours, dans la mère regardant son fils, dans l'enfant déjà grave qui lève la main pour bénir, dans le vieux mage au nez crochu qui se posterne adorant, dans l'autre, qui présente les offrandes symboliques, et dans les gens de la suite où une tête de jeune homme aux cheveux longs a une grâce toute florentine. Le tout habilement groupé et ordonné, avec de justes perspectives et un modelé savant, sans gaucheries ni défaillances. La couleur d'une prodigieuse richesse : il y a là un bel amour des armures seigneuriales, des étoffes princières, des chatoyants velours et des soies brochées d'or, des manteaux bordés de fourrures, une solidité et une sûreté de peinture pareilles à celle de nos beaux gothiques.

La Vierge est à peu près semblable à celle du Musée. C'est d'elle, si chaste et ineffablement douce, que rayonne toute cette douceur, sur les fronts ridés des vieillards et les allures sévères des guerriers. Elle est d'un genre de beauté très spécial, un type particulier à LOCHNER qu'on reconnaît vite une fois vu. Très mystique, oh ! oui ! d'un mysticisme de " *pauperes spiritu* ", au sens évangélique, dans un corps sain, des joues rondes et roses, une pensée calme et simple, ignorante du mal, bonne et tendre, et confiante dans le Seigneur, type sans grande profondeur peut-être, mais très personnel et irréprochablement rendu ; sa création aurait dû suffire, si l'injustice des postérités n'était chose aussi banale que l'inintelligence des contemporains, à immortaliser, à côté de MEMLING et de l'ANGELICO, ce très sincère artiste : STEPHAN LOCHNER qui, dans une œuvre plus restreinte, mais avec une aussi complète originalité, sut, comme eux, exprimer un admirable rêve de douceur et de sainteté !

.... On entre, à Ste-Marie-au-Capitole, par un cloître, une galerie basse et sombre qui entoure une cour carrée. Par les ogives des fenêtres aux anciennes verrières, on aperçoit la verdure des arbres, — et le ciel. C'est une paix profonde, une vague obscurité, un recueillement qui dispose l'âme à la prière. Et puis s'ouvre l'église fastueuse et toute chantante de couleurs. Sur des fonds de verts et bleus apaisés, partout aux murs, aux voûtes, des visions pâlies de sujets pieux, des anges, des apôtres, des saints, les tuniques droites des enfants et des femmes, les symboliques attributs et dans le fond un éblouissement d'or, d'émail, de pierres précieuses, de soieries et de marbres qui est l'autel. L'impression est beaucoup plus forte que celle de la tant célébrée cathédrale, c'est autrement splendide et tout aussi religieux.

A gauche de l'autel, devant quelques vieux bancs de chêne poli par les fidèles, un extraordinaire Christ, affreux et superbe. Il est d'un réalisme effrayant tel que ceux d'Espagne, et c'est un artiste qu'affolait la souffrance de son Dieu qui l'a ainsi étrangement sculpté. Pas de croix, un arbre trifourchu, grossièrement coupé, sur lequel on a cloué le corps, avec d'énormes clous qui ont déchiré les muscles et broyé les os, les côtes effroyablement saillantes, tout le corps souillé de sang, la plaie béante au côté, les bras et les jambes atrocement maigres et crispés dans des convulsions d'agonie, et la tête, pitoyablement couronnée de rudes épines, tombe sur l'épaule, épuisée en un spasme épouvantable; plus rien de céleste ne s'y perçoit, c'est l'esprit qui défaille, l'âme qui succombe et qui s'envole devant l'accablante torture de la chair, plus rien qu'une exaspérée expression de corporelle douleur : ce Christ, blasphématoire, a une figure de bandit indigne souffrant. Tout son corps tordu a l'air d'être réel et séché dans son martyre. Quel fut l'audacieux artiste qui sut avec cette véhémence et cette barbarie, si puissamment dire l'humaine angoisse de la chair? De quand, de qui cette monstrueuse et sauvage sculpture ?...

Le musée de Frankfort, l'Institut Staedel, sans être très grand, est néanmoins l'un des plus intéressants et des plus variés d'Europe. Il vient immédiatement après ceux des capitales et renferme plus d'un chef-d'œuvre qu'ils pourraient lui envier. Un journal — une des formes de réclame est à présent l'absurdité; plus c'est bête, plus ça fait d'effet, témoin le manifeste des cinq à Zola! — un journal disait dernièrement que la plupart des attributions du musée Staedel étaient fantaisistes et fausses. Pour ceux qui admirent l'œuvre et non la signature, il était à peine nécessaire de démentir ce bruit qui n'a pu être fondé que pour quelques toiles insignifiantes; et d'ailleurs ces erreurs sont peu probables: il suffit de parcourir le catalogue pour voir avec quelle prudence, quel soin et quelle science il a été dressé; et de même les tableaux sont exposés dans un logique classement, presque tous en belle lumière, avec un goût parfait, trop rare pour ne pas en faire l'éloge.

Peu de grands noms manquent à la très riche collection; elle s'enorgueillit de la plupart de ceux que consacre l'unanime renommée: REMBRANDT, HALS, RUBENS, VAN DYCK, etc., et pour les artistes délicats, elle a quelques trésors, moins souillés d'admiration banales, quelques œuvres uniques qui en font l'inoubliable charme et l'exceptionnel attrait. Ainsi, dans les Hollandais, au milieu des BRAUWER, des HOBBERMA, des STEEN de haute qualité, se détache un FABRITIUS superbe qu'on reconnaît de suite sans hésitation, du même puissant pinceau que la tête d'homme de Rotterdam. Oh, oui! certes, c'est bien de ce même admirable et très grand artiste dont on ne sait rien et à propos duquel les érudits discutent depuis longtemps. On a trouvé et catalogué des œuvres si médiocres signées de ce nom mystérieux que l'on admet généralement qu'ils furent deux à le porter. En tous cas, c'était un robuste peintre que celui qui si largement, chaudement, grassement, entoura d'air et de lumière, anima d'une intense vie cette singulière tête d'homme, glabre, aux cheveux

longs, une fossette au menton, de profonds yeux noirs résolus et railleurs, sous un vaste chapeau de carnaval, une tête ayant en son énergie, des accents féminins et dans le regard comme le défi d'un audacieux déguisement.

Il y a encore un beau VELASQUEZ : une petite princesse dans sa robe blanche, l'air d'un petit cadavre bouilli, fardé, pomponné, d'une grâce si exquisement artificielle et souveraine ! Des gothiques : un JEAN VAN EYCK, cette peinture calme, sereine, si simplement s'élevant au-dessus des contemporains et de tout l'avenir qu'on la dirait faite pour l'éternité ; puis un PETRUS CHRISTUS, un GERARD DAVID, des VAN DER WEYDEN, STURBOUT, MEMLING, VAN ORLEY, METSYS, tous ces maîtres qui portèrent en nos pays l'art à un si suprême niveau que ne put jamais atteindre plus tard la grande école flamande, comme on dit dans les académies. — Et aussi des Allemands : LOCHNER, les deux HANS HOLBEIN, le vieux et le jeune, AMBERGER, DÜRER et surtout de CRANACH-LE-VIEUX : une petite femme nue, ou plutôt déshabillée, encore coiffée et parée de bijoux, d'une afféterie précieuse, un peu maniérée, juste assez pour indiquer sa haute culture, charmante !

Enfin une salle d'Italiens renferme, à côté des CARRACHE et des GUIDO RENI inévitables et qui sont, comme d'habitude, épouvantablement mauvais, des MANTEGNA, PERUGIN, DEL PIOMBO, GIORGIONE, TITIEN, BELLINI, assez ordinaires, mais encore des merveilles de maîtres peu connus et un chef-d'œuvre à adorer à genoux. C'est d'abord une douce et tendre *Madone* de PESELLO ; une autre de BALDOVINETTI, ce maître si rare : une exquise vierge très jeune et très fraîche, comme une légende de Heine, se détachant sur un fond de dentelle, une dentelle de roses rouges et de lys blancs sur des tiges fantaisistes et noires ; une *Annonciation* fort bizarre de CRIVELLI, avec un archange flamboyant, à la tête de Gorgone, aux ailes semblables à du fer forgé couvert d'yeux et de bijoux agenouillé, dans des architectures géométriques comme en un Crane ou un Mellery ; un *Saint Sébastien* d'ANTONELLO DE MESSINE, un jeune homme tout jeune, au torse nu où sont entrées

des flèches cruelles et dont une enfantine envie de pleurer contracte la douce figure; une *Sainte Catherine* de CESARE DA CESTO, aux cheveux d'or, une résignation si pleine de rêveries; une belle *Madone* de CARPACCIO, d'une chaude lumière ambrée, avec des enfants superbes, des enfants qui deviendront certainement des sénateurs de Venise, la plus belle des Républiques, la seule où l'on puisse être sénateur sans ridicule; encore une de BOTICELLI, et de ce très grand artiste que je révère comme l'un des premiers parmi les premiers : un portrait de femme, en profil, un peu plus grand que nature, une Rosalinde fantasque et ravissante, d'une féminité contournée, un peu folle, à admirer longtemps, longtemps...

Et tous ces chefs-d'œuvre ne sont cependant que des œuvres secondaires à côté d'un énigmatique tableau que le catalogue, sous le n° 13, attribue à l'école florentine (XV^e siècle) :

Une femme, un portrait sans doute. Sur un fond noir olivâtre, d'un ton chaud et sourd, discrètement choisi et avec un goût sûr, se détache le buste, la tête et le haut du corps tournés un peu vers la gauche. Une draperie blanche la coiffe, tombe sur l'épaule et passe autour du cou, ainsi qu'une écharpe jetée avec une négligence savante. Des branches vertes de buis, tressées en couronne, enroulent la fantaisie de leur feuillage sombre au-dessus de ce voile de vierge, sous lequel, un bandeau de chatoyante soie aux reflets irisés de nacre et d'opale serre les cheveux. Des deux côtés, ceux-ci ruissellent leur cascade blonde et dorée, en vrilles ténues, méticuleusement tortillées, la plus bizarre et princière ! coiffure qui se puisse imaginer. Au milieu du front, droit et pur, est maintenu par un fil d'or comme un fragile diadème, un bijou fait d'une grosse émeraude entourée de perles et un autre fil mince en collier, laisse pendre, jusqu'entre les seins, un second bijou : des rubis et des pierres noires. Dans la main droite, la seule vue, une main souveraine d'infante, d'une délicatesse adorablement mièvre, elle tient d'un geste frêle, entre le pouce et l'index, cinq fleurs, trois paquerettes et deux pensées sauvages aux longues tiges. La poitrine à demi découverte montre des

seins naissants, à peine formés, des seins de garçon et toute cette chair est d'un sexe ambigu, d'une gracilité d'éphèbe et d'une féminine élégance, androgyne qui inquiète et fait rêver. Mais comment dire combien inquiètent et font rêver l'étrange regard et le mystérieux sourire de cette inconnue qui semble s'avancer d'un mouvement silencieux, félin, comme un glissement de déesse ou de fantôme, l'œil fixé sur vous, irrésistiblement charmeur, charmeur vers des abîmes. Lèvres minces fermées sur leur secret, bouche mignonne et dure qui se refuse au sourire, et ces yeux, ces yeux qui vous interrogent, qui vous attirent, qui vous fascinent, vous poursuivent, ces yeux dominateurs ! Oh ! L'effrayable perversité de cette enchanteresse ! Méfiez-vous de sa beauté, de sa douceur, de sa séduction, c'est celle pour qui d'affreux martyres seront soufferts, pour qui l'on se tuera, celle qui impérieusement, avec sa volonté puérile et inexorable, voudra de l'amour, du sang et des larmes et dont l'indifférence suprême n'aura pas de pitié. C'est l'enfant si frêle chargée de plus de souvenirs que si elle avait mille ans ; c'est, merveilleuse et terrible orchidée, la floraison alanguie d'une civilisation sublimée et décadente — Oh ! tant plus noblement que nous ! — qui a poussé le raffinement artiste jusqu'aux degrés extrêmes, voisins de la mort consolatrice de l'ennui de vivre !

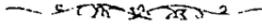
De qui ? nul indice. Cette peinture est en dehors de tout. Seuls les Léonard sont comparables comme quintessence et suggestivité, mais ceci est autrement morbide et tarabiscoté et dans le faire, plus primitif et moins parfait. La couleur du fond, le dessin de la main, certains détails, nous ont fait penser à PIERO DELLA FRANCESCA. Peut-être ? — Sans plus chercher, respectueusement, j'admire.

Mais quelle folle dérision que la justice et la gloire quand on songe, le front courbé, que nul ne pourrait dire le nom de ce maître raffiné et subtil, et que son œuvre, l'un des plus beaux tableaux qui soit au monde, se trouve, presque ignorée, dans un petit musée de province !

JULES DESTRIÉE.

Septembre 1887.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.



LE PARNASSE DE LA JEUNE BELGIQUE.

C'EST un beau livre. Oublions les circonstances qui ont tristement enveloppé sa naissance; écartons, écartons bien loin le souvenir de certaines petitesesses, et notre geste d'ingénuité voulue s'inclinera! car, je le dis très haut, voici une ŒUVRE D'ART. — Bien diverse, oui certes, incomplète, avec de larges trous d'ombre salissant les nappes de lumière, et parfois le soufflet de quelques nullités trop mal cachées. Mais, à côté des pages souillées par Sancho Pança — ou les disciples de son apôtre, M. Francis Coppée — à côté des petites pièces caramélisantes, quelques noms d'une musique qui rayonne, et la fierté de vers signés Gilkin, Hannon, Severin, Arenbergh, Giraud, Van Lerberghe et Maeterlinck.

Je ne veux faire ici l'analyse détaillée des talents divers épars en ce grand in-octavo du *Parnasse*. Je trébucherais à des redites d'autant plus fastidieuses que la plupart des pièces publiées dans le Parnasse ne sont pas inédites (quelques-unes ont déjà paru trois et même quatre fois).

Car la Jeune Belgique — et je suis loin de l'en blâmer — a grappillé partout les épices du nouveau gâteau qu'elle offre au public. A l'*Étudiant* et à la *Basoché*, elle a pris des vers de Paul Berlier; à la *Wallonie*, quelques pièces de Fernand Severin et de Georges Garnir (qui signait Girran jadis); enfin la *Pléiade*, une très artiste revue parisienne, morte l'an dernier, a fourni trois des plus beaux poètes du recueil: MM. Charles Van Lerberghe, Grégoire Le Roy et Maurice Maeterlinck. Vous le voyez, le titre *Jeune Belgique* ne doit pas être restreint à sa signification ordinaire.

Ces divers emprunts ne pouvaient qu'être loués. On en a fait

d'autres, et moins heureux. A côté des huit ou neuf noms intéressants, un pareil nombre de médiocres se sont glissés — dont quelques-uns étendent largement les coudes, inutiles et même encombrants; non sans mérite pourtant, puisqu'ils servent de repoussoir; et puis ils bouchent tant bien que mal les trous, les larges trous faits au cœur de la Jeune Belgique par la défection de trois anciens, trois des meilleurs: Georges Khnopff, Emile Verhaeren et Georges Rodenbach. Ceux-là, tous les Montenaeken et les Gillion du monde, réunis, ne pourraient les remplacer. La Jeune Belgique s'en apercevra.

Il lui reste, pour se consoler, quatre beaux poètes des premiers jours: Van Arenbergh, Hannon, Gilkin et Giraud. Et encore! Van Arenbergh, depuis ses *Sonnets*, et Théo Hannon, depuis ses triomphantes *Rimes de joie*, ont si peu produit pour l'Art que leur présence au Parnasse semble un hommage posthume. Mais combien attirantes étaient leurs productions! Hannon, avec sa rouerie retorse et pimpante, paraît avoir quintessencié quelque Théophile Gautier pervers. Van Arenbergh fait rouler dans ses vers la chute de belles voix lourdes, heurtant les images d'une carrure solide. Malheureusement, — et ce défaut devient saillant ici, — il n'a su donner à son Art l'empreinte de sa personnalité, et l'influence de Leconte de Lisle est trop visible pour n'être pas dénoncée.

Mais au-dessus de tous se dresse Iwan Gilkin, et sa silhouette morale de poète qui voit et souffre. Bien plus qu'Albert Giraud, dont il paraît l'initiateur, il connaît le secret des larges rythmes frôlant, de leur geste amer, les pensées de trouble. Ses vers ont des harmonies profondes et sinistres, et, sous leurs teintes glauques, on devine le savant rictus d'un sourire sardonique, mauvais... — Iwan Gilkin m'apparaît comme un vrai poète et sa supériorité sur les autres Jeunes Belgique, diffusée en des pièces peu nombreuses et dispersées, cette supériorité que longtemps nous avons été seuls à annoncer, se dessine maintenant au petit monde des lettres avec une clarté indiscutable (1).

(1) Témoin l'article paru dans l'*Art moderne*, le 23 octobre.

Albert Giraud m'a fait l'impression contraire. Disséminés dans les livraisons de la *Jeune Belgique*, ses vers vivaient d'une vie plus personnelle. Réunis, ils perdent une partie de leur force, d'autant que l'ordre alphabétique a fatalement rapproché Giraud de Gilkin; mais certaines pièces gardent tout leur bel éclat de gemmes, comme les *Cuir de Cordoue*, les *Tribuns*, *Lohengrin*.

Parmi les derniers venus, brillent surtout Charles Van Lerberghe et Fernand Severin, puis Maurice Maeterlinck et Grégoire Le Roy, enfin Paul Berlier et Valère Gille.

M. Van Lerberghe représente presque seul, avec MM. Le Roy, Maeterlinck et Severin, la forme littéraire nouvelle. Ch. Van Lerberghe surtout est grand trouveur de jolis rythmes, d'images voilées, avec, sur toutes ses productions, comme l'ombre transparente d'un passé caressant. Je le connaissais de la Pléiade, et ma grande estime pour son talent est restée entière, — d'autant que les pages signées de son nom dans le Parnasse sont des rééditions de cette même Pléiade. Il faut lire et goûter longuement les *Lys qui filent*, *Au bois dormant*, *Songe*, et chercher dans la Pléiade *Au bois rêvant*, que le Parnasse n'a pas jugé bon de reproduire avec les autres.

Grégoire Le Roy est plus inégalement beau, mais certes d'un talent à signaler. Plusieurs très belles pièces de lui brillent dans le Parnasse. Je cite : *Vieille Ville*, *Vers l'oubli* et la *Ronde de vieilles*. Maurice Maeterlinck, — un poète à lire et à apprécier — donne au Parnasse quelques impressions d'une finesse veloutée, et des morceaux de valeur parmi lesquels : *Tentation*, *offrande obscure*, *Reflets*, et surtout *Lassitude*. — Je regrette que le manque de place m'interdise d'analyser d'une façon plus précise et de comparer avec méthode les personnalités de Charles Van Lerberghe, Maurice Maeterlinck et Grégoire Le Roy. Il y aurait beaucoup à dire, certes, et quelques lignes pointillées à tracer entre eux; — d'ailleurs Georges Rodenbach s'est jadis chargé de cette tâche, et avec une sûreté qui me fait défaut.

Quant à Fernand Severin, il mérite une attention spéciale. Les divers fragments de son *Lys* ont une unité remarquable, et de

forme et de pensée. Son vers est tiède, nuancé de rayons fins, transparent, d'une lenteur frêle qui fait songer à des apparitions de jeunes filles aux détours de longues allées. Ah, s'il voulait secouer sa dernière timidité parfois hésitante, s'il s'attachait davantage à éclairer le *rythme intérieur* — qu'il néglige un peu — quel beau poète nous aurions ! Beaucoup de ses pièces du *Parnasse* ont paru dans la *Wallonie*. Quelques-unes sont nouvelles, et des meilleures. Mais je renonce au plaisir de les analyser, pour transcrire un fragment de l'étude lui consacrée par le *Journal de Liège*, dans un très bel article de Maurice Wilmotte (1) :

“ J'ai déjà cité Fernand Severin qui a fait ses premières armes dans la *Wallonie* et qui a ici quelques pièces de haute allure, étonnantes de profondeur et d'harmonie, les *Las d'aimer*, la *Mort des Poètes*, *l'Oubli* et surtout le *Vallon* où se retrouve une préoccupation psychologique qui, si l'on excepte quelques pages d'Amiel, semblait perdue depuis les *Consolations* de Sainte-Beuve, mêlant à des impressions de la nature un ressouvenir du monde moral, qui fait avec elles une association intime et pénétrante. „

“ Ce procédé, qui demande une délicatesse et une acuité de sensation extraordinaires, est assez général dans une école nouvelle, encore peu goûtée des lettrés et ignorée du grand public, mais qui n'en a pas moins apporté une note étrangement vibrante dans la littérature de ces dernières années. „

“ Les élèves de Mallarmé et de Verlaine, pour ne pas nommer les autres, sont nombreux chez nous ; la *Wallonie*, de Liège, s'est faite hospitalière pour les recevoir, et un intéressant article de M. Ernest Mahaim a introduit son petit monde de lecteurs dans les “ *Paradis artificiels* „ de cette nouvelle religion. Ce qu'on pourrait reprocher, à première vue, à ces novateurs, c'est de n'avoir

(1) M. Wilmotte, avec une bienveillance outrée, regrette l'absence au Parnasse de deux des nôtres. Son amitié pour nous le trompe. Les deux « *Wallonie* » dont il parle ne pouvaient — même en laissant de côté leur volonté propre — collaborer au Parnasse. L'un d'eux n'a plus écrit de vers depuis des années ; chez l'autre, les vers ne sont qu'accessoires à la prose.

pas un programme bien établi et d'enseigner sans Evangile de leur foi(*). Le *Traité du Verbe* de M. Ghil n'est guère qu'une brillante variation qui fait songer aux traités de la cabale et demanderait un commentaire abondant. Mais déjà l'on devine, à travers les arabesques troublantes de son style, une puissance nerveuse du sentir, qui est peu commune et qui suppose une organisation toute particulière. „

Je passe rapidement sur les noms de MM. Paul Berlier, Valère Gille, André Fontainas et Georges Garnir — quelques belles pages de ce dernier figurent seules au Parnasse, et encore sont-elles extraites de *La Wallonie*. Et, fermant le livre, je me demande quel frisson d'art nouveau nous a révélé la Jeune Belgique ?

Nous pouvons, en toute loyauté, distraire du Parnasse, MM. Van Lerberghe, Le Roy et Maeterlinck, dont les poésies sont empruntées à la regrettée *Pléiade*; Georges Garnir et Fernand Severin sont des invités. Il reste la forte personnalité d'Iwan Gilkin, qui porte au front la marque de Baudelaire, et chante de très beaux cantiques sur les modes anciens; Albert Giraud, qui écrit de beaux vers à la façon de Banville ou de Baudelaire; enfin Max Waller qui récite agréablement un Henri Heine d'importation.

Mais de tout cela, que sort-il, quel parfum " JEUNE-Belgique „ ? On a repris, et parfois très bien, ce qui se faisait en France au temps du premier Parnasse. A notre époque de recherches fiévreuses, nous voulons du neuf; et l'on nous donne des rééditions. Hélas, j'en ai peur, les parnassiens français ont rempli chez nous le rôle de Gérard de Lairesse en Hollande ou des frères Van Eyck en Allemagne. Au musée de Cologne, dans certaines

(*) Ceci n'est pas très exact et pas très net. La règle de l'école nouvelle est la liberté complète laissée à la fantaisie de l'artiste : le rythme intérieur dominant le rythme externe, chez les disciples de Verlaine surtout. — Jules Laforgue et Gustave Kahn, par exemple. — Pour les autres, il y a en outre un travail polyphonique de syllabes suggérant, par leurs sons et leurs divers degrés de lumière, les images et les associations d'idées qui accompagnent, comme leur atmosphère propre, le dessin des idées tracé dans la phrase. Voyez les arts poétiques de Verlaine, Ghil et Moréas.

salles, les murs sont tapissés jusqu'au plafond d'un quintuple rang de toiles qui sont du Van Eyck tiré à des centaines d'exemplaires. En Belgique, nous avons espéré un plus profond renouveau des lettres; qu'en est-il advenu? Un charmant sonnet de Giraud, imité des *Romances sans paroles* de Verlaine, je crois, est intitulé VARIATIONS SUR UN VIEIL AIR; comme il pourrait servir à désigner — sans ironie — l'art en faveur à la Jeune-Belgique! On hésite, on se défie des formes nouvelles, on piétine religieusement la trace des devanciers, et, tandis qu'à Paris le chevalier Walther chante orgueilleusement son hymne de Jeunesse, à Bruxelles les habiles maîtres-chanteurs de la Jeune-Belgique se regardent, parlementent et s'indignent, sous l'œil pensif du seul Hans Sachs : Iwan Gilkin.

ALBERT MOCKEL.

WALLON ET FRANÇAIS.

LE BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE
WALLONNE.

(Suite.)

II.

Ces considérations me mettent à l'aise devant les 586 pages du bulletin.

Après un intéressant vocabulaire wallon-français, avec figures, du tendeur aux petits oiseaux par M. Ach. Jacquemin, médaille de bronze, vient l'important travail (complété par ceux de M^e Colson et de MM. Delarge et Kinable) de M. Joseph Defrecheux, médaille d'or, sur les comparaisons wallonnes. Travail de recherches minutieuses et souvent pénibles. Il comporte, en 250 pages, 1250 comparaisons escortées de commentaires soignés et précis. *Qui vint d' pôte grette*, disent nos campagnards. *Le Recueil des comparaisons populaires*, tiré à part, a sa place dans les bibliothèques wallonnes, près du volumineux recueil — qu'il complétera — de MM. Jos.

Dejardin, N. Defrecheux, Delarge, Le Roy, etc. : le *Dictionnaire des spots ou proverbes wallons*, paru en 1863.

Remarquablement fait aussi, par M. Jos. Dejardin, l'examen critique en 40 pages des huit dictionnaires wallons-français, — complets ou non — de Cambresier, Forir, Grandgagnage, etc., du dictionnaire français-wallon de Gust. Gauthier, et de maints vocabulaires et glossaires. L'auteur n a pas volé l'honneur de présider la Société liégeoise de Littérature wallonne. Il connaît "à l'idée,, les recoins du vieil et séduisant parc dont il est jardinier-chef. Il est regrettable seulement qu'un si docte homme ait rétabli la torture à l'usage de la langue française. Ah! s'il s'agissait d'une opération neuve où l'épiderme ravissant et lumineux de la glorieuse belle serait curieusement et dextrement percé, où elle sourirait la première à voir les jeux inattendus de ses roses jets de sang, passe encore; mais il s'agit de la grosse barbarie du trépan préhistorique! Plus ne sommes au temps des cités lacustres, M. Joseph Dejardin, et la langue française est une maîtresse qui a droit à nos plus émues attentions. Votre amour exclusif du wallon, qu'on s'explique, ne vous justifie pas entièrement: vos préface et jugements auraient dû être écrits dans cette dernière langue, plus "suppliable,, et moins *tourciveuse*: car la belle, qui n'est pas plus bête que ses ennemis, se venge affreusement: elle leur rive pour jamais au cou, en s'enfuyant dans un éclat de rire, l'épais squelette grimaçant qu'ils voulaient faire d'elle!

Voici — avec la mention honorable en un acte d'Al. Peclers, *Li Lot da Gègô*, vrai fœtus de la pièce suivante, — voici *Tâti li Perriqui*, de M. Edouard Remouchamps. Pour avoir à grand bruit redoré le blason de la Société de Littérature wallonne, qui attendait depuis longtemps l'occasion de recruter des membres, son déficit prospérant chaque année en dépit des subsides, — pour avoir aussi aidé les pauvres, chose étrangère à la littérature, — cette "comédie-vaudeville ès treus ak,, est singulièrement loin d'être un chef-d'œuvre. Son succès de circonstance, soutenu par une excellente interprétation, stupéfierait sans ces motifs. Aveugle qui verrait là le mouvement wallon! Par exemple ce qui stupéfie,

c'est la trouvaille d'un M. Vict. Chauvin, rapporteur, que l'auteur de cette pièce semée d'in vraisemblances et bâtie sur trois pointes d'aiguilles, a le "génie de l'invention", !! — Insister, ce serait être plus cruel que M. Dejardin. Le brave M. Chauvin démontre victorieusement par cette affirmation — et d'autres d'une égale légèreté pesante — qu'il ne soupçonne même point l'essence du génie des géants de la scène : Eschyle, Shakespeare, Molière. Le mérite de M. Remouchamps est d'avoir évité un défaut devenu commun ces vingt dernières années, celui de franciser le wallon. Sa langue est un peu grosse, mais pure. Et d'un pittoresque souvent heureux. *Tâti li Perriqui*, pièce de quatrième ordre, rappelle parfois — avec moins d'aisance verveuse — la langue du charmant petit *Théât' Lidjwet* du siècle dernier, quatuor d'œuvres naïvement hardies, d'un parfum local intimement enchanteur, les deux premières surtout dont je signale à M. Chauvin "l'invention." Comme, à un moindre degré, celle de *Pol Lambert*, de Joseph Demoulin. — Dans l'intérêt suprême de l'art, il faut endiguer certains engouements du public. Liège, malgré son intelligence finement sensée, a parfois trop d'indifférence et parfois trop d'élan. Voici quelques années s'est levé parmi nous un jeune artiste comme n'en vit jamais la Wallonie : le sculpteur Achille Chainaye. *Typha*, *Rive paisible*, *Terre féconde*, ont bien (ici) cinq cents admirateurs. *Tâti li Perriqui* en a des milliers ! Tout se rétablira sans doute, mais ces choses-là n'en sont pas moins immenses et tristement égayantes... Le rapprochement m'a paru curieux.

Entre autres rapports sur des travaux non couronnés, un éclate, positivement impayable, page 545. De M. Eug. Duchesne. Il faudrait tout citer ! M. Duchesne a examiné avec MM. Nihon et Dory, une pièce en un acte : *On Scandâle*. La "manière", de cette pièce diffère de celle de nos auteurs connus ; il doit donc s'agir d'un jeune, au moins fort oseur, d'après ce que laisse transpirer le joyeux rapport. Eh bien, il est évincé sous prétexte de deux invraisemblances — selon M. Duchesne et ses flambeaux — alors que les trois actes de *Tâti* en comptent huit, proportion plus forte ! *Tâti* a la médaille d'or ; *On Scandâle* pas même, prodige, une misérable

mention !! Conséquence : la pièce n'est pas publiée, ni l'auteur connu. Enterrée ! enterrée sous une critique monumentalement étroite qui va jusqu'au reproche d'immoralité : on sait ce que cela veut dire. Et, notez, malgré une malveillance qui serait coupable, si elle n'était pas inconsciente, MM. Duchesne et Cie relèvent des mérites et des traits peu communs ; ainsi, ces exquises paroles d'une jeune fille :

In' rôse droviette ni s' rissère nin ;
Et m' cour vis est droviet.

Non, pas même une misérable mention ! Si je ne me trompe fort, l'auteur est quelqu'un. Qu'il publie immédiatement *On Scandâle*, nous verrons bien.

Restent les concours : conte en vers, chansonnette, crâmignon, satire, etc. Sauf un conte exhilarant — moral, celui-ci, Monsieur Duchesne ? — du fraternel et regretté G. Delarge, et les diversifiés couplets de M. Joseph Kinable, toute la place est occupée par M. Henri Simon, plusieurs fois médaillé d'argent. *A quinze an* est la meilleur de ses six pièces, puis viennent *Fât batte li fier tant qu'il est chaud*, *A bourlâ!* et *Sov'nance*.

Ces jolis couplet et " respleu „ de la première :

Qwand so l'vcspreie li vint m'appcitte l'odeur
Dès doux clawson,
Ji d'vins totte triste et çoula fait m'bonheur
Sins nolle raison.

Qu'est-ce qui çoula vout dire,
C'est-st-on mâ qu'fait dè bin ;
On mâ qu'est-st-on plaisir
C'est çou qu'ji n'comprinds nin.

M. Henri Simon est personnel avec sa grâce sérieuse et sa netteté surveillée. Figurez-vous un Dehin moins endiablé, mais aussi moins faiseur d'embarras gratuits, et plus littéraire ; puis là-dedans quelques gouttes, heureusement diluées, de Simonon : voilà M. Henri Simon.

Ces pièces et d'autres, réunies un jour, grossiront l'humble et

touchante collection des vrais poètes wallons. M. Henri Simon est au premier rang de ceux qui vivent, avec M. Emile Gérard dont l'observation cordiale et drôlatique a tant de fois diverti le public et dont la pièce hors concours, *Une allumette int' deux feu*, figure non au bulletin, mais à l'annuaire de 1887.

CÉLESTIN DEMBLON.



HYMÉNÉE.

DANS les nuées bleues de l'encens qui s'échappe en vaporeuses spirales des cassolettes d'or, parmi l'étincellement des ornements sacrés et de la tache rouge des brocards, elle s'avance, la blanche Epousée, de son allure aérienne de nymphe, si blanche et si gracieuse dans sa nuageuse parure, qu'on dirait un ange vêtu de lumière, une couronne d'étoiles au front.

Au passage du nuptial cortège, un frémissement passe sur la foule amassée. Et le chant d'hyménée retentit dans la nef gothique, comme le concert des anges célébrant les éternelles joies et les ineffables délices.

Celle qu'Il aime d'une tendresse de culte, la Vierge qu'Il adorait dans le recoin le plus secret de Son cœur, comme en un sanctuaire inviolable, vient de passer devant Lui, radieuse et chaste, la joie nimbant son pur visage d'une divine lumière. Et Son pauvre cœur navré souffre et se désespère, et des larmes brûlantes comme des gouttelettes de feu tombent lentement de Ses yeux enfiévrés.

Et, dans une douloureuse stupeur, longtemps après que le cortège s'en est allé, tandis que le temple est retombé dans son majestueux silence, il contemple son pur et cher Idéal, agonisant

là-bas dans le chœur, à la place où tantôt la blanche Bien-Aimée rayonnait dans la lumière, au milieu des agenouillements.

Juillet 1887.

MAURICE CANTONI.



PETITE CHRONIQUE.

M. WALLER ET LE PILLAGE.

C'est parfaitement ça. Sans nous, pauvre *Wallonie*, jamais M. Waller n'eut consenti à dévoiler l'infamie de son ancien ami. Non, il fallait que cette gaffiste de *Wallonie* relevât intempestivement son accusation, tout comme si l'on en jetait de pareilles sans espoir de les voir relever. Le truc est connu, aussi c'est à très bon escient que nous avons demandé des explications, et ici c'est lui qui très inconsidérément est tombé au piège. Car enfin, comment nous expliquera-t-il que dès le mois d'Août nous eussions été avertis de la préméditation de sa peu honnête manœuvre et de l'occasion où il la voulait faire agir. Nous ne discuterons même pas la sottise fluide de son argumentation. On ne défend personne contre des insinuations si infâmes, soutenues de témoins aussi contestables... pour employer un terme poli.

Mais ce qui nous dépasse, c'est de voir M. Waller se faire l'exécuteur de ces basses œuvres. La *Jeune Belgique* tout entière n'est-elle pas encore souvent une vaste école de pastichage et M. Waller, si rigoriste, que pensera-t-il de :

Vieilles comme l'azur et comme la clarté

après :

Vaste comme la nuit et comme la clarté.

Si je cite ici cet exemple au lieu de mille autres qu'il ne serait

pas bien difficile de trouver, c'est que le premier vers est de l'un des meilleurs d'entr'eux, Giraud, et le second de quelqu'un qu'ils connaissent fort bien, Baudelaire. Mais peut-être est-il permis de piller Baudelaire alors que la moindre ressemblance entre deux ou trois passages d'un poète qui a fait dix mille vers et quelques-uns de Verlaine ou Mallarmé, constitue le délit que M. Waller frappe de toute la sévérité de son mépris, alors même que cette ressemblance est purement imaginaire.

Et d'ailleurs, pourrait-on priver M. Waller de ce salut littéraire dont il se montre si farouche dépositaire ? Littérairement eut-il jamais une existence ? Il s'est assez présomptueusement imaginé que la *Jeune Belgique*, c'était lui-même et personne d'autre. Il a toujours joué le rôle le plus ridiculement odieux, attaquant de traits sournois, mauvais et lâches, tous ceux qui semblaient devoir intercepter la gloire de son soleil blafard. Haineux raté, il a poursuivi de son dépit tout ce qui s'est refusé à servir à ses désirs, ses ambitions ou ses vanités. Plus d'une humiliation l'a déjà puni, mais il est incorrigible. Il ne se rend pas compte de ce que sa notoire nullité est son seul préservatif contre les pieds qui se tendent vers son échine et les giffles qui planent dans l'air qui l'entoure. Il n'a jamais été que la mouche du coche, mais une mouche venimeuse blessant le fort cheval qui veut désembourber le chariot mal dirigé. D'une revue, à l'origine vive et intéressante, il a fait le dépotoir de ses haines et de ses rancunes. Peu à peu la sympathie s'est retirée du groupe qu'il s'obstine à représenter si maladroitement. Beaucoup, par dignité, s'en sont allés. Quelques-uns, par la force de l'habitude, sont restés, mais le désintéret est partout.

Que M. Waller ne s'imagine pas que nous voulions entamer une polémique. Non, ainsi ne nous plaît-il pas. Sa réponse, s'il en fait une, nous la connaissons d'avance : Ses procédés sont certains. Mais ne voulant défendre un pur et grand poète qui s'oppose à toute espèce de justification, nous nous contentons de prendre M. Waller en flagrant délit de malpropreté.

LA WALLONIE.



A signaler au Conservatoire une heureuse innovation. Mettant à profit sa nouvelle salle, l'administration a organisé, outre les concerts habituels, une série d'auditions dont le programme sera rempli par les élèves et les professeurs. Avec les excellents artistes dont nous disposons, pour les archets surtout, on peut espérer un résultat sérieux; le malheur — et c'est hélas fort à craindre — c'est que ces auditions viendront peut-être servir de piédestal à toutes les productions plus ou moins officielles de nos compositeurs diplômés et décorés. Il faudra montrer beaucoup de tact et user d'énergie pour rationner la place à certaines personnalités encombrantes.

Voici le programme des séances projetées :

Le 26 novembre, concert préparatoire. Nous y entendrons M^{me} Landouzy, Eugène Ysaye le violoniste, et son frère Théophile Ysaye, qui interprétera au piano les *Variations symphoniques* de César Franck. Ce concert est donc une seconde édition partielle, très heureuse, du concert de Verviers.

Le 24 décembre, distribution des prix et concert ordinaire. On parle d'y exécuter un admirable *Requiem* de H. Berlioz. Mais l'œuvre, d'une très grande difficulté, sera probablement postposée au second concert pour lequel nous aurons le célèbre d'Albert. Le violoniste Joachim viendra probablement au 3^{me}.

Voici la liste provisoire des auditions :

Judi 10 janvier,
 „ 9 février,
 „ 8 mars,
 „ 19 avril.

Mais on parle de changer quelques dates, et de prendre la soirée du dimanche au lieu du jeudi.



Voici un concert Wallonie auquel nous convions nos amis. MM. Victor Kuhn et Joseph Maris le donneront le 2 décembre, à la Salle de la Société d'Émulation.

J. Maris, — le très méritant violoniste dont nous avons déjà fait l'éloge — et les compositions de Victor Kuhn seront les plus grands attraits du programme. Nous avons entendu déjà un *trio* qu'on doit y exécuter. C'est une œuvre intéressante de musique de chambre : la musique de chambre, si peu cultivée en Belgique, malheureusement ! Il y a là non pas un morceau superficiel, mais de franches idées musicales revêtues d'une forme au tissu finement ouvré. Et le trio ne sera point seul : nous avons entendu aussi un concerto de Kuhn pour saxophone-alto (*), très travaillé et d'une belle allure. Nous y avons remarqué surtout l'emploi judicieux des cordes, et la fusion de la partie du soliste avec celle des archets ; l'*andante* sort vraiment de l'ordinaire et nous croyons fermement au succès de nos amis.

Vcici d'ailleurs le programme du concert :

M^{lle} Van Daele, cantatrice, — un talent fort peu connu ici — ne nous a pas confié ses projets. Mais J. Maris jouera l'*adagio* du deuxième concerto de Wieniawsky, une sonate de Grieg, et une sonate de J. S. Bach pour piano et violon ; Victor Kuhn, pianiste, un *adagio* et un *rondo* d'Etienne Ledent ; M. Félix Kuhn interprétera un *Concerto* de V. Kuhn et une *Fantaisie* ; enfin viendra le *trio* de Victor Kuhn.

* * *

On nous annonce mystérieusement l'apparition prochaine d'un journal d'art hebdomadaire. Un groupe de nos jeunes artistes illustrera chaque numéro et le reste de la feuille sera rempli par des articles de critique, des contes en prose, etc. Si l'enfant tient les promesses du père — l'ami Ghilain de Macar — et si le nouveau canard ouvre bien larges ses ailes vers l'art jeune, nous l'accueillerons avec joie ; d'ailleurs la présence, parmi les collaborateurs, des " Wallonie „ Auguste Donnay, Nestor Gérard, Henri

(*) Il ne faut pas se laisser arrêter à un mouvement d'indifférence pour l'instrument dont il s'agit. Le saxophoniste Félix Kuhn, — le frère du compositeur — est un artiste véritable, qu'il faut écouter.

Simon, est un présage non douteux, et dès maintenant nous tenons à souhaiter au nouveau-né la bienvenue la plus cordiale.

L'oiseau à demi couvé prendra son vol après le premier concert du Conservatoire, — donc à la fin de ce mois.

* *

On nous annonce comme devant paraître en novembre, une nouvelle publication d'art : *La Revue musicale et dramatique*, bi-mensuelle. Le prix d'abonnement est de 12 francs par an pour la Belgique, avec réduction de 5 francs pour les professeurs de musique, les élèves des conservatoires et le personnel des théâtres. On s'abonne, 26, rue de l'Industrie, chez M^{me} V^e Monnomm. Nous souhaitons la bienvenue à notre nouveau confrère.

* *

Notre collaborateur Zénon Etienne prépare un poème symphonique dont le sujet est emprunté aux *Noels flamands* de C. Lemonnier.

* *

L'Emulation nous promet pour cet hiver un programme de conférences panaché. Il y aura du très bon et du très drôle. Citons : Alb. Giraud, Catulle Mendès, J.-K. Huysmans, Alphonse Allais, — Jules Verne et Max Waller.



PHOTOGRAPHIE INSTANTANÉE

M. ZEYEN.

137, boulevard de la Sauvenière, 137

LIÈGE.

Spécialité d'agrandissement à la lumière électrique.

FABRIQUE DE PIPES DE HENRI ZUBRODT,

Place du Théâtre, 11, Liège.

Porte-cigares en écume de mer, ambre et racine de bruyère.

— Pièces de commande, Écussons, Initiales, Portraits, exécutés en 24 heures.

RACCOMMODAGES.

INDE
PERSE
CHINE
JAPON

M^A SERRURIER-BOVY

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 38

LIÈGE

ARTICLES
DE
MÉNAGE



ORFÈVRE
ARGENTÉE

H. FONDER-BURNET,

48, rue du Pont-d'Île, Liège,

AGENT GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE DE LA
PEINTURE FRANÇAISE.

Cette Peinture, préparée à base de céruse et d'huile de lin, est toute prête à employer; elle est brillante et siccativ. Sa qualité ne laisse rien à désirer, son mélange étant absolument composé comme celui fait par les peintres les plus expérimentés. Son emploi sur boiseries, murs, meubles de fer ou bois, grosses voitures, etc., la place à la portée de toutes les personnes désireuses de conserver en bon état leur matériel agricole, industriel ou autres.

L'assortiment se compose de 42 nuances, en boîtes de 1, 2 et 5 kilog., à fr. 1-10.

Allumettes Suédoises (Kaiser-Holzer), 20 fr. les 1000 boîtes

» **Nilson**, bout noir, fr. 9-50 les 1000 boîtes

2^e ANNÉE, N^o 10.

LA WALLONIE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

ABONNEMENT : 5 fr. par an. Union postale : 6 fr. 50.

Comité de Rédaction

}	ERNEST MAHAIM,
	ALBERT MOCKEL,
	P. M. OLIN.
	MAURICE SIVILLE.

Bureaux : rue St-Adalbert, 8, Liège.

**Envoi d'un numéro spécimen contre 30 centimes
en timbres-poste.**

SOMMAIRE :

- Aug. Henrotay** Liens occultes.
Emile Verhaeren Les cierges.
Fritz Ell Quand elle rit.
René Ghil Air nuptial.
Achille Delaroche Résurrection.
Georges Destrée Water colours.
Jules Destrée Quelques œuvres d'art.
Maurice Cantoni Hyménée.
- Chronique littéraire :
- Albert Mockel** Le Parnasse de la Jeune Belgique.
Célestin Demblon Wallon et français.

Petite Chronique.

Un numéro 50 centimes.

20 Décembre 1887.

LA
WALLONIE

QUAND MÊME.

Des presses de H. Vaillant-Carmanne, à Liège.

ELAINE par Eddy Levis

Un petit volume de vers à 2 fr.

LA BELGIQUE

par CAMILLE LEMONNIER

Un superbe volume grand in-8 illustré par Meunier, Mellerij, etc.
chez Hachette, éditeur, Paris.

Broché : 50 fr.; richement relié : 65 fr.

LES SOIRS, par Emile Verhaeren

Un volume de vers, hors commerce, luxueusement édité à petit nombre illustré,
par ODILON REDON, en souscription chez M^{me} V^e Monnom.

Prix : 7 francs.

VINCENZO M. LOMBARDI

Glose à l'Après-midi d'un Faune,

Poème symphonique.

A paraître bientôt chez Lacomblez, rue des Paroissiens, Bruxelles

LE LYS, par Fernand Severin

En vente aux bureaux de la Wallonie :

UNE RÉPARATION

Comédie en 1 acte en prose par FRITZ ELL

Prix : 1 fr.; sur Hollande (exemplaires signés et numérotés) : 2 fr.

Dorénavant, « La Wallonie » publiera une édition de luxe :

15 exemplaires sur vieil Hollande, avec couverture spéciale, numérotés à la presse, signés, et portant imprimé le nom du souscripteur.

Quelques exemplaires seulement sont encore disponibles au prix de 20 francs.

LIENS OCCULTES.

II.

— A qui parlez-vous de souffrance, mon ami ? fait Monique. Et elle penche sa belle tête douloureuse, en même temps qu'une légère altération passe sur son visage.

Une voix d'une lassitude indicible, triste comme un râle, faible comme un soupir, arrive jusqu'à son âme.

— Je suis à bout de force, je sens la vie m'abandonner. Monique, j'ai fui, j'ai connu toutes les tortures. Je croyais pouvoir vivre loin de vous, mais je suis revenu vers vous, de même que la plante tend ses branches vers la lumière, comme l'homme aspire à l'Amour, à la Vie...

Puis comme se parlant à lui-même :

— Pourquoi suis-je faible?... Pourquoi n'avoir pas continué mon voyage ? C'était horrible, mais il me restait une vague espérance ; maintenant, je le sens bien, je ne serai jamais rien pour vous...

— Ah ! tais-toi, tu ne sais pas, toi...

Elle est superbe ainsi, la poitrine haletante, l'effroi dans ses grands yeux sombres. Agitée, elle marche par la chambre ; elle sent son âme se déchirer entre deux tentations despotiques : Vaut-elle se jeter dans les bras de l'Aimé afin d'implorer la protection de ses mains d'enfant ; se roulera-t-elle aveuglément dans cette passion sauvage pour y perdre la conscience de la tyrannie du mort ; ou bien fuira-t-elle loin dans quelque endroit inconnu, où elle ne puisse faillir à la fidélité ?

Pour Gontrand, une sourde révolte fermente dans son cerveau, un désir effréné de faire il ne sait quelle folie pour anéantir cet impossible mystérieux qui entre eux se dresse.

On est alors à la fin du jour. Le soleil roulant vers l'horizon,

râle derrière un rideau cuivré à travers lequel s'épand une lumière pestilentielle donnant aux objets une teinte jaune verdâtre. La chaleur pèse amollissante. Monique s'arrête en face de Gontrand. Affaissé dans son fauteuil, la tête renversée en arrière, il reçoit en plein visage cette lumière du couchant et il apparaît blafard, cadavéreux presque, et ses yeux ont une nuance profonde de fiévreux désespoir; sous ce ruissellement de lumière, sa chevelure soyeuse a des reflets d'un blond maladif.

Lui? C'est lui, qui s'éteint à cause d'elle! Il se meurt et elle ne voit rien... Egoïsme! Cette voix, ce souffle pâle comme le rayon de soleil qui pénètre dans la chambre, c'est la prière d'un agonisant, et elle se raidit! Et elle parle de ses souffrances, à elle!

Doucement, il lui prend la main.

— Monique... la solitude te mine, dis-tu, et tu me repousses! Tu languis dans l'isolement, je t'offre toutes les tendresses, je veux t'arracher à l'obsession du passé et tu préfères cette obsession dans ton isolement. Tu dis m'aimer et tu me fais souffrir, et tu me fais mourir. Monique! Seule, tu souffres et ma vie est en toi... Serrons-nous l'un contre l'autre et oublions le monde. Je te demande la vie, me la refuseras-tu?

Sans qu'elle y ait pris garde, de ses mouvements insaisissables il s'est coulé de son fauteuil et il se trouve debout devant elle. Dans un geste insensible et vague, il lui a enlacé le cou; magnétiquement il l'attire et, fascinée, elle vient à lui, toutes ses résolutions fondues, ses craintes émoussées, bercée à l'espérance d'une paix enveloppante.

— Ne t'obstine pas en un scrupule inhumain; laissons-nous vivre, doucement entraînés en une exquise somnolence... Quelque chose me dit que je remplis le vœu ardent de mon ami: S'il avait pu penser à l'avenir, il t'aurait certainement confiée à ma sollicitude...

Ses lèvres frôlent celles de la jeune femme. Il la sent secouée par un brusque réveil.

— Gontrand!

Et d'un bond elle se rejette en arrière, le visage bouleversé par

l'effroi, les mains tendues vers lui comme pour lui crier de fuir à jamais.

Ce geste a immobilisé le jeune homme ; ses yeux hagards expriment une surprise, un désespoir absolu, sans refléter la moindre trace de pensée. Puis sa voix, sa voix mate erre par la chambre avec quelque chose de mort, de sourd, d'incolore...

— Je vous fais horreur...

Ce n'est ni une interrogation, ni une exclamation, mais plutôt une plainte machinale, comme les vibrations tirées par un choc d'un objet inanimé.

Puis, il sort d'un pas raide, automatique, comme s'il y avait en lui quelque chose de détraqué, de brisé irrémédiablement.

De sa fenêtre, Monique le voit passer et s'éloigner. Inconsciemment, il s'en va droit devant lui ; il dévale le long de la pente qui s'incline lentement vers le couchant.

Maintenant l'horizon flamboie, sinistre ; des blocs embrasés roulent, s'amoncellent lentement, et insensiblement monte la marée des ombres.

Gontrand avance sous ce ciel de malédiction ; sa silhouette s'assombrit de plus en plus, diminue, s'affaiblit comme une épave entraînée dans des remous d'ombres.

Monique cherche fiévreusement la silhouette ; la voilà qui se profile sur le sombre éblouissement du couchant ; Monique croit la voir s'arrêter et laisser échapper un geste, geste de désespoir, geste de malédiction peut-être ! Puis l'ombre semble remuer encore. C'est une tache noire, la tache perd de sa netteté, se fond dans l'enténébrement. Elle s'engloutit dans la nuit.

Un cri rauque arrive aux lèvres de la jeune femme et elle se tient l'œil enflammé, frémissante, comme prête à bondir — vers un fantôme qu'elle sent invisible et présent l'enserrer de sa tyrannie. Puis elle s'affaisse sur un divan et reste longtemps au milieu des ombres confuses du soir, la pensée annihilée, avec la vague impression d'idées informes qui voltigent dans son esprit.

L'entrée brusque de Jeanne, sa bonne, — qui, inquiète d'un tel silence, entre sous prétexte d'apporter de la lumière, — la tire de cette prostration.

Alors, nettement, lui revient la conscience de sa situation : le passé ou l'avenir, le souvenir ou l'espérance, les regrets ou le bonheur, le devoir... que lui commande le devoir ? Rester fidèle au culte du souvenir, accomplir le vœu suprême de Julien ou sauver la vie, donner l'amour et le bonheur à un être si digne de vivre heureux par l'amour ? Elle le revoit partir de son pas automatique, elle revoit les moindres détails de ses mouvements roides, de son port ; elle le revoit la tête un peu penchée en arrière, — non relevée dans un mouvement d'orgueil, — mais comme pour chercher l'air qui lui fait défaut. Elle s'efforce de s'assimiler l'état de son âme pour arriver à en pénétrer les conséquences. S'en va-t-il au hasard, sans résolution ou marche-t-il à la délivrance...

Elle n'a pas le droit de disposer de sa vie, à lui ; ce serait une infâme ingratitude ! Demain matin, — pourvu qu'il ne soit pas trop tard, mon Dieu ! — demain matin, elle le fera appeler et elle dira à ce noble cœur : “ Soyez heureux... ”

IV.

Osera-t-elle, infidèle, passer la nuit dans ce lit où IL agonisa entre ses bras... Osera-t-elle s'étendre à ses côtés, sur le point de se donner à un autre... Oh ! ce regard, ce regard d'une bouleversante pénétration, implacablement froid comme une sonde... ce regard accablant comme une prophétie, terrible comme une sentence... C'était là ; ce pâle visage, ce corps émacié, cette respiration rapide, oppressée, et cette flamme sombre dans les yeux ! “ Mon souvenir te poursuivra partout, tu me trouveras toujours entre toi et lui !... ”, Il semble à Monique qu'IL va revenir l'enserrer, l'étouffer de son fantôme. Elle frémit. Non, elle n'oserait, elle sent sa tyrannie peser sur elle, menaçante ; ce serait se livrer à sa vengeance. Elle va se coucher dans une autre chambre.

Ici un grand froid lui tombe sur le cœur. Ce ne sont plus les angoisses de tantôt, car elle se sent en sécurité, mais c'est le

vague effleurement d'un remords, c'est le mécontentement stupéfait qui se trouve entre la décision et l'action alors que la fièvre est tombée et que l'on invoque le prétexte : " Maintenant, c'est décidé, il est trop tard... „

Mais elle réagit. Elle se sent plus près de Gontrand. Où est-il maintenant, qu'est-il devenu ? Partir avec l'effroyable conviction qu'il lui faisait horreur ! Lui faire horreur... Mais son cœur fond de reconnaissance pour lui ! Elle voudrait lui créer un paradis où son âme tendre pût se laisser aller à d'ineffables délices. Lui faire horreur, à elle qui si longtemps n'a vécu que par lui ; à elle qui a recueilli comme un baume ses paroles de consolante mélancolie ; à elle qui, oubliant l'amertume de ses regrets, se laissait bercer en un mol assoupissement à la musique de ses pensées ! Elle a bu comme à une source de vie, à ce subtil et enivrant amour ; elle s'est délectée à ces nouvelles sensations ; croyant vivre continuellement dans la pensée de Julien, elle s'est imprégnée avec délices de ce parfum de renouveau. Et lui part à la recherche de la mort. Et ce geste, ce geste de désespoir ou de malédiction qui, un moment, s'est détaché sombre sur les lueurs confuses et aveuglantes du crépuscule !

" S'il avait pu penser à l'avenir, il t'aurait certainement confiée à ma sollicitude. „ Monique tressaille ; elle a un moment d'hésitation. Mais elle veut, elle veut se convaincre. Le noble cœur ! Toujours le souvenir de son ami. Avec quelle piété il parlait de lui, comme on sentait dans ses paroles l'entier dévouement d'une amitié rare ! Jusqu'à ses plus ardentes espérances il associait la pensée de l'Ami ; et c'est celui-ci qui le condamnerait aux tortures les plus épouvantables, à une lente agonie, à une mort certaine ; c'est Julien qui pourrait briser la carrière d'un profond artiste !

" S'il avait pu penser à l'avenir, il t'aurait certainement confiée à ma sollicitude. „ Cette idée revient obsédante, sans plus la faire tressaillir, et elle s'empreint de plus en plus dans son esprit.

Elle voit clairement son devoir : la reconnaissance, l'humanité, lui défendent de commettre ce crime atroce. Son parti est pris. Si le Mort fait sentir sa vengeance, ils se serreront l'un contre

l'autre tellement qu'il lui sera impossible de les désunir; elle se réfugiera dans un amour contre lequel toutes les tyrannies seront impuissantes. Ils se plongeront dans des ivresses extatiques jusqu'à en perdre la conscience, et ils seront forts d'être à deux et de s'aimer. Ils commenceront une vie nouvelle; ils quitteront même cette demeure et ils iront n'importe où il sera bon de s'aimer; ils chercheront un nid digne de leur amour et là, pas un objet par lequel puisse le passé lui adresser ses reproches, ses menaces : là le passé sera mort et elle sera libre!

“ Vois-tu, cette pensée que dans une heure tu seras libre, qu'à près moi ce sera un autre. „

Monique tressaute. Elle revoit ce martyr d'un *voyant*, ces tortures d'un poète qui, dans son culte de l'amour, croyait que deux êtres qui s'aiment sont unis pour l'éternité, que les liens de l'amour ne finissent pas au bord de la tombe. Comme elle le comprenait alors! Combien chimériques lui paraissaient ses craintes : Lui, l'Initiateur, lui qui l'avait fait naître au monde de l'amour et de l'art, Lui le seul, absolument!

Recommencer une vie nouvelle, se défendre contre le passé, n'est-ce pas le renier, Lui? N'est-ce pas fouler à ses pieds le souvenir des délices qu'il lui a révélées. N'est-ce pas... et maintenant même, elle le fuit. Il est là dans leur lit; elle le sait qui l'attend, qui lui reproche son abandon. Et elle se dérobe à ses étreintes. Il disait donc vrai, autrefois. C'était elle qui alors se révoltait à l'idée qu'elle pût l'oublier et c'est encore elle qui maintenant le repousse comme une bête malfaisante! Il proteste...

Il la supplie, il l'appelle, il lui ordonne d'aller le rejoindre; elle le sent, il veut, il veut, il veut! Elle est toujours à lui; elle est encore libre. Gontrand n'est pas là, elle n'a plus de volonté. Elle se laisse attirer.

Chose étrange, à sa place, sur son oreiller, Monique croit voir une vague empreinte...

Elle se glisse à ses côtés, plus bouleversée qu'elle ne le fut autrefois.

Il fait maintenant une de ces chaleurs morbides et amollissantes

qui précèdent les orages. Parfois au loin un éclair jaillit de l'horizon comme un tressaillement du ciel, et un grondement profond et lent arrive, se traînant jusqu'aux alentours, comme l'expression vivante de cette émotion mystérieuse et subtile qui, vaguement, plane dans la chambre : les quelques chaises présentes sont visiblement obliquées vers le lit, ainsi qu'autant de spectateurs silencieux et remués ; les grands rideaux des fenêtres tombent avec des plis cassés, serrés dans le désordre d'une attention sou-daine ; les portraits ont des regards douloureusement scrutateurs ; enfin, dans tous les objets, une interrogation muette, une attente émue dont l'analyse échappe à Monique, mais dont l'ensemble la trouble étrangement.

Elle s'agite fiévreusement.

“ Retiens ceci : si jamais tu en aimes un autre, mon souvenir te poursuivra partout, tu me retrouveras toujours entre toi et *lui*. „ Oh ! elle le sent, il la maintient sous sa domination, son despotisme pèse sur elle. Et elle l'aime toujours ; l'admiration, la communion de leur être ont survécu. Elle n'ose plus se dire qu'il l'aurait confiée à son ami.

Mais Gontrand, elle l'aime aussi. Gontrand, c'est l'ami tendre et dévoué et faible, c'est l'amant désespéré. Et pour se convaincre dans sa résolution, elle évoque encore la scène du départ.

Eh ! bien, elle se révoltera, elle saura s'éviter un crime monstrueux ; elle saura braver tous les despotismes, elle saura braver même l'impossible !

Il y a dans sa tête une mêlée douloureuse ; et Monique continue de s'agiter fiévreusement.

Au dehors, un roulement de tonnerre gronde, grandit, se gonfle comme un rugissement de révolte sourde et désespérée.

Vers la matinée, Monique s'endort d'un sommeil enfiévré. Parfois elle a des soubresauts ; ses lèvres remuent sans pouvoir articuler aucune parole. On dirait une créature sous le pressentiment d'une catastrophe. Son visage exprime tour à tour la résolution, l'effroi, la prière, le désespoir. Des gémissements s'étranglent dans sa gorge.

Elle s'agite de plus en plus, elle paraît lutter, détourne la tête avec horreur et toujours ses mains se ramènent sur sa poitrine, comme pour repousser quelque chose d'invisible.

Oh ! ce fantôme qui se moule à son corps, l'enlace, l'étouffe ; et ces lèvres glaciales qui cherchent sa bouche. Elle a beau fuir ces lèvres opiniâtres, elles s'accolent aux siennes ; elle a beau se débattre, l'étreinte l'étouffe, la broie, de plus en plus implacable.

Parfois elle s'éveille sans pouvoir ressaisir sa conscience, puis elle retombe immédiatement en sa possession.

V

— Monsieur Melpas est là, Jeanne ?

— Oui, Madame.

— Sait-il que le médecin m'a permis de recevoir des visites ?

— Oui, madame, je le lui ai dit.

— Et... quelle impression cela a-t-il paru lui faire ?

— Il m'a semblé qu'il devenait encore plus pâle que d'habitude, mais dans ses yeux on voyait que ça lui faisait plaisir.

Monique tressaille ; une lutte suprême paraît se livrer en elle. Puis son visage prend un air de résolution.

— Faites-le entrer, Jeanne.

La convalescente est installée dans un fauteuil ; le corps penché en arrière, appuyée au bras du fauteuil, ses mains pendent indolemment, toutes blanches et sillonnées de petites veines bleues.

Elle est belle dans sa langueur troublante, blanche et amaigrie, minée par les tortures intérieures, oppressée par la solennité de l'heure ; ses grands yeux noirs contrastent par leur ardeur fiévreuse avec la molle langueur de toute sa personne ; ses yeux lui donnent un air d'énergie désespérée, l'air de quelqu'un qui va prononcer son renoncement à la vie.

La porte s'ouvre avec une certaine hésitation ; Gontrand paraît. Il est pâle, amaigri ; sur son visage la rude empreinte de la dou-

leur ; dans toute sa personne une lassitude, un épuisement, mais dans ses yeux, comme une étincelle de joie.

Il espère encore, le malheureux !

Monique se sent le cœur crispé d'angoisse à la pensée de désillusionner cette ombre qui, vaguement, espère revenir à la vie. Elle se raidit et fait appel à toute l'éloquence de sa passion.

Pris de respect, Gontrand s'est arrêté au seuil de la chambre. Puis un grand froid lui engourdit le cœur à voir chez Monique cet air de suprême résolution. Il fait un effort et s'approche.

— Tu as bien souffert, Gontrand... dit la jeune femme en lui prenant la main.

Gontrand ne songe pas à répondre ; d'un regard anxieux il cherche à deviner sa destinée.

— Ah ! mon ami, j'ai été bien éprouvée aussi... C'est vraiment un miracle que j'aie pu survivre, un triste miracle d'ailleurs...

— Oh !

— As-tu pensé, Gontrand, à l'état où tu m'avais laissée ? Car outre la souffrance de renoncer au bonheur, n'avais-je pas l'horrible appréhension de te voir commettre quelque folie. N'étais-je pas aussi hantée par l'idée que tu étais parti me maudissant ?

— Moi...

— Convaincu que tu me faisais horreur, ajoute-t-elle avec un pâle sourire et un tendre serrement de main. As-tu réfléchi que pour agir ainsi, je devais avoir un motif bien affreux ?

— Ainsi... c'est toujours vrai...

— Plût à Dieu que nous ne nous fussions jamais connus ! dit-elle en se cachant la figure dans ses deux mains, gagnée par les sanglots.

Un sanglot lui répond, un de ces sanglots comme en ont les hommes, qui font violence à leur nature et les déchirent pour arriver à leurs lèvres. Gontrand tombe à genoux devant elle, et doucement lui prenant la main :

— C'est mon arrêt de mort que tu prononces là, Monique.

— Oh ! Gontrand... — Puis par une diplomatie instinctive : — ne suis-je pas assez malheureuse ainsi ?

Elle s'est penchée en avant, lui a posé une main sur la tête et, le regardant à travers ses larmes :

— Pourtant Dieu sait si je t'aime ! Mais ce que tu rêves est IMPOSSIBLE, une fatalité nous sépare... Fuis-moi, bien loin, Gontrand, il te reste ton art, à toi ; tu m'y parleras, et je saurai bien te comprendre, va !

Et l'attirant, elle lui met au front un long baiser, le seul, avec un désir fou de se consumer, de se dissiper comme une fumée, en cette minute.

Gontrand se relève. Longuement il la contemple ; jamais le moindre détail ne s'effacera de sa mémoire.

— Adieu... fait-il d'une voix à peine distincte.

Il s'éloigne de quelques pas, s'arrête, puis revient. — Adieu, Monique...

Elle ne pleure plus. Plus blanche encore que tantôt, elle s'est penchée en arrière et le regarde, les yeux mis-clos, anéantie.

Gontrand se raidit et s'éloigne. Arrivé sur le seuil, il s'arrête encore et l'enveloppe d'un regard fou de passion et de désespoir.

— Fuis... dit-elle d'une voix faible.

Et de sa main elle fait un geste lent qui est comme une bénédiction.

AUG. HENROTAY.



NOCTURNE.

BIEN tard, dans le jardin vu du pâle Vesper
 Qui montait, au couchant, parmi d'âpres ramures,
 Sous le ruissellement d'opale de l'Ether,
 Tout lumineux déjà des lumières futures,
 Quand un chaste sommeil eut clos mes jeunes yeux
 Comme sous un vent frais de tuniques et d'ailes,

Avec des mouvements lents et silencieux
 Yseult ôtait soudain d'entre mes mains fidèles
 Les despotiques mains qui m'ouvrirent l'Eden
 Et s'en allait de moi, laissant dans les parterres
 Un peu d'elle, après elle, embaumer le jardin.

Et je dormis parmi mes bosquets solitaires
 Un sommeil inconnu si libre de remords
 Et si terrifiant dans cette candeur même,
 Que c'était le sommeil des enfants et des morts !
 Nul songe qui chantât la femme, nul poème
 Du grand cycle d'amour n'éclaira cette nuit ;
 Rien que l'attente après une peine en allée
 Et l'angoisse qui suit un monde évanoui !

Bien tard, quand je dressai ma tête réveillée
 Dans les enfièvements du froid et de la peur,
 Les colliers dénoués d'une nuit printanière
 Révaient autour de moi dans la blanche vapeur.
 Des étoiles parfois sillonnaient la lumière
 Comme des yeux meurtris que la mort aurait clos,
 Et les appels du cor d'une forêt lointaine
 Déchiraient le silence ainsi que des sanglots !
 On eût dit d'une amante oubliée et hautaine,
 Qui, lasse d'implorer et fière en son tourment,
 Dans la nuit où nul cœur ne pouvait plus l'entendre
 Eût pleuré toute seule et désespérément !
 Puis le cor exhalait une plainte plus tendre
 Que les voix d'amoureux et de convalescents,
 Et l'âme devinait, évoqués par le cuivre,
 De frêles bras tendus vers d'orgueilleux passants,
 Et pesant sur l'ennui dynastique de vivre
 De nocturnes bijoux pleins de soleil couchés,
 En je ne sais quelle âpre et mystique demeure.

Un instant des soupirs et des gestes penchés
 Osaient rêver encor la vie autre et meilleure
 Jusqu'à ce qu'un sanglot, le dernier cette fois,
 Plein des contritions d'un grand cœur qui se brise,
 Eclatât, pour mourir, dans les échos des bois.

J'ai pleuré jusqu'à l'aube, et ce mal qu'éternise
 Le sentiment que j'ai d'en être seul atteint,
 Mes souvenirs mauvais le grandissent encore.
 Je me lève chargé des perles du matin
 Et m'en vais malgré moi vers la forêt, sonore
 De ramiers, où s'est tu le grand cor oublié.
 O mon amour du soir permet que je m'en aille
 Car je veux consoler en son morne hallier
 L'âme sœur qui m'attend peut-être et qui défaille !

Automne 1887.

FERNAND SEVERIN.



NOTES (1)

1887. 3 Octobre.

La Terrasse des Tuileries s'allonge sur le quai, demi-nue par les flagellations d'un lubrique automne qui la dépouille vite et la lèche, haletant, de raffinées caresses de vieillard.

Plus de flâneries promenées en les éclatantes bouffées de cuivres militaires sous les feuilles pleines de soleil; plus de trottements d'enfants derrière les cerceaux accompagnés de cris tandis que gazouillent, groupées et minaudant, leurs gouvernantes

(1) d'*Album parisien*, à paraître.

aux accents étrangers, paresseusement assises à la façon des dames, des jouets aux pieds. Et les frétillements des moineaux se lassent parmi les branches.

Le sifflet grave d'un remorqueur envahit l'étendue de l'allée; les roulements cahotés des voitures s'y prolongent, mêlés aux claquements des sabots de leurs haquenées sur l'asphalte; une rumeur montante et vague d'un bout à l'autre balaie le silence qu'on rêve pour cette mélancolie royale d'altesse démodée. Les grands arbres s'endeuillent en les brumes, et des branches ténues et croisées entre leurs longs bras desséchés, imitent des linceuls de crêpe déchirés par les efforts d'un squelettique agonisant qui aurait peur de la mort.

Avec ses glaciales ironies, ses haines coupantes de vieux ermite dont on *se fiche*; avec les virginales blancheurs de ses neiges qu'on souille, qu'on piétine, qu'on pousse aux ruisseaux; avec sa frileuse et chevrotante allure de perruque à frimas, poudrés de givre, s'annonce l'hiver en la mélodie chagrine et sourieuse que prélude l'ancienne Terrasse impériale.

28 Octobre.

7 heures du soir En sortant
d'un five o'clock, rue Montaigne.

Les Champs-Élysées ouvrent leur étendue trouée par les lumineuses plaques jaunes de réverbères sous un ténébreux harcèlement de bruine cinglante, et palpitent des scintillations de dorures salies, miroite toute une lutte de clignotantes clartés en la boue, dans le noir.

Quelques fiacres en maraude silencieux se croisent sur l'assourdi pavage en bois, trottant un lugubre défilé d'enterrement — que dépasse un blasphématoire omnibus à l'œil rouge d'ivrogne, et serpentant, et lourd. Les refuges se glacent, isolés, comme des flaques d'eau propre. Presque totalement dépouillés se taisent et paternellement veillent les arbres : vieillards qui savent! sur la tristesse des petits bazars pleurant le soleil, sur la désolation des chaises serrées dos à dos les unes contre les autres — interminable

déploiement de troupeau ratatiné par le froid, souffrant de la chaussée sans joie.

Un vide pénétrant se développe autour d'ombres filantes, coiffées d'un parapluie et dont les enjambées se doublent au luisant de l'asphalte mouillée. Mais voici que, plus claire, vibre la vaste illumination de la Place de la Concorde où sommeillent les jumelles fontaines, d'où s'enfuient, régulières et mornes fusées, vers la Seine, par la rue Royale, des enfilades reposantes de lumières.

ALBERT SAINT-PAUL.

14 Septembre.

Soir. — Dans un Duval.

Seule, sur la haute lampe du bureau, trône, aristocratiquement sobre et soyeuse, la pâle lumière verte d'un abat-jour de porcelaine.

Puis, la caissière remue, dans la propreté noire de son vêtement irréprochable, avec la correction sérieuse et silencieuse de son visage gentiment chlorotique. Une main longue, fluette, décharnée, infiniment blanche, une main polie et douloureuse, sur la froide blancheur du marbre s'agite, lasse et frôlante. Délicatement, les doigts froissent à peine un journal, le soulèvent, imperceptiblement, le laissent mollement retomber.

Un blond, gras et réjoui, survient, délibérément présente la carte de son dîner. En silence, après une inclination de tête, la caissière promène au-dessus de la carte, sans y toucher, la plume, dans une addition mentale des consommations marquées. Puis, la plume écrivant un chiffre allongé et hâtif, sa lèvre exsangue le murmure, pendant que de la trainante main gauche elle saisit le timbre, en marque la carte : un grincement bref, délibéré. Le monsieur réjoui fait alors tinter bruyamment sur le marbre une pièce de cent sous. Les doigts fluets, légèrement, la soulèvent, la retirent, puis rendent la monnaie avec un nouveau murmure des lèvres qu'un nouveau *merci* clôt.

Le monsieur sort.

Il est tard : peu de monde dans le restaurant.

Aussi la dame, derrière le bureau très propre, se repose.

Et la pâleur verte et soyeuse de l'abat-jour de porcelaine, dans sa sobriété aristocratique, à nouveau domine, charmeuse. Mais, en dessous, l'intérieur blanc de l'abat-jour parfois crie des pans d'éclatante lumière.

La dame pose un mou regard de biais sur le journal. Elle est toute caressée d'un reflet tendre, tout imprégnée de clarté sereine. Elle est lasse, mais, dans son élégante cage, à son aise, entourée de nuances familières.

Doucement, le bureau la contemple. Le marbre lui souffle la salutation froide de sa blancheur. Sous la lumière directe de la lampe, dans la plus claire zone, le porte-allumettes lui chante la note jaune de son contenu, un groupe rangé, serré, soigné ; le petit vase aux cure-dents émane comme une vague lueur d'albâtre ; une coupe de cristal très nette, où dorment des parallépipèdes de sucre, se fleurit pour elle de gros boutons de vive lumière en cercle, un collier de diamants magnifiques que semble curieusement relier la solidité saccharine des morceaux ; tandis qu'un moulin à poivre, seul, inému, plaque la note de l'indifférence. — Mais le vaste encrier bâille une salutation noire, et l'armée innombrable des chiffres, sur les cahiers, devant elle, danse en son honneur une valse discrète et mélancolique.

Au bureau, deux messieurs arrivent. La caissière bouge, l'ordinaire scène se joue, les mouvements, les murmures ordinaires, mécaniques, sur lesquels toujours tranche le grincement bref du timbre.

Encore une fois elle est seule et se repose. Maintenant, une contemplation médiocre l'absorbe : elle penche l'immobile tête sur un coin de marbre, la coiffure irréprochable, une insignifiance correcte dans le regard.

Et de nouveau, sur ce calme de bureau poli, domine, plus délicate et soyeuse, l'aristocratique clarté pâle de la verte porcelaine.

MARIO VARVARA.

MAHIA.

SUR l'épais tapis jonché de verveines
 Brillent au soleil tes charmes rosés,
 Et tes seins royaux aux grâciles veines,
 Vont fleurir au souffle ardent des baisers.

Tes flancs parcourus de frissons rosés
 Et filigranés par l'azur des veines
 Semblent, dans l'espoir des féconds baisers,
 Parfumer d'amour ton lit de verveines.

La sève d'été fermente en tes veines,
 O brune Mahia, Mère des baisers!
 Lasse d'effeuiller les pâles verveines
 S'alanguit ta main aux ongles rosés.

Le rêve troublant des prochains baisers
 Allume déjà le sang de tes veines,
 Et le Désir tord tes membres rosés
 Sur l'épais tapis jonché de verveines.

AUG. VIERSET.



LA MAITRESSE DU PAYSAN.

L avait assez travaillé, jugeait-il. Pendant des années et des années, il avait tenu la charrue derrière ses chevaux au poil luisant; répandu, dans le sillon humide, la semence féconde; fauché, de ses deux bras infatigables, les épis mûrs, et fait crépiter, dans la grange, sous son lourd fléau, les grains dorés.

Maintenant que ses cheveux étaient blancs sous sa casquette de loutre et que son corps tremblotait un peu, il projetait de s'arranger une existence infiniment douce, dont la seule pensée le ragailardissait, mettait un peu d'huile aux articulations de ses vieilles jambes, rouillées par les rhumatismes — ce qui faisait dire aux tâcherons de la ferme, à chaque fois qu'ils le croisaient : “ Vous êtes toujours comme un jeune, censier. „

Il ne rêvait pas, toutefois, de passer le restant de ses jours comme ces vieillards paresseux qui dorment la grasse matinée, s'immobilisent de longues heures à l'estaminet devant une chope de bière et un jeu de cartes et, journallement, se couchent au crépuscule. Chaque matin — quand chante-clair éparpille ses notes sonores dans la cour silencieuse — il serait debout, le premier, guettant, à travers la fenêtre, la flamme grêle de la lanterne, qui, promenée lentement d'étable en étable par un domestique mal éveillé, ressemble à un minuscule feu-follet voltigeant dans l'obscurité. Il se mêlerait ensuite aux ouvriers, leur tendrait les *attelles*, passerait la main sur le pelage moite des bœufs, puis regarderait s'éloigner bêtes et gens, du même pas lourd, par la vieille porte cochère. En été, il ferait de longues promenades dans les champs et pendant l'hiver, les pieds défendus contre le froid par de chauds sabots, le corps bien emmitoufflé, les oreillettes de sa casquette nouées sous son menton, il trotterait dans la cour, irait des étables à la grange, surveillant les servantes, le vacher, les batteurs, et, par les temps de neige, s'aventurerait quelquefois dans la prairie pour lâcher un coup de fusil aux corbeaux affamés, qui viennent guetter, du haut des arbres tristes et nus, les graines que les poules picorent sur les dalles froides.

Un matin d'automne, le vieux fermier s'acheminait vers les champs par une route grise rayée d'ornières où croupissait, çà et là, un peu d'eau jaunâtre. Un vent froid, soufflant par saccades, secouait les arbres, dont les premières feuilles mortes venaient doucement se poser à la crête des herbes. Parfois une de ces feuilles, partiellement jaunie, semblable à un frêle bijou composé

d'une émeraude enchassée dans de l'or, s'accrochait aux cheveux de quelque fillette, maigre et mal nippée, dont les pauvres petits bras se fatiguaient à cogner, du bout d'une longue perche, les rares pommes échappées, le jour de la cueillette, aux yeux scrutateurs du propriétaire. De temps en temps, par les interstices des nuages gris, le soleil souriait à la nature ; ses rayons tièdes réchauffaient un instant la campagne et couvraient d'un glacis de lumière les toits d'ardoises à moitié cachés par les frondaisons vertes piquées de taches jaunes. Dans le vent, s'envolaient de mélancoliques refrains fredonnés par les laboureurs ; mais le gazouillis des oiseaux n'accompagnait plus les chansons des hommes.

Le corps engainé dans un vieux pardessus roussi, sur le collet duquel se tortillaient, comme des chenilles, des mèches de cheveux blancs, les mains croisées derrière le dos, soutenant un bâton dont le bout frappait régulièrement ses talons, le vieux fermier promenait des regards amoureux sur la campagne où la germination des blés mettait, çà et là, une espèce de moisissure verte.

Devant lui, bordant une cavée herbeuse et profonde, se développaient deux rangées de peupliers dont les feuilles, taquinées par le vent, s'agitaient dans un bruissement continu.

Il résolut de se reposer un moment à leur ombre, car, chose singulière, bien qu'il n'eût marché que pendant une demi-heure environ, sans se hâter, en flâneur, uniquement préoccupé de l'achèvement des dernières semailles, il sentait ses jambes fléchir et son corps se voûter comme sous la pesée d'une main de plomb.

Il s'assit à un endroit où l'herbe était touffue et moelleuse et s'abandonna tout entier au bonheur d'admirer la campagne en gestation, les meules qui se dressaient avec des airs de pagode dans le lointain et, fermant le paysage, le hameau dont les maisons et les arbres étaient dominés par le clocheton de la vieille église. Distraitement, sa main osseuse et jaune égrena une pincée de terre prise à une taupinière : comme un amant dont les doigts se promènent nerveusement dans la chevelure soyeuse de la bien-aimée, il éprouva, au contact de cette poussière satinée,

une indéfinissable volupté qui se traduit par un mystérieux sourire et un dilatement de ses yeux gris, où brillèrent soudain de petites étincelles. Mais bientôt de légers frissons lui coururent dans le dos, il trouva l'herbe humide et glacée et il lui parut que le vent, en frôlant ses oreilles bleues, y plantait des centaines d'épingles. Il appuya fortement ses deux poings contre le sol, et, tout le corps raidi, voulut, d'une secousse, se remettre debout. Etait-ce Dieu possible !... Malgré les *hans* poussés du fond de sa poitrine, il ne parvint pas à remuer ses jambes qui restèrent collées au sol, inertes et roides comme des bûches. De petites gouttes de sueur perlèrent à son front, ses dents claquèrent et sa figure se crispa horriblement. Il eut tout à coup le pressentiment du martyr prochain, se vit débile et impotent, étendu sur une chaise longue, au coin du feu, et à jamais banni de la campagne où il avait passé les plus doux moments de son existence.

Le paysan, à cette pensée, sentit grandir son amour pour la terre. Il attacha sur elle ce regard suppliant et désespéré dont les moribonds enveloppent, à la suprême minute, les chers êtres groupés autour d'eux et, lentement, sur ses joues glacées, des larmes coulèrent...

HUBERT KRAINS.

SONNET



IXE tes yeux profonds sur mes yeux pleins de flamme,
 Reste ainsi bien longtemps, ô toi qui m'attiras!
 Afin qu'ivre à ton tour, ta bouche me réclame
 Et que je sente mieux l'étreinte de tes bras!

Contemple-moi toujours! Que ton beau corps se pâme
 Par l'indicible ardeur qu'on ne se cache pas....
 Redis-moi les désirs concentrés en ton âme,
 Toi qui sais quel amour nous unit ici-bas!

Quand je te vois ainsi, fraîche, belle et riante,
 Offrant à mes baisers ta lèvre qui me tente
 Et laissant s'épancher les trésors de ton cœur,

Je sens en moi bouillir la sève de la vie,
 Et de mon âme, alors, de mon âme assouvie,
 S'échappe vers le ciel un hymne de bonheur.

EDMOND HANTON.



NAÏVETÉ

JE voyais dans tes yeux l'exquise pureté
 De ces cieux d'azur tendre aux langueurs automnales
 Où d'invisibles lys fondant leur chasteté
 Parlent confusément d'étreintes virginales.

Ma tendresse, comme un parfum de rose-thé
 Évaporé par les fraîcheurs matutinales,
 Montait vers ta candeur qu'en ma naïveté
 J'ignorais recouvrir des hontes infernales.

Qu'ai-je gardé de toi, lointaine poésie ?
 Ta musique berçante et toujours ressaisie.....
 Béni l'âge où l'on peut encore nous leurrer !

Septicisimes amers, défiances moroses !
 Rêves d'or écaillés aux épines des roses,
 Dès l'aurore du cœur pourquoi vous effleurer ?

LA LITTÉRATURE DES IMAGES.

DEPUIS peu de mois, de temps à autre un lardon nous parvient, lancé par quelque journal; *Le Figaro*, *l'Indépendance belge*, *la Nation*, *le Journal de Liège*, *l'Office de publicité* et d'autres, s'amuse à nous adresser leurs chiquenaudes à l'encre grasse. C'est parfait, et, au point de vue " commercial ", ce serait divin. Le mal, c'est qu'en attaquant M. Ghil et *La Wallonie* ils visent au fond, et seulement, des idées trop peu banales pour leur plaire. Se défendre? Ni René Ghil ni *La Wallonie*, n'en ont guère souci, pas plus qu'un prêtre ne s'excuse de son adoration pour Dieu.

Mais l'Enfance d'une Idée a les frêles délicatesses d'un camélia blanc. A l'Idée comme au camélia, il convient d'épargner certaines souillures. Nous y tâcherons; et, ne fût-ce que pour avoir ramené à nous, plus vite, quelques esprits sincères, ou pour avoir prévu ce que bientôt croiront tous les artistes, nous trouverions à ce labeur un charme d'orgueil secret qui nous en serait la récompense.

Je relisais, dernièrement, l'étude de ce grand double artiste HONORÉ DE BALZAC, sur la *Chartreuse de Parme* de Stendhal. Et, j'en étais frappé, cette ligne qu'il trace onduleusement entre la littérature des *Idées* et celle des *Images*, cette ligne encore divise actuellement les écoles.

La plupart des critiques appartiennent au clan des " idées "; car les poètes souvent dédaignent les menues besognes du pesage littéraire. Or, ces divers Gustave Planche, et, de nos jours, ceux qui parviennent à lire Sarcey, semblent avoir par jalousie tenté de dessécher la verve sèveuse des Poètes. Ils publient la centième édition de l'œuvre morale d'un Malherbe, et, pour avoir demandé " la scène à faire? ", ou la " signification des *Burgraves*, je vous prie? ", se croient Immortels, tandis qu'intellectuellement à peine sont-ils Académiciens.

La littérature des Images, vaincue jadis par des Boileau de lettres, se refroidit et se raidit au cercueil des tragédies pendant deux siècles; mais elle renaît enfin d'une belle révolte de sang jeune à la poussée des Romantiques. Les Romantiques, c'est le coup d'épée majeur de Siegfried à Wotan, et la Lance divine, symbole de la Règle, brisée par la vigueur chantante d'un Esprit nouveau. Maintenant, les rôles sont changés, n'est-ce pas? Et nous avons la "littérature du cahier de notes", — réaliste, naturaliste et parfois triomphante dans la psychologie, — en opposition avec l'art et l'imagination libres: M. Alexandre Dumas, fils, insultant Leconte de Lisle, en lui opposant les mauvais vers d'un librettiste médiocre, c'est Malherbe et Boileau dédaignant la Pléiade.

Seulement, si nos psychologues ne dérivent pas absolument des fabricants de tragédies, ni nos réalistes des romanciers picaresques, de même le beau coup d'épée de Victor Hugo a moins fait qu'on ne pense pour la littérature des Images. Hugo, comme le vieux Rhin, a longuement brillé entre les montagnes de la Foule; puis s'est perdu dans les sables, en donnant seulement un peu de sa royale sève à cette belle Meuse des Parnassiens.

Et nos vrais pères sont Balzac et les Parnassiens, pour les poètes; Balzac, Stendhal et quelque Mérimée pour les analystes.

Puis, à mesure que marchent les années, plus grande s'est faite la différence entre les Poètes synthétistes et les Analystes de l'Idée. L'école naturaliste, qui va et vient de la Foule à la Foule, s'inspire du et pour le Peuple, est bien loin de nos désirs flottants, ingénus, et ésotériques; Emile Zola a la valeur morale d'un coup de hache; à mesure qu'il incline son incontestable talent vers la poignée de main calleuse, plus grande se fait la distance entre lui et les esprits que charme encore la Forme. Emile Zola, inconsciemment, a restreint l'art à la belle force animale d'un "moteur." „ Nous sommes, nous, et de plus en plus, les fervents de l'Art pour l'Art.

Mais tout mouvement littéraire exige une allure unanime. Et, comme la littérature naturaliste, par essence, les heurtait, les

voyants des horizons nouveaux ont suivi le courant des psychologues ; — peut-être. En tous cas, la recherche de la pénétration, frêle, aiguë, parfois douloureuse, est une caractéristique importante qui leur est commune.

Or voici la question principale. Après une telle et longue séparation, la littérature des Idées et celle des Images n'ont-elles fatalement dû se réunir ? On l'avait vu dans Balzac ; le *Symbole* le fera voir encore. Car, si les Psychologues se rapprochent des Poètes par une recherche pénétrante et large à la fois, qui n'exclut point la Philosophie, le Symbole, base des conceptions nouveau-formulées, est bien le nœud solide qui joint les branches séparées jusque là.

Le Symbole est une grande Image qui s'épanouit sur une Idée, et dont le parfum ondoie parmi toutes les lignes de l'œuvre. Et le Symbole, par essence, devant se rattacher à l'Unité, j'entrevois cette conception idéale :

Du cercle infini de la Vérité, le Symbole, contenant l'Idée, s'élève en forme de tige et de calice ; sur le fer et le calice du Symbole, des pétales s'épanouissent, et sont la fleur délicate et brillante de l'Œuvre.

Le Symbole est la réalisation figurée d'une Idée ; il est le lien tenu du monde immatériel des Lois au monde sensible des Choses. Et pour qu'une œuvre soit complète, il faut que, flottant aux molles vagues des choses, elle puisse du moins, à l'aide du Symbole, percer jusqu'au monde abstrus des régions intangibles.

Pour avoir fait jaillir la lumière de cette loi des arts, une gloire environnera toujours l'auguste et fière personnalité de STÉPHANE MALLARMÉ. Mais ayant énoncé le Principe, le maître en chercha solitairement la réalisation.

Or, à toute Idée, il faut une forme qui l'incarne ; et cette forme, — ces palpitations de mots et d'images, " la chose envolée, „ les rythmes impairs qui semblent fuir la réalité, — M. Paul Verlaine s'est ingénié à la trouver.

C'est ici qu'une divergence vient naître ; l'art de Stéphane Mallarmé et l'art de Paul Verlaine sont frères de tendances, mais

ils ne se complètent point, ce me semble, entièrement; chacun est le produit et la valeur d'un admirable artiste, et, fût-ce même chez Stéphane Mallarmé, n'enferme pas la rigueur définitive d'une Loi.

Que cette Loi soit nécessaire, tel n'est point mon avis; l'imagination du Poète roulant sur les rails rigides de la Règle, me semble une hérésie. Et, cette Loi fût-elle donnée, j'estime qu'il la faudrait souvent transgresser.

Cependant quelques efforts, très fiers, ont tenté la réalisation de cet idéal. Je cite Jean Moréas, Gustave Kahn, et, le plus absolu, RENÉ GHIL.

L'Idée — je crois énoncer ici la pensée de René Ghil, — se manifeste par des moyens de son, de couleur, de gestes, de lignes, qui en sont déjà les vagues symboles. Or, sous divers assemblages de sons, l'habitude et les Lois ont fixé un sens définitif : c'est le langage. Puis, à des assemblages de sons déjà dessinés en figures mélodiques, correspond un instrument de l'orchestre; les différentes phrases d'une sonate de Beethoven, par exemple, désignent rigoureusement, suivant leurs modifications, telle voix des Bois, des cordes ou des cuivres. De plus, la transposition du son en couleur doit être admise : la projection lumineuse des accords n'est pas une découverte récente; et dernièrement encore Heilmholtz a calculé le rapport des harmoniques.

Eh bien, s'appuyant à ces vérités, René Ghil a eu le bel et orgueilleux désir de réaliser un art qui fût COMPLET.

A la Peinture, manque l'Immatérialité; la Musique, — cet art frère, oh le plus large, le plus divers, le plus logique, le plus ondoyant, le plus haut, — la Musique, trop immatérielle et rêvée, n'a point la précision. A la Littérature, devait échoir, d'après René Ghil, l'orgueil d'être la magique synthèse des arts.

Comme Wagner a synthétisé le drame lyrique, René Ghil a voulu rendre complète la Poésie. Les Mots évoquent et disent, désignent les objets sensibles, et laissent entrevoir les ondes mouvantes de l'Infini. La Littérature était donc, plus que la Musique, capable de réaliser ce rêve : *l'universalité des impressions*.

Encore, — et ici je touche au cœur de la théorie de René Ghil, — les Lettres se plient à évoquer telles images, de même que la musique fait passer aux regards émerveillés des auditeurs initiés, de larges et sonores visions de pays inconnus.

Enfin, la voix des lettres elle-même est comme la vague transposition d'un orchestre caché au mystère des mots, et où se devinent des chants de violons, de flûtes et de cuivres.

La *sensation* isolée de ce vertige complexe n'est pas absolument nouvelle. Dante déjà, en plein moyen âge pourtant, parle d'une enceinte *muette de toute lumière*; Balzac (dans la Recherche de l'Absolu, entre autres) emploie fréquemment des comparaisons transposées du *son* à la *nuance*, des *mots* à la *musique*; et tant d'autres qu'il est inutile de citer.

Le rôle de René Ghil a été de combiner en théorie, et en moyens nouveaux, tous ces principes vagues qui flottaient dans l'atmosphère intellectuelle de ce siècle. Pour avoir eu cette audace de dire et définir ce que d'aucuns pensaient et beaucoup avaient pressenti, pour avoir eu l'orgueil de désigner insoucieusement ce qu'il croyait la Vérité, René Ghil sera longtemps encore en butte aux attaques de la Foule et des hermaphrodites de lettres.

Le Symbole, " rapport exprimé du monde idéal au monde matériel „ (telle est la définition de Ghil), c'est l'union de la littérature des Images à celle des Idées. L'INSTRUMENTATION POÉTIQUE de René Ghil, c'est l'union des vouloirs artistiques, réalisant en littérature une sorte d'art nouveau. Seulement, dans la théorie de René Ghil, deux principes sont distincts : la *coloration* poétique et l'*Instrumentation*.

Toutes deux ont cette fonction d'environner d'Images l'Idée d'abord conçue, comme la couleur traduit la Ligne, en peinture, comme le geste enveloppe et explique la Parole, comme la mélodie fleurit à la surface de l'Harmonie.

Cette théorie est donc *complète*, de fond et de forme; et, en elle-même, indépendamment de la Parole évocatrice de Stéphane Mallarmé, elle enferme le Symbole, — ce que nous avons effleuré déjà d'une allusion suffisante.

La théorie de René Ghil est bien l'incarnation des tendances de ce siècle.

L'avènement des romantiques a donné le signal d'un travail dans la Forme, en même temps que la marée des idées nouvelles, en science comme dans les lettres, donnait impulsion à la synthèse. On avait eu Cuvier et Victor Hugo, Chateaubriand et Th. Gautier; nous avons Darwin et les Parnassiens. Et, dès l'abord, une œuvre géniale, dont la puissance prophétique nous confond, la NEUVIÈME SYMPHONIE de Beethoven créait le type de l'Art nouveau: l'unité générique de conception, le grand rayon de lumière synthétique; et la complication ciselée de la Forme et de l'Image, le travail spécifique de l'expression.

Tout cela, la théorie de René Ghil l'enferme, et aussi les œuvres qui en sont nées.

Lisez les vers de Stuart Merrill, conçus d'après l'Instrumentation, lisez le *Geste Ingénu* de René Ghil (1), et vous serez assailli de cette sensation d'une grand ligne droite lumineuse parmi des complications de nuances.

Le *Geste Ingénu*, c'est la lente montée à la vie d'un Esprit adolescent. L'Avenir est douteux, et l'environnement des visions d'ailes chantantes, ou désespérées de grands obstacles noirs; — cependant qu'en sa poitrine, se gonfle le Désir déjà mâle, et les premiers vœux d'amour.

Et de larges vers traduisent cette Idée. Tel ce triste espoir d'amour ailé :

*Venu d'hier stagnant qui par les roses saigne,
Maint doux mensonge épars d'éloignement derniers
Mouille dans l'eau du rêve un sourire de règne
Quand le sort, rédempteur des essais prisonniers,
Monte, sonore et plein d'un éveil de ramiers.*

(1) Le *Geste Ingénu*, par René Ghil (légendes de Rêve et de Sang, volume II). Vanier, éditeur.

Puis cette douceur des ingénuités :

*Voilà que les ruisseaux gazouillent dans les plaines :
Tranquilles sous l'heureux mariage des doigts,
Aux pâturages des longs lis et des haleines
Allez d'un vague et doux déroulement de voix,
Troupeau du non savoir, aux héroïques laines.*

Et encore :

*Il a rêvé longtemps que les mains d'une amie,
Pieuses, sur ses yeux et sa gloire au sommeil
Mitigeaient de leur palme un désert de soleil.*

* * *

Mais ici je dirai quelles choses me blessent dans l'Art de René Ghil.

Le Symbole — l'Idée — de l'œuvre, est, à mon sens, caché par la *Glose*, l'explication, les Images dont l'enveloppe l'Instrumentation. Et par une ponctuation incomplète, René Ghil ajoute encore au confus de ses écrits. Le but de René Ghil est bel et fier : *dire*, et en même temps *évoquer*, faire un art à la fois *suggestif* et *précis*, c'est digne d'estime et d'admiration. Il veut, en conservant le fil de sa pensée, l'entourer de fins linéaments poudrés d'images, qui développent, continuent, achèvent et modulent cette idée jusqu'en l'immatériel, plus loin qu'on ne peut *définir*, jusqu'où l'on peut *rêver*. La pensée, chez lui, est comme un grand mât pointé droit vers le ciel, et les suggestions de l'Instrumentation la décorent et la complètent comme des banderolles fixées à ce mât et qui se perdraient en l'infini.

Mais souvent, dans les vers de René Ghil, la ligne de la pensée est cachée par les nuances de l'Instrumentation : la banderolle est si grande qu'elle enveloppe le mât : Le défaut de sa théorie, lorsqu'on la pousse trop loin — et c'est le cas de René Ghil, — c'est d'aboutir à une obscurité inutile, à une diffusion trop grande de la lumière, — à mon avis, du moins. — René Ghil me paraît être encore dans l'exagération des premiers enthousiasmes,

et, séduit par l'idée nouvelle, il met au premier plan ce qui devrait être au second : d'où l'apparence un peu surchargée, un peu hésitante, de ses œuvres. M. Stuart Merrill me semble appliquer la théorie de Ghil, sinon avec plus de justesse, du moins avec plus de discrétion. Et, si l'œuvre d'art vaut par tout ce qu'y énonce l'artiste, elle accroît encore sa force de tout ce qu'il ne dit pas. Mais qui peut le plus peut le moins (c'est banal, mais vrai) ; et je crois fermement que bientôt, les yeux moins éblouis par tous les trésors qu'il entrevoit, René Ghil nous donnera des vers aux intentions moins voilées.

A sa doctrine, je reprocherai d'autres choses. Je crois à la vérité de l'*Instrumentation* proprement dite. Inconsciemment, Stéphane Mallarmé, dans l'après-midi d'un Faune, a fait parler la voix des flûtes et des cordes ; et, dans les vers de Stuart Merrill, d'Achille Delaroche, de René Ghil, on perçoit des sons de cors, de violons, de bois, de même que les pièces de Georges Klnopff semblent être accompagnées de harpes. Mais, pour la *coloration*, je pense que René Ghil a voulu trop préciser. Sa méthode est un moyen d'évocation, de suggestion, et non point une manière d'exprimer nettement et de définir. Il a été trop loin en assignant rigoureusement telle couleur à telle voyelle, telle intention à telle consonne.

Les mots m'apparaissent comme doués chacun d'un certain *degré de lumière ou d'ombre* ; et, complétant mon idée, je dirai que les voyelles brèves, graciles, déliées, aiguës, donnent des impressions vives et frêles de clarté. Les autres, les longues, les profondes, les sourdes, les pleines, suggèrent des visions obscurcies. Et, naturellement, les syllabes finales acquièrent par leur position l'influence la plus grande sur la couleur générale. De même, dans un orchestre, les registres élevés, comme les flûtes, les violons, les trompettes, annoncent des images de jour et de ciel ; les sons moyens désignent des tableaux analogues, et les résonances graves des cuivres, des basses et des bassons conviennent aux impressions étouffées des Ténébres. Ajoutons à cela les différences de timbre qui nous donnent la variété et les combinaisons de lumière graduée, et la théorie entière prendra corps.

*
* * *

M. René Ghil, certes, ne plaira jamais aux myopes de lettres, à ceux qui demandent à l'Art de " les distraire. „ Ceux qui préfèrent l'opéra-comique à la symphonie, les Nouvelles aux Poèmes, les tableaux de genre aux études de lumière, ceux qui mettent Francisque Sarcey au rang des grands critiques, ceux qui découvrent des ridicules chez les génies, un hiatus dans les Fleurs du Mal, les gens épais et les entêtés, les calomnieurs de l'Art et les plaisantins qui s'amuseant d'un beau livre, ceux-là aiment *Lohengrin* pour le cœur des fiançailles, et, dans la *Walküre*, n'apprécient que l'hymne au Printemps; ceux-là jamais n'admettront la " jeune témérité „ de René Ghil, et railleront avec esprit ses tendances imprévues. Ceux-là trouveront mauvais qu'une revue d'art éclectique et accueillante, comme la *Wallonie*, accorde son estime et sa poignée de main fraternelle à des nouveaux venus déconcertants; ils n'admettront point qu'on donne à des novateurs artistes le droit de dire la Parole qu'ils doivent dire. Mais de ceux-là, René Ghil n'attendait pas mieux, et son insouciance superbe dédaigne leurs railleries.

*
* * *

La théorie de René Ghil n'est pas étroite. Elle divulgue un moyen de créer des impressions, et de suggérer des images. Mais elle n'est point, à proprement parler, une règle inflexible, et laisse toute place à la personnalité.

Un dernier mot. M. Ghil ne trouvera pas en nous des imitateurs serviles — les lecteurs de *La Wallonie* le savent; et René Ghil n'en voudrait point. Mais nous serons pour lui des amis émus d'admiration pour la belle audace de ses vingt-cinq ans créateurs et prêts à le défendre contre les moqueries des gens à idées préconçues. Car, nous savons la sincérité de ses désirs, nous aimons sa fière intransigeance qui énonce franchement ses convictions, et nous devinons en lui l'artiste dont le regard a soulevé peut-être l'un des voiles magiques de la Vérité.

ALBERT MOCKEL.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

HISTOIRE DU THÉÂTRE DE LIÈGE.

par JULES MARTINY.

Cy — sorti des presses de H. Vaillant-Carmanne — un volume de 600 pages orné de six planches et d'un frontispice, très artiste, signé de Witte.

Les joyeusetés fourmillent.

Dans la primitive salle de spectacle — une baraque en bois érigée au quai de la Batte — on jouait des farces italiennes et l'on vendait des drogues; la valetaille s'y livrait à de telles manifestations que le prince-évêque Georges Louis dut y mettre fin en interdisant “ aux domestiques dont les maîtres ne sont pas à la comédie de se présenter au spectacle. „

Plus tard, au 2^{me} étage du bâtiment de douane transformé en théâtre, on trouve un moucheur de chandelles; en 1796 un citoyen Duprat, jouant les niais, les 3^{mes} amoureux, les 2^{mes} haute-contre et les rosières; un virtuose italien qui à lui seul chante un duo à voix de femme et de haute-contre.

Aussi une représentation donnée par des zouaves exclusivement, une autre interrompue pour la remise d'une pipe au concierge, une 3^{me} enfin où l'on grignottait des pommes de terre en chemises vendues par le machiniste et où deux loustics, nichés aux coins opposés du Paradis, s'interpellaient bravement :

— “ Est-ce qui les cromptire sont pètaies ?

— „ A l'aut' ack. „

Délicieux relent de Wallonie.

Puis viennent de curieux détails.

L'incendie du théâtre en 1805, sa réédification l'an d'après; les modes successifs d'admission des artistes primitivement acceptés d'étrange manière — le régisseur venant recueillir au baisser du

rideau le vote de tous les spectateurs indistinctement; — l'enthousiasme incité par La Patti à qui fut donnée une sérénade monstre et celle d'un tout autre genre offerte par les étudiants à M. Senterre, comme un juste hommage rendu à ses agissements de cabotin; le refus de Victor Hugo — expulsé de Belgique — d'accepter l'invitation à lui faite de venir entendre son drame *Ruy Blas*.

L'*Histoire du Théâtre de Liège* est donc un très intéressant narré — sans prétention littéraire, dit l'auteur en sa préface — des campagnes lamentables de tous les directeurs, par suite de l'entêtement des conseils communaux qui se refusent à voter un subside pour tout ce qui n'est pas course ou réunion d'orphéonistes.

Or, esbandissez-vous, mes amours... nous réentendrons cette année l'insipide répertoire de coutume : *La Traviata*, *Le Trouvère* et autres soporifiques, ce que déplorait jadis G. Masset en ces vers drôlichons :

.
 Puis viendra la tendre Mignon,
 Regrettant son lointain pignon
 Et puis Rosine
 Bernant Bartholo, tremblottant,
 Se gargariser en chantant
 Sa cavatine.

MAURICE SIVILLE.

—◆—

CHRONIQUE MUSICALE.

Bruxelles, 5 décembre.

LA MELBA.

Dans la merveilleuse troupe, patiemment réunie par MM. Dupont et Lapissida, brille d'un éclat tout particulier M^{me} Melba. Cette bizarre personnalité, née sur le sol fiévreux de l'Australie,

— cette nouvelle Amérique — s'est passionnée pour l'art italien, et Verdi semble être son maître de dilection. Elle tire de l'oubli profond où semblaient devoir dorénavant reposer ces œuvres, la *Traviata*, le *Trouvère*, *Rigoletto*.

L'an dernier, la même tentative fut faite ; elle échoua devant les salles vides. Cette année, aux mêmes spectacles, il y a foule. Pourquoi ? c'est que le public ne va pas au *Trouvère* ou à la *Traviata* : il va entendre M^{me} Melba.

Cette cantatrice, tragédienne d'instinct, éblouit par sa voix et passionne par son geste. C'est à la plus pure école italienne que se rattache son chant ; quant au jeu, il est absolument personnel et déroutant. Il n'est ni du conservatoire, — je parle en général — ni de tel ou tel maître : il est d'elle. La vocation du théâtre a attiré sur la scène, à un âge où généralement on ne débute plus, — M^{me} Melba doit avoir une trentaine d'années — cette femme du monde, riche, que le hasard des combinaisons de la nature a douée de si hautes qualités d'artiste. Elle joue avec la naïveté naturelle la plus étrangère aux choses du théâtre. On ne retrouve en elle ni convention, ni usage, ni apprêts : rien d'étudié. Aussi semble-t-elle un peu désorientée quand l'action est simple, quand la scène repose ; mais vienne une situation passionnante, l'artiste se transforme, et l'incarnation dans le personnage devient si absolue qu'on oublie le théâtre. On ne voit plus ni décors, ni la salle ; rien ! On n'entend même plus les *fla fla* de l'orchestre tapant ou raclant les accords plaqués crispants ; on ne voit et n'entend qu'elle, la Melba, mourante ou grandie par son geste de génie, tragique, affolante parfois, terrifiant ou enthousiasmant cœurs et esprits. L'entourage, à part MM. Seguin et Engel, ses partenaires habituels, semble un groupe de marionnettes escortant une déesse. Oui, ainsi rendus, la *Traviata*, le *Trouvère*, *Rigoletto*, deviennent grands, donnent une impression de *grand art*. Mais ici l'impression d'art n'est pas due à l'œuvre, mais à l'interprète.

La Monnaie a fait assez bien de reprises depuis un mois ; deux d'entre elles sont intéressantes : *Maître Wolfram*, de Reyer, malheureusement interprété fort médiocrement par la troupe

d'opéra-comique. *Les Pêcheurs de Perle*, de Bizet, mais de Bizet jeune, l'esprit bourré de formules et modes de tels auteurs qu'il vient d'étudier, sans personnalité, presque. L'opéra est très joli, la musique agréable; il fait fort bonne figure dans le " répertoire ", mais ce n'est pas ce que nous appelons du Bizet.

Une bonne nouvelle pour finir au sujet de la Monnaie : La direction a déniché l'oiseau rare de ses cauchemars; le merle blanc variété ténor. M. Duzas a été accueilli avec enthousiasme et c'est justice.

* * *

Si nombreux deviennent les concerts qu'il est impossible de les suivre tous. Signalons le début de l'orchestre Servais, le dimanche 17 novembre, à l'Eden-Théâtre. L'Eden était bien garni; le succès fut grand. Le nouvel orchestre a marché merveilleusement, jouant avec une mesure parfaite et accusant délicatement les nuances. Les œuvres exécutées sont : la symphonie en ut majeur, de Schubert, absolument superbe; l'ouverture d'*Egmont*, de Beethoven, qu'il suffit de citer; une ballade de Hans de Bulow "*Sangers flusch* ", adorable; enfin le *Huldigungs Marsch*, de Wagner. On le voit, programme éclectique; le tout interprété dans la perfection. Donc pleine réussite pour l'artistique entreprise de M. Servais.

Reste le concert Joachim, mais ici je cède la plume à un confrère et vous tire ma révérence. LUDWIG GHELDRE.

JOACHIM A BRUXELLES.

3^{me} séance classique: tel était le modeste titre du splendide concert que la maison Schott avait organisé le samedi 3 décembre, à la Grande Harmonie. Un public nombreux se pressait (le mot est ici de circonstance) pour entendre le grand violoniste, celui dont la réputation est universelle et auquel plusieurs capitales ont offert le droit de cité. Joachim se présente modestement à l'auditoire, il semble tout étonné et heureux des acclamations qu'un public choisi lui prodigue. Son calme nous paraissait tout

naturel, mais après l'avoir vu au foyer des artistes dans un état de surexcitation qui, nous disait-il, ne l'abandonne presque jamais lorsqu'il doit se faire entendre, nous étions émerveillé de cette précision, cette tranquillité d'archet. Mais aussi quel superbe bras droit! Tous les coups d'archet imaginables, et en premier lieu le plus difficile, peut-être, le saltato, sorte de staccato soutenu, *louré*, sont entremêlés avec un goût exquis. Et quelle égalité, quelle pureté, quelle ampleur de son vibre de ce magnifique instrument, un STRADIVARIUS authentique nouvellement acquis! Mais où donc est le violon qui ne sonnerait pas bien sous l'impulsion d'un pareil maître? Et c'est non seulement le violoniste, mais aussi le musicien que l'on admire en lui. Nulle part la pensée musicale n'est sacrifiée à la virtuosité. Les deux éléments marchent de pair, et l'on ne saurait dire lequel doit être le plus admiré!

L'exécution de la 9^{me} sonate de Beethoven, dédiée à Kreutzer (pianiste : M. de Greef) du quatuor en *la mineur* de Schumann (2^o violon : M. Colyns ; altiste : M. Agniez ; violoncelliste : M. Jacobs) et du concerto en ré mineur, pour 2 violons, de Bach, avec M. Colyns, tout cela nous a permis d'admirer Joachim dans la musique d'ensemble.

On ne peut rêver une interprétation plus distinguée, plus discrète, quoique autoritaire à ses moments, que celle donnée à ces œuvres par le plus grand instrumentiste d'ensemble du monde entier peut-être.

Faisons remarquer en passant que l'adagio et le finale de Beethoven sont interprétés par lui dans un mouvement beaucoup plus vif que celui adopté généralement chez nous ; cela ne fait qu'ajouter grâce et intérêt à ce petit chef-d'œuvre. Nous dirons encore que le premier violon était fort bien secondé par les artistes ci-dessus nommés, tous professeurs au Conservatoire. Pour rester dans le vrai, il faut avouer qu'on aurait pu désirer, dans certaines parties du quatuor, un peu moins d'exubérance de la part du violoncelliste.

5 danses hongroises de Brahms-Joachim clôturaient le programme. Joachim les a exécutées supérieurement, peut-être trop

peu à la *zingara*. Son succès fut très grand, et il dut reparaître quatre ou cinq fois devant le public qui l'acclamait.

Un second concert donné lundi 5, au Cercle artistique et littéraire, réservait à la virtuosité une plus large place. Après la 2^e sonate en *sol mineur* de Grieg, Joachim a charmé le public aussi nombreux et plus enthousiaste encore que celui de l'avant-veille, par une exécution étonnante de perfection de l'adagio du 9^me concerto de Spohr. Qu'il nous soit permis ici, de protester contre l'opinion d'une fraction du monde musical. Ainsi que d'aucuns le reprochent à notre célèbre concitoyen Thomson, on accuse Joachim de manquer d'expression. Certains le trouvent froid, d'après le terme vulgaire. Nous nous élevons contre cette critique. Le genre d'expression de ces deux maîtres nous paraît le seul vrai dans la musique classique et préférable de beaucoup à ce que nous appellerons l'emphase.

Mais où le talent de Joachim atteint le maximum de grandeur, c'est dans la déclamation des morceaux de Bach pour violon seul : Sarabande et double en si mineur, Bourrée et double en si mineur et surtout dans l'andante à 2 parties en do majeur. Il ne nous semble pas possible de rendre les sentiments que l'on doit ressentir après une telle audition de cette page du requérant compositeur allemand. C'est le *summum* de l'art!

5 nouvelles danses hongroises exécutées par l'infatigable artiste constituaient comme précédemment le dernier numéro de ce concert que l'on aurait désiré voir durer toujours.

Joachim a été, dans ces deux soirées, l'objet d'ovations frénétiques de la part d'un public réunissant toutes les notabilités musicales de Belgique. Le public liégeois aura la bonne fortune de pouvoir l'entendre au dernier concert du Conservatoire; nous le savons avec certitude — le tenant de lui-même — et nous sommes heureux de l'annoncer en primeur, Joachim exécutera chez nous le célèbre concerto de Beethoven, son triomphe paraît-il.

Il n'était pas aisé de trouver un artiste digne de figurer au programme à côté du nom de Joachim. Les organisateurs des deux

séances ont eu la main heureuse en s'adressant à M. de Greef. Ce pianiste est, quoique jeune encore, d'une force surprenante. Aussi bien dans l'exécution avec violon des sonates de Beethoven et de Grieg, dans l'accompagnement de l'adagio de Spohr et des danses hongroises, que dans les *solî* (Variations sérieuses de Mendelssohn, Caprice sur des airs de ballet d'Alceste de Glück, par Saint-Saëns, Faschingsschwank de Schumann, Romance en fa dièze de Schumann, Valse en la majeur de Grieg, et 12^e Rhapsodie de Liszt), M. de Greef a fait preuve d'un mécanisme puissant; il possède la force et la délicatesse à un degré égal, crée des effets originaux, tire un son superbe et fait chanter son excellent piano Pleyel à 3 pédales, à peu près comme un instrument à archet.

Nous espérons bien que nous aurons aussi prochainement l'occasion d'entendre M. de Greef à Liège, où son talent ne manquera certes pas d'être apprécié à sa juste valeur.

LOUIS HIRSCHÉ.

GLOSE A L'APRÈS-MIDI D'UN FAUNE

MUSIQUE PAR V. EMM. C. LOMBARDI.

Tentative naïve et pour les sentimentalités de papillons : celle du Musicien d'apporter au poète le tribut de son art, en adaptant au poème des notes ou, pendant que le dira une voix, en éveillant derrière les rideaux l'âme très vague d'une harpe ou de violons... Mais est-elle si naïve ? critique, vraiment : et qui sournoisement indiquerait de la poésie d'hier, qui se croit trop dernière ! le mal et la vanité.

Or, l'heure est ! où le poète nouveau, Compositeur verbal (pour ne parler, puisque musique, que de ce titre), prend à la Musique pure, intégrales sa pensée et sa science : il en emplit, et elle en éclate torrentielle splendeur ! la trop seule littérature de rhétorique, et il crée l'Art suprême : la musique verbale, au sens déterminé. L'idée mesurant en leit-motiv et thèmes sa va-

leur, le plus exempte de matérialité s'éploie en une somme orchestrale de mots-instruments dont le nuage coloré et sonore demeure : L'INSTRUMENTATION POÉTIQUE.

Musicien de pensée, vers nous les Poètes de cette poésie est venu pour telle compréhension, V. Emm. C. Lombardi.

Traduire, non, dégager en la Musique pure comme par une exagération luxueuse du sens musical des mots ce qu'a sent intellectuellement à la lecture du poème le Musicien, et l'impression, la rendre nuance à nuance en suivant rigoureusement le sens et l'harmonie du vers, c'est le rêve : trouvaille sous le nom de GLOSE que rend, maîtrisée, le trouveur M. Vincenzo Lombardi.

Donc, à tel Musicien que veulent les règles n'évoluant d'un Conservatoire, et qu'est-ce ? la nécessité de se clore en quelque genre strict de composition : quoique, regardez que ses gloses, oui, seront unes, puisque le poème littéraire instrumentiste est, lui, composé, et musicalement un.

Par la GLOSE A L'APRÈS-MIDI D'UN FAUNE, commence M. Lombardi.

Ce merveilleux poème de M. Stéphane Mallarmé devait tenter l'entrée en la voie du Musicien adhérent aux poètes du GROUPE INSTRUMENTISTE.

En ces vers, il me plut de signaler lors de la publication de mes Théories instrumentales en mon TRAITÉ, une lueur, inconsciente et que répudie peut-être M. Mallarmé. Y manquent la composition du Compositeur, la sûreté et la suite et la guirlande du leit-motiv et des thèmes, l'ordre et la multiplicité demandée des instruments : mais dites que sont rendus là des hasards miraculeux de Violoncelles et de Cuivres un peu, de Flûtes longtemps.

Ce qui manque, selon l'INSTRUMENTATION, à ce poème, l'auteur de sa glose le donne.

Il me serait doux, dire au long mon admiration. Mais veuillez ouïr, à votre piano, que ces notes vont rendre quasi orchestre, surtout ces amples et douces choses énumérées au gré de mon souvenir :

le grand leit-motiv du Midi qui repasse d'une ardente et immense inertie d'azur lourd, tandis que strident les herbes qui odorant :

et tels thèmes, dont quelques uns revenant aussi : du soleil de la gloire et la plainte large, si large, du Faune : de la lumière languide du cher corps des Victimes dormantes aux roseaux, et qui s'échappent, éparses de l'étreinte : du ruissellement de gaieté sur la grappe de raisin : de la lente venue, hier, du soir, coupée de lueurs étranges et neuves comme de regards premiers : de la lassitude qui s'étend sommeil en le midi stridulant doux...

Un dernier mot. Quand l'on aura, longtemps peut-être, hué, sans doute, M. Vincenzo Lombardi : l'on s'apercevra que son idée marque une heure en son art.

RENÉ GHIL.

1^{er} CONCERT DU CONSERVATOIRE.

Ainsi que nous l'avions annoncé, le 1^{er} concert du Conservatoire a eu lieu le samedi 26 novembre, c'est-à-dire bien plus tôt que de coutume. Cette innovation heureuse a valu à la Société des Concerts une salle bien garnie, contrastant avec les demi-salles de l'an passé. — Autre changement, moins bien trouvé celui-ci, les répétitions préliminaires ne sont plus publiques comme autrefois. Nous nous demandons en vain pourquoi on n'admet pas à ces répétitions les abonnés des quatre catégories.

Le concert de samedi semblait inspiré de celui du mois d'octobre à Verviers, mais... il y a un mais ! on a retranché la *Symphonie libre*, de Raway, et par quoi a-t-on remplacé cette pièce de résistance ?

Nous avons entendu les *Noces champêtres* de Goldmarck, poème symphonique en cinq parties, bien distinctes, bien isolées, charmantes du reste. D'abord *Marche nuptiale*. Puis, *Chanson de la jeune fille*, *Sérénade*, *Dans le jardin*, danse et finale. Comment trouvez-vous la sérénade après la marche nuptiale ? — Mais passons. L'œuvre semblait moins originale que l'ouverture de Sakun-

tala (du même auteur) entendue l'an passé. Pourtant elle est fine, présente de charmants détails d'orchestre et abonde dans l'emploi des timbres limpides et cristallins. Exceptons toutefois de cette nuance de monotonie, *Dans le jardin*, dont les teintes un peu sombres sont bien douces et charmantes. Le finale, entraînant, respire pourtant un véritable cachet de distinction.

Goldmarck est certes intéressant dans les œuvres que le Conservatoire nous a données, quoiqu'elles datent de vingt ans; mais depuis, il s'est élevé bien au-dessus de son niveau d'alors. Laissera-t-on inconnues les remarquables *danses* de la Reine de Saba, ainsi que l'opéra Merlin? Pourquoi, lorsqu'on fait connaître un auteur, ne pas donner d'emblée ses compositions vraiment fortes et originales?

L'attrait du concert consistait dans les trois solistes qui s'y faisaient entendre. Tout d'abord Ysaïe, le violoniste tant réputé qui exécutait le 1^{er} *Concerto* de Vieuxtemps et les *Variations* de Joachim, deux œuvres qui n'ont pas pu électriser le public, mais qui ont valu à la virtuosité du maître un succès amplement mérité.

Ensuite le pianiste Ysaïe, frère du précédent, avait fait choix du concerto en mi bémol de Liszt, exécuté dernièrement à Verviers, et peu connu à Liège, où il n'a été joué qu'une fois, au concert populaire, par M^{me} Zoé Tilkin. — Le jeune, mais déjà célèbre artiste y a fait briller un mécanisme prestigieux. Mais nous avons préféré de beaucoup l'entendre dans une *Mélodie hongroise* du même auteur — dont il est disciple — dans un *Nocturne* de Chopin, et surtout dans les *Variations symphoniques* de Franck (voir la Wallonie du 20 octobre). Cette œuvre remarquable du compositeur liégeois, était encore inconnue à Liège, comme la plupart des œuvres du maître. Une indiscretion bien excusable nous permet d'annoncer pour cette année, *Les Béatitudes*, du même auteur, œuvre qui sera exécutée par l'Emulation.

Madame Landouzy nous a prodigué les charmes de sa voix dans l'air de *Lakmé*, dans celui du *Barbier*, et dans l'air de *Chérubin*, qu'elle a dit à ravir. Rappelée, elle a chanté une mélodie de Mas-

senet : *Si tu veux, Mignonne*. Cette voix, bien fondue dans ses registres, douce, claire, chatoyante, maniée avec un art consommé, a été un rayon de grâce dans ce concert de tant de virtuosité.

L'orchestre nous a encore joué trois œuvres : *Espana*, de Chabrier, remarquable enchevêtrement de phrases de tous genres et de tous rythmes, dont chacune conserve son indépendance dans l'ensemble d'un orchestre touffu et très remarquable par sa puissance et son coloris. — Puis, une *Sérénade*, de Glazounow, jeune disciple de Borodine. (Il est âgé de vingt ans, et sa sérénade compte trois ans d'existence!) Les œuvres de ce compositeur sont de celles qui demandent à être jouées dans le mouvement et dans le sentiment indiqués, ce que l'on n'a pas semblé comprendre samedi, en faisant, du charme de ce chant vague, langoureux, plein de morbidesse, passionné par instants, une bacchanale précipitée et sans expression.

La marche en ré de Mendelssohn terminait le concert. — Souhaitons d'entendre au Conservatoire, outre des solistes de la valeur de ceux qui y seront appelés, quelques-unes des œuvres classiques auxquelles le public est encore si étranger à Liège.

N'est-ce pas la mission de notre école d'Art, de l'initier aux lignes pures, aux œuvres grandioses des Bach, des Glück et des Beethoven ?

V. D.

DEUXIÈME CONCERT DU CONSERVATOIRE.

De ce deuxième concert, nous dirons peu de chose. C'était la distribution des prix, avec le discours d'usage — cette fois moins long et plus intéressant qu'on ne s'y attendait, pour une harangue officielle. Nous avons vu défiler les bons élèves, un peu gauches, et pour qui c'est une terreur d'aller chercher leurs prix, sous l'œil béat des pères, mères et grands cousins, perchés aux secondes loges. Et on a eu de belles palmes vertes en papier, destinées à figurer, bien encadrées, en évidence au-dessus de la cheminée, au milieu des photographies des " amis et connaissances. „ Tout cela se passait en famille, patriarcalement. Mais, et ici nous protestons avec force, pourquoi cette exhibition de

récompenses lorsqu'on donne un concert. C'est très bien, les prix, mais toutes ces allées et venues sur la scène, ces applaudissements aux lauréats, cette joie bourgeoise, tout cela distrait des impressions de l'art, et le public, fort occupé aux congratulations obligatoires, est moins disposé à écouter religieusement la musique. Qu'on fasse de la distribution des prix une cérémonie spéciale, où il n'y aurait que cela, très solennelle si l'on veut, mais qui ne risque plus de se confondre avec la fin d'année des pensionnats de demoiselles; et qu'on nous donne séparément le concert habituel, qu'on pourrait alors suivre plus sérieusement.

Le Conservatoire produit ordinairement les élèves médaillés. Cette fois nous avons eu M^{lle} Lejeune, médaille d'or pour le piano, M^{lle} Pirotte, médaillée pour le chant, et M. Bourdouxhe, premier prix de violon. M^{lle} Lejeune a un jeu correct, sans grande force, et un mécanisme remarquable étant donnée la petitesse de sa main. Elle manque de puissance, de *clarté*, son phrasé n'a pas assez de suite lorsqu'il s'agit de traduire des œuvres largement conçues comme le concerto en mi bémol de Beethoven; mais ces qualités, les deux premières surtout, elle pourra les acquérir dans la suite, lorsqu'elle aura vaincu sa timidité.

M^{lle} Pirotte est douée d'une belle voix, d'un timbre charmant, et sans se donner grand mal parvient à captiver la foule. Sa diction — chose rare chez les élèves de M. Vercken, — ne manque point d'une certaine finesse, mais n'a pas toute la précision désirable. Son incontestable joliesse, et les petits gestes maniérés dont elle agrmente son débit, ont été pour beaucoup dans son succès. Malheureusement, au point de vue de l'art, elle borne souvent la science du chant à de fort captivants clignements de paupières, ce qui ne nous satisfait point. Sa vocalise est lourde, et, dans un morceau de genre au mouvement rapide comme cet inévitable air du *Billet de loterie* de Nicolo, elle avale la moitié des traits. Puis nous avouons ne pas comprendre pourquoi M^{lle} Pirotte *détache* les premières mesures de la romance de *Richard Cœur-de-Lion*. Grétry n'a point écrit dans ce style, et il n'appartient pas à M^{lle} Pirotte de corriger ses œuvres.

Incontestablement le plus artiste et le plus digne d'éloges, M. Bourdouxhe, élève de M. César Thomson, a interprété avec une largeur et une compréhension étonnantes le concerto pour violon de Wieniawsky. Il tire de son instrument un son remarquable, d'une grande pureté — sauf quelques petits accroc's produits par la timidité, — et phrase supérieurement, avec beaucoup d'esprit de suite. La puissance lui fait encore défaut, mais à quatorze ans on ne peut tout avoir, et nous croyons pouvoir prédire à M. Bourdouxhe un bel avenir de virtuose (*). Une question. Pourquoi, si l'on nous fait entendre M. Bourdouxhe, qui est un premier prix seulement, pourquoi laisse-t-on dans l'ombre M. Peclers, médaille de violoncelle ? M. Peclers est un artiste d'une absolue valeur, qui tire de son très médiocre instrument des sons charmants, et sait interpréter comme il convient la musique classique. Y a-t-il là-dessous une raison d'Etat ?

* * *

Quant à la partie symphonique du concert, elle se composait entre autres d'une ouverture dramatique du pianiste Wieniawsky. Cela s'appelle *Guillaume le Taciturne*, c'est accompagné d'une brave petite notice historique sur le " grand patriote, „ (laquelle n'éclaire en rien l'œuvre du compositeur); c'est bien fait, sans grande poigne, avec une belle phrase et un gros coup de tam-tam, et cela vaut dans tous les cas infiniment mieux qu'un assommant concerto pour piano dont l'auteur nous avait régalez l'an dernier.

Puis la symphonie en *mi-bémol* de Haydn (la 1^{re} de l'édition Péters), avec une entrée admirable, un premier allégo inégal, un menuet charmant, un très bel andante à variations — un peu long, — et un finale qui est ravissant de naïveté, sans exclure une

(*) Puisqu'il s'agit ici des violonistes du Conservatoire, nous ne pouvons passer sous silence M. Raghianti, élève de César Thomson, qui nous a charmés par la précision nette de son archet, par son style épuré, et par de grandes qualités de compréhension, dans un petit concert donné il y a quelques jours. Y figurait aussi M^{lle} Bodson, une pianiste de réelle valeur, dont le jeu clair, vibrant, délicat, et plein de style nous a surpris.

science consommée dans les développements. Pour cette symphonie, l'orchestre s'est amusé à prendre des mouvements fantaisistes et l'a résolument écrasée, comme, un peu après, il écrasait la magistrale ouverture de Promethéus de Beethoven. M. Heynberg, professeur de violon, a jugé bon de servir dans la symphonie un petit solo agrémenté d'*accel.* et de *ritard.* qui a fait se pâmer le gros public. M. Heynberg n'aime pas le style classique, adore les mesures à cinq temps, et les "grâces", d'archet des virtuoses.

Nous ne sommes point de son avis.

L. HEMMA.

* * *

A l'Émulation, un concert comme nous les aimons. Exclusivement consacré à Schumann, il valait à la fois par la grandeur des œuvres et par leur bonne interprétation.

Un quatuor dont l'adagio et le finale nous semblent de loin supérieurs aux deux premières parties, était bien rendu par les violonistes Charlier et Maris, l'artiste Van Hout et Peclers, violoncelliste. Une observation seulement : la vigueur de son de M. Maris détonait par sa puissance sur le jeu plus sobre de ses voisins. Et, puisque nous en sommes à M. J. Maris, disons qu'avec M. Victor Kuhn, il a traduit d'une manière remarquable la sonate pour piano et violon. On a fait grand succès à MM. Kuhn et Marris : c'était justice.

M^{me} Noblet avait prêté son concours gracieux à l'Émulation. Elle a déployé sa large voix et dit avec finesse plusieurs Lieder.

M. Heuschling, qui a détaillé comme seul il sait le faire une quinzaine de morceaux choisis dans la *Dichterliebe*, *Pauvre Pierre*, et la *Frauenliebe und Leben*, est un rare artiste. La place nous manque pour analyser comme il conviendrait son raffiné talent de chanteur consommé, ses délicatesses de diction, et tout ce que l'on sent de réelle sincérité vibrante jaillir sous sa voix. L'an dernier, il nous disait la terreur poignante du *Roi des Aulnes* de Schubert, et la géniale chevauchée lumineuse de cet hymne qui plane sur la neuvième symphonie de Beethoven. Il nous a prouvé que son talent sait se plier à bien des genres et briller dans tous.

L. H.

PETITE CHRONIQUE.

La livraison prochaine, — environ 80 pages, — contiendra des pièces inédites (vers et prose), de :

MM. Paul Bourget, Eudes Bonin, A. Delaroche, Célestin Demblon Jules Destrée, Georges Garnir, René Ghil, Camille Lemonnier, Octave Maus, Stuart Merrill, Albert Mockel, Pierre-M. Olin, Gust. Rahlenbeck, Paul Reivax, Georges Rodenbach, Albert Saint Paul, Fernand Severin, Maurice Sivilie, Mario Varvara, Emile Verhaeren, Gaston Vyttal, etc.

*
* *

Dorénavant *La Wallonie* publiera une édition de luxe :

15 exemplaires sur vieil Hollande, avec couverture spéciale, numérotés à la presse, signés, et portant imprimé le nom du souscripteur.

Quelques exemplaires seulement sont encore disponibles au prix de 20 francs.

*
* *

Une erreur de mise en pages nous a fait négliger l'annonce du mariage de Célestin Demblon. A lui nos plus sympathiques félicitations.

*
* *

Une poignée de nouvelles musicales :

A l'*Émulation* on exécutera les BÉATITUDES, le magique oratorio du maître César Franck.

Au *Conservatoire*, plusieurs projets auxquels nous applaudissons : au concert du 14 janvier, un *O Filii et Filia*, double motet de Volmar Leisring et autres chœurs des premiers siècles de la musique ; c'est une tentative intéressante d'histoire musicale en action.

A la 1^{re} audition nous aurons l'hymne de l'office de nuit et l'office de jour de Gevaert, chœurs pour voix mixtes sans accompagnement.

Le Vendredi Saint, concert spirituel où figurera le superbe Requiem de Berlioz.

* * *

A lire dans *Caprice-Revue* — le journal de critique artistique mystérieusement annoncé il y a un mois — le compte rendu du concert de Huy.

* * *

Arrive jusqu'à nous l'annonce d'une apparition prochaine : *Li Houlo*, un roman historique wallon par D. Salme

Le sommaire de certains chapitres promet moult esbaudissements : Les bals à l'lamponette, les zaffes dè vix Napoléon, assaut d'chant, les marionnettes èmon Konti...

Allons-nous assister à des scènes désopilantes ainsi que celle entendue naguère où un chevalier d'Outre-Meuse " sur un croupet d'ansenne „ se retournait très digne, pour dire à son domestique " nerveus : Ne faisez pas tant de frich-frach, Mathf. „ ?

En ce temps où pleuvent d'innombrables productions wallonnes, un roman était de rigueur.

Un bon point, M. Salme.

* * *

Il se trame dans l'ombre une conspiration dont nous sommes de grand cœur. On parle, mais rien n'est encore bien sûr, de ressusciter avec pompe la gloire du vieux Théâtre Wallon et le légendaire Voïège di Chaudfontaine (1757), opéra de JIHAN NOË HAMAL, maisse di chapelle à l'poroche di Saint Lambiet.

Pour n'être pas très répandue, la musique du compositeur liégeois n'en est pas moins intéressante à beaucoup de points de vue. C'est, avec une finesse gouailleuse et des sourires polyphoniques, les idées d'un petit Haendel traversées par les rythmes dansants qui sautillent aux symphonies de Haydn; mais, que l'on ne s'y trompe, l'œuvre du vieux Hamal est liégeoise, rien que liégeoise, et de fond et de forme. C'est la couleur de nos airs populaires passée au tamis d'une composition classique; et son

charme de gaieté primesautière et tendre se relève naïvement en délicieux morceaux, tels qu'un allegretto en *mi majeur* d'une fraîcheur naïve, une ravissante fuguette au second acte, ces chœurs insoucieux de la rigidité habituelle, ces finales qui font le saut de carpe pour retomber sur la tonique, et tout ce précieux souvenir 18^{me} siècle qui émane de l'œuvre entière comme le parfum d'une rose oubliée en un livre.

A. M.

*
* * *

Projets littéraires de nos amis :

Nous avons annoncé déjà le *Lys*, de Fernand Severin, un volume de 50 pages édité avec soin à Bruxelles, par Lacomblez, et orné d'un dessin par Henry Degroux, le subtil et étrange Voyant du Rêve.

Il y en a d'autres : Émile Verhaeren va mettre au jour en une impression artiste et rare, à quelques exemplaires seulement, les *Soirs*, un livre de vers, sous un frontispice d'Odilon Redon. Gustave Rahlenbeck, lui, nous arrive avec un volume de contes : *Histoires estudiantines*, dont nous publierons au mois de janvier un long fragment. Les *Histoires estudiantines* — 150 pages de luxe sur vélin teinté, avec frontispice d'Armand Rassenfosse — paraîtront dans six semaines. Fritz Ell vient de mettre au jour *Une Réparation*, comédie en un acte et en prose, luxueusement éditée à Gand, chez Hoste. Varvara et Saint-Paul travaillent à des *Notes d'Album*, livre d'observations parisiennes. Enfin Maurice Sivilie termine ses *Contes pour l'Aimée*, et Albert Mockel achève une série de *Soirs Mouvants*.

*
* * *

Eddy Levis nous envoie un délicat bouquet de vers : *Elaine*, qui sont des Litanies de l'Aimée disséminées en une mignonne plaquette. Raoul Pascalis (Raoul Russel) a son *Missel*, la messe blanche de la Femme ; et enfin Camille Lemonnier édite superbement *La Belgique*, cette œuvre grandiose et définitive dont nous avons parlé déjà, et que nous analyserons dans la livraison de

janvier, en même temps qu'*Elaine, le Missel, Une Réparation, et les Soirs* de Verhaeren.

* * *

La Wallonie paraîtra, dès janvier 1888, avec une couverture frontispice dessinée par notre jeune et bel artiste Auguste Donnay.

* * *

Un ridicule chiffon, qui se targue de ce titre : *le Décadent*, juge à propos de nous lancer un dard inoffensif. Le signataire de l'article, un M. Anatole Baju, je crois, voit MM. Ghil, Merrill, et d'autres, *exilés* chez nous. C'est inexact, puisque la Wallonie est en vente à Paris comme l'étaient les *Écrits pour l'Art*. Il est triste d'être pris en grippe par un homme tel que M. Baju ; mais quant à nous émouvoir, ni M. Anatole, ni M. Baju, ni la couverture jaune de son canard, ne sauraient y parvenir.

* * *

Nous engageons vivement nos lecteurs à assister aux concerts organisés par Franz Servais, à Bruxelles. On y fait de belle et grande musique, sous une direction qui est celle d'un artiste. Au dernier programme figuraient la *symphonie héroïque* de Beethoven, les *Rois Mages* de Liszt, les *Eolides* de César Franck — ce chef-d'œuvre que M. Edmond Cattier veut bien trouver passable, et la *Kaisermarsch* de Wagner. Voici du reste la liste des séances à venir, et les conditions d'abonnement.

Les prochains concerts auront lieu les : 1^o Lundi (Noël) 26 décembre 1887 ; 2^o Dimanche 8 janvier 1888 ; 3^o Dimanche 15 janvier 1888 ; 4^o Dimanche 29 janvier 1888 ; 5^o Dimanche 12 février 1888 ; 6^o Dimanche 26 février 1888 ; 7^o Dimanche 11 mars 1888 ; 8^o Dimanche 18 mars 1888.

Vendredi-Saint : Concert spirituel

Pour cette séance les abonnés auront le droit de retenir leurs places au prix de l'abonnement.

ABONNEMENTS :

Loge de six places.	les dix concerts	Fr. 360
Fauteuil d'orchestre	” ”	Fr. 50
Fauteuil de balcon.	” ”	Fr. 40

PRIX DES PLACES POUR LES CONCERTS :

Loges	chaque place	Fr. 7
Fauteuil d'orchestre.	”	Fr. 6
Balcon (1 ^{er} et 2 ^e rangs)	”	Fr. 5
Balcon (3 ^e , 4 ^e , 5 ^e , 6 ^e rangs).	”	Fr. 3
Galleries (assis)	”	Fr. 2
Galleries (debout)	”	Fr. 1

Les répétitions générales auront lieu le samedi qui précède chaque concert.



TABLE DES MATIÈRES

Pour l'année 1887.

MAURICE CANTONI.		page :	<i>Fantasia.</i>	page :	287.
L'Inoubliable,	122.		<i>Pronostic,</i>		289.
Hyménée,	375.		<i>18^{me} ici,</i>		291.
			<i>Dans une Pomme,</i>		292.
CH. CASTERMANS.			Wallon et Français,	325,	371.
Au Conservatoire Royal,	103, 199.		MAURICE DESOMBIAUX.		
HECTOR CHAINAYE.			La Nuit tragique,		264.
Animi mundus,	9.		GEORGES DESTRÉE.		
L'art wallon. — Célest. Demblon,	94.		WATER COLOURS :		
Arnold Goffin,	141.		Carnaval,		352.
POÈMES EN PROSE :			Printemps,		352.
<i>L'Amour impossible,</i>	221.		Vieille ville,		353.
<i>Le Suicide,</i>	222.		Kermesse flamande,		354.
<i>L'Invisible Justicier,</i>	223.		Pluie,		355.
C. J.			JULES DESTRÉE.		
La Symphonie libre,	164.		Ballade de la Souffrance d'écrire,	178.	
CHRONIQUE DES ARTS.			Quelques œuvres d'art, Cologne et Francfort,		357.
Voir pages	171, 241.		D. M.		
ACHILLE DELAROCHE.			Un concert à Verviers,		356.
Résurrection,	351.		V. DWELSCHAUWERS.		
CÉLESTIN DEMBLON.			Chronique musicale,		418.
Les Wallonnes (vers),	82.		FRITZ ELL.		
Dans l'étable,	136.		Quand elle rit,		318.
Hier et demain,	184.				
QUINTETTE :					
<i>Les Légendes,</i>	282.				

E. M.		LUDWIG HEMMA.	
	page :		page :
La Wallonie,	164.	Le théâtre wallon,	62.
Almanach de Gand,	233.	Un concert à Namur,	65.
ZÉNON ETIENNE.		Lettres sur la Jeune Belgique,	193.
Chronique musicale,	298.	A propos des Harmonistes,	232.
F. S.		Deuxième concert du Conservatoire,	420.
Le salon des XX,	106.	Aug. HENROTAY.	
LUDWIG GHELDRE.		Claire (nouvelle),	44.
Chronique musicale,	67.	L'Appel suprême,	90.
La Walkyrie,	168.	Ad Lucem,	173.
La musique à Bruxelles,	333.	Liens occultes,	318, 341, 381.
La Melba,	411.	LOUIS HIRSCHÉ.	
RENÉ GHIL.		Le violoniste Joachim.	413.
Ordre,	294.	GEORGES KHNOFF.	
pour la seule Passante (vers),	295.	Vers,	279.
Air nuptial (vers),	349.	HUB. KRAINS.	
Glose à l'Après-midi d'un Faune,	416.	Croquis nocturne,	296.
GEORGE GIRRAN (Georges Garnir).		La Maîtresse du Paysan,	396.
Tes yeux (vers),	36.	CAMILLE LEMONNIER.	
Sonnet d'hiver,	38.	LA BELGIQUE :	
Luc Robert (étude campagnarde),	38, 84, 100.	Saint-Trond,	3 et 73.
VERS :		W. A. MACEDONSKI.	
<i>La Maison maudite,</i>	149.	Le vieillard givre,	137.
<i>Ceux qu'on n'a pas aimés,</i>	150.	ERNEST MAHAIM.	
<i>Panthéisme,</i>	154.	Le Juré,	52.
<i>Désir d'oubli,</i>	155.	Ultra,	158.
<i>Les Crucifiés,</i>	190.	Le groupe symboliste-instr.,	246 A.
<i>Les Repentants,</i>	213.	Esbaudissement,	271.
<i>Le Secret,</i>	216.	OCTAVE MAUS.	
<i>Retro,</i>	217.	Danse de Gourals,	12.
ARNOLD GOFFIN.		STUART MERRIL.	
PROSES LYRIQUES :		Allégorie (prose),	314.
<i>Les Enfants qui passent,</i>	30.	Parsifal (vers),	312.
<i>Une Conclusion altière,</i>	205.		
ARMAND HANOITTEAU.			
Divita,	51.		
EDMOND HANTON.			
Sonnet,	399.		

EMILE VERHAEREN.		GASTON VYTALL.	
	page :		page :
VERS :			
<i>Obscurément,</i>	277.	Poèmes ironiques,	230.
<i>Au Crépuscule,</i>	278.		
<i>Les Clerges,</i>	347.		
		LA WALLONIE.	
AUG. VIERSET.		M. Waller et le Pillage,	376.
		X.	
Soir fantaisiste,	8.		
Soleil couchant,	9.		
Calme lunaire,	125.	Histoire des Beaux-Arts par Camille	
Spleen d'Hiver,	194.	Lemonnier,	269.
Aveu,	195.		
Le Joug,	260.	***	
Mahia,	396.	Naïveté,	400.

PHOTOGRAPHIE INSTANTANÉE

M. ZEYEN.

137, boulevard de la Sauvenière, 137

LIÈGE.

Spécialité d'agrandissement à la lumière électrique.

FABRIQUE DE PIPES DE HENRI ZUBRODT,

Place du Théâtre, 11, Liège.

Porte-cigares en écume de mer, ambre et racine de bruyère.
— Pièces de commande, Écussons, Initiales, Portraits,
exécutés en 24 heures

RACCOMMODAGES.

INDE
PERSE
CHINE
JAPON

M^A. SERRURIER-BOVY

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 38

LIÈGE

ARTICLES
DE
MÉNAGE



ORFÈVRERIE
ARGENTÉE

H. FONDER-BURNET,

48, rue du Pont-d'Île, Liège,

AGENT GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE DE LA
PEINTURE FRANÇAISE.

Cette Peinture, préparée à base de céruse et d'huile de lin, est toute prête à employer; elle est brillante et siccativ. Sa qualité ne laisse rien à désirer, son mélange étant absolument composé comme celui fait par les peintres les plus expérimentés. Son emploi sur boiseries, murs, meubles de fer ou bois, grosses voitures, etc., la place à la portée de toutes les personnes désireuses de conserver en bon état leur matériel agricole, industriel ou autres.

L'assortiment se compose de 42 nuances, en boîtes de 1, 2 et 5 kilog., à fr. 1-10.

Allumettes Suédoises (Kaiser-Holzer), 20 fr. les 1000 boîtes
» Nilson, bout noir, fr. 9-50 les 1000 boîtes

LA WALLONIE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

ABONNEMENT : 5 fr. par an. Union postale : 6 fr. 50.

Comité de Rédaction

}	ERNEST MAHAIM,
	ALBERT MOCKEL,
	P. M. OLIN.
	MAURICE SIVILLE.

Bureaux : rue St-Adalbert, 8, Liège.

**Envoi d'un numéro spécimen contre 30 centimes
en timbres-poste.**

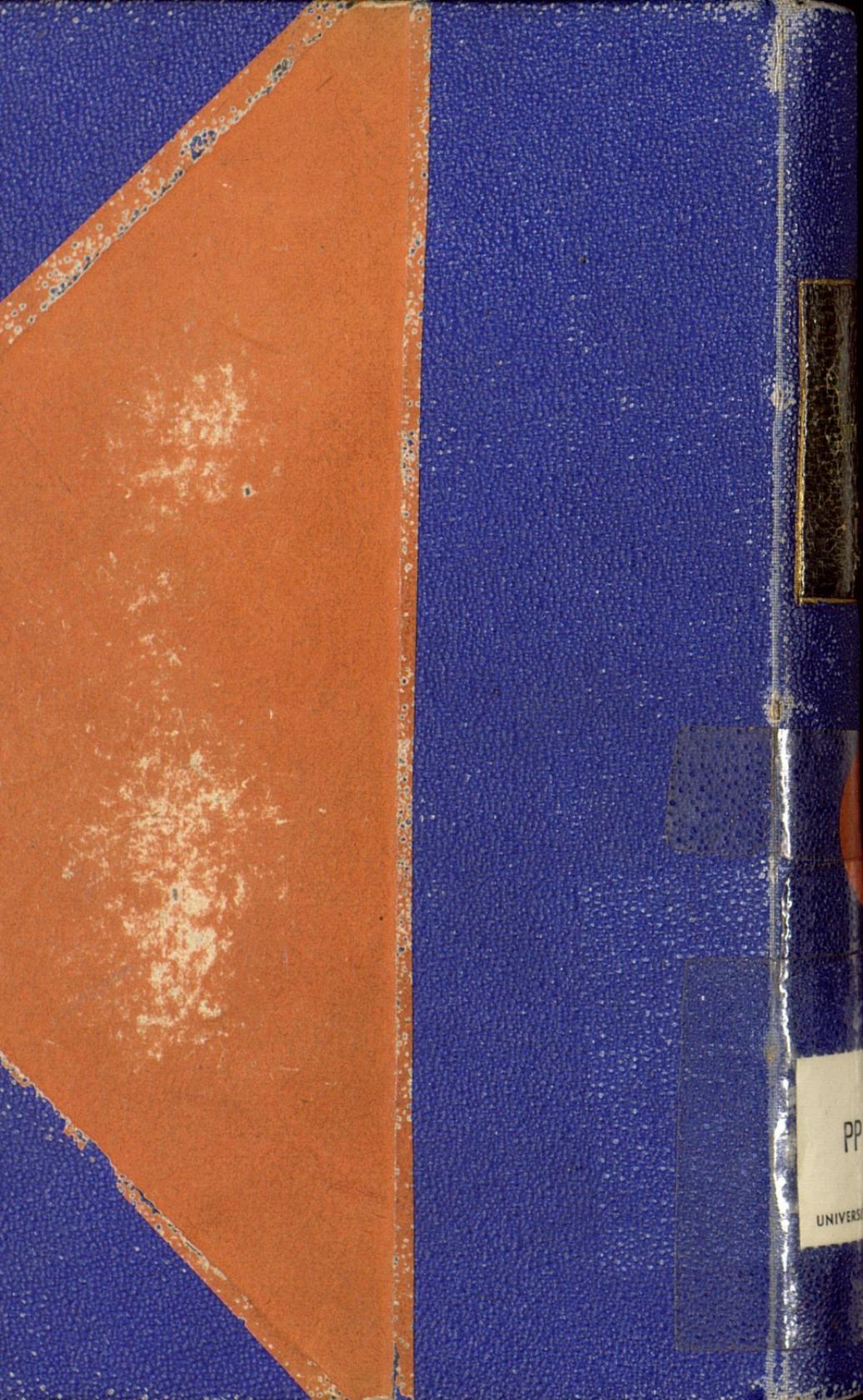
SOMMAIRE :

- Aug. Henrotay** Liens occultes.
Fernand Severin Nocturne (vers).
Albert St-Paul /
et Mario Varvara \ . . . Notes.
Aug. Vierset Mahia.
Hubert Krains La Maîtresse du Paysan.
Edmond Hanton Sonnet.
******* Naïveté.
Albert Mockel La Littérature des Images.
Chronique littéraire :
Maurice Siville Histoire du Théâtre de Liège.
Chronique musicale.
Ludwig Gheïdre La Melba.
Louis Hirsche Le violoniste Joachim.
René Ghil Glose à l'Après-midi d'un Faune.
V. Dwelschauvers Premier concert du Conservatoire.
L. Hemma Deuxième concert, et concert
Schumann.

Petite Chronique.

Table des matières pour l'année 1887.

Un numéro 50 centimes.



PP

UNIVERS

Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.